

# SAINT-SIMON

Mémoires XIX

## CHAPITRE I.

RANG OBSERVÉ TOUJOURS DANS L'ORDRE DE LA TOISON D'OR. - QUEL EST L'ÉTAT DE CAPITAINE GÉNÉRAL DES ARMÉES D'ESPAGNE. - MÉDIANNATES ET LANSAS DES GRANDS. - APPOINTEMENTS DES MAISONS ROYALES, DES CAPITAINES GÉNÉRAUX ET DES CONSEILS. - EXPLICATION SUR LES SERMENTS. - QUELLES DE CES PERSONNES N'EN PRÊTENT POINT; QUELLES EN PRÊTENT, ET ENTRE QUELLES MAINS. - BUEN-RETIRO. - CASA DEL CAMPO. - L'ESCURIAL. - ARANJUEZ. - LE PARDO. - LA SARÇUELA. - LE PARDILLO. - DON GASPARD GIRON; SA NAISSANCE, SON CARACTÈRE. - DU MARQUIS DE VILLAGARCIAS. - DE CUCURANI. - DE VILLAFRANCA, INTRODUCTEUR DES AMBASSADEURS. - HYGHENS, PREMIER MÉDECIN DU ROI D'ESPAGNE; SON CARACTÈRE. - HYGHENS M'ENGAGE À CONFÉRER SECRÈTEMENT AVEC LE DUC D'ORMOND; SON CARACTÈRE. - LEGENDRE, PREMIER CHIRURGIEN; SON CARAC-

TÈRE. - RICOEUR, PREMIER APOTHIKAIRE ; SON CARACTÈRE.  
 - MARQUIS DEL SURCO ET SA FEMME ; LEUR FORTUNE, LEUR  
 CARACTÈRE. - VALOUSE ; SA FORTUNE, SON CARACTÈRE. -  
 HERSENT ; SON ÉTAT, SON CARACTÈRE. - CARDINAL BOR-  
 GIA ; SON CARACTÈRE. - GARDE ET LIVRÉE. - ARMENDARIZ,  
 LIEUTENANT-COLONEL DU RÉGIMENT DES GARDES ESPAG-  
 NOLES ; SON CARACTÈRE. - TITOLADOS. - L'EXCELLENCE. -  
 COMTESSE D'ALTAMIRE ; SON CARACTÈRE. - CARACTÈRE DE  
 QUELQUES *SEÑORAS DE HONOR*. DON DOMINGO GUERRA, CON-  
 FESSEUR DE LA REINE ; SON CARACTÈRE. - MM. DE SAINT-JEAN  
 PÈRE ET FILS ; LEUR FORTUNE ET LEUR CARACTÈRE. - CAPI-  
 TAINES DES GARDES DU CORPS ET COLONELS DES RÉGIMENTS  
 DES GARDES PRÊTENT SEULS SERMENT ENTRE LES MAINS DU ROI  
 D'ESPAGNE. - SALAZAR ; SA FORTUNE ET SA RÉPUTATION.

CHEVALIERS DE L'ORDRE DE LA TOISON D'OR EXIS-  
 TANTS, EN AVRIL 1722.

DE CHARLES II.

L'empereur.

Le comte de Lemos.

Le prince Jacques Sobieski.

Le prince de Chimay.

Le duc de Bejar.

Le marquis de Conflans-Vatteville.

Le duc de Lorraine.

Le duc de Monteléon.

Le duc de Bavière, électeur.

## DE PHILIPPE V.

Le prince des Asturies.

Le maréchal duc de Villars.

Le duc d'Orléans, régent.

Le marquis de Brancas, depuis maréchal de France.

Le duc de Noailles.

Le comte de Montijo.

Le comte de Toulouse.

Le duc de Liria.

Le duc de Berwick.

Le marquis de Béthune, depuis duc de Sully.

Le comte de Thiring, premier ministre de Bavière.

Le prince Frédéric de Nassau.

Le duc d'Albuquerque.

Le marquis, depuis maréchal d'Asfeld.

Le marquis de Villena.

Le marquis de Caylus.

Le duc de Popoli.

Le duc Lellio Caraffa.

Le marquis de Richebourg.

Le marquis Mari.

Le prince Ragotzi.

Le duc de Ruffec.

Le prince de Masseran.

Le marquis, depuis maréchal de Maulevrier.

Le duc de Bournonville.

Le marquis, depuis maréchal de La Fare.

Le duc d'Atri.

Le marquis d'Arpajon.

Le prince de Robecque.

Le marquis de Beaufremont.

Cet ordre, non plus que celui de Saint-Jacques de Calatrava et d'Alcantara, ne souffre de rang ni de préférence que par l'ancienneté de réception entre les chevaliers, sans exception quelconque que des têtes couronnées, mais d'aucuns autres souverains, ni en même promotion d'autre préférence que de l'âge, tellement que le prince des Asturies, fils aîné de Philippe V, est le premier exemple de chevalier qui ait précédé ses anciens, et encore à la prière du roi, son père, en plein chapitre, accordée par les chevaliers, et sans conséquence pour tout ce qui ne serait pas infant d'Espagne. À cet exemple, nos princes du sang, et même légitimés, ont prétendu le même honneur, lorsqu'il y a eu depuis des colliers envoyés en France, et des chevaliers à recevoir. Ces princes y ont trouvé beaucoup de résistance, tellement qu'ils ne se trouvent point aux chapitres lorsqu'il y a des chevaliers à recevoir, et qu'eux-mêmes ont reçu le collier sans cérémonie. Je diffère à parler de cette cérémonie de réception, et de quelques autres choses qui regardent cet ordre, à l'occasion de la réception de mon fils aîné.

#### CAPITAINES GÉNÉRAUX DES ARMÉES.

Le duc d'Arcos.

Le comte de Las Torrès est devenu enfin grand d'Espagne.

Le comte d'Aguilar.

Le marquis d'Ayétone.

Le marquis de Casa-Fuerte.

Le duc de Saint-Pierre.  
 Don François Manriquez.  
 Le marquis de Bedmar.  
 Le marquis de Thouy.  
 Le marquis de Richebourg.  
 Le marquis, depuis maréchal de Puységur.  
 Le prince Pio<sup>1</sup>.  
 Le marquis de Seissan.  
 Le comte de San-Estevan de Gormaz.  
 Le marquis de Lede.  
 Ces neuf tous grands d'Espagne.

C'est tout ce qu'il existait de capitaines généraux d'armées, tandis que j'étais en Espagne. Ces capitaines généraux sont à l'égard du militaire, honneurs et commandements, semblables en tout à nos maréchaux de France, et prétendent rouler d'égal avec eux. Mais ils leur sont, au fond, totalement inférieurs, en ce qu'ils ne sont point officiers de la couronne, qu'ils ne sont ni juges de la noblesse sur le point d'honneur, ni supérieurs en rien à la noblesse, et qu'ils n'ont ni rang ni honneurs, hors des fonctions militaires, sinon l'excellence, traitement qui se borne à ce mot, dont je parlerai ailleurs.

MAISON DU ROI D'ESPAGNE LORSQUE J'Y ÉTAIS.

*Majordome-major.*

Le marquis de Villena, duc d'Escalona.

*Majordomes de semaine.*

Don Gaspar Giron.

---

<sup>1</sup>Le duc de Popoli, grand d'Espagne, que j'oubliais. (*Note de Saint-Simon.*)

Le comte de Casa-Real.

Le marquis de Villagarcias.

Le comte Cucurani.

*Surnuméraires.*

Le comte Saratelli.

Le marquis d'Almodovar.

*Introduiteur des ambassadeurs.*

Le marquis de Villafranca.

*Premier médecin.*

M. Hyghens.

*Premier chirurgien.*

M. Le Gendre.

*Premier apothicaire.*

M. Ricœur.

*Sommelier du corps.*

Le marquis de Montalègre.

*Gentilshommes de la chambre.*

Le comte de Peñeranda.

Le marquis de Montalègre, fils du sommelier.

Le duc de Bejar.

Le duc de Liria.

Le duc de Veragua.

Le comte de Maceda.

Le comte de Baños.

Le duc de Solferino.

Le comte de San-Estevan de Gormaz.

Le duc de Bournonville.

Le marquis de Santa-Cruz.

Le duc de Popoli.

Le duc del Arco.

Le duc de Monteillano.

Le duc de Gandie.

Le marquis de Cogolludo, fils aîné du duc de Medina-Coeli.

Le marquis de Los Balbazès.

Le marquis del Surco, (non grands.)

Le prince de Masseran.

Le marquis de Valouse, (non grands.)

*Guardaroba.*

M. Hersent.

La grande et petite livrée du roi et de la reine d'Espagne, pages et valets de pied, gens d'écurie et valets de peine, sont en tout les mêmes que celles de France, même celles des garçons bleus du château et des tapissiers.

*Grand écuyer.*

Le duc del Arco.

Le duc de La Mirandole en conservait les honneurs et les appointements, en cédant la charge qu'il avait au duc del Arco.

*Premier écuyer.*

Le marquis de Valouse.

*Grand aumônier.*

L'archevêque de Compostelle, par son siège, et qui effacerait le patriarche des Indes s'il se trouvait à la cour. Mais les évêques résident toujours dans leurs diocèses, en sorte qu'il n'est rien de plus rare



que d'en voir quelqu'un à Madrid, et toujours pour affaires nécessaires. Les fonctions de grand aumônier sont suppléées en tout, et sans dépendance, en absence continuelle de l'archevêque, par :

Le patriarche des Indes, qui est sacré *in partibus* sous ce titre, qui ne lui donne quoi que ce soit aux Indes ni ailleurs, hors de la chapelle.

Le cardinal Borgia.

GARDE DU ROI D'ESPAGNE.

C'est Philippe V qui se l'est donnée à l'instar de la France. Ses prédécesseurs n'avaient que la compagnie des hallebardiers, qui répond en tout à celle de nos Cent-Suisses.

CAPITAINES DES GARDES DU CORPS.

*Première compagnie, espagnole.*

Le comte de San-Estevan de Gormaz.

*Deuxième compagnie, italienne.*

Le duc de Popoli.

*Troisième compagnie, wallonne.*

Le duc de Bournonville.

Il n'y a point de quatrième compagnie.

*Compagnie des hallebardiers.*

Le marquis de Montalègre, sommelier.

*Régiment des gardes espagnoles.*

Colonel : le marquis d'Ayétone.

*Régiment des gardes wallonnes.*

Le marquis de Richebourg.

Ces six corps, officiers, gardes, hallebardiers, soldats, drapeaux, étendards, en tout et partout ont le pareil et tout semblable uniforme, hommes et chevaux, que les compagnies des gardes du corps, celle des

Cent-Suisses, et les régiments des gardes françaises et suisses. Les capitaines et les officiers des gardes du corps et des hallebardiers portent des bâtons, comme en France, quand ils sont en quartier, et servent de même.

#### GOUVERNEURS DES MAISONS ROYALES.

Le comte d'Altamire, du Buen-Retiro.

Le duc de Medina-Coeli, de la Casa del Campo.

Le père prieur de l'Escorial, de l'Escorial, d'Aranjuez.

Le duc del Arco, comme grand écuyer, est surintendant de toutes les chasses, et gouverneur par là :

du Pardo<sup>2</sup>,

de la Torre di Parada,

de la Sarçuela,

du Pardillo ;

et il est personnellement gouverneur

de Balsaïm,

et de Saint-Ildephonse.

Les fonctions des charges ont été, ce me semble, suffisamment expliquées, mais les appointements oubliés. Les voici, ils sont tous en pistoles :

#### MAISON DU ROI.

Majordome-major

(*pistoles.*) 1800

Majordomes de semaine

400

---

<sup>2</sup> C'est ainsi que Saint-Simon écrit ce mot qu'on a depuis changé en celui de *Prado*.

La médecine n'a rien de fixé.  
 Introduceur des ambassadeurs  
 275  
 Sommelier du corps  
 430  
 Gentilshommes de la chambre  
 90  
 Guarda-roba  
 »  
 Grand écuyer  
 900  
 Premier écuyer  
 300  
 Patriarche des Indes  
 90  
 Capitaines des gardes du corps  
 1000  
 Capitaines des haliebardiens  
 1000  
 Colonels des régiments des gardes  
 1000  
 MAISON DE LA REINE.  
 Majordome-major  
 1300  
 Majordomes de semaine  
 200  
 Camarera-mayor

800

Dames du palais

834

Señoras de honor

200

Grand écuyer

300

Premier écuyer

200

Grands officiers et autres officiers et domestiques du prince et de la princesse des Asturies, un quart moins que ceux du roi.

Gouverneur de l'infant don Ferdinand

600

Capitaines généraux des provinces

2000

Présidents ou gouverneurs des conseils

2000

Secrétaires d'État

2000

Secrétaire de l'estampille

»

Ces conseillers d'État n'ont point d'appointements.

Nul emploi ni charge vénale en Espagne.

Il n'y a point de charge en Espagne qui réponde à notre grand prévôt ou prévôt de l'hôtel.

Le majordome-major, en certaines choses, et le corrégidor de Madrid en d'autres, y suppléent.

## EXPLICATION DES SERMENTS.

Les trois charges chez le roi et chez la reine, reçoivent le serment de tous ceux et celles qui sont chacun sous leurs charges.

Le patriarche aussi, et les capitaines des gardes du corps, celui des hallegardiers, et les colonels des deux régiments des gardes.

- Le président ou gouverneur du conseil de Castille,
- Les deux majordomes-majors,
- Le capitaine des hallegardiers,
- Les gouverneurs des infants n'en prêtent point ;
- Le sommelier du corps.
- La camarera-mayor,
- Les deux grands écuyers,
- Le patriarche des Indes le prêtent entre les mains de leur majordome-major.

Les seuls capitaines des gardes du corps et colonels des deux régiments des gardes entre les mains du roi.

Les présidents ou gouverneurs des conseils entre les mains de celui du conseil de Castille.

Les conseillers et officiers de chaque conseil, entre les mains du président ou gouverneur de leur conseil.

Les secrétaires d'État le prêtaient dans le conseil d'État.

Le secrétaire de l'estampille entre les mains du sommelier du corps.

Les conseillers d'État entre les mains du plus ancien secrétaire d'État.

Les gouverneurs des maisons royales entre les mains d'un conseiller de la junte des bâtiments.

- Les vice-rois,
- Gouverneurs des provinces,
- Capitaines généraux des armées,
- Capitaines généraux des provinces, j'ignore s'ils prêtent serment ou entre les mains de qui.

Pareillement le corrégidor de Madrid et [ceux] des autres villes, comme le président ou gouverneur du conseil de Castille est leur supérieur, je croirais que ce serait entre ses mains<sup>3</sup>.

Disons ici un mot de ces maisons royales, puisque l'occasion s'en présente si naturellement, sans m'abandonner à des descriptions qui ne sont pas de mon sujet, et qu'il faut voir dans les différents voyageurs. Le Buen-Retiro est un vaste et magnifique palais, à une extrémité de Madrid, dont il est séparé par un espace large d'une portée de mousquet, et qui a un grand et fort beau pare. La cour y passait, de mon temps, quelques mois de l'année, et s'y est *fixée* depuis l'incendie du palais de Madrid. On voit par là que c'est un gouvernement fort agréable.

La Casa del Campo est un bâtiment fort commun, vis-à-vis la place du palais de Madrid, le Mançanarez entre deux, et tout près dans la plaine. Il y a un parc, quelques pièces d'eau, quelques bois, mais de ceux des Castilles et fort peu de vrais arbres. C'est proprement une ménagerie, mais fort mal remplie et aussi mal entretenue.

---

<sup>3</sup>Nous rétablissons à la place que lui avait assignée Saint-Simon le passage qui commence par les fonctions des charges (p. 7) jusqu'à entre ses mains (p. 9). On l'avait rejeté, dans les anciennes éditions, à la fin du chapitre.

Je n'ai jamais vu personne s'y aller promener, ni Leurs Majestés Catholiques. Cela peut faire une maison de campagne au duc de Medina-Coeli, où il peut aller en moins de demi-heure, et fournir sa table de bien des commodités, si les Espagnols connaissaient les tables, même les plus frugales.

J'ai dit de l'Escurial tout ce que j'en pouvais dire. Le roi est maître d'agréer ou non l'élection du prieur, d'en mettre un, de l'ôter quand il veut ; et ce prieur, avec l'autorité que sa place lui donne sur ses moines et dans le monastère, a aussi celle de gouverneur sur les appartements de Leurs Majestés Catholiques, de leur cour et de toute leur suite.

Pour Aranjuez, je remettrai d'en parler au petit voyage que j'y ai fait pour le voir. Je dirai en attendant que je n'y trouvais pas le gouverneur, chez qui pourtant je fus logé. C'était un homme du commun, dont je n'ai pas retenu le nom, et que je n'ai jamais rencontré, ni ouï parler de lui à personne.

Le Pardo est un bâtiment carré, fermé des quatre côtés, à peu près égaux et assez courts, dont la cour est triste, et les appartements de Leurs Majestés Catholiques des plus médiocres en tout ; les autres des plus étroits et en fort petit nombre. Il n'y a ni avant-cour ni autre bâtiment, ni jardin, ni parc. La cour y va pourtant quelquefois, mais avec le plus étroit nécessaire. C'est une habitation entièrement esulée où je ne comprends pas qu'on puisse aller, car rien dû tout n'y appelle. Cela est au bord d'une plaine aride, peu éloigné d'une colline au pied de laquelle on passe sur un très médiocre pont, au haut de laquelle est un couvent de capucins, tout seul, d'où on voit tant que la vue se peut étendre dans la plaine d'en haut et d'en bas, excepté la Torre di Parada, qui en est assez proche. Ce n'est, en effet,

qu'une vieille tour, avec une espèce de cabaret joignant, bas et petit, où on met des relais qui ont donné le nom di Parada à cette tour. Il y a de Madrid au Pardo deux lieues, c'est-à-dire au moins comme de Paris à Versailles. Le chemin est assez longtemps agréable le long du Mançanarez en le remontant, et par ce qui fait le cours de Madrid.

La Sarçuela est un peu plus éloignée de Madrid. C'est une espèce de petit château, fort commun en dehors et en dedans, mais qui a une sorte de basse-cour et un jardin, mais dans un grand éloignement de toute autre habitation. La cour n'y allait plus, mais Charles II quelquefois.

Le Pardillo est un pavillon tout seul au milieu du vaste parc de l'Escurial, bon pour aller faire une collation, ou pour s'aller rafraîchir une heure ou deux après la chasse dans ce vaste parc, qui a beaucoup de fauve et de ces mauvais bois des Castilles.

De Balsaïm et de Saint-Ildephonse, je remets à en parler au voyage que j'y ai fait. Pour varier et ne pas confondre, je placerai ici ce que je puis dire de quelques-uns de ceux qui viennent d'être nommés. Je dis quelques-uns, parce que tous n'en fournissent pas matière. J'ai parlé des grands d'Espagne à chacun de leurs articles, lorsqu'il s'est trouvé choses à en dire. Je viens maintenant à ceux qui ne le sont pas, et qui se trouvent dans la liste précédente de la maison du roi, que j'ai tous rangés à la suite du grand officier, grands et autres, de la charge duquel ils dépendent, et [à qui ils] sont subordonnés.

Don Gaspard Giron, le plus ancien des majordomes du roi de semaine, fut chargé de me recevoir, accompagner, faire servir par les officiers du roi, convier des seigneurs à dîner chez moi, et faire les honneurs de ma table et de ma maison, tant que je fus traité à mon arrivée,



et je me suis depuis adressé à lui quand j'ai eu besoin de quelqu'un du palais pour ma curiosité particulière. Il était Acuña y Giron, c'est-à-dire de même maison que le marquis de Villena, duc d'Escalona, majordome-major, et de la branche du duc d'Ossone.

C'était un grand homme sec, noir, vieux, qui avait été bien fait et galant, vif, quoique grave, salé en reparties et en plaisanteries, gai et très poli, avec cela néanmoins la gravité du pays, et sentant en toutes ses manières sa haute naissance, mais avec aisance et sans rien de glorieux. Il faut cependant avouer que son premier aspect rappelait tout à fait le souvenir de don Quichotte. C'était l'homme le plus rompu à la cour, qui savait le mieux les anciennes et les nouvelles étiquettes, les rangs, les droits, les règles, les cérémonies, les personnages distingués ou principaux, les ressorts des fortunes et des chutes, avec de l'esprit et de la lecture, qui tout discret qu'il fût le rendaient d'une très aimable et utile conversation. Il avait passé sa vie dans un emploi qui le tenait presque toujours dans le palais, où il avait été témoin de près d'une infinité de choses importantes et curieuses, toujours au milieu de la cour, en tous lieux, et parmi tous les changements de ministère, plus employé qu'aucun des majordomes à recevoir les ambassadeurs distingués, les princes et les personnes les plus considérables qui venaient à Madrid, et que le roi voulait honorer, M. le duc d'Orléans en particulier, au-devant duquel il fut envoyé avec les équipages du roi, et qu'il reçut et accompagna toutes les fois qu'il alla à Madrid. Ces fonctions continuelles lui avaient acquis une grande familiarité avec le roi et la reine, qui se plaisaient quelquefois à causer avec lui en particulier, et avec qui il était fort libre. Cela le faisait compter par les courtisans les plus élevés, même par les ministres ;

comme il passait sa vie au milieu de la cour par des fonctions continues, il vivait avec tout le monde avec beaucoup d'aisance et de familiarité. C'était un homme tout fait pour l'emploi qu'il exerçait, et un répertoire vivant auquel le roi, les ministres, les seigneurs avaient recours avec confiance sur les difficultés qui survenaient sur le cérémonial, ou d'autres matières que son expérience dans ses fonctions et dans les choses de la cour lui avaient apprises. C'était d'ailleurs un fort honnête homme, homme d'honneur et de bien, d'une conduite sans reproche à l'égard de la cour, et quoique assez pauvre, désintéressé et point du tout avide de grâces. Je me suis souvent étonné comment il était demeuré ensablé dans un emploi qui sert de passage aux fortunes de toute espèce. Il y était si propre et si commode au roi, aux ministres qui s'en servaient et aux majordomes-majors pour l'exercice, de leur charge, que j'ai toujours cru que c'est ce qui l'y avait arrêté. Je l'ai donc beaucoup fréquenté, et j'en ai tiré des choses utiles et curieuses. Nous nous étions pris tous deux d'amitié.

Le marquis de Villagarcias était le deuxième des majordomes. Il avait moins d'esprit, de finesse dans l'esprit, mais un agrément, une bonté, une politesse extrême, et un désir d'obliger toujours prêt et prévenant. C'était aussi un homme de qualité, estimé et assez compté, qui avait été destiné à l'ambassade de Portugal, qui n'eut pas lieu. Le duc de Linarès, mari de la camarera-mayor de la reine douairière à Bayonne, était mort au Mexique, dont il était vice-roi, quelque temps avant que j'arrivasse en Espagne; et peu avant que j'en partisse Villagarcias fut nommé pour lui succéder, ce qui fut pour lui une grande fortune, dont je remarquai que toute la cour fut bien aise.

Cucurani était un Italien raffiné, appliqué, instruit, glorieux, ambitieux, particulier, qui n'avait la confiance de personne. Il était gendre de la nourrice de la reine, qui était aussi *assafeta*, et il espérait tout par là. Il avait de l'esprit et du manège. Depuis mon retour, assez tôt, il obtint une ambassade dans le Nord.

Villafranca, si différent en tout du grand d'Espagne, et qui sans lui appartenir en rien portait le même titre (j'expliquerai ce terme après), était un vieil homme renfermé, qui ne paraissait que pour ses fonctions, glorieux et ridicule. Je ne sais plus à quelle occasion de bonnes fêtes, de jour de naissance ou de baptême de l'enfant don Philippe, les ambassadeurs qui étaient à Madrid allèrent ensemble complimenter le roi, la reine, le prince et la princesse des Asturies. Les ambassadeurs d'Angleterre, de Venise et de Hollande, Maulevrier et moi, étions avec le nonce qui portait la parole, et ce que chacun avait amené de principal de chez soi nous accompagnait. Arrivés au palais, l'introduiteur se fit attendre une demi-heure au delà de l'heure qu'il avait marquée, car à ces sortes de compliments, il n'y a que l'introduiteur des ambassadeurs, à la différence de l'entrée et de la première audience de cérémonie. Le nonce fut choqué d'attendre, et lui en dit son avis. Sans prendre la peine de répondre, il alla gratter à la porte du cabinet des miroirs, et nous introduisit tout de suite. En sortant, le nonce encore plus choqué de ce procédé lui en lâcha des lardons, auxquels l'introduiteur répondit avec impertinence. Le nonce, pour lui marquer son mépris, dédaigna de se fâcher, et avec un sourire nous demanda ce que nous en pensions. Nous ne pûmes alors éviter d'en dire chacun notre mot. L'introduiteur, piqué, voulut se rebecquer ; le nonce

alors se moqua de lui tout franchement, lui dit qu'il nous faisait sentir qu'il était de méchante humeur, et le brocarda tant et si bien, chemin faisant, que l'introducteur lui répondit enfin, après avoir assez grommelé entre ses dents, qu'il voyait bien qu'il ferait mieux de nous laisser faire nos visites, et nous quitta on s'en moqua de lui un peu davantage. Nous continuâmes sans lui toute notre tournée, mais nous ne voulûmes pas en porter de plaintes. C'était un pauvre bonhomme très dépourvu d'esprit et de sens, fort incapable de son emploi, quoique des plus légers, et compté pour rien par tout le monde.

Hyghens, premier médecin, était Irlandais, docteur en plusieurs universités et en celle de Montpellier, d'où il était passé en Espagne médecin des armées. On y fut si content de sa conduite et de sa capacité que le roi d'Espagne le fit son premier médecin, et avait en lui beaucoup de confiance et plus que la reine n'aurait voulu, quoiqu'elle le traitât fort bien. Mais elle ne souffrait pas volontiers d'autres gens que donnés de sa main pour cet intérieur si assidu et si intime, et aurait désiré cette place à son premier médecin Servi, qui était de son pays, et de son choix, et qui lui était entièrement livré. Elle en vint à bout, en effet, quelques années après mon retour que Hyghens mourut.

Cet Irlandais, qui parlait parfaitement français, était un excellent médecin qui, sans entêtement ni attachement de médecin, ne voulait que guérir son malade avec une grande application. J'en fis une heureuse expérience à ma petite vérole, dont les détails, qui pourraient instruire les médecins de bonne foi, seraient ici étrangers. Son caractère ouvert mais discret, doux mais ferme, montrait sans

la plus légère affectation une belle âme, toujours occupée du bien, sans nul autre intérêt quelconque, quoiqu'il aimât sa famille qui était assez nombreuse, et de plus détaché de toute ambition, voyant de très près les intrigues, sans y vouloir jamais entrer, disait très nettement le vrai au roi sur sa santé, et le lui disant de même et à la reine, quand l'un ou l'autre l'en mettaient à portée sur d'autres matières, mais sans s'avancer jamais sur aucune, et parlant toujours avec grande discrétion et grand éloignement de nuire à personne. Aussi était-il fort aimé et considéré. Il avait l'esprit juste, agréable, modeste, avait beaucoup de belles-lettres et savait bien l'histoire, surtout il connaissait bien les maîtres et la cour, et passait pour un grand et sage médecin, et pour le seul même en Espagne qui méritât le nom de médecin. Il possédait très bien la chirurgie et avait souvent fait d'heureuses opérations, bon botaniste, bon artiste, connaissant bien les simples et les remèdes dont il savait faire usage, et la composition des médicaments comme le meilleur apothicaire et comme un bon chimiste. Tant de bonnes qualités étaient relevées par une piété sage, éclairée et vraie, qui n'était que pour lui, et qui n'incommodait personne que par le frein qu'elle mettait à sa langue, plus souvent que n'auraient voulu ceux qui étaient à portée avec lui de l'entretenir librement. Sa conversation m'a été d'un grand secours et m'a instruit de bien des choses. Il aimait son pays, ses compatriotes avec tendresse, et avait le plus vif attachement pour le roi Jacques, et pour tout ce qui était de son parti. La sagesse le retenait, à cet égard, dans les plus justes bornes, à l'extérieur ; mais quand il se trouvait en liberté avec des amis, ce feu de patrie lui échappait, et bienfaisant pour tout le monde, il ne se possédait pas

d'aise quand il pouvait rendre quelque service à quelque jacobite. J'eus tout loisir de le connaître pendant six semaines qu'il ne bougea d'auprès de moi.

Sa candeur, sa probité, ses soins me gagnèrent, son esprit me plut, nous prîmes grande amitié l'un pour l'autre. Je dus la sienne, à ce que je crois, au penchant qu'il sonda et qu'il trouva en moi pour le roi Jacques. Je le trouvai si sage et si discret que je ne me cachais point de lui, sans toutefois lui rien dissimuler sur les liens de notre cour à cet égard, et sur mon impuissance. Je lui expliquai même les ordres précis que j'avais là-dessus, et d'éviter le duc d'Ormond qu'il mourait d'envie que j'entretinsse. J'y consentis, à condition que ce serait sous le plus grand secret, à notre retour à Madrid ; que le duc d'Ormond se rendrait chez lui, m'y attendrait sans pas un de ses gens dans la maison, se tiendrait dans un cabinet séparé ; qu'averti par Hyghens, j'irais à l'heure marquée lui faire visite, je le trouverais seul, et qu'après que mes gens seraient retirés, je passerais dans le cabinet où serait le duc d'Ormond ; qu'après la conversation, je le laisserais dans ce cabinet et reviendrais dans la chambre de Hyghens, d'où je m'en irais, comme ayant fini ma visite ; que le duc d'Ormond ne se retirerait que quelque temps après ; qu'au palais ni ailleurs, nous ne nous approcherions point l'un de l'autre, et que nous nous saluerions avec la civilité que nous nous devons, mais avec froideur et indifférence marquée. Pour le dire tout de suite, cela s'exécuta de la sorte plusieurs fois chez Hyghens, sans que personne s'en soit jamais aperçu, et notre froideur, si marquée ailleurs, nous donnait quelquefois envie de rire.

Je trouvai dans le duc d'Ormond toute la grandeur d'âme que nul revers de fortune ne pouvait altérer, la noblesse et le courage d'un

grand seigneur, la fidélité la plus à toute épreuve, et l'attachement le plus entier au roi Jacques et à son parti, malgré les traverses qu'il en avait essuyées, et auxquelles il était tout prêt de s'exposer de nouveau dès qu'il pourrait en espérer le plus léger succès pour les affaires d'un prince si malheureux. D'ailleurs, je trouvai si peu d'esprit et de ressources que j'en fus doublement affligé pour le roi Jacques et son parti, et pour le personnel d'un seigneur si brave, si affectionné et si parfaitement honnête homme. Je ne lui dissimulai [pas] non plus que j'avais fait à Hyghens les chaînes de notre cour et mon impuissance à cet égard, de sorte que nos entretiens, où il me confia aussi ses déplaisirs sur les méprises du roi Jacques et les divisions de son parti, n'aboutirent qu'à des regrets communs et à des espérances bien frêles et bien éloignées.

Le Gendre était très bon chirurgien ; le roi l'aimait et la reine aussi, parce qu'elle n'avait personne en main pour le remplacer. C'était d'ailleurs un drôle hardi, souple, intéressé, qui se faisait compter, et qui, tant qu'il pouvait se mêlait de plus que de son métier, mais sagement et sans y paraître.

Ricœur était plus en sa place, aimé, estimé, bien, avec le roi et la reine, capable dans son métier, obligeant, bienfaisant, fort français, qui n'était pas sans intérêt et sans songer à ses affaires, mais sans intéresser l'honnête homme, et qui longtemps après mon retour voyant Hyghens mort et La Roche aussi, auxquels il était fort attaché, Servi à la place d'Hyghens, et Le Gendre ayant l'estampille qu'avait La Roche, obtint à toute peine de se retirer, et vint mourir en France, où il vécut, en effet, en homme de bien et fort dans la retraite. Je n'eus point de commerce que d'honnêteté avec ces deux derniers qui

ne pouvaient pas m'être d'un grand usage.

Le marquis del Surco était un Milanais de fortune, fin, délié, de beaucoup d'esprit et de jugement, grand et bien fait, qui avait été à Milan capitaine des gardes du prince de Vaudemont, et depuis, son espion en Espagne, par conséquent impérial fort dangereux, homme de beaucoup de manège et d'intrigue, et dont la corruption du coeur et de l'ambition avait beaucoup profité à l'école d'un si bon maître, et si heureux en ce genre. Un extérieur froid, mesuré cachait ses sourdes menées, toujours bas valet de qui pouvait le plus, et ne faisant jamais sans vues le pas en apparence le plus indifférent. Sa souplesse, son intrigue, les voiles épais dont il savait se couvrir, une ambition en apparence tranquille, en effet la plus active et la plus infatigable, une dévotion de commande, une connaissance parfaite de ceux à qui il avait affaire, une grande adresse à savoir leur plaire, les gagner, s'en servir, le porta à la place de sous-gouverneur du prince des Asturies, et, ce qui scandalisa toute la cour, à la clef de gentilhomme de la chambre du roi. Sa femme, faite exprès pour lui, grande, bien faite comme lui, et de bon air, qu'il avait bien dressée, avait aussi beaucoup d'esprit et d'intrigue, elle était ainsi arrivée parla cabale italienne, dont je parlerai en son temps, à être *señora de honor* de la reine et assez bien avec elle, de façon qu'il se pouvait dire qu'en gouverneur et en sous-gouverneur du prince des Asturies, quoique chacun en son genre, il eût été difficile de choisir deux plus insignes et plus dangereux fripons, et plus radicalement incapables de donner la moindre éducation à un prince, tous deux aussi malhonnêtes gens l'un que l'autre, tous deux pleins d'art, d'esprit et de vues, mais del Surco plus encore que le Popoli, et moins affiché que lui pour ce qu'ils étaient



l'un et l'autre. Ils se connaissaient bien tous deux, par conséquent, ne s'aimaient ni ne s'estimaient ; mais ils sentaient tous deux qu'il était de leur intérêt de ne pas se brouiller et d'avoir l'air de s'entendre, et leur intérêt était leur maître absolu. Je reçus peu de civilités de Surco, sous prétexte de l'attachement de sa charge, mais beaucoup de sa femme, dont les manières étaient très aimables, ce que n'avait pas son mari, dont le dedans, à l'esprit près, et le dehors me rappelèrent souvent M. d'O, dont del Surco avait aussi l'impertinente importance, car pour le Saumery, il n'en avait que la corruption, et d'ailleurs n'allait pas à la cheville du pied du Surco.

Valouse, gentilhomme d'assez bon lieu, du comtat d'Avignon, élevé page de la petite écurie, produit par Du Mont au duc de Beauvilliers pour être écuyer de M. le duc d'Anjou, parce qu'il était bon homme de cheval, sage et de bonnes moeurs, suivit ce prince en Espagne, et y devint un des fréquents exemples qu'avec de la sagesse et de la conduite on fait fortune dans les cours sans avoir aucun esprit. Il fit son capital de s'attacher au roi, à ses supérieurs, de ne se mêler d'aucune intrigue, de ne donner d'ombrage à personne, d'être réservé en tout, et appliqué à son emploi, souple à qui gouvernait, avec indifférence dans tous les changements, appliqué à plaire au roi, et aux deux reines l'une après l'autre, point répandu dans la cour, sous prétexte de l'assiduité de ses fonctions ; bien avec tout le monde, sans nulles liaisons particulières, et inutile à tout par le non usage, de résolution prise, de sa faveur pour qui que ce fût d'ailleurs aussi ne nuisant à personne. Il fut bientôt majordome de semaine, puis premier écuyer, après le duc del Arco, et totalement dans sa main, et vivant sous lui grand écuyer comme sous son maître, dont

il était fort bien traité. Il poussa enfin longtemps après mon retour, jusqu'à être chevalier de la Toison d'or, et mourut comme il avait vécu sans s'être marié et sans avoir amassé beaucoup de bien, dont il ne se soucia pas.

Je l'avais connu dans la jeunesse des princes, je le retrouvai tel que je l'avais laissé. J'en reçus toutes sortes de prévenances ; je lui fis aussi toutes sortes de politesses, mais sans particulier, sans liaison qu'il ne souhaitait pas et qui m'aurait été fort inutile. Il obtint aussi une clef de gentilhomme de la chambre, et fut préféré pour être de service au rare défaut du marquis de Santa-Cruz et du duc del Arco, mais cela : longtemps aussi depuis mon retour.

Hersent était fils d'un homme de qui j'ai parlé à l'occasion du départ de Versailles de Philippe V. Il ressemblait à son père pour l'honneur et la probité, mais non pour la liberté, la familiarité, la confiance du roi, et une sorte d'autorité qu'il avait usurpée, que nul autre que les ministres ne lui enviait, parce qu'elle était utile au bien et à tous, et qu'il ne se méconnaissait point. Le fils n'en avait ni l'esprit ni le crédit, ni la considération ; quoique sur un pied d'estime, et mêlé et fort bien avec tout le monde, en se tenant pourtant assez dans les mesures de son état. J'en reçus toutes sortes d'attentions, mais je n'en tirai pas grand fruit.

Le cardinal Borgia revint de Rome à Lerma, pendant ma petite vérole, du conclave, où le cardinal Conti avait été élu. C'était un grand homme de bonne mine, oncle paternel du duc de Gandie, et neveu d'un autre cardinal Borgia, aussi patriarche des Indes. Son adieu au cardinal Conti, frère du pape, le caractérisera mieux que tout ce que j'en pourrais dire. Parmi les compliments de regrets ré-

ciproques de leur séparation, Borgia dit à Conti que tout ce qui le consolait était l'espérance du plaisir de le revoir bientôt, et que dans peu un autre conclave le rappellerait à Rome. On peut juger comme le frère du pape trouva ce compliment bien tourné. Borgia était un très bon homme, qui n'avait pas le sens commun, et dont sa famille et le défaut de sujets ecclésiastiques avait fait la fortune. La difficulté de la main nous empêcha de nous visiter ; mais force civilités au palais et partout où nous nous rencontrions, et quelquefois des envois de compliments de l'un chez l'autre. Son rang et sa charge lui attiraient quelque sorte de considération ; mais de sa personne, il était compté pour rien. Le roi et la reine l'aimaient assez, et ne se contraignaient point de s'en moquer.

On a vu en son lieu le temps et la façon dont le roi d'Espagne se forma une garde, le premier de tous ses prédécesseurs, et ce qui se passa en cette occasion. La copie de celle du roi, son grand-père, en fut si fidèle que ce seul mot instruit de sa composition, de son service, de son uniforme, en sorte qu'à voir cette garde on se croyait à Versailles. Il en était de même dans les appartements à l'égard des garçons du palais et des garçons tapissiers, quoiqu'en bien plus petit nombre que les garçons du château et des tapissiers à Versailles, où on s'y croyait aussi à les voir et leur service. Il en était de même pour la livrée du roi, de la reine et de la princesse des Asturies ; et tous les services des compagnies des gardes du corps et des régiments des gardes, de leurs capitaines, de leurs colonels, de leurs officiers entièrement semblables à ceux d'ici, sinon qu'il n'y a que trois compagnies des gardes du corps, dont les capitaines et, le guet servent par quatre mois chacun, au lieu de trois ici, où il y a quatre compagnies.

Armendariz, lieutenant général assez distingué, était lieutenant-colonel du régiment des gardes espagnoles. C'était un homme d'esprit, remuant, insinuant, intrigant, impatient de : l'état subalterne, qui avait ses amis et son crédit, et que le marquis d'Ayétone était importuné de trouver assez souvent sur son chemin dans les détails et sur les grâces à répandre dans le régiment. Mais l'extérieur était gardé entre eux, et j'ai souvent trouvé Armendariz chez le marquis d'Ayétone, d'un air assez libre quoique respectueux. Il était fort poli, agréable en conversation, bien reçu partout, assez souvent chez moi. Il avait de la réputation à la guerre ; on prétendait qu'il ne fallait pas se lier à lui ailleurs. Avant mon départ, il fut nommé pour succéder au marquis de Valero, sur le point de revenir de sa vice-royauté du Pérou, qui se trouva fait duc d'Arian et grand d'Espagne en arrivant à Madrid.

Il ne faut pas aller plus loin sans dire un mot de ce qui est connu en Espagne sous le nom de *titolados*. Ce sont les marquis et les comtes qui ne sont point grands. La plaie française a gagné l'Espagne sur ce point, mais d'une manière encore plus fâcheuse, en ce que ce n'est pas simple licence comme ici, et, dès là, facile à réformer quand il plaira au roi de le vouloir. Mais en Espagne, c'est concession du roi en lettres-patentes enregistrées au conseil de Castille ou d'Aragon sur une terre, et dès là érection, ou sans terre sur le simple nom de celui que le roi veut favoriser d'un titre de marquis ou de comte, tellement que, quelque infimes qu'ils soient en grand nombre, tels que le marchand Robin, directeur de la conduite de Maulevrier, et le directeur de la vente du tabac à Madrid, tous deux faits comtes peu avant mon arrivée en Espagne,

et comme quantité d'autres qui ne valent pas mieux, ces gens-là sont véritablement marquis et comtes, et quels qu'ils soient d'eux-mêmes, ils y sont fondés en titre qui ne peut leur être disputé, au lieu qu'en France, qui veut se faire annoncer marquis ou comte, le devient aussitôt pour tout le monde qui en rit, mais qui l'y appelle, sans autre droit ni titre que l'impudence de se l'être donné à soi-même. Ainsi en Espagne comme en France, tout est plein de marquis et de comtes les uns de qualité, grande ou moindre, les autres, canailles ou peu s'en faut, pour la plupart, ceux-ci, de pure usurpation de titre, ceux d'Espagne, de concession de titre. Mais cette concession ne les mène pas loin. Ces titres ne donnent aucun rang, et depuis qu'il n'y a plus d'étiquette et de distinction de pièces chez le roi pour y attendre, ces *titolados* ne jouissent d'aucune distinction. Les marquis et les comtes sont honorés et considérés de tout le monde, selon leur naissance, leur âge, leur mérite, leurs emplois, comme le sont aussi les gens de qualité qui n'ont point ces titres, et qu'on appelle don Diègue un tel, etc., et ces autres marquis et comtes en détrempe sont méprisés et plus que s'ils ne l'étaient pas, et en cela, ils font mieux que nous ne faisons en France.

Il faut pourtant dire que ces *titolados* peuvent avoir un dais chez eux, mais toujours avec un grand portrait du roi d'Espagne dessous, qui est la différence du dais des grands d'Espagne, qui n'ont jamais de portrait du roi dessous, mais des ornements de broderie ou leurs armes, ou rien du tout dans la queue, et toute unie comme il leur plaît. Ces dais avec le portrait du roi descendent, s'il se peut, encore davantage. Hyghens en avait un ainsi comme premier médecin, que j'y ai vu plusieurs fois, et j'y appris qu'il était commun à d'autres fort

petites charges. Mais toutefois n'a pas un dais avec le portrait du roi, sans titre et droit de l'avoirs mais le portrait du roi qui veut, chez soi, et comme il veut, sans dais.

Cette matière me conduit à celle de *l'Excellence*. On ne se licencie plus de la refuser sous aucun prétexte, comme on faisait autrefois sous prétexte de familiarité et de liberté, par des gens fâchés de ne l'avoir pas eux-mêmes. Je ne sais comment cet abus s'est enfin aboli; mais entre grands ou autres qui ont l'Excellence, il arrive quelquefois qu'ils se tutaient et s'appellent par leurs seuls noms de baptême, par familiarité, et non pour éviter ce qu'ils se doivent réciproquement. L'Excellence, autrefois réservée aux grands et aux ambassadeurs étrangers, s'est peu à peu infiniment étendue. Les fils aînés des grands, les successeurs immédiats à une grandesse, les vice-rois et les gouverneurs de provinces, les capitaines généraux et les conseillers d'État, les chevaliers de la Toison d'or, ceux que le roi nomme à une ambassade, même le cas arrivant qu'ils n'y aillent pas (et le marquis de Villagarcias dont j'ai parlé naguère l'avait acquise de cette sorte), à plus forte raison ceux qui ont été ambassadeurs, enfin le gouverneur du conseil de Castille, tous ceux-là, et leurs femmes, ont l'Excellence, tellement qu'il importe fort de savoir à qui on parle pour ne pas offenser ceux qui l'ont à qui on ne la donnerait pas, et peut-être davantage ceux à qui on la donnerait et à qui on ne la devrait pas.

C'est la méprise qui m'arriva, dont je fus fiché après, mais qui aurait pu être plus désagréable. Ce fut à Lerma, au sortir de la cérémonie du mariage du prince et de la princesse des Asturies, à la fin de laquelle je venais d'être déclaré grand d'Espagne de la première

classe, conjointement avec mon second fils, et l'aîné déclaré chevalier de la Toison d'or. Je venais d'être accablé des compliments de toute la cour. Ma journée, qui avait commencé de bon matin., était loin d'être finie, et moi sortant de maladie, fort fatigué. Je profitai donc d'un tabouret qui se rencontra dans une des premières salles, ayant autour de moi ce que j'avais mené de plus considérable. Je me reposais de la sorte, lorsqu'un jeune [homme] bien fait, un peu noir, s'en vint me faire des compliments empressés et fort polis, avec un air de respect et de déférence. Je crus le reconnaître parfaitement ; je me levai, lui répondis sur le même ton, je multipliai mes remerciements et je l'accablai d'*Excellence*. Il eut beau me témoigner sa honte de me voir debout pour lui, je pris cela pour un raffinement de politesse, je n'avais garde de me rasseoir, n'ayant pas d'autre siège à lui présenter, enfin il s'en alla pour [me] laisser rasseoir. Dès qu'il fut retiré, l'abbé de Saint-Simon me demanda quel plaisir je prenais à confondre ce pauvre garçon qui me venait marquer son respect et sa joie, et à l'accabler d'*Excellence* et de moqueries. Surpris à mon tour, je lui demandai si je pouvais en user autrement avec le marquis de Cogolludo, fils aîné du duc de Medina-Coeli. « Le marquis de Cogolludo ! reprit l'abbé ; mais vous n'y songez pas, c'est le fils de M<sup>me</sup> de Pléneuf, dont l'embarras nous a fait pitié. À En effet, c'était lui-même. La Fare l'avait amené avec lui, comme je partais de Madrid pour Lerma. Je n'avais fait qu'entrevoir ce jeune homme lorsqu'il me le présenta, et je ne l'avais ni vu ni rencontré depuis, séparé jusqu'à la veille de ce jour-là par la petite vérole. Ils se mirent tous à rire et à se moquer de moi ; mais ils convinrent tous qu'il ressemblait beaucoup au marquis de Cogolludo. De lui faire des excuses de l'avoir trop bien traité,

il n'y avait pas moyen ; de lui laisser penser que je m'étais moqué de lui, était encore pis : l'expédient fut d'en faire le conte à la Fare.

Venons maintenant à la maison de la reine d'Espagne.

MAISON DE LA REINE.

*Majordome-major.*

Le marquis de Santa-Cruz.

Je ne parlerai point des trois majordomes de semaine, dont Magny en était un.

*Premier médecin.*

M. Servi.

J'ai parlé de lui il n'y a pas longtemps.

*Camarera-mayor.*

La comtesse douairière d'Altamire, Angela Folch, de Cardonne et Aragon.

*Dames du palais.*

La princesse de Roberque.

La princesse de Pettorano.

La duchesse de Saint-Pierre.

La comtesse de Taboada.

*Señoras de honor.*

M<sup>me</sup>s Rodrigo.

M<sup>me</sup>s Albiville.

Carillo.

Monteher.

Nievès.

O'Calogan.

Del Surco.



Cucurani.

Riscaldalègre.

*Assafeta.*

Dona Laura Piscatori, nourrice de la reine.

*Confesseur.*

Don Domingo Guerra.

*Grand écuyer.*

Le duc de Giovenazzo, c'est-à-dire notre prince de Cellamare.

*Premier écuyer.*

Le marquis de Saint-Jean, et son fils en survivance.

La comtesse d'Altamire était fille du sixième duc de Ségorbe et de Cardonne. Son mari mourut en 1698, étant ambassadeur d'Espagne à Rome. Elle était mère du comte d'Altamire et du duc de Najara, et belle-mère du comte de San-Estevan de Gormaz. On a vu ailleurs dans quelle union elle, le marquis de Villena et le marquis de Bedmar et leurs enfants vivaient ensemble, ce qui redoublait leur considération. Cette comtesse d'Altamire était une des plus grandes dames d'Espagne, en tout genre, d'une grande vertu et de beaucoup de piété. Avec un esprit qui n'était pas supérieur, elle avait toujours su se faire respecter par sa conduite et son maintien, et personne n'était plus compté qu'elle par la cour, par les ministres successifs, par le roi et la reine mêmes. Elle fut d'abord camarera-mayor, après l'expulsion de la princesse des Ursins, et toujours également bien avec la reine, et sur un grand pied de considération. Elle faisait fort assidûment sa charge et fort absolument, toutefois poliment avec les dames, mais dont pas une n'eût osé lui manquer, ni branler seulement devant elle. Elle était petite, laide, mal faite, avait environ soixante ans et en parais-

sait bien soixante et quinze. Avec cela, un air de grandeur et une gravité qui imposait. J'allais quelquefois la voir. Elle était toujours sur un carreau, au fond de sa chambre ; des dames sur des carreaux ou des sièges, comme elles voulaient ; on me donnait un fauteuil vis-à-vis d'elle. Je la trouvai une fois seule, elle ne savait pas un mot de français ni moi d'espagnol, de manière que nous nous parlâmes toujours sans nous entendre que par les gestes ; elle en souriait parfois et moi aussi. J'abrégeai fort cette visite.

J'ai parlé ailleurs de la princesse de Robecque, de la duchesse de Saint-Pierre, et de la princesse de Pettorano. La comtesse de Taboada n'était point laide, et ne manquait pas d'esprit ni de vivacité ; j'ai parlé de son mari et de son beau-père le comte de Maceda, grand d'Espagne.

Parmi les *señoras de honor*, il y en avait plusieurs qui avaient de l'esprit et du mérite. La femme de Sartine, qui avait été camériste et bien avec la reine, la devint à la fin. M<sup>me</sup> de Nievès, très bien avec la reine, était gouvernante de l'infante, et vint et demeura à Paris avec elle, et s'en retourna aussi avec elle. On lui trouva, en ce pays, de l'esprit, du sens et de la raison ; je ne sais si cela fut réciproque. M<sup>me</sup> de Riscaldalègre était une femme bien faite, qui avait beaucoup de mérite, qui était, considérée, et qui aurait été fort propre à bien élever une princesse. M<sup>me</sup> d'Albiville était une Irlandaise âgée, qui méritait aussi sa considération. Le mérite de M<sup>me</sup> de Cucurani était d'être fille de l'assafeta, qui était Parmesane, nourrice de la reine, et qui toute grossière paysanne qu'elle était née et qu'elle était encore, conservait un grand ascendant sur la reine, était la seule qui, par l'économie des journées, pouvait chaque jour lui dire quelque mot tête à tête, et qui

avait assez d'esprit pour avoir des vues, et les savoir conduire.. Enfin ce fut elle qui fit chasser le cardinal Albéroni, dont on ne serait jamais venu à bout sans elle. Comme elle était extraordinairement intéressée, il y avait des moyens sûrs de s'en servir. D'ailleurs elle n'était point méchante. Pour son mari, ce n'était qu'un paysan enrichi, dont on ne pouvait rien faire, et qui n'était souffert que par l'appui de sa femme. Mais celle-ci était redoutée et ménagée par les ministres et par toute la cour.

Don Domingo Guerra, confesseur de la reine, n'était rien ni de rien, lorsque j'étais en Espagne. Il était frère de don Michel Guerra, de qui je parlerai bientôt, et n'en tenait pas la moindre chose. Le plus plat habitué, de paroisse aurait paru un aigle en comparaison de ce confesseur. Il n'est pas de mon sujet de parler d'un peu de crédit qu'il eut assez longtemps, depuis mon retour, qui n'en fit qu'un abbé commandataire de Saint-Ildephonse et un évêque *in partibus*, quoiqu'il l'eût enflé jusqu'à penser au cardinalat, et à se croire un personnage, mais avec qui personne n'eut à compter.

Les deux Saint-Jean, père et fils, étaient d'espèce à donner de la surprise de les voir premiers écuyers de la reine. Je n'ai point su par où elle les prit en si grande amitié, qui, du temps que j'étais en Espagne, était déjà fort marquée.

C'étaient des gens cachés, mesurés, respectueux avec tout le monde, qui se produisaient peu, qui ne faisaient nulle montre de leur faveur, qui ne voulaient être mal avec personne, ni liés avec aucun. Sages dans leur conduite, ils ne donnaient aucune prise. Comme ils ne voulaient faire que pour eux et rien pour personne, pour mieux ménager leur crédit pour eux, éviter l'envie et cacher

leurs vues, ils s'enveloppaient de modestie et d'impuissance, et ne servaient et ne desservait personne. Le père avait bien commencé ; le fils, qui avait plus d'esprit et de montant, et longtemps depuis mon retour, on fut subitement épouvanté de le voir tout d'un coup grand écuyer de la reine et grand d'Espagne.

J'ai expliqué avec assez de détails les fonctions de toutes ces charges pour que je n'aie rien à y ajouter, sinon que les trois capitaines des gardes du corps et les colonels des deux régiments des gardes prêtent serment entre les mains du roi. Ce sont les seuls dont le roi même le reçoit, et ces charges et ces grades sont aussi d'établissement nouveau.

On a vu plus haut de quelles personnes furent formées les maisons du prince et de la princesse des Asturies, lorsque j'ai parlé de cet établissement. Je n'ai donc rien à y ajouter, sinon que leurs fonctions chez le prince et la princesse sont pareilles à celles que les mêmes charges ont chez le roi et chez la reine. L'âge alors si tendre des infants me dispensera de parler des personnes employées auprès d'eux. Del Surco et Salazar, major des gardes du corps, lieutenant général et homme d'esprit et de qualité, furent dans la suite gouverneurs chacun d'un. Je le dis pour la singularité de cette fortune pour un homme tel que le Surco, et pour celle du soupçon peut-être mal fondé, mais reçu comme certain par tout le monde, que le Salazar avait empoisonné sa femme, comme le duc de Popoli avait fait la sienne, ce qui fit dire à la cour qu'avoir empoisonné sa femme était une condition nécessaire pour arriver à l'honneur et à la confiance d'être gouverneur des infants.

La médiannate que paye au roi d'Espagne un grand d'Espagne

pour la première fois monte à huit mille ducats. Ses descendants en payent quatre mille à chaque mutation. Les frais pour la première fois vont bien à la moitié. Les *lanzas* que paye tous les ans un grand d'Espagne se montent à soixante pistoles, quand sa grandesse est placée sur un titre de Castille.

## CHAPITRE II.

MIRAVAL, GOUVERNEUR DU CONSEIL DE CASTILLE ; SON CARACTÈRE. - CARACTÈRE DU GRAND INQUISITEUR. - CONSEILS. - DEUX MARQUIS DE CAMPOFLORIDO EXTRÊMEMENT DIFFÉRENTS À NE PAS LES CONFONDRE. - ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE. - CONSTITUTION. - INQUISITION. - LE NONCE NI LES ÉVÊQUES N'ONT POINT L'EXCELLENCE. - PREMIER ET UNIQUE EXEMPLE EN FAVEUR DE L'ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, DE MON TEMPS. - CONSEILLERS ET CONSEIL D'ÉTAT, NULS. - CE QU'ILS ÉTAIENT. - DON MICHEL ET DON DOMINGO GUERRA ; LEUR FORTUNE ET LEUR CARACTÈRE. - FORTUNE ET CARACTÈRE DU MARQUIS DE GRIMALDO ET DE SA FEMME. - RIPERDA. - FORTUNE ET CARACTÈRE DU MARQUIS DE CASTELLAR ET DE SA FEMME. - JALOUSIE DU P. DAUBENTON [À L'ÉGARD] DU P. D'AUBRUSSELLE ; CARACTÈRE DE CE DERNIER. - JÉSUITES TOUS PUISSANTS, MAIS TOUS IGNORANTS EN ESPAGNE, ET

POURQUOI. - FORTUNE ET CARACTÈRE DU CHEVALIER BOURCK. - CARACTÈRE ET FORTUNE DU NONCE ALDOBRANDIN EN ESPAGNE. - CARACTÈRE ET FORTUNE DU COLONEL STANHOPE, AMBASSADEUR D'ANGLETERRE EN ESPAGNE. - BRAGADINO, AMBASSADEUR DE VENISE EN ESPAGNE. - AMBASSADEUR DE HOLLANDE. - AMBASSADEURS DE MALTE TRAITÉS EN SUJETS EN ESPAGNE. - GUZMAN, ENVOYÉ DE PORTUGAL. - CARACTÈRE DE MAULEVRIER. - DUC D'ORMOND; SON CARACTÈRE, SA SITUATION EN ESPAGNE. - MARQUIS DE RIVAS, JADIS UBILLA; SA TRISTE SITUATION EN ESPAGNE; JE LE VISITE.

Venons maintenant aux conseils que je trouvai, et que je laissai dans un grand délabrement, pour ce qui regardait les conseils particuliers.

Le marquis de Miraval était gouverneur du conseil de Castille. C'était un homme de médiocre naissance, qui avait été ambassadeur d'Espagne en Hollande, et qui en fut rappelé pour occuper cette grande place dont il n'était pas incapable. Il était doux, poli, accessible, équitable. Son esprit toutefois n'était pas transcendant, et son inclination était autrichienne. La cabale italienne, à laquelle il était étroitement lié, l'avait porté par la reine à cette grande place. C'était un grand homme, fort bien fait, qui avait l'attention polie de n'aller presque jamais en carrosse que ses rideaux à demi tirés pour ne faire arrêter personne.

Don François Camargo, ancien évêque de Pampelune, était inquisiteur général ou grand inquisiteur. Je n'ai jamais vu homme si maigre ni de visage si affilé. Il ne manquait point d'esprit; il était

doux et modeste. On eût beaucoup gagné que l'inquisition eût été comme lui.

Le comte de Campoflorido était président du conseil des finances, où il ne faisait rien depuis longtemps ; une longue maladie le conduisit au tombeau, depuis mon arrivée en Espagne : l'ancien de ce conseil le gouverna pendant tout mon séjour, avec le trésorier général, desquels je n'entendis point parler.

La présidence du conseil des Indes et de celui de la marine vaquait pendant que j'étais en Espagne ; les doyens obscurs de ces conseils les conduisaient. La présidence de celui des Indes fut donnée, après mon départ, au marquis de Valero, à son arrivée de la vice-royauté du Pérou, avec la grandesse et le titre de duc d'Arion.

Le marquis de Bedmar était président du conseil des ordres et du conseil de guerre. La première charge était sérieuse, donnait quelque travail, du crédit et de la considération. L'autre était tombée à n'être plus qu'un nom.

À l'égard du conseil d'Italie et de celui des Pays-Bas, ils étaient tombés par le démembrement de ces pays de la domination d'Espagne, et passés sous celle de l'empereur.

J'ai oublié d'avertir qu'il ne faut pas confondre le Campoflorido, dont je viens de parler, avec le marquis de Campoflorido, capitaine général du royaume de Valence, lorsque j'étais en Espagne. Celui-ci était un fin et adroit Sicilien qui s'était acquis la protection de la reine par le mariage de son fils avec la fille aînée de dona Laura Piscatori, nourrice et assafeta de la reine qui, contre tous les usages d'Espagne, le maintint quinze ou seize ans dans la place de capitaine général du royaume de Valence qu'il gouverna, en effet, fort sagement. Il



en sortit par être fait grand d'Espagne, et vint après ici ambassadeur d'Espagne, où chacun a pu juger de son esprit, et qu'il a été peut-être le seul bon ambassadeur qu'on ait vu ici envoyé par l'Espagne, depuis don Patricio Laullez.

Il y avait déjà plus d'un règne que les archevêques de Tolède, chanceliers de Castille par leur siège, en avaient perdu toute fonction et toute mémoire, et qu'ils étaient réduits au pur ecclésiastique, sans plus avoir aucune autre prétention. Diego d'Astorga y Cespedes l'était pendant que j'étais en Espagne. Né en 1666, il fut inquisiteur de Murcie, évêque de Barcelone en décembre 1715, grand inquisiteur d'Espagne en 1720, et en mars suivant archevêque de Tolède, en quittant la place de grand inquisiteur, enfin cardinal par la nomination du roi d'Espagne en novembre 1727.

On a vu ici ce que j'ai dit de ce prélat et la confiance avec laquelle il me parla contre la constitution *Unigenitus*, le despotisme des papes et de l'inquisition en Espagne et dans tous les pays d'inquisition, qui ne laissaient aucune autorité ni liberté aux évêques, qu'il faisait trembler, qui étaient réduits aux simples fonctions manuelles, et qui, bien loin d'oser juger de la foi, n'auraient pas même hasardé de recevoir la constitution *Unigenitus* sans risquer d'être envoyés par l'inquisition pieds et poings liés, à Rome, pour avoir osé se croire en droit de pouvoir donner une approbation à ce qui émanait de Rome, qu'ils sont obligés de recevoir à genoux, les yeux fermés, sans s'informer de ce que c'est, si dans cette conjoncture le pape ne leur avait pas permis et ordonné de la recevoir ; combien il déplora avec moi l'anéantissement de l'épiscopat en Espagne et autres pays d'inquisition, où ce tribunal d'une part, celui du nonce de l'autre, avaient entièrement dépouillé

les évêques, qui n'étaient plus les ordinaires de leurs diocèses, mais de simples grands vicaires, sacrés pour le caractère épiscopal et donner la confirmation et l'ordination et rien de plus, destitués même des pouvoirs que les évêques des autres pays donnent à leurs grands vicaires ; enfin combien il me remontra l'importance extrême que nos évêques ne tombassent pas dans cet anéantissement, sous lequel ceux d'Espagne et de tous les pays d'inquisition gémissaient, et combien les nôtres se devaient souvenir de ce que c'est que d'être évêque, soutenir les droits divins de l'épiscopat et résister avec toute la sagacité et la fermeté possible aux ruses et aux violences de Rome, dont le but continuuel est d'anéantir partout l'épiscopat pour rendre les papes évêques seuls et uniques et ordinaires immédiats de tous les diocèses, pour être les seuls maîtres dans l'Église ; et par là de revenir à la domination temporelle qu'ils ont si longtemps essayé d'exercer partout, et de ne pouvoir enfin y être contredits par personne de leur communion.

Ce [que ce] prélat, éclairé et si judicieux, en vénération à toute l'Espagne par sa modestie, sa frugalité, ses moeurs, ses aumônes, sa vie retirée et studieuse, sa douceur et son éloignement de toute ambition, tel que les dignités le vinrent toutes chercher, sans en avoir jamais brigué aucune, ce que ce prélat, dis-je, crut m'apprendre sur l'esclavage et le néant de l'épiscopat dans les pays d'inquisition, et qui met en si grande évidence le cas qu'on doit faire de l'acceptation faite de la constitution par tous les évêques et les docteurs de ces pays, que nos boute-feu d'ici ont tant sollicitée et tant fait retentir pour faire accroire de force et de ruse que l'Église avait parlé, etc., cela même

on l'a vu dans ce qui a été donné ici de M. Torcy ; par les dures réprimandes, et ce qu'il arriva à Aldovrandi, nonce en Espagne, pour avoir fait accepter la constitution par des évêques, licence prise par eux, qui fut trouvée si mauvaise à Rome, quoique à la sollicitation d'Aldovrandi, que ce nonce en fut perdu, et eut toutes les peines qu'on a vu à s'en relever, et que le pape, pour couvrir cet étrange excès des évêques d'Espagne, leur commanda à tous de recevoir sa constitution *Unigenitus*, afin qu'il ne fût pas dit qu'ils eussent osé le faire sans ses ordres précis ; et en même temps les évêques, qui l'avaient acceptée à la réquisition du nonce, furent fort blâmés et menacés de Rome, comme ceux qui n'avaient osé déférer là-dessus aux instances du nonce furent loués et approuvés.

Cet archevêque de Tolède est le premier et l'unique prélat à qui l'Excellence ait été accordée, pour lui et pour les archevêques ses successeurs. Aucun autre n'a ce traitement, non pas même le nonce du pape, quoique si puissant en Espagne, et le premier de tous les ambassadeurs, qui l'ont tous. Les nonces, comme tous les autres archevêques et évêques d'Espagne, se contentent de la Seigneurie illustrissime, et ne prétendent point l'Excellence, même depuis que l'archevêque de Tolède l'a obtenue, fort peu avant que j'arrivasse en Espagne. C'est aussi la seule distinction qu'il ait par-dessus les autres archevêques et évêques.

#### CONSEILLERS D'ÉTAT.

Le duc d'Arcos, le duc de Veragua, le marquis de Bedmar, le comte d'Aguilar, le prince de Santo-Buono, le duc de Giovenazzo, tous grands d'Espagne, don Michel Guerra, le marquis Grimaldo,

secrétaire d'État.

On l'a déjà dit, les conseillers d'État sont, ou plutôt étaient en Espagne ce que nous appelons ici ministres d'État. Aussi était-ce le dernier et le suprême but de la fortune et de la faveur. Mais depuis que la princesse des Ursins eut fait quitter prise aux cardinaux Portocarrero et d'Estrées, et à tous ceux qui avaient eu part au testament de Charles II, qui avaient mis Philippe V sur le trône, renfermé le roi d'Espagne avec la reine et elle, et changé toute la forme de la cour et du gouvernement, les fonctions de conseillers d'État tombèrent tellement en désuétude qu'il ne leur en demeura que le titre vain et oisif, sans rang ni fonctions quelconques, et sans autre distinction que de pouvoir aller en chaise à porteurs dans les rues de Madrid, avec un carrosse à leur suite, et l'Excellence. Aussi fut-ce uniquement pour donner l'Excellence à Grimaldo qu'il reçut le titre de conseiller d'État pendant que j'étais à Madrid. Je [la] lui donnais souvent avant qu'il l'eût par cette voie. Cela le flattait, parce qu'il était glorieux et qu'il était peiné de travailler continuellement avec des ambassadeurs et avec des grands et d'autres qu'il fallait bien qu'il traitât d'Excellence, et dont il ne recevait que la Seigneurie. Il m'en reprenait quelquefois en souriant ; je répondais que je ne me corrigerais point, parce que je ne pouvais me mettre dans la tête qu'il ne l'eût pas. Nous reviendrons à lui tout à l'heure. Je passe les grands, parce que j'en ai parlé sous leurs titres.

Don Michel Guerra était une manière de demi-ecclésiastique sans ordres, mais qui avait des bénéfices, qui était vieux et qui n'avait jamais été marié. C'était une des meilleures têtes d'Espagne, pour ne

pas dire la meilleure de tout ce que j'y ai connu ; instruit, laborieux, parlant bien et assez franchement. Aussi, quoique tout à fait hors de toutes places, était-il fort aimé et considéré. Il était chancelier de Milan, et à Milan lors de l'avènement de Philippe à la couronne d'Espagne ; il se conduisit bien dans cette conjoncture. Sa place était également importante et considérable, et faisait compter les gouverneurs généraux du Milanais avec elle. Il y était fort estimé et fort autorisé. Peu après l'avènement de Philippe V à la couronne, il quitta Milan, passa quelque temps à Paris, fut traité avec beaucoup de distinction par le roi et les ministres, et fort accueilli des seigneurs principaux. C'était un homme fort rompu au grand monde et aux affaires, qui ne se trouva ni ébloui ni embarrassé parmi ce monde nouveau pour lui. Il repassa d'ici en Espagne, après avoir vu le roi en particulier, et conféré avec quelques-uns de nos ministres, dont il remporta l'estime et de toute la cour. Il eut son tour à être gouverneur du conseil de Castille, mais il ne l'accepta qu'à condition de n'être pas tenu d'en garder le rang, s'il venait à quitter cette grande place, parce que, disait-il, il ne prétendait pas mourir d'ennui pour y avoir passé. En effet, il ne la conserva pas longtemps. Ce n'était pas un homme à ployer basement ; et quand il l'eut quittée, il reprit, en effet, son genre de vie accoutumé, sans aucun rang et libre dans sa taille, fort visité et considéré, assez souvent même consulté. Je le voyais assez souvent chez lui et chez moi. Quoiqu'il n'aimât pas les Français, il s'entretenait fort familièrement avec moi, et, outre que sa conversation était gaie et agréable, j'y trouvais toujours de quoi profiter et m'instruire.

Il avait dans une forte santé une incommodité étrange sa tête

se tournait convulsivement du côté gauche. Dans l'ordinaire cela était léger, mais presque continuel, par petites saccades. Il était déjà dans cet état quand il passa à Paris, retournant de Milan en Espagne. Depuis, cela avait augmenté, et la violence en était quelquefois si grande que son menton dépassait son épaule, pour quelques instants, plusieurs fois de suite. Je l'ai vu chez lui, le coude sur sa table ; tenant sa tête avec la main pour la contenir, d'autres fois au lit pour la contenir davantage. Il m'en parlait librement, et cela n'empêchait point la conversation. Il avait fait inutilement plusieurs remèdes en Italie et en Espagne, et avait consulté son mal ici. Il n'avait trouvé de soulagement considérable et long que par les bains de Barège, et il était sur le point d'y retourner quand je partis d'Espagne.

On admirait à Madrid comment je l'avais pu si bien apprivoiser avec moi ; avec tout son agrément et son usage du grand monde, il avait du rustre naturellement, et les grands emplois par lesquels il avait passé ne l'en avaient pas corrigé. Ainsi ses propos avaient souvent une nuance brusque, sans que lui-même le voulût, ni s'en aperçût par l'habitude. Je sentis bien qu'il ne faisait pas grand cas du gouvernement d'Espagne, ni beaucoup plus de celui du cardinal Dubois. Ce n'était pas matières même à effleurer pesamment de part ni d'autre, mais qui ne laissaient pas de se laisser entendre. Il était frère du confesseur de la reine ; ils logeaient ensemble ; il le méprisait parfaitement. Don Michel était grand, gros, noir, de fort bonne mine et la physionomie de beaucoup d'esprit.

Le marquis de Grimaldo, secrétaire d'État des affaires étrangères, était le seul véritable ministre. Je l'ai fait connaître plus haut par sa figure singulière et par son caractère. C'était un homme de si peu, et qui

avait si peu de fortune, que le duc de Berwick m'a conté que la première fois qu'il fut envoyé en Espagne ; il lui fut présenté pour être son secrétaire pour l'espagnol ; qu'il ne le prit point, parce qu'il ne savait pas un mot de français, et qu'ensuite il entra sous-commis dans les bureaux d'Orry. Des hasards d'expéditions le firent connaître et goûter à Orry ; il en fit son secrétaire particulier, et il y plut à Orry de plus en plus. Il lui donna sa confiance sur bien des choses, le fit connaître à M<sup>me</sup> des Ursins et à la reine ; il se servit peu à peu de lui pour l'envoyer porter au roi des papiers, et en recevoir des ordres sur des affaires, quand ses occupations lui faisaient ménager son temps. Ces messages se multiplièrent ; il avait la princesse des Ursins et la reine pour lui ; il fut donc tout à fait au gré du roi, tellement qu'Orry, à qui son travail avec le roi n'était qu'importun, parce qu'un avec M<sup>me</sup> des Ursins, par conséquent maître de l'État, il n'avait pas besoin de particuliers avec le roi pour soutenir sa puissance et son autorité particulière, se déchargea de plus en plus de tout le travail que Grimaldo pouvait faire pour lui avec le roi, et des suites de ce travail, comme ordres, arrangements, etc., dont Grimaldo faisait le détail, et lui en, rendait un compte sommaire, ce qui le tira bientôt de la classe des premiers commis, et en fit une manière de petit sous-ministre de confiance. Le roi s'y accoutuma si bien que la chute d'Orry, celle de M<sup>me</sup> des Ursins, l'ascendant que prit la nouvelle reine sur son esprit, presque aussitôt qu'elle fut arrivée, ne purent changer le goût que le roi avait pris pour lui, ni sa confiance. Albéroni et la reine le chassèrent pourtant de toute affaire et de toute entrée au palais, mais ils ne purent venir à bout de l'exiler de Madrid.

Grimaldo, pendant la durée de son petit ministère, s'en était servi

pour se lier avec La Roche, avec les valets intérieurs et pour gagner les bonnes grâces du duc del Arco et du marquis de Santa-Cruz, amis intimes l'un de l'autre, l'un favori du roi, l'autre de la reine, et par leur faveur et leurs charges dans l'intérieur du palais. Il s'était fait aussi des amis considérables au dehors du palais, bien voulu en général et mal voulu de personne que d'Albéroni et de ses esclaves. Plus ce premier ministre se faisait craindre et haïr, plus on souhaitait sa chute, plus on plaignait le malheur de Grimaldo, plus on s'intéressait à lui. L'Arco n'avait jamais ployé sous Albéroni d'une seule ligne ; Albéroni n'avait pu le gagner, et n'avait osé l'attaquer. Santa-Cruz, plus en mesure avec lui par rapport à la reine, ne l'en aimait pas mieux. Il était comme et pourquoi je l'ai dit ailleurs, ami intime du duc de Liria, auquel Grimaldo s'était attaché dans ses petits commencements, parce qu'il avait cultivé la protection du duc de Berwick, dont il avait pensé être secrétaire, et Liria et Grimaldo furent toujours depuis dans la même liaison dans laquelle Sartine se glissa. Santa-Cruz et l'Arco faisaient ainsi passer bien des avis de l'intérieur à Grimaldo par Liria, quelquefois l'Arco par le même ou par Sartine, et peu à peu il arriva bien des fois que sous quelque prétexte de quitter la reine quelques moments, ou pendant sa confession, ou entre le déshabillé du roi et son coucher où il n'y avait jamais que Santa-Cruz, et l'Arco et deux valets français intérieurs, le roi faisait entrer Grimaldo par les derrières, conduit par La Roche, et l'entretenait d'affaires et de bien d'autres choses. La difficulté de le voir en augmenta le désir, le goût, la confiance, tellement que la chute d'Albéroni fit le rappel subit de Grimaldo au palais et aux affaires.

Il fut fait secrétaire d'État avec le département des affaires



étrangères, et bientôt après sans être chargé des autres départements des secrétaires d'État, il travailla seul sur tous avec le roi, à leur exclusion. Le roi, toujours peiné de multiplier les visages dans son intérieur, accoutuma bientôt les autres secrétaires d'État et ceux qui en vacance de président ou de gouverneur des conseils des Indes, des finances, etc. [en faisaient les fonctions], d'envoyer à Grimaldo ce qu'ils auraient porté eux-mêmes au travail avec le roi, en sorte que Grimaldo lui rendait compte tout seul de ces différentes affaires de tous les départements, recevait ses ordres, et les envoyait avec les papiers à ceux de qui il les avait reçus. On voit par cette mécanique qu'elle rendait Grimaldo maître, ou peu s'en fallait, de toutes les affaires, et les autres secrétaires d'État, ou conducteurs à temps des conseils, impuissants, sans le concours de Grimaldo, par conséquent ne voyant jamais le roi, et dès là, fort subalternes. De là vint que pas un d'eux ne suivit plus le roi en ses voyages, qui dans Madrid ne les voyant jamais où ils étaient tous, et ne travaillant sur les affaires de tous les départements qu'avec le seul Grimaldo, les accoutuma bientôt à demeurer à Madrid et à envoyer chaque jour, s'il en était besoin, ou plusieurs fois la semaine à Grimaldo dans le lieu où le roi était, tout ce qui avait à passer sous ses yeux, et à recevoir par Grimaldo la réponse et les ordres du roi sur chaque affaire de chaque département.

Quoique Grimaldo fût glorieux, et qu'une situation si brillante lui fût élever ses vues bien haut pour ennoblir et élever sa fortune, il eut grand soin de conserver ses anciens amis, de s'en faire de nouveaux, d'avoir un accès doux et facile pour tout le monde, d'expédier

de façon que rien ne demeurât en arrière par sa négligence, de tenir ses commis en règle et assidus au travail, de ne les laisser maîtres de rien, et en les traitant tous fort bien, d'empêcher qu'aucun prît ascendant sur lui. Par cette conduite, il fit que tout le monde était content de lui, et que, dans l'impossibilité d'espérer que le roi sortît jamais de la prison où M<sup>me</sup> des Ursins l'avait accoutumé, et qu'Albéroni avait soigneusement entretenue, et à laquelle ce prince s'était si fortement accoutumé, il n'y avait personne de la cour ni d'ailleurs qui n'aimât mieux Grimaldo pour geôlier, et avoir affaire à lui qu'à tout autre.

À l'égard de ceux dont il portait le travail au roi, à leur exclusion, il adoucissait cette peine par les manières les plus polies et les plus considérées. Il ne se mêlait immédiatement d'aucun de leurs départements, c'est-à-dire qu'il n'écoutait point ceux qui y avait des affaires : c'était à eux à s'en démêler avec les ministres naturels du département dont étaient leurs affaires ; et lui, il n'en entendait parler que par l'envoi que lui faisaient ces ministres des papiers qu'ils auraient portés devant le roi, et du compte qu'ils lui en [eussent] rendu, s'ils eussent travaillé avec Sa Majesté. Quelquefois alors Grimaldo écoutait ceux que ses affaires regardaient ; je dis quelquefois, selon que l'importance de l'affaire le demandait, ou que la considération des personnes l'exigeait, car d'ordinaire il s'en tenait à ce que les ministres lui envoyaient, formait son avis là-dessus, en conformité du leur ou non, mais rapportant toujours au roi leur avis et sur quoi ils le fondaient, accompagnait le renvoi qu'il faisait des papiers et de la décision du roi, avec célérité et politesse. Bien était vrai qu'il prenait plus de connaissances de certaines affaires, mais ce n'était qu'avec beaucoup de choix pour suffire à son propre travail, et ne se pas noyer

dans celui des autres. Malgré ces attentions, il était impossible que les autres secrétaires d'État, etc., ne sentissent le poids de ce joug qui les séparait du roi comme de simples commis, et qui leur donnait un censeur tête à tête avec le roi, en lui rapportant toutes leurs affaires. J'expliquerai plus bas cette façon de travailler, et la jalousie qui en résulta, mais qui fut impuissante jusque longtemps après mon retour, et qui n'en mit pas les autres ministres plus à portée du roi, trop accoutumé de si longue main à ne travailler qu'avec un seul, toujours le même. Je me contente de rapporter ce que j'ai vu, sans louer ni blâmer ici cette manière de gouverner une si vaste monarchie.

Grimaldo était chancelier de l'ordre de la Toison d'or, sans en porter sur soi ni à ses armes aucune marque. Il avait bien envie d'en devenir chevalier, et il y parvint enfin à la longue. Par lui-même, j'ai eu lieu de croire qu'il eût été plus modeste, mais il avait une femme qui pouvait beaucoup sur lui, qui avait de l'esprit, des vues du monde, qui crevait d'orgueil et d'ambition, qui ne prétendait à rien moins qu'à voir son mari grand d'Espagne, qui ne cessait de le presser d'user de sa faveur. Il en avait un fils et une fille fort gentils : c'étaient des enfants de huit ou dix ans qui paraissaient fort bien élevés. Son frère, l'abbé Grimaldo, fort uni avec eux, l'était parfaitement d'ambition avec sa belle-soeur, et [ils] le poussaient de toutes leurs forces. Mais outre que cette femme était ambitieuse pour son mari, elle était haute et altière avec le monde, et se faisait haïr par ses airs et ses manières, et ce fut en effet cela qui le perdit à la fin. L'abbé Grimaldo imitait un peu sa belle-soeur dans ce dangereux défaut. Il était craint et considéré, mais point du tout aimé, même de la plupart des amis de son frère.

J'étais instruit de ces détails, mais des plus intérieurs par le duc de Liria, et surtout par Sartine véritablement intéressé et attaché à Grimaldo, et par le chevalier Bourck, dont je parlerai dans la suite. Je voyais assez souvent M<sup>me</sup> Grimaldo chez elle et son beau-frère, et il est vrai qu'à travers la politesse et la bonne réception, l'orgueil de cette femme transpirait et révoltait, non pas moi, qui aimais son mari, et qui n'en faisais que rire en moi-même, ou en dire tout au plus quelque petit mot, et encore rare et mesuré, à Sartine, ou au duc de Liria. Je pense que ce fut elle qui se servit de Sartine et de Bourck pour me pressentir sur la grandesse. Je raconte ceci de suite, quoique après le retour de Lerma à Madrid, et pour sonder si je voudrais y servir Grimaldo. Rappelé à sa charge de secrétaire d'État, au moment de la chute d'Albéroni, il avait été témoin de bien près de la rapidité de la fortune de Riperda devenu comme en un clin d'œil premier ministre aussi absolu que le fut jamais son prédécesseur Albéroni, et en même temps grand d'Espagne, dans le premier engouement de ce beau traité de Vienne<sup>1</sup> qu'il y avait conclu : fruit amer du renvoi de l'infante en Espagne.

Riperda ; gentilhomme hollandais, et ambassadeur de Hollande en Espagne, à qui il s'était attaché depuis son rappel et dont il a été tant parlé ici, d'après Torcy, était étranger à l'Espagne, devenu une espèce d'aventurier. Grimaldo qui, en jouant sur le mot et de sa terminaison en *o* ou en *i*, avait franchement arboré les armes

---

<sup>1</sup>Le traité, dont parle ici Saint-Simon et auquel on donna le nom de traité de Vienne, fut signé le 30 avril et le 2 mai 1725. La France et l'Angleterre, inquiètes du rapprochement de l'Autriche et de l'Espagne, opposèrent à cette alliance le traité de Hanovre (25 septembre 1725), qui réunissait l'Angleterre, la France et la Prusse.

pleines de Grimaldi, se prétendait être de cette maison, depuis qu'il était secrétaire d'État, par conséquent de bien meilleure maison que Riperda. Il n'y avait aucun Grimaldi en Espagne pour lui contester cette prétention. Le règne de Riperda avait été court, et sa chute bien méritée, mais affreuse. Sa gestion, à la suite de celle d'Albéroni, avait dégoûté le roi et la reine des premiers ministres, sans les détacher de ne travailler qu'avec un seul ministre, et ce seul ministre fut encore Grimaldo. Il succéda donc à Riperda, non au titre ni au pouvoir, mais au moins à l'accès unique, et à rapporter seul au roi les affaires de tous les départements, comme il avait fait auparavant. C'en était bien assez pour mettre la grandesse dans la tête de sa femme et de son frère, et pour le tenter lui-même, quoique plus sage et plus clairvoyant qu'eux.

Pour revenir sur mes pas à mon temps, le servir dans cette ambition, n'avait rien de contraire au service ni à l'intérêt de la France : c'était, au contraire, lui attacher de plus en plus l'unique ministre qui approchât du roi et de la reine d'Espagne, et qui avait toujours bien mérité de la France. Ces raisons et mon inclination m'y portaient par tout ce que je devais, comme on verra bientôt, à l'amitié de Grimaldo ; mais je sentais aussi combien je devais éviter de me mêler des choses purement intérieures de la cour d'Espagne, et quoique pour l'importance et la conduite des affaires, les ministères et les dignités n'aient rien de commun, et soient choses entièrement séparées, je m'étais fait là-dessus à moi-même une leçon générale, quand je refusai au P. Daubenton d'entrer dans ses vues et dans ce que le roi d'Espagne voudrait faire par mon ministère pour faire rendre aux jésuites le confessionnal du roi. Il était néanmoins plus que délicat

d'éconduire Sartine et Bourck sur une proposition que je sentais bien qu'ils ne me faisaient pas d'eux-mêmes. Je pris donc le parti de leur montrer que je la goûtais, que je me prêterais avec empressement à procurer cette élévation à Grimaldo ; mais tant pour lui-même que pour moi, il s'y fallait garder de faux pas, et que c'était à lui à me conduire dans un terrain qu'il connaissait si bien, et dont l'écorce m'était à peine connue. Par cette réponse qui me vint sur-le-champ dans l'esprit, j'espérai des mesures de Grimaldo, de sa crainte de se perdre en voulant voler trop haut, de son embarras à se servir d'un étranger qui, quelque bien qu'il fût et qu'il parût auprès de Leurs Majestés Catholiques, ne les voyait pourtant jamais seul que par audiences, dont les occasions désormais ne pouvaient être fréquentes, tiendraient Grimaldo en des délais continuels qui me feraient gagner le temps de mon départ, et ne me concilieraient pas moins sa reconnaissance de mes offres et de ma bonne volonté. En effet, tout cela arriva comme je l'avoir prévu.

Le marquis de Castellar, secrétaire d'État de la guerre, était un grand homme fort bien fait, avec un oeil pourtant un peu en campagne, et jeune. Il était frère de Patino, qui était alors intendant de marine à Cadix, qui ne vint point à Madrid de mon temps, et qui longtemps après devint premier ministre avec plus de pouvoir qu'aucun autre, qui l'eût été, qui se fit, à la fin, grand d'Espagne, et qui mourut dans toute cette autorité. Il a été parlé de lui ici plus d'une fois. Ils étaient Espagnols d'assez bon lieu, établis à Milan depuis quelques générations, et revenus enfin en Espagne. Patino avait été jésuite. Lui et son frère se haïssaient parfaitement, et se sont haïs toute leur vie.

Castellar aimait fort son plaisir, paraissait très rarement à la cour, était autant qu'il pouvait dans le monde, fort paresseux avec de l'esprit, de la capacité, une grande facilité de travail, qui expédiait en deux heures avec justesse plus qu'un autre en sept ou huit heures. Il portait avec la dernière impatience d'envoyer ses papiers à Grimaldo, et de n'en recevoir que par lui les réponses et les ordres du roi. Toutefois il fit tant qu'il parvint pendant que j'étais à Madrid, à travailler avec le roi deux fois assez près à près, et cela fit nouvelle et mouvement dans la cour. Grimaldo ne s'en émut pas, et il eut raison. Castellar ne put se contenir de témoigner au roi que tout se perdait par cette façon de faire passer toutes leurs affaires par Grimaldo, et de ne travailler qu'avec lui. Cette représentation peut-être trop forte, et qui put aussi être un peu aigre, déplut au roi, qui depuis ne voulut plus travailler avec lui, et il en arriva autant à celui qui était par *interim* en premier aux finances, qu'au premier travail de Castellar avec le roi, il y avait poullié. Ainsi Grimaldo, sans se remuer le moins du monde, continua tranquillement à faire seul avec le roi la besogne de tous.

Ce mauvais succès de Castellar acheva de le piquer. Sa femme n'était pas moins haute que celle de Grimaldo, et personnellement [elles] ne se pouvaient souffrir l'une l'autre. Le feu s'alluma donc tout à fait entre elles et entre leurs maris. Castellar se lâcha indiscrètement sur Grimaldo, qu'il força, malgré lui, à se fâcher. Cela fit du bruit et des partis, mais celui de Castellar n'était rien en comparaison de celui de Grimaldo, qui avait pour lui la faveur et la confiance privative de toutes les affaires.

Castellar me voyait assez, sa conversation était fort agréable. On

me voyait bien avec lui et beaucoup mieux encore avec Grimaldo, et sur un pied d'amitié et de confiance. Leurs amis me pressèrent de travailler à les raccommorder, Sartine, Bourck, les ducs de Liria et de Veragua, le prince de Masseran et d'autres. C'était une bonne oeuvre qui ne pouvait qu'être bonne au service du roi et utile à tous les deux. J'aurais réussi, si je n'avais eu affaire qu'aux deux maris, mais les deux femmes qui voulaient se manger et périr ou culbuter le secrétaire d'État opposé, se mirent tellement à la traverse que je m'aperçus bientôt que je n'y gagnerais rien que de me mettre peut-être mal avec l'un ou l'autre, tellement que je me retirai doucement de cette entremise, sans y laisser rien du mien.

Quand ils se furent bien aboyés, ils se turent, mais ne se pardonnèrent pas. De ce moment Castellar, à qui sa place devenait tous les jours plus insupportable, mais qui ne pouvait la quitter pour demeurer rien, tourna toutes ses vues sur l'ambassade de France, et m'en parla plusieurs fois. Je lui représentai toujours que pour mon particulier, rien ne me pouvait être plus agréable, mais qu'il prit garde à quitter le réel qu'il tenait, et qui le pouvait devenir davantage, et plus agréable par des choses que le temps amenait, et qu'on ne pouvait prévoir, ce que j'accompagnais de choses flatteuses sur son mérite, sa capacité, sa réputation, et en tout cela je lui disais vrai, et je l'entretins toujours de la sorte sans entrer en aucun engagement : c'est que je sentais combien cette ambassade serait désagréable à Grimaldo, que par toute raison j'aimais mieux que l'autre, et que je voyais bien aussi que la correspondance étroite, si désirable entre les deux cours, courrait risque d'être mal servie entre un ambassadeur d'Espagne et le ministre unique d'Espagne, et spécialement des affaires étrangères,



aussi ennemis l'un de l'autre -que l'étaient ces deux hommes.

Castellar enfin y réussit, mais longtemps après, et eut entre deux une attaque d'apoplexie qui, d'un homme gai, léger, de la conversation la plus fine, la plus leste, la plus aimable, mais aussi la plus solide et la plus suivie quand cela était à propos, en fit un homme triste, pesant jusqu'à en être lourd et massif, qui ne produisait rien, qui ne suivait pas, qui travaillait même pour comprendre. Je m'étais fait un grand plaisir de le revoir ici ambassadeur. À son premier aspect ma surprise fut grande, et mon étonnement encore plus dès la première conversation. C'était une apoplexie ambulante : aussi le tua-t-elle bientôt.

Il mourut à Paris, et laissa un fils à qui son oncle fit épouser l'héritière d'une grandesse. Il était fort jeune et fort fou, du temps que j'étais en Espagne. Il s'est depuis appliqué au service, il y a acquis de la réputation ; il s'est soutenu après la mort de son oncle ; dont il a eu aussi la grandesse. Il trouva le moyen de s'attirer la protection de la reine ; il eut des commandements en chef qui l'ont conduit à être capitaine général.

J'ai parlé de La Roche et du P. Daubenton assez pour n'avoir rien à y ajouter : seulement dirai-je que ce maître jésuite vieillissait et qu'il commençait à perdre la mémoire. Je m'en aperçus dans les conversations fréquentes que j'avais avec lui chez moi, ou au collègue impérial où il était fort bien logé. Mais cette faiblesse de mémoire me fit découvrir plus d'une friponnerie de sa part, par lui-même, sur des affaires où d'abord il m'avait promis merveilles, et dès le lendemain me venait conter celles qu'il avait opérées là-dessus avec le roi, puis quelques jours après me disait tout le contraire, oubliant ce qu'il

m'avait raconté. C'est que ce qu'il m'avait dit d'abord était une fable, et ce qu'il me rendait après était ce qu'il avait exécuté. Je n'en fus ni surpris ni n'en fis pas semblant. Je connaissais trop le personnage pour m'y fier en rien, mais je ne fus pas fâché de jouir du défaut de sa mémoire, et de m'amuser à lui en tendre des panneaux.

Mais ce qui m'importuna de lui à l'excès, fut sa jalousie du P. d'Aubrusselle, jésuite français, demeurant aussi au collège impérial et précepteur des infants. C'était un homme d'esprit, de savoir, fort instruit des choses d'Espagne et de l'intérieur du palais, aimé et estimé généralement, et d'une conversation agréable, sage, discrète, mais toutefois instructive. Aubenton qui craignait toujours pour sa place, et pour la confiance et l'autorité qu'elle lui donnait, se sentait vieux et connu. L'expérience qu'il avait faite de pouvoir être congédié, le rendait soupçonneux sur tous ceux qui lui pouvaient succéder. Il voyait bien qu'Aubrusselle était le plus apparent et le plus naturel ; la bienveillance générale et la réputation qu'il avait acquise en Espagne le blessait ; tout lui était suspect de ce côté-là, à tel point qu'Aubrusselle m'en avertit, me pria d'éloigner mes visites, surtout de n'aller point chez lui les jours que j'irais voir Aubenton, et de ne trouver pas mauvais qu'il vint peu chez moi. Je m'informai d'ailleurs de cette jalousie, et par ce que j'en appris, je vis que le P. d'Aubrusselle ne m'en avait pas tout dit. Il craignait encore ses relations en France, et même à Rome, quelque vendu qu'il fût à cette dernière cour. En un mot, tout lui faisait ombrage, et plus sa tête vieillissait, moins il était capable de se contenir là-dessus, sans succomber à des échappées, quelque seconde nature qu'il se fût faite de la dissimulation la plus profonde et de la plus naturelle fausseté.

Cela fit qu'Aubrusselle et moi eûmes moins de commerce ensemble que lui et moi n'eussions voulu.

Puisque je parle de jésuites, il faut achever ici ce qui les regarde. Je ne les trouvai pas en Espagne moins puissants qu'ils se le sont rendus partout ailleurs, pénétrant partout, imposant partout, et d'amour ou de crainte se mêlant de tout. Les dominicains autrefois si puissants en Espagne y étaient devenus de petits compagnons auprès d'eux, et dans l'inquisition même, où les jésuites s'étaient saisis de la pluralité des places, et des plus importantes. Mais quels pays que ceux d'inquisition ! Les jésuites savants partout et en tout genre de science, ce qui ne leur est pas même disputé par leurs ennemis, les jésuites, dis-je, sont ignorants en Espagne, mais d'une ignorance à surprendre. Ce sont les PP. Daubenton et d'Aubrusselle qui me l'ont dit, et plusieurs fois, qui ne pouvaient s'accoutumer en ce qu'ils en voyaient. C'est que l'inquisition furette tout, s'alarme de tout, sévit sur tout avec la dernière attention et cruauté. Elle éteint toute instruction, tout fruit d'étude, toute liberté d'esprit, la plus religieuse même et la plus mesurée. Elle veut régner et dominer sur les esprits, elle veut régner et dominer sans mesure, encore moins sans contradiction, et sans même de plaintes, elle veut une obéissance aveugle sans oser réfléchir ni raisonner sur rien, par conséquent elle abhorre toute lumière, toute science, tout usage de son esprit ; elle ne veut que l'ignorance, et l'ignorance la plus grossière. La stupidité dans les chrétiens est sa qualité favorite, et celle qu'elle s'applique le plus soigneusement d'établir partout, comme la plus sûre voie du salut, la plus essentielle, parce qu'elle est le fondement le plus solide de son règne et de la tranquillité de sa domination.

Le chevalier Bourck était un gentilhomme Irlandais, qui avait été quelque temps au cardinal de Bouillon, à Rome, et qui n'aimait pas qu'on le sût, car il était pauvre, glorieux et important. Son maître qui ne pouvait tenir dans sa peau, et qui toujours était plein d'un inonde de vues obliques et folles, lui reconnu de l'esprit et un esprit de manège et d'intrigue qui, en effet, étoient le centre et la vie de Bourck, et l'employa à des messages et à de petites négociations dans Rome et au dehors. Il fut chargé d'une autre vers les princes d'Italie, que le cardinal de Bouillon avait imaginée pour leur faire agréer une augmentation de cérémonial en faveur des cardinaux. Bourck, domestique pour son pain, parce qu'il n'en avait pas, mais blessé de l'être, tira sur le temps, et sur la faiblesse de son maître, pour lui persuader qu'il réussirait beaucoup mieux s'il était l'homme du sacré collègue, dont le nom imposerait bien plus aux princes avec qui il traiterait, que s'il n'agissait qu'au nom d'un cardinal particulier, quelque considérable qu'il fût. Bouillon, fanatique d'orgueil en tout genre, qui s'était mis en tête cette augmentation de cérémonial, et pour le succès duquel tout lui était bon, goûta la proposition, et obtint de la complaisance des cardinaux, de charger Bourck de cette négociation en leur nom, mais toutefois sans se commettre au cas qu'elle ne réussît pas.

Ce point gagné, Bourck [fut] admis chez les principaux cardinaux, pour recevoir leurs ordres, et voir avec eux les moyens d'agir en leur nom, mais d'une manière secrète, et qui ne les commît point s'il ne réussissait pas. Comme presque tous se doutaient bien qu'il échouerait, et ne s'étaient laissé aller que par la faiblesse pour l'impétuosité du cardinal de Bouillon qui, dans la plus haute faveur

du roi, était chargé de ses affaires à Rome, et y faisait un personnage principal, et le premier par la splendeur de sa magnificence, Bourck, dis-je, leur insinua que l'homme chargé par le sacré collège ne pouvait avec décence, pour ce grand corps, être payé que par lui, et qu'il serait trop indécent que ce même homme pût être reconnu par les princes avec qui il traiterait pour être domestique d'un cardinal particulier. Avec cette adresse, il se tira de sa condition, sans perdre les bonnes grâces de son maître, et tira du sacré collège plus qu'il ne tirait du cardinal de Bouillon.

Le voilà donc à Parme, à Modène sans éclat et sourdement ; la négociation traîna le plus longtemps qu'il put. Elle eût fini d'abord, car ces princes se moquèrent de ses propositions au premier mot qu'il leur en dit, mais Bourck voulait se faire valoir et faire durer la commission. Elle échoua enfin, et il eut encore l'adresse de se faire donner une petite pension par le sacré collège, dont il a toujours joui, pour le récompenser tant de ses peines et, de ses dépenses prétendues, que pour le dédommager de ce qu'il perdait à n'être plus au cardinal de Bouillon. Je n'entreprendrai pas de le suivre, il me mènerait trop loin. Je me contenterai de dire qu'il fit plusieurs voyages par inquiétude d'esprit, et peut-être moins pour chercher fortune que chercher à se mêler : car se mêler, négocier, intriguer, était son élément et sa vie.

À la fin il se fixa en Espagne, où il fut assez bien voulu de la princesse des Ursins, dont il avait fréquenté les antichambres à Rome, à la mode du pays. Elle lui confia même plusieurs choses, et le mit tout à fait bien auprès du roi et de la reine qui lui parlaient souvent familièrement, en particulier, et lui, à l'en croire, leur donnait souvent de fort bons conseils, et à M<sup>me</sup> des Ursins,

et leur parlait fort hardiment. Cette posture, et un naturel vif, entreprenant, haut, souvent même audacieux et très libre, soutenu d'esprit et de connaissances, le faisait ménager, mais craindre par les ministres, et le mêla fort avec le monde et avec la cour où il s'était fait des amis. L'arrivée d'une nouvelle reine, et la chute subite de M<sup>me</sup> des Ursins diminua fort ses accès et sa considération. Néanmoins il se soutint, et ne laissa pas d'être encore de quelque chose sous Albéroni. C'était un homme qui ne s'abandonnait point, et qui savait toujours s'introduire par quelque coin. Il avait toujours ménagé Grimaldo, en sorte qu'après le ministère d'Albéroni, il espéra tout de la protection de Grimaldo. Mais Grimaldo, qui le connaissait, le traita toujours avec une distinction qui l'empêcha de s'écarter de lui, mais qui le tint toujours en panne, parce qu'en effet ce ministre craignait son caractère, et profita de l'éloignement que la reine avait pris de lui pour l'empêcher de se rapprocher d'elle et du roi.

C'est dans cette situation que je le trouvai en arrivant à Madrid. On me l'avait donné pour un homme fort attaché à la France, et dont je pourrais tirer beaucoup de lumières. J'en tirai en effet, mais souvent aussi bien des visions. Il était ami de plusieurs personnes distinguées, le pays et le jacobisme l'avaient lié avec le duc de Liria, Hyghens, le duc d'Ormond, et plusieurs autres. Il était aussi ami de Sartine, mais tous connaissaient bien son caractère. Il était en effet fort instruit d'événements intérieurs du palais fort curieux, et de beaucoup de choses et d'affaires où il était entré, et d'autres où il, s'était fourré. Il parlait bien, mais beaucoup, on pouvait dire qu'il était malade de politique. Il y revenait toujours de quelque extrémité

opposée que se trouvât la conversation. Il possédait seul, à son avis, tous les intérêts des différentes grandes et médiocres puissances de l'Europe, et il en accablait sans cesse ceux qu'il fréquentait, avec un ton d'autorité de ministre en place. Je ne laissai pas d'en tirer assez de bonnes choses, et de m'en amuser d'ailleurs. Je dois dire aussi que je n'en ai vu ni ouï dire rien de mauvais. Il n'était point intéressé d'argent, et a passé toujours pour honnête homme.

Désespéré de ne pouvoir rattraper d'accès auprès du roi et de la reine, il tourna ses pensées vers l'ambassade d'Espagne à Turin. De son premier état à y représenter le roi d'Espagne il y avait un peu loin ; mais on n'épluche pas toujours ce que les ambassadeurs ont été, et je crois qu'il se serait utilement acquitté de cette ambassade délicate. Il me pria fort de m'y employer. J'en parlai à Grimaldo, qui me répondit en ministre fort rompu au métier. Quoiqu'il n'oubliât rien pour me marquer son empressement à servir Bourck, et qu'il me pressât même de tâcher de pressentir le roi et la reine sur lui en général, sans néanmoins rien particulariser, je sentis bien qu'il n'avait aucune envie d'employer Bourck, ni de le mettre en aucune passe. Son caractère ferme, impérieux, libre, arrêté à son sens, avait fait peur à tous les ministres, à ceux même dans la confiance de qui il était entré, et qui tous le craignirent et jugèrent le devoir écarter de tout pour n'avoir point à compter avec lui. C'est aussi ce qui arriva en cette occasion. Je trouvai moyen de parler de Bourck dans une audience. Comme j'évitais de traiter toute affaire qui aurait pu me retenir en Espagne plus que je n'aurais voulu, ces audiences se tournaient bientôt en conversation. Je reconnus de l'éloignement dans le roi pour Bourck, et un air de secrète moquerie dans la reine. Il ne m'en fallut pas davantage pour

m'arrêter sur un homme en faveur duquel rien ne m'engageait à me prodiguer, et auquel je voyais tout contraire. Je rendis faiblement à Grimaldo ce qui s'était passé là-dessus, qui sourit et n'en parut ni fâché ni surpris. À Bourck, je ne lui dis que des choses générales, et je me gardai bien d'en reparler depuis.

Il se lassa enfin de vains projets et d'espérances aussi vaines. Il quitta l'Espagne peu après mon retour, et s'en vint à Paris où je le vis assez souvent, et où il ne put s'agripper à rien. Sept ou huit mois le lassèrent. Il s'en alla mourir à Rome entre le roi Jacques et la princesse des Ursins, dans un âge fort avancé, après y être demeuré quelques années à y tracasser comme il put. J'ai parlé ailleurs des malheurs singuliers de sa famille.

Il faut dire aussi un mot des ministres étrangers qui étaient lors à Madrid. Le nonce Aldobrandin, jeune, grand, fort bien fait, montrait un prélat romain, c'est-à-dire un ecclésiastique qui ne l'est que pour la fortune, sans néanmoins rien d'indécent. Il était gai, vif, plaisant, ouvert, avec de l'esprit et beaucoup de monde, fort à travers du meilleur de Madrid et des dames, l'air galant, familier avec le roi et la reine, et n'aimant point du tout les Français, mais m'accablant de recherches et de politesses. J'y répondais avec grande attention, sans aller une ligne au delà, et je le charmais sans le convertir en lui parlant souvent de ce que la France devait à la mémoire de Clément VIII, et de la gloire et de la sagesse de son pontificat. Il fut cardinal au sortir de sa nonciature, un peu plus tôt qu'il n'aurait voulu, car elle lui valait fort gros, et il était pauvre. Quoiqu'il eût l'air fort sain, il ne jouit pas longtemps de sa pourpre, et la France ni l'Espagne n'y perdirent rien.



Le colonel Stanhope était ambassadeur d'Angleterre. C'est le même qui y était depuis longtemps, en deux fois, et dont il a été tant parlé ici dans ce qui est donné de M. de Torcy. C'était parfaitement un Anglais. Savant et amoureux de ses livres et de l'étude des sciences abstraites, versé dans l'histoire, fort au fait des intérêts de sa nation et des détails de sa cour et du parlement d'Angleterre, parlant bien les langues, sérieux, parlant peu, sans cesse aux écoutes, instruit à fond de la cour du pays, du commerce, des intérêts généraux et particuliers de la nation chez qui il résidait, avec cela peu répandu, aimant la solitude, naturellement triste, rêveur, réfléchissant, une maison honnête, une bonne table assez peu et assez mal fréquentée, poli mais froid, fermé et je ne sais quoi de repoussant, occupé à pomper et à parler sans rien dire, et ne laissant pas de trouver ses plaisirs au fond ténébreux de son appartement, mais secrètement autant qu'il était possible, et sans indécence, et ne sortant de chez lui que par raison et point du tout par goût.

J'avais des ordres très exprès et très réitérés de le voir souvent et avec confiance. J'en fis assez pour éviter tout reproche ; mais j'usai de sobriété avec un homme dont le goût particulier et de solitude m'en offrait le moyen, et pour la confiance je m'en tins à l'écorce. C'était un homme de beaucoup d'esprit, de conduite, de sens, mais tout en dedans, sans rien qui attirât à lui. D'ailleurs je ne fus jamais affolé de l'Angleterre ; j'en laissais l'enthousiasme au cardinal Dubois, qui le porta où il avait prétendu et qui le maintint où il était arrivé.

Stanhope avait ramassé je ne sais où un prêtre italien qu'on appelait l'abbé Tito-Livio, qui se fourrait partout, ramassait tout, intriguait partout. C'était un drôle d'esprit, de savoir, de fort bonne

compagnie, plaisant même avec sel et jugement, dangereux au dernier point. Il était reçu en beaucoup d'endroits où il amusait, mais il était craint, et au fond méprisé comme un espion qu'il était, et fort débauché. Il tâcha fort de s'introduire chez moi, mais inutilement, sans toutefois rien qui pût être trouvé mauvais par Stanhope. Cet ambassadeur demeura encore longtemps en Espagne, figura depuis dans les charges et le ministère d'Angleterre, et finit par la vice-royauté d'Irlande.

Bragadino, d'une des premières maisons de Venise, et ce n'est pas peu dire, était ambassadeur de cette république. Lui et sa femme étaient de fort aimables gens et d'un fort bon commerce.

L'ambassadeur de Hollande mangeait son pain et son fromage dans sa poche. C'était un homme qu'on ne voyait et qu'on ne rencontrait jamais.

L'ambassadeur de Malte était un chevalier espagnol, qui, avec le caractère et les immunités d'ambassadeur, ne jouissait d'aucun des honneurs de la cour qui y sont attachés, parce que Malte a été donnée à la Religion<sup>2</sup> comme un fief de Sicile dont les rois d'Espagne avaient toujours été en possession, quoique alors Philippe V n'y fût plus. J'ai vu cet ambassadeur avoir une audience en cérémonie, en présence de tous les grands avertis, et moi comme les autres, car les ambassadeurs ne se trouvent point à ces fonctions, le roi debout, sous son daïs, couvert, les grands couverts, appuyés à la muraille, les gens de qualité vis-à-vis, découverts. L'ambassadeur de Malte ne se couvrit point, complimenta le roi d'Espagne, et lui présenta de fort beaux

---

<sup>2</sup>C'est-à-dire à l'ordre religieux de Malte.

faucons de la part du grand maître *et* de la Religion. Comme c'était une espèce d'hommage, je m'informai si cet ambassadeur ne se couvrirait point en arrivant en sa première audience de cérémonie. Il me fut répondu que non, et qu'elles se passaient toutes comme celle que je voyais, excepté les faucons. Ce qui me surprit le plus, c'est que les grands ne se découvrirent pas un seul moment, et il se retira comme il était entré, le roi et tous les grands présents et couverts.

Un Guzman était envoyé de Portugal qui voyait fort le monde, vivait fort noblement et se faisait aimer et estimer. Il me donna un grand, magnifique et excellent repas la veille de mon départ, avec toute sorte d'aisance et de politesse.

Après avoir différé, et parlé de tous les ministres étrangers, il faut enfin venir à M. de Maulevrier. De ma vie je ne Pavais vu qu'à Madrid, ni n'avais eu occasion de rien direct ni indirect à son égard, ni avec personne qui lui touchât en rien. Le seul des siens que j'avais vu et connu était l'abbé de Maulevrier, son oncle, aumônier du feu roi, dont il a été parlé ici quelquefois, et avec lequel j'avais toujours été fort bien. J'ignore donc en quoi je pus déplaire à un homme entièrement inconnu, et qui sans mon consentement n'aurait pas eu l'honneur de recevoir le caractère d'ambassadeur du roi. Dès Paris, je savais qu'il avait trouvé fort mauvais que je vinsse en Espagne, et comme je l'ai déjà dit, qu'on n'eût pas choisi le duc de Villeroy ou La Feuillade. Je résolus d'ignorer cette impertinence, et de vivre avec lui comme si j'eusse été content de lui. Je trouvai un homme fort respectueux, fort silencieux, fort réservé, et je m'aperçus bientôt qu'il n'y avait rien dans cette épaisse bouteille que de l'humeur, de la grossièreté et des sottises. Je ne sais où l'abbé Dubois avait pris un animal si mal peigné.

Il l'avait fait accompagner par un marchand, devenu petit financier, qui s'appelait Robin, et qui en portait tout à fait la mine. C'était pour le diriger dans les affaires du commerce, mais il se trouva qu'il le dirigeait dans toutes, et que sans Robin aucune n'eût marché. Aussi Robin, qui avait de l'esprit et du sens, ayant envie d'être dépêché au roi pour lui porter son contrat de mariage, je n'osai priver Maulevrier de son mentor, quoiqu'ils m'en priassent tous deux. Je me contentai de mander le refus au cardinal Dubois sans m'expliquer de la raison. Le cardinal ne fut pas si réservé dans sa réponse à cet article. Il me remercia de l'avoir refusé, et ajouta plaisamment que Robin était l'Apollon sans lequel Maulevrier ne pouvait faire des vers. Peu de jours après mon arrivée, je l'allai voir en cérémonie. Je ne sais si ce fut ignorance ou panneau, il voulut donner la main à mes enfants. Je m'en aperçus assez tôt pour l'empêcher.

Sa bêtise l'avait mis à merveille avec Grimaldo, parce que sans autre façon, il lui montrait toutes les dépêches qu'il recevait de la cour. Rien n'était plus commode au ministre d'Espagne. J'en avertis le cardinal Dubois, mais sans aucun commentaire, qui me manda qu'il n'était pas à le savoir, et que tout le remède qu'il y avait trouvé, c'était d'être fort attentif à ne rien écrire à Maulevrier que Grimaldo ne pût voir.

J'ai expliqué ailleurs la conduite qu'il eut avec moi à la signature du contrat de mariage. Si je m'amusais à marquer toutes ses sottises, je serais bien long et bien ennuyeux. Malgré tout cela, je lui montrai toujours le même visage, et à son caractère les mêmes égards. Il venait presque tous les jours chez moi le plus librement du monde et

très souvent dîner, fort souvent aussi au palais ensemble. Le monde qui avait ou vu ou su ce qui s'était passé à la signature du contrat de mariage, et qui le haïssait et le méprisait, admirait ou mon tranquille mépris ou ma patience. Comme j'avais résolu de ne me point fâcher, et surtout de ne point divertir le monde à nos dépens, je tournais toujours ce qu'on me disait de lui en plaisanterie, et disais qu'il était le meilleur homme du monde.

Sa grossièreté, son humeur et sa bêtise lui avaient acquis une haine peu commune et générale. Il me voyait personne, et disait franchement au palais, à tous ces seigneurs, qu'il aimait mieux être tout seul que voir des Espagnols. Cette brutalité qu'ils m'ont tous rapportée, qu'il leur répétait souvent, est inconcevable. Il blâmait devant eux leurs moeurs, leurs coutumes, leurs manières, leur disait qu'elles étaient ridicules, n'en approuvait aucune, et même ce qu'il y avait de plus beau, édifices, fêtes, etc., il le trouvait vilain, et se plaisait à le leur dire, jusque-là qu'il n'avait pas honte de leur témoigner nettement et souvent qu'il ne pouvait souffrir l'Espagne ni les Espagnols. La plupart des seigneurs lui tournaient le dos au palais : je l'y trouvais isolé, seul au milieu de la cour.

Quoique ces brutalités me revinssent de toutes parts, je les aurais crues exagérées, sans une des plus fortes dont je fus témoin et bien honteux. C'était à Lerma, la veille du mariage, et la première fois que je fis la révérence au roi et à la reine après ma petite vérole. J'attendais, pour avoir cet honneur, dans une petite pièce devant leur appartement intérieur avec Maulevrier et cinq ou six grands d'Espagne, avec lesquels je causais. Un homme était dans la même pièce, au haut d'une fort longue échelle, qui rattachait une tapisserie.

Tout d'un coup voilà Maulevrier qui se met à dire en faisant la grimace : « Voyez-vous cet animal là-haut, combien il est maladroît ; aussi est-ce un Espagnol. » Et tout de suite à dire des injures. Moi, bien étonné, à rompre les chiens, et ces seigneurs à me regarder. Pour tout cela, Maulevrier ne démordit point. « B.... d'Espagnol, dit-il, je voudrais te voir tomber de là-haut pour ta peine, et te rompre le cou ; tu le mériterais bien, j'en donnerais deux pistoles. » Véritablement je fus si effarouché, que je n'eus pas le mot à dire pour détourner ces beaux propos : « Eh le sot b..... d'Espagnol ! Eh le sot ! eh le maladroît ! mais voyez donc comme il est gauche. » J'écoutai tout comme ne sachant plus ce que j'entendais ni où j'étais. Ces seigneurs, à force d'excès, s'en mirent à rire et à me dire : « M. le marquis de Maulevrier nous loue toujours. J'eusse voulu être en mon village. Ce mot n'arrêta point Maulevrier ; il soutint son dire. Enfin je fus appelé pour entrer où étaient le roi et la reine. Je pense qu'après les avoir quittés, ces seigneurs ne tinrent pas longue compagnie à cet ambassadeur si bien appris ; outre qu'avec la haine, cette rusticité lui concilia le mépris, et sa vie mesquine en table nulle, et en équipages pauvres et courts, l'acheva. Il me donna pourtant une fois et même deux un assez grand et bon repas.

Il s'en fallait bien que je me crusse à portée de lui parler d'adoucir et de modérer ses manières. Quelque peu d'intérêt que je prisse en lui, je ne pouvais me détacher de celui de la nation et de ce déshonneur du choix d'un pareil ministre. Je n'en parlai point non plus à son conducteur Robin, que je jugeai bien qui sentait les mêmes choses, et qu'il ne pouvait retenir cette étrange humeur. J'ignore quel mérite il avait à la guerre, ni comment il ensorcela M. le prince de Conti

de se piquer d'honneur d'arracher pour lui un bâton de maréchal de France. Ce que je sais, c'est, que ce fut à l'étonnement général, pour n'en pas dire davantage.

Le duc d'Ormond était à Madrid sur un grand pied de considération de tout le monde et des ministres. Il en était fort visité et tenait une table abondante et délicate, où il y avait toujours quelques seigneurs et beaucoup d'officiers. Il tirait gros du roi d'Espagne. Il allait presque tous les jours au palais où il était fort accueilli, et je ne l'ai point vu à portée du roi et de la reine qu'ils ne lui parlassent, et quelquefois même en s'arrêtant à lui avec un air de considération et de bonté. Il portait publiquement la Jarretière et le nom de duc d'Ormond. Il ne se trouvait point où on se couvrait ; mais d'ailleurs il était traité en tout et partout comme les grands. Il était petit, gros, engoncé, et toutefois de la grâce à tout, et l'air d'un fort grand seigneur, avec beaucoup de politesse et de noblesse. Il était fort attaché à la religion anglicane, et refusa constamment les établissements solides qui lui furent souvent offerts en Espagne pour la quitter.

Ubilla, ou le marquis de Rivas, secrétaire de la dépêche universelle sous Charles II, qui eut tant de part à son testament qu'il écrivit sous ce prince, avait eu le sort commun à tous ceux à qui Philippe V avait obligation de sa couronne, que la princesse des Ursins fit chasser. Il languissait depuis obscurément et avec peu de bien, dans le conseil de Castille, où on lui avait donné une place, comme dans un vieux sêrail ; et, avec les années et l'infortune, il vivait fort seul, fort abandonné, se présentant rarement, toujours très inutilement, au palais où il était fort peu accueilli. Louville m'avait conseillé à Paris de rendre une visite à cet illustre malheureux,

comme chose fort convenable au service qu'il avait rendu à la France. Je m'en souvins au retour de Lerma, et, quoique je n'eusse pas ouï parler de lui, je l'allai voir avec plus de suite que je n'avais coutume de mener dans mes visites. Jamais homme si surpris ni si aise, et je le fus beaucoup de lui avoir fait tant de plaisir. C'était un petit homme mince, et sur l'âge, dont la mine n'imposait pas, mais plein d'esprit, de sens et de mémoire, et avec qui je me serais extrêmement plu et instruit, s'il avait parlé moins difficilement François. Il se montra avec moi fort mesuré sur sa disgrâce, à laquelle pourtant on sentait qu'il n'était pas accoutumé. Ce n'était pas comme nos ministres renvoyés, dont les restes enrichiraient plusieurs seigneurs et les logeraient magnifiquement à la ville et à la campagne. Celui-ci, qui avait exercé plusieurs années une charge qui comprend les quatre charges de nos secrétaires d'État<sup>3</sup>, était logé plus que médiocrement, presque sans meubles, et les plus simples, avec fort peu de valets. Il revint me voir et me fit présent d'un beau livre espagnol qu'il avait composé des voyages et des campagnes de Philippe V. Cette visite me fit honneur à Madrid, et ne déplut pas aux ministres.

---

<sup>3</sup>Les quatre secrétaires d'État de l'ancienne monarchie étaient ceux de la guerre, des affaires étrangères, de la marine et de la maison du roi. Ils se partageaient l'administration des provinces. Le ministère de l'intérieur n'a été établi qu'à l'époque de la révolution. Le chancelier avait la surveillance de l'administration de la justice, de l'imprimerie et de la librairie. Les finances dépendaient du contrôleur général, qui, depuis 1661, avait remplacé le surintendant des finances.



## CHAPITRE III.

SITUATION DE LA COUR D'ESPAGNE. - GOÛT ET CONDUITE DE LA REINE. - ELLE HAÏT LES ESPAGNOLS, QUI LA HAÏSSENT PUBLIQUEMENT. - CABALE NATIONALE À LA COUR D'ESPAGNE. - FORTUNE DE CAYLUS. - IMPORTANCE DE LA MÉCANIQUE JOURNALIÈRE. - PLAN DE LA REINE ARRIVANT À MADRID. - SA CONDUITE. - FORTUNE D'ALBÉRONI; SON RÈGNE, SA CHUTE. - VIE JOURNALIÈRE DU ROI ET DE LA REINE D'ESPAGNE. - DÉJEUNER. - PRIÈRE. - TRAVAIL AVEC GRIMALDO. - LEVER. - TOILETTE. - HEURES DES AUDIENCES PARTICULIÈRES DES SEIGNEURS ET DES MINISTRES ÉTRANGERS. - DE L'AUDIENCE PUBLIQUE ET SA DESCRIPTION. - DE L'AUDIENCE DU CONSEIL DE CASTILLE. - DES AUDIENCES PUBLIQUES DES AMBASSADEURS ET DE LA COUVERTURE DES GRANDS. - LA MESSE ET CONFESION ET COMMUNION. - DÎNER. - SORTIE ET RENTRÉE DE LA CHASSE. - COLLATION, ET TRAVAIL DE GRIMALDO. - TEMPS

DE LA CONFESSION DE LA REINE ; SA CONTRAINTE. - SOUPER ET COUCHER. - VOYAGES. - LA REINE PRÉSENTE À TOUTES LES AUDIENCES PARTICULIÈRES DES MINISTRES ÉTRANGERS ET DES SUJETS. - RAISONS DE L'EXPLICATION DU DÉTAIL DES JOURNÉES. - JALOUSIE RÉCIPROQUE DU ROI ET DE LA REINE. - DIFFICULTÉ EXTRÊME DE LA VOIR EN PARTICULIER, ET DE TOUT COMMERCE D'AFFAIRES AVEC ELLE SEULE. - CARACTÈRE DE PHILIPPE V. - ÉDUCATION ET SENTIMENTS DE LA REINE D'ESPAGNE POUR SA FAMILLE ET POUR SON PAYS. - FORTUNE DE SCOTTI. - CARACTÈRE, VIE, VUES, ART, MANÈGES, CONDUITE, POUVOIR, CONTRAINTE DE LA REINE D'ESPAGNE. - EXTINCTION PAR LA PRINCESSE DES URSINS DES ÉTIQUETTES ; DES CONSEILS OÙ LE ROI SE TROUVAIT ; DES FONCTIONS DES CHARGES PRINCIPALES, QUI A TOUJOURS DURÉ DEPUIS. - OUBLI RÉPARÉ D'UNE FONCTION DU GRAND ET DU PREMIER ÉCUYER.

Outre les inimitiés particulières et les divisions que l'ambition et les différents intérêts forment et entretiennent toujours dans les cours, il y en avait de nationales dans celle de Madrid. La reine était d'un poids très principal dans les affaires de toute espèce, dans les choix, dans les grâces. Si elle n'était pas sûre de l'inclusion, elle l'était au moins de l'exclusion. Le comment on l'expliquera bientôt, et son crédit certain et invulnérable était universellement reconnu au dedans et au dehors. Elle était Italienne, Albéroni l'était aussi ; tous deux régnèrent conjointement comme avait fait la feue reine avec la princesse des Ursins, [et ils] avaient tous attiré des Italiens à la cour et dans le service militaire. Les besoins de ménager la nation espagnole,

et la reconnaissance due à sa fidélité singulière dans les revers les plus désespérés, et les signalés services qui avaient par deux fois remis sa couronne sur la tête de Philippe V, avaient duré presque jusqu'à la mort de cette reine, qui n'avait cessé de s'attacher les Espagnols par le solide et par le charme de ses manières, qui l'en avait fait pour ainsi dire adorer. Après sa mort le roi, enfermé dans l'hôtel de Medina-Coeli avec la princesse des Ursins, n'y voyait qu'elle dans tous les moments de la journée, et par-ci par-là quelques-unes des sept ou huit personnes qu'elle avait choisies pour se relayer les unes les autres, à toute autre exception, pour accompagner le roi à la chasse et à la promenade, desquelles elle était parfaitement assurée. Les dangers étaient passés, elle gouvernait seule, en plein et publiquement, sans contradiction de personne.

Le traitement d'Altesse qu'on a vu ailleurs qu'elle avait fait donner au duc de Vendôme et à elle, avait mis les Espagnols au désespoir contre elle, et leur haine éclatait de toutes parts, maigre toute sa puissance. La nécessité des ménagements était passée avec la guerre ; elle tenait le roi au point de ne craindre rien, pas même le feu roi qu'elle offensa, et qui la perdit. Elle rendit donc aux Espagnols haine pour haine ; mais toute-puissante de sa part. Le second mariage du roi d'Espagne fut son ouvrage ; personne en Espagne ni ailleurs n'en douta, elle en était même bien aise. Mais la conséquence fut que ce second mariage ne fut pas du goût des Espagnols, et pour d'autres raisons encore peu agréable à l'État, à la maison au personnel de la nouvelle reine, au point que la chute si précipitée de la princesse des Ursins par l'arrivée de cette reine, ne put la réconcilier avec les Espagnols, beaucoup moins les Espagnols

avec elle, à qui elle ne pardonna jamais leur éloignement de son mariage. On a vu ailleurs comment elle s'empara du roi d'Espagne, tout en arrivant, et par elle, et avec elle bientôt après Albéroni. Entre son introduction et le comble de sa puissance, il y eut assez d'intervalle pour laisser aux Espagnols la liberté de se répandre sur un champignon poussé de si bas par une main qui leur était déjà odieuse. Ce fut bien pis pour les sentiments quand le poids du joug les empêcha de parler. Ils s'exhalèrent, à la vérité, à sa chute, mais cette chute même était l'ouvrage de la reine, qui n'en demeurait que plus absolue et plus régnante. Ainsi ils ne l'en aimèrent pas mieux, ni elle eux, jusque-là qu'elle dédaigna de profiter d'une conjoncture si favorable pour se les rapprocher. Aussi est-il incroyable jusqu'où alla cette réciproque aversion. Quand elle sortait avec le roi pour aller à l'Atocha ou à la chasse, le peuple criait sans cesse, ainsi que les bourgeois, dans leurs boutiques : *Viva et Rey la Savoyana, y la Savoyana*<sup>1</sup> ! et répétait sans cesse *la Savoyana* à gorge déployée, qui est la feue reine, pour qu'on ne s'y méprit pas, sans qu'aucune voix criât jamais : *Viva la Reina* ! La reine faisait semblant de mépriser cela, mais elle rageait en elle-même, on le voyait, elle ne pouvait s'y accoutumer. Aussi disait-elle fort librement, et me l'a dit à moi plus d'une fois : « Les Espagnols ne m'aiment pas, mais je les hais bien aussi, » avec un air de pique et de colère. Ce n'était pas qu'il n'y en eût quelques-uns, mais en plus que très petit nombre qu'elle aimait, comme Santa-Cruz, la comtesse d'Altamire, Montijo, et

---

<sup>1</sup>Il s'agit de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, première femme de Philippe V ; elle était morte, comme on l'a vu plus haut, en 1714.

quelque peu d'autres, et quelques-uns encore qu'elle traitait bien à cause de leurs places, de leur état, même familièrement, et avec un air de bonté, comme le duc del Arco, à cause du goût du roi. Par la même raison du roi, et par la conjoncture d'alors, elle traitait bien les François, mais au fond elle ne les aimait pas.

Son goût était déclaré pour les Italiens, qui se rassemblaient entre eux en cabale contre les Espagnols, sous la protection de la reine. Les Flamands s'accrochaient à eux pour plaire à la reine et par ancienne aversion de leur nation pour l'espagnole, et ce qu'il, y avait d'Irlandais aussi en officiers et en señoras de honor, et en caméristes., quoique le duc d'Ormond et le marquis de Lede, auxquels chacune des deux nations se ralliait, se maintinssent bien avec la reine, et avec les Espagnols. Des Espagnols aussi, mais en petit nombre, se joignaient à la cabale italienne, comme Montijo, tout jeune qu'il était encore, comme Miraval, gouverneur du conseil de Castille, ami intime du duc de Popoli, et quelques autres, ou pour des vues de fortune, ou par avoir secrètement la maison d'Autriche dans le coeur.

Les Espagnols payaient de haine, de hauteur, de mépris, et ne détestaient rien tant au monde que les Italiens, et après eux les Flamands. Ils souffraient les Irlandais, et la considération du roi, qui aimait fort les François, les retenait à leur égard. Ce qui faisait encore cette différence, c'est qu'ils trouvaient beaucoup de seigneurs en leur chemin des deux premières nations pour les fortunes, les distinctions, les charges et les grandes places, ce qui ne se rencontrait pas dans les deux autres où il n'y avait personne à pouvoir s'égalier à eux ; et d'ailleurs les Français établis à demeure n'étoient rien pour le nombre. Caylus était le seul qui pointât vers la fortune ; il était mili-

taire plus que courtisan, et point marié. Toutefois il avait la Toison, et visait à être capitaine général d'une province et d'armée. Il y arriva en effet, et longtemps depuis mon retour, à la grandesse et à la viceroyauté du Pérou. Mais ce n'était qu'un seul homme. À l'égard du duc de Liria, il avait su se maintenir avec les uns et les autres, et il en était regardé comme naturel Espagnol, à cause de sa femme héritière en Espagne ; car tous ces seigneurs italiens et flamands n'avaient que leurs titres, leurs charges et leurs emplois, et pas un pouce de terre, au lieu que le Liria n'avait ni terres, ni espérances, ni établissement qu'en Espagne.

Ces deux cabale, l'espagnole sur son palier, l'étrangère sous la bannière de la reine, n'éclataient ni ne se montraient au dehors, mais en dessous se guettaient sans cesse, et par leur haine, leur envie, leur jalousie, faisaient des mouvements intérieurs. La reine, à la vie qu'elle menait, ne pouvait pas toujours être avertie, et tout le menu lui échappait, parce que tous les secrétaires d'État et tous les membres des conseils et des juntes, pour ce qui en subsistait, étaient tous Espagnols, et par ce encore que les grands seigneurs espagnols ne laissaient pas de trouver des accès auprès du roi, quelque enfermée qu'il fût, et qui, au fond, les considérait et donnait dans son cœur et dans son goût une grande préférence aux Espagnols sur toute autre nation, excepté la française, mais sur laquelle il tenait son goût de fort court, en considération des Espagnols ; laquelle considération était bien connue à la reine, et la contraignait beaucoup et souvent. Toutes ces choses invisibles en détail au gros du monde, même de la cour, était un spectacle fort intéressant, ou fort amusant et curieux,

polir qui était au fait des personnages de l'intérieur du palais et des événements.

Ceci conduit naturellement à donner la mécanique extérieure du journalier du roi et de la reine d'Espagne, parce que rien n'influe tant sur le grand et le petit que cette mécanique des souverains. C'est ce qu'une expérience continuelle apprend à ceux qui sont initiés dans l'intérieur par la faveur ou par les affaires, et à ceux des dehors assez en confiance avec ces initiés pour qu'ils leur parlent librement. Je dirai, en passant, par l'expérience que j'ai faite vingt ans durant, et plus en l'une et en l'autre manière, que cette connaissance est une des meilleures clefs de toutes les autres, et qu'elle manque toujours aux histoires, souvent aux mémoires, dont les plus intéressants et les plus instructifs le seraient bien davantage s'ils avaient moins négligé cette partie, que qui n'en connaît pas le prix, regarde comme une bagatelle indigne d'entrer dans un récit. Toutefois suis-je bien assuré qu'il n'est point de ministre d'État, de favori, de ce peu de gens qui de tous étages se trouvent initiés dans l'intérieur des souverains par le service nécessaire de leurs emplois ou de leurs charges, qui ne soit en tout de mon sentiment là-dessus.

La reine, arrivant en Espagne, ne songea qu'à remplir seule auprès du roi le vide qu'y laissait l'expulsion qu'elle venait de faire de la princesse des Ursins; et le roi, impatient par tempérament d'avoir une épouse, retenu qu'il était par sa conscience de trouver ailleurs, lui donna là-dessus tout le jeu qu'elle pouvait désirer; mais accoutumé au tête-à-tête continuel, tout au plus au tiers, la reine n'eut pas à choisir. Son peu de connaissance lui fit bientôt admettre entre eux deux Albéroni, qui était le seul homme qu'elle connût,

et qui, uni de même intérêt qu'elle par être Parmesan et ambitieux, était son conseil unique depuis leur départ de Parme, et le seul qu'elle pût avoir en Espagne, au moins dans les commencements. Il devint donc bientôt avec le roi et cette reine ce que M<sup>me</sup> des Ursins avait été avec l'autre reine, avec la différence du sexe, qui en ôta le ridicule, et qui le rendit capable du nom comme du pouvoir de premier ministre, et enfin de la dignité de cardinal. Pour arriver à ces grandes choses, il suivit le plan dont la princesse des Ursins s'était si bien trouvée, et dont les gens avisés qui peuvent tout sur les rois font tous, d'une façon ou d'une autre, un usage si utile pour eux, mais si détestable pour leurs maîtres et si pernicieux pour leurs États, leurs sujets, leur gouvernement. Albéroni n'eut, pour cela, rien à faire qu'à suivre le goût funeste que le roi avait pris pour la prison où M<sup>me</sup> des Ursins avait su le renfermer peu à peu avec la reine, puis avec elle seule lorsqu'il devint veuf. La nouvelle reine et Albéroni suivirent la même route ; ils renfermèrent le roi entre eux deux seuls et le rendirent inaccessible à tout le reste de la nature. Albéroni chassé, la reine lassée d'avoir été si longtemps prisonnière, victime de sa propre ambition et de celle de cet Italien, tenta plusieurs fois d'élargir son esclavage, sans jamais y avoir pu réussir. L'habitude du roi était trop enracinée ; elle avait passé en lui en une seconde nature, et la reine désespéra bientôt d'adoucir ses fers. Voici donc quelle était leur vie en tous lieux, en tout temps, en toute saison.

Le roi et la reine n'eurent jamais qu'un seul et même appartement et qu'un lit, tel que je l'ai décrit, lorsque je fus admis avec Maulevrier à les y voir, lorsque nous leur portâmes la nouvelle du départ de Paris de la future princesse des Asturies. Fièvres, maladie telle qu'elle pût



être de part et d'autre, couches enfin, jamais une seule nuit de séparation ; et la feue reine, pourrie d'écrouelles, le roi ne découcha d'avec elle que peu de jours avant sa mort. Sur les neuf heures du matin le rideau était tiré par l'assafeta, suivie d'un seul valet intérieur français portant un couvert et une écuelle qui était pleine d'un chaudéau. Hyghens, dans la convalescence de ma petite vérole, m'expliqua ce que c'est, et m'en fit faire un lui-même pour m'en faire goûter. C'est une mixtion légère de bouillon, de lait, de vin qui domine, d'un ou deux jaunes d'oeufs, de sucre, de cannelle et d'un peu de girofle. Cela est blanc, a le goût très fort avec un mélange de douceur. Je n'en ferais pas volontiers mon mets, mais il est pourtant vrai que cela n'est pas désagréable. On y met, quand on veut, des croûtes de pain et quelquefois grillées, et alors c'est une espèce de potage, autrement cela s'avale comme un bouillon ; et pour l'ordinaire, cette dernière façon de le prendre était, celle du roi d'Espagne. Cela est onctueux, mais fort chaud, et un restaurant singulièrement bon à réparer la nuit passée, et à préparer la prochaine.

Pendant que le roi faisait ce court déjeuner, l'assafeta apportait à la reine de quoi travailler en tapisserie, passait des manteaux de lit à Leurs Majestés, et mettait sur le lit partie des papiers qui se trouvaient sur les sièges prochains, puis se retirait avec le valet et ce qu'il avait apporté. Leurs Majestés faisaient alors leurs prières du matin. Grimaldo, sûr de l'heure, mais qui de plus était averti dans sa cavachuela au palais, montait chez Leurs Majestés, et entrait. Quelquefois ils lui faisaient signe d'attendre en entrant, puis l'appelaient quand leur prière était finie, car il n'y avait personne autre, et la chambre du lit était fort petite. Là Grimaldo étalait ses

papiers, tirait de sa poche une écritoire et travaillait avec le roi et la reine, que sa tapisserie n'empêchait pas de dire son avis. Ce travail durait plus ou moins, selon les affaires ou quelque conversation. Grimaldo, en sortant avec ses papiers, trouvait la pièce joignante vide, et un valet dans celle d'après, qui, le voyant passer, entraînait dans la pièce vide, la traversait et avertissait l'assafeta, qui, sur-le-champ, venait présenter au roi ses mules et sa robe de chambre, qui tout de suite passait seul la pièce vide, et entraînait dans un cabinet où il s'habillait, servi par trois valets français intérieurs, toujours les mêmes, et par le duc del Arco ou le marquis de Santa-Cruz, et souvent par tous les deux, sans que jamais qui que ce soit autre entrât à ce lever. Lorsqu'il était tout à fait à sa fin, un de ces valets allait appeler le P. Daubenton dans le salon des miroirs, qui venait trouver le roi dans ce cabinet, d'où, sur-le-champ, les valets susdits emportaient à la fois les débris du lever, et ne rentraient plus. Si le roi faisait un signe de la tête à ces deux seigneurs, après la sortie des valets, ils sortaient aussi ; mais cela n'arrivait que quelquefois, et ils restaient se tenant vers la porte, et le roi parlait dans la fenêtre au P. Daubenton.

La reine, dès que le roi était passé à son lever, se chaussait seule avec l'assafeta, qui lui donnait sa robe de chambre. C'était le seul moment où elle pouvait parler seule à la reine et la reine à elle ; mais ce moment allait au plus et non toujours à un demi-quart d'heure. Plus long, le roi l'aurait su, et aurait voulu savoir ce qui l'aurait allongé. La reine passait cette pièce vide, et entraînait dans un beau et grand cabinet où sa toilette l'attendait. La camarera-mayor, deux dames du palais, deux señoras de honor tour à tour par semaine,

et les caméristes étaient autour, quelquefois quelques dames du palais ou quelque señora de honor, qui n'étaient pas en semaine, mais rarement. Quand le roi avait fini avec le P. Daubenton, et d'ordinaire cela était court, il allait à la toilette de la reine, suivi des deux seigneurs, qui, pendant sa conversation avec le P. Daubenton, l'attendaient à la porte du cabinet, soit en dedans, soit en dehors. Les infants venaient aussi à la toilette où il n'entrait avec eux que leurs gouverneurs et, depuis le mariage du prince des Asturies, la princesse des Asturies, le duc de Popoli et la duchesse de Montellano, quelquefois une dame du palais aussi de la princesse. Le cardinal Borgia avait cette privance, et s'en servait souvent. Le marquis de Villena l'avait aussi, mais fâché d'être réduit à celle-là, et privé de toutes celles que de droit lui donnait sa charge, il n'en usait presque jamais. La chasse, les voyages, les beaux habits du roi et des infants étaient la matière de la conversation. Par-ci, par-là, quelque petit avis de réprimande de la reine à ses dames sur l'assiduité de leur service, ou sur leurs commerces, ou sûr la dévotion, car elle les tenait fort de court pour ne pas voir grand monde et sur le choix de leur commerce ; et pour être bien avec elle, il fallait moucher souvent, n'être pas trop longtemps en couche ni souvent incommodée, surtout faire ses dévotions tous les huit jours. Souvent aussi le cardinal Borgia défrayait la toilette par les plaisanteries qu'on lui faisait, et auxquelles il donnait lieu. Cette toilette durait bien trois quarts d'heure, le roi debout, et tout ce qui y était.

Tandis qu'on en sortait, le roi venait entrebâiller la porte du salon des miroirs dans le salon qui est entre celui-là et le salon des grands, où la cour se rassemblait, et là donnait l'ordre à ceux qui, en très pe-

tit nombre, avaient à le prendre, puis allait retrouver la reine dans cette pièce que j'ai tout à l'heure 'appelée si souvent vide. C'était là l'heure des audiences particulières des ministres étrangers et des seigneurs ou autres sujets qui l'obtenaient. Ministres étrangers et sujets s'adressaient à La Roche pour la demander. Il prenait l'ordre du roi, les faisait avertir, et les introduisait l'un après l'autre, sans demeurer avec eux dans le salon des miroirs où le roi la donnait tous jours.

Une fois la semaine, le lundi, il y avait audience publique, qui est une pratique qu'on ne peut trop louer, quand on ne la corrompt pas. Le roi, au lieu d'entrebâiller la porte dont je viens de parler, l'ouvrait, donnait l'ordre sur le pas de la porte, et tout de suite traversait tous ses appartements au milieu de sa cour, ces jours-là assez nombreuse, jusqu'à la pièce de l'audience publique des ambassadeurs et de la couverture des grands. Tous s'y rangent comme en ces occasions, dont j'ai décrit l'assiette et la cérémonie ailleurs. Mais en celle-ci le roi s'assied dans un fauteuil avec une table, une écritoire et du papier à sa droite. Il se couvre et tous les grands. Alors La Roche, qui a une liste à la main, ouvre la porte opposée à celle par où le roi et sa cour est entrée, et appelle à haute voix le premier qui se trouve sur la liste. Celui-là entre, fait au roi une profonde révérence en entrant, une au milieu, puis se met à genoux devant le roi, excepté les prêtres qui ôtent leur calotte, et font une génuflexion en abordant le roi et en se retirant, et parlent debout, mais baissés. C'est le roi qui à leur génuflexion les fait relever : tout autre demeure et parle à genoux, jusqu'à ce qu'il se retire. On parle au roi tant qu'on veut, de qui on veut et comme on veut, et on lui donne par écrit ce qu'on veut. Mais les

Espagnols ne ressemblent en rien aux François ; ils sont mesurés, discrets, respectueux, courts. Celui-là ayant fini, se relève, baise la main au roi, fait une profonde révérence, et se retire, sans en faire d'autres, par où il est entré. Alors La Roche appelle le second, et ainsi tant qu'il y en a.

Lorsque quelqu'un veut parler au roi tête à tête, et qu'il est bien connu, cela ne se refuse point, et après avoir été appelé, La Roche se tourne sans bouger vers les grands, et dit du même ton qu'il a appelé : « C'est une audience secrète. » Alors les grands se découvrent, passent promptement devant le roi avec une révérence, et se retirent par la porte par où ils sont entrés, dans la pièce voisine. Le capitaine des gardes tient cette porte, la tête un peu en dehors pour voir toujours le roi et celui qui lui parle, qui est seul dans la pièce où il ne reste personne que le roi et lui. Dès qu'il se lève, le capitaine des gardes le voit, rentre et tous aussi comme ils étaient sortis, et se remettent où ils étaient. Je n'ai point vu d'audience publique sans audiences secrètes, et quelquefois deux et trois. Dans le peu que je fus à Madrid avant le mariage, les grands me prièrent de m'y trouver comme duc et ayant les mêmes honneurs qu'eux, et j'y fus. Au retour du mariage, j'y eus double droit, comme duc et pair de France et comme grand d'Espagne. Mon second fils s'y trouva aussi avec moi, après sa couverture. Quand tout est fini, on reconduit le roi comme on l'avait accompagné. Venant et retournant dans le palais, en quelque temps ou occasion que ce fût, le roi ne se couvrait jamais. C'était aussi le temps des audiences publiques des ambassadeurs et de la couverture des grands.

Cette même heure est aussi celle où le conseil de Castille vient

au palais rendre compte au roi des jugements qu'il a rendus dans la semaine. Je crois avoir expliqué ce qui s'y passe et comment : ainsi je ne le répéterai pas. Ce temps, avec le court travail qui le suit, dans une des autres pièces, entre le roi et le gouverneur du conseil de Castille dure au plus une heure et demie, mais rarement, et l'audience publique rarement trois quarts d'heure. Ce sont des temps d'autant plus précieux pour la reine qu'elle n'avait que ceux-là dans la semaine, encore quand le roi était au palais ou au Retiro ; car hors de Madrid, il n'y avait jamais d'audience du conseil de Castille ni d'audience publique. Ainsi à l'Escorial, à Balsaïm de mon temps, à Saint-Ildephonse depuis, au Pardo, à Aranjuez, la reine n'avait exactement et précisément à elle que le temps de sa chaussure en sortant du lit.

J'oubliais d'ajouter que tout ce qui n'est pas ce qu'on appelait autrefois en France, mais non à présent, gens de qualité ou militaire fort distingué, vont tous à ces audiences publiques. Il s'y amasse des placets et des mémoires que le roi reçoit et jette à mesure sur la table, et que La Roche porte après lui dans l'appartement intérieur ; mais il y en a toujours quelques-uns que le roi mettait dans sa poche ou emportait dans sa main. C'est ce qu'étaient nos placets dans l'origine, qui sont tombés, comme on les voit, et comme je ne les ai jamais vus autrement que pendant la régence.

Le roi rentré tout droit auprès de la reine, ou après s'être amusé avec elle seule, s'il n'y a point d'audience, allait à la messe avec elle, ce même intérieur de la toilette, et le capitaine des gardes en quartier de plus. Le chemin se faisait tout dans l'intérieur jusque dans la tribune, dans laquelle il y avait un autel, où on leur disait la messe, et

où ils communiaient tous deux ensemble et jamais séparément, et ordinairement tous les huit jours, et alors ils y entendaient une seconde messe. Quand le roi se confessait, c'était après son lever, avant d'aller à la toilette de la reine. S'il était jour de tenir chapelle, c'était à la même heure ; la reine allait par l'intérieur dans la tribune, et le roi avec sa cour à travers les appartements. Le marquis de Santa-Cruz et le duc del Arco avaient tant d'assiduité qu'ils n'allaient guère ni à la tribune ni aux chapelles, mais quelquefois le marquis de Villena à la tribune, quand il n'y avait pas chapelle, et qu'il voulait parler au roi, comme sa charge, toute mutilée qu'elle était, l'y obligeait assez souvent.

Au retour de la messe, ou fort peu après, on servait le dîner. J'en ai expliqué les différents services des dames de la reine. Nul n'y entraît que ce qui entraît à la toilette. Le dîner était toujours de chez la reine, ainsi que le souper, et cela partout, mais le roi et la reine avaient chacun leurs plats ; le roi peu, la reine beaucoup : c'est qu'elle aimait à manger et qu'elle mangeait de tout, et le roi toujours des mêmes choses. Un potage uni, des chapons, poulets, pigeons bouillis et rôtis, et toujours une longe de veau rôtie ; ni fruit, ni salade, ni fromage, rarement quelque pâtisserie, jamais maigre, souvent des neufs ou frais ou en diverses façons, et ne buvait que du vin de Champagne, ainsi que la reine. Le dîner fini, ils priaient Dieu ensemble. S'il arrivait quelque chose de pressé, Grimaldo venait leur en rendre un compte sommaire.

Environ une heure après le dîner, ils sortaient par un endroit public de l'appartement, mais court, et par un petit escalier allaient monter en carrosse, et au retour revenaient par le même chemin. Les

seigneurs qui fréquentaient un peu familièrement la cour se trouvaient, tantôt les uns, tantôt les autres, à ce passage, ou les suivaient à leurs carrosses. Très souvent je les voyais à ces passages allant ou revenant. La reine y disait toujours quelque mot honnête à ce qui s'y trouvait. Je parlerai ailleurs de la chasse, toujours la même, où ils allaient tous les jours, et du Mail et de l'Atocha, certains dimanches ou fêtes qu'ils y allaient sans cérémonie.

Au retour de la chasse le roi donnait l'ordre en rentrant. S'ils n'avaient pas fait collation dans leur carrosse, ils la faisaient en arrivant. C'était, pour le roi, un morceau de pain, un grand biscuit, de l'eau et du vin ; et pour la reine, de la pâtisserie et des fruits, dans la saison ; quelquefois du fromage. Le prince et la princesse des Asturies, et les infants, suivis comme à la toilette, les attendaient dans l'appartement intérieur. Cette compagnie se retirait en moins de demi-quart d'heure. Grimaldo montait et travaillait, et ordinairement longtemps ; c'était le temps du vrai travail. Quand la reine avait à se confesser, c'était là l'heure. Outre ce qui regardait la confession, elle et son confesseur n'avaient pas le temps de se parler. Le cabinet où elle était avec lui était contigu à la pièce où était le roi qui, quand il trouvait la confession trop longue, venait ouvrir la porte et l'appelait. Grimaldo sorti, ils se mettaient ensemble en prières, ou quelquefois en lectures spirituelles jusqu'au souper. Il était en tout servi comme le dîner. Il y avait à l'un et à l'autre beaucoup plus de plats à la française qu'à l'espagnole ni même qu'à l'italienne.

Après souper, la conversation ou la prière tête à tête les conduisait à l'heure du coucher, où tout se passait comme au lever, excepté



qu'à la toilette de la reine le prince, ni la princesse des Asturies, ni les infants, ni le cardinal Borgia n'y allaient point. Enfin Leurs Majestés Catholiques n'avaient jamais partout que la même garde-robe, et leurs deux chaises percées étaient à côté l'une de l'autre dans toutes leurs maisons.

Ces journées si uniformes étaient les mêmes dans tous les lieux et même dans les voyages, et le même tête-à-tête partout. Les journées de voyage étaient si petites que le temps qui se donnait à la chasse de tous les jours suffisait pour aller d'un lieu dans un autre, et tout le reste se passait dans les maisons où Leurs Majestés Catholiques logeaient sur la route tout comme si elles étaient dans leur palais. Je parle ici du voyage de Lerma et de ceux qui se sont faits depuis mon retour. À l'égard de ceux de l'Escorial, de Balsaïm, d'Aranjuez, tous à peu près de la même longueur, mais trop courts pour coucher en chemin, tout s'avancait peu à peu dans la matinée l'un sur l'autre d'une heure. Le départ était au sortir de table, et l'arrivée quelque temps avant l'heure de souper. En carrosse, soit pour la chasse, soit en voyage, toujours Leurs majestés tête à tête dans un grand carrosse de la reine à sept glaces, et la housse de velours rouge clouée comme ici.

Pour ne rien omettre, il faut ajouter que la reine avait encore à elle seule les premières et dernières audiences de cérémonie des ambassadeurs, et les couvertures des grands. Mais comme ces ambassadeurs et ces grands allaient toujours de chez le roi immédiatement chez elle, elle s'y préparait, en les attendant, au milieu de ses dames et des autres dames qui n'avaient que ces occasions de venir au palais, et de lui faire leur cour ; car pour les bals publics et les comédies, il

n'y en avait point au palais sans des occasions extraordinaires et fort rares.

À l'égard des audiences particulières des ministres étrangers ou des seigneurs, elles ne se donnaient jamais qu'en présence de la reine, soit qu'elle y demeurât à côté du roi, soit qu'elle se retirât un peu à l'écart dans la même pièce. Aussi n'arrivait-il guère que ceux qui avaient ces audiences laissassent écarter la reine. On connaissait quel était son pouvoir sur le roi, et son influence dans toutes les affaires et les grâces, et ils étaient bien certains que si la reine s'était écartée, lorsqu'ils parlaient au roi, ils étaient cependant bien examinés par la reine, et qu'ils n'étaient pas plus tôt retirés, qu'elle apprenait du roi tout ce qu'ils lui avaient dit, et ce qu'il leur avait répondu, qui n'était jamais rien de précis sur quoi que ce fût, parce qu'il voulait toujours avoir le temps de consulter la reine et Grimaldo.

Si ce détail des journées paraît long et petit, c'est qu'il est incroyable à qui ne l'a vu dans sa précision et son unisson, toujours et partout les mêmes. C'est qu'un tête-à-tête jour et nuit si continu, et si momentanément et rarement interrompu, semble avec raison insoutenable. C'est l'influence entière que ce tête-à-tête insupportable portait sur toutes les affaires de l'État et sur celles des particuliers, c'est la démonstration nécessaire de ne pouvoir jamais, quel que l'on fût, parler au roi sans la reine, ni pareillement à la reine sans le roi, dont tous deux avaient réciproquement une jalousie extrême l'un à l'égard de l'autre ; c'est enfin ce qui rendait l'assafeta si nécessaire pour faire passer à la reine seule ce qu'on voulait dans le moment de sa chaussure, et dans les temps de l'audience publique et de l'audience du conseil de Castille, qui n'était jamais

que dans Madrid, et qui étaient les seuls où la reine pouvait parler à quelqu'un du dehors, qui en prenant bien juste ses mesures pouvait être secrètement introduit par l'assafeta en lieu où la reine pût venir. C'est à quoi elle-même ne se jouait guère, dans la frayeur de la découverte et des suites. Mais au moins pouvait-elle dans ces courts, rares et précieux moments, recevoir et lire des lettres et des mémoires, et en écrire elle-même. Mais on peut juger avec quelle précipitation et avec quel soin de ne garder aucun papier.

Philippe V n'était pas né avec des lumières supérieures, ni avec rien de ce qu'on appelle de l'imagination. Il était froid, silencieux, triste, sobre, touché d'aucun plaisir que de la chasse, craignant le monde, se craignant soi-même, produisant peu, solitaire et enfermé par goût et par habitude, rarement touché d'autrui, du bon sens néanmoins et droit, et comprenant assez bien les choses, opiniâtre quand il s'y mettait, et souvent alors sans pouvoir être ramené, et néanmoins parfaitement facile à être entraîné et gouverné.

Il sentait peu. Dans ses campagnes, il se laissait mettre où on le plaçait, sous un feu vif sans en être ébranlé le moins du monde, et s'y amusant à examiner si quelqu'un avait peur. À couvert et en éloignement du danger tout de même, sans penser que sa gloire en pouvait souffrir. En tout, il aimait à faire la guerre, avec la même indifférence d'y aller ou de n'y aller pas, et présent ou absent, laissait tout faire aux généraux sans y mettre rien du sien. Il était extrêmement glorieux, ne pouvait souffrir de résistance dans aucune de ses entreprises ; et ce qui me fit juger qu'il aimait les louanges, c'est que la reine le louait sans cesse et jusqu'à sa figure, et à me demander un jour à la fin d'une audience, qui s'était tournée en conversation, si je

ne le trouvais pas fort beau et plus beau que tout ce que je connaissais. Sa piété n'était que coutume, scrupules, frayeurs, petites observances, sans connaître du tout la religion, le pape une divinité quand il ne le choquait pas, enfin la douce écorce des jésuites pour lesquels il était passionné. Quoique sa santé fût très bonne, il se tâtait toujours, il craignait toujours pour elle. Un médecin tel que celui que Louis XI enrichit tant à la fin de sa vie, un maître Coctier, aurait fait auprès de lui un riche et puissant personnage : heureusement le sien était solidement homme de bien et d'honneur, et celui qui lui succéda depuis tout à la reine et tenu de court par elle.

Philippe V avait moins de peine à bien parler que de paresse et de défiance de lui-même. C'est ce qui le rendait si retenu et si rare à entrer le moins du monde dans la conversation, qu'il laissait tenir à la reine avec ce qui les suivait au Mail ou dans les audiences particulières, et qu'il la laissait aussi parler aux uns et aux autres en passant, sans presque jamais leur rien dire : d'ailleurs c'était l'homme du monde qui remarquait mieux les défauts et les ridicules, et qui en faisait un conte le mieux dit et le plus plaisant. J'en dirai peut-être bientôt quelque chose. On a vu avec quelle dignité et quelle justesse il me répondit à mon audience solennelle, et avec quel discernement de paroles et de ton sur l'un et l'autre mariage, et cela seul montre bien qu'il savait s'énoncer parfaitement, mais qu'il n'en voulait presque jamais prendre la peine. À la fin, je l'avais un peu apprivoisé, et, dans mes audiences qui se tournaient toujours en conversation, je l'ai plusieurs fois ouï parler et raisonner bien ; mais où il y avait du monde, ordinairement il ne me disait qu'un mot qui était une question courte ou quelque chose de semblable, et n'entraît ja-

mais dans aucune conversation.

Il était bon, facile à servir, familier avec l'intérieur, quelquefois même au dehors avec quelques seigneurs. L'amour de la France lui sortait de partout. Il conservait une grande reconnaissance et vénération pour le feu roi, et de la tendresse pour feu Monseigneur, surtout pour feu Mgr le Dauphin, son frère, de la perte du quel il ne pouvait se consoler. Je ne lui ai rien remarqué sur pas un autre de la famille royale que pour le roi, et [il] ne s'est jamais informé à moi de qui que ce soit de la cour que de la seule duchesse de Beauvilliers, et avec amitié.

On a peine à comprendre ses scrupules sur sa couronne, et de les concilier avec cet esprit de retour, en cas de malheur, à la couronne de ses pères, à laquelle il avait si solennellement renoncé, et plus d'une fois. C'est qu'il ne pouvait s'ôter de la tête la force des renonciations de la reine en épousant le feu roi, et de toutes les précautions possibles dont on les avait affirmées, et en même temps il ne pouvait comprendre que Charles II eût été en droit et en pouvoir de disposer par son testament d'une monarchie dont il n'était qu'usufruitier, et non pas propriétaire, comme l'est un particulier de ses acquêts dont il est libre de disposer. Voilà sur quoi le P. Daubenton avait eu sans cesse à le combattre ; il se croyait usurpateur. Dans cette pensée, il nourrissait cet esprit de retour en France, et par en préférer la couronne et le séjour, et peut-être plus encore pour finir ses scrupules en abandonnant l'Espagne. On ne peut pas se cacher que tout cela ne fût fort mal arrangé dans sa tête, mais le fait est que cela l'était ainsi, et que l'impossibilité seule s'est opposée à un abandon auquel il croyait être obligé, et qui eut une part très principale en l'abdication qu'il fit et

qu'il méditait dès avant que j'allasse en Espagne, quoiqu'il laissât sa couronne à son fils. C'était bien la même usurpation à ses yeux, mais enfin ne pouvant là-dessus ce qu'il eût voulu par scrupule, il se contentait au moins en faisant de soi ce qu'il pouvait en l'abdiquant. Ce fut encore ce qui lui fit tant de peine à la reprendre à la mort de son fils, malgré l'ennui qu'il avait essuyé, et le dépit, fréquent de n'être pas assez consulté, et ses avis suivis par son fils et par ses ministres. On peut bien croire que ce prince ne m'a jamais parlé de cette délicate matière, mais je n'en ai pas été moins bien informé d'ailleurs. Pour entre Grimaldo et moi, il ne s'est jamais dit une seule parole qui pût y avoir le moindre rapport.

La reine n'avait pas moins de désir d'abandonner l'Espagne qu'elle haïssait, et de venir régner en France, si malheur y fût arrivé, où elle espérait mener une vie moins enfermée et bien plus agréable. Cela s'est bien vu d'elle surtout et de son Albéroni, dans les morceaux d'affaires étrangères que j'ai donnés ici de M. de Torcy.

Parmi tout ce que je viens de dire, il ne laisse pas d'être très vrai que Philippe V était peu peiné des guerres qu'il faisait, qu'il aimait les entreprises, et que sa passion était d'être respecté et redouté, et de figurer grandement en Europe.

La reine avait été élevée fort durement dans un grenier du palais de Parme, par la duchesse sa mère, qui ne lui avait pas laissé voir le jour, et qui depuis la conclusion de son prodigieux mariage ne l'avait laissé voir que le moins qu'elle avait pu, et jamais que sous ses yeux. Cette extrême sévérité n'avait pas réussi auprès de la reine, dont le mariage ne réconcilia pas son tueur avec une mère, soeur de l'impératrice, veuve de l'empereur Léopold, et Autrichienne elle-

même jusque dans les moelles. Ainsi il ne resta entre la fille et la mère que des dehors de bienséance, souvent assaisonnés d'aigreur. Il n'en était pas de même entre la reine et le duc de Parme, frère et successeur de son père, et second mari de sa mère. Ce prince l'avait toujours traitée avec amitié et considération, et tâché d'adoucir à son égard l'humeur farouche de sa mère. Aussi la reine aima toujours tendrement le duc de Parme, dont elle porta sans cesse les intérêts et même les désirs avec la plus grande chaleur ; et le crédit de ce prince auprès d'elle était le plus sûr et le plus fort qu'on y pût employer.

Elle aimait, protégeait et avançait tant qu'il lui était possible les Parmesans ; elle avait un faible pour eux bien connu d'Albéroni, et qu'il redoutait sur toutes choses, comme on l'a vu dans ce qui a été donné ici de M. de Torcy. Scotti, d'une des premières maisons de Parme, car il y a d'autres Scotti qui n'en sont pas, et qui sont peu de chose, était venu à Madrid chargé des affaires du duc de Parme, lorsque Albéroni s'en défit et devint premier ministre. Scotti était toujours demeuré à Madrid sous la protection de la reine, qui se moquait de lui la première, et qui une fois ou deux me laissa très bien entendre le peu de cas qu'elle en faisait, en quoi elle était imitée de toute la cour, qui néanmoins lui témoignait des égards à cause de l'affection sans estime de la reine. En effet, c'était un grand et gros homme, fort lourd, dont l'épaisseur se montrait en tout ce qu'il disait et faisait ; bon homme et honnête homme d'ailleurs, mais parfaitement incapable. Personne n'en était si persuadé que la reine, mais il était Parmesan et d'une des premières maisons sujettes du duc de Parme, et cela lui suffit pour faire à la longue et faute de concurrents du même pays, la haute fortune où il est à la fin parvenu par la bienveillance de la

reine, sans néanmoins qu'elle ait jamais fait de lui le moindre cas. Elle l'a fait gouverneur du dernier des infants, lui a valu la Toison d'or, enfin la grandesse, et pour couronner tout, après l'avoir extrêmement enrichi, de fort pauvre qu'il était, l'ordre du Saint-Esprit.

Après l'explication préalable sur la tendresse de la reine pour son oncle et pour sa patrie, et sa façon d'être avec la duchesse sa mère, il faut venir à quelque chose de plus particulier. Cette princesse était née avec beaucoup d'esprit et avec toutes les grâces naturelles que l'esprit savait gouverner. Le sens, la réflexion, la conduite, savaient se servir de son esprit et l'employer à propos, et tirer de ses grâces tout le parti possible. Oui l'a connue est toujours dans le dernier étonnement comment l'esprit et le sens ont pu suppléer autant qu'ils ont fait en elle à la connaissance du monde, des affaires et des personnes, dont le grenier de Parme et le perpétuel tête-à-tête d'Espagne l'ont toujours empêchée de pouvoir s'instruire véritablement. Aussi ne peut-on disconvenir de la perspicacité qui était en elle, qui lui faisait saisir du vrai côté tout ce qu'elle pouvait apercevoir en gens et en choses, et ce don singulier aurait eu en elle toute sa perfection si l'humeur ne s'en fût jamais mêlée ; mais elle en avait, et il faut avouer qu'à la vie qu'elle menait on en aurait eu à moins. Elle sentait ses talents et ses forces, mais sans cette fatuité d'étalage et d'orgueil qui les affaiblit et les rend ridicules. Son courant était simple, uni, même avec une gaieté naturelle qui étincelait à travers la gêne éternelle de sa vie ; et quoique avec l'humeur, et quelquefois l'aigreur que cette contrainte sans relâche lui donnait, c'était une femme qui ne prétendait à rien plus dans le courant ordinaire, et qui y était véritablement charmante.



Arrivée en Espagne, sûre d'en chasser d'abord la princesse des Ursins, et avec le projet de la remplacer dans le gouvernement, elle le saisit d'abord et s'en empara si bien, ainsi que de l'esprit du roi, qu'elle disposa bientôt de l'un et de l'autre. Sur les affaires, rien ne lui pouvait être caché. Le roi ne travaillait jamais qu'en sa présence. Tout ce qu'il voyait seul, elle le lisait et en raisonnait avec lui. Elle était toujours présente à toutes les audiences particulières qu'il donnait, soit à ses sujets, soit aux ministres étrangers, comme on l'a déjà expliqué ci-dessus, en sorte que rien ne pouvait lui échapper du côté des affaires ni des grâces. De celui du roi, ce tête-à-tête éternel que jour et nuit elle avait avec lui, lui donnait tout lieu de le connaître, et, pour ainsi dire, de le savoir par coeur. Elle voyait donc à revers les temps des insinuations préparatoires, leurs succès, les résistances, lorsqu'il s'en trouvait, leurs causes et les façons de les exténuer, les moyens de ployer pour revenir après, ceux de tenir ferme et d'emporter de force. Tous ces manèges lui étaient nécessaires, quelque crédit qu'elle eût ; et si on l'ose dire, le tempérament du roi était pour elle la pièce la plus forte, et elle y avait quelquefois recours. Alors les refus nocturnes excitaient des tempêtes. Le roi criait et menaçait, par-ci, par-là passait outre ; elle tenait ferme, pleurait et quelquefois se défendait. Le matin tout était en orage ; le très petit et intime intérieur agissait envers l'un et envers l'autre sans pénétrer souvent ce qui l'avait excité. La paix se consommait la nuit suivante, et il était rare que ce ne fût à l'avantage de la reine qui emportait sur le roi ce qu'elle avait voulu.

Il arriva une querelle de cette sorte pendant que j'étais à Madrid, qui fut même poussée fort loin. J'en fus instruit par le chevalier

Bourck et par Sartine qui l'étaient eux-mêmes par l'assafeta, et dans un détail que je n'ai pas oublié, mais que je ne rendrai pas. Ils me voulurent persuader de m'en mêler, et que l'assafeta les avait chargés de m'en presser. Je me mis à rire et les assurai que je me garderais bien de suivre ce conseil, et même de laisser apercevoir à personne que j'eusse la moindre connaissance de ce qu'ils venaient de me raconter.

Ainsi la vie de la reine était également contrainte et agitée au delà de tout ce qui s'en peut imaginer ; et quelque grand que fût son pouvoir, elle le devait à tant d'art, de souplesses, de manèges, de patience, que ce n'est point trop dire, quelque étendu qu'il fût, qu'elle [le] payait beaucoup trop chèrement. Mais elle était si vive, si active, si décidée, si arrêtée, si véhémence dans ses volontés, et ses intérêts lui étoient si chers et lui paraissaient si grands, que rien ne lui coûtait pour arriver où elle tendait. Son premier objet fut de se mettre à couvert par tous les moyens possibles du dénuement et de [la] tristesse de la vie d'une reine d'Espagne, veuve, et de ce qui lui pourrait arriver de la part du fils et successeur du roi, qui n'était pas le sien.

D'autres objets ne tardèrent pas à se joindre à celui-là, et à le rendre moins difficile. Elle eut plusieurs princes, et dès lors elle tourna toutes ses pensées à en faire un souverain indépendant pendant la vie du roi, chez qui, après sa mort, elle pût se retirer et commander. Pour arriver à ce but que jour et nuit elle méditait, il fallait tourner les affaires de manière à le faciliter, se faire des créatures, et leur procurer des places dont les fonctions et l'autorité la pussent aider. Ce fut aussi à quoi elle se tourna tout entière, et ce fut par les ouvertures vraies ou fausses que l'adroit Albéroni sut lui présenter qu'il se ren-

dit tout à fait maître de son esprit, ce que ses successeurs Riperda et Patiño imitèrent depuis avec le même succès pour eux-mêmes.

Dans l'entre-deux d'Albéroni et de Riperda que j'étais à Madrid, et que Grimaldo était le seul qui travaillait avec le roi, elle n'avait point de secours, parce que les impressions qu'Albéroni lui avait données contre Grimaldo subsistaient dans son esprit, de façon qu'elle ne pouvait lui confier son secret et se servir de lui. Ce secret toutefois était pénétré. Albéroni en furie de sa chute ne le lui avait pas gardé ; mais elle se flattait qu'un premier ministre chassé, et de la réputation que celui-là s'était si justement acquise partout, au dedans et dehors, n'en serait pas cru à ses discours pleins de rage et de fiel. Mais elle était étrangement embarrassée, abandonnée ainsi à sa seule conduite. C'était aussi ce qui l'attachait plus fortement à la cabale italienne, et qui, par cela même, donnait aux Italiens plus de force, de vigueur et de crédit. Elle se piquait d'avoir beaucoup d'égards pour le prince, et la princesse des Asturies, et de marquer des soins et de l'amitié aux enfants de la feuë reine, ce qui changea bien quelque temps après mon retour ici. Enfin ces desseins de souveraineté pour ses enfants qui, du temps même d'Albéroni, étaient publics par tout ce qui s'était proposé et même traité là-dessus, malgré tout ce secret que la reine voulait encore prétendre, ont été le pivot constant sur lequel ont roulé depuis toutes les affaires avec l'Espagne, ou qui y ont eu un rapport.

Mais ce qui les gâta sans cesse, et à tous égards, fut la contrainte continuelle des ministres étrangers et de ceux du roi d'Espagne, dont les premiers ne pouvaient lui parler, ni les autres travailler avec lui qu'en présence de la reine. Quoiqu'en usage de tout voir et

de tout entendre, elle ne pouvait en avoir assez appris par là pour discerner avec justesse ce qui l'éloignait ou l'approchait de son but, ou ce qui y était étranger et indifférent, de sorte que ses méprises traversaient les propositions, les plans, les avis les plus raisonnables, et en soutenaient de tout contraires avec une âcreté qui imposait absolument aux ministres espagnols, et qui faisait perdre terre aux ministres étrangers, parce qu'ils sentaient bien que rien ne pouvait réussir malgré elle.

Rien aussi n'a été plus funeste à l'Espagne que cette forcenerie d'établissements souverains pour les fils de la reine, et que cette impossibilité de traiter de rien qu'avec le roi et la reine ensemble. Elle avait une telle peur de tout ce qui pouvait croiser ses projets, et avait une teinture d'affaires si superficielle, que tout ce qui se proposait lui était suspect dès qu'il n'entrait pas dans son sens. Dès lors, elle le bargait, et si quelquefois on la faisait revenir, ce ne pouvait être qu'avec des circuits, des ménagements, des longueurs qui gâtaient et bien souvent perdaient les affaires, en faisant manquer de précieuses occasions. Que si on eût pu l'entretenir seule avec un peu de loisir, elle avait de l'esprit et du sens de reste pour bien entendre et discuter avec jugement, et on aurait été en état de la combattre avec succès, ce qui était impossible, le roi présent, parce qu'elle avait tant de peur qu'il ne prit les impressions qu'on lui présentait ; et qui lui entraient à elle dans la tête, comme l'éloignant de son but, qu'elle ne laissait lieu à aucune explication, et barrait tout, et jusqu'à des choses qui facilitaient ses vues, parce qu'elle n'en comprenait pas d'abord les suites et les conséquences, tellement que les ministres espagnols demeuraient tout courts dans la crainte de s'attirer sa disgrâce et de perdre leurs

places, et les ministres étrangers enrayaient aussi dans la certitude de l'inutilité de pousser plus avant. C'est ce qui a fait un tort extrême et continu aux affaires d'Espagne.

À l'égard des choses intérieures d'Espagne et des grâces, elle n'était pas toujours maîtresse de les faire tourner comme elle voulait, surtout les grâces, quoiqu'elle en emportât la plus nombreuse partie. Mais pour l'exclusion, elle ne la manquait guère, quand elle la voulait donner, et à force d'exclusions, elle arrivait quelquefois à faire tomber la grâce sur qui elle ne l'avait pu d'abord. Rien n'égalait la finesse et le tour qu'elle savait donner aux choses, et les adresses avec lesquelles elle savait prendre le roi, et peu à peu l'affecter de ses goûts à elle et de ses aversions. Rarement allait-elle de front, mais par des préparations éloignées, des contours et retours qu'elle poussait ou retenait à la boussole de l'air des réponses, de l'humeur du roi qu'elle avait eu tout le temps de connaître sans s'y pouvoir tromper. Ses louanges, ses flatteries, ses complaisances étaient continuelles ; jamais l'ennui, jamais la pesanteur du fardeau ne se laissait apercevoir. Dans ce qui était étranger à ses projets, le roi avait toujours raison, quoi qu'il pût dire ou vouloir, et allait sans cesse au devant de tout ce qui pouvait lui plaire, avec un air si naturel qu'il semblait que ce fût son goût à elle-même.

La chaîne toutefois était ' si fortement tendue qu'elle ne quittait jamais le côté gauche du roi. Je l'ai vue plusieurs fois au Mail, emportée des instants par un récit ou par la conversation, marcher un peu plus lentement que le roi et se trouver à quatre ou cinq pas en arrière, le roi se retourner, elle à l'instant même regagner son côté en deux sauts, et y continuer la conversation ou le récit commencé avec

le peu de seigneurs qui la suivaient, et qui comme elle, et moi avec eux, regagnaient promptement aussi ce si peu de terrain qu'on avait laissé perdre. Je parlerai du Mail à part tout à l'heure.

On voit aisément, par le détail des journées du roi et de la reine d'Espagne, qu'il ne restait pas même vestige des anciennes étiquettes de cette cour, qu'elle était tombée à rien, et que les seigneurs n'avaient plus que des instants de passage à pouvoir se montrer, mais qu'il n'y en avait plus aucun pour les dames, de conseil et de travail qu'avec un seul ministre, et que presque toutes les charges de la cour étaient anéanties, ainsi que la distinction des pièces par degrés de dignité, où chacun connaissait et se tenait dans sa mesure, et attendait avec ses pareils à voir le roi. La charge de sommelier du corps, l'une des trois charges par excellence, et celle des gentilshommes de la chambre, sans autorité et sans fonction quelconque, n'étaient plus que des noms vains, et leurs clefs une montre entièrement inutile. Aussi plusieurs d'eux ne venaient guère au palais, et quoique le marquis de Montalègre, sommelier du corps, fût aussi capitaine des hallebardiers, rien n'était plus rare que de l'y rencontrer. Il ne restait au majordome-major que l'honorifique de cette grande charge, encore borné à sa place auprès du roi, ou aux chapelles à la tête des grands, et l'autorité 'sur les provisions de bois, de charbon, des caves et des cuisines ; ces dernières encore fort diminuées, parce que le roi mangeait toujours de chez la reine, et jamais de chez lui ; et il lui restait encore quelques débris à l'égard des ordres pour les fêtes, encore assez bornés, quelques rares cérémonies, et sur les logements dans les voyages, ce qui était encore plus rare, enfin sur la réception des ambassadeurs et des autres étrangers

distingués à qui le roi en voulait faire. Les majordomes de semaine étaient sous lui dans les mêmes privations. Le grand écuyer, seul des trois charges, n'avait presque rien perdu, parce que toutes ses fonctions n'étaient que dans le dehors, et le premier écuyer de même. Le patriarche des Indes non plus, dont les fonctions ne s'étendaient que sur la chapelle, et à dire le *benedicite* ou les *garces* quand sans contrainte il se trouvait au dîner du roi. Le capitaine des hallesbardiers n'avait jamais eu de fonction personnelle, comme a ici le capitaine des Cent-Suisses, sinon de prendre l'ordre, quand sans contrainte il se trouve quand le roi le donne. Les capitaines des gardes du corps et leurs compagnies, et les deux colonels des régiments des gardes, créés en même temps, eurent toujours le même service qu'ils ont ici.

Ce fut la princesse des Ursins qui peu [à peu] abolit les conseils où le roi assistait, les étiquettes du palais et les fonctions des charges, pour tenir le roi enfermé avec la feue reine et elle, et ôter tout moyen de lui pouvoir parler et d'en approcher, et pareillement aux dames, à l'égard de la reine. Aussi prit-elle toujours bien garde au choix qu'elle faisait des dames du palais, des *señoras de honor* et des caméristes, et ces deux dernières classes elle les avait remplies tant qu'elle avait pu d'Irlandaises et d'autres étrangères. Depuis M<sup>me</sup> des Ursins, l'enfermerie du roi et [de] la nouvelle reine continua également, et les étiquettes et les charges ne se relevèrent plus. La camarera-mayor qui lui succéda, n'eut plus aucun particulier avec la reine, toujours enfermée avec le roi, et fut réduite comme le majordome-major de la reine à la toilette et aux repas.

Mais puisque je reparle ici des charges, je crois devoir réparer un

oubli que je crois m'être échappé sur le grand et sur le premier écuyer. C'est que dès que le roi est dehors, s'il mange sur l'herbe ou dans un village, non pas en voyage, mais chasse ou promenade, s'il boit même seulement un coup, s'il veut se laver les mains, s'il prend un manteau ou un surtout, ou le quitte ; si même il change de chemise, et par conséquent se déshabille et se rhabille, le grand écuyer le sert et le premier écuyer, et celui-là ôte au sommelier du corps toutes ses fonctions, même en sa présence, et celui-ci de même aux gentilshommes de la chambre, non au sommelier, ce qui fait que le sommelier et les gentilshommes de la chambre ne sont pas curieux de suivre le roi dehors.

Parlons maintenant de la chasse, de l'Atocha et du Mail.



## CHAPITRE IV.

CHASSE. - L'ATOCHÉ. - IMPUDENCE MONACALE. - LE MAIL.  
- VIE ORDINAIRE DE MADRID. - RECAO; CE QUE C'EST. -  
USAGE DANS LES VISITES. - VIE DES GENS EMPLOYÉS DANS LES  
AFFAIRES. - POLITESSE ET DIGNITÉ DES ESPAGNOLS. - MESURES  
POUR LA GRANDESSE ET LA TOISON. - LETTRES DE M. LE DUC  
D'ORLÉANS AU ROI D'ESPAGNE, ET DU CARDINAL DUBOIS À  
GRIMALDO POUR MA GRANDESSE, D'UNE TELLE FAIBLESSE, QUE  
GRIMALDO NE VOULUT PAS REMETTRE AU ROI CELLE DE M.  
LE DUC D'ORLÉANS, NI LUI PARLER DE CELLE DU CARDINAL  
DUBOIS.

La chasse était le plaisir du roi de tous les jours, et il fallait  
qu'il fût celui de la reine. Mais cette chasse était toujours la même.  
Leurs Majestés Catholiques me firent l'honneur, fort singulier, de  
m'ordonner de m'y trouver une fois, et j'y allai dans mon carrosse.

Ainsi je l'ai bien vue, et qui en a vu une les a vues toutes. Les bêtes noires et rousses ne se rencontrent point dans les plaines. Il faut donc les chercher vers les montagnes, et ces pays sont trop âpres pour y courre le cerf, le sanglier et d'autres bêtes comme on fait ici et ailleurs. Les plaines mêmes sont si sèches, si dures, si pleines de crevasses profondes, qu'on n'aperçait que de dessus le bord, que les meilleurs chiens courants ou lévriers seraient bientôt rendus après les lièvres, et auraient les pieds écorchés, même estropiés pour longtemps. D'ailleurs tout y est si plein d'herbes fortes que les chiens courants ne tireraient pas grand secours de leur nez. Tirer en volant, il y avait longtemps que le roi avait quitté cette chasse, et qu'il ne montait, plus à cheval ; ainsi les chasses se bornaient à des battues.

Le duc del Arco, qui par sa charge de grand écuyer avait l'intendance de toutes les chasses, choisissait le lieu où le roi et la reine devaient aller. On y dressait deux grandes feuillées, adossées l'une à l'autre, presque fermées, avec force espèce de fenêtres larges et ouvertes presque à hauteur d'appui. Le roi, la reine, le capitaine des gardes en quartier et le grand écuyer, et quatre chargeurs de fusils, étaient seuls dans la première, avec une vingtaine de fusils et de quoi les charger. Dans l'autre feuillée, le jour que je fus à la chasse, étaient le prince des Asturies venu dans son carrosse à part avec le duc de Popoli et le marquis del Surco, aussi dans cette feuillée le marquis de Santa-Cruz, le duc Giovenazzo, majordome-major et grand-écuyer de la reine, Valouse, deux ou trois officiers des gardes du corps et moi, force fusils, et quelques hommes pour les charger. Une seule dame du palais de jour suivait tour à tour la reine, dans un autre

carrosse, toute seule, duquel elle ne sortait point, et y portait pour sa consolation un livre et quelque ouvrage, car personne de la suite n'en approchait. Leurs Majestés et cette suite faisaient le chemin à toutes jambes, avec des relais de gardes et de chevaux de carrosse, parce qu'il y avait au moins trois ou quatre lieues à faire, qui valent au moins le double de celles de Paris à Versailles. On mettait pied à terre aux feuillées, et aussitôt on emmenait les carrosses, la pauvre damé du palais et tous les chevaux hors de toute vue, fort loin, de peur que ces équipages n'effarouchassent les animaux.

Deux, trois, quatre cents paysans commandés avaient fait dès la nuit des enceintes, et des huées dès le grand matin, au loin pour effrayer les animaux, les faire lever, les rassembler autant qu'il était possible, et les pousser doucement du côté des feuillées. Dans ces feuillées, il ne fallait pas remuer ni parler le moins du monde, ni qu'il y eût aucun habit voyant, et chacun y demeurait debout, en silence. Cela dura bien une heure et demie d'attente, et ne me parut pas fort amusant. Enfin nous entendîmes de loin de grandes huées, et bientôt après nous vîmes des troupes d'animaux passer à reprise à la portée et à demi-portée de fusil de nous, et tout aussitôt le roi et la reine faire beau feu. Ce plaisir ou cette espèce de boucherie dura plus de demi-heure à voir passer, tuer, estropier cerfs, biches, chevreuils, sangliers, lièvres, loups, blaireaux, renards, fouines sans nombre. Il fallait laisser tirer le roi et la reine qui, assez souvent, permettaient au grand écuyer et au capitaine des gardes de tirer ; et comme nous ne savions de quelle main partait le feu, il fallait attendre que celui de la feuillée du roi se fût tu, puis laisser tirer le prince, qui souvent n'avait plus sur quoi, et nous encore moins. Je tuai pourtant un

renard, à la vérité un peu plus tôt qu'il n'était à propos, dont un peu honteux, je fis des excuses au prince des Asturies, qui s'en mit à rire et la compagnie aussi, moi après à leur exemple, et tout cela fort poliment. À mesure que les paysans s'approchent et se resserrent, la chasse s'avance, et elle finit quand ils viennent tout près des feuillées, huant toujours, parce qu'il n'y a plus rien derrière eux. Alors les équipages reviennent, et les deux feuillées sortent et se joignent, on apporte les bêtes tuées devant le roi. On les charge après derrière les carrosses. Pendant tout cela, la conversation se fait, qui roule sur la chasse. On emporta ce jour-là une douzaine de bêtes et plus, et quelques lièvres, renards et fouines. La nuit nous prit peu après être partis des feuillées. Voilà le plaisir de Leurs Majestés Catholiques tous les jours ouvriers. Les paysans employés sont payés, et le roi leur fait donner encore quelque chose assez souvent, en montant en carrosse.

Notre-Dame d'Atocha ou l'Atoche, comme on l'appelle le plus ordinairement pour abrégé, est une image miraculeuse de la sainte Vierge, dans la riche chapelle d'une église, d'ailleurs assez ordinaire, d'un vaste et superbe couvent de dominicains hors de Madrid, mais à moins d'une portée de fusil des dernières maisons, et joignant le bout du parc du palais du Buen-Retiro, qui enferme aussi un beau et grand monastère de hiéronymites, dont l'église sert de chapelle à ce palais, d'où on y va, à couvert, de partout, ainsi que dans le monastère. L'Atoche est tellement la grande dévotion de Madrid, et de toute la Castille, que c'est devant cette image que s'offrent les vœux, les prières, les remerciements publics pour les nécessités et les prospérités du royaume, et dans les cas de maladie

périlleuse du roi et de sa guérison. Le roi n'entreprend jamais de vrai voyage, et cela depuis un temps immémorial, qu'il n'aille en cérémonie faire ses prières devant cette image, ce qui ne s'appelle point autrement qu'aller prendre congé de Notre-Dame d'Atocha, et y va de même dès qu'il est de retour. Les richesses de cette image en or, en pierreries, en dentelles, en étoffes somptueuses, sont prodigieuses. C'est toujours une des plus grandes et des plus riches dames qui a le titre de sa dame d'atours, et c'est un honneur fort recherché, quoique très cher, car il lui en coûte quarante mille livres et quelquefois cinquante mille tous les ans pour la fournir de dentelles et d'étoffes qui reviennent bientôt au profit du couvent. Je ne m'arrêterai pas aux réflexions sur ces dévotions. La duchesse d'Albe, qu'on a vue à Paris ambassadrice d'Espagne ; l'était alors. Je ne sais qui lui succéda dans cet emploi. Elle mourut peu de jours après mon arrivée à Madrid.

Il y a plusieurs jours, dimanches ou fêtes, quelquefois même des jours ouvriers de fêtes non fêtées, où il y a sur le soir un salut à l'Atoche, qui est fort fréquenté, et où le roi et la reine allaient souvent sans cérémonie par les de hors de Madrid, et sans entrer dans l'église ni dans le couvent. Il y a au dehors un médiocre corps de logis sans cour. On monte en dedans une quinzaine de marches, et on trouve trois pièces dont celle du milieu est la plus grande. Une longue tribune règne sur l'église dans laquelle on entre des deux secondes pièces. Celle du roi est séparée dans la même longueur par une cloison ; la famille royale et le service le plus indispensable s'y met ; dans l'autre toute leur suite ; ce qui est en charge médiocre demeure dans la pièce du milieu, et le bas domestique dans celle

d'entrée, desquels tous va qui veut dans l'église ; en sorte que dans la tribune de la suite, il n'y entre qu'elle et le peu de seigneurs principaux courtisans, qui, les uns ou les autres y viennent faire leur cour, dont la plupart même ne sont pas dans cet usage. J'y allais presque toujours attendre Leurs Majestés un moment avant qu'elles arrivassent. Je n'y ai jamais vu qu'une douzaine, toujours les mêmes, de ceux qui n'y étaient pas obligés par leurs fonctions, et jamais plus de trois ou quatre à la fois. Les dames du palais et les señoras de honor y suivaient la reine, plusieurs, mais non pas toutes, et si la reine allait de là au Mail, il n'en restait qu'une dame du palais ; toutes les autres dames et la camarera-mayor s'en retournaient. Trois ou quatre dominicains, des premiers du couvent, y recevaient Leurs Majestés et les voyaient partir, qui leur disaient toujours quelque chose en s'arrêtant à eux, et à ceux qu'elles trouvaient dans ces pièces, avant d'entrer dans la tribune et en en sortant.

Je ne vis jamais moines si gros, si grands, si grossiers, si rogues. L'orgueil leur sortait par les yeux et de toute leur contenance. La présence de Leurs Majestés ne l'affaiblissait point, même en leur parlant ; je dis pour l'air, les manières, le ton, car ils ne parlaient qu'espagnol que je n'entendais pas. Ce qui me surprit, à n'en pas croire mes yeux la première fois que je le vis, fut l'arrogance et l'effronterie jusqu'à la brutalité avec laquelle ces maîtres moines poussaient leurs coudes dans le nez de ces dames, et dans celui de la camarera-mayor comme des autres, qui, toutes à ce signal, leur faisaient une profonde révérence, baisaient humblement leurs manches, redoublaient après leurs révérences, sans que le moine branlât le moins du monde, qui rarement après leur disait

quelque mot d'un air audacieux, et sans marquer la civilité la plus légère, à quoi, lorsque cela arrivait, ces dames répondaient le plus respectueusement du monde, à leur ton et à toute leur contenance. J'ai vu quelquefois quelque seigneur leur baiser aussi la manche, mais comme à la dérobee, d'un air honteux et pressé, mais jamais les moines la présenter à pas un d'eux. Quoique cette rare cérémonie se renouvelât toutes les fois que le roi allait à l'Atoche, elle me surprit toujours, et je ne pus m'y accoutumer.

La tribune donnait également en face de la chapelle de Notre-Dame et du grand autel ; le saint-sacrement était dans le tabernacle de l'un et de l'autre, et si alors il était exposé, ce qui n'arrivait pas toujours, c'était à l'autel de Notre-Dame, très magnifiquement et avec une infinité de lumière. Il l'était fort haut ; et pour donner la bénédiction il descendait et remontait après par une machine cachée derrière l'autel. Cela me parut un peu machine d'opéra bien déplacée. Quand le saint-sacrement n'était pas exposé, il n'y avait point de bénédiction. Les moines chantaient dans leur choeur, qu'on ne pouvait voir, les litanies de la Vierge et d'autres prières d'un ton lent, triste et très lugubre, et cela durait demi-heure ou trois quarts d'heure. Ce salut était très commode pour voir Leurs Majestés et leur faire sa cour.

De l'Atoche il était fort ordinaire que le roi entrât dans le pare du Retira, et il y était suivi par les mêmes qui s'étaient trouvés au salut. On mettait pied à terre au Mail, beau, large, extrêmement long. Le roi y jouait avec le grand et le premier écuyer, le marquis de Santa-Cruz ou quelque autre seigneur, et y jouait toujours trois tours complets d'aller et venir, la reine toujours à son côté, et quand il le fallait [elle] changeait de place pour être toujours à sa gauche. Ce Mail

était extrêmement agréable par les charmes qu'elle y répandait. Il n'y avait que des seigneurs dans le Mail, et la dame du palais qui la suivait ; tout le reste se tenait des deux côtés sans y entrer. On suivait le roi et la reine qui faisait la conversation avec les uns et les autres, avec une aimable familiarité, et amusait de temps en temps le roi par les plaisanteries qu'elle faisait, dont Valouse s'embarrassait fort ordinairement et en augmentait la gaieté. Elle attaquait fort aussi le duc del Arco, prenait plaisir à le mettre aux mains avec Santa-Cruz, et faisait en sorte qu'ils s'en disaient souvent de bonnes. Le grand écuyer ne laissait pas de se rebecquer quelquefois contre la reine, librement, et plaisamment quelquefois. Si quelque joueur faisait une pirouette ou quelque mauvais coup, c'était de rire et de lui tomber sur le corps, en sorte que ce temps du Mail paraissait toujours trop court. Le roi, toujours grave, souriait ; quelquefois un mot tout court et rare. Il jouait très bien et de bonne grâce, et la reine l'admirait fort. À la fin du dernier tour, les carrosses venaient au bout du Mail, et on s'en retournait. De la mi-février à la mi-avril on laissait reposer et repeupler les animaux ; il n'y avait point de chasse, et le Mail allongé d'un peu de promenade, dans le même parc quelquefois, en remplissait un peu le vide, presque tous les jours.

La vie de Madrid était de deux sortes pour les personnes sans occupation : celle des Espagnols et celle des étrangers, je dis étrangers établis en Espagne. Les Espagnols ne mangeaient point, paraissaient chez eux, et avaient entre eux peu de commerce, encore moins avec les étrangers ; quelques conversations, par espèce de sociétés de cinq ou six chez l'un d'eux, mais à porte ouverte, s'il y venait de hasard quelque autre. J'en ai trouvé quelquefois en faisant des visites. Ils



demeuraient là trois heures ensemble à causer, presque jamais à jouer. On leur apportait du chocolat, des biscuits, de la mousse de sucre, des eaux glacées, le tout à la main. Les dames espagnoles vivaient de même entre elles. Dans les beaux jours le cours était assez fréquenté dans la belle rue, qui conduit au Retiro, ou en bas sous des arbres entre quelques fontaines, le long du Mançanarez. Ils voyaient et rarement les étrangers en visite, et ne se mêlaient point avec eux. À l'égard de ceux-ci, hommes et femmes mangeaient et vivaient à la française, en liberté, et se rassemblaient fort entre eux en diverses maisons. La cour montrait quelquefois que cela n'était pas de son goût, et s'en lassa à la fin, parce qu'il n'en était autre chose. De paroisses ni d'office canonical, c'est ce qui ne se fréquentait point ; mais des saluts, des processions, et la messe basse dans les couvents. On rencontre par les rues beaucoup moins de prêtres et de moines qu'à Paris, quoique Madrid soit plein de couvents des deux sexes.

L'usage est que les dames envoient de loin à loin savoir des nouvelles des seigneurs fort distingués. Cela s'appelle un *recao*<sup>1</sup> ; et le même usage veut que le lendemain, au moins très peu après, celui qui a reçu ce *recao* aille en remercier la dame. Cela m'est souvent arrivé, et souvent aussi je trouvais la dame seule. Je voyais souvent, indépendamment des *recao*, la comtesse de Lemos et la duchesse douairière d'Ossone : la première, soeur du duc de Medina-Sidonia, l'autre, fille du dernier connétable de Castille ; toutes deux magnifiquement logées et superbement meublées. Cette dernière aimait

---

<sup>1</sup>On dit ordinairement *recado*, mot qui signifie *compliment que l'on fait faire à quelqu'un*.

fort M. le duc d'Orléans qui l'avait beaucoup vue à Madrid. Il me l'avait fort recommandée, et m'avait chargé de lui faire ses compliments. Elle avait chez elle une salle d'opéra complète, moins large, un peu moins longue, mais bien autrement belle que celle de Paris, et singulièrement commode pour les communications des loges de l'amphithéâtre et du parterre. Ces deux dames n'auraient point paru désagréables ici, parlaient bien François, et avaient, surtout la dernière, une conversation extrêmement agréable, et toutes deux l'air de très grandes dames, ainsi qu'elles l'étaient en effet. Je voyais aussi plusieurs autres dames.

La première que je visitai en arrivant à Madrid fut la marquise de Grimaldo. On ne m'avait point averti de la façon de recevoir en usage pour les dames. Je la trouvai au fond d'un cabinet en face de la porte, avec quelque compagnie d'hommes et de femmes, des deux côtés. Elle se leva dès qu'elle me vit entrer, mais sans démarrer d'un pas, et s'inclina, lorsque j'approchai, comme font les religieuses, qui est leur révérence. Quand je me retirai, elle en fit autant, sans avancer d'une ligne, ni aucune excuse de ce qu'elle n'en faisait pas davantage : c'est l'usage du pays. Pour les hommes, ils viennent plus ou moins loin au-devant, et reconduisent de même suivant les conditions des gens, car tout est réglé et certain, et néanmoins n'ôte pas l'importunité des compliments. De part et d'autre on s'en fait bien plus qu'ici pour empêcher ou pour prolonger la conduite. Chacun des deux sait bien jusqu'où elle doit aller, que rien ne l'abrégera ni ne l'étendra, que tout ce qui se dit de part et d'autre est parfaitement inutile, que l'un serait blâmé, l'autre justement offensé si la conduite ne s'accomplissait pas en entier telle qu'elle doit être. Tout cela n'empêche point qu'on ne

s'arrête à tout moment, et que ces compliments ne durent la moitié du temps de la visite ; cela est insupportable (on parle ici des visites de cérémonie). Mais quand la familiarité est établie, on vit ensemble à peu près comme on fait ici. En aucun cas les femmes ne vont voir les hommes ; mais elles vont chezeux lorsqu'elles en sont priées pour une musique ou un bal ou un feu d'artifice ou quelque chose de semblable. Et si alors, outre les rafraîchissements, il y a un souper, elles se mettent à table et mangent avec la compagnie.

Les gens employés sont tout à fait séquestrés du commerce, et dispensés de faire des visites, hors certains cas particuliers, ou de gens fort distingués. J'en excepte les visites de cérémonie, aux ambassadeurs, et autres telles personnes, par exemple cardinaux, voyageurs distingués que le roi fait recevoir par un de ses majordomes, un vice-roi ou un général d'armée de retour, ou celui qui revient d'une des premières ambassades. Mais ces visites ne se redoublent pas sans nécessité d'affaires, si l'amitié ou une considération supérieure n'y donne occasion. Aussi ne les va-t-on guère voir que pour affaires, ou occasions semblables, et leur rendre leurs visites, excepté leurs amis particuliers ou leurs familiers. Ces derniers les voient quelquefois chez eux, mais pas toujours, jamais les autres, quand ce sont des secrétaires d'État, parce qu'ils ne sont chez eux que pour le moment du dîner, et le soir pour celui du souper, après lequel ils se retirent avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'à ce qu'ils se couchent.

Leurs journées se passent chacun dans leur *cavachuela*, et c'est où on les va trouver. De la cour du palais on voit des portes à rez-de-chaussée. On y descend plusieurs marches, au bas desquelles on entre en des lieux spacieux, bas, voûtés, dont la plupart n'ont point de

fenêtres. Ces lieux sont remplis de longues tables et d'autres petites, autour desquelles un grand nombre de commis écrivent et travaillent sans se dire un seul mot. Les petites sont pour les commis principaux qui chacun travaillent seuls sur leurs tables. Ces tables ont des lumières d'espace en espace assez pour éclairer dessus, mais qui laissent ces lieux fort obscurs. Au bout de ces espèces de caves est une manière de cabinet un peu orné, qui a des fenêtres sur le Mançanarez et sur la campagne, avec un bureau pour travailler, des armoires, quelques tables et quelques sièges. C'est la cavachuela particulière du secrétaire d'État, où il se tient toute la journées et où on le trouve toujours.

Celle de Grimaldo était gaie par la vue de deux fenêtres, assez petite, et voûtée comme les autres, dont il n'était séparé que par la porte ; en sorte qu'il n'avait qu'à sonner, un commis entraît et il donnait ses ordres sans attendre et sans interrompre son travail ; et comme il était toujours dans sa cavachuela, les commis demeuraient aussi assidûment dans les leurs, sous les yeux des premiers commis, et n'en sortaient, pour dîner et le soir pour se retirer, qu'en même temps que le secrétaire d'État qui les voyait, en passant, et les y retrouvait en venant de dîner. Que le roi fût au palais ou hors de Madrid, même des temps considérables, c'était toujours la même assiduité dans les cavachuela. Grimaldo, qui suivait toujours le roi, demeura à Madrid pendant un voyage de Balsaïm de huit ou dix jours. J'eus affaire à lui pendant cette absence ; je dirai ailleurs de quoi il s'agissait. Je le trouvai dans sa cavachuela, comme si le roi eût été dans le palais. Grimaldo ne laissait pas de venir assez souvent chez moi, même sans aucune affaire et d'y venir dîner familièrement

aussi, sans prier, amenant ou amené par le duc de Liria ou le prince de Masseran, ou le marquis de Lede, ou quelque autre de ses amis, quelquefois le duc del Arco, quelque dimanche que ce seigneur en avait le temps. Si on proposait de mener cette vie à nos secrétaires d'État, même à leurs commis, ils seraient bien étonnés, et je pense aussi bien indignés.

À l'égard de ceux qui étaient des différents conseils qui subsistaient, on les voyait chez eux lorsqu'on y avait affaire ; ils y travaillaient, et les cavachuela n'étaient que pour les secrétaires d'État et leurs commis. Il faut dire ici que rien n'égale la civilité, la politesse noble et la prévenance attentive des Espagnols, lorsqu'on le mérite par les manières qu'on a avec eux ; comme il n'y a personne aussi nulle part qui se sente davantage, et qui le fasse mieux et plus dédaigneusement sentir, quand ils ont lieu de croire qu'on n'en use pas à leur égard comme on doit. Je dis quand ils ont lieu, car ils sont par grandeur éloignés de la pointille et de la vétille, et passent aisément mille choses aux étrangers qui ignorent et qui n'ont point l'air de gloire et de prétendre. C'est ce que Maulevrier et moi avons sans cesse expérimenté d'eux, depuis le plus grand seigneur jusqu'aux moindres personnes, mais en deux manières en tout extrêmement différentes.

Il est temps enfin de reprendre le fil que tant de descriptions et d'explications peu connues jusqu'à présent, mais curieuses, ont interrompu. On a vu en son ordre le motif qui m'avait fait souhaiter l'ambassade d'Espagne : c'était la grandesse pour mon second fils et brancher ainsi ma maison. Ce qui ne m'eût jamais conduit en Espagne, mais concomitance que je ne voulais pas négliger sans en faire

de principal, était une Toison d'or pour mon fils aîné, afin qu'il remportât de ce voyage un agrément qui, à son âge, était une décoration. J'étais parti de Paris en toute liberté de m'aider de tout ce que je pourrais à ces égards, et avec promesse de la demande expresse de la grandesse au roi d'Espagne par M. le duc d'Orléans, d'y interposer même le nom du roi, et des lettres les plus fortes du cardinal Dubois au marquis de Grimaldo et au P. Daubenton. J'en parlai à l'un et à l'autre une fois à Madrid, au milieu du tourbillon d'affaires, de cérémonial et des réjouissances, et j'en avais été reçu à souhait. Sur tout ce qui n'était point constitution les jésuites se louaient de moi, et ils en avaient très bien informé le P. Daubenton. Ils avaient encore à compter avec moi pour longtemps, suivant, toutes apparences. Au fond peu leur importait d'un grand d'Espagne François ; mais il ne leur était pas indifférent que j'eusse lieu de croire qu'ils eussent contribué à me faire obtenir ce que je désirais.

Grimaldo était droit et vrai ; il s'affectionna à moi de très bonne foi il m'en donna toutes sortes de preuves, dès ce premier séjour à Madrid, comme j'en ai rapporté quelques-unes. Il voyait aussi une union des deux cours par des mariages qui pouvaient influencer sur les ministres. Son seul point d'appui était le roi d'Espagne pour se maintenir dans le poste unique qu'il occupait, si brillant et si envié. Il ne pouvait pas faire de fondement solide sur la reine, comme on l'a vu ci-devant. Il voulait donc s'appuyer de la France, tout au moins ne l'avoir pas contraire, et il connaissait parfaitement la duplicité et les caprices du cardinal Dubois. La cour d'Espagne, de tout temps si attentive sur M. le duc d'Orléans, par tout ce qui s'était passé du temps de la princesse des Ursins, et depuis pendant la régence, n'ignorait

pas la confiance intime et non interrompue que de tout temps ce prince avait en moi, ni ma façon d'être avec lui. Ces sortes d'objets se grossissent de loin plus que d'autres, et le choix qui avait été fait de moi pour cette singulière ambassade y confirmait encore. Grimaldo put donc penser à s'assurer de mon amitié et de mes services auprès de M. le duc d'Orléans dans les occasions fortuites ; et je ne crois pas me tromper en lui prêtant cette politique pour me favoriser sur une grâce, au fond assez naturelle, qui, par l'occasion unique de me la faire, ne tirait à nulle conséquence, et qui ; à son égard particulier, n'avait aucun inconvénient.

Je m'ouvris aussi à Sartine, que mes égards pour lui si opposés aux brutalités qu'il essayait souvent de Maulevrier, et les bons offices que je tâchais de lui rendre auprès de M. le duc d'Orléans et du cardinal Dubois, m'avaient entièrement dévoué. On a vu qu'il était ami particulier et familier de Grimaldo, et je me servis utilement de ce canal pour faire passer à ce ministre ce qu'il eût été moins convenable de lui dire moi-même. Je touchai encore un mot de cette grandesse et de la Toison au P. Daubenton, la veille qu'il partit pour Lerma, et fis pressentir en même temps Grimaldo sur la Toison par Sartine, et l'un et l'autre avec succès.

Je regardais l'instant de la célébration du mariage comme l'époque d'obtenir ce que je désirais, et je considérais que, étant passée sans avoir obtenu, tout se refroidirait et deviendrait incertain et fort désagréable. Je n'avais rien oublié dans ce court et premier séjour à Madrid pour y plaire à tout le monde, et j'ose dire que j'y avais d'autant mieux réussi, que j'avais tâché de donner du poids et du mérite ma politesse, en gardant tout le milieu possible aux

degrés et aux mesures qu'elle devait avoir, à l'égard de chacun, sans prostitution et sans avarice, et c'est ce qui me fit hâter de connaître tout ce que je pus de la naissance, des dignités, des emplois, des alliances, de la réputation, pour y proportionner ma façon de me conduire avec tant de diverses personnes.

Mais il fallait le véhicule de la demande de M. le duc d'Orléans et des lettres du cardinal Dubois. Je ne doutais pas de la volonté du régent, mais beaucoup de celle de son ministre, et on a vu avec combien de raison. Ces lettres, qui devaient au plus tard arriver à Madrid en même temps que moi, se faisaient attendre inutilement d'ordinaire en ordinaire. Ce qui redoublait mon impatience était que je les lisais d'avance, et que je voulais avoir le temps de réfléchir et de me tourner pour en tirer, malgré elles, tout le secours que je pourrais. Je comptais parfaitement sur toute l'écorce d'empressement du cardinal Dubois, qui, avec sa fausseté et sa mauvaise volonté, n'enfanterait que des demi-choses, souvent plus nuisibles que rien du tout, et qui, ne pouvant empêcher M. le duc d'Orléans d'écrire au roi d'Espagne, se chargerait de faire la lettre, et la ferait au plus faible et au plus mal, sans que M. le duc d'Orléans, livré à lui, sans appui contre lui, moi absent, osât y rien changer. Cette opinion que j'eus toujours de ces lettres fut ce qui me porta le plus à fortifier mes batteries en Espagne, tant auprès du ministre et du confesseur qu'auprès de Leurs Majestés Catholiques et de toute leur cour, pour me rendre assez agréable au roi et à la reine pour leur inspirer le penchant de me faire ces grâces ; et à leur cour, sinon le désir, du moins une véritable approbation qui pût revenir à leurs oreilles, et fortifier ce penchant que je tâchais muettement de leur faire naître, d'autant qu'il était difficile qu'on ne



pensât à la cour, et par conséquent qu'il ne s'y parlât, d'une grandesse pour moi dans une occasion si faite exprès, pour ainsi dire, et à toutes les bontés et toutes les distinctions que l'emploi dont j'étais honoré auprès de Leurs Majestés Catholiques attirait sur moi de leur part.

Peu de jours avant d'aller à Lerma, je reçus des lettres du cardinal Dubois sur mon affaire. Rien de plus vif ni de plus empressé, jusqu'à me donner des conseils pour parvenir à mon but, et à me presser de l'aviser de tout ce en quoi il y pourrait contribuer, et m'assurant que les lettres de M. le duc d'Orléans et les siennes arriveraient à temps. À travers le parfum de tant de fleurs, l'odeur du faux perçait par sa nature. J'y avais compté, j'avais fait tout ce que la sagesse et la mesure la plus honnête m'avait permis pour y suppléer. Je pris pour bon toutes les merveilles que le cardinal m'écrivait, et je partis pour Lerma bien résolu de cultiver de plus en plus mon affaire sans me reposer sur les lettres qu'on me promettait, mais dans le dessein d'en tirer tout le parti que je pourrais.

En arrivant à mon quartier, près de Lerma, je tombai malade, comme on l'a vu ailleurs, et la petite vérole m'y retint quarante jours en exil. Le roi et la reine, non contents de m'avoir envoyé M. Hyghens, comme je l'ai dit ailleurs, pour ne me point quitter jour et nuit, voulurent être informés deux fois par jour de mes nouvelles, et quand je fus mieux, me firent témoigner sans cesse mille bontés, en quoi toute la cour les imita. Je rends d'autant plus librement hommage à des bontés si continuelles et si marquées, que je n'ai jamais pensé à les devoir qu'au personnage que j'avais l'honneur de représenter, et dans des moments si agréables. Pendant ce long intervalle, l'abbé de Saint-Simon entretenait commerce avec le cardinal

Dubois, d'autant plus aisément que je n'avais voulu me charger que de très peu d'affaires, et d'aucunes qui eussent des queues capables de me retenir en Espagne plus que je n'aurais voulu. En même temps il n'oublia pas d'entretenir aussi commerce avec le marquis de Grimaldo et avec Sartine qui vint à Lerma, et de suivre mon affaire.

Ces lettres tant promises se firent attendre jusque vers la fin de ma quarantaine. À la fin elles arrivèrent, mais telles que je les avais prévues. Le cardinal Dubois ne s'expliquait à Grimaldo que par contours et circonlocutions; et si une phrase témoignait de l'empressement et du désir, la suivante la détruisait par un air de respect et de ménagement, protestant de ne vouloir que ce que le roi d'Espagne voudrait lui-même, avec tous les assaisonnements nécessaires pour anéantir ses offices sous le voile de ne pas se proposer de le presser en rien, ni de l'importuner d'aucune chose. Il en disait autant à Grimaldo pour lui, de sorte que ce bégaiement par écrit sentait fort le galimatias d'un homme qui n'avait nulle envie de me servir, mais qui, n'osant aussi manquer à sa promesse, mettait tout son esprit à tortiller et à énerver le peu qu'il ne pouvait s'empêcher de dire. Cette lettre n'était que pour Grimaldo, comme celle de M. le duc d'Orléans n'était que pour le roi d'Espagne. Celle-ci fut encore plus faible que l'autre. C'était comme un dessin au crayon que la pluie aurait presque effacé, et où il ne paraissait plus d'ensemble.. Elle osait à peine mettre le doigt sur la lettre, et se confondait aussitôt en respects, en retenue, en mesure, à ne vouloir et à ne se proposer là-dessus que ce qui serait le plus du goût du roi d'Espagne; en un mot, qui se retirait beaucoup plus qu'elle ne s'avancçait, et qui ne présentait qu'une sorte de manière d'acquies,

qui ne se pouvait refuser, mais dont le succès était fort indifférent. Il est aisé de comprendre que ces lettres me déplurent beaucoup. Quoique j'y eusse prévu toute la malice du cardinal Dubois, je la trouvai au delà et bien plus à découvert que je ne l'avais imaginé.

Telles qu'elles fussent, si fallut-il s'en servir. L'abbé de Saint-Simon écrivit à Grimaldo et à Sartine, et les envoya à ce dernier pour remettre sa lettre et celles de la cour à Grimaldo, car je n'osais encore écrire moi-même dans le ménagement qu'il fallait garder pour le mauvais air. Sartine, à qui je n'avais pas fait confidence, encore moins à Grimaldo, de la faiblesse à laquelle je m'attendais de ces recommandations, tombèrent dans la dernière surprise à leur lecture. Ils raisonnèrent ensemble, ils s'indignèrent, ils cherchèrent des biais pour fortifier ce qui en avait tant de besoin ; mais ces biais ne se trouvant point, ils se consultèrent, et Grimaldo prit un parti hardi qui m'étonna au dernier point, et qui aussi me mit fort en peine. Il conclut que ces lettres me nuiraient sûrement plus qu'elles ne me serviraient ; qu'il fallait les supprimer, n'en jamais parler au roi d'Espagne, le confirmer dans la pensée qu'il ferait, en m'accordant ces grâces, un plaisir d'autant plus grand à M. le duc d'Orléans qu'il voyait jusqu'où allait sa retenue de ne lui en point parler, et la mienne de ne point les lui faire demander par Son Altesse Royale, quoiqu'il y eût tout lieu de s'y attendre ; tirer de là toute la force qu'auraient eue les lettres, si leur style en avait eu ; et qu'avec ce qu'il saurait y mettre du sien, il me répondait de la grandesse et de la Toison, sans faire mention aucune des lettres de M. le duc d'Orléans au roi d'Espagne, et du cardinal Dubois à lui. Sartine, par son ordre, le fit savoir à l'abbé de Saint-Simon, qui me le rendit ;

et après en avoir raisonné ensemble avec Hyghens, qui connaissait le terrain aussi bien qu'eux, et qui s'était vraiment livré à moi, je m'abandonnai aveuglément à la conduite et à l'amitié de Grimaldo, dont on verra bientôt le plein succès.

En racontant ici la façon très singulière par laquelle mon affaire réussit, je suis bien éloigné d'en soustraire à M. le duc d'Orléans toute la reconnaissance. S'il ne m'avait pas confié le double mariage, à l'insu de Dubois et malgré le secret qu'il lui avait demandé précisément pour moi, et cela dès qu'ils furent conclus, je n'aurais pas été à portée de lui demander l'ambassade. Je la lui demandai sur-le-champ, en lui en déclarant le seul but, qui était la grandesse pour mon second fils, et sur-le-champ il me l'accorda, et me l'accorda pour ce but, et pour m'aider de sa recommandation à y parvenir, et sous le dernier secret, par rapport au dépit qu'en aurait Dubois, et se donner du temps pour se tourner avec lui et lui faire avaler la pilule. Si je n'avais pas eu l'ambassade de la sorte, elle m'aurait sûrement échappé, et alors tombait de soi-même toute idée de grandesse, dont il n'y aurait plus eu, ni occasion, ni raison, ni moyen. L'amitié et la confiance de ce prince prévalut donc à l'ensorcellement que son misérable précepteur avait jeté sur lui ; et s'il céda depuis aux fourbes, aux manèges, aux folies que Dubois employa dans la suite de cette ambassade pour me perdre et me ruiner, et pour me faire manquer le seul objet qui m'avait fait la désirer, il ne s'en faut prendre qu'à sa scélératesse, et à la déplorable faiblesse de M. le duc d'Orléans, qui m'ont causé bien de fâcheux embarras, et m'ont fait bien du mal, mais qui ont fait bien pis à l'État et au prince lui-même. C'est par cette triste, mais trop vraie réflexion que je finirai cette année 1721.

## CHAPITRE V.

1722

ANNÉE 1722. - ÉCHANGE DES PRINCESSES (9 JANVIER). -  
USURPATION DES ROHAN. - RUSES, ARTIFICES, MANÈGES  
DU PRINCE DE ROHAN, TOUS INUTILES AUPRÈS DU MARQUIS  
DE SANTA-CRUZ, QUI LE FORCE À CÉDER SUR SES CHIMÈRES  
DANS L'ACTE ESPAGNOL, DONT J'AI LA COPIE AUTHENTIQUE ET  
LÉGALISÉE. - PRÉSENTS DU ROI AUX ESPAGNOLS, PITOYABLES.  
- GRANDS D'ESPAGNE, ESPAGNOLS, N'EN PRENNENT POINT  
LA QUALITÉ DANS LEURS TITRES, ET POURQUOI. - AVANCES  
SINGULIÈRES QUE LE CARDINAL DE ROHAN ME FAIT FAIRE  
DE ROME; LEUR MOTIF. - SOTTISE ÉNORME DU CARDINAL  
DE ROHAN PARTANT DE ROME. - ÉCHANGE DES PRINCESSES  
DANS L'ÎLE DES FAISANS. - PRÉSENTS ET PROSTITUTION DE  
RANG DE LA REINE DOUAIRIÈRE D'ESPAGNE, À QUI JE PROCURE  
UN PAYEMENT SUR CE QUI LUI ÉTAIT DÛ. - JE VAIS FAIRE LA

RÉVÉRENCE À LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES. - MATIÈRE  
 DE CETTE AUDIENCE. - CONTE SINGULIÈREMENT PLAISANT  
 PAR OÙ ELLE FINIT. - LE ROI, LA REINE ET LE PRINCE DES  
 ASTURIES VONT, COMME À LA SUITE DU DUC DEL ARCO, VOIR  
 LA PRINCESSE À COGOLLOS. - JE VAIS SALUER LA PRINCESSE À  
 COGOLLOS, PUIS À LERMA, À SON ARRIVÉE. - CHAPELLE. - J'Y  
 PRÉCÈDE TRANQUILLEMENT LE NONCE, SANS FAIRE SEMBLANT  
 DE RIEN. - RARE ET PLAISANTE IGNORANCE DU CARDINAL  
 BORGIA, QUI CÉLÈBRE LE MARIAGE, DONT LA CÉRÉMONIE  
 EXTÉRIEURE EST DIFFÉRENTE EN ESPAGNE. - CÉLÉBRATION DU  
 MARIAGE, L'APRÈS-DÎNER DU 20 JANVIER. - JE SUIS FAIT GRAND  
 D'ESPAGNE DE LA PREMIÈRE CLASSE, CONJOINTEMENT AVEC  
 UN DE MES FILS À MON CHOIX, POUR EN JOUIR ACTUELLEMENT  
 L'UN ET L'AUTRE; ET LA TOISON DONNÉE À L'AÎNÉ, SANS  
 CHOIX. - JE DONNE À L'INSTANT LA GRANDESSE AU CADET. -  
 REMERCIEMENT. - COMPLIMENTS DE TOUTE LA COUR. - JE  
 ME PROPOSE, SANS EN AVOIR AUCUN ORDRE ET CONTRE TOUT  
 EXEMPLE EN ESPAGNE, DE RENDRE PUBLIC LE COUCHER DES  
 NOCES DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE DES ASTURIES; ET JE  
 L'EXÉCUTE, ET JE L'OBTIENS. - BONTÉ ET DISTINCTION SANS  
 EXEMPLE DU ROI D'ESPAGNE POUR MOI ET POUR MON FILS  
 AÎNÉ AU BAL, DONT JE M'EXCUSE PAR MÉNAGEMENT POUR  
 LES SEIGNEURS ESPAGNOLS. - MESURES QUE JE PRENDS POUR  
 ÉVITER QUE LE COUCHER PUBLIC NE CHOQUE LES ESPAGNOLS.  
 - VIN ET HUILE DÉTESTABLEMENT FAITS EN ESPAGNE, MAIS  
 ADMIRABLEMENT CHEZ LES SEIGNEURS. - JAMBONS DE CO-  
 CHONS NOURRIS DE VIPÈRES, SINGULIÈREMENT EXCELLENTS. -

ÉVÊQUES DEBOUT AU BAL, EN ROCHET ET CAMAIL. - CARDINAL BORGIA N'Y PARAÎT POINT. - VÉLATION ; CE QUE C'EST. - J'Y PRÉCÈDE ENCORE LE NONCE, SANS FAIRE SEMBLANT DE RIEN. - MAULEVRIER N'Y PARAÎT POINT, PARTI FURTIVEMENT DÈS LE MATIN DE SON QUARTIER POUR MADRID, QUI EN EST FORT BLÂMÉ. - CONDUITE RÉCIPROQUE ENTRE LUI ET MOI PENDANT LES JOURS DU MARIAGE. - ÉTRANGE CONDUITE ET PRÉTENTIONS DE LA FARE. - MA CONDUITE À CET ÉGARD.

L'année 1722 commença par l'échange des princesses, futures épouses du roi et du prince des Asturies, dans l'île des Faisans, de la petite rivière de Bidassoa qui sépare les deux royaumes, où on avait construit une maison de bois à cet effet, mais toute simple en comparaison de celle qui, au même endroit, avait servi en 1659 aux célèbres conférences du cardinal Mazarin avec don Louis de Haro, premiers ministres de France et d'Espagne, à la signature de la paix dite des Pyrénées, et depuis à l'entrevue du roi et de la reine sa mère avec le roi d'Espagne Philippe IV, frère de la reine-mère.

J'avais prévu toute la coupable complaisance du cardinal Dubois pour les folles chimères des Rohan, et que le prince de Rohan n'avait voulu être chargé de l'échange de la part du roi que pour les fortifier de ce qu'il se proposait d'y usurper. Le rang de la maison de Rohan, acquis ou arraché pièce à pièce, ne remontait pas plus haut que le dernier règne. Il était sans titre et sans prétexte que la volonté du feu roi. Il n'y avait eu jamais de reconnaissance de la qualité de prince ; car on a vu en son lieu que le feu roi avait mis ordre à ce que sa signature d'honneur, apposée aux contrats de mariage, n'autorisât en

rien les titres que chacun y prenait. Le temps n'était pas venu pour le cardinal Dubois de se moquer des promesses qu'il avait faites au cardinal de Rohan en l'envoyant à Rome presser son chapeau, et bien auparavant pour se servir de lui à cet usage par son crédit et ses amis. Un homme de la condition et du caractère de Dubois fait aisément litière de ce qui ne lui coûte rien et de ce qui lui est même momentanément utile. Il dominait en plein le régent, et ce prince aimait à tout brouiller, et à favoriser les divisions et le désordre. Le cardinal Dubois, à mesure qu'il était monté, s'était défait des emplois subalternes qui lui avaient servi de degrés. Ainsi, dès qu'il fut secrétaire d'État, il produisit le médecin, son frère, et lui céda sa charge de secrétaire du cabinet du roi ayant la plume. Ce fut lui qui, en cette qualité, fut chargé de faire pour la France les actes nécessaires à l'échange, comme La Roche, secrétaire du cabinet du roi d'Espagne, ayant l'estampille, le fut pour l'Espagne. Je n'eus donc pas peine à comprendre que Dubois aurait ordre du cardinal son frère de faire en cette occasion tout ce qui plairait au prince de Rohan, et ne pouvant parer l'usurpation que je prévoyais, je voulus du moins empêcher qu'elle ne fût complète.

Je prévins donc à Madrid le duc de Liria sur l'*Altesse* que le prince de Rohan ne manquerait pas de se faire donner par Dubois dans l'acte de l'échange, et sûrement de s'en faire un titre pour le prétendre dans l'acte espagnol. Liria sentit comme moi toutes les raisons de l'empêcher, et de les bien expliquer et inculquer au marquis de Santa-Cruz, grand d'Espagne, et parfaitement espagnol, son ami particulier. À la première mention, Santa-Cruz monta aux nues. Je lui en parlai



après, et il me promit bien de tenir le prince de Rohan si roide et si ferme qu'il ne lui laisserait rien passer. Le duc de Liria fut chargé de porter les présents du roi d'Espagne à sa future belle-fille au lieu de l'échange. Je le sus avant le départ de Madrid, et je lui rafraîchis tout ce que je lui avais dit sur les prétentions que le prince de Rohan allait produire ; et, outre que le marquis de Santa-Cruz était bien résolu de ne les pas souffrir, le duc de Liria me promit de le tenir de près, et d'avoir, à cet égard, toute la vigilance possible.

Dès qu'on fut arrivé des deux côtés au lieu de l'échange, c'est-à-dire à la dernière couchée des deux royaumes pour n'avoir plus qu'à passer dans l'île pour la cérémonie ; quand tout serait convenu, il fut d'abord question de tout régler. L'acte en soi de l'échange, ni les qualités du prince de Rohan, et du marquis de Santa-Cruz ne firent point de difficulté, qualités dont je dirai un mot ensuite. Il n'y en eut point même de la part du marquis de Santa-Cruz sur ces mots de l'acte français, signés par un secrétaire du cabinet du roi : *conduite par le très excellent seigneur Son Altesse* le prince de Rohan ; ce n'était pas à Santa-Cruz à régler l'acte français. Mais quand de cet acte le prince de Rohan voulut se faire un titre pour avoir l'Altesse dans l'acte espagnol, le marquis de Santa-Cruz le rejeta avec tant de hauteur, et une fermeté si décidée, que le prince de Rohan eut recours à des *mezzo termine*, devenus malheureusement chez nous si à la mode. Il proposa de ne point prendre d'Altesse dans l'acte français si Santa-Cruz se contentait de ne point prendre d'Excellence dans l'acte espagnol, en sorte que tous deux éviteraient entièrement toute qualification. Cela fut rejeté avec la même hauteur. Déchu de cet expédient, Rohan fit dire à Santa-Cruz qu'en lui passant l'Altesse, il

la lui passerait aussi, s'il là voulait prendre, et que de cette façon tout serait accommodé avec un grand avantage pour Santa-Cruz. Santa-Cruz, avec son rire moqueur, répondit que Rohan et lui n'étaient pas princes, et qu'il serait plaisant qu'ils imaginassent se faire princes l'un l'autre, de leur seule autorité, en se passant mutuellement l'Altesse, qui n'appartenait ni à l'un ni, à l'autre, et se moqua de la proposition avec beaucoup de mépris. Le prince de Rohan, qui avait compté l'attraper en l'éblouissant de l'Altesse, se trouva extrêmement embarrassé et mortifié. Enfin, en sautant le bâton, il crut en retenir un bout par une proposition spécieuse qui revint à la première c'était de se contenter respectivement de leurs noms et de celui de leurs emplois, sans nulle Altesse ni Excellence, ni Excellentissime Seigneur. Mais cela fut encore refusé et traité de réchauffé.

Enfin, à bout de voie, Rohan se réduisit à une dernière ressource, dont il espéra que le fond secret échapperait à Santa-Cruz. Ce fut que le prince de Rohan ne prendrait ni Altesse, ni Excellence, ni Excellentissime Seigneur, et qu'il consentirait que Santa-Cruz prit l'Excellence et l'Excellentissime Seigneur. Mais ce prince par les apas de sa mère avait affaire à un homme trop avisé pour donner dans ce panneau. Santa-Cruz lui manda qu'il était las de tant de fantaisies, qui retardaient l'échange depuis deux jours et le voyage des princesses, et dont la plus longue durée, par des prétentions si déplacées, devenait indécente par le retardement ; qu'en deux paroles ils étaient tous deux grands de leur pays, et dans la même commission, chacun de la part de son maître, par conséquent égaux de tous points ; par conséquent qu'il ne souffrirait pas la plus légère ombre de différence entre eux deux dans l'acte espagnol ; qu'il lui déclarait donc qu'il y

prendrait l'Excellence et l'Excellentissime Seigneur, qui est le traitement de tout temps établi pour les grands d'Espagne ; que les ducs de France ayant, depuis Philippe V, l'égalité avec eux, et les grands d'Espagne l'égalité avec les ducs de France, il prétendait qu'il prît également comme lui l'Excellence et l'Excellentissime Seigneur dans l'acte espagnol ; que c'était son dernier mot ; qu'il n'écouterait plus aucune sorte de proposition à cet égard ; qu'il le priaît de lui envoyer sur-le-champ sa dernière résolution, sur laquelle il préparerait tout pour achever la cérémonie de l'échange, ou il ferait partir, dès le lendemain matin, l'infante pour aller attendre, en lieu plus commode que celui où elle était, les ordres de Madrid, où il allait dépêcher un courrier.

Cette réponse si précise accabla le prince Rohan. Il n'osa se commettre à l'éclat qui le menaçait ; il craignit la colère du roi et de la reine d'Espagne, et qu'il ne lui en coûtât l'Altesse dans l'acte François. Il céda donc tout court, et se consola par ce titre escroqué pour la première fois dans un acte signé par un homme du roi. C'est de la sorte que se bâtissent les titres de princes de nos gentilshommes français, pièce à pièce, suivant le temps et les occasions qu'ils épient et qu'ils saisissent aux cheveux.

L'échange se fit enfin le 9 janvier de cette année 1722 ; et après les compliments réciproques et les présents du roi aux Espagnols, chaque princesse et sa suite continua son voyage. Je passai une heure à Lerma chez Santa-Cruz, et le Liria en troisième, où ils me contèrent tout ce que je viens d'écrire, mais bien plus en détail, avec force gausseries de Santa-Cruz sur la *princerie*. Il se retint sur les présents. Mais il ne put s'empêcher de me montrer le sien en

souriant, ni moi d'en hausser les épaules, sans nous parler d'un autre langage. En effet, ces pierreries en petit nombre étaient pitoyables. Sur celui du personnage principal de l'échange on peut juger de ce que furent les autres. Les Espagnols s'en moquaient tout haut, et j'en mourais de honte. Ce n'était pas l'occasion d'épargner cinquante mille écus qui répandus sur tous les présents, les auraient rendus dignes du monarque qui les faisait. Mais la canaille en retient toujours quelque coin, dans quelque élévation que l'aveugle fortune la pousse.

Dès que nous fûmes de retour à Madrid, je priai La Roche de vouloir bien, pour ma curiosité, m'expédier une copie des deux actes, l'un français, l'autre espagnol, de l'échange, et de les signer pour les certifier véritables. Il les expédia et signa, et me les envoya, et ils sont actuellement sous mes yeux, dans le second portefeuille de mon ambassade, à l'heure que j'écris. Je connais les mensonges et les assertions hardies des gens à prétentions, et j'ai voulu avoir et conserver un titre paré de l'Excellence, et non Altesse, du prince de Rohan, dans l'acte espagnol, et de son égalité en tout et partout avec le marquis de Santa-Cruz, malgré ses prétentions, ses diverses propositions, ses artifices et ses ruses.

J'ai réservé un mot à dire sur les autres titres, ou pour mieux dire qualités, qu'ils prirent et qui n'avaient point de difficulté. Les grands espagnols ne prennent jamais dans leurs titres la qualité de grands d'Espagne. S'il s'en trouve quelques-uns, ce n'est que bien peu, et depuis Philippe V, à l'exemple des François. La raison de ne la point prendre n'est qu'une rodomontade espagnole. Ils prétendent que leurs noms doivent être si connus que leur grandesse ne peut man-

quer de l'être en même temps qu'on entend leurs noms. Mais le fond est le même qui leur fait cacher leur ancienneté avec tant de soin. En prenant la qualité de grands d'Espagne, les actes d'eux ou de leurs pères feraient foi du temps qu'ils auraient commencé à la prendre, et mettrait en évidence ce qu'ils veulent soustraire à la connaissance, et c'est la vraie raison, cachée sous la rodomontade, qui leur fait omettre la qualité qui fait leur essence et leur rang, tandis qu'ils n'omettent aucune de leurs charges, de leurs emplois, même de leurs commanderies dans les ordres de Saint-Jacques de Calatrava, etc., qui sont communes à la plus petite noblesse et à leurs propres domestiques actuels avec eux. Le prince de Rohan, si désireux d'être duc et pair, malgré sa *princerie*, et dont l'habile mère disait qu'il n'y avait de solide que cette dignité, qui ne se pouvait ôter comme les honneurs de prince, qui dépendaient toujours d'un trait de plume, et qu'elle ne serait point contente qu'elle n'en vit son fils revêtu ; le prince de Rohan, dis-je, ravi d'y être enfin parvenu, mais après la mort de sa mère, par la voie qu'on a vue ici alors, voulut, sûr du vrai et du solide, y faire surnager sa *princerie*, comme je l'ai expliqué alors. Voyant donc Santa-Cruz ne prendre point la qualité de grand d'Espagne, et prendre les autres qu'il avait, [il] n'eut pas de peine à s'y conformer et à saisir ainsi un air de négligence pour une chose qu'il avait si fortement passionnée, et qu'il était si aise d'avoir mise dans sa maison et dans sa branche.

Puisque les Rohan se trouvent sous ma plume, encore un petit mot sur le cardinal, frère du prince de Rohan. Lui et son frère étaient les gens du monde avec qui, de tout temps, j'avais eu le moins de commerce. Sans division marquée, tout m'en avait toujours éloigné. Nos

sociétés avaient toujours été très différentes du temps du feu roi, et toujours depuis, jusque-là même que le hasard ne nous faisait point nous rencontrer. J'étais de la sorte avec eux lorsque le cardinal s'en alla à Rome. Il n'y fut pas plutôt arrivé que les lettres que je recevais toutes les semaines, comme je l'ai dit ailleurs, du cardinal Gualterio, ne furent remplies que des éloges que le cardinal de Rohan lui faisait de moi, et du désir extrême qu'il avait de pouvoir mériter quelque part en mon amitié.

On ne peut être plus étonné que je le fus d'avances si fortes, si continuelles, et auxquelles rien n'avait donné lieu. Je connaissais assez le cardinal de Rohan pour être bien sûr que de pareilles démarches ne pouvaient être fondées que sur des vues qu'il pouvait craindre que je ne traversasse ; et par cette raison, mes réponses polies et froides ne furent pas faites de manière à entretenir ces compliments ; mais ils persévérèrent toutes les semaines, s'échauffèrent de plus en plus, jusque-là que Gualterio s'entremet pour m'engager d'amitié avec le cardinal de Rohan. Gualterio était trop sage et trop mesuré pour se porter à cela de lui-même, et par les compliments directs qu'il ajoutait du cardinal de Rohan pour moi, qui l'en chargeait en même temps, je ne pus pas douter que ce ne fût lui qui faisait agir notre ami commun. Plus les efforts redoublaient à découvert, plus ils m'étaient suspects. Mais, venus jusqu'à ce point, ils m'embarrassaient, parce que je ne voulais point de liaisons, encore moins d'engagements d'amitié avec un homme dont les intérêts, les engagements, la conduite, se trouvaient en opposition si entière avec les miens, et qu'il n'était pas possible de ne pas répondre à tant d'empressement d'une façon convenable à la naissance, à la dignité,

et au personnage que faisait le cardinal de Rohan. Je fis donc ce que je pus pour accorder toutes ces choses ; mais comme je n'ai jamais pu trahir mes sentiments, je crois que j'en vins mal à bout, car après que cela eut duré pendant tout son séjour à Rome, tout tomba dès qu'il en fut parti, sans que jamais il en ait été mention depuis, et comme de chose non avenue. Le fait était que le cardinal Dubois lui avait donné sa parole que, devenu cardinal par son secours, il le ferait entrer dans le conseil en arrivant de Rome, et incontinent après déclarer premier ministre. Le cardinal de Rohan, également dupe du fripon et de sa propre ambition, donna en plein dans ce panneau dont un enfant se serait gardé, parce qu'il était plus qu'évident que si le cardinal Dubois se trouvait en pouvoir de faire un premier ministre, il ne préférerait personne à lui-même, et se le ferait aux dépens de quelque parole qu'il eût pu donner, dont, même sur les moindres choses, il n'était rien moins qu'esclave.

Cette réflexion si naturelle n'atteignit point le cardinal de Rohan. Persuadé, par son ambition, de la bonne foi d'un homme qui n'en eut jamais aucune, il ne pensa qu'à ranger les obstacles qu'il pourrait rencontrer. Il crut aisément qu'un premier ministre ne serait pas de mon goût, bien moins encore un premier ministre cardinal, et qui se prétendait prince. C'est ce qui l'engagea à toutes les avances, les flatteries, les fadeurs dont il me fit accabler pendant tout son séjour à Rome par le cardinal Gualterio, qu'il abandonna tout court quand il en fut parti, parce qu'il en sentit apparemment l'inutilité. C'est aussi ce qui précipita son retour le plus promptement qu'il lui fut possible, après l'élection du pape, pour me gagner de la main, tandis que j'étais encore en Espagne, et avant mon retour se faire bombarder

premier ministre. Il fut même assez imprudent et assez entraîné par la certitude qu'il se figura là-dessus pour en faire part au pape, en prenant congé de lui, et le dire franchement à plusieurs cardinaux et à d'autres, en sorte qu'il en laissa le bruit répandu et tout commun à Rome. Porté sur les ailes d'une si ferme et si douce espérance, il arriva à Paris le 28 décembre 1721.

Tout enfin étant réglé et prêt pour l'échange, l'infante partit le 9 janvier d'Oyarson, et M<sup>lle</sup> de Montpensier de Saint-Jean de Luz, avec chacune tout leur accompagnement ; et [elles] se trouvèrent en même temps vis-à-vis l'île des Faisans, où elles entrèrent en même temps. Elles n'y demeurèrent que ce qu'il fallait pour les compliments réciproques et les choses nécessaires pour l'échange, et en sortirent en même temps : l'infante menée par le prince de Rohan, et M<sup>lle</sup> de Montpensier par le marquis de Santa-Cruz. Elles couchèrent : l'une à Saint-Jean de Luz, l'autre à Oyarson ; et poursuivirent le lendemain leur voyage. La pauvre reine douairière d'Espagne s'épuisa pour elles en présents magnifiques de pierreries et de bijoux, à leur passage à Bayonne ; et par une prostitution de flatterie qu'elle apprenait de ses extrêmes besoins elle voulut traiter M<sup>lle</sup> de Montpensier en princesse des Asturies, et comme si elle eût déjà été mariée. Elle lui donna un fauteuil et la visita chez elle. Pendant la séance du fauteuil, les duchesses passèrent dans un autre endroit avec la camarera-mayor de la reine. Je me servis de tout ce que cette pauvre reine avait fait pour toucher le roi et la reine d'Espagne pour lui procurer quelques secours sur ce qui lui était dû, qui était fort considérable et fort en arrière, et j'en obtins enfin un



payement assez gros, mais ce fut tout, et je ne pus en obtenir depuis. Bayonne passé, le prince de Rohan, dont la magnificence avait été sans table et momentanée, prit la poste et gagna Paris, où il rendit compte de ce qui s'était passé, et de ce qu'il avait vu ou voulu voir de l'infante. Le marquis de Santa-Cruz dépêcha quelqu'un à Lerma, et ne vint qu'avec M<sup>lle</sup> de Montpensier, qui se trouva seule entre les mains des Espagnols, sans aucune dame, ni femme ni domestique français, dont aucun, sans exception, ne passa la Bidassoa, comme on en était sagement convenu. Pour l'infante, elle fut uniquement suivie de donna Maria de Nieves, sa gouvernante, qui, à cause de son petit âge, devait passer quelques années en France auprès d'elle, et qui avait toute la confiance de la reine sa mère. Ces gouvernantes d'infants et d'infantes, pour le dire en passant, n'approchent point de la volée des gouvernantes des enfants de France, et sont prises d'entre les señoras de honor, ou parmi des femmes de cet étage. Pour les infants cadets, leurs gouverneurs ne sont pas plus relevés, hors des circonstances de nécessité ou de faveur, comme il est arrivé dans la suite aux fils de la reine. Mais, à l'égard du prince aisé et successeur, leurs gouverneurs sont toujours des seigneurs fort distingués.

Tandis que M<sup>lle</sup> de Montpensier continuait son voyage, la quarantaine de mon exil s'avancait aussi, et finit justement deux jours avant son arrivée à Lerma. Les bontés de Leurs Majestés Catholiques redoublaient pour moi, et les soins et les attentions obligeantes de toute leur cour, qui peu à peu s'était rendue fort nombreuse, et tellement que le roi, ne pouvant vivre à Lerma, aussi retiré qu'il avait accoutumé d'être à Madrid et dans ses maisons de plaisance, où per-

sonne ne le suivait au delà du pur nécessaire, voulut aller à Ventosilla, petit château et bourg à quelques lieues de Lerma, avec la reine et le plus court indispensable, d'où il ne revint à Lerma que le 15 janvier pour l'arrivée de la princesse. Ils avaient eu la bonté de me faire dire plusieurs fois qu'ils voulaient me voir dès le lendemain de ma quarantaine finie. Et moi, qui savais la crainte que le roi avait de la petite vérole, je résistai jusqu'à un commandement absolu, auquel il fallut obéir, quoique fort rouge, à quoi le grand froid contribuait beaucoup, quelques drogues qu'on m'eût fait employer pour me dérougir. J'allai donc pour la première fois à Lerma faire la révérence et tous mes remerciements à Leurs Majestés Catholiques, le matin du 19 janvier.

Après les compliments et les propos qui suivirent sur ma petite vérole, les soins et la capacité de M. Hyghens, etc., je parlai de la promotion que l'empereur s'avisait de faire de chevaliers de la Toison d'or, au nombre de laquelle était le fils aîné du duc de Lorraine, qui préparait une grande pompe pour en donner le collier à ce prince au nom de l'empereur. J'avais reçu un ordre exprès de traiter expressément cette matière dans ma première audience, que la petite vérole avait retardée jusqu'alors ; de tâcher d'empêcher le roi d'Espagne de montrer trop de ressentiment de cette entreprise, pour ne pas troubler la négociation qui s'ouvrait au congrès de Cambrai, et où cette prétention sur la Toison devait être discutée et réglée en faveur de l'Espagne, par les mesures que la France avait prises là-dessus ; en même temps de faire sentir la partialité si publique du duc de Lorraine pour l'empereur, si promptement après avoir obtenu des réponses de la générosité de Leurs Majestés Catholiques

pleines d'espérance sur la grâce qu'il lui avait demandée de vouloir bien consentir à ce qu'il fût compris dans la paix générale, et que son accession y fût reçue ; et j'étais chargé de porter le roi d'Espagne à lui faire acheter désormais ce consentement par beaucoup de délais, et de fatiguer longuement l'inquiétude et la patience de ce prince là-dessus. Je m'acquittai donc de cette commission dans les termes qui m'étaient prescrits, et je n'eus pas grand'peine à réussir dans les deux points qu'elle renfermait.

Le roi et la reine me parurent piqués de l'entreprise de l'empereur, qu'il ne pouvait fonder que sur sa souveraineté des Pays-Bas, où les premières promotions de la Toison s'étaient faites. Mais Philippe le Bon avait institué cet ordre comme duc de Bourgogne, et non comme seigneur des Pays-Bas. Il est vrai qu'à ce titre cet ordre aurait dû suivre le duché de Bourgogne, et le roi par conséquent en être devenu grand maître. Mais nos rois, ne s'en étant jamais souciés, ayant leurs propres ordres institués par eux, et n'ayant pas voulu embarrasser la cession du duché de Bourgogne, que Louis XI saisit et occupa à la mort de Charles, dernier duc de Bourgogne, sur son héritière, comme fief masculin et première pairie de France, réversible de droit par sa nature à la couronne, faute d'hoirs mâles, [nos rois] n'avaient jamais montré de prétention sur la grande maîtrise de l'ordre de la Toison qu'ils n'avaient point contestée. Les rois d'Espagne s'en étaient mis en possession comme issus de l'héritière du dernier duc de Bourgogne, auxquels Philippe V ayant succédé, il devait, par conséquent, succéder aussi à la grande maîtrise de cet ordre, à laquelle même personne ne lui avait formé aucune difficulté là-dessus à la paix d'Utrecht, qui était prise pour base du

traité à achever entre l'empereur et le roi d'Espagne, duquel, en attendant, il était tacitement reconnu pour tel. Néanmoins, Leurs Majestés Catholiques n'eurent pas de peine à vouloir bien mépriser extérieurement cette entreprise, pourvu que justice leur en fût faite à Cambrai et que la France s'engageât de plus en plus à leur y faire céder l'ordre de la Toison.

À l'égard du duc de Lorraine, ils me témoignèrent qu'ils n'avaient pas besoin de cette épreuve pour savoir à quoi s'en tenir sur l'attachement sans bornes du duc de Lorraine, à l'exemple de ses pères, pour la maison d'Autriche, et de sa préférence pour les intérêts et les volontés de l'empereur sur toute autre considération ; en même temps que, sans montrer faire plus de cas qu'il ne convenait d'un si petit prince, il était bon de le faire languir incertainement et longuement sur l'agrément qu'il recherchait d'être compris dans la paix générale, et de lui faire doucement sentir, aux occasions qui s'en pouvaient présenter, le peu de considération qu'il méritait des deux couronnes. L'audience se tourna ensuite en conversation.

Ils me firent l'honneur de me parler du cardinal Borgia, arrivé de Rome à Lerma depuis peu de jours, et de ce qu'il leur avait conté de ce pays-là. Dans le cours de cette conversation sur Rome, le roi se mit à rire, regarda la reine, et me dit qu'il leur avait conté la plus plaisante chose du monde. Je souris, comme pour lui demander quoi, sans oser rien dire. Il regarda encore la reine et lui dit : « Cela n'est pas trop bien à dire ; » puis : « Lui dirons-nous ? — Pourquoi non, répondit la reine. — Mais, me dit le roi, c'est donc à condition que vous n'en parlerez à qui que ce soit, sans exception. » Je le promis, et j'ai tenu exactement parole. J'en parle ici pour la première

fois, après la mort du roi d'Espagne, et de ceux que cela regardait ; et je le laisserai apprendre à qui lira ces Mémoires, si jamais après moi quelqu'un leur fait voir le jour. Alors il n'y aurait plus personne que cette histoire puisse intéresser par rapport à celui qu'elle regarde.

Le roi me fit donc l'honneur de me conter que le cardinal Borgia lui avait dit que le cardinal de Rohan, avec toute sa magnificence et les agréments de ses manières flatteuses, remportait peu de crédit et de réputation de Rome, où ses fatuités et le soin de sa beauté, quoique à son âge, avait été jusqu'à se baigner souvent dans du lait pour se rendre la peau plus douce et plus belle ; que, quelque secret qu'il y eût apporté, la chose avait été sue avec certitude, et avait indigné les dévots, et attiré le mépris et les railleries des autres. Et là-dessus le roi et la reine à commenter, et eux et moi à rire de tout notre coeur, car le roi fit ce conte le mieux et le plus plaisamment du monde, et les commentaires aussi. Je les assurai que je n'en étais point scandalisé, parce que je connaissais depuis longtemps quel était ce Père de l'Église. Je n'en dis pas davantage, le terrain n'était pas propre à faire mention de la constitution que le P. Daubenton avait fabriquée tête à tête avec le cardinal Fabroni, créature fidèle des jésuites et maître audacieux de Clément XI, et par eux affichée et publiée à son insu, et sans la lui avoir montrée, comme je l'ai raconté ici en son temps, et dont le cardinal de Rohan a su tirer tant de grands partis pour soi et pour les siens.

Cette audience se termina par toutes les bontés possibles de Leurs Majestés Catholiques. J'eus aussi tout lieu de me louer extrêmement de l'empressement de toute la cour, et de tout genre, à me témoigner la joie de me revoir en bonne santé après une si

dangereuse maladie. J'allai après faire ma cour un moment au prince des Asturies, qui me reçut avec les mêmes bontés qu'avaient fait le roi et la reine, qui tous trois me parurent fort aises de l'arrivée de la princesse, et fort impatients de la voir. En effet, étant retourné dîner en mon quartier, j'appris que Leurs Majestés Catholiques, avec le prince des Asturies, étaient montés avec des habits communs, et sans aucune sorte d'accompagnement, dans un carrosse de suite du duc del Arco, qui allait de leur part complimenter la princesse à Cogollos, lieu assez mauvais à quatre lieues de Lerma, qui en font huit comme celles de Paris à Versailles, ou elle devait arriver de bonne heure, ce même jour 29 janvier. Le duc del Arco la trouva arrivée. Il dit le mot à l'oreille au marquis de Santa-Cruz pour qu'il avertit la duchesse de Monteillano et les dames de se contenir ; puis, introduit chez la princesse, il lui fit son compliment, qu'il allongea exprès pour donner à sa royale suite le temps de la bien considérer. Ensuite il lui demanda la permission de lui présenter une dame et deux cavaliers de sa suite qui avaient un grand empressement de lui rendre leurs respects. Une dame, venue avec deux hommes à la suite d'un troisième, gâta tout le mystère. La princesse se douta de la qualité de ces suivants, se jeta à leurs mains pour les baiser et en fut aussitôt embrassée. La visite se passa en beaucoup d'amitiés d'une part, de respects et de reconnaissance de l'autre ; et au bout d'un quart d'heure Leurs Majestés remontèrent en carrosse et arrivèrent fort tard à Lerma.

J'étais convenu avec Maulevrier, qui, ce même jour était revenu avec moi, de Lerma, dîner chez moi, qu'il s'y rendrait droit le lendemain matin de son quartier, à une lieue du mien, entre six et sept

heures du matin, pour partir ensemble avec tous mes carrosses et nos suites pour aller saluer la princesse à Cogollos. C'était huit lieues à faire, c'est-à-dire seize de ce pays-ci, aller et venir. Il fallait avoir le temps de manger un morceau chez moi au retour, et nous trouver à Lerma pour l'arrivée de la princesse. Nous partîmes donc ensemble à sept heures précises, et les mules nous menèrent grand train. Nous fûmes introduits chez la princesse, qui achevait de s'habiller. Nous lui fûmes présentés, puis je lui présentai le comte de Céreste, mes enfants, le comte de Larges et M. de Saint-Simon. La duchesse de Monteillano, les autres dames, Santa-Cruz aussi, firent tout ce qu'ils purent pour que la princesse nous dît quelque mot, sans avoir pu y parvenir. Ils y suppléèrent par toutes les civilités possibles. Nous n'avions pas de temps à perdre ; moins d'un quart d'heure acheva ce devoir, et nous revînmes chez moi manger un morceau à la hâte, qui fut servi à l'instant, et nous nous en allâmes aussitôt après à Lerma, dont bien nous prit, car nous n'y attendîmes pas une demi-heure.

Dès que j'y fus arrivé, je montai chez le marquis de Grimaldo, quoique je l'eusse vu chez lui la veille. Sa chambre était au bout d'une très grande salle où on avait fait un retranchement pour servir de chapelle. J'avais affaire encore une fois au nonce. Je craignais qu'il ne se souvînt de ce qui s'était passé à la signature, et je ne voulais pas donner prise au cardinal Dubois. Je ne vis donc qu'imparfaitement la réception de la princesse, au-devant de laquelle le roi, la reine, qui logeaient en bas, et le prince, se précipitèrent, pour ainsi dire, presque jusqu'à la descente du carrosse, et je remontai vite à la chapelle, que j'avais déjà reconnue allant chez Grimaldo.

Le prie-Dieu du roi était placé vis-à-vis de l'autel, à peu de dis-

tance des marches, précisément comme le prie-Dieu du roi à Versailles, mais plus près de l'autel, avec deux carreaux à côté l'un de l'autre. La chapelle était vide de courtisans. Je me mis à côté du carreau du roi, à droite tout au bord en dehors du tapis, et je m'amusai là mieux que je ne m'y étais attendu. Le cardinal Borgia, pontificalement revêtu, était au coin de l'épître, le visage tourné à moi, apprenant sa leçon entre deux aumôniers en surplis, qui lui tenaient un grand livre ouvert devant lui. Le bon prélat n'y savait lire ; il s'efforçait, lisait tout haut et de travers. Les aumôniers le reprenaient, il se fâchait et les grondait, recommençait, était repris de nouveau, et se courrouçait de plus en plus, jusqu'à se tourner à eux et à leur secourir le surplis. Je riaais tant que je pouvais, car il ne s'apercevait de rien, tant il était occupé et empêtré de sa leçon. Les mariages en Espagne se font l'après-dînée, et commencent à la porte de l'église comme les baptêmes. Le roi, la reine, le prince et la princesse y arrivèrent avec toute la cour, et [le roi] fut annoncé tout haut. « Qu'ils attendent, s'écria le cardinal en colère, je ne suis pas prêt. » Ils s'arrêtèrent, en effet, et le cardinal continua sa leçon, plus rouge que sa calotte et toujours furibond. Enfin il s'en alla à la porte où cela dura assez longtemps. La curiosité m'aurait fait suivre, sans la raison de conserver mon poste. J'y perdis du divertissement, car je vis arriver le roi et la reine à leur prie-Dieu riant et se parlant, et toute la cour riant aussi. Le nonce arrivant à moi me marqua sa surprise par gestes, et répétant : « Signor, signor ! » et moi, qui avais résolu de n'y rien comprendre, je lui montrai le cardinal en riant, et lui reprochai de ne l'avoir pas mieux instruit pour l'honneur du sacré collège. Le nonce entendait bien le français et l'écorchait fort mal. Cette plaisanterie et



l'air ingénu dont je la faisais, sans faire semblant des démonstrations du nonce, fit si heureusement diversion qu'il ne fut plus question d'autre chose, d'autant plus que le cardinal y donna lieu de plus en plus en continuant la cérémonie, pendant laquelle il ne savait ni où il en était, ni ce qu'il faisait, repris et montré à tous moments par ses aumôniers, et lui bouffant contre eux, en sorte que le roi ni la reine ne purent se contenir, ni personne de ce qui en fut témoin. Je ne voyais que le dos du prince et de la princesse à genoux, sur chacun un carreau, entre le prie-Dieu et l'autel, et le cardinal en face qui faisait des grimaces du dernier embarras. Heureusement je n'eus là affaire qu'au nonce, le majordome-major du roi s'étant placé à côté de son fils, capitaine des gardes en quartier, au bord de la queue du tapis du prie-Dieu. Les grands étaient en foule autour, et tout ce qu'il y avait de gens considérables, et le reste remplissait toute la chapelle à ne se pouvoir remuer.

Parmi ce divertissement que ce pauvre cardinal donnait à tout ce qui le voyait, je remarquai un contentement extrême dans le roi et la reine de voir accomplir ce mariage. La cérémonie finie, qui ne fut pas bien longue, pendant laquelle personne ne se mit à genoux que le roi et la reine, et où il le fallut, les deux mariés, Leurs Majestés Catholiques se levèrent et se retirèrent vers le coin gauche du bas de leur drap de pied, et se parlèrent bas peut-être l'espace d'un bon *credo*, après quoi la reine demeura où elle était, et le roi vint à moi qui étais à la place où j'avais toujours été pendant la cérémonie. Le roi arrivé à moi me fit l'honneur de me dire : « Monsieur, je suis si content de vous en toutes manières ; et de celle en particulier dont vous vous êtes acquitté de votre ambassade auprès de moi, que je veux

vous donner des marques de ma satisfaction, de mon estime et de mon amitié. Je vous fais grand d'Espagne de la première classe, vous et en même temps celui de vos deux fils que vous voudrez choisir pour être grand d'Espagne et en jouir en même temps que vous ; et je fais votre fils aîné chevalier de la Toison d'or. » Aussitôt je lui embrassai les genoux, et je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance et mon désir extrême de me rendre digne des grâces qu'il daignait répandre sur moi, par mon attachement, mes très humbles services et mon plus profond respect. Puis je lui baisai la main, et me tournai pour faire appeler mes enfants, qui furent quelques moments à être avertis et à venir jusqu'à moi, [moments] que j'employai en remerciements redoublés. Dès qu'ils approchèrent, j'appelai le cadet, et lui dis d'embrasser les genoux du roi qui nous comblait de grâces, et qui le faisait grand d'Espagne avec moi. Il baisa la main du roi, en se relevant, qui lui dit qu'il était fort aise de ce qu'il venait de faire. Je lui présentai après l'aîné pour le remercier de la Toison, et qui se baissa fort bas seulement et lui baisa la main. Dès que cela fut fait, le roi alla vers la reine, où je le suivis avec mes enfants. Je me baisai fort bas devant la reine ; je lui fis mon remerciement particulier, puis lui présentai mes enfants, le cadet le premier, l'aîné après. La reine nous reçut avec beaucoup de bonté et nous dit mille choses obligeantes, puis se mit en marche avec le roi, suivis du prince qui donnait la main la princesse, que nous saluâmes en passant, et [ils] retournèrent dans leur appartement. Je voulus les suivre, mais je fus comme enlevé par la foule qui s'empressa autour de moi à me faire des compliments. J'eus grande attention à répondre à chacun le plus convenablement, et à tous le plus poliment qu'il me fut possible ; et

quoique je ne m'attendisse à rien moins, qu'à recevoir ces grâces dans ce moment, et que je n'eusse qu'une certitude vague par. Grimaldo, et de lui-même et indéfinie pour le temps, il me parut depuis que toute cette nombreuse cour fut contente de moi.

J'affectai fort de témoigner aux grands d'Espagne que j'avais toute ma vie eu une si haute idée de leur dignité, qu'encore que j'eusse l'honneur d'être revêtu de la première du royaume de France, je me trouvais fort honoré de l'être de la leur. Je n'en dissimulai pas ma joie, ni combien j'étais sensible au bonheur de mon second fils, pour lequel je leur demandai leurs bontés. Je n'oubliai pas aussi de témoigner aux chevaliers de la Toison combien j'étais touché de l'honneur que mon fils aîné recevait, et moi avec lui de sa promotion à ce noble et grand ordre, et je tâchai de n'oublier rien de tout ce qui pouvait le plus leur marquer l'estime que je faisais des Espagnols, et des dignités et des honneurs de l'Espagne, et répondre le mieux à l'empressement, pour ne pas dire à l'accablement de leurs compliments à tous, ainsi que ma reconnaissance pour les bontés et les grâces que je recevais de Leurs Majestés Catholiques. Mes enfants que la foule qui fondait sans cesse sur nous sépara bientôt de moi, firent de leur mieux de leur côté ; et cela dura plus d'une heure dans sa force, et longtemps après de ceux de moindre qualité qui n'avaient pu nous approcher plus tôt ; et je tâchai, suivant leurs degrés, de ne pas moins bien [les] recevoir et [leur] répondre que j'avais fait aux autres. Je ne me contentai pas d'avoir vu Grimaldo dans cette foule. Dès que je fus un peu débarrassé, je remontai chez lui et lui fis les remerciements que je lui devais avec grande effusion de coeur. J'étais, en effet, au comble de nia joie de me voir arrivé au

seul but qui m'avait fait désirer l'ambassade en Espagne, et je le lui devais presque entièrement.

Revenons maintenant un moment sur nos pas pour reprendre de suite ce que j'ai omis, pour ne le pas interrompre. La modestie et la gravité des Espagnols ne leur permet pas de voir coucher des mariés : le souper de noce fini, il se fait un peu de conversation, assez courte, et chacun se retire chez soi, même les plus proches parents, hommes et femmes de tout âge, après quoi les mariés se déshabillent chacun en son particulier, et se couchent sans témoins que le peu de gens nécessaires à les servir, tout comme s'ils étaient mariés depuis longtemps. Je n'ignorais pas cette coutume et je n'avais reçu aucun ordre là-dessus. Néanmoins, prévenu des nôtres, je ne pouvais regarder comme bien solide un mariage qui ne serait point suivi de consommation au moins présumée.

On était convenu, à cause de l'âge et de la délicatesse du prince des Asturies, qu'il n'habiterait avec la princesse que lorsque Leurs Majestés Catholiques le jugeraient à propos, et on comptait que ce ne serait d'un an, tout au moins. Je témoignai ma peine là-dessus au marquis de Grimaldo, à Lerma ; je n'y gagnai rien ; il était Espagnol, et il ne fit que tâcher de me rassurer sur une chose où il ne voyait pas qu'il se pût rien changer. Outre que je n'eus que quelques moments avec lui, je crus ne devoir pas insister, et lui laisser, au contraire, croire que je me tenais pour battu, de peur que s'il apercevait plus d'opiniâtreté, et que j'en voulusse parler au roi et à la reine, il ne me gagnât de la main à l'instant, et, les prévint à maintenir la coutume établie, et qui, jusqu'alors, n'avait jamais été enfreinte ; mais résolu à part moi de n'en pas demeurer là, puisque, au pis aller, je ne réussirais

pas, et ma tentative demeurerait ignorée. Ainsi dans l'audience que j'eus à Lerma, et que j'ai racontée après avoir fini ce qui regardait la Toison de l'empereur et le duc de Lorraine, je me mis à parler du mariage, et de l'un à l'autre, de la consommation, en approuvant fort le délai que demandait l'âge et la délicatesse du prince. De là je vins à la joie que recevrait M. le duc d'Orléans d'en apprendre la célébration ; et je me mis à les flatter sur l'extrême honneur qu'il recevrait de ce grand mariage, de sa sensibilité là-dessus, et plus, s'il se pouvait encore, d'un gage si précieux et si certain du véritable retour de l'honneur des bonnes grâces de Leurs Majestés Catholiques, que j'étais témoin qu'il avait toujours si passionnément désiré. Je fis là une pause pour voir l'effet de ce discours ; et comme il me parut répondre au dessein qui me l'avait fait tenir, je m'enhardis à ajouter que plus cet honneur était grand et si justement cher à M. le duc d'Orléans, plus il était envié de toute l'Europe et des Français mal intentionnés pour le régent, et plus la solidité du mariage lui était importante : que je n'ignorais pas les usages sages et modestes de l'Espagne, mais que je n'en étais pas moins persuadé qu'ils se pouvaient enfreindre en faveur d'un objet aussi grand que l'était le dernier degré de solidité dans un cas aussi singulier, et que je regarderais comme le comble des grâces de Leurs Majestés pour M. le duc d'Orléans, et de la certitude de ce retour si précieux, si cher et si passionné pour lui, de l'honneur de leur amitié, en même temps la marque la plus éclatante de l'intime et indissoluble union des deux branches royales, et des deux couronnes à la face de toute l'Europe, si Leurs Majestés voulaient permettre qu'il en fût usé dans ce mariage, comme Sa Majesté avait été elle-même témoin qu'il en

avait été usé au mariage de Mgr le duc de Bourgogne, qui ne fut que si longtemps après avec M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne.

Le roi et la reine me laissèrent tout dire sans m'interrompre. Je le pris à bon augure. Ils se regardèrent, puis le roi lui dit : « Qu'en dites-vous ? — Mais vous-même, monsieur, » répondit-elle. Là-dessus, je repris la parole, et leur dis que je ne voulais point les tromper ; que je leur avouais que je n'avoir aucun ordre là-dessus ; que cette matière n'avait été traitée avec moi, ni de bouche avant mon départ, ni par écrit dans mes instructions, ni depuis mon départ de Paris dans aucune dépêche ; que ce que je prenais la liberté de leur représenter là-dessus, venait uniquement de moi et de mes réflexions et qu'en cela je croyais ne parler pas moins avec l'attachement d'un vrai serviteur des deux couronnes, en vrai Français, en bon Espagnol, qu'en serviteur de M. le duc d'Orléans, par l'effet qui en résulterait dans les deux monarchies et dans toute l'Europe ; qu'on y désespérerait alors de pouvoir opérer des conjonctures qui pussent faire regarder de bon oeil ce mariage comme possible à séparer, et par conséquent à travailler profondément et à tout ce qui pourrait y conduire ; enfin que toute l'Europe conjurée pour rompre l'union des deux couronnes, dont la durée intime opérerait nécessairement toute la grandeur et la puissance, telle que la même union des deux branches de la maison d'Autriche l'a opérée en sa faveur, abandonnerait enfin le dessein d'y attenter de nouveau, le regardant comme impossible, après avoir vu l'Espagne si attachée à ses usages, y contrevenir pour la première fois, uniquement pour donner à ce mariage le dernier degré d'indissolubilité, selon l'opinion de toutes les nations, encore que, selon la sienne, il ne lui en manquât aucune sans cette formalité.

Ces raisons emportèrent Leurs Majestés Catholiques ; elles se regardèrent encore, se dirent quelques mots bas, puis le roi me dit : « Mais si nous consentions à ce que vous proposez, comment entendriez-vous faire ? » Je répondis que rien n'était plus aisé et plus simple ; que Sa Majesté en avait vu le modèle au mariage de Mgr le duc de Bourgogne ; mais qu'il était inutile de laisser entrevoir la résolution qui en serait prise avant le temps de l'exécution, pour éviter les discours de gens ennemis de toute nouveauté, et qui n'en verraient pas d'abord les raisons si solides et si importantes ; que supposé que Leurs Majestés voulussent bien embrasser un parti qui paraissait si nécessaire, il suffirait d'en faire doucement répandre la résolution dans le grand bal qui devait précéder le coucher, où le spectacle d'un lieu si public arrêterait les raisonnements, et où la chose serait sue à temps de retenir les spectateurs après le bal, par le désir de faire leur cour, et par la curiosité d'être témoins de chose pour eux si nouvelle ; que pour l'exécution, Leurs Majestés seules, avec le pur nécessaire, assisteraient au déshabiller, les verraient mettre au lit, feraient placer aux deux côtés du chevet le duc de Popoli près du prince, la duchesse de Monteillano près de la princesse, et tous les rideaux entièrement ouverts des trois côtés du lit ; feraient ouvrir les deux battants de la porte, et entrer toute la cour, et la foule s'approcher du lit, laisser bien remplir la chambre de tout ce qu'elle pourrait contenir ; avoir la patience d'un quart d'heure pour satisfaire pleinement la vue de chacun ; puis faire fermer les rideaux en présence de la foule et la congédier, pendant quoi le duc de Popoli et la duchesse de Monteillano auraient soin de se glisser sous les rideaux, et de ne pas perdre un instant le prince et la princesse de

vue, et la foule sortie des antichambres jusqu'au dernier, faire lever le prince et [le] conduire dans son appartement.

Le roi et la reine approuvèrent tout ce plan, et après quelque peu de conversation et de raisonnements là-dessus, me promirent de le faire exécuter de la sorte, et je leur en fis tous mes très humbles remerciements. J'eus tout lieu de juger que mes raisons les avaient frappés, par la facilité avec laquelle ils s'y rendirent, et que la chose même, toute nouvelle et singulière qu'elle fût en Espagne, ne leur déplaisait pas, parce que ce fut après tous ces propos, et m'avoir promis l'exécution, que Leurs Majestés se mirent sur le cardinal Borgia, sur Rome, et qu'elles finirent par me raconter cette ridicule histoire du cardinal de Rohan, qui les divertit tant et moi aussi, que j'ai déjà rapportée. Je sortis donc de l'audience fort content, et m'en retournerai dîner à mon quartier sans retourner chez Grimaldo que j'avais vu auparavant, et qui m'aurait pu faire des difficultés que je voulais d'autant plus éviter que je savais qu'il ne verrait le roi ni la reine de toute cette journée, parce qu'ils allaient à la messe quand je sortis d'auprès de Leurs Majestés, dîner tout de suite et monter en carrosse pour suivre, comme je l'ai dit, le duc del Arco à Cogollos, d'où ils ne pouvaient revenir que fort tard, comme ils firent.

Le lendemain après le mariage, et que je fus un peu libre de foule et de compliments, je montai avec mes enfants chez Grimaldo. À moitié du degré, je fus atteint par un des trois domestiques intérieurs français, qui me cherchait et qui me dit que le roi lui avait ordonné de me dire qu'il y aurait au bal une embrasure de fenêtre où je trouverais un tabouret pour le nonce, un pour moi, un autre pour Maulevrier, et un quatrième que Sa Majesté avait expressément



commandé pour mon fils aîné qui relevait d'une seconde maladie qu'il avait eue dans mon quartier pendant ma petite vérole. Je fus fort touché d'une attention du roi si pleine de bonté ; mais j'en sentis en même temps toute la distinction de mon fils, ni duc, ni grand, assis où nul duc, ni grand ne s'assied point, que les trois par charges, que j'ai expliqués ailleurs, et traité comme les ambassadeurs. Je compris à l'instant combien cet honneur singulier pourrait faire de peine aux grands et blesser même les Espagnols. Je répondis donc avec tous les respects et les remerciements possibles, que je suppliais le roi de me permettre de renvoyer mon fils aîné avant le bal, parce que sa santé était encore si faible qu'il avait besoin de ce repos, après la fatigue de toute cette journée, et j'évitai de la sorte -un honneur qui aurait pu 'donner lieu à du mécontentement. J'achevai ensuite de monter l'escalier et d'aller chez le marquis de Grimaldo.

Mes remerciements faits, je renvoyai mes enfants, puis je dis à Grimaldo que n'ayant pas eu le temps de le voir depuis mon audience de la veille, je venais l'informer de ce qui s'y était passé, quoiqu'il le sût sans doute, si l'embarras de ces journées si remplies lui avait laissé le loisir de voir Leurs Majestés. Je lui déduisis ce qui avait regardé l'empereur, la Toison et le duc de Lorraine ; puis j'ajoutai que mes réflexions sur l'importance du coucher public m'affectant toujours, nonobstant ce qu'il m'avait répondu là-dessus, je n'avais pu me tenir d'en parler au roi et à la reine, et je lui dis toutes les mêmes choses que je leur avais représentées. Soit que ce ministre fit semblant d'ignorer ce qu'il savait, soit qu'en effet l'embarras de ces journées si pleines eût empêché son travail avec Leurs Majestés, je vis se peindre une curiosité extrême dans ses yeux et dans sa physionomie ; et [lui]

m'interrompre plusieurs fois pour m'en demander le succès. Avant que de le satisfaire, je voulus lui déduire toutes mes raisons pour tâcher de le persuader au moins sur une chose accordée, et je finis par lui dire qu'elle l'était, et lui témoigner combien M. le duc d'Orléans y serait sensible, et à quel point j'étais moi-même touché de la complaisance de Leurs Majestés. Grimaldo, en habile homme, peut-être y entra-t-il aussi de l'amitié pour moi, prit la chose de fort bonne grâce. Il me dit que ce qui abondait ne nuisait point ; mais que la cour serait bien surprise. Je l'avertis que cela ne se saurait qu'au bal, et après un peu d'entretien, je le quittai. Je voulais éviter l'improbation des Espagnols, et je crus ne pouvoir mieux m'y prendre qu'en mettant de mon côté le marquis de Villena, Espagnol au dernier point, et qui, par son âge, sa charge de majordome-major, et plus encore par sa considération personnelle et le respect universel qu'on lui portait, arrêterait tout par son approbation, si je pouvais la tirer de lui.

Je l'avais toujours singulièrement cultivé dans le peu de temps que j'avais eu à le pouvoir faire, et il y avait continuellement répondu avec toute sorte d'attention, même d'amitié, jusqu'à m'être venu voir à Villahalmanzo, avant que j'eusse pu aller à Lerma. J'allai donc chez lui au sortir de chez Grimaldo, et lui dis que je venais lui faire une confidence, bien fâché que les occupations de ces deux journées ne m'eussent pas permis de le consulter auparavant, comme je le voulais. De là je lui expliquai toutes mes raisons pour le coucher public, et ma peine de ce qui y pouvait blesser les Espagnols. Je m'étendis flatteusement sur ce dernier point, et j'ajoutai qu'après le combat qui s'était passé en moi-même entre cette considération et l'importance de donner le dernier degré de solidité au mariage, j'avais estimé que

mon devoir et l'intérêt des deux couronnes devait prévaloir. Il me laissa tout exposer, puis me répondit que ces raisons étaient, en effet, très fortes ; que les usages des différents pays n'étaient pas des lois qui ne dussent pas céder à des considérations aussi importantes ; que pour lui, il n'y voyait aucun inconvénient, et qu'il ne croyait pas, non plus, que personne y en pût trouver, quand les raisons d'innover, pour cette fois, seraient connues et pesées. Cette réponse, faite de bonne grâce par un seigneur d'un si grand poids, me mit fort à mon aise. Je le lui témoignai, et après lui avoir fait entendre la manière de l'exécution convenue par Leurs Majestés, je le suppliai de vouloir bien s'expliquer au sortir du bal, un peu publiquement, de la même manière qu'il venait de le faire avec moi, pour disposer le gros du monde à penser de même et l'entraîner par l'autorité de son suffrage. Je le flattai là-dessus, comme il le méritait. Il me promit très honnêtement de s'expliquer comme je le désirais. Il me tint exactement parole, et le succès en fut tel que personne n'osa se montrer scandalisé d'une nouveauté si grande et si peu attendue, qui alors, ni depuis, ne reçut aucun blâme de personne.

Content au dernier point de ces précautions, j'allai souper avec tous les Français de marque chez le duc del Arco, qui nous avait invités, où plusieurs des plus distingués de la cour se trouvèrent. Le souper fut à l'espagnole, mais une oille<sup>1</sup> excellente suppléa à d'autres mets auxquels nous étions peu accoutumés, avec d'excellent vin de la Manche. Le vin et l'huile que les seigneurs font faire chez eux,

---

<sup>1</sup>On appelle *oille*, une espèce de potage, où entrent des viandes et des légumes de diverses sortes. Ce mot vient de l'espagnol *olla*.

pour eux, sont admirables, et condamnent bien la paresse publique qui des thèmes crus en fait dont on ne peut pas seulement souffrir l'odeur. On y servit aussi de petits jambons vermeils, fort rares en Espagne même, qui ne se font que chez le duc d'Arcos<sup>2</sup> et deux autres seigneurs, de cochons renfermés dans des espèces de petits parcs, remplis de halliers où tout fourmille de vipères, dont ces cochons se nourrissent uniquement. Ces jambons ont un parfum admirable, et un goût si relevé et si vivifiant qu'on en est surpris, et qu'il est impossible de manger rien de si exquis. Le souper fut long, abondant, plein de joie et de politesse, bien et magnifiquement servi. En sortant de table nous passâmes tous dans les appartements du roi, où tout était déjà prêt pour le bal.

Toute la cour était en partie arrivée, le reste suivit incontinent. L'attente après fut courte. Leurs Majestés et Leurs Altesses parurent bientôt, et la reine ouvrit le bal avec le prince des Asturies. Ce bal fut disposé comme celui de Madrid, que j'ai décrit. Ainsi je me dispenserai de la répétition. Le nonce, Maulevrier et moi le vîmes de l'embrasure d'une fenêtre, de dessus nos tabourets. Mais je n'eus pas grand repos sur le mien, tant on me fit danser de menuets et de contredanses. J'avais un habit d'une extrême pesanteur, les mouvements continuels de cette journée et de la veille m'avaient extrêmement fatigué ; mais c'était la fête du mariage, je venais d'obtenir au delà de ce que j'avais pu y désirer ; par là, c'était aussi ma fête particulière, j'aurais eu mauvaise grâce de rien refuser. Ce bal fut fort gai sans déroger en rien à la majesté et à la dignité. Il dura jusque vers deux

---

<sup>2</sup>Saint-Simon a écrit le duc d'Arcos ; mais il faut lire le duc del Arco.

heures après minuit. Le nonce seul assis, avec Maulevrier et moi, car nul autre ambassadeur ne parut à Lerma ; le duc d'Abrantès, évêque de Cuença debout, ainsi qu'un autre évêque voisin ; deux évêques *in partibus* suffragants de Tolède ; et le grand inquisiteur, qui avaient assisté sans fonctions au mariage, furent au bal tout du long en rochet et camail, leur bonnet à la main. L'évêque diocésain de Burgos, exilé pour son attachement fort marqué à l'archiduc et à la maison d'Autriche, ne put s'y montrer, et le cardinal Borgia n'y put être par ses prétentions. On sut au bal qu'il y aurait coucher public. Il ne m'en parut que de la surprise, mais nul mécontentement. Personne ne s'en alla après le bal : on attendit pour voir ce coucher.

Au sortir du bal, tout le monde suivit le roi et la reine dans l'appartement de la princesse, et attendit dans les antichambres. Il n'entra dans la chambre que le service nécessaire. J'y fus appelé. La toilette fut courte ; Leurs Majestés et le prince extrêmement gais. Tout se passa comme j'ai expliqué qu'il avait été résolu, et je regagnai Villahalmanzo, et mon lit dont j'avais un extrême besoin.

Ce ne fut pas pour y demeurer longtemps. Le lendemain, 21 janvier, il fallut me trouver de bonne heure à Lerma pour la cérémonie de la Vélotion. C'est qu'en Espagne où on marie l'après-dînée ou le soir, la noce entend le lendemain la messe du mariage qui n'a pu se dire la veille, pendant laquelle se font les cérémonies extérieures, et où les mariés sont mis sous le poêle. J'allai, en arrivant, chez le marquis de Grimaldo, puis tout de suite prendre mon poste de la veille, où bientôt après toute la cour arriva.

Le prie-Dieu du roi et les carreaux en avant pour le prince et la princesse étaient disposés comme la veille, et le cardinal Borgia

tout revêtu, étudiant encore sa leçon avec ses aumôniers, n'avait plus que sa chasuble à prendre, ce qu'il fit, dès que le roi et la reine entrèrent, suivis du prince qui donnait la main à la princesse. Le nonce, qui vint en même temps, me fit civilité, se mit auprès de moi, du côté de l'autel, comme la veille, et m'y parut tout accoutumé. Maulevrier, qui au mariage était un peu derrière moi, du côté d'en bas, ne parut point, et nous sûmes après, car il ne m'en avait pas ouvert la bouche, qu'il était parti ce même matin de son quartier pour retourner à Madrid. Le cardinal dit la messe basse où il ne me parut guère plus habile qu'aux cérémonies, et se barbouilla fort encore en celles qui restaient à faire. La messe finie, j'accompagnai Leurs Majestés chez elles, qui s'amuserent avec moi des embarras du cardinal. Et comme elles rentraient, je leur demandai la permission de prendre congé d'elles au sortir du dîner, parce qu'elles partaient le lendemain pour Madrid. J'oublie de marquer que le poêle fut tenu par deux aumôniers du roi qu'on appelle en Espagne sommelières de courtine. Je crois que ce nom leur vient de ce que, jusqu'à Philippe V, tout l'enfoncement où on place le prie-Dieu du roi, lorsqu'il tient chapelle, et dont j'ai décrit la séance ailleurs, était tout enfermé de rideaux, qu'on appelle en espagnol *cortinas*, et que la fonction des aumôniers du roi était de relever un peu le rideau, lorsque cela était nécessaire, pour recevoir l'encens, baiser l'Évangile, etc.

J'allai avec nos Français d'élite dîner chez le duc del Arco, en grande et illustre compagnie, où nous étions invités, et où le repas fut magnifique comme la veille. Je ne m'y oubliai pas encore à l'oille ni aux jambons de vipères. Les Espagnols étaient toujours ravis de voir un Français s'accommoder du safran, surtout d'en

trouver toujours chez moi en plusieurs mets, et de m'en voir manger avec plaisir. Pour dans le pain et dans la salière, où ils en mettent volontiers, je ne pus pousser jusque-là mon goût ni ma complaisance. Le dîner fut long et gai.

La surprise de l'absence de Maulevrier fit à demi bas le tour de la table, et fut d'autant plus blâmée qu'il n'était pas aimé. Je fus sobre sur cet article, mais on n'en dit pas moins. Je ne lui avais point parlé de mes réflexions sur le coucher public. Je gardais avec lui l'extérieur le plus exact, mais j'avais lieu de me dispenser des consultations et des confidences. Je ne lui dis que vers le milieu du bal que toute la cour serait admise à voir les deux époux au lit, mais crûment, comme une nouvelle, sans le plus léger détail. Il m'en parut étonné à l'excès, puis tout renfrogné me demanda comment une chose si étrange et si nouvelle en Espagne avait pu être résolue. Je lui répondis simplement que Leurs Majestés l'avaient jugé à propos ainsi, et tout de suite je me mis à parler sur le bal et sur la danse. Du reste du bal et du soir, il ne me parla presque plus, et toujours d'un air chagrin. Ce n'en fut qu'une dose ajoutée de plus. Ma grandesse et l'éclat des compliments et de l'applaudissement public le hérissa tellement qu'il ne put se contenir, jusque-là que les courtisans se divertirent à lui en parler, quelques-uns même à lui en faire compliment comme d'une chose agréable à la France, pour l'embarrasser et s'en attirer des réponses sèches et brusques. Ils l'appelaient le chat fâché et se moquaient de lui ; à moi-même il ne put s'empêcher de m'en faire un compliment sur ce même ton, et fort court, que je pris pour bon, avec tous les remerciements possibles. Il n'eut pas même la patience de les écouter jusqu'au bout, et s'en alla d'un autre côté. À mes enfants à peine leur

dit-il un mot brusque en passant. Le coucher public, qu'il n'apprit que comme je viens de le rapporter, le courrouça apparemment encore. Il s'en dépitait par s'en aller le lendemain sans m'en dire un mot ni à personne, et manquer ainsi de propos délibéré une fonction où le caractère dont il était honoré l'obligeait d'être présent.

Un autre homme parut aussi fort mécontent, et me surprit au dernier point. Ce fut La Fare, à qui le roi d'Espagne donna la Toison, en même temps qu'à mon fils aîné. Qui eût dit à son père que ce fils aurait la Toison, jamais il n'aurait pu le croire. Toutefois me voyant fait grand d'Espagne, et conjointement avec mon second fils, cet homme si fort du monde, doux, poli, gai, en reçut les compliments avec un sec, un court, un air, un ton qu'il ne pouvait avoir emprunté que de Maulevrier. Il se méconnut assez pour m'en faire ses plaintes. Quel qu'en fût mon étonnement, je ne crus pas devoir le lui témoigner, mais le traiter en malade, avec complaisance ; ainsi [je] tâchais là, comme depuis à Madrid, de le porter à des manières qui ne dégoûtassent ni le roi ni sa cour, et qui ne lui fermassent pas les voies de ce qu'il désirait, mais que je savais bien qu'il était hors de portée d'obtenir. Il se servit tant qu'il put, et très mal à propos, du nom du régent et du cardinal Dubois, auprès de Grimaldo, et même avec d'autres seigneurs, familiers chez moi, qui après, riaient et haussaient les épaules, et m'exhortaient de tâcher à le faire rentrer en lui-même.

Cette ambition lui tourna tellement la tête, qu'il se mit à hasarder des propos comme s'il était ambassadeur de M. le duc d'Orléans, et à le prétendre. En me pressant sur sa grandesse, il me lâcha quelques traits de cette prétention que je ne pus lui passer comme le reste. La grandesse était une chimère personnelle, mais l'appuyer de cette pré-



tention d'ambassade portait sur M. le duc d'Orléans. Je lui remontrai donc que quelque grand prince que fût M. le duc d'Orléans, par sa naissance et par sa régence, il ne laissait pas d'être sujet du roi, dont la qualité ne comportait pas d'envoyer en son nom des ambassadeurs, pas même des envoyés ayant le caractère et les honneurs qu'ont les envoyés des souverains ; qu'il n'avait qu'à voir son instruction et son titre, où je m'assurais qu'il ne trouverait rien qui pût favoriser cette idée ; que de plus connaissant M. le duc d'Orléans autant qu'il le connaissait, et le cardinal Dubois aussi, il devait craindre que cette prétention leur revint, qu'ils trouveraient sûrement extrêmement mauvaise, et qui donnerait lieu à ses ennemis d'en profiter dès à présent dans le public, et dans la suite auprès du roi, en accusant M. le duc d'Orléans de vouloir déjà trancher du souverain, dans l'impatience de le devenir en effet, par des malheurs qu'on ne pouvait assez craindre ; ce qui donnerait un nouveau cours aux horreurs tant débitées et si souvent renouvelées. Mais les vérités les plus palpables ne trouvent point d'entrée dans un esprit prévenu et que l'ambition aveugle.

La Fare se mit à pester contre la faiblesse de M. le duc d'Orléans, qui ne se souciait point de sa grandeur, et me voulut persuader que mon attachement pour lui y devait suppléer en cette occasion. Je me tus, car que répondre à une pareille folie ? et ce silence lui persuada que je ne voulais pas qu'il fût ambassadeur ni grand d'Espagne comme je l'étais. Pour grand, j'en aurais été bien étonné. C'eût été donner à un gentilhomme chargé des remerciements de M. le duc d'Orléans ce qui se pouvait donner de plus grand, et la même chose, pour ne parler ici que des caractères, qui était donnée à l'ambassadeur extraordinaire du roi venu pour faire la demande de l'infante et en

signer le contrat de mariage. Mais quelque étrange que cela eût été, je me serais bien gardé de mettre le moindre obstacle à la fortune d'un gentilhomme, comme, par cette même raison, il n'avait tenu qu'à moi d'empêcher Maulevrier d'être ambassadeur, et je n'avais pas voulu le faire, quoique je ne l'eusse jamais vu, et que je connusse la naissance des Andrault pour bien plus légère encore que celle de La Fare. Par cette même raison, j'aurais trouvé aussi fort bon que ce dernier fût ambassadeur de M. le duc d'Orléans, ou même en eût usurpé le traitement, si ce n'avait pas été une folie, une chose impossible, et d'ailleurs une chimère que M. le duc d'Orléans aurait fort désapprouvée, et qui lui aurait été en effet très préjudiciable.

Je n'oubliai pas à représenter à La Fare que feu Monsieur, fils, frère, gendre, beau-père et beau-frère de rois, n'avait jamais eu d'envoyés nulle part, tels qu'ont les souverains, mais dépêché seulement en Espagne, en Angleterre, etc., des personnes distinguées de sa cour pour faire ses compliments aux rois et aux princes, aux occasions qui s'en sont présentées, comme lui-même l'était actuellement par M. le duc d'Orléans, son fils. Mais nulle raison ne put prendre sur La Fare. Il se persuada que mon intérêt m'empêchait de le servir et de le faire réussir, de manière qu'il me bouda longtemps, et me vit assez peu. Cette folie d'ambassade, jusqu'à des plaintes de n'avoir pas été reçu et de n'être pas traité avec les honneurs qui lui étaient dus, commençaient à être fort sues<sup>3</sup>, dont Grimaldo ne me cacha pas qu'il était fort scandalisé ; j'en craignis donc le contre-coup

---

<sup>3</sup>L'irrégularité de cette phrase s'explique, parce que Saint-Simon y fait accorder le verbe et le participe avec le mot *plaines*.

en France, et de recevoir des reproches de mon silence et de ma tolérance là-dessus. Pour la tolérance, je n'avais rien à y faire ; mais pour le silence, je le rompis. J'en écrivis donc un petit mot au cardinal Dubois, mais court et fort en douceur. Il ne m'y répondit pas de même sur La Pare, et lui écrivit de façon qu'il n'osa plus parler de caractère. Je crois que cette lettre ne m'accommoda pas avec lui.

Cette conduite avec moi, à qui il avait toute l'obligation de cet agréable voyage, et de la Toison qu'il lui valait, m'engagea à en écrire à Belle-Ile, à la prière duquel j'avais demandé La Fare à M. le duc d'Orléans pour aller de sa part en Espagne. Je lui parlai au long de sa chimère d'ambassade, et ce que j'avais tu au cardinal Dubois de la grandesse qu'il voulait ; enfin de sa conduite avec moi. Belle-Ile avait trop d'esprit et de sens pour ne pas voir et sentir tout ce que c'était que ce procédé et ces chimères, et me le manda franchement, et qu'il en écrivait de même à La Fare sur tout ce qui me regardait. Ce ne fut pourtant que tout à la fin de mon séjour en Espagne que La Fare reprit peu à peu ses véritables errements avec moi, et depuis notre retour en France nous avons été amis. Il a bien su depuis pousser sa fortune, et par de bien des sortes de chemins, toutefois pourtant sans intéresser son honneur. Il est étonnant combien l'ambition ouvre l'esprit le plus médiocre, et combien il est des gens à qui tout réussit, dont on ne se douterait jamais. J'ai voulu raconter toute cette aventure de suite. Retournons chez le duc del Arco d'où nous sommes partis.

## CHAPITRE VI.

1722

MA CONDUITE EN FRANCE SUR LES GRÂCES REÇUES EN ESPAGNE. - PARRAINS DE MES DEUX FILS. - PRINCESSE DES ASTURIES FORT INCOMMODÉE. - INQUIÉTUDE DU ROI ET DE LA REINE, QUI ME COMMANDENT DE LA VOIR TOUS LES JOURS, CONTRE TOUT USAGE EN ESPAGNE. - ILS ME CONFIENT LES CAUSES SECRÈTES DE LEURS ALARMES, SUR LESQUELLES JE LES RASSURE. - COUVERTURE DE MON SECOND FILS. - LE CORDON BLEU DONNÉ AU DUC D'OSSONE. - JE PROUVE À M. LE DUC D'ORLÉANS QU'IL POUVAIT ET QU'IL DEVAIT FAIRE LUI-MÊME LE DUC D'OSSONE CHEVALIER DE L'ORDRE, ET LUI PROPOSE SEPT OU HUIT COLLIERS POUR L'ESPAGNE, LORS DE LA GRANDE PROMOTION, DONT UN POUR GRIMALDO. - L'ORDRE OFFERT AU CARDINAL ALBANE ET REFUSÉ PAR LUI. - OFFICE AU CARDINAL GUALTERIO, À QUI LE FEU ROI L'AVAIT PROMIS. - CHAVIGNY

EN ESPAGNE, MAL REÇU ; SON CARACTÈRE. - CHAVIGNY À MADRID. - SA MISSION, ET DE QUI. - VISION DU DUC DE PARME LA PLUS INEPTÉ SUR CASTRO ET RONCIGLIONE. - FAUSSETÉ PUANTE DE CHAVIGNY SUR LE DUC DE PARME. - CHAVIGNY CHARGÉ PAR LE DUC DE PARME DE PROPOSER LE PASSAGE ACTUEL DE L'INFANT DON CARLOS À PARME AVEC SIX MILLE HOMMES, DONT LE DUC DE PARME AURAIT LE COMMANDEMENT, LES SUBSIDES, ET L'ADMINISTRATION DU JEUNE PRINCE. - CHAVIGNY SANS ORDRE NI AUCUNE RÉPONSE DU CARDINAL DUBOIS SUR LE PASSAGE DE DON CARLOS EN ITALIE ; SANS LETTRE DE CRÉANCE NI INSTRUCTION DU CARDINAL DUBOIS POUR LA COUR D'ESPAGNE. - ORDRE DE LUI SEULEMENT D'Y SERVIR LE DUC DE PARME, MAIS SANS Y ENTRER EN TROP DE DÉTAILS SUR CASTRO ET RONCIGLIONE. - TABLEAU DE LA COUR INTÉRIEURE D'ESPAGNE. - CHAVIGNY SE MONTRE À PECQUET VOULOIR UN ÉTABLISSEMENT ACTUEL À DON CARLOS EN ITALIE. - MULTIPLICITÉ À LA FOIS DES MINISTRES DE FRANCE À MADRID PUBLIQUEMENT ODIEUSE ET SUSPECTE À LA COUR D'ESPAGNE. - DANGERS ET ABSURDITÉ DU PASSAGE ACTUEL DE DON CARLOS EN ITALIE, SANS AUCUN FRUIT À EN POUVOIR ESPÉRER. - CHIMÈRE RIDICULE DE L'INDULT. - MON EMBARRAS DU SILENCE OPINIÂTRE DU CARDINAL DUBOIS SUR LE PROJET DU PASSAGE DE DON CARLOS EN ITALIE. - MESURES QUE JE PRENDS EN FRANCE ET EN ESPAGNE POUR FAIRE ÉCHOUER LA PROPOSITION DU PASSAGE DE DON CARLOS EN ITALIE, QUI RÉUSSISSENT. - JE MÈNE CHAVIGNY AU MARQUIS DE GRIMALDO, ET LE PRÉSENTE AU ROI ET À LA REINE D'ESPAGNE, DESQUELS

IL EST EXTRÊMEMENT MAL REÇU. - IL ÉCHOUE SUR LES DEUX AFFAIRES QU'IL ME DIT L'AVOIR AMENÉ À MADRID.

Après dîner et un peu de conversation, j'allai chez le roi et la reine qui m'avaient permis d'aller prendre congé d'eux. Je renouvelai mes remerciements sur le coucher public, que je leur dis, comme il était vrai, n'avoir été désapprouvé de personne, et les miens ensuite sur les grâces que je venais de recevoir, qui furent tous reçus avec beaucoup de bonté. Je pris congé jusqu'à Madrid. J'allai de là prendre congé du prince des Asturies et dire adieu au marquis de Villena, de chez qui je retournai en mon quartier faire mes dépêches et écrire quantité de lettres à famille et à amis, pour leur donner part des grâces que je venais de recevoir. J'en eus tant à faire que j'y donnai tout le lendemain 22 que la cour partait de Lerma, et je ne partis avec tout ce qui était avec moi que le lendemain 23 janvier. L'embarras n'était pas médiocre de mander à M. le duc d'Orléans et au cardinal Dubois que je m'étais passé de leurs lettres, et que sans ce secours j'avais si promptement et si agréablement reçu toutes les grâces de Leurs Majestés Catholiques dont j'avais à rendre compte au régent et à son ministre. J'étais peu en peine de M. le duc d'Orléans dont la légèreté et l'incurie sur les petites choses, et trop souvent sur les grandes, me rassurait sur le peu d'impression qu'il en recevrait. Mais il n'en était pas de même du cardinal Dubois, qui n'avait fait les deux lettres de cette étrange faiblesse que dans l'espérance de me faire manquer le but qui m'avait fait demander et obtenir à son insu l'ambassade d'Espagne, qui serait d'autant plus piqué que j'y fusse arrivé malgré lui, et qui n'oublierait rien pour aigrir s'il pouvait M. le duc d'Orléans là-dessus.

Je pris donc le parti d'écrire à ce prince une lettre désinvolte et courte là-dessus, suivant son goût, mais pleine de toute la reconnaissance que je devais à sa volonté, au cardinal Dubois un verbiage où je me répandis avec profusion en reconnaissance, et où je lui fis accroire que ce n'était qu'à ces deux lettres non présentées, mais toutefois lues par Grimaldo à Leurs Majestés Catholiques, que je devais les grâces que j'en avais reçues, dès le jour même qu'elles avaient été informées par cette lecture du désir de son Altesse Royale et des siens. L'affaire était faite ; comme que ce fût, je lui en donnais l'honneur. Faute de pouvoir pis, il prit le tout en bonne part, me félicita, et se donna pour fort aise d'avoir si heureusement travaillé en ma faveur.

Pour l'y confirmer en même temps, je lui avais demandé des lettres de remerciements de ces grâces de M. le duc d'Orléans au roi d'Espagne, et de lui au marquis de Grimaldo et au P. Daubenton. Comme il ne s'agissait plus de me les procurer, mais d'en remercier comme de l'accomplissement d'un ouvrage qu'il lui plaisait de s'approprier, j'eus ces lettres en réponse des miennes, dont le style animé était bien différent de la langueur de celui des deux lettres de prétendue demande, qu'il m'avait fait attendre si longtemps, et qui, de l'avis de Grimaldo, restèrent dans mes portefeuilles. Sa réponse à moi, glissant sur la retenue des deux lettres, fut le compliment de conjouissance le plus vif du succès de ce qu'il m'insinuait doucement être son ouvrage ; et la lettre qu'il fit de M. le duc d'Orléans se ressentit du même style. Je tenais mon affaire et j'en fus content.

Je rendis compte au cardinal, en lui mandant les grâces que je venais de recevoir, qu'il fallait un parrain pour la couverture de mon second fils, et pour la Toison de l'aîné, et des raisons qui me les avaient

fait choisir. Au sortir de table à Lerma, de chez le duc del Arco, je le priai de vouloir faire cet honneur à mon second fils, et il l'accepta de façon à me persuader qu'il s'en trouvait flatté, et en même temps je priai le duc de Liria de vouloir bien l'être de l'aîné pour la Toison : je ne pouvais moins pour lui. Il se réputait Français ; il était fils aîné du duc de Berwick, que M. le duc d'Orléans aimait et estimait. Il était ami particulier de Grimaldo ; il m'avait donné tous les siens, facilité une infinité de choses ; il n'y avait sortes d'avances, de prévenances, d'amitiés, de services que je n'en eusse reçus. Pour le duc del Arco, M. le duc d'Orléans m'en avait toujours paru content. Il était favori du roi, était grand d'Espagne de sa main, possédait une des trois grandes charges, était aimé et estimé et dans la première considération. J'en avais d'ailleurs reçu toutes sortes de politesses, et il était de ceux qui venaient manger familièrement chez moi, sans prier, surtout le soir, quand il en avait le temps. Je crus même que ce choix plaisait au roi d'Espagne, et ne pourrait que me faire honneur. Ces deux parains furent fort approuvés en Espagne et pareillement de M. le duc d'Orléans et du cardinal Dubois.

Enfin j'écrivis au roi une lettre à part, outre celle d'affaires, pour le remercier des grâces que sa protection venait de me procurer, parce que, tout enfant qu'il fût encore, tout lui devait être rapporté. Je dépêchai un officier de bon lieu du régiment de Saint-Simon infanterie pour porter avec ces lettres le compte que je rendais du détail du mariage, en considération duquel je demandais pour lui une croix de Saint-Louis, la commission de capitaine et une gratification. On verra plus bas que ce n'est pas sans raison que je rapporte ici ces bagatelles. Mon courrier partit quelques heures



avant moi de mon quartier de Villahalmanzo et fit diligence. Je suivis la route que la cour avait prise par des montagnes où jamais voiture n'avait passé. Les Espagnols sont les premiers ouvriers du monde pour accommoder de pareils chemins ; mais c'est sans solidité, et bientôt après il n'y paraît plus. La cour fut cinq jours en chemin jusqu'à Madrid. J'y arrivai un jour avant elle.

La princesse des Asturies se trouva incommodée sur la fin du voyage. Il lui parut des rougeurs sur le visage qui se tournèrent en érésipèle, et il s'y joignit un peu de fièvre. J'allai au palais, dès que la cour fut arrivée, où je trouvai Leurs Majestés alarmées. Je tâchai de les rassurer sur ce que la princesse avait eu la rougeole et la petite-vérole, et qu'il n'était pas surprenant qu'elle se ressentit de la fatigue d'un si long voyage et d'un changement de vie tel qu'il lui arrivait. Mes raisons ne persuadèrent point, et le lendemain, je trouvai leur inquiétude augmentée. Ce contretemps les contraria fort. Les fêtes préparées furent suspendues, et le grand bal déjà tout rangé dans le salon des grands demeura longtemps en cet état. La reine me demanda si j'avais vu la princesse ; je répondis que j'avais été savoir de ses nouvelles à la porte de son appartement. Mais elle m'ordonna de la voir et le roi aussi.

Rien n'est plus opposé aux usages d'Espagne, où un homme, même très proche parent, ne voit jamais une femme au lit. Des raisons essentielles m'avaient fait obtenir qu'on n'y eût point d'égard au coucher des noces, mais je n'en trouvais point ici pour les violer de nouveau, et d'une façon encore qui m'était personnelle, et dont la distinction choquerait les Espagnols contre la vanité à laquelle ils l'attribueraient. Je m'en excusai donc le plus qu'il me fut possible,

sans pouvoir faire changer Leurs Majestés là-dessus. Les trois jours suivants ils me demandèrent si j'avais vu la princesse. J'eus beau tergiverser, ils savaient que je ne l'avais pas vue, et que la duchesse de Monteillano, venue me parler à la porte de la chambre, n'avait pu me persuader d'y entrer. Ils m'en grondèrent l'un et l'autre, et me dirent qu'ils voulaient que je visse en quel état elle était, les remèdes et les soins qu'on lui donnait. Le roi y allait une ou deux fois par jour, et la reine bien plus souvent, et ne dédaignait pas de lui présenter elle-même ses bouillons et ce qu'elle avait à prendre. Je les assurai l'un et l'autre que, si ce n'était que pour [que] je pusse rendre compte à M. le duc d'Orléans de leurs bontés et de leurs soins pour la princesse, j'en étais si bien informé et dans un si grand repos que je n'avais aucun besoin de la voir pour témoigner à M. le duc d'Orléans, et le persuader qu'elle était mieux entre leurs mains qu'entre les siennes. Enfin le troisième jour ils se fâchèrent tout de bon, me dirent que j'étais bien opiniâtre, qu'en un mot, ils voulaient être obéis, et qu'ils m'ordonnaient expressément et bien sérieusement de la voir tous les jours. Il ne me resta donc plus qu'à obéir.

J'entrai dès le lendemain chez la princesse, auprès du lit de laquelle je fus conduit par la duchesse de Monteillano. L'érésipèle me parut fort étendu et fort enflammé. Ces dames me dirent qu'il avait gagné la gorge et le cou, et que la fièvre, quoique médiocre, subsistait toujours. On me la fit regarder avec une bougie, quoi que je pusse dire pour l'empêcher, et on me dit le régime et les remèdes qu'on employait. J'allai de là chez le roi et la reine qui me faisaient entrer tous les jours en tiers avec eux, depuis le retour de Lerma, pour me par-

ler de la princesse, de chez laquelle je leur dis d'abord que j'en sortais. Cela leur fit prendre un air serein. Ils se hâtèrent de me demander comment je la trouvais. Après un peu de conversation sur le mal et les remèdes : « Vous ne savez pas tout, me dit le roi, il faut vous l'apprendre. Il y a deux glandes fort gonflées à la gorge, et voilà ce qui nous inquiète tant, car nous ne savons qu'en penser. » Dans l'instant je sentis ce que cela signifiait. Je lui répondis que je comprenais ce qu'il me faisait l'honneur de me faire entendre, et assez pour pouvoir lui répondre que son inquiétude était sans fondement ; que je ne pouvais lui dissimuler que la vie de M. le duc d'Orléans n'eût été licencieuse, mais que je pouvais l'assurer très fermement qu'elle avait toujours été sans mauvaises suites ; que sa santé avait toujours été constante et sans soupçon ; qu'il n'avait jamais cessé un seul jour de paraître dans son état ordinaire ; que j'avais vécu sans cesse dans une si grande privance avec lui qu'il eût été tout à fait impossible que la plus légère mauvaise suite de ses plaisirs m'eût échappé, et que néanmoins je pouvais jurer à Leurs Majestés que jamais je ne m'étais aperçu d'aucune ; qu'enfin M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans avait toujours joui de la santé la plus égale et la plus parfaite, rempli chaque jour chez le roi, chez elle, et partout, les devoirs de son rang en public, et qu'aucun de tous ses enfants n'avait donné lieu par sa santé au plus léger soupçon de cette nature.

Pendant ce discours, je remarquai dans le roi et la reine une attention extraordinaire à me regarder, à m'écouter, à me pénétrer, et sur la fin un air de contentement fort marqué. Tous deux me dirent que je les soulageais beaucoup de leur donner de si fortes assurances, bien persuadés que je ne les voudrais pas tromper. Après un peu

de conversation là-dessus le roi me dit qu'à cette inquiétude, que je calmaï, en succédait une autre qui faisait d'autant plus d'impression sur lui que le mal dont la feue reine son épouse était morte avait commencé par ces sortes de glandes, et s'était, longtemps après, déclaré en écrouelles, dont aucun remède n'avait pu venir à bout. Je lui fis observer que, suivant ce qui nous en avait été rapporté en France, ces glandes n'avaient paru qu'à la suite d'un goitre qu'elle avait apporté de son pays, où le voisinage des Alpes les rend si ordinaires, et dont M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne sa soeur, n'était pas exempte ; qu'en la princesse il n'y avait rien de pareil, ni dans pas un de ceux dont elle tirait sa naissance ; qu'il y avait donc tout lieu de croire que ces glandes ne s'étaient engorgées que de l'humeur de l'érésipèle si voisine, et de ne pas douter qu'elles ne se guérissent avec la cause qui les avait fait enfler. La conversation, qui fut extrêmement longue, finit par m'ordonner de nouveau et bien précisément de voir tous les jours la princesse, eux ensuite, et me prier de rendre un compte exact à M. le duc d'Orléans de leur inquiétude et de leurs soins, sans toutefois lui laisser rien sentir des ouvertures que leur confiance en moi les avait engagés à me faire sur les deux origines, qu'ils avaient appréhendées, du gonflement de ces glandes, qui devaient demeurer à moi tout seul.

Deux jours après néanmoins, ayant l'honneur d'être en tiers avec eux au sortir de chez la princesse, je m'aperçus que leur inquiétude subsistait plus qu'ils ne voulaient me la montrer. Raisonnant avec moi sur cette maladie et sur ces glandes qui ne diminuaient point encore, et sur les remèdes qu'on y faisait, ils me dirent qu'ils avaient commandé à Hyghens d'en écrire un détail fort circonstancié à Chirac, premier médecin de M. le duc d'Orléans, et de le consulter,

comme ayant plus de connaissance du tempérament de la princesse, sur quoi ils souhaitaient beaucoup que Chirac, mettant à part les compliments et les lieux communs trop ordinaires entre médecins, mandât son avis de bonne foi et sans détour à Hyghens. Cela m'engagea à en écrire en conformité au cardinal Dubois, en rendant compte à M. le duc d'Orléans et à lui de l'inquiétude, des soins et des attentions infinies de Leurs Majestés Catholiques pour la princesse, sans toutefois leur en toucher le véritable motif, sinon à M. le duc d'Orléans, de ma main, et à lui seul. C'était l'affaire de Hyghens avec Chirac, s'il trouvait à propos de toucher cette corde.

Tant que la princesse fut malade, je ne pus omettre d'y aller tous les jours, et chez Leurs Majestés ensuite, sans que jamais elle me dit un seul mot, quoique ses dames et le prince des Asturies que j'y trouvais souvent, fissent tout ce qu'ils pouvaient pour m'en attirer quelque parole. Quand les glandes commencèrent à se dissiper et l'érésipèle à diminuer, je me contentai d'attendre Leurs Majestés au retour de leur chasse, et de leur dire un mot en passant.

La couverture de mon second fils se fit le 1<sup>er</sup> février, jour pour jour, précisément quatre-vingt-sept ans depuis la réception de mon père au parlement, comme duc et pair de France. Elle excita une légère altercation entre le duc del Arco qui, comme parrain, en prit le jour du roi et en fit avertir les grands, et le marquis de Villena, qui, comme majordome-major, prétendait que c'était à lui à le faire. J'ai donné ailleurs la description de cette belle cérémonie pour chacune des trois classes. Je me contenterai donc de dire ici que le duc del Arco, qui n'allait que dans les carrosses du roi comme grand écuyer, dans lesquels il ne pouvait donner la main à personne, sans exception,

eut la politesse de venir prendre le marquis de Ruffec et moi dans son propre carrosse, avec ses livrées, suivi de celui du duc d'Albe, oncle paternel de celui qui est mort ambassadeur d'Espagne à Paris, et son héritier, qu'il avait prié de lui aider dans cette cérémonie, comme le parrain en prie toujours un grand. Quoique mon fils et moi pussions faire ou dire, il n'y eut jamais moyen de les faire monter en carrosse avant lui, ni de les empêcher de se mettre tous deux sur le devant du carrosse. On ne saurait ajouter à la politesse et à l'attention avec laquelle ils s'acquittèrent de la fonction qu'ils avaient bien voulu accepter, soit pour convier à dîner chez moi, en attendant que le roi arrivât dans la pièce de l'audience où la cérémonie s'allait faire, soit chez moi à y faire les honneurs, plus et mieux que moi. Je fus extrêmement flatté de voir un si grand nombre de grands d'Espagne et d'autres seigneurs à cette couverture, où on m'assura n'en avoir jamais tant vu en aucune, et au retour chez moi, nous nous trouvâmes quarante-cinq à table, ou grands, ou de ce qu'il y avait d'ailleurs de plus distingué, avec d'autres tables qui se trouvèrent aussi, mais plus médiocrement remplies. J'allai et revins du palais avec le même cortège de suite, de livrées et de carrosses qu'à ma première audience de cérémonie pour la demande de l'infante, et je sus que cette parité de pompe fut sensible aux Espagnols.

Après la cérémonie il y eut chapelle, où j'eus le plaisir de voir mon second fils sur le banc des grands, de celui des ambassadeurs où j'étais : comme la grandesse était la même et commune entre mon second fils et moi, je crus devoir me contenter de sa couverture ; et ne point faire la mienne. De quelque sottise brutalité qu'en eût usé Maulevrier en cette occasion de grandesse, je considérai assez le caractère dont il

était revêtu pour l'emporter sur le mépris de sa personne. Je le priai au festin de la grandesse, car les ambassadeurs n'assistent point aux couvertures. Il s'en excusa fort grossièrement. Cela ne me rebuta point, et quoique accablé de visites à recevoir et à rendre, car il faut aller deux fois chez chaque grand, une pour le prier de se trouver à la couverture, une autre pour les inviter et leurs fils aînés au repas, j'allai avec mon second fils chez Maulevrier qui se résolut enfin d'y venir, et qui y fit d'autant plus triste et méchante figure, que tout ce qui s'y trouva voulut par un air de gaieté et de liberté peu ordinaire à la nation, me témoigner prendre part à ma satisfaction, et aussi à la chère, car il y fut bu et mangé plus qu'on ne fait ici en de pareils repas. Il me fallut après retourner chez tous les grands avec mon fils, et chez les autres personnes distinguées qui avaient dîné chez moi ce jour-là.

J'appris par une lettre du 27 janvier, du cardinal Dubois, le cordon bleu donné au duc d'Ossone, et la manière dont cela s'était fait, à laquelle je reviendrai tout à l'heure. J'allai aussitôt attendre le retour de la chasse, et je suivis Leurs Majestés dans leur appartement de retraite. Je leur rendis compte de ce qui venait d'être fait pour M. le duc d'Ossone. Je leur en relevai la singularité, et je leur fis remarquer qu'on ne savait ni qu'on ne pouvait savoir alors à Paris les grâces dont il avait plu à Leurs Majestés de me combler. Elles me parurent extrêmement sensibles à cette marque de considération qu'elles recevaient en la personne de leur ambassadeur, et me chargèrent de le témoigner à M. le duc d'Orléans. Le duc d'Ossone avait pris auparavant son audience de congé ; mais il demeurait à Paris où il donnait de belles fêtes en attendant l'arrivée de l'infante.

On s'était franchement moqué de M. le duc d'Orléans et de son cardinal ministre sur le cordon bleu du duc d'Ossone. Le maître méprisait ces choses-là qu'il traitait de bagatelles, et le valet n'était pas né, et n'avait pas même vécu à en savoir là-dessus davantage. La vieille cour abattue par les découvertes sur elles, sur le duc et la duchesse du Maine, sur Cellamare, et par le lit de justice des Tuileries, reprenait peu à peu vigueur à mesure que le parlement relevait la crête et que la majorité approchait. D'espagnole passionnée qu'elle s'était montrée, elle était devenue ennemie de l'Espagne depuis la réconciliation de M. le duc d'Orléans, et n'avait vu qu'avec désespoir le double mariage qui l'avait immédiatement suivie. Étourdie du coup, elle ne pouvait supporter le resserrement de ces liens par les bienfaits réciproquement répandus sur les ambassadeurs, sans de nouveaux dépit. Elle chercha donc à affaiblir ce que M. le duc d'Orléans se proposa pour le duc d'Ossone, et du même coup à l'arrêter tout court sur la promotion qui suit toujours le sacre, et lui persuada aisément que n'y ayant point de grand maître de l'ordre du Saint-Esprit, parce que le roi, qui n'avait pu faire encore sa première communion, n'en avait pas reçu le collier, et portait l'ordre par le droit de sa naissance, sans en être chevalier, on ne pouvait faire aucun chevalier de l'ordre. Cette raison, si elle avait mérité ce nom, militait pour l'exclusion de la promotion du lendemain du sacre, parce que le temps n'y aurait pas permis du jour au lendemain de nommer les chevaliers en chapitre, à eux de faire leurs preuves, à un second chapitre, de les recevoir, et d'être arrivés à Reims avec leurs habits tout faits, le tout en moins de douze heures, à compter de la fin du festin royal ; et si le sacre se faisait avant la majorité, nécessité de l'attendre, pour que le grand maître de l'ordre pût



faire la promotion par lui-même.

Ces bluettes aveuglèrent le cardinal Dubois, et M. le duc d'Orléans eut plus tôt fait de s'en laisser éblouir que d'y faire la plus légère réflexion, de sorte que lui et le, cardinal Dubois eurent recours à leurs *mezzo termine* si favoris, et crurent faire merveilles et un grand coup d'autorité d'envoyer le cordon bleu au duc d'Ossone, avec permission de porter dès lors les marques de l'ordre qu'il prit sur-le-champ, en attendant que le roi fût en état de l'en faire chevalier. Mais la réponse à ces deux prétendus obstacles était bien aisée. Henri IV au siège de Rouen, huguenot encore, par conséquent, tout roi qu'il était, incapable d'être chevalier du Saint-Esprit, et même de le porter, et d'en être *fonctionnellement* grand maître, expédia une commission au premier maréchal de Biron pour tenir le chapitre de l'ordre, et le donner au baron de Biron son fils, devenu depuis duc et pair et maréchal de France, et qui eut enfin la tête coupée, et d'y donner en même temps le cordon bleu à Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, depuis de Sens, comme grand aumônier de France, dont Henri IV venait de lui donner la charge, qu'il venait d'ôter à Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, passionné ligueur. Voilà qui est sans réplique pour faire des chevaliers de l'ordre sans qu'il y ait de grand maître, et la cérémonie s'en fit dans l'église paroissiale du faubourg Darnetal de Rouen<sup>1</sup> dont le roi était maître. À l'égard d'un roi, non seulement point grand maître de l'ordre, mais de plus mineur, Louis XIII, né à Fontainebleau dans

---

<sup>1</sup>Darnetal n'est pas, à proprement parler, un faubourg de Rouen. C'est une petite ville située à trois ou quatre kilomètres de Rouen, et remarquable par ses établissements industriels.

le cabinet de l'ovale, le jeudi 17 septembre. 1601, sur les onze heures du soir, sacré à Reims le dimanche 17 octobre 1610, n'était ni grand maître de l'ordre ni majeur, et toutefois il fit le prince de Condé chevalier de l'ordre le lendemain, de son sacre ; tellement que de quatre rois immédiats prédécesseurs du roi, deux seulement, dont l'instituteur de l'ordre est le premier, et l'autre est le feu roi, étaient majeurs et sacrés quand ils ont fait des chevaliers de l'ordre ; et deux autres, l'un huguenot, par conséquent ni sacré, ni grand maître, ni même portant l'ordre, l'autre sacré, mineur, ont fait des chevaliers de l'ordre, l'un par commission, étant hors d'état de les faire lui-même, l'autre le lendemain de son sacre et sous la régence de la reine sa mère. Qu'auraient pu répondre à cela ces messieurs de la vieille cour ? Mais quoique trivial et moderne, le cardinal n'en savait pas tant, et le régent ne prenait pas la peine d'y penser un moment, et de se rappeler ces exemples décisifs.

Quoique chose faite, je ne laissai pas de leur mander ce que j'en pensais, et qu'ils s'étaient laissé prendre grossièrement pour dupes. Mais je me gardai bien de dire à personne en Espagne que cela se pouvait et devait faire autrement, et que la régente sous Louis XIII nomma et fit faire M. le Prince chevalier de l'ordre. Cela est clair par conséquent que M. le duc d'Orléans régent avait le même pouvoir. Je leur rendis compte du très bon effet et de la joie que cette distinction accordée au duc d'Ossone avait faits dans toute la cour d'Espagne, et j'en pris occasion de leur représenter combien il était du service de M. le duc d'Orléans de réserver sept ou huit colliers, qui étaient presque tous vacants, quand il ferait la promotion entière, et de les envoyer sans destination au roi d'Espagne pour les donner à

qui il lui plairait, excepté le marquis de Grimaldo, dont les services et le constant attachement à l'union des deux couronnes méritait la distinction d'être nommé par le roi uniquement, sur quoi je leur remis devant les yeux la conduite des rois d'Espagne de la maison d'Autriche, qui envoyaient aux empereurs toutes les Toisons qu'ils voulaient pour leur cour, et encore que cet ordre ne soit que de la moitié en nombre de celui du Saint-Esprit, et leur rappelai aussi le grand nombre de Toisons données à la France, auquel le petit nombre de colliers du Saint-Esprit accordés à l'Espagne ne pouvait se comparer, infiniment moins aux grandesses françaises, qui ne peuvent recevoir d'équivalent. Cette épargne de colliers à l'Espagne pour les prostituer ici à des gens qui, sous le feu roi, auraient couru avec incertitude après un cordon rouge, et s'en seraient crus comblés, n'est pas une des moindres fautes, à tous égards, en laquelle on s'est si opiniâtrement affermi depuis. Je fis, en même temps, un reproche à M. le duc d'Orléans d'un dégoût [que] la sottise du cardinal Dubois, que je ne nommais point, venait de lui faire essayer.

À propos de la résolution prise de donner le cordon bleu au duc d'Ossone, ce prince, qui croyait si peu avoir le pouvoir de faire des chevaliers de l'ordre, l'envoya au cardinal Albane. C'était une reconnaissance du cardinal Dubois pour son chapeau, auquel le cardinal Albane, entraîné par les lettres pressantes du cardinal de Rohan, s'était montré favorable, et une galanterie qu'il voulait faire à tout le parti de la constitution. Il en fut comme des exemples d'Henri IV et de Louis XIII cités ci-dessus. Dubois, petit compagnon alors, ignorait, et son maître avait oublié, que le feu roi ayant voulu donner l'ordre au cardinal Ottobon, protecteur des affaires de France, et

brouillé, et comme proscrit parla république de Venise pour avoir accepté cette protection, comme on l'a vu ici en son lieu, le refusa tout net, et répondit qu'encore qu'il eût pris un attachement déclaré pour la France par cette protection, elle n'était pas incompatible avec rien de ce qu'il était, mais que le cordon bleu, qui n'était presque jamais que pour les cardinaux français, ne lui paraissait pouvoir convenir avec sa charge de vice-chancelier de l'Église, ni avec ce qu'il était d'ailleurs dans le sacré collège : il voulait dire son ancienneté qui touchait au décanat, sa qualité de neveu d'Alexandre VIII, qui le mettait à la tête des créatures de son oncle, enfin sa nation ; et le feu roi eut le dégoût d'en être refusé. Albane, Italien, camerlingue et chef des nombreuses créatures de Clément XI son oncle, eut les mêmes raisons. Il n'avait pas été pressenti auparavant ; Dubois, qui ne doutait de rien, ne s'en était pas donné la peine, tellement que le refus tout plat fut public et l'ordre renvoyé.

Je ne faisais pas cette leçon ; mais mon reproche fut que Son Altesse Royale ne pouvait ignorer la promesse publique et réitérée du feu roi au cardinal Gualterio de la première place de cardinal qui vaquerait dans l'ordre ; que ses services et son attachement si marqué, et qui lui avaient coûté tant de dégoûts depuis son retour à Rome, méritaient à tant de titres, et non pas le dégoût nouveau, qu'il n'avait jamais mérité de M. le duc d'Orléans le moins du monde, de se voir oublié et envoyer l'ordre à un autre cardinal si inférieur à lui, pour ne pas dire plus, en mérites à l'égard de la France. Mais Dubois gouvernait seul et en plein. Les grandes et les petites choses dépendaient entièrement de lui, et M. le duc d'Orléans tranquillement le laissait faire. J'en écrivis en même temps

au cardinal Dubois, et je lui représentai que l'estime et l'amitié si marquée du cardinal de Rohan pour le cardinal Gualterio ne pourrait pas être insensible à. une si grande mortification.

En arrivant de Lerma à Madrid, j'avais reçu une lettre du cardinal Dubois qui, après des raisonnements sur l'état incertain de la santé du grand-duc, et de ce qui pouvait se passer en Italie en conséquence, me mandait que Chavigny, envoyé du roi à Gênes, était si fort au fait de toutes ces affaires-là qu'il pourrait bien lui envoyer faire un tour en Espagne et me le recommandait très fortement.

Ce Chavigny était le même Chavignard, fils d'un procureur de Beaune, en Bourgogne, qui trompa feu de Soubise, et se fit présenter par lui au feu roi avec son frère, comme ses parents, et de la maison de Chauvigny-le-Roy, ancienne, illustre, éteinte depuis longtemps, obtint un guidon de gendarmerie aussitôt, et son frère une abbaye. Ils obtinrent aussi des gratifications et des distinctions par les jésuites qui étaient leurs dupes, ou qui feignaient de l'être, et par M. de Soubise, à l'ombre duquel ils se fourrèrent partout où ils purent. Enfin reconnus pour ce qu'ils étaient et pour avoir changé leur nom de Chavignard en celui de Chauvigny, le roi les dépouilla de ses grâces et les chassa du royaume. Ils errèrent longtemps où ils purent, sous le nom de Chavigny, pour ne s'écarter que le moins qu'ils purent du beau nom qu'ils avaient usurpé ; et quoique si châtiés et si déshonorés, l'ambition et l'impudence leur étaient si naturelles que ni l'une ni l'autre ne put en être affaiblie, et qu'ils ne cessèrent, en cédant à la fortune, de chercher sans cesse à se raccrocher. J'en ai parlé ici, dans le temps de leur aventure ; mais j'ai cru en devoir rafraîchir la mémoire en cet endroit.

En courant le pays, ils se firent nouvellistes, espèce de gens dont les personnes en place ne manquent pas, tous aventuriers, gens de rien et la plupart fripons, dont il m'en est passé plusieurs par les mains. Chavigny avait beaucoup d'esprit, d'art, de ruse, de manège, un esprit tout tourné à l'intrigue, à l'application, à l'instruction, avec tout ce qu'il fallait pour en tirer parti : une douceur, une flatterie fine, mais basse, un entregent merveilleux, et le tact très fin pour reconnaître son monde, s'insinuer doucement, à pas comptés, et juger très sainement de lâcher ou de retenir la bride, éloquent, bien disant, avec une surface de réserve et de modestie, maître absolu de ses paroles et de leur choix, et toujours examinant son homme jusqu'au fond de l'âme, tandis qu'il tenait la sienne sous les enveloppes les plus épaisses, toutefois puant le faux de fort loin. Personne plus respectueux en apparence, plus doux, plus simple, en effet plus double, plus intéressé, plus effronté, plus insolent et hardi au dernier point, quand il croyait pouvoir l'être. Ces talents rassemblés, qui font une espèce de scélérat très méprisable, mais fort dangereux, font aussi un homme dont quelquefois on peut se servir utilement. Torcy en jugea ainsi. De bas nouvelliste, il s'en fit une manière de correspondant, et prétendit s'en être bien trouvé en Hollande et à Utrecht, où néanmoins il n'osait fréquenter nos ambassadeurs, mais se fourrait chez les ministres des autres puissances, en subalterne tout à fait, mais dont il savait tirer des lumières par leurs bureaux, où il se familiarisait, en leur en laissant tirer de lui qu'il leur présentait comme des hameçons.

Son frère n'en savait pas moins que lui ; mais son humeur naturellement haute et rustre le rendait moins souple, moins ployant,

moins propre à s'insinuer et à abuser longtemps de suite. Toutefois ils s'entendaient et s'aidaient merveilleusement. Ces manèges obscurs, hors de France et tout à fait à l'insu du feu roi, durèrent jusqu'à sa mort. Elle leur donna bientôt la hardiesse de revenir en France, où trouvant Torcy hors de place et seulement conservant les postes et une place dans le conseil de régence, ils continuèrent à lui faire leur cour pour s'en faire un patron dans le cabinet du régent, avec qui le secret des postes le tenait dans un commerce important et intime, mais un patron qui ne pouvait que les aider. Ils n'osaient pourtant se produire au grand jour, mais ils frappaient doucement à plusieurs portes pour essayer où ils pourraient entrer.

Comme ils avaient le nez bon, ils avisèrent bientôt que l'abbé Dubois serait leur vrai fait, s'ils se pouvaient insinuer auprès de lui, et que, fait comme il était et comme était aussi M. le duc d'Orléans, il y aurait bien du malheur si l'espèce de disgrâce où il était lors ne se changeait bientôt en une confiance qui le mènerait loin, et dont eux-mêmes pourraient profiter ; ils cherchèrent donc par où l'approcher. La fréquentation qu'ils avaient eue en Hollande avec les Anglais les introduisit auprès de Stairs ; ils y firent leur cour à Rémond qui n'en bougeait. Il faut se souvenir de ce qui a été expliqué ici des premiers temps de la régence, des liaisons, des vues et des manèges de l'abbé Dubois pour se raccrocher auprès de son maître et s'ouvrir un chemin à ce qu'il devint depuis. Rémond, peu accoutumé aux applaudissements et aux respects, fut enchanté de ceux qu'il trouva dans les deux frères. À son tour, il fut charmé de leur esprit et de leurs lumières. Il les présenta à Canillac à qui ils prostituèrent tout leur encens. Lui et Rémond en parlèrent

à l'abbé Dubois. Rémond fit que Stairs les lui vanta aussi ; il les voulut voir. Jamais deux hommes si faits exprès l'un pour l'autre que Dubois et Chavigny, si ce n'est que celui-ci en savait bien plus que l'autre, avait la tête froide et capable de plusieurs affaires à la fois. Dubois le reconnut bientôt pour un homme qui lui serait utile, et dont la délicatesse ne s'effaroucherait de rien. Il l'employa donc en de petites choses quand lui-même commença à poindre ; en de plus grandes, à mesure qu'il avança ; et en fit enfin son confident dans le soulagement dont il eut besoin dans ses négociations avec l'Angleterre. Parvenu au chapeau et à la toute-puissance, et n'ayant plus besoin de ce second à Londres ni à Hanovre, il l'envoya à Gènes rôder et découvrir en Italie, et enfin exécuter une commission secrète en Espagne.

Au premier mot que je dis de sa prochaine arrivée au marquis de Grimaldo, il fit un cri qui m'étonna, il rougit, se mit en colère : « Comment, monsieur, me dit-il, dans le moment de la réconciliation personnelle de M. le duc d'Orléans, dans le moment des deux mariages qui en sont le sceau, et de l'union la plus intime des deux couronnes et des deux branches royales, nous envoyer Chavigny, si publiquement déshonoré qu'il n'est personne en Europe qui ignore une telle aventure ! Que veut dire votre cardinal Dubois par un tel négociateur ? N'est-ce pas afficher qu'il veut nous tromper que de l'envoyer ici chargé de quelque chose ? » Il en dit tant, et plus sur le cardinal, et se déboutonna pleinement sur l'opinion qu'il avait de lui. Je le laissai tout dire, et je ne pus disconvenir avec lui que Chavigny ne portait pas une réputation qui pût concilier la confiance. Mais enfin je lui dis que le cardinal en avait fait son confident personnel, qu'il



l'envoyait sans m'en avoir rien mandé auparavant ; que tout ce qu'il m'en marquait était qu'il l'avait choisi comme étant parfaitement instruit de ce qui se passait en Italie, en particulier à l'occasion de l'état incertain de la santé du grand-duc, et que je n'en savais pas davantage.

Grimaldo tout bouffant me répondit qu'ils en savaient autant que lui, et que si le cardinal l'en croyait si instruit, il n'avait qu'à lui en faire faire un mémoire et le leur envoyer, et non pas un fripon aussi connu que cet homme-là, auquel il n'y avait pas même moyen de parler. Je le laissai encore s'exhaler tant qu'il voulut, puis, le ramenant doucement peu à peu, je lui dis que si fallait-il bien pourtant qu'il le vit, quand ce ne serait que pour voir ce qu'il voudrait dire. Grimaldo me répliqua que quand il pourrait se résoudre à le voir, il m'assurerait bien que le roi ne permettrait pas qu'il se présentât devant lui. Je lui représentai qu'en convenant avec lui du mauvais air du choix, le régent aurait droit de se plaindre qu'on ne voulût pas entendre en Espagne celui qu'il y envoyait ; et que le roi d'Espagne, dans la position si heureuse où la France et le régent se trouvaient avec Sa Majesté Catholique, elle en usât à l'égard de Chavigny comme on fait tout au plus au moment d'une rupture résolue. Grimaldo me répliqua avec dépit : « Et pourquoi nous envoyer un coquin décrié partout ? n'est-ce pas tout ce qu'ils pourraient faire dans une rupture ? que veulent-ils que nous pensions de ce beau choix et si unique à faire ? Quelle confiance prétendent-ils que nous lui donnions ? Il faut qu'ils nous croient stupides, et qu'ils aient pour nous le dernier mépris. Mais nous le leur rendrons bien aussi, et nous leur renverrons leur fripon tout comme il sera venu. Cela leur apprendra du moins à ne nous plus envoyer des fripons reconnus, déshonorés par tout le monde, et

s'ils nous veulent tromper, du moins de ne l'afficher pas d'avance, et de nous envoyer des fripons qui aient du moins la figure de gens ordinaires !» Comme je vis que je ne ferais que l'opiniâtrer davantage, je me retirai, en le priant du moins d'y penser.

Je retournai le voir le lendemain, et je lui demandai en riant de quelle humeur il était ce jour-là. Il me fit mille politesses et mille amitiés, sur lesquelles je pris thème de lui dire qu'il ne me pouvait arriver rien de plus fâcheux que l'exécution de ce qu'il m'avait dit la veille ; qu'il connaissait les fougues du cardinal Dubois ; qu'il avait vu, par le délai si affecté de m'envoyer la lettre du roi pour l'infante, qu'il avait eu dessein de me jeter dans l'embarras dont j'avais été forcé de lui faire la confidence, et dont il avait eu la bonté de me tirer ; qu'il avait vu encore par la faiblesse de sa lettre à lui, et de celle qu'il avait faite de M. le duc d'Orléans pour le roi d'Espagne, le peu d'envie qu'il avait que j'obtinsse les grâces de Leurs. Majestés Catholiques auxquelles lui avait eu toute la part, et avait voulu supprimer ces lettres, qui l'étaient demeurées en effet, comme plus nuisibles qu'utiles ; que j'en aurais bien d'autres à lui apprendre pour lui faire voir quel était le cardinal Dubois à mon égard ; que si Chavigny n'était point écouté, si le roi d'Espagne lui faisait l'affront de ne vouloir pas permettre que j'eusse l'honneur de le lui présenter, le cardinal, qui pouvait tout sur M. le duc d'Orléans, ferait qu'il s'en prendrait à moi, l'imputerait à la jalousie du secret de ce dont Chavigny était porteur, publierait et persuaderait que je sacrifiais l'honneur du régent et de la France, l'union et la réconciliation si récente des deux cours à ma vanité personnelle, et que traité comme je l'étais en Espagne, on ne pouvait douter que Chavigny n'y eût été très bien reçu et très bien traité

si je l'avais voulu ; que je ne serais pas dans le cabinet de M. le duc d'Orléans pour imposer au cardinal, comme il m'arrivait souvent, ni pour me défendre ; qu'enfin j'espérais de son amitié à lui, jointe aux autres considérations que je lui avais représentées la veille, qu'il ne voudrait pas me faire échouer au port.

Je lui parlai si bien, ou il avait si bien réfléchi sur ce refus, qu'enfin il me promit de voir Chavigny et de faire ce qu'il pourrait pour que je le pusse présenter au roi d'Espagne, sans toutefois me répondre de venir à bout de ce dernier point. Ce fut tout en arrivant de Lerma que j'eus ces deux conversations avec lui. Il était arrivé incommodé et enrhumé, la fièvre s'y joignit après, et il fut sept ou huit jours sans voir personne, ni sortir de son logis.

Le 16 février Chavigny arriva et me vint voir le lendemain matin. Après des propos généraux où il déploya toute sa souplesse, ses respects et son bien-dire, il m'apprit qu'il venait avec une lettre de créance du duc de Parme, qui comprenant bien l'impossibilité de retirer des mains du pape le duché de Castro et la principauté de Ronciglione, et toute la difficulté d'en retirer l'équivalent en terres, il se restreignait à lui en demander un qui serait aisé, si l'Espagne voulait bien y contribuer en se joignant à lui pour demander au pape un indult sur le clergé des Indes, dont le duc de Parme toucherait l'argent à la décharge du saint-siège, jusqu'à parfait dédommagement. Avec sa manière hésitante et volontairement enveloppée, il ne laissa pas de me dire, quoique non clairement, que le cardinal Dubois approuvait fort cet expédient, et je sentis qu'il y entrait fort pour sortir par là de l'engagement où il s'était mis avec ce prince pour lui procurer cette restitution.

Ce qui me surprit fut l'aveu de Chavigny, vrai ou supposé, de n'avoir point de lettres de créance du cardinal Dubois, avec l'air d'un assez grand embarras, sur quoi je me divertis à lui dire que la confiance de ce ministre en lui était si généralement connue qu'il n'avait qu'à se présenter pour obtenir la même des ministres avec qui il pourrait avoir à traiter. Il se mit après sur les louanges du duc de Parme sagesse, capacité, considération dans toute l'Italie ; sur tout, et plus que tout, il me vanta son attachement de tous les temps pour la France, qui l'avait exposé à tous les mauvais traitements de l'empereur. Je lui demandai en bon ignorant comment il s'était comporté dans l'affaire du double mariage. Chavigny me répondit sans hésiter que tout avait passé par lui, qu'il y avait fait merveilles, qu'il y avait eu la principale part. Je pris cela pour fort bon, et tout comme il me le donna, mais il ne se doutait pas que j'en savais là-dessus autant ou plus que lui.

Lorsque M. le duc d'Orléans me confia pour la première fois les mariages, avant même que l'affaire fût entièrement achevée, il me dit en même temps que tout se faisait à l'insu du duc de Parme ; qu'un secret profond lui cacherait cette affaire par les deux cours, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement parachevée ; que M. de Parme était le promoteur et le principal instrument des mariages des infants d'Espagne avec les archiduchesses dont il avait toute la négociation. Lorsque les mariages furent faits, M. le duc d'Orléans me dit qu'ils étaient tombés sur la tête du duc de Parme comme une bombe ; qu'il en était au désespoir. Et quand après le cardinal Dubois et, moi fûmes, comme je l'ai raconté en son lieu, replâtrés, et que nous fûmes à portée de parler d'affaires et de mon ambassade prochaine,

je lui parlai du duc de Parme, sans lui laisser rien sentir de ce que M. le duc d'Orléans m'en avait dit, et il m'en rapporta les mêmes choses précisément que j'en avais apprises du régent. Ce souvenir, que je ne pouvais avoir que très présent en Espagne, me confirma de plus en plus dans l'opinion que j'avais de Chavigny, et de me bien garder de lui en laisser flairer l'odeur la plus légère. De là, il me battit la campagne avec force bourre, à travers laquelle il s'étendit, mais fort en général, sur la nécessité de l'établissement de l'infant don Carlos en Italie, sur les bonnes choses qu'il y aurait à faire en cette partie de l'Europe, sur le respect où le double mariage y allait retenir l'empereur à l'égard des deux couronnes, sur sa faiblesse par faute d'argent. Il finit par me dire qu'il avait un plein pouvoir de M. de Parme si étendu qu'il lui soumettait son ministre à Madrid, et lui permettait même d'agir contre l'instruction qu'il lui avait donnée, s'il le jugeait à propos ; enfin que ce prince comptait tellement sur l'amitié et la protection du cardinal Dubois qu'il l'avait chargé de suivre en tous les ordres de ce ministre sur ce qui le regardait.

Le soir du même jour, tout tard, Pecquet me vint apprendre que Chavigny l'avait vu et lui avait dit qu'il arrivait à Madrid pour une commission qui serait fort agréable, qu'il s'agissait de faire passer don Carlos actuellement en Italie, de le confier au duc de Parme, de l'accompagner de six mille hommes dont M. de Parme aurait le commandement, ainsi que l'administration du jeune prince.

Chavigny me revint voir le lendemain matin, et après la répétition de plusieurs choses de sa première conversation, et force bourre, pendant quoi j'étais fort attentif à ne lui pas laisser apercevoir que je susse la moindre chose sur don Carlos, il m'en parla lui-même avec

ses enveloppes accoutumées. Il me dit que M. de Parme désirait fort d'avoir dès à présent ce petit prince auprès de lui ; qu'en ce cas il lui faudrait donner six mille hommes pour sa garde ; que l'un et l'autre rendraient le duc de Parme fort considérable en Italie, et lui donneraient un maniement de subsides qui l'accommoderait fort, et l'administration du jeune prince. Je lui fis quelques légères objections pour l'exciter à parler. Il me dit qu'il était vrai que ce passage n'était peut-être pas bien nécessaire à l'âge de l'enfant, que néanmoins sa présence en Italie pourrait contenir les partis qui se formaient parmi les Florentins pour se remettre en république après la mort du grand prince de Toscane, et encouragerait ceux qui voulaient un souverain ; mais qu'au fond ce passage actuel étoit sans aucun inconvénient. Il me dit cela d'un air simple, comme si en effet il s'agissait d'une chose indifférente. Je lui répondis, avec la même apparente indifférence, que je n'en savais pas assez pour voir les avantages et les inconvénients de ce projet qu'il m'assura, en passant, être fort du goût de la cour d'Espagne. J'ajoutai que je croyais que par caractère, et par capacité également démontrée par le double mariage et par les affaires du nord, le cardinal Dubois devait être la boussole sur laquelle uniquement on se devait régler ; qu'il avait si profondément le système de l'Europe dans la tête, et l'art de combiner et d'en tirer les plus grands avantages, que c'étoit de lui et de ses lumières qu'on devait attendre les ordres pour s'y conformer entièrement.

Là-dessus Chavigny me dit, avec un air d'ingénuité plaintive, que c'étoit là tout ce qui faisait son embarras ; qu'il y avait dix mois que cette affaire de don Carlos se traitait ; qu'il en avait souvent écrit au

cardinal Dubois, sans en avoir jamais reçu là-dessus aucune réponse ; qu'il s'était contenté de lui écrire sur l'affaire de Castro et de Ronciglione, de lui prescrire de se rendre à Madrid pour y donner un compte général des affaires d'Italie, sans entrer même en beaucoup de détails là-dessus avec la cour d'Espagne, et d'agir pour M. de Parme suivant qu'il lui ordonnerait touchant Castro et Ronciglione. Je me mis à sourire, et je lui dis que, si M. le cardinal ne s'expliquait pas sur l'affaire du passage, j'en suspendrais aussi mon jugement, ce qui me serait d'autant plus aisé que je n'avais plus que peu de jours à demeurer à Madrid. Il me répondit, en reprenant son air de plainte, qu'il n'avait pas seulement d'instruction ni de lettres de créance du cardinal Dubois pour la cour d'Espagne ; puis, reprenant un air plus satisfait, il ajouta tout de suite que cette façon était aussi plus simple entre deux cours aussi étroitement unies que l'étaient celles de France et d'Espagne. Il fallait que Chavigny me crût bien neuf pour tâter de cette sottise. Je ne pus m'empêcher de lui répondre, mais en riant en moi-même, que ce qui constituait le ministre était moins sa lettre de créance que celle qu'on lui voulait bien donner, et les affaires qu'on traitait avec lui. Et comme le cardinal Dubois me l'avait extrêmement recommandé, et que j'avais vaincu la répugnance du marquis de Grimaldo, je crus lui devoir offrir de le mener chez ce ministre dès qu'il serait visible, et au roi d'Espagne, comme un homme de la confiance du cardinal Dubois avec lequel on pouvait traiter, ce qu'il accepta avec beaucoup de satisfaction et de remerciements.

De ces deux conversations, avec ce que dans l'entre-deux j'avais appris de Pecquet, je compris aisément que la mission apparente de Chavigny, quoique effective, était l'affaire de Castro et de Ron-

ciglione ; mais que ce qui l'amenait véritablement à Madrid était le passage actuel de don Carlos en Italie. Ce qui me confirma encore dans cette persuasion fut que j'appris deux jours après qu'on armait six vaisseaux de guerre et quatre frégates à Barcelone, pour être prêts à la fin de mai, même avec beaucoup d'indiscrétion, c'est-à-dire à grands frais et avec beaucoup de bruit.

Avant que d'expliquer mon sentiment sur la mission de Chavigny, et ce que je crus devoir faire en conséquence, il faut expliquer l'état d'alors de la cour d'Espagne, des cabales de laquelle je n'ai donné qu'un simple crayon jusqu'à présent.

Le P. Daubenton avait très certainement été le seul confident avec le cardinal Albéroni de l'entreprise méditée sur Naples, et faite ensuite en Sicile. Ils se craignaient et se ménageaient réciproquement ; et le jésuite, qui ne voulait pas hasarder de perdre sa place une seconde fois, qui seule le pouvait conduire au chapeau où il tendait sourdement de toutes ses forces, tremblait intérieurement devant Albéroni, qui le sentait et en profitait pour s'en servir comme il lui convenait, sans s'aimer le moins du monde : c'est ce qu'on a vu répandu en mille endroits de ce que j'ai donné de M. de Torcy sur les affaires étrangères. Tous deux haïssaient Grimaldo, pour lequel ils craignaient l'affection et le goût du roi. Quoiqu'ils l'eussent chassé des affaires et du palais, et quoi qu'on eût fait, depuis les changements de ministère, pour réunir le P. Daubenton et Grimaldo, jamais le confesseur ne put lui pardonner le mal qu'il lui avait fait, en sorte qu'il n'y eut jamais entre eux que des apparences très superficielles. Castellar, secrétaire d'État de la guerre, et très capable de cet emploi, était au désespoir que les troupes ne fussent



point payées, de les voir journellement se détruire, et les officiers qui étaient dans l'étendue de la couronne d'Aragon réduits à se faire nourrir par charité dans les monastères ; que tous les projets qu'il avait présentés pour y remédier fussent toujours remis à un examen qui ne se faisait point ; et tout cela je le savais de lui-même. Il accusait Grimaldo de soutenir le marquis de Campoflorido, ministre en chef des finances, malade depuis deux ans, hors d'état de donner ordre à rien, et qui mourut avant mon départ de Madrid, à qui pourtant toutes les choses qui regardaient les finances étaient renvoyées, qui demeuraient toutes et tombaient dans la dernière confusion, sans que le roi d'Espagne y fît autre chose qu'attendre sa guérison, ni voulût, même par intérim, prendre aucun parti là-dessus.

Castellar, qui m'avait fait ces mêmes plaintes, mais sans me parler de Grimaldo, avait désiré d'être remis en union avec lui, qui s'était altérée entre eux. On y avait travaillé utilement, et on fut surpris que, dans le temps que Grimaldo s'y prêtait le plus, Castellar, de propos délibéré, se retira tout d'un coup, et mit les choses en beaucoup plus mauvais état qu'elles n'avaient été auparavant. L'époque de cette conduite bizarre de Castellar fut [celle] du voyage de Lerma ; et la maladie qui, au retour, retint Grimaldo près de quinze jours au lit, sans sortir ni voir personne, fut attribuée par gens bien instruits à deux chagrins violents que ce ministre essuya en arrivant de ce voyage. Dans ce même temps, Castellar était souvent enfermé avec le P. Daubenton, entraît chez lui par une porte de derrière, [et] en sortait bien avant dans la nuit. Le confesseur était étroitement uni avec Miraval, gouverneur du conseil de Castille. Le lien de cette union était qu'Aubenton faisait, depuis quelque

temps, renvoyer toutes les affaires par le roi d'Espagne aux consultes, c'est-à-dire aux conseils et aux tribunaux, en quoi le confesseur trouvait parfaitement son compte, parce que tout était à la cour d'Espagne affaire de conscience, et que, sur le renvoi ou la réponse des différentes consultes que le roi lui renvoyait toujours, la vraie décision en demeurait au jésuite tout seul, qu'il montrait comme sienne à qui elle était favorable, et comme venant des conseils et des tribunaux à qui elle était contraire. D'un autre côté Miraval était dans la liaison la plus intime avec le duc de Popoli jusque-là que, contre la dignité de sa place de gouverneur du conseil de Castille, inviolablement conservée jusqu'alors, et dont Miraval était lui-même fort jaloux, il allait souvent chez le duc de Popoli au palais, et demeurait fort longtemps tête à tête avec lui dans sa chambre.

De tous les Italiens Popoli était le plus dangereux par son esprit et par sa haine pour la France. Il était l'âme de la cabale italienne qui se réunissait toute à lui, laquelle détestait la France et l'union. Cellamare, qui portait le nom de duc de Giovenazzo depuis la mort de son père, était revenu deux jours avant mon arrivée de Galice, où il commandait, sans apparence d'y retourner, ni qu'on y renvoyât personne en sa place, et faisait sa charge de grand écuyer de la reine, avec qui il était fort bien. Le prince Pio était aussi de retour de Catalogne où il commandait, et préférait à ce bel emploi la charge, sans fonctions, de grand écuyer de la princesse des Asturies, qui n'avait point d'écurie, servie par celles de Leurs Majestés. Tout cela montrait qu'on rassemblait à Madrid les principaux seigneurs italiens pour les consulter sur les affaires d'Italie, comme le duc de Popoli le fut sur l'entreprise de Naples dont il fournit tous les

mémoires. Castellar ne pouvait avoir si brusquement changé sur sa réconciliation avec Grimaldo sans avoir subitement pris d'autres vues et s'être assuré d'autres ressources, qui ne pouvaient être autres que le confesseur et les Italiens, et se mettre bien avec la reine en flattant son ignorance des affaires et son ambition sur le passage de don Carlos, qui d'ailleurs convenait si bien à Castellar, parce que cela forçait le roi d'Espagne à mettre enfin ordre à ses troupes et à ses finances, à quoi il buttait pour sa caisse militaire. Et comme il était très vrai que le désordre des finances ne venait que par faute d'administration, parce que le fonds en était très bon, et pour ainsi dire sans dettes, Castellar aurait vu avec plaisir quelque rupture en Italie, qui n'aurait pu qu'augmenter le crédit et l'autorité de sa charge. C'était là le désir suprême de la cabale italienne, tant pour se mêler d'affaires et acquérir de la considération et du crédit, que dans le désir et l'espérance toujours subsistante, pour raccrocher une partie de leurs biens d'Italie, d'essayer, contre toute raison, quelque restitution au roi d'Espagne de ce que l'empereur lui détenait, dont, au pis aller, le mauvais succès ne pouvait rendre à cet égard leur condition pire.

Cette vision, quelque insensée qu'elle fût, méritait d'autant plus d'être considérée qu'il était arrivé à Chavigny de lâcher un grand mot à Pecquet, dans une seconde conversation qu'il eut avec lui, et dont Pecquet me rendit compte incontinent après. Raisonnant ensemble de ce passage actuel de don Carlos en Italie, Pecquet lui dit que c'était l'envoyer bien matin pour une succession si éloignée, à quoi Chavigny répondit avec sa tranquille et balbutiante douceur : « Il faudrait quelque chose de présent, quelque chose de présent. » Or ce quelque

chose de présent ne pouvait s'arracher que par la force, et je découvris en même temps que le duc de Popoli avait été consulté, comme il l'avait été sur l'entreprise de Naples. Outre cet objet de la cabale italienne qui vient d'être expliqué, elle avait encore celui de brouiller les deux couronnes, ce qu'elle prévoyait facile si elle pouvait parvenir à faire attacher quelque chose en Italie, par la difficulté des secours militaires, et bien autant par l'impossibilité de satisfaire toutes les volontés de la reine, dont les Italiens se sauraient bien prévaloir pour faire naître des brouilleries continuelles avec notre cour, qui n'en ferait jamais assez à son gré, ni au leur, devenus maîtres de son esprit en flattant et entretenant son ambition. Le duc de Bournonville, déjà uni avec la cabale italienne, dès avant sa nomination à l'ambassade de France, de laquelle je parlerai ensuite, ne bougeait plus d'avec les Italiens, particulièrement d'avec Popoli et Giovenazzo, au premier desquels il faisait bassement sa cour. Ils furent tous deux embarrassés, jusqu'à en être déconcertés d'avoir été rencontrés par l'abbé de Saint-Simon à la promenade, tête à tête.

Le roi et la reine d'Espagne, leurs deux confesseurs, les deux secrétaires d'État principaux ne se cachaient point du dégoût et des soupçons qu'ils concevaient du nombre de ministres dont la France se servait en leur cour, disaient hautement et nettement qu'ils ne savaient en qui se fier ; que quand on voulait agir de bonne foi, il ne fallait qu'un canal. Le P. Daubenton s'expliqua même que cette conduite de la France lui faisait prendre le parti de se mettre à quartier de tout, et de ne se mêler de quoi que ce fût ; et je m'aperçus très bien qu'il s'était tenu parole avec moi-même. Je sus qu'il avait conseillé la même conduite à d'autres, et à Castellar à diverses reprises. Quoique

cette multiplicité si peu décente fût très propre à produire cet effet, il put très bien être aussi une suite de la liaison du confesseur avec Castellar et Miraval et avec les Italiens. Castellar, qui m'avait infiniment recherché, et fort entretenu avant et depuis Lerma, s'en était retiré tout à coup, et ne me témoignait plus que de la politesse quand nous nous rencontrions ; je ne laissai pas de le prier deux fois à dîner chez moi dans ce temps-là, où il venait auparavant fort librement de lui-même.

Enfin un dernier objet, mais vif, de cette cabale italienne, était de perdre radicalement Grimaldo et par haine personnelle et comme obstacle à leurs projets, desquels il était très éloigné par principes d'État et encore par aversion d'eux comme de ses ennemis ; par mêmes principes d'État très favorables à la France, entièrement dévoué à l'union, seul vraiment au fait des affaires étrangères, fort Espagnol et tout à eux, et comme eux tous dans l'aversion active et passive des Italiens.

Après l'exposition fidèle de ce tableau de la cour d'Espagne alors, j'en viens à celle de ce que j'en conçus des deux points dont Chavigny m'avait entretenu, comme du sujet de son arrivée à Madrid.

Je ne vis aucune sorte de bien à espérer du passage actuel de don Carlos en Italie. Ce n'était qu'un enfant dépaysé dont la présence ne pouvait hâter la succession qu'on espérait pour lui, qui dépendait de la vie des possesseurs doubles dans chacun des États de Parme et de Toscane, et il me parut qu'un tel déplacement, sans aucun fruit qui en dût naturellement résulter, devait pour le moins être mis au rang des choses inutiles, et par cela seul destitué de convenance et de

sagesse, sans compter la dignité.

À l'égard des inconvénients, ils me parurent infinis. Hasarder pour rien la santé d'un enfant de cinq ou six ans ; l'accompagner nécessairement de personnes qui voudraient considération et profit, qui par conséquent donneraient jalousie aux principaux du pays ; et si on le livrait entre les mains des Parmesans, comme une fille qu'on marie en pays étrangers, ces Parmesans mêmes voudraient tirer considération et profit de leurs places auprès du petit prince, et donneraient aux autres Parmesans la même jalousie. L'enfant venant à croître, en serait gouverné, excité par eux à vouloir se mêler des affaires pour y avoir part eux-mêmes.

Le prince, croissant toujours, s'ennuierait de son état de pupille, et n'ayant pas un pouce de terre à lui, ne pourrait être autre chose, d'où résulteraient des cabales et des brouilleries qui feraient également repentir les possesseurs et leur futur héritier de se trouver ensemble, dont les suites ne pourraient être que très fâcheuses, et peut-être devenir ruineuses à tous. Cette situation pourrait durer nombre d'années de la maturité du prince, parce que le frère et successeur direct du duc de Parme n'avait lorsque quarante-deux ans, et le grand prince de Toscane, successeur direct du grand-duc son père, n'en avait que cinquante-trois ; que si par l'événement le grand prince de Toscane ou le duc de Parme, beaucoup plus jeune que la duchesse de Parme, venaient à perdre leurs épouses, que l'amour si naturel de leur maison et d'avoir postérité les engageât à se remarier, ou seulement que le prince de Parme, qui n'était point marié, s'avisât de prendre une femme, quelle pourrait devenir alors la situation de don Carlos ?

Je considérai que ce prince était de droit petit-fils de France, et par

accident fils de France, en rang et en traitement, fils du roi d'Espagne, cousin germain du roi et son futur beau-frère. Nos simples princes du sang jouissent depuis longtemps par toute l'Europe d'un rang plus distingué que nulle autre maison régnante. MM. les princes de Conti trouvèrent des électeurs à Vienne et en Hongrie sur lesquels ils conservèrent toujours la supériorité, dans une sorte d'égalité qui ne les empêchait pas de les précéder sans, embarras ni difficulté. Néanmoins l'électeur de Bavière, qui en était un, sut, depuis son union avec la France, usurper d'abord, puis se faire donner des distinctions jusqu'alors inouïes et jamais prétendues sur les premiers sujets du roi et par ce [sur] les généraux en chef de ses armées, d'où il résulta que ce même électeur, qui s'était toujours contenté d'un tabouret devant le prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, assis dans un fauteuil, venu à Paris, obtint l'*incognito* de la complaisance du feu roi, d'en être reçu debout, sans aucun siège pour l'un ni pour l'autre, toutes les fois qu'il le vit, et que le roi souffrit l'énormité de sa prétention de la main chez Monseigneur, puisqu'il consentit qu'il ne le verrait que dans les jardins de Meudon, sans entrer dans le château, et qu'ils montassent tous deux dans la même calèche en même instant, chacun par sa portière, ce qui n'avait jamais été prétendu par aucun souverain, même sans être *incognito*, quoique dans le même temps l'électeur de Cologne, son frère, mais plus raisonnable, *incognito* aussi, mais vêtu en évêque, ne prétendit rien de semblable, et vit debout le roi dans un fauteuil, après souper, avec sa famille, plus d'une fois, où véritablement Monseigneur et Mgrs ses fils étaient debout aussi, et les princesses sur des tabourets.

À l'égard de Monseigneur, il le vit à Meudon, y dîna avec lui, vis-

à-vis de lui au bas bout, avec les dames et les courtisans, tous sur des sièges à dos, faits pour la table, comme à l'ordinaire, et suivit toujours Monseigneur, se reculant même aux portes, qui lui montra toute la maison, puis les jardins, où l'électeur ne fit aucune difficulté de monter dans la calèche de Monseigneur toujours après lui. De ces variations on pouvait conclure quels seraient les embarras du cérémonial entre don Carlos, le duc de Parme lui-même, les autres princes d'Italie, les cardinaux et les autres principaux grands, desquels tous il faudrait continuellement encourir la haine pour des points de cérémonial, ou laisser flétrir en sa personne la dignité de sa naissance et celle des deux couronnes.

Rien ne m'avait été plus recommandé en partant que d'écarter toutes les idées de la cour d'Espagne sur l'Italie, particulièrement sur tout ce qui pouvait de près ou de loin tendre à quelque entreprise et -à quelque rupture de ce côté-là. Rien n'y pouvait pourtant conduire d'une façon plus directe que ce passage actuel de don Carlos avec des troupes. C'était réveiller toute l'Europe sur un projet dont elle s'embarrassait peu, tandis qu'il paraissait éloigné au point où il l'était par sa nature, mais qui aurait tout à coup changé de face dès qu'on aurait vu paraître don Carlos armé en Italie. Il aurait fallu payer et entretenir ces troupes, et ce n'eût pas été aux dépens du duc de Parme. Quand bien même ce prince eût pu consentir de soudoyer ces troupes de l'argent qui lui serait accordé par le pape, et par le roi d'Espagne, de l'indult sur le clergé des Indes pour le paiement de Castro et de Ronciglione, indult néanmoins qui était une chimère, on aurait dû s'attendre que l'Espagne, sur les sujets de laquelle ces sommes seraient tirées, nous aurait demandé de contribuer de



notre part. L'empereur, qui ne verrait point cet événement sans une jalousie extrême, pourrait prétendre de s'y opposer par la voie des armes, comme à une chose qui, n'ayant point d'apparence par l'éloignement naturel de ces successions, le menacerait d'une manière effective. Mais par impossible, prenant la chose avec plus de modération, il pourrait prendre une autre voie qui, à la fin, ne conduirait pas moins à la rupture : il dirait que les États de Parme et de Toscane sont menacés d'invasion, tout au moins d'oppression ; qu'encore que le duc de Parme y consentît pour le sien, lui empereur n'était pas moins obligé de protéger ses feudataires. Il prétendrait garder les places de ces États ; il y trouverait toute sorte de facilité pour celui de Toscane ; et pour six mille hommes que nous aurions en Italie, il y en aurait le nombre que bon lui semblerait, avec toute la facilité que lui donnent les États qu'il possède en Italie, et que lui présente le passage par le Tyrol de ce qu'il y voudrait envoyer d'Allemagne. Le roi de Sardaigne, qui gardait si étroitement ses frontières dans la crainte de la peste, aurait ce prétexte pour nous refuser tout passage, et les Suisses pareillement, qui n'auraient osé choquer l'empereur. Nous serions donc par là, et l'Espagne par sa situation naturelle, à ne pouvoir secourir don Carlos tant de recrues que de troupes d'augmentation, sinon par mer, dont les transports sont infiniment ruineux, et dont l'Espagne a peu de moyens, et de vaisseaux encore moins. Alors l'Angleterre avec ses flottes deviendrait maîtresse des secours. Quelque bien que nous fussions avec elle, il ne faudrait pas se flatter qu'un prince d'Allemagne, tel que de son estoc était le roi d'Angleterre, résistât

aux mouvements de l'empereur dans le point le plus sensible, tel que lui était l'Italie. Il faudrait de plus compter que la jalousie de se conserver le port Mahon et Gibraltar, que les Anglais ont usurpé dans le sein de l'Espagne, lui ferait embrasser ardemment cette cause de l'empereur, dans la crainte que l'établissement d'une branche d'Espagne en Italie ne le forçât enfin à la restitution. Une entreprise si prématurée pour du présent en Italie à don Carlos, n'aurait pas manqué d'échauffer les esprits de toutes parts, jusqu'à produire une guerre où bientôt après la France n'aurait pu éviter d'entrer. Et comme il s'y agirait de fiefs de l'Empire; que le roi de Pologne avait marié le prince électoral de Saxe, son fils, à une archiduchesse; que l'électeur de Bavière recherchait passionnément l'autre archiduchesse pour le sien, ces deux princes, les plus considérables de l'Empire, regarderaient d'un oeil de propriété les États héréditaires de l'Empire, tellement qu'avec le concours certain du roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, cette guerre deviendrait aisément une guerre de l'Empire. Or, en quelque disette d'argent que pût être l'empereur, il n'est jamais si puissant ni si riche que lorsqu'il a une guerre de l'Empire. Ses prétentions sur nos bords du Rhin, même sur les trois évêchés', et qu'il n'abandonnera jamais, ses difficultés subsistantes avec lui pour les limites entre ses Pays-Bas et les nôtres, lui fourniraient bientôt des prétextes de porter la guerre sur ces deux frontières, et je ne voyais point que nous fussions en état de la bien soutenir par nous-mêmes ni par nos alliances. Je sentais le triste état de nos finances, et je voyais le désordre de celles d'Espagne. Notre épuisement d'hommes se présentait à moi, et je le trouvais encore plus grand en Espagne. Notre peste, par surcroît de malheur,

détruisait encore les hommes, et les finances aussi par l'interruption du commerce. Nous touchions au congrès de Cambrai, que cette guerre aurait dissipé ou tourné contre nous ; et, pour ne rien oublier, le roi, majeur dans un an, à qui on ne manquerait pas de peindre cette entreprise avec les couleurs les plus noires.

Toutes ces raisons mises d'un côté, l'inutilité indécente du passage de don Carlos actuellement, même de bien longtemps, de l'autre, et avant l'ouverture de la première des deux successions, me fit conclure que si j'étais du conseil de l'empereur, je ne désirerais rien davantage qu'une telle entreprise si fort à contre-temps, qui ne pouvait mériter que le nom d'une folle équipée, qui n'aurait pu que lui procurer une augmentation de grandeur en Italie et en Europe, une grande jalousie et l'épuisement aux deux couronnes, et tout au moins faire échouer l'établissement de don Carlos en Italie. Que si, au contraire, je m'étais trouvé à la tête du conseil du roi ou de l'Espagne, je n'aurais songé qu'à éteindre l'inquiétude causée par la nouvelle réunion des deux branches royales et des deux couronnes par la plus profonde apparence d'inaction, de prétentions, de désirs ; qu'à éviter tout ce qui pourrait entraîner le plus petit engagement ; qu'à terminer utilement le congrès de Cambrai pour nous procurer une situation stable, paisible, assurée avec tous nos voisins ; entretenir une longue et profonde paix ; éteindre toute crainte et tous soupçons, quelque légers qu'ils puissent être ; éteindre soigneusement l'union des deux couronnes ; profiter continuellement mais doucement et sans éclat des avantages de son commerce ; acquérir au roi la confiance, et, s'il était possible, la dictature de l'Europe, et se faire de plus en plus aimer et considérer, par assoupir les différends,

étrangers à nous, des grandes et des petites puissances ; n'oublier rien pendant ce grand repos pour réparer les finances ; faire respirer les peuples, les laisser multiplier, croître, devenir robustes et féconds, par leur laisser les moyens de se nourrir, et de fournir utilement à l'agriculture et aux autres travaux ; réparer soigneusement et augmenter doucement notre marine, ou, pour mieux dire, la créer peu à peu de nouveau ; ne point perdre de vue le grand événement, quoique très apparemment très éloigné, de la mort de l'empereur, sans enfants mâles, ni la faute énorme de la guerre qui fut terminée par la paix de Ryswick, qui ligua toute l'Europe contre la France, et que cette paix faite depuis deux ans n'avait pas encore assez séparée pour ne s'être pas incontinent rassemblée dès qu'elle vit la France résolue à profiter du testament de Charles II et du voeu unanime de tous les Espagnols, quoique si affaiblie d'hommes et d'argent, et n'avait pas eu le temps de respirer depuis la fin de cette dernière guerre, qui avait duré dix ans contre toute l'Europe ; enfin se mettre en état, à force de sagesse au dehors et de soins continuels au dedans, de pouvoir bien profiter de l'ouverture des successions auxquelles don Carlos était appelé du consentement de toute l'Europe, en faire un grand prince en Italie, capable d'y tenir de court la puissance de la maison d'Autriche, et si elle venait à s'éteindre tôt ou tard, se trouver en force et en moyens de profiter grandement de sa chute.

Pour l'affaire de Castro et de Ronciglione, elle était si chimérique qu'il suffira de raconter ici qu'ayant rencontré le P. Daubenton au palais, qui, d'un air instruit de tout, me demanda si Chavigny m'avait dit le sujet de son voyage, je ne jugeai pas à propos de lui parler d'autre chose que de l'indult, sur quoi le bon père se prenant

à rire me répondit qu'il était assez plaisant de payer et de retirer ses dettes sur le fonds d'autrui, et riant encore plus fort, ajouta qu'il ne savait pas si cette voie accommoderait fort le roi et ses sujets. Je me mis à rire aussi, et je l'assurai que je laisserais cette fusée à démêler à qui en était chargé. Il me demanda ensuite avec quelque empressement si je ne savais rien de plus. Quoiqu'il pût être que Chavigny lui eût confié qu'il m'en avait parlé, j'aimai mieux me tenir fermé qu'entrer en affaire avec un homme dont les liaisons, ci-dessus expliquées, le jetaient très vraisemblablement dans une opinion toute différente de celle que j'avais prise, et dont je ne le ferais pas revenir, parce que les meilleures raisons échouent toujours contre celle des intérêts personnels et des cabales, et que, de plus, j'ignorais les sentiments du cardinal Dubois là-dessus. J'en sortis donc par lui dire que les fêtes du carnaval et les fonctions des premiers jours de carême ne m'avaient permis d'entretenir Chavigny qu'à la hâte.

Cette ignorance où j'étais de ce que le cardinal Dubois pensait sur ce passage de don Carlos en Italie, et sur cet étrange présent qu'il faudrait à ce prince que Chavigny avait lâché à Pecquet, m'embarrassa beaucoup. Dubois et Chavigny étaient si faux, si doubles, si consommés fripons et si parfaitement connus pour l'être qu'il n'y avait personne qui ajoutât la moindre foi en leurs discours ; par-dessus cela, si sordidement intéressés, si ambitieux, si étrangement personnels, si profonds en leurs vues et leurs allures, si fort méprisant tout autre intérêt que le leur particulier, si excellentement impudents, et si étroitement liés de confiance par leur commune scélératesse, à laquelle tous moyens étaient bons, quels qu'ils pussent être, et si accoutumés aux voies les plus tortueuses

que les serpents ne pouvaient être d'un plus dangereux ni d'un plus difficile commerce. Je ne pouvais donc allier ces deux choses si opposées : l'une que Chavigny fût venu en Espagne sans lettres de créance du cardinal Dubois ; l'autre que, chargé de deux affaires par le duc de Parme, il n'eût d'ordre du cardinal que sur la première, et encore faible, et que sur l'autre, qui était si importante, non seulement il n'en eût point, mais que depuis dix mois qu'elle se tramait, et que Chavigny lui en écrivait, il n'en eût pas reçu là-dessus un seul mot de réponse.

Cette affection me semblait étrange, encore plus l'aveu très volontaire que Chavigny m'en faisait ; et que, malgré un silence si opiniâtre, il osât mettre sur le tapis une affaire de cette conséquence, lui si mesuré, si froid, si circonspect, et si fort au fait de l'incomparable jalousie d'autorité du cardinal Dubois qui ne souffrait pas qu'une affaire de la plus petite bagatelle se traitât sans sa participation. Je soupçonnai donc là-dessus un jeu joué entre le maître et le valet que celui-ci savait bien ce qu'il faisait, et que l'autre avait ses raisons de le faire agir ainsi sans y vouloir paraître. Mais de pénétrer les raisons d'un homme qui n'agissait que par intérêt personnel, auquel il rapportait et soumettait sans bornes les plus grands intérêts de l'État, très souvent encore par fougue ou par caprice, c'était ce qu'il n'était pas possible de découvrir. Je n'osai donc hasarder de lui écrire de cette affaire. Il ne m'en avait écrit en aucune sorte, et son confident Chavigny se plaignait gratuitement à moi de n'en avoir pu tirer un seul mot de réponse là-dessus. Je n'avais donc aucun compte à rendre de ce dont je n'étais point chargé, et que je pouvoir ignorer ; mais la chose me parut tellement

importante que je ne pus pour cela m'en tenir quitte.

J'avais laissé Belle-Ile, ami intime de Le Blanc, duquel le cardinal Dubois se servait en toutes choses, en usage d'aller tous les soirs avec Le Blanc passer une heure chez le cardinal seuls avec lui, à parler de toutes sortes d'affaires. Mon fils aîné devait s'en retourner incessamment à Paris. Par lui, je fis à Belle-Ile une ample dépêche de tout ce que je viens d'expliquer et de raconter. Je le priai de la communiquer à Le Blanc, et de voir ensemble ce qu'ils pourraient faire pour empêcher l'exécution d'un projet, dont l'absurdité était la moins mauvaise partie. En même temps je fis prier Grimaldo par Sartine que je le pusse voir dès qu'il serait en état d'entendre un peu parler d'affaire qui pressait, et que ce fût même avant de recommencer d'aller travailler au palais. Il le fit en effet de très bonne grâce, et c'est la seule fois que je l'aie vu dans sa maison à Madrid. Je lui appris tout ce que j'avais su de Chavigny, et il me parut que je lui faisais grand plaisir. Il admira autant que moi ce manège apparent de silence obstiné du cardinal avec Chavigny sur le passage de don Carlos, et l'apparente témérité de cet intime confident de la traiter à Madrid sans ordre, instruction, ni lettre de créance.

Grimaldo n'avait pas besoin de cette touche pour former son opinion sur tous les deux. Nous continuâmes à nous déboutonner ensemble sur l'un et sur l'autre. De là je lui représentai au long tout ce que je viens d'expliquer de l'absurdité et des dangers de ce prématuré passage; surtout je ne lui laissai pas ignorer le mot de Chavigny, échappé à Pecquet, d'établissement présent pour don Carlos et lui, et lui en exposai toutes les conséquences. Grimaldo ne feignit point de s'ouvrir entièrement avec moi là-dessus et fut

totalelement de mon sentiment. Il me donna ensuite une plus grande marque de confiance, quoiqu'en me parlant plus obscurément de sa crainte d'un si funeste projet, mais qui pouvait flatter et éblouir ; et comme j'étais au fait des intérêts, des liaisons, des cabales que j'ai ici rapportées, son discours, tout mesuré, tout enveloppé là-dessus, me fit sentir que j'étais parfaitement informé. Il me remercia de cette visite comme d'un service essentiel que je lui avais rendu pour le mettre au fait de ce que Chavigny lui proposerait, et le mettre en état de prévenir, et s'il le pouvait, de prémunir Leurs Majestés Catholiques là-dessus, et de les garantir du précipice. Il me rassura sur l'armement de Barcelone, qu'il me répondit être fait pour l'Amérique. Il fut encore quelques jours sans pouvoir aller au palais.

Pour achever cette matière de suite, Grimaldo me dit qu'il avait heureusement prévenu le roi et la reine, leur avait expliqué les embarras, puis les dangers où les jetterait ce passage qui, au mieux aller, ne pouvait apporter aucun fruit ; et [qu'il avait] si bien combattu les raisons, dont il pouvait bien être que quelques gens se fussent déjà servis auprès d'eux, qu'il espérait tout à fait les maintenir dans la négative ; d'autant plus qu'il les avait trouvés si choqués de l'arrivée de Chavigny, dont ils savaient les aventures et connaissaient la réputation, qu'il avait eu toutes les peines du monde à gagner sur le roi et la reine de ne pas trouver mauvais que je le leur présentasse, parce que je ne pouvais m'en dispenser sans me faire une affaire fâcheuse avec le cardinal Dubois qui me l'avait très particulièrement recommandé.

Le lendemain de cette conversation, je menai Chavigny au marquis de Grimaldo qui le reçut fort civilement, mais fort froidement ; et le soir, comme Leurs Majestés Catholiques revenaient de la chasse,



je le leur présentai à la porte de leur appartement intérieur. En effet le roi passa sans s'arrêter et sans tourner la tête vers lui, ni par conséquent vers moi qui le présentais, et sans dire un seul mot. La reine me dit quelque chose, pour me parler seulement et sans aucun rapport à Chavigny qu'elle ne regarda pas non plus. Quoique j'eusse lieu de m'attendre à une assez mauvaise réception, celle-ci la fut tellement et si marquée que j'en demeurai confondu. Chavigny, avec toute sa douce et timide effronterie, ne laissa pas d'en être embarrassé. Comme cela se passa en public, la cour et la ville en discourent. Chavigny se garda bien de m'en parler, et moi à lui ; mais il m'en parut mortifié pendant plusieurs jours. Cette présentation faite, il marcha par lui-même et je ne m'en mêlai plus. Il mangeait très souvent chez moi ; j'en fus quitte pour des civilités et pour prendre pour bon le peu qu'il s'avisait quelquefois de me dire, ce qui n'allait à rien, et sans m'entremettre de la moindre chose. Il ne trouva pas mieux son compte avec Grimaldo sur l'indult que sur le passage. Ce ministre se moqua bien avec moi de cette vision du duc de Parme, et n'en rit pas moins qu'avait fait le P. Daubenton. Chavigny échoua donc sur l'affaire de l'indult et sur celle du passage de don Carlos en Italie. Il demeura néanmoins deux mois après moi à Madrid, soit que la cabale italienne l'y retînt dans l'espérance de faire enfin goûter ce projet à la reine, ou que le cardinal Dubois l'eût chargé de choses qui passaient Maulevrier, et qui ne sont point venues à ma connaissance, mais dont il n'a résulté aucun effet qui ait été aperçu.

## CHAPITRE VII.

1722

LE DUC DE BOURNONVILLE, NOMMÉ À L'AMBASSADE DE FRANCE, EN EST EXCLUS. - JE TENTE EN VAIN D'OBTENIR LA RESTITUTION DE L'HONNEUR DES BONNES GRÂCES DE LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES AU DUC DE BERWICK. - JE TENTE EN VAIN D'OBTENIR LA GRANDESSE POUR LE DUC DE SAINT-AIGNAN. - CONDUITE ÉTRANGE DE LA PRINCESSE DES ASTURIES À L'ÉGARD DE LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES. - BAL DE L'INTÉRIEUR DU PALAIS. - LA PÉRÉGRINE, PERLE INCOMPARABLE. - ILLUMINATIONS ; FEUX D'ARTIFICE ADMIRABLES. - LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES EN CÉRÉMONIE À L'ÂTOCHE. - RAISON QUI ME FAIT ABSTENIR D'Y ALLER. - FÊTE DE LA COURSE DES FLAMBEAUX. - FÊTE D'UN COMBAT NAVAL.

Une autre affaire m'occupait en même temps. On avait su avant

mon départ de Paris que le duc de Bournonville briguait fort à Madrid l'ambassade de France, dont Lauliez avait fini son temps ; et le cardinal Dubois qui ne voulait point absolument du duc de Bournonville, m'avait fort recommandé de n'oublier rien pour l'y traverser. J'eus si peu de temps entre mon arrivée à Madrid et le départ pour Lerma, et ce temps si occupé d'affaires, de fêtes, de cérémonial, de fonctions et de visites infinies que je n'eus pas celui d'entamer rien sur cette ambassade, dont je comptai avoir tout loisir à Lerma. Mais en arrivant au quartier que je devais occuper, je tombai malade le jour même, et la petite vérole, qui se déclara, me mit pour quarante jours hors de moyen de sortir de mon village. Pendant ce temps-là le duc de Bournonville bien averti de Paris, et qui me craignait fort pour son ambassade, intrigua si bien, qu'il se la fit donner et déclarer. Je reçus à Villahalmanzo une lettre du cardinal Dubois, dès qu'il eut appris cette nouvelle, pleine de regrets sur la lacune de ma petite vérole et de ma séparation de la cour, qui eût, à ce qu'il me disait, paré ce choix. De là, s'étendant sur le caractère du duc de Bournonville, sur ses liaisons intimes avec le duc de Noailles, et c'était là le principal point du cardinal, car la maréchale de Noailles et lui étaient enfants des deux frères, le cardinal se lamentait des inconvénients qui résulteraient sûrement de cette ambassade, et pour les cabales de la cour, et contre l'union si nécessaire des deux couronnes, que le duc de Bournonville et le duc de Noailles sacrifiaient à leurs vues et à leurs intérêts particuliers. Enfin il m'avancait que l'usage constant entre les grandes couronnes était de faire pressentir celle où il fallait un ambassadeur sur la personne qu'on pensait à y envoyer, afin de ne lui pas donner un ministre

désagréable ; à plus forte raison l'Espagne devait ce ménagement à la France, dans la position actuelle où les deux couronnes se trouvaient si heureusement ensemble. Il m'exhortait à faire valoir cette raison et de tâcher à faire révoquer une disposition si peu propre à entretenir l'amitié et l'union si désirable entre les deux branches royales et entre les deux cours. Il était vrai que la maréchale de Noailles, qui aimait fort sa maison, et en général à obliger, avait pris soin, tant qu'elle avait pu, de ce cousin germain qui était un arrière-cadet sans bien, et que le duc de Noailles l'ayant trouvé fort homogène à lui, ils s'étaient intimement liés depuis fort longtemps. Depuis que le duc de Noailles avait perdu l'administration des finances, quoique comblé en même temps des plus grandes grâces pour lui en adoucir l'amertume, il n'avait pu digérer la perte de ce grand emploi. Il s'était éloigné de ceux à qui il s'en prenait et de ceux qui lui avaient succédé. Dubois et d'Argenson étaient dans la plus grande liaison et ne s'éloignèrent pas moins du duc de Noailles. Ils ne songèrent qu'à le rendre suspect et à l'écarter de M. le duc d'Orléans, dont la confiance pour lui, tant qu'il avait eu les finances, leur était fâcheuse, dans la crainte des retours, tellement que cette liaison si étroite, formée à l'entrée de la régence, entre l'abbé Dubois, le duc de Noailles, Canillac et Stairs, formée avec tant d'art et de soin par Dubois pour s'ouvrir un chemin à la fortune, de délaissé qu'il était alors de M. le duc d'Orléans, et la liaison particulière du duc de Noailles avec lui pour s'en servir contre moi, et pour lui-même, lorsque Dubois, à leur aide, serait revenu sur l'eau ; cette union se refroidit à mesure que Dubois sentit fortifier ses ailes et se changea en éloignement, quoique caché, depuis la perte de l'administration des finances.

Outre ces raisons et celles du caractère du duc de Bournonville, que je crois avoir suffisamment expliquées ici en plus d'un endroit, le cardinal en avait une autre plus secrète et plus personnelle qu'il n'est pas temps de développer et qui m'était encore inconnue. Ce n'était pas une petite affaire que d'empêcher que l'ambassade de Bournonville eût lieu. Sa déclaration était pour le roi d'Espagne un engagement public : la rétracter était un affront à un homme qui, à la vérité, ne fut jamais à ces choses-là près, mais qui par sa dignité, sa naissance, sa charge, et la Toison qu'il portait, méritait plus d'égards. Je ne laissai pas de l'entreprendre, tant pour ne pas déplaire au cardinal Dubois, en choses qui m'étaient aussi indifférentes, que parce qu'en effet je ne pouvais que tout craindre pour l'union des deux cours d'un homme du caractère de Bournonville, asservi à Popoli, à Miraval, à toute la cabale italienne si ennemie de la France et de l'union, conduit par le duc de Noailles de même caractère que lui, et à qui tout serait bon pour rentrer en danse ; enfin d'un homme haï et craint par le cardinal Dubois qui ne pourrait traiter qu'avec lui. Je représentai donc ce dernier inconvénient à Grimaldo. Je lui demandai quel choix on pouvait faire entre se servir d'un canal qui devait être plus que suspect en Espagne à tout ce qui en aimait les vrais intérêts, la grandeur et l'union avec la France, odieux à celui avec qui il aurait uniquement à traiter, et qui était le maître de toutes les affaires, ou faire une peine à un seigneur à qui on pouvait trouver d'autres emplois capables de le dédommager de celui où il était personnellement impossible qu'il pût réussir. Je lui parlais plus librement par l'amitié et la confiance qui s'était établie entre lui et moi, et plus hardiment par la connaissance que

j'avais des cabales de cette cour, et que Grimaldo n'ignorait pas combien Bournonville était engagé avec ses ennemis. Je lui expliquai la situation où le cardinal Dubois était avec le duc de Noailles, et les intimes et anciennes liaisons de parenté, d'amitié, d'homogénéité qui étaient entre les ducs de Noailles et de Bournonville, et ce que la maréchale de Noailles était et dans sa famille et dans le monde ; en un mot, que s'il voulait humeurs, caprices, brouilleries, dégoûts réciproques entre les deux cours, leur désunion certaine, il serait servi par un tel ambassadeur, avec lequel tout cela serait infaillible, tandis que les deux cours ne recevraient que satisfaction réciproque, intelligence, union de plus en plus resserrée dans le désir qu'elles en avaient l'une et l'autre en envoyant ambassadeur quel que ce fût, pourvu que ce fût un homme d'honneur, droit, de nulle cabale, uniquement attaché aux intérêts de l'Espagne, et à bien servir dans son emploi. Grimaldo goûta mes raisons, mais l'embarras fut d'en persuader assez Leurs Majestés Catholiques pour entraîner la reine, qui méprisait Bournonville comme faisaient tous ceux qui le connaissaient, mais qui avait les plus fortes protections auprès d'elles, à l'abandonner à cet affront. Je répondis que si Bournonville avait un grain de sens, il serait le premier à demander d'être déchargé d'une ambassade où il ne pourrait jamais réussir, à voir que le cardinal Dubois mettrait toute son industrie à faire retomber sur lui par l'Espagne même tous les fâcheux succès de ses négociations, à sentir que ce qui réussirait en toutes autres mains romprait entre les siennes, et qu'en prétextant santé, dépense, affaires, il pouvait remettre l'ambassade sans affront. Je donnai courage à Grimaldo ; je lui dis qu'il n'y avait qu'à continuer Lauliez qui servait l'Espagne

à son gré, et qui était extrêmement agréable à notre cour, prétexter qu'il avait entamé des affaires qu'il n'était pas à. propos de changer de mains, et se donner ainsi tout le temps nécessaire de lui choisir un successeur qui lui ressemblât, et qui marchât sur ses mêmes errements. Enfin Grimaldo, convaincu de mes raisons, peut-être des siennes personnelles qui se trouvaient couvertes par les miennes, me promit merveilles et me les tint. Bournonville, qui m'accablait de soupleses et de bassesses, ne fut pas assez sage pour refuser. Il insista toujours, comptant sur la publicité de sa déclaration et sur le crédit de sa cabale. Il en fut la dupe, et ses Italiens avec lui, qui en furent outrés de dépit. Pour lui, il sentit le coup, et parut comme un condamné, mais il ne m'en fit que mieux, et me conjura sans cesse de détruire à mon retour les préventions qu'on avait prises contre lui, et d'obtenir la permission du régent et du cardinal Dubois d'aller en France se justifier auprès d'eux. Il me faisait parler par tous ses amis, me raccrochait partout et me désolait en plaidoyers qui ne finissaient point. Cela dura jusqu'à la veille de mon départ, que je le trouvai tout tard qui m'attendait à mon carrosse, dans la cour du Retiro, où il me demanda une dernière audience, et quoi que je pusse faire m'y promena près de deux heures.

Si j'eus le bonheur de réussir en ces deux affaires, j'eus le malheur d'échouer en deux autres, dont la seconde surtout ne me tenait pas moins au coeur qu'avait fait la grandesse de mon second fils, seule cause de mon voyage en Espagne, et d'en avoir désiré et obtenu l'ambassade.

Sur la première il faut se souvenir que lorsque le cardinal Dubois embarqua M. le duc d'Orléans à faire si follement la guerre à

l'Espagne pour faire sa cour aux Anglais, et obtenir son chapeau, le duc de Berwick accepta sans balancer le commandement de l'armée de Guipuscoa, prit des places et brûla la marine d'Espagne au Ferrol, qui était le grand objet des Anglais, ce que le roi d'Espagne, qui l'avait comblé lui et son fils aîné de bienfaits, ne put jamais lui pardonner. C'était ce pardon que le cardinal Dubois avait extraordinairement à coeur pour la même raison, qui m'était lors cachée, dont j'ai parlé de même sur autre chose, il n'y a pas longtemps. Par conséquent M. le duc d'Orléans, qui n'y entendait pas finesse, désirait aussi ce pardon, et l'un et l'autre me l'avaient très particulièrement recommandé, et m'en avaient écrit en Espagne depuis le plus fortement du monde. Le duc de Liria, qui le souhaitait ardemment avec grande raison, me pressait aussi là-dessus, tellement que j'en parlai à Grimaldo. Ce ministre me dit que je ne pouvais parler de cette affaire à personne qui l'eût plus à coeur que lui, par son ancien et véritable attachement pour le duc de Berwick, et pour la fidèle amitié qui était entre le duc de Liria et lui, mais que je ne devais point me tromper sur cet article ; que le roi et la reine n'avaient encore rien rabattu de leur première indignation ; qu'il leur en échappait de temps en temps des marques fort vives et telles que lui, qui les connaissait, se garderait bien de toucher cette corde auprès d'eux ; qu'à mon égard, après cet avis, il n'avait rien à me dire, mais que je pouvais me régler là-dessus. Ce début me parut fâcheux. J'avais espéré de l'amitié de Grimaldo pour le père et le fils qu'il me frayerait un chemin que je n'aurais qu'à suivre. Son refus me le fit voir bien plus difficile que je ne m'y étais attendu. Je nie tournai vers le P. Daubenton sans lui parler de ma tentative. Mais j'eus beau lui parler conscience et son



caractère de confesseur, il me fit toutes les protestations possibles pour le duc de Berwick et même pour le duc de Liria, me dit que c'était une affaire en quelque sorte d'État dans laquelle il ne devait point entrer de lui-même ; m'en laissa entendre toute la difficulté, et me renvoya à Grimaldo, à qui aussi je me gardai bien de dire que j'en eusse parlé au confesseur, et que j'en avais été éconduit. Je lui dis seulement que réflexion faite je ne pouvais manquer à des ordres si précis ; que je ne pouvais m'imaginer que Leurs Majestés Catholiques me pussent savoir mauvais gré de les exécuter ; que je m'en acquitterais avec tout le respect, les mesures et l'attention à ne les point blesser que j'y pourrais mettre, qu'au pis aller, si je ne réussissais pas, j'aurais fait ce que je devais, et évité de me faire une affaire de l'inexécution d'ordres si précis et réitérés. Dans cet esprit, je demandai une audience. Je dis à Leurs Majestés Catholiques que j'avais à m'acquitter auprès d'elles d'un ordre de bouche avant mon départ, et réitéré très fortement depuis ; que ce dont il s'agissait était une grâce que le roi et M. le duc d'Orléans avaient extrêmement à coeur d'obtenir de Leurs Majestés ; qu'ils la leur demandaient avec toute la confiance qu'ils devaient prendre non seulement en leur générosité, mais encore en leur pitié ; que néanmoins Sa Majesté et Son Altesse Royale en prenaient encore une nouvelle de ce moment de réunion aussi parfaite et aussi intime de Leurs Majestés avec elles ; et que Leurs Majestés se pouvaient assurer d'une reconnaissance parfaite si elles en obtenaient ce dont Sa Majesté et Son Altesse Royale étaient si véritablement touchées et qu'elles désiraient avec tant de passion. Ils me laissèrent tout dire, puis le roi me demanda ce que c'était donc que le roi et M. le duc d'Orléans lui demandaient.

Je répondis : le retour de l'honneur de leurs bonnes grâces pour le duc de Berwick, qui ne se consolait point d'avoir eu le malheur de les perdre. À ce nom le roi rougit, m'interrompit, et me dit d'un air allumé et d'un ton ferme : « Monsieur, Dieu veut qu'on pardonne, mais il ne faut pas m'en demander davantage. » Je baissai la tête, puis regardant la reine comme pour lui demander assistance, je dis en rebaisant la tête : « Votre Majesté me ferme la bouche ; et le respect m'empêchera de la rouvrir là-dessus, sans néanmoins éteindre les espérances que je mettrai toujours en la générosité et la pitié de Votre Majesté. » Je me tus ensuite, comprenant bien à leur contenance qu'insister davantage serait sans autre fruit que les opiniâtrer et les aigrir. Après quelque silence, la reine parla d'autre chose, mais de simple conversation qui dura quelque peu, et l'audience finit de la sorte. Grimaldo, à qui je rendis ce qui s'était passé, n'en fut pas surpris : il me l'avait bien prédit. Le duc de Liria en fut très affligé, quoique toujours personnellement bien traités. L'un et l'autre, qui furent les deux seuls qui surent cet office, né jugèrent pas à propos que j'en reparlasse davantage. J'en pensais comme eux, et les choses en demeurèrent là.

La seconde affaire, la cour n'y avait nulle part et n'en avait pas même de connaissance. La duchesse de Beauvilliers qui par le mariage de sa fille au duc de Mortemart, dont elle était dans le repentir depuis longtemps, avait fait passer presque toute la fortune du duc de Beauvilliers sur ce gendre, était touchée après coup de voir Sa Grandesse sortie de sa maison. Elle m'en témoigna sa peine avant mon départ, et me pria de voir si je ne pourrais point obtenir une grandesse pour le duc de Saint-Aignan qui avait peu de biens

et beaucoup d'enfants. J'aimais et je respectais extrêmement la duchesse de Beauvilliers, et M. de Beauvilliers était vivant et agissant dans mon coeur dans la dernière vivacité du sentiment le plus tendre et le plus rempli de vénération. Quoique le duc de Saint-Aignan ne m'eût jamais cultivé que suivant la mesure de son besoin, et que sa futilité me fût désagréable, il m'était cher, parce qu'il était frère du duc de Beauvilliers, et par cette raison, lui et tout ce qui porta son nom, me l'a été toute ma vie, sans nul égard à rien de tout ce qui aurait dû émousser les pointes de ce vif attachement. Je partis donc bien résolu de ne rien oublier pour le succès d'une chose que je désirais assez passionnément pour ne savoir de bonne foi ce que j'aurais choisi, si on m'eût donné en Espagne l'option de cette grandesse ou de la mienne. Les services et la reconnaissance pour de tels morts, et desquels ni des leurs on ne peut rien attendre, sont d'une suavité si douce, et jettent dans l'âme quelque chose de si vif, de si délicieux, de si exquis que nulle sorte de plaisir n'y est comparable et dure toujours, et je l'éprouve encore sur la charge de premier gentilhomme de la chambre que le duc de Mortemart avait eue du duc de Beauvilliers, sur laquelle j'ai raconté en son temps ce qui se passa. Plein de ce désir, j'en fis la confidence à Grimaldo, à qui, en peu de mots, j'en expliquai la cause pour qu'il ne crût pas cet office que je voulais rendre du nombre de ceux dont on se soucie peu, pourvu qu'on s'en soit acquitté, et qu'il sentit au contraire à quel point le succès m'en tenait au coeur. Sa réponse m'affligea. Après la préface de politesse et d'amitié, il m'avertit que je trouverais dans Leurs Majestés Catholiques un grand éloignement, parce que, outre que le duc de Saint-Aignan y avait donné lieu lui-même par

force futilités, et petites choses pendant son ambassade à Madrid, où le soin tardif de sa parure avait souvent impatienté Leurs Majestés Catholiques, en attendant souvent fort longtemps qu'il fût arrivé pour ses audiences, le cardinal Albéroni, qui ne l'aimait pas, avait jeté dans leur esprit des impressions fâcheuses qui y étaient toujours restées, qui paraissaient toutes les fois que le hasard leur rappelait le nom de duc de Saint-Aignan, et qui formeraient un obstacle que j'aurais bien de la peine à surmonter, ce qu'il ne pouvait me cacher qu'il n'espérait pas. Je le pressai vainement d'en jeter quelques propos à Leurs Majestés Catholiques. Il m'assura que, bien loin de me préparer la voie, cela nuirait et les arrêterait au refus ; au lieu que, s'il y avait un moyen de réussir, c'était la surprise et l'embarras de me refuser en face ; que s'ils ne me refusaient ni n'accordaient, alors il m'offrait de venir de son côté à l'appui, et de m'y rendre tout le service qu'il lui serait possible. C'était parler raison ; il fallut bien s'en contenter. Je cherchai à prendre un temps de satisfaction et de bonne humeur de Leurs Majestés Catholiques ; un temps où la conduite de la princesse des Asturies, dont je parlerai bientôt, m'attirait leur confiance et de fréquents particuliers ; un temps enfin où j'avais lieu de nie flatter que je leur étais personnellement fort agréable. L'extrême désir me faisait espérer sur ce que la duchesse de Beauvilliers avait été l'unique personne, en femmes et en hommes, dont le roi d'Espagne, la maison royale à part, m'eût demandé des nouvelles. Je pris donc des moments de pure conversation en tiers avec eux pour la jeter sur la jeunesse du roi d'Espagne, et par là sur le duc et la duchesse de Beauvilliers. J'excitai, tant que je pus, les souvenirs d'estime et d'amitié ; puis me mettant sur la morale du

renversement des fortunes les plus sagement et les mieux établies, je parlai de la perte des deux fils du duc de Beauvilliers, qui avait jeté toute sa fortune sur son gendre, dont les enfants privaient le duc de Saint-Aignan de la décoration que Sa Majesté avait donnée à sa maison. Je me tus quelques moments pour voir si le roi prendrait à ce discours ; mais, son silence continuant, j'ajoutai que ce serait une grâce de sa générosité, et digne de son ancienne amitié pour le duc et la duchesse de Beauvilliers, de remettre la grandesse à sa destination première, et de l'accorder au duc de Saint-Aignan ; et je dirais, si je l'osais, qu'un tel souvenir si dignement placé ferait un honneur infini à la gloire de Sa Majesté ; que comblé comme je l'étais de ses bienfaits, j'oserais encore moins hasarder ma très humble et très instante intercession, mais que l'extrême désir que j'en avais me forçait d'avouer que ce serait pour moi la plus grande satisfaction de ma vie, égale, pour le moins, à celle que je ressentais des grâces qu'elle avait daigné de répandre sur moi. Pendant cette reprise j'aperçus le roi piétiner, comme il faisait toujours quand il voulait finir l'audience ; et quand j'eus achevé, au lieu de me répondre, il se mit à tirer la robe de la reine, qui était le signal de me congédier, ce qu'elle fit fort poliment quelques moments après. Je sortis pénétré de douleur d'un silence et d'une fin d'audience de si mauvais augure. Je descendis tout de suite dans la cavachuela du marquis de Grimaldo, à qui je fis le récit de ce qui venait de se passer. Il n'en fut point surpris, et me répéta les mêmes choses qu'il m'avait dites du peu de disposition qu'il avait prévu que je trouverais. Au lieu de me plaindre du peu de digne souvenir que j'avais trouvé dans le roi d'Espagne de son gouverneur et de sa famille, au lieu de

prier Grimaldo de faire quelque effort, je crus plus efficace et moins embarrassant pour lui de me contenter de lui exposer amèrement les motifs de mon désir, et de l'affliction où me jetait le mauvais succès qu'il avait eu, parce que je ne pouvais interpréter un silence si opiniâtre, suivi incontinent de l'impatience de finir l'audience, que comme un refus tacite. Je me répandis là-dessus si pathétiquement avec Grimaldo, sans lui faire même aucune sorte d'insinuation, qu'il me dit enfin de la meilleure grâce du monde qu'il ne manquerait pas de prendre son temps de parler à Leurs Majestés de la douleur où il m'avait vu au sortir de cette audience, et de faire tout ce qui lui serait possible pour le duc de Saint-Aignan. Je lui répondis que je n'aurais osé lui demander rien là-dessus ; mais que cette offre si obligeante me comblait, et je l'embrassai de tout mon coeur. Mais ce ministre ne réussit pas plus que moi. Il en parla deux fois, il fut refusé, et à la dernière, le roi d'Espagne lui dit qu'après tout ce qu'il avait fait pour moi je devais être content. De sorte que Grimaldo me conseilla et me pria même par l'amitié qu'il avait pour moi de ne pas tenter l'impossible, et de ne me pas rendre désagréable à Leurs Majestés Catholiques en les pressant de nouveau de ce que très certainement elles ne feraient pas. Je le sentis bien moi-même, et je n'osai plus rien dire ni rien faire sur une chose que j'avais si ardemment désirée. Revenons maintenant à la princesse des Asturies.

Sa convalescence avançait, et son humeur se manifestait en même temps. Je sus par l'intérieur qu'elle résistait avec opiniâtreté à aller chez la reine, après tous les soins et les marques extraordinaires de bonté, les visites continuelles, qu'elle en avait reçues pendant sa maladie et qu'elle en recevait encore tous les jours. Elle ne voulait point

sortir de sa chambre ; elle s'amusait à sa fenêtre où elle se montrait en bonne santé.

Son appartement de plain-pied à celui de la reine n'en était séparé que par cette petite galerie intérieure dont j'ai souvent parlé, car elle était dans l'appartement qu'avait l'infante. Elle ne voulait plus écouter sur rien les médecins sur sa santé, ni ses dames sur sa conduite, et répondait même à la reine fort sèchement lorsqu'elle essayait à la ramener par les insinuations les plus douces. La reine même m'en parla et m'ordonna de la voir et de lui aider à la rendre plus traitable. Je répondis que je n'étais que trop informé de ce que j'étais très peiné qui fût ; que je ne devais pas me flatter de pouvoir plus que Sa Majesté sur l'esprit de la princesse ; et après un peu de conversation sur ce qu'elle croyait m'en apprendre, et que j'y eus ajouté ce que je sa vois de plus, qu'elle ne me nia pas, je pris la liberté de lui dire qu'il y avait aussi trop de bonté et de ménagement ; que Sa Majesté gâtait la princesse ; qu'il fallait la ployer sans retardement à ses devoirs, et que si dans l'excès de la patience de la reine, la considération de M. le duc d'Orléans y entraît pour quelque chose, non seulement je me chargeais de tout auprès de lui, mais que je répondais à Sa Majesté que non seulement il trouverait bon tout ce qu'il plairait à Sa Majesté de dire à la princesse, et de faire, mais que lui en serait aussi extrêmement obligé, parce que personne ne connaissait mieux que moi ses sentiments pour Leurs Majestés, combien il se sentait aise du retour de leurs bonnes grâces et désireux de les conserver, combien aussi il se sentait honoré du mariage de sa fille, combien, par conséquent, il désirait qu'elle sentît son bonheur et sa grandeur, et qu'elle s'en rendît digne par sa reconnaissance, son obéissance, ses respects pour

Leurs Majestés et par une application continuelle non seulement à leur plaire et à répondre à leurs bontés, mais à deviner même tout ce qui pourrait la leur rendre plus agréable et à s'y porter continuellement ; qu'outre que M. le duc d'Orléans regardait cette conduite comme le devoir de M<sup>me</sup> sa fille le plus juste et le plus pressant, il le considérait aussi comme le seul fondement solide du bonheur de la princesse et comme ce qui pouvait le plus contribuer au sien, par savoir que sa fille ne fît rien qu'à leur gré, et par se pouvoir flatter de leur avoir fait un présent dont l'agrément pouvait contribuer à la continuation de leurs bontés pour lui-même et au resserrement de plus en plus de cette heureuse union qu'il avait toujours si passionnément désirée.

Ce discours fut fort bien reçu. La conversation s'étendit sur de pareils détails à ceux qui l'avaient commencée, et finit par des ordres fort exprès du roi et de la reine de voir souvent la princesse et de lui parler. La duchesse de Monteillano et les autres dames m'en pressaient continuellement. J'avais déjà vu la princesse bien des fois, même au lit ; il n'y avait donc rien de nouveau à m'y voir retourner. D'ailleurs cette opiniâtreté à demeurer dans sa chambre perçait au dehors, parce qu'elle suspendait les fêtes qui étaient préparées, et que chacun attendait avec impatience. J'allai donc chez la princesse deux ou trois fois sans en avoir eu aucune parole que *oui* et *non* sur ce que je lui demandais de sa santé, et encore pas toujours. Je pris le tour de dire à ses dames devant elle ce que je lui aurais dit à elle-même ; ses dames y applaudissaient, et y ajoutaient leur mot. La conversation se faisait ainsi devant la princesse, en sorte qu'elle lui était une véritable leçon, mais elle n'y entraînait en aucune façon.



Néanmoins elle alla pourtant une fois ou deux chez la reine, mais en déshabillé et d'assez mauvaise grâce.

Le grand bal demeurait toujours préparé et tout rangé dans le salon des grands et n'attendait que la princesse qui n'y voulait point aller. Le roi et la reine aimaient le bal, comme je l'ai dit ailleurs. Ils se faisaient un plaisir de celui-là, le prince des Asturies aussi, et la cour l'attendait avec impatience. La conduite de la princesse transpirait au dehors, et faisait le plus fâcheux effet du monde. Je fus averti du dedans que le roi et la reine en étaient très impatientés, et pressé par les dames de la princesse de lui en parler, j'allai chez elle et fis avec ses dames la conversation sur la santé de la princesse, qui apparemment ne retarderait plus les plaisirs qui l'attendaient. Je mis le bal sur le tapis ; j'en vantai l'ordre, le spectacle, la magnificence, je dis que ce plaisir était particulièrement celui de l'âge de la princesse ; que le roi et la reine l'aimaient fort, et qu'ils attendaient avec impatience qu'elle pût y aller. Tout à coup elle prit la parole que je ne lui adressais point, et s'écria comme ces enfants qui se chément<sup>1</sup> : « Moi, y aller ! je n'irai point. — Bon, madame, répondis-je, vous n'irez point, vous en seriez bien fâchée, vous vous priveriez d'un plaisir où toute la cour s'attend à vous voir, et vous avez trop de raisons et de désir de plaire au roi et à la reine pour en manquer aucune occasion. »

Elle était assise et ne me regardait pas. Mais aussitôt après ces paroles, elle tourna la tête sur moi, et d'un ton le plus décidé que je n'en ouïs jamais : « Non, monsieur, me dit-elle, je le répète, je n'irai

---

<sup>1</sup>Mot ancien et familier ; il se disait des enfants qui éprouvaient un dégoût ou un mal dont la cause était inconnue.

point au bal ; le roi et la reine y iront s'ils veulent. Ils aiment le bal, je ne l'aime point ; ils aiment à se lever et à se coucher tard, moi à me coucher de bonne heure. Ils feront ce qui est de leur goût, et je suivrai le mien. » Je me mis à rire, et lui dis qu'elle voulait se divertir à m'inquiéter, mais que je n'étais pas si facile à prendre sérieusement ce badinage ; qu'à son âge on ne se privait pas si volontiers d'un bal, et qu'elle avait trop d'esprit pour priver toute la cour et le public de cette attente, encore moins à montrer un goût si peu conforme à celui du roi et de la reine, et qui paraîtrait si étrange à son âge et à son arrivée ; mais qu'après cette plaisanterie le mieux était de ne prolonger pas plus longtemps une attente, dont le délai d'un bal, tout rangé et tout prêt depuis si longtemps, devenait indécent. Les dames m'appuyèrent, et la conversation entre elles et moi continua de la sorte sans que la princesse fît seulement contenance de nous entendre.

En sortant, la duchesse de Monteillano me suivit avec la duchesse de Liria et M<sup>me</sup> de Riscaldalgre. Elles m'entourèrent hors de la porte de la chambre, et me témoignèrent leur effroi d'une volonté si arrêtée dans une personne de cet âge contre devoir et plaisir, et dans un pays où elle ne faisait que d'arriver, et toute seule parmi tous gens inconnus. J'en étais plus épouvanté qu'elles ; j'en voyais des conséquences capables d'apporter de grandes suites. Mais j'essayai de les rassurer sur un reste de maladie et d'humeurs en mouvement qui pouvaient causer ce méchant effet, mais qui cesserait avec le retour de la pleine santé. Toutefois j'étais bien éloigné de m'en flatter. Je me gardai bien néanmoins de faire ce récit au roi et à la reine ; mais comme ils me parlèrent du bal, et le roi surtout avec amertume sur la fantaisie de la

princesse, je pris la liberté de lui dire que je n'imaginai pas qu'il se voulût gêner pour le caprice d'un enfant qui venait sûrement de sa maladie, ni priver sa cour et tout le public d'une fête aussi agréable et aussi superbe qu'était le premier bal que j'avais vu au palais, et que j'avouais qu'en mon particulier j'en serais affligé, parce que je m'en étais fait un fort grand plaisir. « Oh ! cela ne se peut pas, reprit le roi, sans la princesse. — Et pourquoi donc, sire ? lui répliquai-je. C'est une fête que Votre Majesté donne à sa joie et à la joie publique. Ce n'est pas à la princesse, quoique à son occasion, à régler les plaisirs de Votre Majesté, et ceux qu'elle veut bien donner à sa cour qui s'y attend et les désire. Si la princesse croit que sa santé lui permette, elle y viendra, sinon la fête se passera sans elle. »

Tandis que je parlais, la reine me faisait signe des yeux et de la tête de presser le roi, tellement que j'ajoutai que tout ce qui se faisait et se passait n'était et ne pouvait être que pour Leurs Majestés ; qu'elles en étaient le seul objet et la décoration unique ; que quelque grands princes que fussent les infants, ils n'y étaient que comme les premiers courtisans et pour illustrer l'assemblée, mais jamais l'objet ; que la confiance dont Sa Majesté daignait m'honorer sur ce qui regardait la princesse m'engageait par devoir à supplier Leurs Majestés de considérer qu'il ne fallait pas accoutumer la princesse à croire que tout se fit pour elle, et que rien ne se pouvait faire sans elle ; que plus la fête était digne de la présence de Leurs Majestés, plus cette leçon de la faire sans elle lui ferait impression ; que je ne pouvais m'empêcher de regarder cela comme appartenant très essentiellement à une éducation si importante, et dont le bonheur de la princesse dépendait, en lui faisant sentir dès la première [occasion] qu'elle n'était rien, et

qu'on se passait très aisément d'elle. La reine appuya fort ce discours ; mais le roi ne répondant rien, elle tourna doucement la conversation ailleurs. En finissant l'audience, elle prit l'instant que le roi se retournait après ma révérence pour me faire signe de la tête et des yeux que j'avais bien parlé, et me montrant le roi du doigt et comme le poussant sur lui, elle me fit entendre de ne me pas rebuter. Cela fit que je me hâtai de dîner pour me trouver à leur sortie pour la chasse, et je demandai tout haut à la reine pour quel jour enfin serait le bal, dont j'avouais que je mourais d'envie. Elle me répondit avec action qu'il fallait le demander au roi, et lui demanda s'il m'avait entendu. Il lui répondit : *Mais nous verrons*. Ce court dialogue les conduisit au haut du petit degré qui était tout proche par où ils descendaient et remontaient toujours, et je demeurai au haut, parce qu'à peine y pouvait-on passer deux de front.

Le lendemain je trouvai moyen de leur parler en particulier sur quelque bagatelle, puis je remis le bal sur le tapis. La reine me dit en riant qu'il était vrai que j'en avais bien envie, et elle aussi, et se mit doucement à presser le roi. Comme il souriait sans répondre, je pris la liberté de leur dire que je les suppliais de se souvenir que j'avais pris celle de leur représenter que Leurs Majestés gâtaient la princesse ; qu'aujourd'hui j'osais ajouter qu'elles s'en repentiraient ; qu'elles y vaudraient remédier quand il n'en serait plus temps ; que M. le duc d'Orléans en serait au désespoir, et que s'il pouvait avoir le même bonheur que j'avais d'être en leur présence, il leur parlerait là-dessus en même sens que moi, mais bien plus fortement, comme il lui convenait. Ce propos tourna par eux-mêmes la conversation sur de nouvelles bagatelles fort maussades d'opiniâtreté, de fantaisie,

d'inconsidération pour ses dames, qui échappaient à la princesse, de la brèveté<sup>2</sup> de ses visites chez Leurs Majestés, de la sécheresse de ses manières avec elles, sur quoi je les suppliai de me pardonner si je leur disais que c'était la faute de Leurs Majestés plus que d'une enfant qui ne savait ce qu'elle faisait, et qu'au lieu de l'accoutumer par leur trop de bonté à ne se refuser aucun caprice, rien n'était plus pressé ni plus important que de les réprimer, de lui imposer, de lui faire sentir tout ce qu'elle montrait ignorer à leur égard, et même à l'égard de ses dames ; enfin l'accoutumer au respect et à la crainte qu'elle leur devait, à lire dans leurs yeux et jusque dans leur maintien leurs volontés, pour s'y conformer à l'instant et avec un air comme si c'était la sienne par l'empressement à leur obéir et à leur plaire. Tout cela fut encore poussé de ma part et raisonné de la leur assez longtemps, après quoi je me retirai. Je n'allais plus chez la princesse, et je le dis à Leurs Majestés, parce que j'en voyais l'inutilité. Je ne reparlai plus de bal à leur retour de la chasse, au passage de leur appartement dans la crainte de rebuter le roi. Le surlendemain je me trouvai à leur passage pour la chasse. Au sortir de l'appartement, la reine me dit qu'il n'y aurait point de bal ; que l'ordre était donné d'ôter le préparatif qui était rangé depuis si longtemps, en me faisant des signes d'en parler encore au roi. Je lui dis donc que j'en serais désolé par le plaisir que je m'en étais fait, et que si j'osais je lui demanderais ce bal comme une grâce.

Ce dialogue conduisit à ce petit degré qui était tout contre. À l'entrée, la reine me fit signe de suivre. Je me fourrai donc à côté de celui qui lui portait la queue, lui parlant haut de ce bal pour que le

---

<sup>2</sup>On a déjà vu que Saint-Simon écrivait *brèveté* pour *brièveté*.

roi, qui marchait devant elle, pût entendre. Un moment après elle se tourna à moi avec un air que je dirais *penaud* si on pouvait hasarder ce terme, et me fit signe de ne plus rien dire. Apparemment que le roi lui en avait fait quelque un là-dessus, car cette rampe était obscure, et je ne pus l'apercevoir. Au repos du degré, qui était assez long, la reine s'approcha du roi. Je demurai où j'étais sans m'avancer. Ils se parlèrent bas, puis la reine m'appela, et quand je fus près d'elle : « Voilà qui est fait, me dit-elle, il n'y aura point de bal ; mais pour s'en dépiquer, ce fut son terme, le roi en aura un petit ce soir, après souper, dans notre particulier, où il n'y aura que du palais, et le roi veut que vous y veniez. » Je leur fis une profonde révérence et mon remerciement, tout cela, arrêtés sur ce repos du degré. La reine me répéta : « Mais vous y viendrez donc ? » Je répondis à cet honneur comme je devais. Le roi me dit : « Au moins, il n'y aura que nous. » Et la reine continua : « Et nous danserons tout à notre aise et en liberté ; » et tout de suite [ils] achevèrent de descendre, et je les vis monter en carrosse.

Le bal fut dans la petite galerie intérieure. Il n'y eut que les seigneurs en charge, le premier écuyer, les majordomes de semaine, la camarera-mayor, les dames du palais, les jeunes señoras de honor et caméristes. Le roi, la reine, le prince des Asturies s'y divertirent fort ; tout le monde y dansa force menuets, encore plus de contredanses, jusque sur les trois heures après minuit que Leurs Majestés se retirèrent et le prince des Asturies. Ce fut là où je vis et touchai à mon aise la fameuse *Pérégrine*, que le roi avait ce soir-là au retroussis de son chapeau, pendant d'une belle agrafe de diamants. Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est précisément faite et

évasée comme ces petites poires qui sont musquées, et qu'on appelle de *sept-engueule* et qui paraissent dans leur maturité vers la fin des fraises. Leur nom marque leur grosseur, quoiqu'il n'y ait point de bouche qui en pût contenir quatre à la fois sans péril de s'étouffer. La perle est grosse et longue comme les moins grosses de cette espèce, et sans comparaison plus qu'aucune autre perle que ce soit. Aussi est-elle unique. On la dit la pareille et l'autre pendant d'oreilles de celle qu'on prétend que la folie de magnificence et d'amour fit dissoudre par Marc-Antoine dans du vinaigre, qu'il fit avaler à Cléopâtre. Quoique l'appartement de la princesse des Asturies fit à l'un des bouts de cette galerie intérieure, elle ne parut pas un instant. Je ne prédis que trop vrai à Leurs Majestés Catholiques. La princesse en fit de toutes les façons les plus étranges, excepté la galanterie ; et à son retour ici on eut le temps de voir quelle elle était, dans le peu d'années qu'elle a vécu veuve et sans enfants. J'ai rapporté ce bal tout de suite de ce qui regarde la princesse ; il faut parler maintenant des autres fêtes qui furent données à l'occasion des doubles mariages.

Elles commencèrent le 15 février par une illumination et un feu d'artifice dans la place qui est devant le palais. J'ai déjà parlé ici de la surprenante beauté des illuminations d'Espagne. Les feux d'artifice ne leur y cèdent point. Ils durent plus d'une heure et ordinairement davantage dans toute leur plénitude, et dans une variation perpétuelle de paysages, de chasses, de morceaux d'architecture admirables, de places et de châteaux. Les fusées merveilleuses, innombrables à la fois, continuelles, les fleuves et les cascades de feu, en un mot, tout ce qui peut remplir et orner le spectacle et le rendre toujours surprenant ne cesse, ne diminue, ne

s'affaiblit pas un moment, en sorte qu'on n'a pas assez d'yeux pour voir le tout ensemble. Nos plus beaux feux d'artifice ne sont rien en comparaison.

Le lendemain, Leurs Majestés Catholiques allèrent en cérémonie à Notre-Dame d'Atocha, telle qu'[elle] a été ici décrite ailleurs. Mais en celle-ci elles étaient dans un carrosse tout de bronze doré et de glaces, avec le prince et la princesse des Asturies sur le devant, et suivies de trente carrosses remplis de grands et de toute la cour. Je n'y fus point ni Maulevrier, comme nous n'y avions point été la première fois, sur l'avis du marquis de Montalègre, sommelier du corps, à qui je le demandai, mais qui ne m'en dit point la raison. J'appris, à l'occasion de celle-ci, que c'était parce que les grands étaient avertis de se trouver à ces cérémonies, et y avaient leurs places et non les ambassadeurs. J'aurais pu m'y trouver comme grand, ainsi que je faisais en d'autres fonctions où les ambassadeurs ne se trouvent pas ; mais celle-ci était si solennelle et si marquée sur le double mariage que, n'y pouvant assister comme ambassadeur, je crus m'en devoir abstenir quoique grand. Au retour de l'Atoche, le roi passa par la place Major, tout illuminée, et s'y arrêta quelque temps. J'y étais à une fenêtre. Il trouva, en arrivant au palais, la place qui est devant, illuminée. J'avais eu l'honneur d'être admis sur le balcon de Leurs Majestés Catholiques et près d'elles au feu d'artifice dont j'ai parlé ; mais je me retirai peu à peu à une autre fenêtre gardée pour mes enfants et ma compagnie, et je ne retournai au balcon du roi que pour en voir sortir Leurs Majestés et les accompagner à leur appartement.

On eut un autre jour, dans la place Major illuminée, un divertissement fort galant. La maison où j'étais était vis-à-vis de celle du



roi, et de l'une à l'autre une lice entre deux barrières. Rien ne pouvait être plus brillant, plus rempli ni avec un plus grand ordre. Le duc de Medina-Coeli, le duc del Arco et le corrégidor de Madrid avaient chacun leur quadrille de deux cent cinquante bourgeois ou artisans de Madrid, toutes trois diversement masquées, c'est-à-dire magnifiquement parées en mascarades diverses, mais à visage découvert, tous montés sur les plus beaux chevaux d'Espagne avec de superbes harnais. Les deux ducs, couverts des plus belles pierreries, ainsi que les harnais de leurs admirables chevaux, étaient, ainsi que le corrégidor, en habits ordinaires, mais extrêmement magnifiques. Les trois quadrilles, leur chef à la tête, suivies de force gentilshommes, pages et laquais, entrèrent l'une après l'autre dans la place, dont elles firent le tour, et toutes leurs comparses, dans un très bel ordre et sans la moindre confusion, au bruit de leurs fanfares, celle de Medina-Coeli la première, celle del Arco après, puis celle de la ville. Les chefs, l'un après l'autre, se rendirent après les comparses sous le balcon de Leurs Majestés Catholiques, où étaient le prince et la princesse, les infants et leurs plus grands officiers, tandis que la brigade arrivait vis-à-vis, sous le balcon où j'étais. De cet endroit ils partirent deux à la fois, prenant chacun à l'entrée de la lice un grand et long flambeau de cire blanche, bien allumé, qui leur était présenté de chaque côté en même temps, d'où prenant d'abord le petit galop quelques pas, ils poussaient leurs chevaux à toute bride tout du long de la lice, et les arrêtaient tout à coup sur cul sous le balcon du roi. L'adresse de cet exercice, où pas un ne manqua, est de courir de front sans se dépasser d'une ligne ni rester d'une autre plus en arrière, tête contre tête et croupe contre croupe, tenant d'une main le flambeau droit et ferme, sans pencher

d'aucun côté et parfaitement vis-à-vis l'un de l'autre, et le corps ferme et droit. La quadrille del Arco suivit dans le même ordre ; puis celle de la ville. Chaque couple de cavaliers n'entraît en lice qu'après que l'autre était arrivée, mais partait au même instant, et à mesure qu'ils arrivaient ils prenaient leur rang en commençant sous le balcon du roi, et quand chacune avait achevé de courir, force fanfares en attendant que l'autre commençât. Les courses de toutes trois finies, leurs chefs en reprirent chacun la tête de la sienne, et dans le même ordre, mais alors se suivant toutes trois, firent leurs comparses et le tour de la place au bruit de leurs fanfares, sortirent après de la place et se retirèrent comme elles étaient venues. L'exécution en fut également magnifique, galante et parfaite, et dans un ordre et un silence qui en releva beaucoup la grâce, l'adresse et l'éclat.

On eut une autre fête dans la même place, avec la même illumination, que la cour vit de la même maison dans la place, et moi vis-à-vis dans celle d'où j'avais vu la course des flambeaux avec le nonce, Maulevrier et tout ce qui était de chez moi. J'ai expliqué ailleurs les places des grands, et comment les balcons des cinq étages de la place tout autour sont remplis et les toits chargés de peuple, ainsi que le fond de la place en foule, mais sans faire au spectacle le plus petit embarras. Ce fut un combat sur mer d'un vaisseau turc contre une galère de Malte, qui eut la victoire après deux heures de combat, le désempara et le brûla. L'eau était si parfaitement représentée, et les mouvements des deux bâtiments si aisés, leur manoeuvre si vive et si multipliée, les événements des approches et du combat si vifs, si justes, si variés, si souvent douteux pour la victoire, qu'on ne se doutait plus que ce fût un jeu qui se passait à terre. Le spectacle

dura plus de deux heures et fut toujours également intéressant. Les agrès, les habillements, les armes, rien d'oublié, et tout représentait si naïvement un vaisseau turc et une galère maltaise, les services et les mouvements des combattants et des manoeuvres des gens de mer, qu'on ne pouvait se rappeler que tout cela fût factice. Jusqu'au vent favorisa la fête en dissipant la fumée de la mousqueterie et des bordées de canon. La mêlée de l'abordage fut surtout merveilleusement exécutée, repoussée et reprise à diverses fois. Enfin ce combat parut tellement effectif et sérieux que l'événement seul déclara la victoire.

Enfin il y eut encore un autre feu d'artifice, dans la place du palais, tout différent, mais tout aussi beau que le premier, où Leurs Majestés Catholiques me firent l'honneur de me retenir fort longtemps près d'elles sur leurs balcons.

## CHAPITRE VIII.

1722

BUEN-RETIRO. - MORALE ET PRATIQUE COMMODE DES JÉSUITES SUR LE JEÛNE EN ESPAGNE. - JE VEUX VOIR LA PRISON DE FRANÇOIS IER. - DÉLICATE POLITESSE DE DON GASPARD GIRON. - EXPÉDIENT DE PHILIPPE III CONTRE L'ORGUEIL DES CARDINAUX. - PRISON DE FRANÇOIS IER. - JE VAIS VOIR TOLÈDE. - CAUSES PARTICULIÈRES DE MA CURIOSITÉ. - CONTES ET SORTE DE FORFAIT DES CORDELIERS DE TOLÈDE. - DIFFÉRENCE DE NOTRE PRONONCIATION LATINE D'AVEC CELLE DE TOUTES LES AUTRES NATIONS. - LE CARÊME FORT FÂCHEUX DANS LES CASTILLES. - VESUGO, EXCELLENT POISSON DE MER. - ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOLÈDE. - HUMBLE SÉPULTURE DU CARDINAL PORTOCARRERO. - BEAUTÉ ADMIRABLE DES STALLES DU CHOEUR. - CHAPELLE ET MESSE MOSARABIQUES. - ÉVÊQUES MÊLÉS AVEC LES CHANOINES SANS AUCUNE DISTINCTION. -

DRAPEAU BLANC AU CLOCHER DE L'ÉGLISE DE TOLÈDE POUR CHAQUE ARCHEVÊQUE OU CHANOINE DEVENU CARDINAL, QUI N'EN EST ÔTÉ QU'À SA MORT. - DÉPUTATION DU CHAPITRE DE TOLÈDE POUR ME COMPLIMENTER. - VILLE ET PALAIS DE TOLÈDE. - ARANJUEZ. - AMUSEMENT DE SANGLIERS. - HARAS DE BUFFLES ET DE CHAMEAUX. - LAIT DE BUFFLE EXQUIS.

Le carême mit fin aux fêtes, et Leurs Majestés Catholiques quittèrent le palais et allèrent habiter celui de Buen-Retiro. Ce fut aussi le temps de l'anniversaire de la feue reine dite la *Savoyana*, dans l'église de l'Incarnation, qui est grande et belle, quoique ce soit un couvent de religieuses. Les grands y furent invités à l'ordinaire, par conséquent mon second fils et moi, et non les ambassadeurs. Le banc des grands et le siège ployant du majordome-major du roi y étaient disposés comme en chapelle, mais sans prie-Dieu du roi, sans siège de cardinaux et sans banc d'ambassadeurs. Mais les majordomes du roi s'y trouvèrent debout à leurs places comme en chapelle, et le clergé, comme en chapelle, assis vis-à-vis des grands, et tous autres debout. Le duc d'Abrantès, évêque de Cuença, y fit pontificalement l'office dans une chaire à l'antique, dont j'ai fait la description, et donné la figure ici avec le plan de la séance du roi tenant chapelle. Il y eut la veille des premières vêpres ; j'y allai avec le duc de Liria. Il n'y avait encore personne en place. Nous entrâmes dans la sacristie, où nous trouvâmes deux ou trois grands. Il s'y en amassa bientôt davantage, et quand nous fûmes une quinzaine, quelqu'un proposa d'aller prendre place et d'envoyer prier le prélat de commencer. Quand ce fut pour sortir de la sacristie, aucun ne

voulut passer devant moi, et par conséquent [ils] me voulaient céder la première place sur le banc. Après quelques compliments, je leur dis que je leur parlerais comme me faisant un grand honneur d'être leur confrère ; que j'avais en même temps ceux d'être ambassadeur et grand d'Espagne ; que si j'acceptais ce qu'ils avaient la bonté de m'offrir, cela ferait un exemple et fort aisément une règle pour d'autres cérémonies et pour d'autres ambassadeurs ; que quelque estime que je fisse d'un si grand caractère, il n'était que passager ; que je faisais bien plus de cas de la dignité solide, permanente, héréditaire de grand d'Espagne ; et que par ces raisons je leur conseillais et les suppliais de passer cinq ou six devant moi pour entrer dans l'église et se placer sur le banc ; que de cette façon il n'y aurait rien à dire, et qu'ils éviteraient un exemple qui pourrait leur devenir désagréable. Ils me remercièrent avec beaucoup de reconnaissance, et me crurent. Le duc de Medina-Coeli passa le premier, quatre ou cinq autres le suivirent, moi ensuite, puis les autres, et nous nous rangeâmes de même sur le banc. Aussitôt la musique du roi commença les vêpres, le prélat étant arrivé tout revêtu à son siège comme nous nous placions. Une vingtaine de grands arrivèrent ensuite les uns après les autres.

Le lendemain nous nous trouvâmes en bien plus grand nombre à la messe chantée par la musique du roi et célébrée par le même prélat. Ma politesse fit un grand effet à la cour ; tous les grands m'en surent un gré infini, et beaucoup d'entre eux me le témoignèrent. Je n'étais point là comme ambassadeur, et je me crus en liberté et en raison d'en user de la sorte.

Le Retiro, dont je ne ferai point la description, parce que

celles d'Espagne en sont remplies, est, à mon gré, un palais aussi magnifique que le palais de Madrid, plus grand et beaucoup plus agréable. Il a des cours, dont une est réservée, comme ici pour ce qui s'y appelle les honneurs du Louvre, où entrent les carrosses des cardinaux, des ambassadeurs et des grands seulement, et un parc admirable si les arbres y venaient mieux, et que l'eau des fontaines et des magnifiques pièces d'eau fût plus abondante. Rien ne ressemble tant, de tout point, à son parterre en face du palais, que celui de Luxembourg, à Paris : mêmes formes, mêmes terrasses, même contour et même tour de fontaines et de jets d'eau. Le mail y est admirable et d'une prodigieuse grandeur. J'ai observé qu'en cette saison, qui est toujours belle en Espagne, le mail succède tous les jours à la chasse, où le roi n'allait plus qu'un peu après Pâques ; et j'ai aussi expliqué comment se passait ce jeu de mail et cette promenade, où j'allais presque tous les jours faire ma cour. Un jour que je vis la reine y prendre plusieurs fois du tabac, je dis que c'était une chose assez extraordinaire de voir un roi d'Espagne qui ne prenait ni tabac ni chocolat. Le roi me répondit qu'il était vrai qu'il ne prenait point de tabac ; sur quoi la reine fit comme des excuses d'en prendre, et dit qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu, à cause du roi, pour s'en défaire, mais qu'elle n'en avait pu venir à bout, dont elle était bien fâchée. Le roi ajouta que pour du chocolat il en prenait avec la reine les matins, mais que ce n'était que les jours de jeûne. « Comment, sire, repris-je de vivacité, du chocolat les jours de jeûne ! — Mais fort bien, ajouta le roi gravement, le chocolat ne le rompt pas. — Mais, sire, lui dis-je, c'est prendre quelque chose, et quelque chose qui est fort bon, qui soutient, et même qui nourrit. — Et moi je vous

assure, répliqua le roi avec émotion et rougissant un peu, qu'il ne rompt pas le jeûne, car les jésuites, qui me l'ont dit, en prennent tous les jours de jeûne, à la vérité sans pain ces jours-là, qu'ils y trempent les autres jours. » Je me tus tout court, car je n'étais pas là pour instruire sur le jeûne ; mais j'admire en moi-même la morale des bons pères et les bonnes instructions qu'ils donnent, l'aveuglement avec lequel ils sont écoutés et crus privativement à qui que ce soit, du petit des observances au grand des maximes de l'Évangile et des connaissances de la religion. Dans quelles ténèbres épaisses et tranquilles vivent les rois qu'ils conduisent !

Pendant le séjour de la cour au Retiro, le palais de Madrid était vide et je le voulus voir en détail. Je m'adressai pour cela à don Gaspard Giron, qui voulut bien se donner la peine de me promener partout. C'est encore une description que je laisse aux voyageurs et à ceux qui ont traité localement de l'Espagne ; mais j'en donnerai un morceau que je n'ai rencontré nulle part.

En nous promenant, je dis à don Gaspard que je craignais sa politesse et qu'elle ne me privât de ce que je désirais voir principalement. Le bon homme m'entendit bien, car il était spirituel et fin ; mais la galanterie espagnole lui fit faire le sourd. Il m'assura toujours qu'il ne me cacherait rien. « Je parie que si, señor don Gaspard, lui dis-je : la prison de François Ier ? — Eh ! fi ! fi ! *señor duque*, de quoi parlez-vous là ? » Et [il] changea tout de suite de propos en me montrant des choses. Je l'y ramenai, et à force de compliments et de propos, je le forçai de m'accorder ma demande ; mais ce fut avec des façons si polies, si honteuses, si ménagées qu'il ne se pouvait marquer plus d'esprit et de délicatesse. Il voulut que je me défisse de ce qui était



avec moi, excepté M. de Céreste et ma famille ; puis me mena dans une salle, très vaste par où nous avons passé, qui est entre la salle des gardes et l'entrée du grand appartement du roi. En attendant que les clefs fussent venues, qu'il avait envoyé chercher, il me montra deux enfoncements faits après coup, vis-à-vis l'un de l'autre, dans l'épaisseur de la muraille, qui avaient chacun un siège de pierre, tous deux égaux, dans l'enfoncement d'une fenêtre. Cette pièce avait quatre fenêtres de chaque côté sur la cour et sur le Mançanarez, et la muraille du côté du Mançanarez est si épaisse qu'elle fait de chaque fenêtre de ce côté-là comme un vrai cabinet enfoncé, tout ouvert. Après m'avoir fait remarquer et bien considérer ces deux sièges de pierre, il me demanda ce qu'il m'en semblait. Je lui dis que cette curiosité me paraissait fort médiocre et ne pas mériter la peine de la remarquer. « Vous allez voir que si, me répliqua-t-il, et vous en conviendrez tout à l'heure. » Il me conta alors que Philippe III, fatigué de l'orgueil de cardinaux qui prenaient un fauteuil devant lui dans leurs audiences, se mit à ne leur en plus donner que debout dans cette salle, en s'y promenant, et que, lassé ensuite d'être debout ou de se promener quand les audiences s'allongeaient, il fit creuser ces deux enfoncements avec ces sièges de pierre pour s'y asseoir d'un côté, le cardinal de l'autre, et de cette façon éviter le fauteuil. Et voilà où conduisent l'usurpation, d'une part, et la faiblesse, de l'autre. Il me dit ensuite, toujours en attendant les clefs, que François Ier avait d'abord été logé dans la maison, alors bien plus petite, où le duc del Arco demeurait actuellement, qu'on avait accommodée en prison, et qui est au centre de Madrid ; mais qu'au bout de quelques mois, on ne l'y avait pas cru assez en sûreté ; et que, le trouvant trop ferme sur les

propositions qu'on lui faisait, on avait voulu le resserrer pour tâcher de l'ébranler, et qu'on l'avait mis dans le lieu qu'il m'allait montrer, puisque je m'obstinais si opiniâtrement à le voir.

Les clefs à la fin arrivées, et tout étant prêt à entrer, don Gaspard nous mena, tout au bas bout de cette salle, dans l'enfoncement de la dernière fenêtre sur le Mançanarez. Arrivé là, je regardai de côté et d'autre, et n'y aperçus point d'issue. Don Gaspard riait cependant et me laissait chercher ce que je ne trouvais point ; puis il poussa une porte dans l'épaisseur du mur, du côté d'en bas de l'espèce de cabinet, dans l'épaisseur de la longue muraille, où était cette fenêtre, si artistement prise, et sa serrure tellement cachée qu'il n'était pas possible de s'en apercevoir. La porte était basse et étroite, et me présenta un escalier entre deux murs, qui ne l'était pas moins. C'était une espèce d'échelle de pierre, d'une soixantaine de marches fort hautes, ayant pourtant assez de giron, au haut desquelles, sans tournant ni repos, on trouvait un petit palier qui, du côté du Mançanarez, avait une fort petite fenêtre bien grillée et vitrée, de l'autre côté une petite porte à hauteur d'homme et une pièce assez petite avec une cheminée, qui pouvait contenir quelque peu de coffres et de chaises, une table et un lit, qui ne tirait de jour que, la porte ouverte, par la petite fenêtre vis-à-vis du palier. Continuant tout droit, on trouvait au bout de ce palier, c'est-à-dire quatre ou cinq pieds après la dernière marche, quatre ou cinq autres marches aussi de pierre -et une double porte très forte avec un passage étroit entre deux, long de l'épaisseur du mur d'une fort grosse tour. La seconde porte donnait dans la chambre de François Ier, qui n'avait point d'autre entrée ni sortie. Cette chambre n'était pas grande, mais accrue par un enfoncement sur la droite

en entrant, vis-à-vis de la fenêtre, assez grande pour donner du jour suffisamment, vitrée, qui pouvait s'ouvrir pour avoir de l'air, mais à double grille de fer, bien forte et bien ferme, scellée dans la muraille des quatre côtés. Elle était fort haute du côté de la chambre, donnait sur le Mançanarez et sur la campagne au delà. Il y avait de quoi mettre des sièges, des coffres, quelque table et un lit. À côté de la cheminée, qui était en face de la porte, il y avait un recoin profond, médiocrement large, sans jour que de la chambre, qui pouvait servir de garde-robe. De la fenêtre de cette chambre au pied de la tour, au bord du Mançanarez, il y a plus de cent pieds, et tant que François Ier y fut, deux bataillons furent jour et nuit en garde sous les armes, au pied de cette tour, au bord du Mançanarez, qui coule tout le long et fort proche. Telle est la demeure où François Ier fut si longtemps enfermé, où il tomba si malade, où la reine sa soeur l'alla consoler, et contribua tant et si généreusement à sa guérison et à disposer sa sortie, et où Charles-Quint, craignant enfin de le perdre, et avec lui tous les avantages qu'il se promettait de tenir un tel prisonnier, l'alla enfin visiter, et commença à le traiter d'une manière plus humaine.

Je considérai cette horrible cage de tous mes yeux et de toute ma plus vive attention, malgré les soins de don Gaspard Giron à m'en distraire et à me presser d'en sortir. Souvent je ne l'entendais pas, tant j'étais appliqué à ce que j'examinais ; souvent aussi en l'entendant je ne répondais point. Ils n'avouèrent ni ne désavouèrent que l'escalier ne fût gardé en dedans, et que cette chambre obscure sur le palier fût un corps de garde d'officiers. Enfin il ne manquait rien aux précautions les plus recherchées pour que François Ier ne pût se sauver.

Je pris ensuite cinq ou six jours pour un voyage que, dès en al-

lant en Espagne, j'avais bien résolu de faire. Je voulus voir Tolède où plusieurs raisons de curiosité m'attiraient. Je voulais voir cette superbe église si renommée par son étendue et sa magnificence, tout ce qu'elle renferme de richesses, et ce clocher superbe, dont le revenu est de cinq millions. Je voulais voir le lieu où s'étaient tenus ces célèbres conciles de Tolède, d'où toute l'Église a adopté plusieurs canons, et si augustes par la science et la sainteté de presque tous les Pères qui les composèrent. Enfin je voulais voir et entendre le rit et la messe connus sous le nom de Mosarabiques qui ne sont plus conservés qu'à Tolède, où le grand cardinal Ximénès les a fondés pour toujours dans une chapelle de la cathédrale et dans les sept paroisses de la ville où on n'en célèbre point d'autres.

Cette liturgie, qui est latine, et qui, pour l'offertoire et le canon de la messe est, pour tout l'essentiel, [en] tout semblable à la messe d'aujourd'hui, c'est-à-dire à l'oblation, aux espèces, au *memento* des vivants et des morts, aux paroles et à la forme de la consécration, à l'ostension et à l'adoration de l'eucharistie et du calice consacré, à la communion et au même sens des différentes prières qui précèdent et qui suivent, même à la lecture de l'épître et de l'évangile, est un grand et précieux monument. C'est la messe qui se disait avant le sixième<sup>1</sup> siècle, puisqu'elle est antérieure à la conquête d'une partie de l'Espagne par les Arabes, ou, comme on dit communément, par les Maures, dans les premières années du sixième siècle, excités et introduits par le comte Julien, outré de ce que Roderic, ou comme on le

---

<sup>1</sup>Il y a dans le manuscrit *sixième siècle* et non *huitième siècle*, comme on l'a imprimé dans les précédentes éditions pour rectifier une erreur de date. La conquête de l'Espagne par les Arabes n'eut lieu, en effet, qu'après la bataille de Xérès livrée en 711.

nomme plus communément, Rodrigue, roi d'Espagne, avait violé sa fille. Je pris donc mes mesures avec l'archevêque de Tolède, avec qui on a vu ici que j'étais en commerce fort particulier, et je fis ce petit voyage.

Quoiqu'il y ait près de vingt lieues, des environs de Paris, de Madrid à Tolède, des relais bien disposés m'y firent arriver en un jour, et de fort bonne heure. Le chemin est beau, ouvert, uni; mais Tolède est au pied et dans la montagne. En arrivant dans le faubourg qui est en bas, au pied d'un haut rocher, sur lequel est le reste de l'ancien château, on me fit tourner le dos à l'entrée de la ville, et aller aux Cordeliers, dont le couvent fut le lieu de l'assemblée de ces fameux conciles de Tolède. À peine eus-je mis pied à terre que les notables du couvent s'empressèrent autour de moi, et me firent d'abord remarquer une vieille fenêtre grillée du château, d'où ils me dirent que le roi Rodrigue avait vu la fille du comte Julien, qui demeurait dans l'emplacement d'un côté de leur maison, et que c'était là que ce prince s'était embrasé d'un amour qui avait été si funeste à lui et à toutes les Espagnes. Cette tradition sur cette fenêtre ne me fit pas grande impression, d'autant que la fenêtre et ses appartenances me parurent fort éloignées de plus de mille ans d'antiquité.

Ces moines me conduisirent dans leur église, qui, non plus que son portail, assez neuf, ne me semblèrent que fort communs. À peine y fus-je entré qu'ils m'arrêtèrent et me demandèrent si je n'apercevoir pas quelque chose de fort extraordinaire. Je vis un crucifix de grandeur naturelle, de relief, au lieu de tableau du grand autel, en caleçon et en perruque, comme ils sont presque tous en

Espagne, qui ne me surprit point, parce que j'en avais vu beaucoup d'autres pareils. Comme je ne répondais point, cherchant des yeux ce qu'ils voulaient me faire remarquer : « Eh ! les bras ! » me dirent-ils. En effet, j'en vis un attaché à l'ordinaire, et l'autre pendant le long du corps. À mon, tour, je leur demandai ce que cela signifiait. Un grand miracle toujours existant, à ce qu'ils m'assurèrent d'un ton grave et dévot. Et aussitôt me contèrent, en supprimant toute date, ce qu'était alors cette église ; qu'un riche bourgeois, ayant fait un enfant à une fille, sous promesse verbale de l'épouser, il l'avait nié et s'était moqué d'elle ; mais qu'elle et ses parents, qui n'avaient point de preuve, l'engagèrent à s'en rapporter à ce crucifix, tellement qu'étant tous venus à l'église, suivis d'une foule de peuple, la fille et le garçon ne s'étaient pas plutôt présentés devant le crucifix que son bras gauche s'était détaché de la croix de soi-même, et doucement baissé et placé tel qu'il était demeuré depuis et que nous le voyons, sur quoi on s'était écrié au miracle, et le garçon avait épousé la fille.

Quoique à l'abri de l'inquisition par mon caractère d'ambassadeur, il fallait éviter de donner du scandale dans un pays aussi dominé par la superstition : j'avalai donc le plus doucement que je pus ce pieux conte que ces moines exaltaient et me pressaient d'admirer. Ils me menèrent faire un moment d'adoration au pied du grand autel, puis me firent faire le tour des chapelles de l'église, dont chacune avait ses miracles particuliers qu'il me fallut essayer. D'une chapelle à l'autre je les priai de me mener à la salle des conciles, ou à ce qui en restait, qui était uniquement ce qui m'amenait chez eux. Ils me répondirent : « Tout à l'heure, mais encore cette chapelle-ci, car elle est bien remarquable. » Et il fallait y aller et entendre les

miracles auxquels je me refroidissais beaucoup. Enfin, quand tout fut épuisé et qu'il fut question d'aller à la salle des conciles, ils me dirent qu'il n'en restait rien, et que depuis cinq ou six mois, ils en avaient abattu les restes pour y bâtir leur cuisine. Je fus saisi d'un si violent dépit que j'eus besoin de me faire la dernière violence pour ne les pas frapper de toute ma force. Je leur tournai le dos en leur reprochant cette espèce de sacrilège en termes fort amers. Je gagnai mon carrosse sans vouloir mettre le pied dans leur maison, et y montai sans leur faire la moindre civilité. Voilà ce que deviennent les monuments les plus précieux de l'antiquité, par l'ignorance, l'avarice ou la convenance, sans que la police ni que personne se mette en peine de les revendiquer et de les faire conserver. J'eus à celui-ci un regret extrême.

L'archevêque de Tolède m'avait engagé à loger chez lui, où j'allai descendre. Céreste, le comte de Lorges, mes enfants, l'abbé de Saint-Simon et son frère, l'abbé de Mathan, et deux officiers principaux de nos régiments étaient avec moi, et furent logés dans l'archevêché ou dans les maisons joignantes. J'y fus reçu par les deux neveux de l'archevêque, et servi par ses officiers qu'il y avait envoyés exprès. Les neveux étaient chanoines, et le cadet montrait de l'esprit et de la politesse ; nous nous parlions latin. L'aîné, quoique inquisiteur, croyant que je lui parlais une autre langue qu'il n'entendait pas, me pria de me servir avec lui de la latine. C'est que nous autres, Français, prononçons le latin tout autrement que les Espagnols, les Italiens et les Allemands. À la fin pourtant il m'entendit. Ils ne manquèrent à rien de la plus grande civilité, sans se rendre le moins du monde incommodes. Le palais archiépiscopal n'est pas grand ; toutes petites

pièces assez obscures et vilaines, fort simplement meublées. Il est sur une petite place, latéralement au portail de la métropole. On nous servit un grand nombre de plats et trois services, rien du tout de gras ; et nous fûmes servis de la sorte toujours soir et matin, mais le soir de toutes choses de collation.

Le carême est fort fâcheux dans les Castilles. La paresse et l'éloignement de la mer font que la marée est inconnue. Les plus grosses rivières n'ont point de poisson, les petites encore moins, parce qu'elles ne sont que des torrents. Peu ou point de légumes, si ce n'est de l'ail, des oignons, des cardons, quelques herbes. Ni lait ni beurre. Du poisson mariné, qui serait bon si l'huile en était bonne ; mais elle est si généralement mauvaise qu'on en est infecté jusque dans les rues de Madrid, en carême, car presque tout le monde le fait, jeunes et vieux, hommes et femmes, seigneurs, bourgeois et peuple. Ainsi on est réduit aux oeufs de toutes les façons et au chocolat, qui est leur grande ressource. Le *vesugo* est l'unique poisson de mer qui se mange à Madrid. Il vient de Bilbao vers Noël, et tout le monde se félicite lorsqu'il commence à paraître. De figure et de goût il tient du maquereau et de l'alose, et a la délicatesse et la fermeté des deux. Il est excellent. On en mange les jours gras comme les maigres sans s'en lasser. Mais il commence à piquer dès le commencement du carême, et bientôt après on n'en peut plus manger. La chère que nous fîmes à Tolède n'était donc pas friande, à l'espagnole et fort grande, mais il était impossible de mieux.

Dès le matin, j'allai voir l'église ou plutôt les églises, car il s'en détache deux chapelles à angle égal, grandes comme des églises, qui s'appellent, l'une des anciens rois, l'autre des nouveaux rois,



qui ont de magnifiques tombeaux, et chacune un grand et beau choeur de plain-pied devant le grand autel, et chacune un riche et nombreux chapitre, où l'office se fait comme dans la grande église, sans s'interrompre ni s'entendre réciproquement, toutes trois. La sacristie, pleine de richesses immenses, est vaste et pourrait passer pour une quatrième église. J'y vis la chape impériale de Charles-Quint, de toile d'or fort ample et à queue d'un pied, semée près à près d'aigles noires éployées, à double tête, le chaperon et les orfrois d'une étoffe qui paraît avoir été magnifique et surbrodée, avec une large attache de même étoffe et des agrafes d'or. On m'y ouvrit une armoire, entre bien d'autres, remplie des raretés les plus précieuses, au fond matelassé de laquelle était attachée la belle croix du Saint-Esprit de diamants, que le feu roi avait envoyée au cardinal Portocarrero, environnée d'un grand tour d'admirables diamants, d'où pendait la Toison d'or que portait Charles II d'ordinaire et qu'il donna peu avant sa mort à cette église : deux présents fort inutiles, comme ils sont.

Je ne m'arrêterai point ici à une description de structure ni de richesses, qui est un des plus curieux et des plus satisfaisants morceaux des relations et des voyages d'Espagne, et qui, seule et exacte, ferait plus d'un volume ; je me bornerai à de simples remarques et en fort petit nombre. La tombe plate du cardinal Portocarrero est sans nul ornement dans le passage entre le choeur métropolitain et la chapelle des nouveaux rois, en sorte qu'elle est foulée aux pieds de tout le monde, avec cette seule inscription et sans armes : *Hic jacet chais, pulvis, et nihil*, suivant qu'il l'ordonna expressément ; mais on a mis vis-à-vis sur la muraille une magnifique

épitaphe en son honneur. L'église métropolitaine n'a point le défaut de presque toutes les églises d'Espagne. Le chœur y est de plain-pied, c'est-à-dire relevé de trois ou quatre marches plus que la nef, entre la nef et le grand autel, et fermé à peu près comme est celui de Notre-Dame, à Paris, mais le chœur et la nef presque le double plus longue et plus large, et haute à proportion. Le chœur a tout autour trois rangs de stalles, tous trois plus élevés l'un que l'autre, ce qui en fait un nombre prodigieux. Elles sont commodés, et tant les stalles que la boiserie entière, qui est fort élevée et richement travaillée, sont de bois précieux. Pas une stalle de trois rangs ne ressemble à une autre pour le travail. Le dossier, les côtés, les dessus des séparations, le devant de chaque stalle relevée, est d'une ciselure en bois plus finement travaillée et plus exactement recherchée que les plus belles tabatières d'or. Les sujets en sont pris de la vie de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, sa première femme, qui, par leur mariage, réunirent les couronnes d'Aragon et de Castille et leurs dépendances, et dont les conquêtes éteignirent la domination des Maures en Espagne; et comme rien n'y est oublié en aucun genre, jusques aux plus petites choses, les événements depuis leur naissance jusqu'à leur mort ont pu fournir à toutes ces stalles sans aucun vide. Il n'y en a aucune qui ne méritât plusieurs heures d'application à la considérer, et dont la rare beauté ne fit trouver ces heures courtes.

L'archevêque avait ordonné que, encore qu'on fût en carême, la messe mozarabique fût chantée et célébrée devant moi aussi solennellement que le jour de Pâques. Cette chapelle de la cathédrale, où cet office est fondé, a son chœur particulier et est vers le bas de la nef. On mit un prie-Dieu avec un tapis et quatre carreaux, deux en bas

pour les genoux, deux en haut pour les coudes, pour mon second fils et pour moi, qui est le traitement des cardinaux, des ambassadeurs et des grands, dans toutes les églises d'Espagne. Cela était préparé du côté de l'évangile, tout près de l'autel, en sorte qu'étant à genoux je voyais pleinement dessus. Mon second fils et moi fûmes conduits sur ce prie-Dieu, et on donna seulement un carreau au comte de Larges, à Céreste, à mon fils aîné, à l'abbé de Saint-Simon et à son frère.

Je vis et j'entendis cette messe avec une grande curiosité et un extrême plaisir. Je ne la décrirai point ici, parce que je la vis telle que je l'ai lue décrite et expliquée dans le cardinal Bona<sup>2</sup> et dans d'autres livres liturgiques. Elle se dit en latin, avec les ornements ordinaires, tant des célébrants que de l'autel. Il y a seulement toujours deux livres aux deux côtés sur l'autel : l'un est pour tout ce qui est de la messe, l'autre pour les collectes pour le peuple, qui sont fort multipliées, ainsi que les *amen* du chœur. Cela et la séparation de l'Eucharistie en quinze parties en croix sur la patène, en prononçant un nom de mystère sur chaque particule en la séparant et la posant, et dans la suite en prenant pour se communier chaque particule l'une après l'autre, en prononçant le même nom de mystère, rend la messe un peu plus longue que les nôtres ; mais cela est peu perceptible à une grand'messe par le chant du chœur, qui allonge toujours.

De là je fus conduit au chœur, dont je voulus voir l'office, où je fus placé au bout le plus près de l'autel, et sur le devant de ma

---

<sup>2</sup>Le cardinal Bona a laissé un grand nombre de traités. Il s'agit probablement ici de son traité *De rebus liturgicis*, où l'on trouve des recherches sur les cérémonies et les prières de la messe.

stalle et de celle de mon second fils, il y avait un tapis et des carreaux comme dans la chapelle mozarabe ; les autres eurent chacun leur stalle et un carreau. Je remarquai avec surprise deux évêques en rochet et camail violet, avec leur croix au cou, dans les stalles parmi les chanoines, sans aucune distinction ni distance, et des chanoines également au-dessous et au-dessus d'eux. Il y avait des bancs disposés en travers dans le milieu, dans le large espace entre les stalles de chaque côté, où les chanoines se vinrent asseoir pour entendre le sermon d'un jacobin après l'évangile. Ces deux évêques s'y placèrent parmi les chanoines en leur rang d'ancienneté, comme ils étaient dans les stalles, sans distance, sans distinction, joignant les chanoines au-dessus et au-dessous d'eux. C'étaient deux évêques *in partibus* suffragants pour soulager l'archevêque dans ses fonctions épiscopales, comme confirmations, ordinations, consécration des saintes huiles, etc. Ce qui me parut singulier fut une espèce de drapeau blanc arboré et flottant au plus haut du superbe clocher de cette église, qui est prodigieusement élevé, et d'une riche et admirable structure. Je crus qu'on était dans l'octave de la dédicace de l'église, mais on me détrompa bientôt en m'apprenant que ce drapeau était là pour le cardinal Borgia. C'est qu'aussitôt qu'un chanoine de Tolède, ou l'archevêque, devient cardinal, on met ce drapeau au clocher ; et s'il arrive qu'il se trouve plusieurs chanoines cardinaux, on met un drapeau pour chacun d'eux, et le drapeau de chacun n'est ôté qu'à sa mort.

Au retour de l'église, et avant le dîner, on m'annonça deux chanoines qui venaient me complimenter au nom du chapitre. En même temps, je fus averti que l'un était un Pimentel, archidiacre de

l'église de Tolède, par conséquent d'une des plus grandes maisons d'Espagne, et de la même que le comte de Benavente ; que ce chanoine avait quatre-vingt mille livres de rentes de sa prébende, et qu'il avait refusé les archevêchés de Séville et de Saragosse ; qu'il était aussi chef de l'inquisition du diocèse, et qu'il était accompagné d'un autre chanoine de qualité dont la prébende lui valait soixante mille livres de rente. C'étaient là des chanoines tant soit peu renforcés en comparaison des nôtres. Tout ce qui était avec moi, et beaucoup d'autres gens de la ville, dont le corps m'était venu saluer, les neveux et les principaux officiers de l'archevêque remplissaient la pièce où j'étais, où nous étions tous debout. Je fis quelques pas au-devant des deux chanoines ; je leur fis donner deux sièges à côté l'un de l'autre, et j'en pris un vis-à-vis d'eux. Je les priai par signes de se couvrir, et nous nous couvrîmes tous trois, tout le reste debout, faute de sièges et de place. Les chanoines étoient en habit long avec un chapeau. Dès que je fus couvert, je me découvris et ouvris la bouche pour les remercier ; à l'instant, le Pimentel, le chapeau à la main, se leva, s'inclina, me dit *domine* sans m'avoir donné l'instant d'articuler un seul mot, se rassit, se couvrit, et me fit une très belle harangue en fort beau latin, qui dura plus d'un gros quart d'heure. Je ne puis exprimer ma surprise ni quel fut mon embarras de répondre en français à un homme qui ne l'entendait pas. Quel moyen ! en latin, comment faire ? Toutefois, je pris mon parti ; j'écoutai de toutes mes oreilles, et tandis qu'il parla, je bâtis ma réponse pour dire quelque chose sur chaque point, et finir par ce que j'imaginai de plus convenable pour le chapitre et pour les députés, en particulier pour celui qui parlait. Il finit par la même révérence qui avait

commencé son discours, et je voyais en même temps toute cette jeunesse qui me regardait et riochait de l'embarras où elle n'avait pas tort de me croire.

Le Pimentel rassis, j'ôtai mon chapeau, je me levai, je dis *domine*. En me rasseyant et me couvrant, je jetai un coup d'œil à cette jeunesse, qui me parut stupéfaite de mon effronterie, à laquelle elle ne s'attendait pas. Je dérouillai mon latin comme je pus, où il y eut sans doute bien de la cuisine et maints solécismes, mais j'allai toujours, répondant point par point ; puis, appuyant sur mes remerciements, avec merveilles pour le chapitre, pour les députés et pour le Pimentel, à qui j'en glissai sur sa naissance, son humilité, son mépris des grandeurs, et son refus de deux si grands et si riches archevêchés. Cette fin leur fit passer mon mauvais latin, et les contenta extrêmement, à ce que j'appris. Je ne parlai pas moins longtemps que le Pimentel avait fait. En finissant par la même révérence, je jetai un autre coup d'œil sur la jeunesse, qui me parut tout éplapourdie<sup>3</sup> de ce que je m'en étais tiré si bien. Il est vrai qu'elle n'admira pas mon latin, mais ma hardiesse et ma suite, parce que j'avais répondu à tout, et que je les avais après largement complimentés. Après quelques moments de silence, ils se levèrent pour s'en aller, et je les conduisis jusque vers le bout de la pièce suivante. Les neveux et l'assistance me félicitèrent sur mon bien-dire en latin. Ce n'était pas, je pense, qu'ils le crussent, ni moi non plus, mais enfin j'en étais sorti et quitte.

Nous dînâmes bientôt après. Le maître d'hôtel, les porteurs

---

<sup>3</sup>Vieux mot qui ne se trouve pas dans les lexiques ordinaires. Il a le même sens que *abasourdi*.

de plats, ceux qui nous donnaient à boire et des assiettes, ceux qui étaient au buffet, tous me semblaient des jésuites, à qui je n'osais demander mes besoins. J'ai déjà remarqué que tous les domestiques de l'archevêque de Tolède, même tous ses laquais, cochers et postillons, étaient tous vêtus en ecclésiastiques, sans aucune différence des prêtres, et que l'habit ecclésiastique est demeuré en Espagne précisément le même que celui que portent les jésuites, qui était l'habit de tous les ecclésiastiques du temps de saint Ignace, leur instituteur. L'après-dînée, j'allai visiter les deux chanoines qui m'étaient venus complimenter, qui, par politesse, firent dire qu'ils étaient sortis. De là je fus voir le palais de Tolède que Charles-Quint avait comme bâti de nouveau. Les troupes de l'archiduc y mirent le feu la dernière fois qu'elles abandonnèrent cette ville et les Castilles, et par le peu qui en est resté, on voit que ç'a été le plus grand dommage du monde, et la plus insigne brutalité. Je retournai ensuite à l'église que j'eus loisir de voir bien plus à mon aise que je n'avais pu faire le matin. On m'y arracha de chaque endroit pour m'en faire admirer d'autres. On y passerait bien du temps à satisfaire sa curiosité. On ne m'indiqua rien d'ailleurs à voir à Tolède : la ville est collée à une haute chaîne de montagnes ; elle est toute bâtie sur un penchant fort roide, les rues étroites et obscures, en sorte que les voitures n'y peuvent presque aller. Elle est assez grande, impose par un air d'antiquité, et, quoique vilaine et sans aucune maison d'une certaine apparence, paraît beaucoup par la roideur de l'amphithéâtre qu'elle occupe, et qui la montre tout entière. Je n'y séjournai qu'un jour entier.

De Tolède, j'allai à Aranjuez, environ comme de Paris à Meaux.

On me fit descendre et loger chez le gouverneur qui était absent, dans un grand et beau corps de logis, tout près du château, à droite en arrivant. C'est le seul endroit des Castilles où il y ait de beaux arbres, et ils y sont en quantité. De quelque côté qu'on y arrive, c'est par une avenue d'une lieue ou de trois quarts de lieue, dont plusieurs ont double rang d'arbres, c'est-à-dire une contre-allée de chaque côté de l'avenue. Il y en a douze ou treize qui arrivent de toutes parts à Aranjuez, où leur jonction forme une place immense, et la plupart percent au delà à perte de vue. Ces avenues sont souvent coupées par d'autres transversales, avec des places dans leurs coupures, et par leur grand nombre forment de vastes cloîtres de verdure ou de champs semés, et se vont perdre à une lieue de tous côtés dans les campagnes.

Le château est grand ; les appartements en sont vastes et beaux, au-dessus desquels les principaux de la cour sont logés. Le Tage environne le jardin, qui a une petite terrasse tout autour, sur la rivière, qui est là étroite et ne porte point bateau. Le jardin est grand, avec un beau parterre et quelques belles allées. Le reste est coupé de bosquets, de berceaux bas et étroits, et plein de fontaines de belle eau, d'oiseaux et d'animaux, de quelques statues qui inondent les curieux qui s'amuse à les considérer. Il sort de l'eau de dessous leurs pieds : il leur en tombe de ces oiseaux factices, perchés sur les arbres, une pluie abondante, et une autre qui se croise en sortant de la gueule des animaux et des statues, en sorte qu'on est noyé en un instant, sans savoir où se sauver. Tout ce jardin est dans l'ancien goût flamand, fait par des Flamands que Charles-Quint fit venir exprès. Il ordonna que ce jardin serait toujours entretenu par des jardiniers flamands sous un directeur de la même nation, qui aurait seul le droit d'en ordon-



ner, et cela s'est toujours observé fidèlement depuis. Accoutumés depuis au bon goût de nos jardins amenés par Le Nôtre, qui en a eu tout l'honneur, par les jardins qu'il a faits et qui sont devenus des modèles, on ne peut s'empêcher de trouver bien du petit et du colifichet à Aranjuez. Mais le tout fait quelque chose de charmant et de surprenant en Castille par l'épaisseur de l'ombre et la fraîcheur des eaux. J'y fus fort choqué d'un moulin sur le Tage, à moins de cent pas du château, qui coupe la rivière et dont le bruit retentit partout. Derrière le logement du gouverneur sont de vastes basses-cours, et joignant un village fort bien bâti. Derrière tout cela est un parc fort rempli de cerfs, de daims et de sangliers, où on est conduit par ces belles avenues ; et ce parc est un massif de bois étendu, pressé, touffu pour ces animaux. Une avenue fort courte nous conduisit à pied sous une manière de porte fermée d'un fort grillage de bois qui donnait sur une petite place de pelouse environnée du bois. Un valet monta assez haut à côté de cette porte, et se mit à siffler avec je ne sais quel instrument. Aussitôt cette petite place se remplit de sangliers et de marcassins de toutes grandeurs, dont il y en avait plusieurs de grandeur et de grosseur extraordinaires. Ce valet leur jeta beaucoup de grain à diverses reprises, que ces animaux mangèrent avec grande voracité, venant jusque tout près de la grille, et souvent se grondant, et les plus forts se faisant céder la place par les autres, et les marcassins et les plus jeunes sangliers, retirés sur les bords, n'osant s'approcher ni manger que les plus gros ne fussent rassasiés. Ce petit spectacle nous amusa fort, près d'une heure.

On nous mena de là en calèche découverte, par les mêmes belles avenues, à ce qu'ils appellent la Montagne et la hier. C'est une très

petite hauteur isolée, peu étendue, qui découvre toute la campagne et cette immense quantité d'avenues et de cloîtres formés par leurs croisières, ce qui fait une vue très agréable. Presque tout le *planitie*<sup>4</sup> de cette hauteur est occupé par une grande et magnifique pièce d'eau, qui est là une merveille et qui n'aurait rien d'extraordinaire dans tout autre pays. Elle est revêtue de pierre, et porte quelques petits bâtiments en forme de galères et de gondoles sur lesquelles Leurs Majestés Catholiques se promènent quelquefois et prennent aussi le plaisir de la pêché, cette pièce étant assez fournie pour cela du poisson qu'on a soin d'y entretenir. D'un autre côté, il y a une vaste ménagerie, mais rustique, où on entretient un haras de chameaux et un autre de buffles.

Des officiers du roi d'Espagne m'amènèrent le matin, comme je sortais, un grand et beau chameau, bien ajusté et bien chargé, qui se mit à genoux devant moi, pour y être déchargé d'une grande quantité de légumes, d'herbages, d'oeufs, et de plusieurs barbeaux, dont quelques-uns avaient trois pieds de long, et tous les autres fort grands et gros, mais que je n'en trouvai pas meilleurs que ceux d'ici, c'est-à-dire mous, fades et pleins d'une infinité de petites arêtes. Je fus traité aux dépens du roi, et je séjournai un jour entier. Ce lieu me parut charmant pour le printemps et délicieux pour l'été ; mais l'été personne n'y demeure, pas même le peuple du village, qui se retire ailleurs et ferme ses maisons sitôt que les chaleurs se font sentir dans cette vallée, qui causent des fièvres très dangereuses et qui tiennent ceux qui en réchappent sept ou huit mois dans une langueur qui est

---

<sup>4</sup>Terrain plat, plateau (*planities*).

une vraie maladie. Ainsi la cour n'y passe guère que six semaines ou deux mois du printemps, et rarement y retourne en automne. D'Aranjuez à Madrid le chemin est assez beau, à peu près de la distance de Madrid à l'Escorial. Mais, pour aller de l'une de ces maisons à l'autre, il faut passer par Madrid.

À mon retour, le roi et la reine me demandèrent comment j'avais trouvé Aranjuez. Je le louai fort, autant qu'il le méritait, et dans le récit de tout ce que j'y avais vu, je parlai du moulin, et que je m'étonnais comment il était souffert si proche du château, où sa vue, qui interrompait celle du Tage, et plus encore son bruit, étaient si désagréables, qu'un particulier ne le souffrirait pas chez lui. Cette franchise déplut au roi, qui répondit qu'il avait toujours été là, et qu'il n'y faisait point de mal. Je me jetai promptement sur d'autres choses agréables d'Aranjuez, et cette conversation dura assez longtemps. J'y mangeai du lait de buffle, qui est le plus excellent de tous et de bien loin. Il est doux, sucré, et avec cela relevé, plus épais que la meilleure crème, et sans aucun goût de bête, de fromage ni de beurre. Je me suis étonné souvent qu'ils n'en aient [pas] quelques-uns à la *Casa del Campo*, pour faire usage à Madrid d'un si délicieux laitage.

## CHAPITRE IX.

1722

RÉCEPTION DE MON FILS AÎNÉ DANS L'ORDRE DE LA TOISON D'OR. - INDÉCENCE DU DÉFAUT DES HABITS DE LA TOISON, ET DE LA MANIÈRE CONFUSE DES CHEVALIERS D'ACCOMPAGNER LE ROI LES JOURS DE COLLIER, QUI SONT FRÉQUENTS. - MANIÈRE DONT LE ROI PREND TOUJOURS SON COLLIER. - SA MAJESTÉ ET TOUS CEUX QUI ONT LA TOISON ET LE SAINT-ESPRIT NE PORTENT JAMAIS UN COLLIER SANS L'AUTRE. - NULLE MARQUE DE L'ORDRE DANS SES GRANDS OFFICIERS, QUOIQUE D'AILLEURS PAREILS EN TOUT À CEUX DU SAINT-ESPRIT. - RANG DANS L'ORDRE; D'OÙ SE PREND. - LE PRINCE DES ASTURIES EST LE PREMIER INFANT QUI AIT OBTENU LA PRÉSÉANCE. - LES CHEVALIERS, GRANDS OU NON, COUVERTS AU CHAPITRE. - LES GRANDS OFFICIERS DÉCOUVERTS. - DIFFÉRENCE TRÈS MARQUÉE DE LEUR SÉANCE D'AVEC CELLE DES CHEVALIERS. -

PRÉLIMINAIRES IMMÉDIATS À LA RÉCEPTION. - RÉCEPTION. - ÉPÉE DU GRAND CAPITAINÉ DEVENUE CELLE DE L'ÉTAT. - SON USAGE AUX RÉCEPTIONS DES CHEVALIERS DE LA TOISON. - SINGULIERS RESPECTS RENDUS À CETTE ÉPÉE. - COURTE DIGRESSION SUR LE GRAND CAPITAINÉ. - ACCOLADE. - IMPOSITION DU COLLIER. - RÉVÉRENCES ET EMBRASSADES. - VISITES ET REPAS. - CAUSE DU SI PETIT NOMBRE DE CHEVALIERS ESPAGNOLS. - EXPÉDIENT QUI REND ENFIN LES ORDRES ANCIENS ET LUCRATIFS D'ESPAGNE COMPATIBLES AVEC CEUX DE LA TOISON, DU SAINT-ESPRIT, ETC. - FÂCHEUX DÉGOÛT DONNÉ SUR LA TOISON À MAULEVRIER, QUI REJAILLIT SANS DESSEIN SUR LA FARE. - MON FILS AÎNÉ S'EN RETOURNE À PARIS ; VOIT L'ESCURIAL. - SOTTISE DES MOINES.

La santé de mon fils aîné qui ne se rétablissait point, et son impatience de quitter un pays où il avait toujours été malade, me pressait de le renvoyer. Sa santé et celle de la princesse des Asturies, qui voulut voir la cérémonie de la réception d'un chevalier de l'ordre de la Toison d'or, avait retardé la sienne. Rien ne s'y opposant plus, je pris ce temps de la faire faire, et voici quelle elle fut.

SÉANCE DU CHAPITRE DE L'ORDRE DE LA TOISON D'OR POUR LE CONFÉRER À UN NOUVEAU CHEVALIER.

1. Fauteuil du roi.
2. Carreaux à ses pieds.

3. Table ornée.
4. Son tapis.
5. Carreau aux pieds du prince des Asturies.
6. Banc des chevaliers.
7. Tapis dont ces bancs sont couverts.
8. 9. Lieu ou le grand écuyer et le premier écuyer viennent se mettre à genoux.
9. Tapis dont le parterre est couvert.
10. Lieu d'où la reine et la princesse des Asturies, etc., firent la cérémonie debout.
11. Lieu d'où je la vis avec beaucoup de seigneurs.
12. Banc nu et sans tapis pour le chancelier et les autres grands officiers de l'ordre.
13. Par où le parrain sort, rentre et amène le chevalier à recevoir.

Il faut remarquer que le fauteuil du roi n'est pas au milieu, mais un peu retiré sur la gauche à cause de la table, par le respect de ce qui est dessus.

Les habits de l'ordre de la Toison d'or appartiennent à l'ordre, qui les fournit en entier aux nouveaux chevaliers, à la mort desquels ils sont rendus à l'ordre, au lieu qu'en l'ordre du Saint-Esprit, dont

l'habit est fait aux dépens de chaque chevalier et demeure à ses héritiers, le collier seul appartient à l'ordre, qui le lui prête sa vie durant, et est après sa mort rendu à l'ordre, ou mille écus d'or s'il se trouvait perdu. Quoique depuis le retour de Philippe II en Espagne, après la mort de Charles-Quint, ni lui ni aucun roi d'Espagne ne soit jamais retourné aux Pays-Bas, les habits de la Toison y étaient toujours demeurés, et furent perdus pour l'Espagne avec les Pays-Bas lorsque ces provinces tombèrent entre les mains des Impériaux après la bataille de Ramillies. On s'en soucia peu, mal à propos, en Espagne, parce qu'on y était accoutumé, dès Philippe II, à y faire des promotions de la Toison sans habits. D'ailleurs, la prétention de l'empereur, quelque mal fondée qu'elle fût, ayant toujours persisté sur la grande maîtrise de cet ordre, la restitution des habits aurait été nécessairement une matière inséparable de celle du droit à la grande maîtrise.

Ce défaut d'habits, qui eût pu être réparé si aisément en Espagne, en en faisant faire comme on y a fait des colliers, ne l'a point été, et on ne peut nier qu'il ne gâte extrêmement les cérémonies. Au moins ici, où, depuis 1662, qui est la dernière promotion faite aux Grands-Augustins suivant les statuts, au moins pour les habits, les chevaliers du Saint-Esprit ne paraissent en aucune cérémonie qu'en rabat et en manteau court, avec le collier par-dessus, ce qui fait au moins une cérémonie uniforme et dans un habit qui ne se porte qu'en ces occasions, si on s'est affranchi du grand habit de cérémonie qui, excepté des occasions fort rares depuis cette époque, n'est plus porté que par les chevaliers novices le jour de leur réception.

En Espagne, rien de plus indécemment, où les chevaliers de la Toison

d'or portent le collier de l'ordre toutes les fêtes d'apôtres, quelques autres grandes fêtes encore, aux chapitres de l'ordre, aux grandes occasions de cérémonies de la cour, par exemple à mon audience de la demande de l'infante. Chaque chevalier a son habit ordinaire, qui est l'habit entièrement français. L'un a un justaucorps brun, un autre noir, un autre rouge, un autre bleu. Celui-ci a de l'or, celui-là de l'argent. On est en velours ou en drap, en un mot à son gré et à sa manière, avec une perruque nouée, et une cravate, et le collier autour des épaules par-dessus le justaucorps. Ils se rendent ainsi chez le roi les uns après les autres, et l'attendent. Quand le roi sort de l'appartement intérieur, il s'arrête sur le pas de la porte. Les deux plus anciens chevaliers de la Toison se mettent à ses côtés, y reçoivent d'un valet intérieur, qui est derrière le roi, ses colliers de la Toison et du Saint-Esprit, qui se tiennent par de courtes chaînettes d'espace en espace, les lui mettent autour des épaules et les lui attachent. Et soit que le roi aille à la messe, à une audience de cérémonie d'ambassadeur, ou au chapitre, ils marchent en confusion comme tout autre jour qu'ils ne sont point en collier, et le remènent de même après en son appartement. S'il y a chapelle, les chevaliers qui ne sont point grands vont jusqu'à la porte et n'y entrent guère, parce qu'ils n'y sont point assis, et qu'ils n'y ont point de place. Ceux qui sont grands se mettent sur le banc des grands parmi les autres grands, tout à l'ordinaire, comme ils se trouvent et comme s'ils n'avaient point de collier. Tous les jours de collier, les chevaliers de la Toison, qui le sont aussi du Saint-Esprit, portent les deux colliers.

Le chancelier de l'ordre de la Toison, qui était lors le marquis de Grimaldo, et qui dans la suite fut chevalier de la Toison, et les



autres grands officiers de l'ordre, dont pourtant je n'ai vu aucun, et qui sont aussi considérables et aussi respectés par leurs places de secrétaire d'État et de ministres que le sont les nôtres, ne portent aucune marque de l'ordre, ni sur eux, pas même aux chapitres, ni aux réceptions de chevaliers, ni à leurs armes. Nulle naissance, nulle dignité ne donne de préséance dans l'ordre de la Toison. Elle n'est affectée qu'à l'ancienneté dans l'ordre, et entre nouveaux chevaliers reçus en même promotion, par leur âge. Le prince des Asturies est le premier de sa naissance qui ait précédé les chevaliers plus anciens que lui. Le roi son père demanda même au chapitre de [le] lui accorder comme une grâce, et le chapitre opina et l'accorda ; mais il ne fut que le premier à droite sur le même banc des chevaliers, coude à coude avec le chevalier son voisin, sans tapis autre que le tapis du banc sur lequel tous les chevaliers sont assis comme lui. La seule distinction que je lui vis est un carreau à ses pieds, plus petit et avec moins de dorure que celui qui était aux pieds du roi, mais vis-à-vis précisément du premier chevalier assis sur le banc de la gauche, car ils se rangent à droite et à gauche par ancienneté, en sorte que les plus anciens sont le plus près du roi, et ainsi de suite jusqu'aux deux derniers qui ferment le banc, où, dès qu'ils sont tous assis, le roi se couvre et tous les chevaliers en même temps, grands ou non, et demeurent couverts pendant toute la cérémonie. Le chancelier et les autres grands officiers de l'ordre s'asseyent aussi en même temps sur un banc de bois nu et sans tapis, placé vis-à-vis du roi, au bas bout à la fin des bancs des chevaliers, et ne se couvrent point pendant toute la cérémonie. C'est ainsi que j'y vis toujours le marquis de Grimaldo. La reine, la princesse des Asturies, leurs dames et leurs grands officiers, excepté le prince Pio,

chevalier de la Toison, virent la cérémonie debout, en voyeuses, et arrivèrent en même temps que le roi. Je la vis de même avec beaucoup de seigneurs vis-à-vis d'elle, fort proches, et la vîmes très bien. Elle est assez longue, je vais tâcher de l'expliquer. L'heure fut donnée pour le....<sup>1</sup>.

Le duc de Liria, accompagné du prince de Masseran, aussi chevalier de la Toison, vint me prendre avec mon fils aîné dans son carrosse, attelé de quatre parfaitement beaux chevaux de Naples, et se mirent tous deux sur le devant, quoi que mon fils et moi pûmes faire. Mais ces beaux napolitains, qui sont extrêmement fantasques, ne voulurent point démarrer. Coups de fouets redoublés, cabrioles, ruades, fureurs, prêts à tous moments à se renverser. Cependant l'heure se passait, et je priai le duc de Liria que nous nous missions dans mon carrosse pour ne pas faire attendre le roi et tout le monde. J'eus beau lui dire que cela ne pouvait nuire à sa fonction de parrain, puisque nous étions dans son carrosse, et que ce n'était que par la force de la nécessité que nous en prendrions un des miens, il ne voulut jamais y entendre. Ce manège dura une demi-heure entière, au bout de laquelle les chevaux consentirent enfin à partir.

Tout mon cortège nous accompagnait et suivait, comme à ma première audience et comme à la couverture de mon second fils. Je voulais toujours faire voir aux Espagnols le cas que je faisais des grâces du roi d'Espagne et des honneurs de leur cour. Au milieu du chemin la fantaisie reprit aux chevaux de s'arrêter et de recommencer leur manège ; moi à insister de nouveau à changer de carrosse, et le duc

---

<sup>1</sup>L'heure est laissée en blanc dans le manuscrit.

de Liria à n'en point vouloir ouïr parler. Cette pause néanmoins fut bien moins longue ; mais comme nous partions vint un message du roi dire qu'il nous attendait. Enfin, nous arrivâmes, et dès que le roi en fut averti, il sortit, prit ses colliers de la manière que j'ai expliquée, traversa une pièce, entra dans une autre fort grande, où le chapitre était disposé. Il alla droit se mettre dans son fauteuil, et en même temps les chevaliers sur leurs bancs, en leur rang, comme je l'ai expliqué, et Grimaldo sur le sien, seul des grands officiers et pas un des petits, ainsi je n'ai point vu où ni comment ils se placent.

Pendant qu'ils se plaçaient, la reine, la princesse des Asturies, les infants et leur suite s'allèrent mettre debout où le chiffre le marque, et moi avec tout ce qui m'avait suivi, où le chiffre le marque, avec une vingtaine de seigneurs, et quelque peu de voyeurs se tinrent éloignés dans le bas de la salle par où nous étions entrés.

Tout ce que je viens de dire arrivé et rangé, la porte vis-à-vis du roi, par laquelle nous étions tous entrés, fut fermée, et mon fils aîné demeuré dehors avec beaucoup de gens de la cour. Alors le roi se couvrit et tous les chevaliers en même temps, sans qu'il le leur dit ni leur en fit signe, et en cet état le silence dura un peu plus d'un *pater*. Ensuite le roi proposa le vidame de Chartres pour être reçu dans l'ordre, mais en deux mots. Tous les chevaliers se découvrirent, s'inclinèrent sans se lever, et se couvrirent. Tout ce qui était spectateur, et la reine même, qui n'avait point de siège près d'elle, n'étaient là que comme n'y étant pas, parce que le chapitre doit être secret, et n'y avoir personne que les chevaliers. Ainsi je ne fis aucune révérence qu'à la reine, qui eut la bonté de me faire des signes de compliments et de satisfaction. Après ce silence, le roi appela le duc de Liria, qui

se découvrit et s'approcha du roi avec une révérence, qui lui dit sans se découvrir : *Allez voir si le vidame de Chartres ne serait point ici quelque part.* Le duc de Liria fit une révérence au roi sans en faire aux chevaliers, quoique découverts en même temps que lui, sortit et la porte fut refermée, et les chevaliers couverts. Il sera souvent parlé de révérences ; mais il faut entendre toutes celles-ci, ainsi que les deux que le duc de Liria venait de faire, des mêmes révérences qui se font ici aux réceptions des chevaliers du Saint-Esprit et en toutes les grandes cérémonies.

Le duc de Liria demeura près d'un demi-quart d'heure dehors, parce qu'il est censé que le nouveau chevalier ignore la proposition qui se fait de lui, et que ce n'est que par un pur hasard qu'on le trouve quelque part dans le palais, ce qui ne se peut faire si promptement. Si on avait des habits de la Toison en Espagne, ce chapitre ne serait que préliminaire, et il y en aurait un second, au bout de quelque temps, à la porte duquel le chevalier admis se trouverait et serait introduit par son parrain aussitôt que le chapitre serait assis en place. Le duc de Liria rentra et aussitôt la porte fut refermée, et de la même façon qu'il s'était approché du roi, il lui dit que le vidame de Chartres était dans l'autre pièce.

Le roi lui ordonna d'aller demander au vidame s'il voulait accepter l'ordre de la Toison d'or et y être reçu, et pour cela s'engager à en observer les statuts, les devoirs, les cérémonies, en prêter les serments et se soumettre à tous les engagements que promettent tous ceux qui y sont reçus, et les promettre ; enfin de se comporter en tout comme un bon, loyal, brave et vertueux chevalier. Le duc de Liria se retira et sortit comme il avait fait la première fois. La

porte se ferma. Il fut un peu moins dehors, puis rentra. La porte se referma, et il se rapprocha du roi comme les autres fois, et lui apporta le consentement et le remerciement du vidame. *Hé bien !* répondit le roi, *allez le chercher et l'amenez.* Le duc de Liria se retira comme les autres fois, sortit et aussitôt rentra, ayant mon fils à sa gauche. La porte ouverte, le demeura et entra qui voulut, et se jeta où il put pour voir la cérémonie.

Le duc de Liria entra au chapitre, suivi de mon fils, par l'endroit du chiffre marqué, et le conduisit aux pieds du roi, puis alla s'asseoir à sa place. Mon fils s'était doucement incliné à droite et à gauche, entrant dans le parterre, aux chevaliers ; et après avoir fait au milieu du parterre une inclination profonde, s'alla mettre à genoux devant le roi, sans quitter son épée, ayant son chapeau sous le bras et sans gants. Les chevaliers, qui s'étaient tous découverts à l'entrée du duc de Liria, se couvrirent lorsqu'il s'assit, et le prince des Asturies aussi, qui se découvrit et se couvrit toujours comme eux. Le roi répéta à mon fils les mêmes choses un peu plus étendues qu'il lui avait fait dire par le duc de Liria, et reçut sa promesse sur chacune, l'une après l'autre. Ensuite un sommelier de courtine, qui était debout, en rochet, derrière la table, présenta au roi, par derrière, entre la table et sa chaise, un grand livre ouvert, où était un long serment que mon fils prêta au roi, qui avait le livre ouvert sur ses genoux, et le serment sur d'autres papiers en français, sur le livre. Cela fut assez long. Ensuite mon fils baisa la main du roi, qui le fit lever et passer devant la table directement sans révérence, au milieu de laquelle il se mit à genoux, le dos au prince des Asturies, vis-à-vis le sommelier de courtine, qui lui montra la table entre deux, ce que et comment il fallait faire. Il

se mit à genoux. Il y avait sur cette table un grand crucifix de vermeil sur un pied, un missel ouvert à l'endroit du canon, un évangile de saint Jean, et des papiers de promesses et d'autres de serments à faire et à lire en français, mettant la main tantôt sur le canon, tantôt sur l'évangile. Cela fut encore long ; puis, sans détour ni révérence, il revint se mettre à genoux devant le roi.

Alors le duc del Arco, grand écuyer, et Valouse, premier écuyer, qui n'eurent la Toison que depuis, et qui étaient auprès de moi, partirent, le duc le premier, Valouse derrière lui, portant sur ses deux mains, avec un grand air d'attention et de respect, l'épée du grand capitaine, qui est don Gonzalve de Cordoue, qu'on n'appelle point autrement. Ils firent à pas comptés le tour par derrière le banc des chevaliers de la droite, tournèrent par derrière celui du marquis de Grimaldo, entrèrent dans le chapitre par où le duc de Liria était entré avec mon fils, coulèrent en dedans le long du banc des chevaliers à gauche, sans révérence, mais le duc s'inclinant, et Valouse sans aucune inclination, à cause du respect de l'épée ; mais les grands ne s'inclinèrent point. Le duc, en arrivant entre le prince des Asturies et le roi, se mit à genoux, et Valouse derrière lui. Quelques moments après, le roi leur fit signe, Valouse tira l'épée du fourreau, le mit sous son bras, prit l'épée nue par la lame vers le milieu, en baisa la garde et la présenta au duc del Arco, toujours tous deux à genoux. Le duc la prit un peu au-dessus de ses mains, baisa la garde, la présenta au roi, qui, sans se découvrir, en baisa le pommeau, prit la garde des deux mains, la tint quelques moments droite ; puis d'une main, mais presque aussitôt des deux, en frappa trois fois alternativement chaque épaule de mon fils, en lui disant : *Par saint Georges et saint André, je vous fais*

*chevalier*. Et les coups tombaient assez pesamment par le grand poids de l'épée. Pendant que le roi en frappait, le grand et le premier écuyer étaient toujours à genoux en la même place. Elle fut rendue comme elle avait été présentée et baisée de même. Valouse la remit dans le fourreau, après quoi le grand écuyer et lui se levèrent, et s'en allèrent comme ils étaient venus.

Cette épée, avec sa poignée, avait plus de quatre pieds, la lame large en haut de quatre gros doigts, épaisse à proportion, diminuant de largeur et d'épaisseur insensiblement jusqu'à la pointe, qui était fort fine. La poignée me parut d'un vieux vermeil travaillé, longue et fort grosse, ainsi que le pommeau ; la croisière longue et les deux bouts larges, plats, travaillés, point de branche. Je l'examinai fort, et je ne la pus lever en l'air d'une main, encore moins la manier avec les deux que fort difficilement. On prétend que c'est l'épée dont se servait le grand capitaine, avec laquelle il avait tant remporté de victoires.

J'admirai la force des hommes de ces temps, à quoi l'habitude de jeunesse faisait, je crois, beaucoup. Je fus touché d'un si grand honneur fait à sa mémoire, que son épée fût devenue l'épée de l'État, et que, jusque par le roi même, il lui fût porté un si grand respect. Je répétai plus d'une fois que si j'étais le duc de Sesse, qui en descend directement par femme, car il n'y en a plus de mâles, il n'y a rien que je ne fisse pour obtenir la Toison, afin d'avoir l'honneur et le plaisir sensible d'être frappé de cette épée, et avec un si grand respect pour mon ancêtre. Tout grand capitaine qu'il fût, il ne chassa les Français du royaume de Naples que par la perfidie la plus insigne et la plus sacrilège ; et quand son maître, plus perfide que lui encore, n'en eut

plus besoin, il le retira en Espagne, où, en arrivant, jaloux et soupçonneux de l'honneur si singulier, on peut dire si étrange, après ce qu'il avait fait aux François, que Louis XII lui fit de le faire manger à sa table au dîner qu'il donna à Ferdinand le Catholique et à Germaine de Foix, que Ferdinand venait d'épouser en secondes noces, à l'entrevue de Savone, ce prince ingrat, en arrivant en Espagne, l'accabla de tant de dégoûts qu'il le força de se retirer loin de sa cour, où il mourut bientôt après de chagrin. Mais revenons à la cérémonie après cette petite digression qui m'a si naturellement échappé.

L'accolade donnée par le roi après les coups d'épée, nouveaux serments prêtés à ses pieds, puis devant la table, comme la première fois, et ce dernier encore plus long, après quoi mon fils revint se mettre à genoux devant le roi, mais sans plus rien dire. Alors Grimaldo se leva, et sans révérence sortit du chapitre par sa gauche, coula par derrière le banc droit des chevaliers, prit le collier de la Toison, qui était étendu au bout de la table. En ce moment le roi dit à mon fils de se lever et de demeurer debout en la même place. En même temps le prince des Asturies et le marquis de Villena se levèrent aussi et s'approchèrent de mon fils, tous deux couverts, et tous les autres chevaliers demeurant assis et couverts. Alors Grimaldo, passant entre la table et le siège vide du prince des Asturies, présenta debout le collier au roi, qui le prit à deux mains, et cependant Grimaldo, passant par derrière le prince des Asturies, s'alla mettre derrière mon fils. Dès qu'il y fut, le roi dit à mon fils de s'incliner fort bas sans se mettre à genoux, et dans ce moment le roi s'allongeant sans se lever, lui passa le collier et le fit se redresser aussitôt, et prit le collier par devant, tenant seulement le mouton. En même temps le collier lui fut attaché sur l'épaule gauche



par le prince des Asturies, sur l'épaule droite par le marquis de Villena, par derrière par Grimaldo, le roi tenant toujours le mouton.

Quand le collier fut attaché, le prince des Asturies, le marquis de Villena et Grimaldo, sans faire de révérence, ni qu'aucun chevalier se découvrit, allèrent se rasseoir en leurs places, et dans le même moment mon fils se mit à genoux devant le roi et lui baisa la main. Alors le duc de Liria, sans révérence, découvert, sans qu'aucun chevalier se découvrit, vint se mettre devant le roi, à la gauche, à côté de mon fils, et tous deux firent la révérence au roi ; se tournèrent devant le prince des Asturies, lui firent la révérence, qui se leva en pied, et fit l'honneur à mon fils de l'embrasser, et dès qu'il fut rassis lui firent la révérence, puis se tournèrent devant le roi, lui firent la révérence ; après devant le marquis de Villena, lui firent la révérence, qui se leva et embrassa mon fils, et se rassit, et ils lui firent la révérence, de là se tournèrent devant le roi, à qui ils firent la révérence ; puis devant le chevalier à côté du prince des Asturies, lui firent la révérence, qui se leva et embrassa mon fils et se rassit, lui firent la révérence, puis se tournèrent devant le roi, lui firent la révérence ; allèrent devant le chevalier à côté du marquis de Villena, lui firent la révérence, qui se leva et embrassa mon fils et se rassit, lui firent la révérence, et ainsi à droite et à gauche alternativement, les mêmes cérémonies jusqu'au dernier chevalier, après quoi mon fils s'assit à côté, joignant et après le dernier chevalier, et se couvrit, et le duc de Liria retourna à sa place.

Pendant cette cérémonie des révérences si étourdissante pour ceux qui la font, le chevalier qui la reçoit et qui embrasse se découvre dès qu'ils sont devant lui, ne se lève que leur révérence faite, n'en fait point et reçoit assis la seconde révérence, après quoi il se couvre ;

tous les autres chevaliers ne se découvrent point. Le prince des Asturies observe ce qui vient d'être remarqué, tout comme les autres chevaliers. Mon fils, assis, couvert et en place dans le chapitre, le roi demeura plus d'un bon *credo* dans son fauteuil, puis se leva, se découvrit, et se retira dans son appartement comme il était venu. J'avais averti mon fils de se presser d'arriver devant le roi à la porte de son appartement intérieur. Il s'y trouva à temps et moi aussi, pour lui baiser la main et lui faire nos remerciements, qui furent fort bien reçus. La reine y arriva, qui nous combla de bontés. Il faut remarquer que la cérémonie de l'épée et de l'accolade ne se fait point à ceux qui, ayant déjà un autre ordre, l'ont ou sont censés l'avoir reçue, comme sont les chevaliers du Saint-Esprit et de Saint-Michel, et les chevaliers de Saint-Louis.

Leurs Majestés Catholiques retirées, nous nous retirâmes aussi chez moi, où il y eut un fort grand dîner. L'usage est, avant la réception, de visiter tous les chevaliers de la Toison, et lorsque le jour en est pris, de retourner chez tous les convier à dîner pour le jour de la cérémonie, où le parrain se trouve avec l'autre chevalier dont il s'est accompagné, les invite encore au palais avant d'entrer au chapitre, et aide au nouveau reçu à faire les honneurs du repas. J'avais mené mon fils faire toutes ces visites. Presque tous les chevaliers vinrent dîner chez moi, et beaucoup d'autres seigneurs. Le duc d'Albuquerque, que je voyais assez souvent, et qui s'était excusé du repas de la couverture de mon fils, sur ce qu'il s'était ruiné l'estomac aux Indes, me dit qu'il ne pouvait me refuser deux fois, à condition que je lui permettrais de ne manger que du potage, parce que les viandes étaient trop solides pour lui. Il vint donc et en mangea de six et assez raisonnable-

ment de presque tous. Il se fit après des apprêtes de son pain, qu'il trempait légèrement dans tout ce qu'on servit de ragoûts à sa portée, desquelles il ne mangeait que l'extrémité, et trouvait tout cela fort bon. Il ne buvait que peu de vin avec de l'eau. Le dîner fut gai malgré le grand nombre. J'ai déjà remarqué que les Espagnols, si sobres, mangeaient autant et plus que nous chez moi, et avec goût, choix et plaisir ; mais sur la boisson, fort modestes. Voici les noms de ceux qui, en tous pays, étaient alors chevaliers de la Toison d'or d'Espagne.

CHEVALIERS DE L'ORDRE DE LA TOISON D'OR  
D'ESPAGNE EXISTANTS EN 1722.

DE CHARLES II.

Le prince Jacques Sobieski.

\*Le comte de Lemos.

\*Le duc de Bejar<sup>2</sup>.

Le prince de Chimay.\*

Le duc de Lorraine.

Le marquis de Conflans. Ce dernier était du comté de Bourgogne ; son nom est Vatteville.

\*Le marquis de Villena.

L'électeur de Bavière.

8

DE PHILIPPE V.

Le prince des Asturies.

M. d'Asfeld, depuis maréchal de France.

---

<sup>2</sup>Le signe \* mis avant le nom marque ceux qui étaient grands d'Espagne avant d'avoir la Toison ; après le nom, les chevaliers de la Toison qui, depuis, ont été faits grands d'Espagne. (*Note de Saint-Simon.*)

M. le duc d'Orléans.

\*Le prince Pio.

Le duc de Noailles.\*

Le prince de Robecque.

Le comte de Toulouse.

Le marquis de Beaufremont.

Le maréchal duc de Berwick.\*

Le marquis d'Arpajon.

Le comte Toring,

Le prince Fr. de Nassau.

\*Le duc d'Albuquerque.

Le maréchal de Villars.\*

\*Le duc de Popoli.

Le duc de Bournonville.\*

Le marquis de Lede.\*

\*Le comte de Montijo.

Le prince Ragotzi.

M. de Caylus.

Le marquis, depuis maréchal de Brancas.\*

- Le duc de Liria.

D. Lelio Caraffa.

Le prince de Masseran.\*

Le marquis Mari.

Le marquis de Béthune, depuis duc de Sully.

Le duc de Ruffec, lors vidame de Chartres.

\*Le duc d'Atri.

28

*Nommés et non reçus.*

MM. de Maulevrier et de La Fare, tous deux depuis maréchaux de France.

Trente-six chevaliers, et les deux nommés trente-huit, et [douze] colliers vacants.

Sur lesquels quatre Espagnols, outre le prince des Asturies ;

Quatre Flamands et un Franc-Comtois, et six Italiens des pays autrefois possédés par l'Espagne ;

Treize Français ou comptés pour tels, dont deux au service d'Espagne ; et six Allemands ou réputés tels, dont deux souverains<sup>3</sup>.

Il y a lieu de s'étonner que, l'ordre de la Toison étant de cinquante chevaliers, le grand maître non compris, ni les grands officiers de l'ordre, et n'y pouvant y avoir aucun prélat, il y eût tant de colliers vacants. Mais ce qui l'est bien plus, est le si petit nombre d'Espagnols naturels, et le si grand nombre d'étrangers, surtout de Français.

Revenons à la raison de ces choses. Les ordres anciens d'Espagne, Saint-Jacques, etc., sont fort riches. Les plus grands seigneurs d'Espagne les ont toujours pris pour en obtenir les meilleures commanderies. La moindre noblesse et les domestiques principaux des grands seigneurs y sont admis comme eux, la plupart pour s'honorer, et dans l'espérance aussi des petites commanderies. Ces ordres étaient incompatibles avec la Toison et avec tous les autres

---

<sup>3</sup>On ne retrouve pas ici exactement le nombre de chevaliers indiqués plus haut par Saint-Simon.

ordres. Les grands seigneurs Espagnols préféraient presque tous l'utilité des commanderies à l'honneur de porter la Toison, et les rois d'Espagne en étaient bien aises et les entretenaient dans cet esprit pour avoir presque toutes les Toisons à répandre dans leurs États d'Italie et des Pays-Bas, et en donner aux empereurs de leur maison, tant qu'ils en voulaient, pour leur cour et pour les princes d'Allemagne. Ces deux raisons cessèrent avec la vie de Charles II, et par la guerre qui la suivit, qui fit perdre à Philippe V<sup>4</sup> l'Italie et les Pays-Bas, qui étaient demeurés à l'Espagne.

Le premier engouement de l'avènement de Philippe V à la couronne d'Espagne donna aux plus grands seigneurs de l'émulation pour l'ordre du Saint-Esprit, pour signaler leur attachement à la maison nouvellement régnante, et porter une distinction qui montrait la considération et la faveur qu'ils en avaient acquises. Bientôt la difficulté de parvenir à l'ordre du Saint-Esprit, par la rareté des colliers accordés à l'Espagne, donna du goût aux grands seigneurs, qui, de toute nation, étaient attachés à la cour ou au service de Philippe V, pour la Toison, dont ce prince disposait par lui-même, et dont le retranchement des États de Flandre et d'Italie le rendait moins avare pour sa cour. Mais l'intérêt des commanderies des ordres anciens d'Espagne les gênait par la nécessité d'opter entre le profit et l'honneur. Ce fâcheux détroit les engagea à chercher des moyens de réunir l'un à l'autre ; et comme les papes se sont peu à peu emparés en Espagne de ce qui est le moins de leur dépendance, entre autres de l'ordre de la Toison, par la confirmation qu'ils se sont

---

<sup>4</sup>Il y a dans le manuscrit Philippe II ; mais c'est une erreur évidente.

arrogés d'en faire, et que les rois d'Espagne ont bien voulu souffrir, cette union de l'honneur et du profit d'ordres incompatibles parut enfin possible à ceux qui la désiraient, en s'adressant à une cour qui avait su jeter le grappin sur les uns et sur les autres, et où rien n'était impossible pour de l'argent. La négociation en fut donc entreprise à Rome, qui, par ses politiques lenteurs, en fit acheter le succès au prix qu'il lui plut d'y mettre. Il y fut donc réglé qu'elle ne refuserait aucune dispense, à ceux qui avaient les anciens ordres d'Espagne et qui en possédaient des commanderies, d'accepter tous les autres grands ordres auxquels ils pourraient être nommés, en payant une annate<sup>5</sup> à Rome lorsqu'ils recevraient ces autres ordres et tous les cinq ans une autre annate; moyennant quoi les anciens ordres d'Espagne ni leurs commanderies n'étant plus un obstacle pour la Toison et pour le Saint-Esprit, ces deux ordres devinrent l'objet du désir et de l'espérance de tout ce qui, à la cour ou dans le service d'Espagne, se flatta d'y pouvoir parvenir. Et comme cette grande affaire ne venait que d'être consommée à Rome lorsque j'arrivai en Espagne, je ne trouvai aussi que ce peu de chevaliers espagnols et ce grand nombre de colliers vacants, qui peu à peu furent presque tous bientôt remplis.

Cette autorité qu'on avait laissé prendre aux papes sur l'ordre de la Toison fournit aux Espagnols une occasion de mortifier Maulevrier, qu'ils haïssaient avec raison, et qu'ils ne ménageaient pas plus qu'ils n'en étaient ménagés, d'autant plus désagréable que ce fut contre tout exemple. Il fut nommé chevalier de la Toison

---

<sup>5</sup>Impôt qui consistait dans le revenu d'une année.

dès que les mariages furent déclarés et avant que je partisse de Paris. Il était commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Ce fut là-dessus que les Espagnols l'arrêtèrent tout court. Ils prétendirent cet ordre incompatible avec celui de la Toison, et qu'il ne la pouvait recevoir que par une dispense du pape. Maulevrier, avare, qui vit que cette dispense lui coûterait de l'argent et du temps, se récria contre cette chicane. Il alléguait le grand nombre de chevaliers du Saint-Esprit, et qui étaient aussi chevaliers de Saint-Louis, à quoi on n'avait point objecté cette difficulté pour recevoir la Toison. Il leur présenta même, dans la propre espèce dans laquelle il se trouvait, l'exemple de MM. de Brancas et d'Asfeld, commandeurs de l'ordre de Saint-Louis, comme il l'était, à qui on n'avait point proposé cette chicane. L'exemple était existant et péremptoire. Les Espagnols dirent que, si on s'était trompé à leur égard, ce n'était pas une raison de continuer cette erreur, et ne se cachèrent pas en même temps que ce n'était qu'une invention pour lui faire de la peine. Il se plaignit, il cria, il s'adressa au roi d'Espagne, il n'en fut autre chose malgré ses raisons sans réplique. Il lui fallut recourir à Rome, y payer, en essuyer les lenteurs, qui depuis six mois duraient encore, et que les Espagnols prenaient plaisir à allonger. Cette niche et quelque chose de plus ne le raccommoda pas avec eux ni eux avec lui, mais le contre-coup en tomba sur La Fare, qui n'y avait rien de commun, et à qui les Espagnols ne se seraient pas avisés de faire cette malice. Mais il était chevalier de Saint-Louis, et la difficulté qui accrochait la réception de Maulevrier dans l'ordre de la Toison d'or ne permit pas que La Fare, dans le même cas que lui, y fût reçu sans dispense, tellement qu'il s'en retourna près d'un mois avant moi à Paris, où il



ne put recevoir la Toison que quelques mois après, des mains de M. le duc d'Orléans, par commission du roi d'Espagne.

Deux jours après que mon fils aîné eut reçu la Toison, il prit congé de Leurs Majestés Catholiques, etc., et partit pour Paris avec l'abbé de Mathan, qui voulut bien nous faire l'amitié de s'en aller avec lui. Ils passèrent par l'Escorial, qu'ils n'avaient point vu, chargés des lettres du roi d'Espagne, du nonce, de Grimaldo, pour le prieur du monastère, afin qu'ils fussent bien reçus et qu'on leur fît tout voir. Cela fut en effet très bien exécuté ; mais l'appartement où Philippe II mourut leur demeura, comme à moi, inaccessible ; et pour le pourrissoir, ils ne purent jamais obtenir qu'il leur fût ouvert. Les moines étaient encore fâchés des remarques que j'y avais faites sur le malheureux don Carlos, et crurent s'en venger par là.

## CHAPITRE X.

1722

HONNEURS PRODIGUÉS À L'INFANTE, ET FÊTES À SON ARRIVÉE À PARIS. - J'OBTIENS UNE EXPÉDITION EN FORME DE LA CÉLÉBRATION DU MARIAGE DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE DES ASTURIES, DONT IL N'Y AVAIT RIEN PAR ÉCRIT. - BAPTÊME DE L'INFANT DON PHILIPPE. - L'INFANT DON PHILIPPE REÇOIT LE SACREMENT DE CONFIRMATION ET L'ORDRE DE SAINT-JACQUES. - VOYAGE TRÈS SOLITAIRE DE QUATRE JOURS, À BALSÀÏM, DE LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES. - JE REÇOIS UN COURRIER SUR L'ENTRÉE DES CARDINAUX DE ROHAN ET DUBOIS AU CONSEIL DE RÉGENCE, ET SUR LA SORTIE DES DUCS, DU CHANCELIER ET DES MARÉCHAUX DE FRANCE DU CONSEIL DE RÉGENCE. - MANÈGE DU CARDINAL DUBOIS. - IL PRÉSENTE AU RÉGENT UN PÉRILLEUX FANTÔME DE CABALE. - LETTRE CURIEUSE DU CARDINAL DUBOIS À MOI SUR L'AFFAIRE DU CONSEIL DE RÉGENCE.

- NÉANT ÉVIDENT DE LA PRÉTENDUE CABALE. - DUBOIS, PAR UNE LETTRE À PART, VEUT QUE SUR-LE-CHAMP J'EN FASSE PART À LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES, EN QUELQUE LIEU QU'ELLES FUSSENT. - SECOND USAGE DU FANTÔME DE CABALE POUR ISOLER TOTALEMENT M. LE DUC D'ORLÉANS. - ARTIFICES DE LA LETTRE DU CARDINAL DUBOIS À MOI. - SA CRAINTE DE MON RETOUR. - MOYENS QU'IL TENTE DE ME RETENIR EN ESPAGNE. - AUTRES PAREILS ARTIFICES DU CARDINAL DUBOIS, QUI ME FAIT ÉCRIRE AVEC PLUS D'ÉTENDUE ET DE FORCE PAR BELLE-ILE. - REMARQUES SUR LA LETTRE DE BELLE-ILE À MOI. - JE PRENDS LE PARTI DE TAIRE LA PRÉTENDUE CABALE, DE NE DIRE QUE LE FAIT EXISTANT, ET D'ALLER À BALSÀÏM. - CONVERSATION AVEC GRIMALDO.

Je ne m'étendrai point sur les honneurs prodigués à l'infante pendant son voyage et là son arrivée à Paris, encore moins aux fêtes dont elle fut suivie. J'étais trop loin pour les voir et pour m'en occuper. Je dis prodigués, parce qu'elle fut en tout et partout traitée comme reine, qu'elle fut même nommée et appelée l'infante reine, et qu'il ne lui manqua que le traitement de Majesté. Je ne compris rien à l'engouement auquel on s'abandonna là-dessus. M. le duc d'Orléans, glorieux sans la moindre dignité, refusait tout en ce genre, ou en faisait litière : les mesures et les bornes n'étaient jamais des choses auxquelles il voulut donner le plus court moment de penser et de régler. D'ailleurs, tout était abandonné au cardinal Dubois, de naissance et d'expérience fort éloigné d'avoir les plus légères notions du cérémonial, si ce n'était pour ce qui regardait les cardinaux. Il eut

donc plutôt fait de se laisser aller à ces profusions d'honneur que d'y donner la moindre réflexion. Il crut faire sa cour en Espagne, et s'y porta avec d'autant plus d'impétuosité que ce fut en chose où l'Angleterre ne pouvait prendre aucun intérêt.

Le roi et la reine d'Espagne furent en effet très satisfaits, ainsi que toute leur cour, de tout ce qui se passa en France en cette occasion, c'est-à-dire de toutes les fêtes dont je leur rendis compte, qui marquait la joie et l'empressement, car, pour les honneurs, ils furent regardés comme dus et comme des choses qui ne pouvaient ne se pas faire. L'infante était fille de France comme fille du roi d'Espagne, et cousine germaine du roi, enfants des deux frères, et destinée à l'épouser. Ces titres emportaient assez d'honneur pour s'y tenir, sans y ajouter encore presque tous ceux des reines, qu'elle ne devait pas avoir, et qui étaient contre tout exemple et toute règle. Si on les avait outrepassés en faveur de la dernière dauphine, avant son mariage, le cas était bien différent. Qui, dans un temps où une faible ombre d'ordre se laissait encore apercevoir, eût pu s'accommoder des prétentions d'une fille de Savoie, dont le père n'était pas roi, et cédait aux électeurs ? Qui, des princesses du sang, aurait osé lui céder ? Qu'eût-elle pu obtenir chez Madame, et même chez M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, toute petite-fille qu'elle était de Monsieur, et destinée à épouser Mgr le duc de Bourgogne ?

Ce fut pour trancher toutes ces difficultés que le rang entier de duchesse de Bourgogne lui fut avancé avant son mariage. Mais l'infante n'avait besoin de rien ; elle était fille de France et fille d'un grand roi : par son rang personnel, elle précédait Madame. Elle n'avait donc besoin ni de supposition ni de secours, et elle

était trop grande pour qu'ils pussent être à son usage. Les plus légers principes formaient ce raisonnement ; mais les principes et leurs conséquences n'étaient pas du ressort du cardinal Dubois, ni familiers à la dissipation et à la paresse d'esprit de son maître sur ce qu'il lui plaisait de mépriser comme de petites choses, parmi lesquelles il en enveloppait trop souvent de grandes.

Par cette raison, je m'avisai d'une chose à laquelle ils n'avaient pas pris la peine de penser. Nous n'avions point de preuves par écrit de la célébration du mariage de la princesse des Asturies, parce qu'en Espagne les partis ne signent point avec leurs parents et leurs témoins sur le registre du curé, comme on fait en France, et le roi même et les personnes royales. En partant pour Tolède, j'en parlai au marquis de Grimaldo. Il m'expliqua là-dessus l'usage d'Espagne, et néanmoins il me promit de m'en donner une expédition en forme ; je la reçus de lui à mon retour de Tolède, et je l'envoyai au cardinal Dubois. Je crus devoir cette précaution pour consolider de plus en plus un mariage qui ne devait pas être consommé sitôt, quoiqu'il parût l'être, puisque le soir du mariage du prince et de la princesse des Asturies, tout le monde avait été admis à les voir au lit ensemble, contre tous les usages d'Espagne, comme je l'ai rapporté en son lieu.

Je trouvai, en arrivant de Tolède, la grandesse fort intriguée sur le baptême de l'infant don Philippe. Premièrement il y eut beaucoup de jalousie sur le choix des représentants, qui furent le marquis de Santa-Cruz pour l'électeur de Bavière, parrain, et la duchesse de La Mirandole pour la duchesse de Parme, marraine, et ensuite du dépôt sur la fonction de porter les honneurs. La reine, dont c'était le fils, et le roi, par complaisance pour elle, voulut charger des grands de

cette fonction, et les grands prétendirent qu'elle devait être donnée aux majordomes de semaine, parce que l'enfant n'était pas l'aîné et l'héritier présomptif de la couronne. Ils s'assemblèrent plusieurs fois chez le marquis de Villena, majordome-major du roi, qui lui porta deux fois leurs représentations. Il fut mal reçu : les grands s'obstinèrent, le roi menaça, nomma les grands des honneurs, qui cédèrent enfin et les portèrent, mais d'une façon qui marquait leur dépit ; et les autres grands sais fonction, qui se trouvèrent à la cérémonie, parce que les grands et les ambassadeurs de chapelle y furent invités, n'y laissèrent guère moins apercevoir leur chagrin.

Le matin, les fonts sur lesquels saint Dominique fut baptisé, furent apportés de chez les Dominicains, qui me parurent d'un beau granit, avec des ornements de bronze doré, et un très lourd fardeau à transporter. C'est l'usage de s'en servir pour les enfants par respect et par dévotion pour saint Dominique, qui était Espagnol, et de la maison de Guzman. Les ambassadeurs étaient fort près de Leurs Majestés Catholiques du côté de l'épître, qui arrivèrent après tout le monde sur les quatre heures après midi. Le cardinal Borgia répétait alors sa leçon avec ses aumôniers, entre la place de Leurs Majestés Catholiques et celle des ambassadeurs, vêtu pontificalement avec la mitre. Il n'y parut ni plus expert ni plus endurant qu'au mariage et à la vélotion du prince des Asturies : il cherchait, ânonnait, grondait ses aumôniers. Néanmoins il fallut commencer la cérémonie, et il alla se placer de l'autre côté des fonts, vis-à-vis de nous, suivi de deux aumôniers et des quatre majordomes du roi, de semaine, et assisté des deux évêques *in partibus* suffragants de Tolède, résidant à Madrid, en rochet et en camail. La duchesse de

La Mirandole était fort parée et beaucoup de pierreries ; le marquis de Santa-Cruz portait le petit prince. Les marquis d'Astorga et de Laconit, les ducs de Lezera ou de Licera, del Arco, de Giovenazzo et le prince Pio portèrent les honneurs. Le cardinal Borgia perdit tellement la tramontane qu'il ne savait ce qu'il faisait ni où il en était ; il fallut à tous moments le redresser malgré ses impatiences : il brusqua tout haut, non seulement ses aumôniers, mais les deux évêques qui voulurent venir au secours, et les majordomes qui, pour les cérémonies extérieures, s'en mêlèrent aussi, et qu'il prit tout haut à partie. Cette scène devint si ridicule que personne n'y put tenir : tout le monde riait, et bientôt tout haut, et les épaules en allaient au roi et à la reine qui en était aux larmes. Cela acheva d'outrer et de désorienter le cardinal, qui, à tout moment, passait des yeux de fureur sur toute l'assistance, qui n'en riait que plus scandaleusement. Je n'ai rien vu de si étrange ni de plus plaisant ; heureusement pour chacun que tous furent également coupables, Leurs Majestés Catholiques pour le moins autant qu'aucun, et que la colère du cardinal ne put s'en prendre à personne en particulier. Elle alla jusqu'à *gourfouler*<sup>1</sup> les majordomes avec son poing, qui eurent grand'peine, en riant, d'en contenir les éclats. Pour le prince et la princesse des Asturies, ils ne s'en contraignirent pas.

Le 7 mars, le même prince reçut le sacrement de confirmation du même cardinal Borgia, ayant le prince des Asturies pour parrain. Cela se fit sans cérémonie. Il s'en fallait huit jours qu'il eût deux

---

<sup>1</sup>Ce mot, qui a le sens de *maltraiter*, ne se trouve que dans les anciens lexiques. Voy. du Cange, V° Affolare.

ans accomplis. Cette confirmation me sembla bien prématurée. Le lendemain 8 mars, il fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et commandeur de la riche commanderie d'Aledo, de la manière suivante. Le marquis de Bedmar, président du conseil des ordres, chevalier de Saint-Jacques et de l'ordre du Saint-Esprit, se plaça dans un fauteuil de velours à frange d'or, loin, mais vis-à-vis de l'autel, ayant une table à sa droite, ornée et parée, sur laquelle étaient un crucifix, l'évangile, etc. Une vingtaine des plus considérables chevaliers de Saint-Jacques, avertis, grands et autres, étaient assis des deux côtés, vis-à-vis les uns des autres sur deux bancs couverts de tapis, en rang d'ancienneté dans l'ordre, les plus anciens étant des deux côtés les plus proches du marquis de Bedmar, et tous, ainsi que ceux qu'on va voir en fonctions, vêtus de leurs habits ordinaires, ayant par-dessus un grand manteau jusqu'aux talons, de laine blanche, avec l'épée de Saint-Jacques, bordé en rouge, sur le côté gauche. Ce manteau était ouvert par devant comme une chape de moine, et attaché autour de leur cou par de gros cordons ronds, de soie blanche, ajustés en sorte qu'ils faisaient quelques godrons<sup>2</sup> en tombant tous deux sur le côté gauche, plus bas que la broderie de l'ordre, terminés par deux grosses houppes de soie blanche, telles pour leur forme qu'on en voit en vert aux armes des évêques, à leurs chapeaux. Tous les chevaliers étaient couverts, et derrière eux force spectateurs debout. Le roi, la reine, le prince, la princesse des Asturies et leur accompagnement étaient dans une tribune, et moi dans une autre au-dessus de la leur, avec ce qui était de chez moi.

---

<sup>2</sup>Plis.



Le marquis de Santa-Cruz, portant le petit prince, vint de la sacristie par le côté de l'épître, longean par derrière le banc des chevaliers, du même côté, avec assez de suite, mais d'aucuns chevaliers, et se tint quelques moments debout entre la tête du banc et la table, où le marquis de Bedmar, sans se découvrir, me parut se tourner et dire quelque chose, et Santa-Cruz répondre. Il vint après, toujours découvert, se mettre à genoux devant Bedmar, qui demeura couvert, ainsi que les deux bancs. Cela dura peu. De là Santa-Cruz, toujours portant le petit prince, s'alla mettre devant la table, apparemment pour d'autres serments, où il fut plus longtemps. Il revint après devant le marquis de Bedmar, où il se tint debout. Comme j'étais par derrière, je ne vis pas, et ne pus entendre si Bedmar parlait. Je le crus, parce que cela dura un peu ; mais Santa-Cruz, que je voyais en face, ne dit rien. Ensuite Santa-Cruz tourna entre ses bras le petit prince, de façon qu'il présentait le dos à Bedmar, à qui en même temps deux personnes de la suite de l'infant présentèrent un petit manteau pareil au sien et à celui de tous les autres chevaliers. Le marquis de Bedmar le prit à deux mains et le mit sur le petit prince, et le reçut aussitôt après sur ses genoux, où le marquis de Santa-Cruz le plaça, et se retira quelque peu. Alors le marquis de Montalègre, sommelier du corps, et le duc del Arco, grand écuyer, se levèrent de dessus leurs bancs, et vinrent gravement, à côté l'un de l'autre, au marquis de Bedmar, suivis du marquis de Grimaldo, aussi chevalier, qui portait les éperons dorés. Ils étaient tous trois découverts. Grimaldo, arrivé devant le marquis de [Bedmar], fit avec les deux autres la révérence, que le marquis de Santa-Cruz n'avait point du tout faite, à cause de l'embarras de porter le prince, et présenta à Montalègre l'éperon pour

le pied droit, et au duc del Arco l'éperon pour le pied gauche, que ces deux seigneurs chaussèrent ou attachèrent comme ils purent, et que peu de moments ensuite ils lui ôtèrent, après quoi le marquis de Santa-Cruz se rapprocha et prit le petit prince entre ses bras, et s'en retourna comme il était venu. Quand le marquis de Bedmar l'eut à peu près vu près de rentrer dans la sacristie, il se découvrit, se leva, s'inclina aux chevaliers, qui se découvrirent et se levèrent en même temps que lui, et chacun s'en alla sans cérémonie.

Ce qui me surprit au dernier point fut la paix et la tranquillité d'un enfant de ce petit âge, qui, accoutumé à ses femmes, se trouva là sans pas une au milieu de tous visages à lui inconnus et bizarrement vêtus, se laisser porter, mettre sur les genoux, se laisser affubler d'un manteau, manier les pieds ou au moins leur voisinage, puis remporter sans jeter un cri ni une larme, et regarder tout ce monde inconnu sans frayeur et sans impatience.

Le lendemain 9, le roi et la reine seuls s'en allèrent pour quatre jours en relais à Balsaïm, uniquement accompagnés du duc del Arco, du marquis de Santa-Cruz, du comte de San-Estevan de Gormaz, capitaine des gardes en quartier; de Valouse, de la princesse de Robecque, dame du palais; de la nourrice de la reine, et d'une seule camériste. Je les vis partir assez matin, et fort peu après dîner je me mis en marche par la ville, pour commencer mes adieux, comptant -prendre congé de Leurs Majestés Catholiques fort peu de jours après leur retour de Balsaïm.

Dans la première que je fis, par laquelle on savait chez moi que je devais commencer, on vint m'avertir de l'arrivée d'un courrier qui m'était annoncé depuis longtemps et toujours différé parce qu'il

devait m'apporter des réponses et des ordres sur plusieurs choses auxquelles le cardinal Dubois n'avait jamais le temps de travailler. Je m'en revins donc chez moi tout court. Je trouvai d'abord une lettre du cardinal Dubois, qui m'envoyait une relation de tout ce qui s'était fait à Paris à l'arrivée de l'infante, et des fêtes qui l'avaient suivie, pour la présenter et la faire valoir au roi et à la reine d'Espagne ; une boîte de lettres de toute la maison d'Orléans sur le mariage de la princesse des Asturies, qui étaient bien tardives ; et ce que j'attendais avec impatience, la lettre de remerciement de M. le duc d'Orléans au roi d'Espagne, sur les grâces que j'en avais reçues, et celles du cardinal Dubois sur le même sujet au P. Daubenton et au marquis de Grimaldo. Il y en avait des mêmes aux mêmes à part sur la Toison de La Fare. Rien dans ce paquet, ni dans un autre, dont je vais parler, de tout ce qui me devait être envoyé sur les affaires que le cardinal m'annonçait, et du délai de quoi il s'excusait tous les ordinaires.

L'autre paquet était celui qui avait fait dépêcher le courrier. Le cardinal Dubois entretenait toujours le cardinal de Rohan de l'espérance de le faire bientôt déclarer premier ministre, comme il lui en avait donné parole, à laquelle, comme on l'a vu ici en son temps, le cardinal de Rohan avait eu la sottise d'ajouter une telle foi qu'il en avait donné part au pape et à plusieurs cardinaux en partant de Rome, où la chose était devenue publique, et où on ne s'était pas trouvé si crédule que lui. Dubois, quoique secrétaire d'État des affaires étrangères, et déjà le maître de toutes, s'était modestement abstenu d'entrer dans le conseil de régence depuis son cardinalat, quoiqu'il y entrât toujours auparavant. Il ne se sentait pas assez fort tout seul pour hasarder le combat de préséance. C'était un

poulet trop nouvellement éclos, qui traînait encore sa coque. Il fit donc entendre au cardinal de Rohan qu'il fallait commencer par être ministre avant d'être premier ministre, et qu'il était temps qu'il demandât au régent d'entrer au conseil de régence, qui, en arrivant de Rome, où il avait, disait-il, si grandement servi, n'oserait l'en refuser, en l'assurant, de plus, qu'il ferait réussir la chose. Rohan était le pont dont Dubois se voulait servir pour y entrer lui-même, peu en peine après de s'en défaire quand il le voudrait. Ainsi, mettant Rohan en gabion devant lui, il n'avait plus à craindre les mépris personnels, les comparaisons odieuses, les brocards de ceux qui se trouveraient indignés de lui céder. La dispute s'adresserait en commun, et le cardinal de Rohan étant son ancien, tout le personnel disparaissait nécessairement, dont rien n'était applicable au cardinal de Rohan, duquel il ferait le plastron de la querelle, et lui, modestement derrière lui, n'aurait qu'à profiter du triomphe qu'il procurerait au cardinalat. C'est en effet ce qui arriva.

Comme j'étais, Dieu merci, à trois cents lieues de cette scène, je ne rapporterai point ce qui se passa. Les ducs furent tondus à leur ordinaire ; mais ceux qui étaient du conseil de régence cessèrent d'y entrer ainsi que le chancelier. Ce qu'il y eut de plaisant, fut que les maréchaux de France qui en étaient en sortirent aussi, dont pas un jusqu'alors n'avait imaginé de disputer rien aux cardinaux. C'est ce dont Dubois fut ravi. Il prit cette fausse démarche aux cheveux pour persuader au régent que cette prétention commune contre les cardinaux était uniquement prétexte, et réellement cabale contre lui et contre son gouvernement. Ce courrier me fut donc dépêché pour m'instruire de cet événement, et la lettre que le cardinal Dubois

m'écrivit là-dessus ne peut s'extraire et mérite d'être rapportée ici tout entière, pour y remarquer tout l'art de ce venimeux serpent.

« Paris, 2 mars 1722.

« On vous aura rendu compte, sans doute, monsieur, des mouvements qu'il y a eus dans le conseil de régence à l'occasion de la place que Mgr le duc d'Orléans a permis à M. le cardinal de Rohan d'y prendre. » (Dubois l'y prit en même temps, mais il n'en dit rien par modestie.) « S'il ne s'était agi que de la préséance entre les cardinaux et les ducs et pairs, je n'aurais pas été fâché que vous eussiez été absent pendant cette contestation. Mais comme cette difficulté, dans cette occasion, n'a été qu'un prétexte qu'on n'a pas même dissimulé longtemps, et que c'est une cabale formée et ménagée par un homme (le duc de Noailles) qui n'a pas su se conserver votre estime, et qui ne paraît pas avoir de bonnes intentions pour Son Altesse Royale, et qu'elle tend à troubler son gouvernement et à renverser ses ouvrages (lui Dubois), je n'ai jamais regretté plus sincèrement votre absence, ni souhaité avec plus de passion le secours de votre indignation et de votre courage. Je vous conjure, monsieur, de vous en tenir à cette idée jusqu'à ce que vous puissiez voir les choses par vous-même, et que vous soyez à portée de signaler votre zèle pour ce que vous croirez le mériter davantage pour le bien de l'État, l'union des deux couronnes, le soutien de la dernière liaison qui a été faite, et le maintien de Mgr le duc d'Orléans. » (C'est ce qu'il entendait ci-dessus par détruire son ouvrage, mais qu'il sentait bien plus véritablement de lui-même.) « Je puis y ajouter et pour votre propre défense ; car je vous assure que, si on venait à bout de ce que l'on trame, je suis persuadé que, si vous n'étiez pas la première victime, vous seriez la

seconde. Ces orages me conduisent bien naturellement à penser à votre retour. Tout me persuade que votre présence serait nécessaire encore pendant quelque temps à Madrid. Le seul moyen de vous laisser sur cela la liberté que vous souhaiterez, serait que vous pussiez y accréditer un peu M. de Chavigny, ce que l'on me dit n'être pas facile par les mauvaises impressions qu'on a voulu donner à Madrid contre lui. Cependant il ne les mérite pas, et jusqu'à ce que Son Altesse Royale envoie en Espagne un ambassadeur, il n'y a que lui qui puisse exécuter les ordres que vous laisserez en partant. Tâchez, monsieur, de le mettre en état d'être écouté et d'avoir les accès nécessaires, et disposez après cet arrangement du temps de votre retour à votre gré. Je suis également combattu entre les grands services que vous pouvez rendre à Madrid et les secours que vous pouvez donner ici à Son Altesse Royale, et, si j'ose me mettre en ligne de compte, j'ajouterai entre l'impatience que j'ai de cultiver les nouvelles bontés que vous m'avez marquées, et vous donner, s'il m'est possible, de nouvelles preuves, monsieur, de mon respect et de mon attachement. »

Les fausses lueurs de cette lettre y éclatent de toutes parts. Un groupe de tant de seigneurs à abattre sous ses pieds fit peur au cardinal Dubois, malgré le bouclier du cardinal de Rohan dont il avait su se couvrir. Il connaissait la faiblesse de son maître, sa légèreté sur les rangs, qu'il s'y moquait de la justice des raisons, qu'il ne se décidait que par le besoin et le nombre qui lui faisait toujours peur ; que douze ou quinze des premiers seigneurs, par le caractère des uns et les établissements des autres, pèseraient dans sa balance plus que deux cardinaux, dont l'un ne pouvait rien, et l'autre n'était que ce qu'il l'avait fait. Le poids du chancelier l'embarrassait encore. Il fal-

lut donc étouffer dans M. le duc d'Orléans la crainte d'offenser tant de gens à la fois, presque tous si considérables, par une frayeur plus grande d'une cabale formée contre lui pour renverser son gouvernement.

Il avait appris en Angleterre l'art de faire paraître une conjuration prête à éclater, pour tirer du parlement plus de subsides, et l'entretien de plus de troupes qu'il n'était disposé d'en accorder. Dubois érigea de même en cabale pour renverser le gouvernement du régent et le régent lui-même, la chose du monde la plus simple, la plus naturelle, qui tenait le moins par aucun soin aux affaires et au gouvernement, et qu'il n'avait tenu qu'à Dubois d'empêcher de naître, en s'abstenant d'introduire dans le conseil de régence l'inutile et dangereuse chimère du cardinalat. Mais cette exclusion entraînait nécessairement celle de sa personne. Quoique le conseil de régence fût devenu un néant, il y voulait primer et dominer, et il ne put avoir la patience d'attendre le peu de mois qui restaient jusqu'à la majorité, qui dissolvait à l'instant le conseil de régence par elle-même, pour en composer de pareils à ceux du feu roi, où il n'aurait mis que des gens à son choix et d'état à n'avoir rien à lui disputer, comme il fit en effet dans la suite. Mais il fut si impatient qu'il fallut tout forcer, et après si effrayé du nombre et de l'unanimité des résistances à lui céder qu'il fallut inventer la cabale, le danger du prince, le péril de l'État, les revêtir de toutes les couleurs qu'il imagina de leur donner ; ne laisser approcher du régent, pendant ce court mouvement de simple préséance, que des gens bien instruits à augmenter sa frayeur.

Ce fut pour la porter au dernier degré qu'il y ajouta le dessein formé de cette prétendue formidable cabale de renvoyer l'infante,

de rompre la nouvelle union formée avec l'Espagne, et, pour en persuader mieux le régent, me dépêcher un courrier là-dessus pour m'en informer, et me charger d'en rendre compte au roi et à la reine d'Espagne, et de n'oublier rien pour les rassurer là-dessus. C'est ce qui me fut si expressément ordonné de faire par une autre lettre en deux mots du cardinal Dubois, qu'il m'écrivit à part de celle que je viens de copier, et de faire sur-le-champ, dans l'instant que j'aurais lu les lettres que ce courrier m'apportait, en quelque lieu que Leurs Majestés Catholiques pussent être, sans différer d'un instant.

Un peu de réflexion dans M. le duc d'Orléans eût fait disparaître ce fantôme aussitôt que présenté. Quel besoin avait cette cabale prétendue d'une dispute de préséance pour éclater, et d'une dispute qu'elle ne pouvait prévoir, puisque le cardinal de Rohan voyait depuis si longtemps un conseil de régence, sans qu'il eût été question pour lui d'y entrer, et que Dubois, qui en était et de nécessité par ses emplois, avait cessé d'y entrer depuis le moment qu'il avait reçu des mains du roi la calotte rouge ? Quelle puissance avait acquise cette cabale depuis que celle du duc et de la duchesse du Maine, où tant de gens étaient entrés et à Paris et dans les provinces, appuyées de l'argent, du nom, de la protection d'Espagne, des menées de son ambassadeur, homme de beaucoup d'esprit et de sens, et de toute la passion du cardinal Albéroni, maître alors de l'Espagne, depuis, dis-je, l'avortement de ces complots si promptement et si facilement détruits ? S'élevant de nouveau contre le régent et en même temps contre l'Espagne, son plus fort appui l'autre fois par les droits de la naissance de Philippe V, de quelle puissance étrangère aurait-elle pu s'appuyer ? Ce ne pouvait être de la seule



à portée de la secourir. L'Angleterre était trop intimement liée alors avec la France, et trouvait trop son intérêt au gouvernement de M. le duc d'Orléans et au crédit démesuré du cardinal Dubois, son pensionnaire et son esclave, pour ne les pas soutenir de toute sa puissance, bien loin d'aider à la troubler. Qui est l'homme ayant les moindres notions, qui pût se flatter que la Hollande, et par elle-même et par sa dépendance de l'Angleterre, y eût voulu contribuer d'un seul florin ni d'un seul soldat ? Enfin, la cabale aurait-elle mis son espérance dans le roi de Sardaigne, si connu pour n'y pouvoir compter qu'en lui livrant les provinces de sa bienséance, et encore avec plus que la juste crainte d'en être abandonnée dès qu'il s'en serait saisi de manière à les conserver ? Et de plus, comment la cabale s'y serait-elle pu prendre pour parvenir à les lui livrer ? tous les autres princes [étant] trop faibles ou trop éloignés pour y pouvoir penser. Enfin par les seuls Français ? Le temps était passé de la puissance des seigneurs et des gouverneurs des provinces, des unions et des partis. La Bretagne en était un exemple récent, et que tout ce qui s'était passé à la découverte des complots du duc et de la duchesse du Maine, de Cellamare et de leurs adhérents, dont les prompts et faciles suites étaient des leçons qui ne pouvaient pas être si promptement effacées.

Cette chimère aurait donc pu à peine faire impression sur un enfant. Mais tout était sûr à l'impétuosité d'un fourbe qui avait su infatuer son maître au point de pouvoir tout entreprendre, d'être seul redouté, de l'avoir enfermé sans accès à tout ce qui n'était pas vendu à ses volontés et à son langage, et qui, appuyé sur la paresse de penser et de réfléchir de son maître, qui avait plus tôt fait de l'en croire sur

tout que d'y songer un moment [dans] le tourbillon qui emportait ses journées, le rendait aussi hardi et aussi heureux à entraîner un prince de tant d'esprit et de lumières que s'il en eût été entièrement dépourvu.

Ce fantôme d'une cabale si dangereuse, outre l'usage présent qu'en fit le cardinal Dubois, en renfermait un autre plus éloigné. Je l'ai tacitement annoncé ici en deux endroits, dont le dernier a été la tentative de remettre le duc de Berwick dans les bonnes grâces de Leurs Majestés Catholiques. Il est temps de le déclarer, simplement pour l'intelligence, sans avancer le récit du succès, éloigné encore de quelques mois. Dubois, toujours en défiance de la facilité de son maître, qu'il ne voulait que pour soi, méditait de s'affranchir de toute crainte, et d'éloigner de lui, comme que ce fût, quiconque avait eu part à sa familiarité en affaires et à sa confiance, et qu'il craignait qu'ils n'en reprissent avec lui, soit par ancien goût, amitié, habitude, soit par poids ou par hardiesse. Plusieurs de ceux-là, il les faisait entrer dans la prétendue cabale, et subsidiairement tous ceux qu'il lui convenait d'écarter. Il craignait sur tous le duc de Noailles par son esprit, sa souplesse, le goût et la familiarité que M. le duc d'Orléans avait eus pour lui, et dont il avait encore des restes ; le poids du chancelier, sur qui Noailles avait tout pouvoir ; celui du maréchal de Villeroy, même du maréchal d'Huxelles, qui imposaient au régent, quoique sans goût ni amitié, mais qui avait le même effet ; les divers tenants de ceux-là, tels que Canillac, Nocé et d'autres. C'était de ceux-là dont il voulait s'affranchir en les ruinant dans l'esprit de M. le duc d'Orléans, et préparer leur perte, pour y procéder au premier moment qu'il y verrait jour. Le Blanc, tout son homme qu'il fût,

était trop avant dans la confiance et les choses les plus secrètes de M. le duc d'Orléans, et Belle-Ile, son compersonnier<sup>3</sup>, tous deux ses favoris en apparence et ses consultants de tous les soirs, étaient secrètement sur la liste de ses proscriptions. Le duc de Berwick et moi n'y étions pas moins. L'Anglais avait trop acquis sur le régent par le sacrifice si plein et si prompt qu'il lui avait fait de tout ce qu'il devait au roi d'Espagne ; et, pour ce qui me regardait, mes anciennes, intimes et continuelles liaisons d'affaire et d'amitié dans les temps les plus critiques, du plus entier abandon, et les plus éloignées de toute apparence d'utilité pour moi, même de plus qu'apparences les plus contraires, me rendaient d'autant plus odieux à ce solipse<sup>4</sup>, que M. le duc d'Orléans ne pouvait oublier que mes conseils ne lui avaient pas été inutiles dans toutes les différentes situations de sa vie, et que Dubois avait souvent éprouvé ma hardiesse et ma liberté. D'essayer

<sup>3</sup>Mot employé souvent par Saint-Simon dans le sens d'*associé*.

<sup>4</sup>Le mot *solipse* désignait des ambitieux et des égoïstes. L'esprit de parti a appliqué le nom de *solipses* aux jésuites. Ant. Arnauld indique nettement le sens de ce mot dans sa *Morale pratique* (t. III, p. 86) : « On sait que c'est votre caractère (il parle aux jésuites) de vous porter avec ardeur à faire le bien, pourvu que vous le fassiez seuls ; et, si vous voulez être sincères, vous avouerez que l'un de vos pères, auteur du livre intitulé *Monarchia solipsorum*, vous connaissait bien. » L'auteur de ce livre est, selon quelques critiques, le P. Gasp. Schopp (Scioppius), ou, selon d'autres, le P. Inchoffer. Bayle, à l'article *Inchoffer* (remarque C), lui attribue positivement cet ouvrage. Il ajoute qu'il courut une prétendue lettre d'Innocent XII à l'empereur, l'an 1696, dans laquelle le pape nomme la société des jésuites *monarchiam Monopantorum*. Sur quoi le P. Papebroch a fait cette réflexion : « Forsitan quasi μὴ ὅτι (solipsorum) a velint esse et aestimari jesuitae, scilicet alludendo ad scommata satirici cc cujusdam commenti, quo scripsit anonymus aliquis *Monarchiam solipsorum*, veluti innuere volens quod societas soli sibi arrogare nitatur omnia. »

de faire peur de Berwick et de moi à M. le duc d'Orléans, il le sentait impraticable.

Pour se défaire de Berwick, il lui destinait l'ambassade d'Espagne. C'était pour cela que j'avais reçu des ordres si précis et si réitérés de ne rien oublier pour lui réconcilier Leurs Majestés Catholiques. On verra que le mauvais succès que j'y eus ne le rebuta pas. Pour moi, j'ignore comment il avait projeté de s'y prendre. On verra aussi comment je le servis sur les deux toits, en voyant avec indignation le règne absolu de la bête, et mon inutilité auprès de M. le duc d'Orléans. Tel était le plan du cardinal Dubois, que nous lui verrons effectuer dans la suite. Revenons maintenant à sa lettre à moi qu'on vient de voir, et aux artifices dont il tâcha de me circonvenir par lui-même, et par une autre lettre plus étendue que la sienne, qui m'arriva par le même courrier.

Le cardinal Dubois commence sa lettre par une vérité pour donner plus de créance à ce qui la devait suivre ; mais vérité à qui il donne une étendue qu'elle n'avait pas. Il fut bien aise, en effet, de mon absence, lors de l'exécution d'un dessein contre lequel il ne se dissimulait pas que je ne me fusse roidi de toutes mes forces, qui l'eussent sûrement au moins embarrassé. Mais quoi qu'il en puisse dire, mon absence le soulagea encore plus dans la création et la présentation hardie de ce fantôme de cabale si dangereuse dont il osa effrayer le régent. J'étais le seul des intéressés qu'il n'aurait pu en rendre suspect, et à qui il n'eût pu fermer l'oreille de son maître. Il ne pouvait douter de l'usage que j'en aurais fait ; et j'ose dire que j'ai lieu de douter qu'il eût osé produire ce fantôme en ma présence. Après avoir légèrement glissé là-dessus en commençant, il essaye de détourner mes yeux de

son odieuse préséance, sur laquelle il ne fait qu'un saut léger, sans y appuyer le moins du monde, et compte m'infatuer de la prétendue cabale, à la faveur de ma haine ouverte et sans aucun ménagement pour celui qu'il lui convient d'en faire le chef.

Noailles s'était si indignement conduit dans l'affaire du bonnet, et avec tant de perfidie, qu'il était tout naturel de penser qu'il n'était touché de la préséance des cardinaux que par prétexte. C'en fut un en effet, qui, dans lui et dans quelques autres peu touchés de leur dignité, mais beaucoup de ce qu'ils jugeaient être leur fortune, et à quelque prix que ce fût, ne regardait en rien ni le régent ni son gouvernement, mais la personne unique du cardinal Dubois, puisque après sa mort et l'élévation de Fréjus <sup>5</sup> à l'autorité et à la pourpre, les mêmes ducs et maréchaux, si blessés en apparence de la préséance des cardinaux, n'oublièrent rien pour être admis dans le conseil du roi où le cardinal de Fleury avait la première place. Dubois n'oublia donc rien pour surprendre ma haine, et par elle me persuader de ce qu'il se proposait que je crusse de la cabale que Noailles avait formée contre l'État et le régent, me persuader que de son succès dépendait ma perte personnelle, me piquer par le dessein de renvoyer l'infante, que je venais pour ainsi dire d'envoyer en France, et rompre l'union que mon ambassade venait d'achever de consolider ; enfin [pour] m'éblouir, [pour] m'entraîner par le concours de ces différentes passions qu'il tâchait d'exciter ou d'augmenter en moi ; [pour] me faire oublier la préséance, et [pour] me précipiter à agir selon ce qu'il se proposait. Pour y mieux réussir, il se contenta d'un récit dont

---

<sup>5</sup>Fleury, évêque de Fréjus.

l'artifice emprunta tant qu'il put l'air simple et modeste, la brèveté de s'en tenir au nécessaire et de passer tout de suite à autre matière, mais qui ne lui tenait pas moins au coeur. Parmi les louanges et les désirs de ma présence qu'il sut mêler à son récit pour me capter et m'aveugler par tous les endroits possibles, il mourait de peur de mon retour. Que ne craignent pas les tyrans, et plus encore ceux qui ne sont pas couronnés ? Pour allier ses prétendus souhaits de son retour et les raisons dont il tâchait de les rendre vraisemblables avec son véritable désir de me tenir éloigné, il se jette sur les services importants que je puis rendre en Espagne ; il les balance avec ceux que le régent devait attendre uniquement de moi auprès de lui, se joue avec cet artifice, et met mon retour à un prix qu'il était si persuadé que je ne pourrais atteindre, que la vérité perce malgré lui, et le force de l'avouer en convenant de toute la difficulté que je rencontrerais à établir Chavigny, déshonoré en Espagne comme partout, dans la confiance nécessaire à y servir utilement pendant qu'il n'y aurait point d'ambassadeur. Cet artifice était pitoyable, mais les fripons se trompent eux-mêmes à force de vouloir tromper les autres.

Tout était fait en Espagne ; réconciliations, traités, mariages, et tout s'était fait indépendamment du ministère de Laullez et de Maulevrier. Il n'y avait plus rien à faire qu'à suivre et entretenir les traités et l'union ; et pouvait-il me croire assez stupide pour ignorer sur les lieux qu'il y eût d'autres négociations à ménager, et que ce qui restait à faire, qui était uniquement cet entretien d'union et de traités, était uniquement dans la main des deux seuls ministres des deux couronnes, et tout à fait hors de la sphère de

leurs ambassadeurs ? Et Dubois savait de plus combien Grimaldo y était porté et l'avait toujours été d'inclination et de maxime ; et quand bien même, ce qui n'était pas, un ambassadeur y eût été nécessaire, l'homme à y envoyer existait, sur quiconque le choix pût tomber, et devait se faire incontinent, si ma présence auprès du régent était aussi nécessaire et aussi désirée par Dubois qu'il voulait me le faire accroire. Ces panneaux se trouvèrent aussi trop légers pour arrêter mes pieds ; mais comme il n'avait osé leur donner toute l'étendue qu'il voulait, pour les mieux cacher, voici le supplément qu'il imagina.

On a vu ci-dessus, il n'y a pas longtemps, que Le Blanc, secrétaire d'État de la guerre, était devenu l'homme à tout faire du cardinal Dubois, et par lui Belle-Ile, son ami intime, et que tous les soirs le cardinal Dubois finissait sa journée chez lui entre eux deux seuls. Ce sont deux hommes que j'aurai lieu d'expliquer dans la suite, et qui méritent bien de l'être. On a vu aussi que Belle-Ile était de mes amis, et tout à fait à portée de tout avec moi. Je trouvai dans les paquets que le courrier m'apporta une longue lettre de lui, qui était la paraphrase de celle du cardinal Dubois dont je viens de parler. Mais Belle-Ile, qui ne voulait pas apparemment que je m'y méprisasse, la commença par me dire qu'il m'avait écrit le matin même, dans le paquet de M<sup>me</sup> de Saint-Simon, sans détail, pour ne pas confier des choses si importantes à la poste ; mais que la conversation qu'il avait eue le soir avec le cardinal Dubois et Le Blanc, où il avait été résolu de m'envoyer un courrier exprès, l'engageait à m'écrire celle qu'il m'envoyait par cette voie sûre ; et de là entre dans le détail de ce qui s'est passé sur la préséance des cardinaux et la sortie du conseil de ceux qui s'en tin-

rent blessés ; de là entre dans celui de la cabale qui veut culbuter M. le duc d'Orléans et son gouvernement ; l'arrange, l'organise, nomme le duc de Noailles et Canillac comme les vrais chefs, et le maréchal de Villeroy, qui se persuade l'être ; l'entraînement du chancelier par Noailles ; distingue ceux qui, de bonne foi, ne pensent pas plus loin que la préséance, d'avec ceux qui de tout temps, effectivement plus que suspects, ont pris feu sur une apparence de rang qui ne les touche guère, mais qui, ennemis de tout temps du régent, ou dépités de se voir si reculés de toutes parts au gouvernement, n'ont de vues, de desseins et de projets que de le renverser. Il appelle leur absence du conseil lever le masque, et un attentat authentique à l'autorité du roi ; dit que le régent en est extrêmement piqué, et résolu à une fermeté inébranlable. Il prête toutes sortes de discours qui marquent les desseins pour la majorité. Il vient après à me dire qu'il comprend l'embarras où je me serais trouvé, dans cette cause commune, avec mon attachement pour M. le duc d'Orléans ; à la joie de mon absence dans cette conjoncture ; et à me conjurer d'être en garde sur tout ce qui me sera mandé ; de ne pas douter de la réalité et du danger de la cabale, et de ne pas prendre un périlleux change là-dessus. Il se jette ensuite sur des arrangements pris avec le parlement pour éloigner à la majorité M. le duc d'Orléans du gouvernement et pour renvoyer l'infante, et sur des discours imprudents qui ne le cachent pas ; enfin, qu'on saura bien faire entendre au roi d'Espagne combien la continuation de son union personnelle avec M. le duc d'Orléans, brouillé sans retour avec tous les grands et tous les personnages du royaume, lui serait nuisible, et combien il lui importe de se détacher de l'un et de s'attacher les autres.



De là Belle-Ile vient à l'importance de prévenir incontinent le roi d'Espagne là-dessus, à quoi je ne saurais marquer trop de zèle et employer trop de dextérité ; surtout lui bien peindre les chefs de la cabale et ses acteurs principaux, les lui nommer en confiance, surtout les plus opposés à tout ce qui s'est fait pour l'infante, et les plus capables de faire jouer toutes sortes de ressorts pour rompre son mariage et pour la renvoyer ; enfin, lui vanter la fermeté de M. le duc d'Orléans en cette occasion ; lui persuader qu'il est plus en état que jamais d'être utile à Leurs Majestés Catholiques et d'exécuter tout ce qu'[elles] pourront désirer. Il m'exhorte avec louange d'employer tout mon bien-dire et tout mon savoir-faire pour cimenter et affermir de plus en plus l'union et le crédit de M. le duc d'Orléans avec le roi et la reine d'Espagne, et me dit franchement que c'est après mûre délibération que le cardinal me dépêche ce courrier. Belle-Ile ajoute ensuite que le chef de cette cabale est le chef des jansénistes, duquel l'objet est également la destruction de la religion, de M. le duc d'Orléans, de ses serviteurs, dont je suis l'un des plus intimes ; qu'ainsi tout doit m'engager à concourir dans les vues du cardinal Dubois pour faire avorter leurs desseins, et pour éloigner à jamais du gouvernement gens qui me sont personnellement opposés. Il me dit ensuite que son attachement pour moi, et la part qu'il a eue à me raccommoder avec le cardinal Dubois en dernier lieu, l'engagent à me parler comme il fait, lequel, malgré toute l'opposition qu'il sait que j'ai pour la préséance des cardinaux, m'avait extrêmement désiré présent dans cette occasion importante, parce qu'il s'y agit de toute l'autorité de M. le duc d'Orléans, à laquelle j'ai, dit-il, plus de part que personne. Belle-Ile me pique d'honneur sur le soin et le plaisir que je prendrai à

prévenir le roi d'Espagne sur ce venin qu'on voudrait répandre dans son esprit contre M. le duc d'Orléans, et me dit qu'après un service si important à Son Altesse Royale et à moi-même, et après que j'aurai accrédité et mis au fait Chavigny, rien ne sera plus pressé que mon retour. Il finit par m'assurer qu'il est convaincu que lorsque j'aurai vu les choses de près je n'y prendrais jamais de part et serai ravi d'avoir été absent ; enfin des compliments.

On n'a qu'à jeter les yeux sur la lettre que j'ai transcrite ici du cardinal Dubois et sur celle de Belle-Ile, pour ne pas douter que toutes deux sont de la même main. Ils n'ont pas même l'art de le cacher, et l'avouent de plus, comme la lettre de Belle-Ile étant le fruit de sa conférence avec le cardinal Dubois et Le Blanc, où il fut résolu de me dépêcher un courrier. La seconde ne fait qu'étendre la première, essayer plus à découvert de piquer davantage ma haine et mon intérêt personnel en si grand péril, selon eux, m'exciter à ne rien épargner auprès du roi d'Espagne, selon leurs vues, c'est-à-dire de perdre à fond auprès de Leurs Majestés Catholiques ces prétendus entrepreneurs de renvoyer l'infante, pour leur ôter à jamais toute ressource de ce côté-là, et me bien infatuer de cette cabale aussi dangereuse pour moi que pour M. le duc d'Orléans ; pour m'ôter par cette muraille toute impression et tout sentiment sur la présence, et me livrer en aveugle au cardinal Dubois.

La lettre de Belle-Ile est si grossièrement la même du cardinal Dubois, mais plus expliquée, plus étendue, plus appuyant sur la cabale, et appuyant plus librement le poinçon pour m'irriter, m'effrayer, et me fournir de quoi piquer le roi et la reine d'Espagne, que ce n'est plus la peine d'en faire l'analyse après avoir fait celle du

cardinal Dubois. Deux articles supplées à celle de Dubois méritent seulement qu'on s'y arrête. Tous deux passent, comme chat sur braise, sur la préséance et sur l'entrée des cardinaux dans le conseil de régence. Ils sentaient l'inutilité de cette entrée et celle de tenter de me la faire trouver bonne et leur préséance supportable. Mais ce qui me parut admirable fut la qualification de Belle-Ile, dictée par Dubois, à la sortie du conseil de régence de ceux qui s'en trouvèrent blessés, qu'il traite de levée de masque et d'attentat authentique à l'autorité du roi. Mais que peuvent faire de plus respectueux les plus grands et les premiers d'un royaume que de se retirer dans une pareille occasion, et d'accommoder par cette modeste soumission ce qu'ils se doivent à eux-mêmes avec le respect qu'ils rendent même à l'injustice qu'on leur fait ?

Les maîtres des requêtes ne s'asseyent point au conseil des parties, où le roi n'est jamais, où son fauteuil est vide, où le chancelier, les conseillers d'État et les simples intendants des finances sont assis dans des fauteuils ; beaucoup moins le sont-ils au conseil des finances ou au conseil de dépêches<sup>6</sup>, quand quelque affaire extraordinaire en amène quelqu'un rapporter devant le roi, où le maître des requêtes rapporteur est seul debout. Ils furent pourtant un an sans que pas un d'eux voulût venir rapporter au conseil de régence, où le fauteuil du roi était vide, et où M. le duc d'Orléans présidait assis comme nous tous sur un siège ployant, parce que ces messieurs y voulaient rapporter assis, ou bien que ceux du conseil qui n'étaient pas officiers

---

<sup>6</sup> On a indiqué la signification de ces mots *conseil des parties*, *conseil des finances*, *conseil de dépêches*, dans une note ajoutée au t. Ier des *Mémoires de Saint-Simon*, p. 445.

de la couronne ou conseillers d'État se tinssent debout comme eux. L'impertinence était évidente. Elle fut pourtant soufferte plus d'un an sans que personne se soit avisé de la traiter d'attentat ni de complot contre l'autorité du roi. C'est qu'ils n'étaient pas ducs, mais seulement maîtres des requêtes. Et M. le duc d'Orléans leur fut bien obligé quand, à l'instigation de M. d'Aguesseau, devenu chancelier, ils voulurent bien y venir rapporter debout, sans plus prétendre y faire lever personne.

Un autre endroit que je trouvai risible est celui où Belle-Ile, après avoir déployé son éloquence sur les mouvements, les discours, les moyens et les desseins prétendus de la cabale, en produit le chef comme l'étant aussi des jansénistes, qui voulaient également renverser la religion et l'État. Mais à qui le cardinal et son secrétaire, car Belle-Ile l'était en cette occasion, à qui contaient-ils ces fagots ? Ce chef était, selon eux, le duc de Noailles, et en apparence le maréchal de Villeroy, lequel, en bas et ignorant courtisan qu'il fut toute sa vie, avait épousé la haine du feu roi et de M<sup>me</sup> de Maintenon contre tout ce qu'il avait plu aux jésuites, etc., de faire passer pour jansénistes, et pour tout ce qui n'adorait pas la constitution *Unigenitus*, et qui, depuis la mort du roi, se signalait sans cesse contre tout ce qui était soupçonné, bien ou mal à propos, de n'être pas moliniste ou constitutionnaire.

À l'égard du duc de Noailles, il y avait longtemps qu'il s'était fait un mérite de sacrifier son oncle à ses ennemis. Les Rohan, les Bissy, les autres chefs n'avaient point de client plus rampant et plus souple, ni les jésuites de serviteur plus empressé et plus respectueux. Ce n'était pas un homme qui pût être retenu par aucun sentiment autre

que ses vues de fortune, quoique la sienne fût assez complète. Mais l'ambitieux cesse-t-il jamais d'y travailler ? Je ne pouvais oublier qu'il avait empêché les appels de tous les corps et de tous les tribunaux, tout prêts à suivre les écoles, les chapitres et les congrégations qui venaient d'appeler. Et on a vu en son lieu que je l'appris de M. le duc d'Orléans, même que l'avis de ce neveu du cardinal de Noailles avait arrêté le consentement qu'il était prêt d'y donner. Je ne pus donc voir sur quoi pouvait porter cette imputation, ni ce que le jansénisme pouvait avoir de commun avec la respectueuse et toute simple retraite de gens qui ne pouvaient moins, dont aucun ne passait pour janséniste ni pour opposé à la constitution, et dont quelques-uns avaient épousé le molinisme et la constitution jusqu'au fanatisme. Cette sottise était bonne tout au plus à mander au P. Daubenton, digne fabricant de la constitution, comme on l'a vu ici en son lieu, et jésuite prêt à s'évanouir au nom de jansénisme, pour faire, par son canal, valoir cette calomnie, destituée de toute sorte de plus légère apparence, auprès du roi d'Espagne, qu'il avait si bien monté sur ces deux points. Enfin Belle-Ile finissait, comme Dubois, par faire dépendre mon retour de l'accréditement et de la confiance que je procurerais à Chavigny pour gérer les affaires en attendant un ambassadeur, ce qu'ils sentaient bien qui me serait impossible.

Je lus et relus bien mes lettres. J'y fis tout seul mes réflexions, et je pris mon parti aussitôt. Ce fut de n'être pas la dupe du cardinal Dubois, et de ne pas hasarder la réputation que j'ose dire que j'avais acquise à la cour d'Espagne, en y donnant un fantôme de cabale pour une réalité, dont le faux et le néant ne tarderait pas à me démentir, et qui n'était fabriquée que pour coiffer le seul régent et le persuader

du sérieux de la chose par les ordres qu'on se hâtait de me donner là-dessus. En même temps, je ne voulus pas m'exposer à manquer dans cette conjoncture à l'extérieur des ordres si exprès du cardinal Dubois, et je résolus de lui complaire en forçant les barricades de Balsaïm, où il ne serait pas derrière moi pour écouter ce que je dirais.

J'allai donc d'abord trouver Grimaldo, qui travaillait dans sa cavachuela. Je lui expliquai fort simplement ce qui s'était passé au conseil de régence, sans lui dire un seul mot de cabale ; mais seulement qu'on craignait que cette désertion de tant de gens considérables ne fît plus d'impression qu'elle ne devait sur l'esprit de Leurs Majestés Catholiques ; que c'était pour y obvier que j'avais reçu cette nouvelle par un courrier qu'on m'avait dépêché aussitôt ; qu'il venait d'arriver, et qu'il m'apportait un ordre fort précis d'en aller rendre compte à Leurs Majestés Catholiques, dans le moment que j'aurais lu mes lettres, en quelque lieu qu'elles pussent être. Grimaldo se mit à rire de cet empressement. Il me dit que cette affaire serait fort indifférente à Leurs Majestés Catholiques, et qu'elles n'avaient aucune intention de se mêler de l'intérieur de la cour de France, ni des disputes qui pouvaient y arriver ; qu'ainsi son avis était que je remis à en parler à Leurs Majestés Catholiques à leur retour, qui serait dans quatre jours ; qu'elles n'étaient parties que de ce matin avec la très courte suite que je savais ; que la défense d'aller à Balsaïm était sans aucune exception, et que sûrement le roi serait fâché et embarrassé de m'y voir. Je répondis à Grimaldo que je pensais tout comme lui, mais qu'il connaissait l'homme à qui j'avais affaire, qui, de plus, m'en ferait une de mon retardement, et l'imputerait au mécontentement qu'il ne pouvait douter que je

n'eusse de cette préséance ; et là-dessus je lui donnai à lire la lettre particulière qui ne contenait que l'ordre exprès de rendre compte à Leurs Majestés Catholiques, quelque part qu'elles fussent, dans le moment de l'arrivée du courrier.

Grimaldo lut et relut cette courte lettre. Il me dit, en me la rendant, qu'il sentait tout mon embarras et ne savait que me dire. Je m'espaçai quelques moments sur le cardinal Dubois avec lui, et je le priai de faire en sorte que le roi voulût bien entrer avec bonté pour moi dans la situation où je me trouvais. Je le priai de lui écrire en ce sens pour le disposer à me recevoir, parce que, comme que ce fût, j'étais résolu d'aller le lendemain à Balsaïm ; et je lui avouai que j'aimais mieux risquer à déplaire au roi d'Espagne pour un moment, et sur chose sans conséquence, que de me perdre dans ma cour, où le cardinal Dubois me guettait sans cesse pour y parvenir, à qui il ne fallait pas fournir le plus petit prétexte. Grimaldo, haussant les épaules, convint que j'avais raison, et me dit qu'il avait heureusement à dépêcher tout présentement un courrier au roi d'Espagne, par lequel il l'avertirait de mon voyage, de sa cause, de mes raisons personnelles, et n'oublierait rien pour le disposer à me recevoir sans chagrin. Je remerciai beaucoup Grimaldo et revins chez moi disposer mon voyage, envoyer sur-le-champ des relais et des mules de selle, à quoi Sartine, qui connaissait le chemin, m'aida fort.

Je partis donc le lendemain avant six heures du matin, et je fus bien étonné de trouver la porte de Madrid fermée, le côté de la clef en dehors, et celui qui la gardait à cent pas hors cette porte, en sorte qu'il fallut faire escalader la muraille, heureusement assez basse, par

un laquais, qui eut encore grand'peine à se faire ouvrir par le portier, qui vint enfin nous faire sortir de la ville. Le comte de Lorges, mon second fils, l'abbé de Saint-Simon, son frère, et le major de son régiment vinrent avec moi. Cette corvée ne tenta point le comte de Céreste.



## CHAPITRE XI.

1722

VOYAGE À Balsaïm. - Fraîche réception tôt réchauffée. - Audience à Balsaïm. - Je couche à Ségovie. - Ségovie. - Cordelier de M. de Chalais. - Je dîne à Balsaïm, et suis leurs Majestés Catholiques à la Granja. - Comment la Granja devenue Saint-Ildephonse. - Saint-Ildephonse. - Superbe et riche chartreuse. - Manufactures de Ségovie fort tombées. - Je réponds aux lettres du cardinal Dubois et de Belle-Ile. - Bruit ridicule que fait courir mon voyage de Balsaïm. - Hardiesse étrange de leurs Majestés Catholiques allant et venant de Balsaïm. - Autres lettres curieuses du cardinal Dubois à moi. - Vif sentiment du duc d'Arcos sur la préséance des cardinaux au conseil de régence. - Cardinaux, chanoines de Tolède, mêlés avec les autres chanoines

## EN LEUR RANG D'ANCIENNETÉ ENTRE EUX.

Nous arrivâmes sur le midi au vrai pied de la Guadarama, après avoir déjà assez longtemps monté et fait à peu près comme de Paris à Senlis. Nos voitures y demeurèrent, et nous montâmes nos mules. Je ne vis jamais un si beau chemin ni si effrayant en voiture. On affronte un mur de roc d'une effroyable hauteur par un chemin uni, mais étroit, qui va en zigzag, assez droit, avec peu de roideur, en sorte qu'en parlant un peu haut on peut causer un peu avec des gens au-dessous et au-dessus de soi, qui sont à près d'une lieue les uns des autres. La montagne et le chemin étaient couverts de neige fort épaisse; tout était rempli d'arbres entre les rochers, dont les branches, toutes chargées de frimas, n'étaient que les plus belles grappes et les plus brillantes. Toute cette singularité faisait dans son affreux quelque chose de charmant. On parvient ainsi à la cime, à force de contours. Le terre-plein n'en est pas long, et la descente de l'autre côté est bien plus aisée et plus courte, à la moitié de laquelle on découvre Balsaïm, dans une vallée étroite, placé à une distance assez grande du pied de la montagne. Balsaïm, bâti par les Maures, et brûlé par malice sous Charles II, qui y allait trop souvent, et point réparé depuis, est le reste d'un grand et beau château. Ce reste est fort petit, avec un jardin médiocre et rien autour qui s'aperçoive. Nous fûmes mettre pied à terre à un reste de bâtiment bas, qui était du château tout contre, mais sans communication à couvert.

On nous fit entrer dans l'office du duc del Arco, où ses sommeliers travaillaient, qui nous quittèrent civilement la place, après nous avoir présenté des chaises de paille auprès du feu, dont nous avions

grand besoin, et nous avoir offert de nous rafraîchir, dont nous les remerciâmes. Il n'était guère que quatre heures après midi, et nous y attendîmes une heure et demie le retour de Leurs Majestés de la Granja, qui est devenu Saint-Ildephonse. La cuisine du duc del Arco était à côté. Au-dessus, il y avait quatre petites cellules pour les trois seigneurs qui étaient du voyage, et pour Valouse, et, en bas, près de la cuisine, une espèce de petite salle longue et étroite, où le duc del Arco tenait sa table. Avertis de l'arrivée de Leurs Majestés, nous allâmes les voir descendre de carrosse. Grimaldo les avait averties ; elles s'attendaient à me trouver. La réception du roi fut froide, pour ne pas dire rechignée, sans dire une parole ; celle de la reine, embarrassée mais plus humaine. Elle me dit quelques mots, mais leur suite me fit la meilleure réception du monde. Le roi et la reine montèrent un degré de bois, entre deux bâtons pour garde-fous, où on ne pouvait aller qu'un à un. Il était en dehors appuyé contre le pignon, et en l'air comme la montée d'un paysan dans son village. Au haut il y avait un petit carré à tenir cinq ou six personnes pressées, d'où on entrait directement dans la chambre du roi et de la reine, sans rien de plus qu'une garde-robe au delà, et vis-à-vis la porte de la chambre de Leurs Majestés, en repassant le petit carré, une autre chambre toute seule. C'est là tout le logement avec quelques trous au-dessus ; et dessous, au rez-de-chaussée, la cuisine et l'office de Leurs Majestés.

Arrivé dans ce carré où Leurs Majestés s'étaient arrêtées pour m'attendre, je leur demandai la permission de les suivre et d'avoir l'honneur de leur dire un mot. Toute la suite demeura dans ce carré et dans la chambre joignante, et je me trouvai en tiers avec Leurs Majestés Catholiques, qui me menèrent dans la fenêtre, parce que

le jour baissait fort. « Qu'y a-t-il, monsieur, donc de si pressé ? » me dit le roi sèchement. Je commençai par des excuses d'être venu sans permission sur les ordres les plus exprès que j'en avais reçus pour leur rendre compte de ce qui s'était passé au conseil de régence, que je leur expliquai fort simplement, sans dire un mot de cabale et seulement pour les informer de la raison qui avait fait sortir les ducs, le chancelier et les maréchaux de France du conseil, qui n'était autre que la préséance des cardinaux et qui était chose toute simple et sans nulle sorte de conséquence pour la tranquillité et pour les affaires, mais dont l'attention de M. le duc d'Orléans à les informer des moindres événements avait voulu que je fusse le premier à le leur apprendre tout tel qu'il était de la part du roi et de la sienne, par son respect et son attachement pour Leurs Majestés. Le roi, toujours sec, me répondit que cela ne valait pas la peine d'être venu, que cela eût été aussi bon à Madrid. Je regardai la reine, et, m'adressant à elle, je lui dis qu'on était bien empoché quand on avait affaire au cardinal Dubois, et sur un fait encore où le moindre retardement m'eût fait une affaire, parce qu'il était persuadé, sans doute avec raison, que je ne serais pas plus content de ce qui s'était passé que ceux qui en avaient quitté le conseil. La reine se mit à rire, me dit qu'elle le comprenait bien, et, s'adressant au roi, ajouta qu'il n'y avait pas grand mal, sinon ma peine, et tout de suite me fit quelques questions sur ce qui s'était passé, mais courtes et simples. Le roi se radoucit et me dit qu'il ne se souciait point de ces choses-là, qu'il ne voulait point se mêler de l'intérieur de la cour de France, encore moins des disputes et des querelles. Je finis ce propos par leur présenter la relation que j'avais reçue de tout ce qui s'était passé

à l'arrivée de l'infante, et des fêtes qui l'avaient suivie, ce qui plut fort au roi et le remit de belle humeur. Je leur en dis les principaux articles. Ils furent fort sensibles à l'appareil de la réception, et surtout de ce que le roi était sorti assez loin de Paris au-devant d'elle.

Après quelques propos là-dessus qui achevèrent de les égayer, la reine proposa au roi de faire entrer ce qui était dehors pour leur donner part de ces nouvelles, et me dit de les appeler. Tous entrèrent. La reine leur répéta ce que je venais de lui en dire, et ajouta qu'il fallait lire la relation. Puis, s'interrompant, elle eut la bonté de se mettre en peine de mon gîte et de ce qui m'accompagnait. Le duc del Arco m'offrit un lit et à souper, mais en peine de lits et de chambres pour ce que j'avais amené. Tout cela causa force compliments et de la meilleure grâce du monde de la part du duc del Arco, même du marquis de Santa-Cruz, où le roi entra un peu et la reine avec vivacité. Je ne voulais incommoder personne, et, pour ce qui était avec moi, il n'y avait nul moyen de les gêner. Je proposai donc qu'il nous fût permis d'aller coucher à Ségovie, et cela finit par là. Le duc del Arco voulait nous donner à souper, mais je fis si bien que je m'en exemptai. Il me fit donner une berline à quatre personnes pour nous y mener. La reine, pendant cette conclusion, avait parlé bas au roi, et me dit après qu'ils ne me laissaient aller qu'à condition de revenir tous le lendemain dîner chez le duc del Arco, et de les suivre après dîner à la Granja, où le roi me voulait montrer les bâtiments et les jardins qu'il y faisait faire. Le roi ajouta quelque chose du sien avec un air content et ouvert, et la reine les plus gracieuses bontés. Valouse nous voulait donner son lit et sa chambre, et le comte de San-Estevan de Gormaz fit aussi très bien. Mais il n'y eut rien d'égal à la

politesse et à l'empressement du duc del Arco. Nous prîmes congé et nous partîmes pour Ségovie, distant de Balsaïm comme de la place de l'ancienne porte de la Conférence<sup>1</sup> à Sèvres, par une plaine fort unie qu'on gagne après avoir un peu monté fort doucement. On nous fournit aussi des gens à cheval avec des flambeaux.

Ceux qui, venus avec moi, y allèrent à cheval, précédèrent l'arrivée de la berline. Nous les trouvâmes dans la rue, n'ayant pu se faire ouvrir aucune maison. On les renvoyait par les fenêtres comme des bandits dont on avait peur. Malgré l'équipage nous eûmes le même sort partout où nous frappâmes, en sorte que pendant près d'une heure nous eûmes toute la peur de coucher sur ce pavé sans souper. Enfin nous fîmes tant de bruit à la porte d'une grande maison, qu'après avoir longtemps prié et menacé par la fenêtre, bravé par notre nombre et par la livrée du roi qui nous menait, ces gens comprirent enfin que nous disions vrai et que nous n'étions pas des bandits. Ce fut un grand contentement que de voir ouvrir cette porte. On nous fit monter et montrer des chambres et des lits. C'était déjà beaucoup. Mais quand on parla de souper, point de pain ni de viande, ni de tout l'accompagnement. Le repas en chemin avait été fort léger, et nous n'avions pas compté d'avoir rien à porter pour le soir. Il fallut bien du temps et de l'industrie pour surmonter la mauvaise humeur de gens qui nous avaient reçus malgré eux, qui trouvaient fort mauvais que nous troublâssions leur repos, et pour ramasser de quoi souper

---

<sup>1</sup>La porte de la Conférence se trouvait à l'extrémité occidentale de la terrasse du jardin des Tuileries qui longe les quais. Elle avait reçu ce nom parce qu'il y avait eu, dans ce lieu, des conférences entre les députés de Henri IV et ceux de la ville de Paris en 1592. Elle fut détruite en 1739.

et l'apprêter à l'heure qu'il était, et dans un pays où les cabarets et les hôtelleries sont inconnus. Néanmoins avec de la patience nous soupâmes et nous couchâmes pas trop mal.

La curiosité m'éveilla le lendemain de bonne heure. Mes fenêtres me présentèrent tout près ce superbe aqueduc construit par les Romains ; qui paraît d'une seule pierre, et qui, sans s'être encore démenti, porte l'eau de la montagne voisine par toute la ville, qui est grande, bien bâtie, avec des places, de belles églises, et des rues moins étroites, moins obscures, moins tortues que je ne les ai vues dans les autres villes d'Espagne, excepté Madrid et Valladolid. En approchant tout contre l'aqueduc, qui est d'une grande hauteur, et plus que les plus hauts qu'on voit autour de Versailles et de Marly, et sans arcades que quelques portes pour la communication nécessaire, on est surpris de l'énormité des pierres dont il est bâti et de la presque *imperceptibilité* de leurs séparations, où il ne paraît pas trace d'aucune espèce de liaison. Je ne pouvais me lasser de considérer ce merveilleux édifice que tant de siècles ont respecté.

La ville est au fond d'une plaine de quatre ou cinq lieues, belle, unie, fertile et appuyée à la montagne, qui est là fort haute et fort escarpée. À l'autre bout, du côté de la plaine, est le château de Ségovie qui, comme Vincennes, est un palais, mais vaste et beau, embelli et presque tout rebâti par Charles-Quint, et une prison de criminels d'État. Il a, chose rare en Espagne, une belle et vaste cour, et les appartements des rois sont admirables par leur plain-pied, leur étendue, leur structure et les ornements sages, magnifiques et très bien exécutés, dont ils sont enrichis. Leur dorure épaisse,

foncée, brillante comme si elle venait d'être faite, les plafonds avec leurs peintures exquises, et l'ordonnance des ornements, tant des murailles, des portes, des fenêtres et des plafonds, me rappela tout à fait ceux de Fontainebleau, ne balançant pas toutefois à préférer ceux de Ségovie. La principale vue donne sur une petite rivière qui serpente tout proche, et sur toute cette magnifique plaine bordée de montagnes inégales et de quelques hauteurs.

Au plus haut du donjon, qui a sept étages, et qui est tout contre le château, dans la même cour, était ce cordelier fameux que H. de Chalais amena à Paris avec tant de précaution et de mystère, dont il a été ici parlé en son temps, et qu'il ramena bien escorté à Ségovie, d'où il n'était pas sorti depuis. J'appris de celui qui avait soin des prisonniers, car il y en avait dans ce donjon plusieurs autres, que ce cordelier était insatiable de romans, et guère moins de vin et de viande ; qu'il jurait et blasphémait sans cesse, et qu'il passait sa vie à hurler de fureur ou à chanter pour se divertir. Il criait à l'injustice contre la cour d'Espagne, mais sans jamais rien laisser entendre de la cause de sa prison ; qu'il avait tenté bien des fois de se sauver, ce qui l'avait fait mettre au plus haut étage ; qu'il ne s'accoutumait point à sa prison, et qu'il était comme désespéré. Ce concierge me parut excédé d'un tel hôte, dont l'impiété et le goût de la débauche lui faisait horreur, et qu'il lui donnait plus de soin et de peine que tous les autres prisonniers ensemble. Je fis ce que je pus pour le lorgner à sa fenêtre, mais je ne pus l'y apercevoir. Il y avait du moins une belle vue, et on lui donnait les livres qu'il demandait, et tant de vin et de nourriture qu'il voulait, mais on ne lui laissait voir personne ni rien de quoi il pût s'aider pour écrire. La matinée se passa en ces curiosités, et



nous partîmes pour Balsaïm par les mêmes voitures qui nous avaient amenés la veille.

Nous descendîmes chez le duc del Arco vers une heure après midi, et bientôt après on y servit un fort splendide dîner et fort bon, quoique presque tout à l'espagnole. Le marquis de Santa-Cruz, le comte de San-Estevan de Gormaz et Valouse dînèrent avec nous, et le duc del Arco en fit les honneurs le plus noblement et le plus poliment du monde. On fut longtemps à table, de fort bons vins, de très bon café, bon appétit, bons propos. Ces seigneurs espagnols étaient ravis de me voir donner sur leurs mets de bonne grâce. Peu de moments après dîner, ils nous menèrent au bas de ce petit escalier de bois, sur lequel, tôt après, nous vîmes paraître le roi et la reine et monter en carrosse, dont je fus fort accueilli. Le roi me parut tout accoutumé à me voir à Balsaïm, et lui et la reine se faire un plaisir de me faire voir leurs ouvrages à la Granja. Ce mot espagnol veut dire une grange. C'en était une en effet, et tout esseulée, qui appartenait aux moines de l'Escorial, à une lieue, de celles d'autour de Paris, de Balsaïm. De cette maison, le roi y avait été faire des chasses. La solitude lui en avait plu ; la facilité d'y avoir de l'eau en abondance et beaucoup de chasse l'avait déterminé à acheter de ces moines ce qu'ils y avaient, et à y bâtir la retraite dans laquelle il méditait de se jeter dès que le prince des Asturies commencerait à pouvoir porter la couronne, qu'il lui voulait remettre, comme il l'exécuta depuis. Mais ce dessein, alors ni de longtemps après, ne fut connu que de la reine et du P. Daubenton, qui tous deux en mouraient de peur, et n'oubliaient aucune adresse pour l'en détourner doucement.

Le duc del Arco et le marquis de Santa-Cruz se partagèrent pour

nous mener. Le chemin coulait le long de la vallée, traversant souvent de beaux ruisseaux et des ravins, et se rapprochant du pied de la chaîne de ces hautes montagnes que nous avions traversées en venant de Madrid. Plus on approche de la Granja, plus la vallée s'étrécit. Tout y était ouvert comme en plein champ, et nous arrivâmes par le côté. La cage de la maison était faite, distribuée, couverte ; on en était aux dedans, mais encore en maçons ; et la plupart des jardins étaient faits, mais grossièrement encore. La chapelle, qui est au flanc par où nous arrivâmes, était à peine sortie de terre, comme une fort grande église, qui devait être accompagnée de logements pour le chapitre et les gens de la chapelle, qui n'étaient pas commencés. Cette chapelle était déjà fondée pour une riche collégiale<sup>2</sup>. Son titre était destiné de Saint-Ildephonse, sous l'invocation duquel elle devait être consacrée ; et c'est ce qui a donné le nom à ce vaste palais. Avant d'aller plus loin, il faut donner l'idée de ce lieu, que la retraite de Philippe V, pendant sa courte abdication, a rendu célèbre.

Il serait difficile de trouver une situation plus ingrate, ni d'avoir mieux réussi à la rendre triste, pour ne pas dire affreuse, par le choix de l'emplacement du château. Ce château est un long et vaste bâtiment qui est double, presque au bas d'une pente fort douce et fort unie partout, qui, en s'élevant peu à peu, arrive jusqu'au bord de la plaine de Ségovie, que cette hauteur presque insensible dérobe au château, qui l'aurait vue en plein, avec la ville de Ségovie, son aqueduc et le couronnement de ses montagnes, s'il avait été placé vingt

---

<sup>2</sup>Les collégiales étaient des chapitres de clercs réguliers ou séculiers, réunis dans une église sans siège épiscopal. Le chapitre de Sainte-Geneviève, rétabli en 1863, est une véritable collégiale.

ou vingt-cinq toises plus haut, ce qui aurait formé à ses pieds une terrasse telle qu'on aurait voulu, dominant sur les jardins, mais avec une douceur très agréable, et qui n'aurait que plus invité à y descendre, au lieu que l'emplacement où il est ne lui laisse que la vue et le plain-pied de la vallée, et masque entièrement la vue de tous les étages du double par cette hauteur qui s'élève si doucement jusqu'à la plaine, et qu'on semble toucher des fenêtres avec la main. Le rez-de-chaussée me parut destiné en salle des gardes, pièces à tenir des tables, et quelques logements. Tout le premier étage pour les appartements de Leurs Majestés Catholiques, distribués en belles pièces, de belles mais de diverses grandeurs, dont le double aveuglé, comme je viens de l'expliquer, en commodités et en garde-robes, logements de caméristes et de petits domestiques du roi les plus nécessaires, avec, au bout du flanc, des tribunes percées sur la chapelle, mais point encore faites. Nous ne vîmes pas l'étage de dessus. La cage de l'escalier vaste et agréable dans sa forme, au milieu du bâtiment, et à droite et à gauche de jolis escaliers dérobés par lesquels nous passâmes.

À l'autre flanc opposé à la chapelle était un bâtiment double, qui ne débordait pas le château en avant, placé en potence à l'égard du château, qui s'étendait assez loin en le débordant par derrière, avec des cours et de grands bâtiments intérieurs. Il était bâti pour servir de commun pour les équipages, les cuisines et les offices, et pour loger les seigneurs et toute la suite de la cour. Du flanc du château à ce bâtiment, il n'y avait au plus que trois toises. J'en témoignai ma surprise à la reine, qui me répondit qu'ils voulaient entendre du bruit et voir aller et venir. L'intention secrète, que je ne pouvais comprendre alors, était de désennuyer leur retraite par entendre et voir du monde

auprès d'eux. Les jardins allaient jusqu'au pied de la montagne, dont l'espace était court, et sur la fin montaient un peu dans la racine de la montagne ; mais, à droite et à gauche, ils s'étendaient déjà fort loin, et ils ont été depuis fort allongés de part et d'autre, remplissant toujours toute la largeur de la vallée.

Ces jardins assez unis pour donner de vastes plains-pieds, et point assez pour manquer des agréments qu'on tire des terrains inégaux. Beaucoup d'allées d'arbres plantés tous grands, comme le feu roi faisait à Marly, des terrasses peu élevées, revêtues et bordées de gazons, des bosquets sortant encore peu de terre, des bassins, des canaux, des pièces d'eau sans nombre, de toutes les formes, des cascades, des nappes, des effets d'eau de toutes les sortes, de la plus belle eau et de la meilleure à boire, et dans la plus prodigieuse abondance, et des jets d'eau partout en gerbe et de toutes les formes, dont plusieurs, qui étaient seuls, jetaient gros comme la cuisse, le double de la hauteur de ce beau jet d'eau de Saint-Cloud, qui faisait la jalousie du feu roi, et que tout le monde admire avec raison. Les plus fâcheux inconvénients ont quelquefois leur utilité : cette longue chaîne de montagnes qui bornait les jardins, qui s'élevait presque jusqu'aux nues, toute de rochers parsemés d'arbres mal semés, couverte de neige presque toute l'année, dont la cime ne fondait jamais, dont la hideuse beauté faisait tout l'aspect du château, et dont un mulet rapportait de la glace et de la neige en moins de deux heures, aller et venir, cette chaîne de montagnes fourmillait des plus grosses sources, à toutes hauteurs, et fournissait sans cesse toutes les eaux des jardins, en telle quantité qu'on voulait, et pour telle hauteur où on désirait les faire jaillir. Ces jardins avaient déjà quantité

d'orangers, et ils étaient aussi ornés de vases de métal et de tous les plus précieux marbres, et les plus ornés d'excellents bas-reliefs et des plus belles statues de bronze et de divers marbres que le sont les jardins de Versailles et de Marly, avec des ateliers dans les jardins mêmes, où travaillaient sans cesse les meilleurs maîtres de France et d'Italie qu'on avait pu attirer. Mais ces jardins, véritablement charmants par la variété et le bon goût, l'agrément, la fraîcheur, la facilité, l'étendue des promenades, avaient un inconvénient bien fâcheux ; c'est que tout le terrain de ces jardins n'était que roche vive et dure, avec une légère croûte de terre par dessus, de manière qu'il avait fallu employer le pic et très ordinairement le secours de la poudre pour écaver tous les bassins et pièces d'eau, les trous de tous les arbres, les tranchées des palissades, et tous les terrains des massifs, en emporter les pièces à dos de mulet et rapporter de même la bonne terre de loin pour en remplir toutes les excavations ou on avait planté, et qu'il en fallait user de même pour toutes les nouvelles plantations et pièces d'eau qu'on y voudrait ajouter dans la suite en allongeant les jardins [aux] deux extrémités. Voilà pour la cherté qui ne pouvait être que fort grande ; mais le pis est que quelque profondeur qu'on eût pu donner aux endroits destinés à planter, les racines des arbres, dont leur vie et leur beauté dépend, s'étendent toujours tout autour d'elles, et il y en a qui percent à pic. Dès qu'elles se trouveront arrêtées par le roc, ce qui y touchera séchera bientôt, la terre rapportée se consumera et ne pourra plus fournir autant de sucs qu'il en faudra pour la nourriture des racines et des arbres, qui dépériront et mourront en peu d'années.

Je ne vis aucun projet de cour ni d'entrée. Ils me dirent que

les deux extrémités du jardin et le bas de cette petite hauteur, qui monte à la plaine de Ségovie, se fermentaient le long des jardins avec un pavillon pour porte à chacun des deux bouts ; qu'on entrerait toujours par où nous étions venus, et qu'un pavé étroit en rue ferait toute la séparation entre le château et les jardins. La plus proche maison d'autour du château était une méchante maison de garde-chasse, qui en était à une demi-lieue, et nulle autre que beaucoup plus loin, ce qui charmait le roi d'Espagne en effet, dont la reine faisait aussi le semblant. J'eus l'honneur, et ce qui était venu avec moi, de suivre Leurs Majestés Catholiques partout, qui se promenèrent d'abord dans la maison, et après dans les jardins toute la journée sans se reposer, qu'elles prirent plaisir à me faire voir, et moi à leur faire ma cour en admirant tant de beautés et tant de miracles d'eaux, qui en effet sont uniques. La conversation se soutint pendant toute la promenade, où ces seigneurs espagnols et Valouse entraient fort aussi, [et] où la reine était toujours charmante, Le roi s'y mêla quelquefois. Ils firent l'honneur de parler aussi à ceux qui étaient avec moi, et s'amusèrent fort à donner leurs ordres et à se faire rendre compte par ceux qui avaient le principal soin des bâtiments, jardins, etc., sous la direction du duc del Arco, gouverneur du lieu, par lequel tout pas soit.

Dans cette promenade, le courrier qui m'était arrivé se présenta sur leur passage. Je l'avais amené pour l'expédier de Ségovie, qui est presque sur le chemin de Madrid à Bayonne. C'était Bannière, si fort en réputation par le nombre et la promptitude de ses courses, et qui était fort connu du roi et de la reine par toutes celles qu'il avait faites à l'occasion des deux mariages, tellement que Leurs Majestés

l'appelèrent et lui parlèrent assez longtemps. J'appris qu'au revers de cette chaîne de montagnes, et presque vis-à-vis des jardins qu'elle bornait, était une superbe et vaste chartreuse, de plus de cent mille écus de rentes, dont le principal revenu était des laines fines de leurs immenses troupeaux. Leurs Majestés Catholiques y allaient quelquefois sans y coucher que rarement. Elles et leur suite y étaient parfaitement défrayées. Mais la chère ne pouvait être bonne dans un pays sans poisson et presque sans légumes. À l'égard de leurs laines, j'en vis les manufactures à Ségovie, qui me parurent peu de chose et fort tombées de leur ancienne réputation. La fin du jour approchant termina le voyage.

En arrivant à Balsaïm, le roi m'ordonna de monter et de le suivre dans sa chambre. Là, en tiers avec lui et la reine, ils me demandèrent si j'étais pressé de renvoyer Bannière, et que, si je pouvais attendre des paquets dont ils avaient en vie de le charger, je leur ferais plaisir. Je répondis qu'il n'y avait rien de pressé, mais que, quand je le serais, leur ordre me suffirait pour différer aussi longtemps qu'il leur plairait. Je pris congé d'eux, et fis après mes remerciements à ces seigneurs, surtout au duc del Arco, dont les soins, les prévenances, la politesse n'avaient rien oublié. Il me fournit la même voiture et des montures de la veille pour aller coucher à Ségovie, qui le lendemain nous menèrent au pied de la montagne, où nous trouvâmes nos mules pour la passer, et nos voitures où nous les avions laissées, dans lesquelles nous arrivâmes le même soir à Madrid. Le lendemain j'allai conter à Grimaldo ce qui s'était passé en mon voyage, et je n'oubliai pas de lui dire combien j'étais charmé de toutes les merveilles que j'avais vues, mais combien aussi j'étais étonné de la

situation et de la position. Il me répondit qu'il s'était bien douté que tout s'y passerait comme je venais de lui raconter, et qu'il était fort aise que le roi, malgré le froid de l'abord et l'indifférence sur ce qui m'amenait, dit voulu me faire voir ses ouvrages, et que la promenade l'eût remis dans son état ordinaire avec moi. Grimaldo ne me dissimula point ce qu'il pensait du choix du lieu et de sa disposition, et nous causâmes longtemps ensemble.

Il fallut après rendre compte de mon voyage au cardinal Dubois, et répondre à sa lettre. Je lui mandai nettement que j'étais d'autant plus aise de mon éloignement de Paris, que, s'y j'y avais été, rien ne m'aurait empêché de sortir du conseil ; qu'à l'égard de la cabale et de ses desseins, je me flattais qu'ils ne feraient ni peur ni mal à M. le duc d'Orléans ni à son gouvernement ; que, dans le compte que j'avais rendu à Leurs Majestés Catholiques, elles m'avaient paru ne faire aucun cas de cet événement et y être fort indifférentes ; qu'il ne devait avoir aucune inquiétude des impressions que Leurs Majestés Catholiques en pourraient prendre, non plus que M. de Grimaldo. Pour allonger une réponse si courte, je me jetai sur la hardiesse que j'avais prise de forcer les barricades de Balsaïm, sur les beautés et les singularités de Saint-Ildephonse et sur le retardement du renvoi de Bannière, que le roi d'Espagne m'avait demandé, ce qui faisait que je ne lui écrivais que par l'ordinaire. Enfin je finissais par des compliments sur ses lumières à prévenir, et sa sagesse et son habileté à détruire tous les complots dont il m'avait écrit. Je tâchai d'ajuster cette fin, en sorte qu'il ne crût pas que je me moquais de lui, comme néanmoins je faisais en effet. J'écrivis à Belle-Ile en même sens, parce que je prévis bien qu'il ne serait pas le maître de cacher sa réponse. J'y



ajoutai ce que je n'avais pas voulu dire si directement au cardinal sur Chavigny, qu'il n'y avait que lui-même qui pût, par une conduite suivie, faire revenir les esprits en sa faveur, et que cette entreprise serait pour moi de trop longue haleine, à laquelle Maulevrier, après mon départ, pourrait le servir. C'était encore me moquer d'eux et leur faire comprendre que je ne serais pas la dupe de leurs prétextes de me retenir en Espagne. Je crus bien que ces réponses ne plairaient pas au cardinal Dubois ; mais il n'était pas en moi de ployer misérablement sous sa préséance, ni de me ruiner sans ressource pour me stabilier<sup>3</sup> en Espagne à son gré.

Le 13 mars, Leurs Majestés Catholiques revinrent de Balsaïm au Retiro. Le voyage si brusque que j'y avais fait sur l'arrivée d'un courrier, et malgré les défenses si précises à qui que ce fût, sans exception, d'y aller, et la journée que j'avais passée tout entière auprès d'elles à Saint-Ildephonse, joint à la façon pleine de grâces et de bontés constantes et si distinguées, avec lesquelles j'étais toujours traité depuis que j'étais en Espagne, firent courir le bruit le plus ridicule, qui prit assez de créance subite pour me surprendre beaucoup. Il se répandit donc que je quittais le caractère d'ambassadeur de France, et que j'allais être déclaré premier ministre d'Espagne. Le peuple, à qui ma dépense apparemment avait plu, et à qui personne de chez moi n'avait donné aucun sujet de plainte, se mit à crier après moi dans les rues, à me le dire, à témoigner sa joie et jusque du dedans des boutiques. Il s'en rassembla même autour de ma maison avec les mêmes témoignages que je dissipai le plus civilement et le plus

---

<sup>3</sup>Établir d'une manière fixe et définitive.

promptement que je pus, en les assurant qu'il n'en était rien, et que je partais incessamment pour retourner en France.

Je ne puis pas dire que je fusse insensible à ces marques d'estime et d'affection ; mais ce qui me toucha véritablement fut ce qui m'arriva avec le marquis de Montalègre, sommelier du corps. Je le rencontrai à l'entrée des appartements du Retiro. Il accourut à moi, m'embrassa et me dit qu'il était transporté de joie de ce que je leur demeurais et de ce que j'allais être premier ministre. Je le remerciai de cette marque si grande de l'honneur de son estime et de son amitié, et je l'assurai en même temps qu'il n'en était rien, et que je partirais dans fort peu de jours pour retourner en France. J'eus à peine achevé, que Montalègre, jetant sur moi des yeux de dépit et de colère, tourna tout court, et me quitta sans révérence et sans me répondre un seul mot. Beaucoup de seigneurs m'en firent des compliments, à qui je répondis de même.

Je réparerai ici, quoiqu'en lieu déplacé, l'oubli d'une bagatelle, mais singulière, sur le chemin dans la montagne, pour aller à Balsaïm : c'est que le roi et la reine d'Espagne faisaient toujours ces voyages dans un grand carrosse de la reine à sept glaces, en sorte qu'en passant la montagne par le même chemin que je fis, et qui était l'unique, il n'y avait pas deux doigts de marge entre leurs roues et le précipice, presque tout le long du chemin, et qu'en plusieurs endroits les roues portaient à faux et en l'air, tantôt cent, tantôt deux cents pas, quelquefois davantage. Des paysans en grand nombre étaient commandés pour tenir le carrosse par de longues et fréquentes courroies, qui se relayaient en marchant à travers les rochers avec toutes les peines et les périls qui se peuvent imaginer

pour la voiture et pour eux-mêmes. On n'avait rien fait à ce chemin pour le rendre plus praticable, et le roi et la reine n'en avaient pas la moindre peur. Les femmes qui la suivaient en mouraient, quoique dans des voitures exprès fort étroites. Pour les hommes de la suite, ils passaient sur des mules. Je n'ajouterai point de réflexions à un usage si surprenant.

Les lettres que le courrier Bannière m'avait apportées étaient du 2 mars. Un courrier, dépêché par le duc d'Ossone, qui était encore à Paris, m'en apporta une du cardinal Dubois, du 8 mars, dont le singulier entortillement me divertit et me confirma dans le parti que j'avais pris. J'avais reçu, il y avait déjà quelque temps, mes lettres de récréance<sup>4</sup> et tout ce qu'il fallait pour prendre congé. Le cardinal, qui mourait de peur que je ne m'en servisse, n'en avait pas moins de me la laisser apercevoir. Sa lettre fut donc un tissu de *oui* et de *non*, de l'importance des services à rendre en Espagne pour consolider l'union, du désir de mon retour pour des raisons non moins pressantes pour le service de l'État et de M. le duc d'Orléans, toujours la condition de ne partir point sans avoir accrédité Chavigny jusqu'à la confiance, toutefois ne vouloir point entreprendre sur ma liberté, et de tout laisser à ma prudence. Je compris par le tissu de cette lettre que, pour peu que j'en attendisse d'autres, elles se trouveraient d'un style décisif, qui se trouveraient appuyées de celles de M. le duc d'Orléans, que le cardinal Dubois faisait telles que bon lui semblait. Je pris donc mon parti sur cette

---

<sup>4</sup>Les lettres de récréance étaient celles qu'un souverain envoyait à son ambassadeur pour les remettre au prince dont il prenait congé.

lettre de n'en point attendre d'autres, et, dès le lendemain que je l'eus reçue, je pris jour pour mon audience de congé.

Depuis que je parlais de partir, il n'y avait rien que la reine et même le roi ne fissent pour me retenir, ni amitiés et regrets que toute leur cour ne me fît la grâce de me témoigner. J'avouerai même que ce ne fut pas sans peine que je quittai un pays où je n'avais trouvé que des fleurs et des fruits, et auquel je tenais et je tiendrai toujours par l'estime et la reconnaissance. Je pressai une infinité de visites pour mes adieux, afin de ne manquer à personne. Dans celle que je fis au duc et à la duchesse d'Arcos, desquels j'avais reçu les politesses les plus marquées, et que je voyais assez souvent, le duc d'Arcos me conjura de ne rentrer point au conseil de régence et de ne céder point aux cardinaux. Je le suppliai de n'avoir pas assez mauvaise opinion de moi pour en être en peine, et qu'il pouvait être sûr que je ne molirais pas là-dessus. Quelque rang que les cardinaux eussent peu à peu usurpé en Espagne, on ne l'y supportait qu'avec dépit ; et depuis que l'affaire du conseil de régence fut devenue publique, je ne vis, ni grands surtout, ni même gens de qualité qui n'en fussent indignés, et qui ne s'en expliquassent très fortement, nonobstant le silence et l'entière réserve que je m'étais imposée là-dessus.

Mais à propos de cardinaux et de tout leur grand rang en Espagne, que j'y laissai plus supposé qu'usité, je ne dois pas oublier de rapporter une curiosité que j'eus sur eux. Le cardinal Borgia était, comme je l'ai dit, chanoine de Tolède. Il prit le temps du voyage de Balsaïm pour y aller passer quelques jours. La singularité d'y avoir vu deux évêques portant les marques de leur dignité, confondus avec les chanoines sans la moindre distinction d'avec eux, m'inspira

le désir d'être précisément informé de ce qui s'y passerait avec un cardinal. Je priai donc Pecquet d'aller à Tolède le même jour que je me rendis à Balsaïm, d'y demeurer autant que le cardinal Borgia, et d'avoir la patience de le suivre pas à pas. Il l'exécuta dans toute l'exactitude, et il me rapporta que le cardinal Borgia s'était trouvé assidûment au chœur, en rochet et camail violet, à cause du carême, en calotte et bonnet rouge, ayant des chanoines au-dessous et au-dessus de lui, sans chaire vide entre eux et lui, mais ayant devant lui un tapis de la largeur de sa stalle, jeté sur l'appui régnant le long des stalles, faisant le dossier des stalles d'au-dessous, et sur ce tapis un carreau pour s'appuyer dessus, à ses pieds un carreau pour s'y mettre à genoux, le tout de velours rouge avec un peu d'or, qui est le traitement qu'ont les grands d'Espagne dans les églises, et qu'on a vu ci-dessus que mon second fils et moi eûmes aussi, mais à la tête du chœur. Le cardinal Borgia se découvrit et se couvrit toujours comme les autres chanoines, en même temps qu'eux. Pendant qu'il y fut, il y eut une procession du chapitre, que Pecquet ne manqua pas de voir et d'observer. Il y vit le cardinal Borgia marcher en son rang d'ancienneté de chanoine, qui allaient, en file, deux à deux, comme dans toutes les processions, un chanoine marchant à côté de lui, comme chacun des autres, et des chanoines devant et derrière lui sans aucune distance que la même gardée entre eux, sans que la queue du cardinal Borgia fût portée par personne, qui n'était pas plus longue que celles des autres chanoines, et sans avoir près de lui ni écuyer ni aumônier. Voilà de ces choses qu'il faut avoir vues pour les croire, avec la superbe cardinalesque et les immenses usurpations de ces prétendus égaux des rois.

## CHAPITRE XII.

1722

MON AUDIENCE DE CONGÉ. - SINGULARITÉ UNIQUE DE CELLE DE LA PRINCESSE DES ASTURIES. - MAULEVRIER REÇOIT ENFIN LE COLLIER DE L'ORDRE DE LA TOISON D'OR, MAIS AVEC UN DÉGOÛT INSIGNE. - JE PARS DE MADRID. - ALCALA DE HENAREZ. - GUADALAJARA. - AGREDA. - PAMPELUNE. - RONCEVAUX. - BAYONNE. - RÉPONSE CURIEUSE DU CARDINAL DUBOIS ET DE BELLE-ÎLE. - TROIS COURRIERS ME SONT DÉPÊCHÉS. - JE ME DÉTOURNE POUR PASSER À MARMANDE, OÙ LE DUC DE BERWICK ÉTAIT VENU M'ATTENDRE DE MONTAUBAN, OÙ IL COMMANDAIT EN GUYENNE. - BORDEAUX. - BLAYE. - LOCHES. - CHASTRES. - BELLE-ÎLE VIENT À CHASTRES ME PROPOSER, DE LA PART DU CARDINAL DUBOIS, LE DÉPOUILLEMENT DU DUC DE NOAILLES, ET ME PRESSE D'Y ENTRER, AUQUEL JE M'OPPOSE. - JE VAIS AU PALAIS-ROYAL. - LONG ENTRETIEN ENTRE LE

RÉGENT, LE CARDINAL DUBOIS ET MOI. - FRIPONNERIE SUR LA RESTITUTION AUX JÉSUITES DU CONFESSIONNAL DU ROI. - JE ME DÉMETS DE MA PAIRIE À MON FILS AÎNÉ, ET LUI FAIS PRÉSENT DES PIERRERIES DU PORTRAIT DU ROI D'ESPAGNE. - JE VISITE PENDANT LA TENUE DU PREMIER CONSEIL DE RÉGENCE TOUS CEUX QUI EN ÉTAIENT SORTIS, ET VAIS À FRESNES VOIR LE CHANCELIER EXILÉ.

Je pris le 21 [mars] mon audience de congé, en cérémonie, du roi et de la reine séparément. Je fus de nouveau surpris de la dignité, de la justesse et du ménagement des expressions du roi, comme je l'avais été en ma première audience, où je lui fis la demande de l'infante, et les remerciements de M. le duc d'Orléans sur le mariage de madame sa fille. Je reçus aussi beaucoup de marques de bonté personnelles et de regrets de mon départ de Sa Majesté Catholique, et surtout de la reine ; beaucoup aussi du prince des Asturies. Mais voici, dans un genre bien différent, quelque chose d'aussi surprenant que l'exacte parité qu'on vient de voir des cardinaux-chanoines de Tolède avec les autres chanoines de cette église, et que je ne puis m'empêcher d'écrire, quelque ridicule que cela soit. Arrivé avec tout ce qui était avec moi, à l'audience de la princesse des Asturies, qui était sous un dais, debout, les dames d'un côté, les grands de l'autre, je fis mes trois révérences puis mon compliment. Je me tus ensuite, mais vainement, car elle ne me répondit pas un seul mot. Après quelques moments de silence, je voulus lui fournir de quoi répondre, et je lui demandai ses ordres pour le roi, pour l'infante et pour Madame, M. [le duc] et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Elle me regarda et me lâcha un rot à faire reten-

tir la chambre. Ma surprise fut telle que je demeurai confondu. Un second partit aussi bruyant que le premier. J'en perdis contenance et tout moyen de m'empêcher de rire ; et jetant les yeux à droite et à gauche, je les vis tous, leurs mains sur leur bouche, et leurs épaules qui allaient. Enfin un troisième, plus fort encore que les deux premiers, mit tous les assistants en désarroi et moi en fuite avec tout ce qui m'accompagnait, avec des éclats de rire d'autant plus grands qu'ils forcèrent les barrières que chacun avait tâché d'y mettre. Toute la gravité espagnole fut déconcertée, tout fut dérangé ; nulle révérence, chacun pâmant de rire se sauva comme il put, sans que la princesse en perdît son sérieux, qui ne s'expliqua point avec moi d'autre façon. On s'arrêta dans la pièce suivante pour rire tout à son aise, et s'étonner après plus librement.

Le roi et la reine ne tardèrent pas à être informés du succès de cette audience, et m'en parlèrent l'après-dînée au Mail. Ils en rirent les premiers pour en laisser la liberté aux autres, qui la prirent fort largement sans s'en faire prier. Je reçus et je rendis des visites sans nombre ; et comme on se flatte aisément, je crus pouvoir me flatter que j'étais regretté. Je comptais partir le 23, mais les bulles de dispense étant arrivées depuis quelques jours à Maulevrier pour l'ordre de la Toison d'or, et la cérémonie de sa réception étant fixée à ce même jour, je crus devoir déférer à ses instances et ne pas affecter de partir ce même jour, après tout ce qui s'était passé. J'assistai donc en voyeux à sa réception, comme j'avais fait à celle de mon fils aîné, et je fus témoin de l'insigne dégoût qu'il y essaya.

Quand ce fut à le revêtir du collier, le marquis de Villena s'approcha de lui pour le lui attacher sur l'épaule droite, mais le



prince des Asturies ne branla pas de sa place, en sorte que le marquis de Grimaldo, après avoir attaché le collier par derrière, l'attacha aussi sur l'épaule gauche. Je remarquai la surprise du chapitre et de tous les assistants, mais elle augmenta bien davantage aux révérences. Lorsque Maulevrier la fit au prince des Asturies, ce prince, au lieu de se découvrir, se lever et l'embrasser, demeura assis sans se découvrir ni en faire aucun semblant, et dans cette posture lui présenta sa main à baiser comme avait fait le roi, et il la baisa. Il me parut à l'instant que ce procédé fut extrêmement senti, qui ne pouvait être que de concert avec le roi. Maulevrier n'en parut point du tout embarrassé. Il avait choisi le marquis de Santa-Cruz pour son parrain, qui ne l'aimait point, et qui se moquait souvent de lui et en face. Aussi fit-il sa fonction avec un air de dédain qui n'échappa à personne. Il vint pourtant dîner chez lui après la cérémonie, où nous nous trouvâmes douze ou quinze au plus. Avant de se mettre à table, je vis le peu de chevaliers de la Toison qui étaient là se pelotonner, dont quelques-uns ne me cachèrent pas leur scandale, et leur crainte que le mépris public qui venait d'être fait de Maulevrier par le prince des Asturies, conséquemment par le roi son père, sans l'aveu duquel il n'eût pas osé contrevenir à ce qui s'était toujours pratiqué en toutes les réceptions jusqu'alors, ne devînt un exemple qui serait suivi désormais, et je les laissai dans le mouvement de se concerter pour faire là-dessus leurs représentations au roi. Comme je partis le lendemain 24, je n'ai point su ce qui en est arrivé. J'eus l'honneur de faire encore ma cour à Leurs Majestés Catholiques toute cette après-dînée, au Mail, qui me comblèrent de bontés, et de prendre un dernier congé d'elles en rentrant dans leur appartement.

J'avais donné la plupart de ces derniers jours à ce qu'un aussi court séjour qu'un séjour de près de six mois avait pu me faire regarder comme des amis particuliers, surtout à Grimaldo. Quelque sensible joie et quelque empressement que je sentisse d'aller retrouver M<sup>me</sup> de Saint-Simon et mes amis, je ne pus quitter l'Espagne sans avoir le coeur serré, [sans] regretter des personnes dont j'avais reçu tant de marques personnelles de s'accommoder de moi, et dont tout ce que j'avais vu dans le gros de la nation m'avait fait concevoir de l'estime jusqu'au respect, et une si juste reconnaissance pour tant de seigneurs et de dames en particulier. J'ai conservé longtemps quelque commerce de lettres avec quelques-uns, mais avec Grimaldo tant qu'il a vécu, et après sa disgrâce et sa chute, qui n'arriva que longtemps après, avec plus de soin et d'attention qu'auparavant. L'attachement plein de respect et de reconnaissance pour le roi et la reine d'Espagne m'engagea à me donner l'honneur de leur écrire en toutes occasions, surtout à répandre mon extrême douleur à leurs pieds au renvoi de l'infante<sup>1</sup>. Je consultai là-dessus l'évêque de Fréjus, déjà plus maître que M. le Duc, qui me manda que je pouvais écrire, résolu, s'il m'eût refusé, de le dire à Lauliez et de le prier de le mander à Leurs Majestés Catholiques. Elles me firent souvent l'honneur de me répondre avec toutes sortes de bontés, et de charger toujours leurs nouveaux ministres en France, et les personnes considérables qui y venaient se promener avec leur permission, de me renouveler expressément les mêmes bontés de leur part.

---

<sup>1</sup>Ce fut le 5 avril 1725 que le duc de Bourbon, alors premier ministre, fit renvoyer la jeune infante, que l'on élevait à Paris depuis 1722.

Je partis donc, enfin, de Madrid le 24 mars, prenant ma route par Pampelune. Une de mes premières dînées fut à Alcala. C'est une petite ville fort bien bâtie, dont douze ou quinze collèges font tout l'honneur, tous bâtis très bien, et encore plus splendidement fondés par le cardinal Ximénès, qui n'est connu en Espagne que sous le nom du cardinal Gisneros, et respecté presque autant que l'a mérité ce grand homme. J'allai voir quelques-uns de ces collèges. Il est enterré dans la chapelle du principal, qui ferait ici une jolie église. Son tombeau de marbre est beau, environné d'une grille à hauteur d'homme, dans le chœur, devant le grand autel. Il était assez gâté faute de soin et de réparation, ce qui excita tellement mon indignation que je n'épargnai pas les principaux de ce collège en reproches de leur négligence et de leur ingratitude. Je couchai une nuit à Guadalajara, où arriva la catastrophe de la princesse des Ursins, et où je vis le panthéon du duc del Infantado, dont j'ai parlé ailleurs.

Une autre dînée fut à Agreda, assez gros bourg où est un monastère de filles, où la fameuse Marie d'Agreda a vécu et est morte, que la gent quiétiste a fait enfin canoniser depuis, à toute peine, à l'appui de la constitution *Unigenitus*. J'allai à ce couvent, dont on m'ouvrit l'église, qui n'a rien que de très simple et commun. On me montra à côté du portail, qui est aussi plus que médiocre, comme un grand soupirail de cave ouvert sur la rue, où on me dit que reposait son corps. Je n'en voulais pas davantage, et j'avais déjà fait quelques pas pour aller trouver mon dîner, lorsque les religieuses, informées que j'étais là, m'envoyèrent prier de les aller voir. Je ne pus honnêtement refuser cette demande, plus curieuse

sûrement encore que civile. Je fus conduit dans une grande cour, à une grande porte, qui était assez loin à gauche, ce qui ne me laissa pas douter que le dessein ne fût de me faire entrer dans le monastère. Aussitôt que j'en fus tout proche, la porte s'ouvrit tout entière, qui se trouva bordée de religieuses, touchant le seuil, mais en dedans. La supérieure me fit un compliment en assez bon français, et me pria de m'asseoir dans un fauteuil qu'on avait mis derrière moi. Elles s'assirent toutes sur de petites chaises de paille. Après quelques courts propos sur mon voyage, on peut juger qu'il ne fut plus mention que de leur sainte, déjà béatifiée, mais depuis peu. Elles m'en firent apporter des choses de dévotion, un petit Jésus de cire, quelques livres, quelques chapelets, dont elles me donnèrent quelques-uns. J'admirai tout ce qu'elles me voulurent conter, mais j'abrégeai poliment la conversation plus qu'elles n'auraient voulu, et je m'en allai trouver mon dîner, peu satisfait de ma curiosité.

J'avais pris ma route par Pampelune. Le gouverneur vint aussitôt où j'étais logé, et voulut me mener chez lui et me donner à souper et à ceux qui étaient avec moi. Après force longs compliments, j'obtins de demeurer où j'étais, à condition que nous irions souper chez lui. La chère ne se fit point attendre, fut grande, à l'espagnole, mauvaise ; des manières nobles, polies, aisées. Il nous fit fête d'un plat merveilleux. C'était un grand bassin plein de tripes de morue fricassées à l'huile. Cela ne valait rien, et l'huile méchante. J'en mangeai, par civilité, tant que je pus. En me retirant je lui demandai la permission de voir la citadelle, où on ne laisse entrer aucun étranger. J'y fus avec ce qui était avec moi le lendemain matin. Je visitai tout à mon aise, et je la trouvai fort belle, bien entretenue, ainsi que la garnison, qui me

reçut sous les armes, au bruit du canon, et tout en fort bel et bon ordre. Nous allâmes de là voir et remercier le gouverneur, qui peu après revint chez moi nous voir partir.

À peu de distance, nous primes des mules pour passer les Pyrénées. Le chemin est par là plus court et un peu moins rude que par Vittoria. Mais il était devenu fort mauvais, parce que les Espagnols, qui l'avaient fort aplani pour y pouvoir mener aisément de l'artillerie depuis qu'ils avaient un roi français, en avaient soigneusement rompu tous les chemins lors de la guerre que l'abbé Dubois leur fit faire par M. le duc d'Orléans pour complaire aux Anglais et pour son chapeau, où le maréchal de Berwick commanda. Nous couchâmes à Roncevaux, lieu affreux, tout délabré, le plus solitaire et le plus triste de ce passage, dont l'église n'est rien, ni ce qui reste de l'ancien monastère, où nous fûmes logés. L'abbé me vint voir, vêtu de long, avec un grand manteau vert, ce qui me surprit beaucoup. La visite fut courte. On nous montra l'épée de Roland et force pareilles reliques romanesques. Nous partîmes de bon matin de ce désagréable gîte, et arrivâmes enfin le jeudi saint à Bayonne, chez M. d'Adoncourt, par une pluie effroyable et continuelle qui ne nous avait point quittés depuis la sortie des montagnes. Il semblait qu'elle n'osât les passer. Je n'en avais presque point vu tomber en Espagne. Le ciel y est sans cesse d'une sérénité admirable, et les vents ne s'y font presque point sentir.

D'Adoncourt, quoi que nous pussions dire, nous logea et nous fit la plus grande et la meilleure chère du monde. J'assistai les jours saints aux offices de la cathédrale, dans la place et avec le même traitement usité pour le gouverneur de la province, l'évêque y officiant.

J'eus l'honneur de faire ma cour plusieurs fois à la reine douairière d'Espagne, qui m'ordonna de dîner dans sa maison de la ville, le jour de Pâques, dont le sieur de Bruges, dont j'ai parlé lors de mon passage, fit très bien les honneurs ; et comme on savait que j'étais affamé de poisson, on y en servit en quantité et d'admirables, que je préférerai à la viande. L'évêque, dont j'ai parlé aussi en même temps, et quelques principaux du lieu s'y trouvèrent. J'allai de là remercier et prendre congé de la reine, qui me fit présent elle-même d'une fort belle épée d'or sans diamants, avec beaucoup d'excuses de me donner si peu de chose. L'évêque voulut me donner à souper si absolument qu'il fallut s'y rendre. J'y trouvai bonne compagnie, bonne chère et force poisson, qui ne laissa pas de trouver encore place.

Un courrier m'arriva à Bayonne, qui avait été précédé de deux autres qui, pour ne me pas manquer, avaient pris, l'un par Vittoria, l'autre par Pampelune. Tous trois apparemment portaient des duplicata, car je n'ai point vu les dépêches des deux autres. Je fus agréablement surpris de celles qui me trouvèrent à Bayonne. C'était la réponse à celle que j'avais faite et à ce que m'avait apporté Bannière. Le cardinal y avait vu fort nettement mon sentiment sur la préséance et sur la sortie du conseil de ceux qu'elle blessait. Il pouvait bien avoir aussi aperçu ce que je pensais de sa prétendue cabale. Enfin il avait vu que son éloquence entortillée, ses prétextes recherchés et appuyés, ni la crainte de lui déplaire, ne pouvaient me retenir en Espagne. Peut-être les courriers qui m'étaient allés chercher jusqu'à Madrid me portaient-ils des ordres si positifs qu'ils m'eussent embarrassé, qu'il n'était plus temps de me donner en deçà des Pyrénées, et que ce fut pour cela que je reçus à Bayonne

ce troisième courrier avec des lettres ajustées pour le lieu, au cas qu'il m'y trouvât, comme il arriva, avec ordre de m'y attendre, et peut-être de rebrousser chemin avec ses dépêches au bout d'un certain temps que j'aurais reçu en Espagne celles qui m'y étaient portées par les deux courriers qui avaient passé et qui ne m'avaient point rencontré, car ces sortes de ruses étaient tout à fait dans le caractère du cardinal Dubois. Quoi qu'il en soit, j'ouvris sa lettre avec curiosité.

Je n'y trouvai plus mention de rester encore en Espagne, ni de Chavigny, ni d'aucun autre prétexte, et pas un mot qui laissât sentir que je lui eusse répondu franchement sur l'affaire du conseil. Je n'eus que des louanges de la promptitude avec laquelle j'avais été à Balsaïm, et de la manière dont je m'étais acquitté de ce qui m'y avait fait aller ; des impatiences nonpareilles d'amitié et de besoin de mon arrivée ; une prière, qui allait à la défense, de m'arrêter nulle part, même de faire le très petit détour de passer à Blaye, parce que les choses du monde les plus pressées et les plus importantes m'attendaient, qui ne pouvaient se faire sans moi. Cette lettre si singulière était accompagnée d'une autre de Belle-Ile, qui en faisait le commentaire. Il me répétait les mêmes choses, me disait que le cardinal Dubois était charmé de la réponse que j'avais faite aux dépêches que j'avais reçues par Bannière ; qu'il m'écrivait par son ordre exprès pour me conjurer d'arriver avec toute la diligence possible, et que je ne pouvais me rendre assez tôt pour l'importance des choses que le régent et le cardinal avaient à me communiquer, et sur lesquelles, toutes pressées qu'elles fussent, il ne se pouvait rien faire sans moi. Il ajoutait qu'il était chargé de m'assurer qu'il ne me serait rien proposé qui pût m'être désagréable

ou m'embarrasser, rien surtout qui pût en aucune sorte intéresser ma dignité de duc et pair, sur [ce] qu'ils étaient bien persuadés qu'il n'y avait rien à espérer de moi là-dessus. Rien de plus pressant enfin ni de plus flatteur. Il finissait enfin en me conjurant de ne m'arrêter pas un instant et de ne passer point à Blaye.

Un si grand changement de style et tant de merveilles à l'instant de mon départ, malgré tant de fortes insinuations, et quelque chose même de plus, d'y demeurer encore sous les prétextes qu'on a vus, me parut fort suspect d'une part si peu sûre, car il était visible que le cardinal avait pour ainsi dire dicté, au moins vu et corrigé, la lettre de Belle-Ile, comme il avait fait celle que Bannière m'avait apportée : on verra bientôt que je ne me trompais pas. Je leur mandai par une réponse courte à chacun le jour que j'avais supputé pouvoir arriver ; que j'étais fatigué du voyage à tour de roue jusqu'à Bayonne ; que cette raison de m'y reposer et celle des jours saints m'y retiendraient jusqu'au lundi de Pâques ; enfin que je n'avais pu refuser au duc de Berwick de prendre les petites landes pour l'aller trouver, où il venait exprès de Montauban pour me voir ; et du reste force compliments.

Le duc de Berwick, qui commandait en Guyenne, et qui trouvait Montauban plus commode que Bordeaux pour fixer son séjour, m'avait en effet demandé ce rendez-vous avec instance ; et l'amitié qui était entre nous, et toutes celles que j'avais reçues du duc de Liria, ne me permettait pas un refus. Il était bien naturel au maréchal de désirer de m'entretenir sur la situation de son fils en Espagne, sur une cour qu'il avait tant fréquentée, et sur les dispositions, pour lui-même, de Leurs Majestés Catholiques après tout ce qui s'était passé. Je partis donc de Bayonne seul avec l'abbé de Saint-Simon,



le lendemain de Pâques, et m'y séparai jusqu'à Paris de tout ce qui était avec moi. Je passai un jour franc avec le maréchal de Berwick à Marmande, et avec le duc de Duras, qui était venu avec lui, et qui commandait en Guyenne sous lui. J'appris là que nous n'étions qu'à quatre lieues de Duras. Je voulus y faire une course pour en dire des nouvelles à M<sup>me</sup> de Saint-Simon et des beautés que le maréchal son oncle y avait fait faire toute sa vie avec attache, sans jamais les avoir été voir. J'en avais aussi curiosité ; mais quoi que je pusse faire, jamais ils ne voulurent y consentir. Malheureusement ils savaient, comme tout le pays, les courriers qui m'avaient été dépêchés ; ils n'osèrent prendre part à mon retardement, dont j'eus un véritable regret. Je m'embarquai de bon matin sur la Garonne, et j'arrivai de bonne heure à Bordeaux, chez Boucher, intendant de la province. Les jurats me firent aussitôt demander par Ségur, leur sous-maire, l'heure de me venir saluer. Je les priai à souper, et dis à Ségur que les compliments se feraient mieux le verre à la main. Ils vinrent donc souper, et me parurent fort contents de cette honnêteté. Le lendemain la marée me porta de fort bonne heure à Blaye par le plus beau temps du monde. Je n'y couchai qu'une nuit et ne passai point à Ruffec pour abréger.

J'arrivai le 13 avril à Loches sur les cinq heures du soir. J'y couchai parce que j'y voulus écrire un volume de détails à la duchesse de Beauvilliers, qui était à six lieues de là, dans une de ses terres, que je lui envoyai par un exprès ; et je pus de la sorte lui écrire à découvert sans rien craindre de l'ouverture des lettres. J'arrivai d'assez bonne heure le lendemain 14 à Étampes, où je couchai, et le 15, à dix heures

du matin, à Chastres<sup>2</sup>, où M<sup>me</sup> de Saint-Simon devait venir dîner et coucher, au-devant de moi, pour jouir du plaisir de nous recevoir, de nous retrouver ensemble, de nous mettre réciproquement au fait de tout, en solitude et en liberté, ce qui ne se pouvait espérer à Paris dans ces premiers jours de mon retour. Le duc d'Humières et Louville vinrent avec elle. Elle arriva une heure après moi dans le petit château du marquis d'Arpajon, qu'il lui avait prêté, où la journée nous parut bien courte et la matinée du lendemain 16 avril.

Comme nous causions, sur les dix heures du matin, arriva Belle-Ile. Après les amitiés et les compliments, il me pria qu'il pût m'entretenir en particulier. Après de nouveaux compliments, des louanges de ma conduite en Espagne et de mes lettres, et une courte peinture de la situation de la cour, se taisant sur la préséance et glissant sur la cabale, il me peignit le duc de Noailles comme l'homme le plus dangereux, et le plus ennemi de M. le duc d'Orléans et de son gouvernement, et n'oublia pas d'animer ma haine autant qu'il lui fut possible, et de me présenter tout l'intérêt que j'avais de saisir l'occasion de le perdre sans ressource, qui s'offrait d'elle-même à moi, et pour laquelle j'étais attendu avec tant d'impatience.

Après ce vif préambule, il me dit merveilles du cardinal Dubois à mon égard, et enfin qu'il l'avait chargé de venir me trouver à Chastres pour me confier de quoi il s'agissait ; en quoi il ne doutait pas que l'amour de l'État, mon attachement personnel pour M. le duc

---

<sup>2</sup>Chastres, ou Châtres, aux environs d'Étampes (Seine-et-Oise), porte aujourd'hui le nom d'Arpajon. On a changé ce nom en celui de Chartres dans les anciennes éditions. L'itinéraire de Saint-Simon se rendant d'Étampes à Paris suffirait pour prouver qu'il ne faut pas lire Chartres.

d'Orléans, la connaissance expérimentale que j'avais du caractère du duc de Noailles, enfin que mon intérêt, si fort uni à celui de M. le duc d'Orléans, ne me portât à me joindre à lui, cardinal Dubois, dans ce qui était projeté, pour l'exécution de quoi il m'avait attendu avec une extrême impatience ; en un mot, qu'il fallait chasser le duc de Noailles et lui ôter sa charge de premier capitaine des gardes du corps. Je répondis à Belle-Ile par une autre préface, mais bien plus courte que n'avait été la sienne, sur tous les points qu'il avait traités. Je m'étendis un peu plus sur ma haine pour le duc de Noailles, sur ses causes, sur ma soif ardente de vengeance, sur ce que je n'avais nul ménagement à garder avec lui, et sur ce qu'en effet je n'en gardais publiquement aucun. Ensuite je lui dis qu'en affaires de cette nature ce n'était pas son intérêt ni sa passion qu'il fallait consulter ; que, si je n'écoutais que l'un ou l'autre, il n'y avait rien à quoi je ne me portasse pour écraser le duc de Noailles ; mais que l'intérêt et la passion étaient des conseillers dont un homme d'honneur et de bien se devait garder, sans toutefois exclure la satisfaction qu'ils pourraient prendre dans les conseils sages, justes et prudents qui, sans égard à eux, et pour des causes réelles et sans reproche, se trouveraient d'ailleurs concourir avec eux ; que c'était ce que je ne pouvais apercevoir dans la proposition qu'il me faisait, où je ne voyais nulle raison qui pût imposer à personne, mais beaucoup de danger à s'y abandonner. Belle-Ile, fâché de ce qu'il entendait, m'interrompt de vivacité et voulut pérorer. À mon tour je lui demandai audience. Je le priai de considérer que ce n'était pas tout de frapper de grands coups, mais qu'il en fallait considérer la conséquence et les suites ; que je n'ignorais pas le pouvoir du roi sur les charges qui ne sont pas offices de la couronne,

mais que je savais aussi qu'il n'est pas souvent à propos de faire tout ce qu'on peut exécuter ; que quelque haine que j'eusse pour le duc de Noailles, et quelque juste mépris que j'eusse de son âme, de sa conduite et de ses quarts de talents, je le voyais revêtu, et point de crime qui autorisât à le dépouiller. S'il y en avait quelqu'un, il le fallait montrer, le prouver et l'établir publiquement, avec tant de solidité, sans même rien de forme juridique, que cela fermât la bouche au monde. Mais s'il n'y avait que des sujets de simple mécontentement, le dépouiller serait et paraîtrait une violence qui irriterait tout le monde, et en particulier tous ceux qui avaient des charges, et tous leurs entours, dont chacun se dirait avec raison : « Aujourd'hui le duc de Noailles, et demain moi, si la fantaisie en prend ; et qui me garantira d'une fantaisie ? » Dès lors, voilà tout ce qu'il y a de gens les plus établis et les plus considérables, et tout ce qui tient à eux, dans le plus grand éloignement de M. le duc d'Orléans et d'un gouvernement sous lequel il n'y a de sûreté pour personne ; et c'est la semence la plus fertile et la plus dangereuse des associations, des complots, et de tout ce qu'ils enfantent de plus sinistre. « Voyons les choses, ajoutai-je, comme elles sont et comme elles se présentent. Bien ou mal à propos, le duc de Noailles est le troisième capitaine des gardes, et le troisième gouverneur du Roussillon, de père en fils. Il a, depuis qu'il a commencé à paraître, été sans cesse dans des emplois brillants. Les établissements de ses soeurs et de toute sa famille sont immenses, tous gens qui, par intérêt et par honneur ne peuvent pas ne point sentir vivement le coup dont il sera frappé ; et plus il tombe sur un homme si grandement établi, et lui et ses plus proches et nombreux entours, plus M. le duc d'Orléans s'en fait des ennemis irréconcili-

ables, plus toutes les charges du royaume tremblent et s'indignent d'autant plus que la plupart de leurs possesseurs, quant à leurs personnes, aucun, quant à leurs entours, n'ont pas à beaucoup près des considérations de ménagement telles que les a le duc de Noailles. » Je priai ensuite Belle-Ile de considérer la proximité du moment de la majorité, et tout ce que M. le duc d'Orléans aurait à craindre de tous les gens en charge d'approcher à toutes heures un roi dont l'esprit ne pouvait pas être formé, encore moins le jugement, et qui serait en proie aux flatteries, aux calomnies, aux adresses de tous gens si intéressés à perdre auprès de lui le régent et sa régence, et qui auraient tant de choses spécieuses à se ballotter entre eux, pour les mettre sans défiance dans la tête du roi, sur les finances, sur la marine, sur l'Angleterre, sur la guerre faite à l'Espagne, sur la vie particulière de M. le duc d'Orléans, et sur tant d'autres points qui se présentent si aisément quand on veut nuire et qu'un grand intérêt y pousse, sans compter les autres mécontents. Belle-Ile ne sut que répondre de précis à des objections si fortes et si évidentes. Mais pour ne pas se rendre, il battit la campagne, et chercha tant qu'il put des ressources dans ma haine et dans son bien dire.

Cette conférence, où il ne fut question que de ce point, dura plus d'une heure, et finit par me prier de faire encore des réflexions. Je lui dis qu'elles s'étaient toutes présentées à la première mention de sa proposition ; qu'elles se fortifiaient toutes l'une par l'autre ; que je ne voyais pas qu'il eût répondu à aucune ; qu'ainsi je demeurais dans mon sentiment ; que je le priais de les porter toutes et dans toute leur force au cardinal Dubois pour lui faire sentir les suites funestes de ce projet, auquel l'accablement d'affaires de toutes les sortes

ne lui avaient pas permis de penser avec l'attention qu'il méritait. J'assaisonnai cela de tous les compliments capables d'adoucir le dépit de ma résistance, qui fut d'autant plus vif que le cardinal n'osa le montrer. Belle-Ile dîna avec nous en sortant de cette conversation parce que nous voulions arriver à Paris de fort bonne heure, et partit avant nous.

Je ne fis que changer de voiture au logis, et j'allai au Palais-Royal, droit chez le cardinal Dubois. Il accourut au-devant de moi. Ce fut des merveilles ; et sans rentrer ni s'arrêter, il me conduisit chez M. le duc d'Orléans, dont la réception fut aussi bonne et plus sincère. Il était dans son petit cabinet au bout de sa petite galerie. Nous nous assîmes, moi vis-à-vis de lui, son bureau entre deux, et le cardinal au bout du bureau. Je leur rendis compte de bien des choses, et je répondis à bien des questions. Ensuite je parlai à M. le duc d'Orléans de la conduite de la princesse des Asturies avec Leurs Majestés Catholiques, de leur patience et de leurs bontés pour elle ; et après ce sérieux je le divertis de mon audience de congé chez elle, dont il rit beaucoup. Ensuite il me parla de la sortie du conseil, glissant avec des patins sur la préséance ; et le cardinal se mit sur la cabale, sans toutefois enfoncer matière, et dit que Son Altesse Royale n'avait pu moins faire que de chasser le chancelier. Je laissai tout conter ; puis je leur dis que je ne pouvais qu'apprendre, ne m'étant pas lors trouvé ici et n'ayant encore vu personne, sinon que je trouvais tout cela bien fâcheux. Et tout de suite, me tournant tout à fait à M. le duc d'Orléans et m'adressant à lui, j'ajoutai que, puisque le chancelier n'était à Fresnes que pour la même chose que j'aurais faite si j'avais été ici, j'espérais bien que Son Altesse Royale trouverait bon

que j'y allasse le voir incessamment. Cette parole fit comme deux termes du régent, qui baissa les yeux, et du cardinal, qui égara les siens, rougissant de colère. Je crois bien qu'ils n'avaient pas espéré me persuader de rentrer au conseil ; mais l'étonnement et le dépit d'une adhésion si nette et si peu attirée à la sortie du conseil, et la liberté avec laquelle je causais<sup>3</sup> mon empressement pour le chancelier déconcerta le régent comme un particulier, et le tout-puissant ministre comme un courtisan. Je me repus avec complaisance de l'état où je les vis, et du silence qui dura plusieurs moments. Le cardinal le rompit en se secouant comme un homme qui se réveille, et me dit, d'un air le plus bénin qu'il put, qu'ils avaient fait ce que le roi d'Espagne avait désiré. Je lui demandai ce que c'était. Il me répondit : « Donner au roi un jésuite pour confesseur, et c'est le P. Linières. — Le roi d'Espagne ! repris-je, jamais il ne m'en a parlé. — Comment ? dit le cardinal ; il me semble pourtant qu'il vous a parlé de jésuite, et que vous nous en avez écrit. — Vous confondez, monsieur, repris-je ; le roi d'Espagne m'en a parlé pour l'instruction de l'infante, et pour sa confession pour la suite ; je vous en ai écrit et à M. le duc d'Orléans, et cela [a] été fait ; mais jamais le roi d'Espagne ne m'en a dit un seul mot pour le roi. Bien est vrai que le P. Daubenton m'en parla, et me dit que le roi d'Espagne avait dessein de me charger de prier M. le duc d'Orléans, de sa part, de rendre le confessionnal du roi aux jésuites ; que je répondis au P. Daubenton que pour moi je serais ravi d'y pouvoir contribuer comme particulier, mais que je n'oserais pas me charger de faire cet office, parce que, comme le roi d'Espagne aurait

---

<sup>3</sup>J'indiquais la cause.

raison de trouver mauvais que notre cour se voulût ingérer d'entrer dans les choses intérieures de sa cour, surtout de se mêler de son confesseur, aussi notre cour voulait être en pleine liberté sur ces mêmes choses, et me blâmerait aigrement de me charger d'une pareille commission ; qu'ainsi je le suppliais de détourner le roi d'Espagne de me la proposer, parce que j'aurais la douleur de ne la pouvoir accepter. Le P. Daubenton se rendit tout court à ces raisons, qu'il trouva ou qu'il fit semblant de trouver bonnes. Jamais le roi d'Espagne ne m'en a ouvert la bouche ni parlé de rien d'approchant, ni le P. Daubenton depuis. » Le cardinal balbutia entre ses dents je ne sais quoi qu'il n'achevait pas de prononcer, et M. le duc d'Orléans, qui jusque-là l'avait laissé parler là-dessus et moi lui répondre, se mit à rire et à me dire : « Oh bien ! donc, tout ce que nous vous demandons (je remarquai bien ce *nous* de communauté avec le cardinal), c'est que vous ne nous démentiez pas ; car nous avons dit à tout le monde que c'était aux pressantes instances du roi d'Espagne que nous avons donné au roi un confesseur jésuite. » Je me mis aussi à rire, et lui répondis que tout ce que je pouvais pour son service, si on m'en parlait dans le monde, serait de faire le plat important, et de payer de silence pour ne les point démentir et pour ne point mentir. Puis m'adressant au cardinal, je lui dis qu'il avait toutes mes dépêches ; que, pour en avoir le coeur net, il prit la peine de les visiter, et qu'il n'y trouverait que le fait d'un jésuite pour l'infante, et pas un mot pour le confesseur du roi. Le saint prélat le savait de reste ; il se mit à rire aussi, mais du bout des dents ; me dit qu'il se rappelait la chose, qu'elle était telle que je la leur disais, mais qu'il était important de la tenir secrète, et que je ne me laissasse pas entamer là-dessus.



Cette conversation, qui dura près de deux heures, finit le mieux du monde, mais, jointe à celle que j'avais eue le matin à Chastres avec Belle-Ile, ne me mit pas bien dans les bonnes grâces du cardinal Dubois, qui toutefois n'osa en rien faire paraître. Elle finit par la permission que je demandai au régent de me démettre de ma pairie à mon fils aîné. Je ne trouvais pas convenable que, destiné par son aînesse à être duc et pair, il n'en eût pas le rang, tandis que je l'avais acquis à son cadet par la grandesse.

Du Palais-Royal j'allai aux Tuileries faire ma révérence au roi, à son souper, à la fin duquel je lui demandai la même permission. Je m'en retournai de là chez moi, où je le dis à mon fils aîné, qui prit le nom de duc de Ruffec. Je lui fis en même temps présent des pierrieres qui environnaient le portrait du roi d'Espagne, que le marquis de Grimaldo m'avait apporté de sa part l'après-dînée de mon audience de congé. Elles furent estimées quatre-vingt mille livres par les premiers joailliers de Paris. C'était le plus riche présent qui en eût été fait en Espagne à aucun ambassadeur. Je me plus à en faire faire une magnifique Toison à mon fils.

Il fallut se livrer pendant plusieurs jours aux visites passives et actives. Toutefois je me hâtai d'aller voir le cardinal de Noailles. Je ne voulais pas qu'il fût la dupe de la demande prétendue du roi d'Espagne d'un confesseur jésuite pour le roi. Je lui fis confidence, sous le secret, de ce qui s'était passé là-dessus, au Palais-Royal, entre le régent, le cardinal Dubois et moi. Je fis aussi la même confidence, et sous le même secret, à l'évêque de Fréjus et au maréchal de Villeroy, qui s'étaient opposés de toutes leurs forces à un confesseur jésuite, malgré l'ensorcellement de la constitution. Ils furent fort sensibles à

cette confiance, que je crus nécessaire, et m'en ont toujours gardé le secret. Du reste, je fus fidèle à ne me laisser entendre là-dessus à personne, et à payer les questions de silence. C'était la condition remplie par Dubois à l'égard des jésuites du concours qu'il en avait obtenu pour son chapeau. Je pris le premier jour du conseil de régence et le temps de sa tenue pour visiter tous ceux qui en étaient sortis. Cette affectation fut fort remarquée, comme c'était bien aussi mon dessein. Je sus que le maréchal de Villeroy, qui s'était conservé d'y assister, mais derrière le roi, sans opiner ni y prendre la moindre part, avait envoyé voir dans la cour des Tuileries si mon carrosse y était. Il ne put s'empêcher de me témoigner sa joie de ce que je n'étais pas rentré au conseil. Je lui répondis froidement qu'il ne me connaissait guère s'il m'en avait pu soupçonner. Six jours après mon arrivée j'en allai passer trois à Fresnes. Cette visite fit grand bruit, et fit au chancelier un plaisir sensible. Tant qu'il y fut je l'y allai voir au moins deux fois l'année. Faisons maintenant une pause, et rétrogradons pour voir ce qui s'était passé hors de l'Espagne depuis le commencement de cette année.

## CHAPITRE XIII.

1722

FAÇON PLUS QUE SINGULIÈRE DONT L'OFFICIER DÉPÊCHÉ AVEC LE CONTRAT DE MARIAGE DU ROI FUT ENFIN EXPÉDIÉ DE TOUT CE QUE J'AVAIS DEMANDÉ POUR LUI. - MORT DE M<sup>ME</sup> DE BROGLIO (VOYSIN). - MORT DU COMTE DE CHAMILLY. - MORT DE M<sup>ME</sup> DE MONTCHEVREUIL, ABBESSE DE SAINT-ANTOINE. - CETTE ABBAYE DONNÉE À M<sup>ME</sup> DE BOURBON. - MORT DE L'ABBÉ ET DU MARQUIS DE SAINT-HÉREM. - MORT DU COMTE DE CHEVERNY, DE L'ABBÉ DE VERTEUIL ; DE L'ÉVÊQUE DE CARCASSONNE (GRIGNAN) ; DE SAINT-FREMONT ; SA FORTUNE. - MORT DU MARQUIS DE MONTALÈGRE À MADRID, ET SA DÉPOUILLE. - MORT DE LA PRINCESSE RAGOTZI (HESSE-RHINFELS) ; DE LA DUCHESSE DE ZELL (DESMIERS-OLBREUSE) ; SA FORTUNE. - MORT DU COMTE D'ALTHAN, GRAND ÉCUYER ET FAVORI DE L'EMPEREUR. - MARIAGE DU PRINCE PALATIN DE SOULTZBACH

AVEC L'HÉRITIÈRE DE BERG-OP-ZOOM; DU PRINCE DE PIÉ-  
 MONT AVEC LA PRINCESSE PALATINE DE SOULTZBACH; DU  
 MARQUIS DE CASTRIES AVEC LA FILLE DU DUC DE LÉVY; DE  
 PUYSEUX AVEC LA FILLE DE SOUVRÉ; DU DUC D'ÉPERNON  
 AVEC LA SECONDE FILLE DU DUC DE LUXEMBOURG; DE M<sup>LLE</sup>  
 D'ESTRÉES, DÉCLARÉE, AVEC D'AMPUS. - P. DE LINIÈRES,  
 JÉSUITE, CONFESSEUR DE MADAME, FAIT CONFESSEUR DU  
 ROI, AVEC DES POUVOIRS DU PAPE, AU REFUS DE CEUX DU  
 CARDINAL DE NOAILLES. - ARMENONVILLE GARDE DES SCEAUX.  
 - MORVILLE SECRÉTAIRE D'ÉTAT. - LE CHANCELIER, SUR LE  
 POINT IMMÉDIAT DE SON EXIL, MARIE SA FILLE AU MARQUIS DE  
 CHASTELUX. - CARACTÈRE DE CE GENDRE. - CRUEL BON MOT  
 DE M. LE DUC D'ORLÉANS. - BROGLIO L'AÎNÉ ET NOCÉ EXILÉS.  
 - M<sup>ME</sup> DE SOUBISE GOUVERNANTE DES ENFANTS DE FRANCE  
 EN SURVIVANCE DE LA DUCHESSE DE VENTADOUR. - DODUN  
 CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES EN LA PLACE DE LA  
 HOUSSAYE. - PELLETIER DE SOUSY SE RETIRE À SAINT-VICTOR.  
 - DUC D'OSSONE RETOURNÉ À MADRID. - TRANSLATIONS  
 D'ARCHEVÊCHÉS ET D'ÉVÊCHÉS. - REIMS DONNÉ À L'ABBÉ DE  
 GUÉMÉNÉ. - RUSES INUTILES DES ROHAN POUR LUI PROCURER  
 L'ORDRE AVANT L'ÂGE. - MARIAGE DE MA FILLE AVEC LE PRINCE  
 DE CHIMAY. - MARIAGE DU COMTE DE LAVAL AVEC LA SOEUR  
 DE L'ABBÉ DE SAINT-SIMON: L'UN DEPUIS ÉVÊQUE-COMTE  
 DE NOYON, PUIS DE METZ, EN CONSERVANT LE RANG ET LES  
 HONNEURS DE SON PREMIER SIÈGE; L'AUTRE DEPUIS MARÉCHAL  
 DE FRANCE. - MORT DE COURTENVAX. - SA CHARGE DE CAPI-  
 TAIN DES CENT-SUISSES DONNÉE À SON FILS, À PEINE HORS DU

BERCEAU, ET L'EXERCICE À SON FRÈRE. - LA COUR RETOURNE POUR TOUJOURS À VERSAILLES. - JE M'OPPOSE À L'EXIL DU DUC DE NOAILLES, ENFIN INUTILEMENT. - BASSESSES DU CARDINAL DUBOIS POUR SE GAGNER LE MARÉCHAL DE VILLEROY, INUTILES. - FATUITÉ SINGULIÈRE DE CE MARÉCHAL. - COMTE DE LA MOTHE FAIT GRAND D'ESPAGNE. - MORT DE PLANCY. - LE PAPE DONNE À L'EMPEREUR L'INVESTITURE DES DEUX-SICILES. - MORT DU DUC DE MARLBOROUGH; DE ZONDEDARI, GRAND MAÎTRE DE MALTE. - MANOEL LUI SUCCÈDE. - MORT DE LA DUCHESSE DE BOUILLON (SIMIANE); DE L'ÉPOUSE DU PRINCE JACQUES SOBIESKI.

La première chose que j'appris fut de quelle façon l'officier du régiment d'infanterie de Saint-Simon, que j'avais dépêché, chargé du contrat de mariage du roi, avait enfin obtenu et reçu tout ce que j'avais demandé pour lui. Le cardinal le rabrouait et le remettait toujours, et avait tellement rebuté M. Le Blanc là-dessus, qu'il n'osait plus lui en parler. Cet officier désolé se contentait de se présenter devant le cardinal, sans plus rien dire, et à peine était-il remarqué. Un jour qu'une foule de seigneurs, de dames, d'ambassadeurs, d'évêques et le nonce du pape remplissaient son grand cabinet à l'attendre, quelqu'un prit le cardinal en entrant, et lui parla toujours jusqu'au milieu de cette compagnie. Apparemment qu'il l'importuna, car le cardinal se tournant à lui de furie, l'envoya promener avec tous les b.... et les f.... les plus redoublés, jurant à faire trembler et criant à pleine tête. L'infamie d'une telle sortie au milieu de tout ce que je viens de nommer saisit cet officier d'un si grand ridicule, qui avait

côtoyé le maltraité pour se pousser et tâcher de se faire voir, que malgré lui il éclata de rire. À ce bruit le cardinal tourna la tête, et le vit riant tant qu'il pouvait. Dans l'instant il lui mit la main sur l'épaule : « Vous n'êtes pas trop sot, lui dit-il ; je dirai tantôt à M. Le Blanc d'expédier vos affaires. » Et aussitôt se mêla avec tout ce qui l'attendait. Ce pauvre officier, qui se crut perdu dès qu'il sentit la main du cardinal sur son épaule dans l'état où il le surprenait, pensa tomber par terre de ce contraste, et n'eut ni la force ni le temps de le remercier. Il alla le lendemain matin chez M. Le Blanc, où il trouva toute son affaire faite et expédiée sans que rien y manquât de tout ce que j'avais demandé pour lui, et accourut de là chez M<sup>me</sup> de Saint-Simon lui conter son aventure sans pouvoir cesser d'en rire et de s'en étonner.

Je trouvai qu'il était mort bien des gens de connaissance depuis le commencement de cette année, et quelques personnes considérables des pays étrangers. La femme de Broglio, le roué de M. le duc d'Orléans, qui était fille du feu chancelier Voysin, à trente-deux ans.

Le comte de Boulainvilliers, à soixante ans, qui avait prédit tant de choses vraies et fausses, mais qui ne se trompa point à l'année, au mois, au jour et à l'heure de sa mort, comme il avait aussi rencontré juste à celle de son fils. Il s'y prépara avec courage, vit souvent le curé de Saint-Eustache, dans la paroisse duquel il demeurait, et reçut les sacrements. Ce fut dommage qu'un aussi savant homme se fût infatué de ces curiosités défendues, qui rendaient son commerce suspect, et qui était le plus doux, le plus aisé et le plus agréable du monde, sûr avec cela, et si modeste qu'il ne semblait pas rien savoir, avec les

connaissances les plus étendues et les plus recherchées sur toutes les histoires, et beaucoup de profondeur, de lumières et de bonne et sage critique sur celle de France et sur son gouvernement primitif, ancien et nouveau<sup>1</sup>. Son grand défaut était de travailler à trop de choses en même temps, et de quitter ou d'interrompre un ouvrage commencé, souvent fort avancé, pour se mettre à un autre. Je l'aurais vu bien plus souvent pour m'instruire. Sans jamais chercher à rien apprendre aux autres, il avait le talent, quand on l'en recherchait, de le faire avec une simplicité, une netteté et une grâce qui plaisait infiniment. Mais la crainte de donner à penser qu'on le recherchait pour connaître l'avenir, me retenait et beaucoup d'autres de le fréquenter comme je l'aurais voulu. Il fut toujours fort pauvre, honnête homme, malheureux en famille, et ne laissa point de postérité masculine. Il était homme de qualité et se prétendait de la maison de Croï, par la conformité des armes, sans toutefois en être plus glorieux.

Le comte de Chamilly. C'était un grand et gros homme de bonne mine, de savoir et d'esprit, mais qui le faisait trop sentir aux autres. Il avait été ambassadeur en Danemark, où sa hauteur n'avait pas réussi. Le maréchal de Chamilly, son oncle, l'avait fait succéder à son commandement de Poitou, Saintonge, Angoumois, pays d'Aunis, la Rochelle et îles adjacentes, et il [était] lieutenant général

---

<sup>1</sup>Les principaux ouvrages historiques du comte de Boulainvilliers sont *l'Histoire de l'ancien gouvernement de la France* (3 vol. in-8°, la Haye, 1727). — *L'État de la France*, extrait des mémoires dressés par les intendants du royaume (Londres, 1727, 3 vol. in-fol.). Il y a eu de nombreuses éditions de cet ouvrage, et une, entre autres, en 8 vol. in-12. — *Histoire de la pairie de France et du parlement de Paris* (Londres, 1753, 2 vol. in-12).

et gouverneur du château de Dijon. Il n'avait que cinquante-huit ans, point d'enfants mâles.

M<sup>me</sup> de Montchevreuil, abbesse de Saint-Antoine, à Paris. Elle était fort âgée, et soeur du feu marquis de Montchevreuil, chevalier de l'ordre, si bien avec le feu roi et si intimement avec M<sup>me</sup> de Maintenon, duquel il a été parlé ici plusieurs fois. Cette belle abbaye fut donnée à la fille aînée de M<sup>me</sup> la Duchesse, bossue et fort contrefaite de corps et d'esprit, religieuse de Fontevrault, où elle n'avait pu durer, et depuis longtemps au Val-de-Grâce, dont elle était le fléau, et le devint de son abbaye.

J'eus aussi à regretter des amis. L'abbé de Saint-Herem, fils et frère de deux évêques d'Aire, qui était d'une sûre et agréable compagnie, qui savait, qui se conduisait très sagement, et qui de la naissance dont il était, et le mérite qu'il avait, était fait pour remplir utilement les premiers postes de l'Église.

Le marquis de Saint-Herem, son cousin, gouverneur de Fontainebleau, un des plus honnêtes hommes que j'aie connus, avec qui j'avais passé ma vie. Il n'était encore que dans la force de l'âge. Il avait eu la survivance de Fontainebleau pour le fils qu'il laissa.

Enfin le comte de Cheverny, dans un âge fort avancé, dont j'ai parlé souvent, que j'avais fait mettre dans le conseil des affaires étrangères, qui fut après conseiller d'État d'épée et gouverneur de M. le duc de Chartres, plus de titre que d'effet. Il n'avait point d'enfants. Sa femme était gouvernante des soeurs de ce prince.

L'abbé de Verteuil mourut presque aussitôt après mon arrivée. On m'accusa de l'avoir tué d'une indigestion d'esturgeon, dont, en



effet, il s'était crevé chez moi. C'était un excellent convive, homme de bonne, plaisante et libre compagnie ; médiocre ecclésiastique, avec de bonnes abbayes, et charmant dans ses colères où on le mettait souvent. Il était frère du feu duc de La Rochefoucauld, mais avec grande différence d'âge. C'était un homme fort du monde et du meilleur.

L'évêque de Carcassonne, le dernier des Grignan, à soixante-dix-huit ans. Il était frère du feu comte de Grignan, chevalier de l'ordre, lieutenant général et commandant en Provence, gendre de M<sup>me</sup> de Sévigné.

Saint-Frémont, lieutenant général, fort entendu à la guerre, et qui n'y avait pas négligé ses intérêts. C'était un homme de fortune, qui s'appelait Ravend. Il se trouva lieutenant-colonel d'un régiment de dragons, qu'eut un fils aîné de Villette, cousin germain de M<sup>me</sup> de Maintenon, fort protégé d'elle, et qui y fut tué. Saint-Frémont, en habile homme qu'il était, s'y était attaché, et M<sup>me</sup> de Maintenon prit soin de l'avancer. Il eut l'art d'être toujours au mieux avec les généraux des armées et avec les ministres de la guerre. Homme d'esprit, de sens, de conduite, gaillard, de bonne compagnie et fort honorable. Il était fort dans la bonne compagnie partout. Il était extrêmement vieux, très bon officier général, et avait prétendu au bâton.

J'appris, peu après mon arrivée, la mort à Madrid du marquis de Montalègre, dont je fus affligé. Sa charge de sommelier de corps fut destinée au duc d'Arion, en chemin de revenir des Indes ; et celle de majordome-major de la princesse des Asturies, qui lui était réservée, fut donnée au duc de Bejar, et les haliebardiens au prince de Masseran.

La princesse Ragotzi mourut aussi dans un couvent, à Paris, où

elle était venue chercher à vivre, depuis que le prince Ragotzi était passé en Turquie. On a vu ici ses singulières aventures, à l'occasion de l'arrivée du prince Ragotzi à la cour. Elle était Hesse-Rheinfeltz, et pour avoir tant fait parler d'elle, et en tant de pays, elle n'avait que quarante-trois ans. Elle laissa deux fils, qui n'étaient pas faits pour faire autant de bruit que leur père.

La duchesse de Zell, sur la fortune de laquelle il faut s'arrêter un moment. Elle était fille d'Alexandre Desmiers, seigneur d'Olbreuse, gentilhomme de Poitou, protestant, qui sortit du royaume à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Allemagne, et s'établit en Brandebourg, où sa fille, belle et sage, fut fille d'honneur de l'électrice, veuve de Charles-Louis duc de Zell, sans enfants en premières noces, et fille du duc d'Holstein-Glucksbourg. Georges-Guillaume, frère du premier mari de cette électrice, duc de Zell par la mort de son frère aîné, devint amoureux de cette fille d'honneur de l'électrice, et l'épousa. Dans la suite il obtint de l'empereur de la faire princesse de l'Empire pour couvrir l'inégalité de ce mariage, et que leurs enfants, s'ils en avaient, pussent succéder. Il mourut en août 1703, à quatre-vingt-un ans, elle en février 1722, ne laissant qu'une fille mariée, 1682, à son cousin germain Georges-Louis duc d'Hanovre, électeur et successeur de la reine Anne à la couronne d'Angleterre, dont le fils y règne aujourd'hui, et que son mari, jaloux d'elle, longtemps avant d'être roi d'Angleterre, tint enfermée le reste de ses jours, après avoir fait jeter dans un four ardent le comte de Koenigsmarck. Frédéric, frère cadet de Christophe-Louis ci-dessus, et de Georges-Guillaume, avait usurpé le duché de Zell sur Georges-Guillaume, mari dans la suite d'Éléonore Desmiers, absent à la mort

de leur père, qui par son testament avait ordonné qu’Hanovre et Zell seraient chacun pour les deux aînés à toujours. Georges-Guillaume conquit et garda le duché de Zell, et Christophe-Louis demeura duc d’Hanovre. Il se fit catholique en 1657 et mourut en 1679. Il avait épousé en 1667 Bénédicte-Henriette-Philippine, palatine, soeur de la princesse de Salm et de la dernière princesse de Condé, filles du second fils de l’électeur palatin, roi de Bohême, mort proscrit en Hollande, dépouillé de tous ses États par l’empereur, sur qui il avait usurpé la Bohême. Ainsi cette Éléonore-Desmiers Olbreuse était belle-soeur de la duchesse d’Hanovre ou de Brunswick, que nous avons vu mourir à Paris, au Luxembourg, il n’y a pas longtemps, et belle-mère du second électeur d’Hanovre, premier roi d’Angleterre de sa maison, et grand’mère du roi d’Angleterre, électeur d’Hanovre d’aujourd’hui. Malgré l’inégalité de son mariage qui se pardonne si peu en Allemagne, malgré les malheurs de sa fille, sa vertu et sa conduite la firent aimer et respecter de toute la maison de Brunswick et du roi d’Angleterre, son gendre, et considérer dans toute l’Allemagne.

Le comte d’Althan, grand écuyer de l’empereur, et son favori à quarante ans. L’empereur ne le quitta point pendant sa maladie, et il mourut entre ses bras. Il lui fit faire des obsèques magnifiques, se déclara le tuteur de ses enfants, et nomma deux de ses ministres pour régir leurs affaires et lui en rendre compte. Il est bien rare de voir l’amitié sur le trône.

Je trouvai aussi quelques mariages faits. Ceux du prince de Soultzbach, de la maison palatine, et de sa soeur avec le prince

de Piémont. Lui épousa l'héritière de Berg-op-Zoom, fille du feu prince d'Auvergne et d'une soeur du duc d'Aremberg, desquels il a été parlé ici ailleurs.

Le marquis de Castries, chevalier d'honneur de M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, avait perdu sa femme, son fils et sa belle-fille, desquels on a parlé ici. Il ne lui restait aucune postérité. Il était assez vieux et encore plus infirme, et ne se souciait pas trop de se remarier. Son frère l'y engagea. Il était riche, et ne voulait pas déchoir de sa première alliance. M<sup>me</sup> de Saint-Simon ménagea son mariage avec la fille du duc de Lévi, qui n'avait rien, et qui dans la suite eut tout l'héritage par la mort de tous ses frères, jeunes, et dont aucun ne fut marié. Elle était laide, mais avec beaucoup d'esprit, et l'esprit fort aimable. Elle fut mère du marquis de Castries d'aujourd'hui. Castries eut, en faveur de son mariage, cent cinquante mille livres de brevet de retenue sur son gouvernement de Montpellier.

Puysieux épousa une fille de Souvré, fils de M. de Louvois et maître de la garde-robe du roi. Il était fils de Sillery, écuyer de M. le prince de Conti, gendre de M. le Prince, et neveu de Puysieux, ambassadeur en Suisse, qui se fit chevalier de l'ordre par l'adresse qu'on a vue ici en son temps.

Le duc d'Épernon, par la démission du duc d'Antin son père, épousa la seconde fille du duc de Luxembourg ;

Et M<sup>lle</sup> d'Estrées, vieille fille, soeur du dernier duc d'Estrées, déclara son mariage avec d'Ampus, gentilhomme provençal peu connu, dont le nom est Laurent. Voilà les morts et les mariages que je trouvai à mon arrivée, et voici les autres changements :

Le P. de Linières, jésuite, confesseur de Madame, bon homme, vieux et rien de plus, fait confesseur du roi. On négocia fort avec le cardinal de Noailles pour en obtenir des pouvoirs pour le roi, comme il en avait donné à ce jésuite pour continuer d'entendre Madame ; mais il fut inflexible. Aussi était-il bien d'une autre importance de rendre le confessionnal du roi aux jésuites que de laisser continuer Madame avec son ancien confesseur, lorsque le cardinal de Noailles interdit les jésuites. Le cardinal Dubois, qui n'en voulut pas avoir le démenti, fit la plaie si éclatante à l'épiscopat de s'adresser à Rome, et le pape envoya au roi un pouvoir de l'entendre en confession et de l'absoudre, à quiconque il voudrait choisir, sans aucune exception.

Le chancelier, exilé à Fresnes, et d'Armenonville, garde des sceaux, et son fils Morville, secrétaire d'État en sa place ; Nocé, si bien et si libre avec M. le duc d'Orléans, et qui avait été si longtemps l'intime de Dubois, et celui par qui, étant à Hanovre et à Londres, ses lettres passaient au régent, exilé à Blois ; et Broglio, ce roué de M. le duc d'Orléans, si impudent et si impie, chassé plus loin. Il y avait bien longtemps qu'il le méritait, et pis. Le cardinal Dubois commença par ces deux hommes, dont il craignait l'esprit hardi du premier, entreprenant et audacieux du second, et la liberté et la familiarité de tous les deux avec M. le duc d'Orléans, qui avait du goût et de l'amitié de tout temps pour Nocé, fils du vieux Fontenay, qu'il avait fort estimé, et qui avait été son sous-gouverneur. Tous d'eux avaient beaucoup d'esprit.

Le chancelier venait de marier sa fille au marquis de Chastelux, homme de qualité de Bourgogne, du nom de Beauvoir, fort honnête homme, et estimé à la guerre. L'arrêt du chancelier était intérieure-

ment prononcé, et M. le duc d'Orléans voulut ne rien déclarer que le mariage qui s'allait faire ne fût achevé. Il en riait tout bas, et disait à ceux du secret que ce pauvre Chastelux donnait dans le pot au noir, et s'allait faire poissonnier la veille de Pâques. Il soutint ce subit exil de son beau-père d'une façon respectable, et n'en vécut qu'avec plus de soins, d'attentions et d'amitié pour sa femme, pour son beau-père et pour toute sa famille.

M<sup>me</sup> de Soubise, en fonction de gouvernante des enfants de France, en survivance de la duchesse de Ventadour, grand'mère de son mari, et Dodun, contrôleur général des finances, à la place de La Houssaye, que son incapacité n'avait pu soutenir plus longtemps dans cette place. Dodun, de président aux enquêtes, était passé dans les conseils des finances, où il avait eu plusieurs commissions. Il avait de la morgue et de la fatuité à l'excès, mais de la capacité, et autant de probité qu'une telle place en peut permettre.

Pelletier de Souzy, qui était à la fin entré, comme il a été dit ici, au conseil de régence, le quitta et se retira à Saint-Victor. Il était doyen du conseil des parties. Il logeait avec des Forts, son fils, dans une belle et agréable maison, qu'il avait bâtie, et toute sa vie avait eu des emplois distingués, et vécu avec la meilleure compagnie, à qui il faisait une chère fort recherchée. On crut que quelque mécontentement qu'il eut de son fils lui fit prendre un parti dont il sentit le poids et le vide, et qu'il ne soutint que par la honte de la variation.

Le duc d'Ossone était parti de Paris, qu'il avait rempli de sa magnificence et des plus belles fêtes, lorsque j'y arrivai. Je ne le rencontrai point en chemin.

Je trouvai l'archevêque de Tours, que j'avais voulu faire

archevêque de Reims, déjà transféré à Alby, et l'abbé d'Auvergne, nommé à Tours, passé à Vienne. Tours fut donné à l'évêque de Toul, cet abbé de Camilly qui avait eu cet évêché en récompense, comme je l'ai dit ailleurs, de tous les tours de souplesse dont il avait si heureusement servi le cardinal de Rohan, longtemps avant sa pourpre pour le faire recevoir dans le chapitre de Strasbourg, où lui-même était alors depuis longtemps chanoine du bas-choeur, et Toul fut donné à l'abbé Bégon, qui fut un excellent évêque. Reims ne tarda pas à être donné à l'abbé de Guéméné qui, pour le dire tout de suite, tenta bientôt, après avoir eu l'honneur de sacrer le roi, d'être fait commandeur du Saint-Esprit, n'ayant pas l'âge, car il était de 1695. Mais le propre des usurpateurs est de faire semblant de se méconnaître pour que les autres les méconnaissent, et des buts et des combles les plus désirés et les plus grands, de s'en faire des degrés pour arriver à davantage. C'est par où les princes étrangers vrais ou faux, sont parvenus où on les voit. Ainsi la Ligue ayant conduit les Guise à tout ce qu'ils voulurent, à la couronne près qui leur manqua, par des merveilles multipliées, les autres usurpations sont demeurées à leur postérité, entre autres cette distinction qu'ils imaginèrent après coup de fixer l'âge d'être capable d'être admis dans l'ordre du Saint-Esprit, pour le mettre à trente-cinq ans, excepté pour les princes du sang et pour les maisons souveraines, qu'ils firent régler à vingt-cinq ans, pour s'égalier par là aux princes du sang, et à côté d'eux se distinguer de tous les seigneurs. MM. de Rohan alors n'étaient que seigneurs ; il s'en fallait bien que Louis XIV fût né, ni M<sup>me</sup> de Soubise, dont la beauté eut le don de lui plaire, et elle d'en savoir si bien profiter. De gentilshommes, et reçus

comme tels dans l'ordre, comme on l'a vu du marquis de Marigny tout à la queue des gentilshommes de la nombreuse promotion de 1619, où il n'y en eut que cinq ou six après lui, quoique frère du duc de Montbazon, devenus princes, et en ayant emblé par pièces la plupart des distinctions peu à peu, rien ne se présentait plus à propos pour obtenir l'ordre avant l'âge, et le tourner après en droit, que l'honneur d'avoir sacré le roi avant l'âge de vingt-huit ans. Aussi l'occasion en fut-elle saisie, et le malheur fut que la promotion fut différée au delà de la vie du cardinal Dubois, qui sûrement ne les en eût pas éconduits, et celle de M. le duc d'Orléans, qui ne sut comment la faire, pour avoir promis quatre fois plus de colliers qu'il n'y en avait de vacants, quoique presque toutes les places de l'ordre le fussent. M. le Duc, qui la fit, ne jugea pas à propos d'accorder ce nouvel avantage à des gens qui n'en avaient que trop usurpé, et qui voulaient persuader que tout leur était dû. Encore que les charmes de M<sup>me</sup> de Soubise et la ténébreuse complaisance de son mari n'eussent pu obtenir de Louis XIV un autre rang que parmi les gentilshommes, à lui et au comte d'Auvergne, à la promotion de 1688, comme on l'a vu ici en traitant de ces choses, où on a vu quelle fut la colère du roi et de leurs refus, et par quel artifice l'exécution de ces ordres fut corrompue sur les registres. Dans les promotions qui suivirent celle de 1728, cet archevêque de Reims ayant lors plus de trente-cinq ans, il ne lui aurait pas été difficile d'y être compris ; mais la distinction que les Rohan s'y étaient proposée s'était évanouie avec les années. Il en fallut donc chercher une autre ou un prestige pour éblouir dans la suite : ce fut de n'entrer pas dans l'ordre après trente-cinq ans, n'ayant pu y être admis auparavant, pour éviter



d'en marquer la chasse. M. de Reims prévint la chose de bonne heure. Ses nerfs furent attaqués aussitôt après le sacre, en sorte qu'il ne marchait qu'avec une difficulté qui s'est toujours augmentée, et qui lui en a enfin ôté l'usage. Il déclara donc qu'il ne prétendait point à l'ordre, que la faiblesse de ses jambes le mettait hors d'état de recevoir, et il s'en est tiré de la sorte. Telles sont les entreprises, les artifices, les ruses qui ont formé et enfin établi ces rangs prétendus étrangers, tant en ceux qui sont en effet étrangers, qu'en ceux qui, à force de partager avec eux, sont devenus honteux de ne pas l'être. La France est l'unique pays de l'Europe où de tels abus, si dangereux et si flétrissants, soient soufferts, et dont la Ligue est l'odieuse date, et qui porte avec elle toute instruction trop souvent depuis bien rafraîchie.

À peine fus-je arrivé qu'il fallut achever un mariage qui m'avait été proposé pour ma fille, avant que j'allasse en Espagne. Il y a des personnes faites de manière qu'elles sont plus heureuses de demeurer filles avec le revenu de la dot qu'on leur donnerait. M<sup>me</sup> de Saint-Simon et moi avions raison de croire que la nôtre était de celles-là, et nous voulions en user de la sorte avec elle. Ma mère pensait autrement, et elle était accoutumée à décider. Le prince de Chimay se persuada des chimères en épousant ma fille dans la situation où il me voyait. Dès avant d'aller en Espagne je ne lui déguisai rien de tout ce que je pensais, ni du peu de fondement de tout ce qui le persuadait de faire ce mariage. Je ne le voulus achever qu'à mon retour, pour lui laisser tout le temps aux réflexions et au refroidissement en mon absence. Il ne cessa de presser M<sup>me</sup> de Saint-Simon, ni elle de l'en détourner. Dès que je fus de retour ses

instances redoublèrent à un point qu'il fallut conclure, et le mariage se fit à Meudon avec le moins de cérémonie et de compagnie qu'il nous fut possible. Son nom était Hennin-Liétard, et ses père et mère connus sous le nom de comte de Bossut, par leurs alliances, leurs grands biens dans les Pays-Bas, et leurs grands emplois sous Charles-Quint et depuis. Leur chimère était d'être de l'ancienne maison d'Alsace, quoique la leur fût d'une antiquité assez illustre et assez reconnue pour ne la pas barbouiller de fables. Néanmoins son frère, qui était archevêque de Malines, avec une grande abbaye et cardinal, portait hardiment le nom de cardinal d'Alsace, quoique espèce de béat. Lui et son autre frère, le marquis de La Vère, étaient lieutenants généraux, et fort distingués par leur valeur et leur service en Espagne, et en quittant ce pays-là pour celui-ci, y avaient conservé le même grade. On a vu ici ailleurs que l'électeur de Bavière fit donner la Toison d'or au prince de Chimay tout jeune par Charles II. Il se signala en Flandre, dans la guerre qui suivit la mort de ce monarque, par des actions fort distinguées. Il passa ensuite en Espagne, où il fit sa cour à la princesse des Ursins, qui le fit grand d'Espagne, et il y servit avec la même distinction. Il s'y ennuya ensuite et vint en France, où il épousa la fille du duc de Nevers, qu'il perdit quelques années après, sans enfants. C'était un homme très bien fait, d'un visage très agréable, dont l'air et toutes les manières sentaient le grand seigneur : aussi l'était-il par de grandes et de belles terres, mais la plupart, de longue main, en direction, et ses affaires fort embarrassées, dont il ne laissait pas de tirer gros. C'était, de plus, un homme sans règle, qui, avec de l'esprit et les meilleurs discours, se gouvernait lui et ses affaires de fort mauvaise façon,

plein de chimères et de fantaisies. La duchesse Sforze, de chez qui il ne bougeait tous les soirs, tant que son premier mariage dura, me prédit bien tout ce que j'en vis dans la suite. Son frère avait quitté l'Espagne par la disgrâce du duc d'Havré, dans laquelle il fut enveloppé, comme elle a été racontée ici en son temps.

Il se fit peu de jours après un autre mariage chez moi, à Meudon, de la soeur de l'abbé de Saint-Simon avec le comte de Laval, maréchal de camp alors, et enfin devenu maréchal de France. Son nom et cette juste récompense de ses longs services dispensent d'en dire davantage. M<sup>me</sup> de Saint-Simon avait pris grand soin de cette jeune personne, et l'eut chez elle tant que je fus en Espagne. Elle était fort jolie, et son air de douceur, de modestie et de retenue plaisait extrêmement. Le dedans était fort au-dessus du dehors : de l'esprit, de l'agrément, de la gaieté, une piété et une vertu qui ne se sont jamais démenties et qui n'ont effarouché personne ; fort propre au monde, et une conduite qui a infiniment aidé la fortune de son mari. Il voulait une alliance et des entours qui le pussent porter. Il eut, en se mariant, un petit gouvernement, et sa femme une pension.

Courtenvaux mourut fort jeune. Il était fils aîné du fils aîné de M. de Louvois. Sa mère était soeur du maréchal d'Estrées, et sa femme soeur du duc de Noailles, et il laissait un fils qui sortait tout au plus du maillot. Il avait eu la belle charge de son père de capitaine des Cent-Suisses. L'âge de l'enfant était ridicule ; les services ni la naissance n'y suppléaient pas. Néanmoins la facilité et le mépris de toutes choses de M. le duc d'Orléans enhardirent le duc de Villeroi et le maréchal d'Estrées : M. le duc d'Orléans ne put leur résister, et l'enfant eut la charge. Le frère cadet de son père l'exerça en plein en

attendant que l'enfant fût d'âge à la faire.

On résolut enfin que le roi abandonnerait Paris pour toujours, et que la cour se tiendrait à Versailles. Le roi s'y rendit en pompe le 15 juin, et l'infante le lendemain. Ils y occupèrent les appartements du feu roi et de la feu reine, et le maréchal de Villeroy fut logé dans les derrières des cabinets du roi. Le cardinal Dubois eut toute la surintendance entière pour lui seul, comme M. Colbert l'avait eue, et après lui M. de Louvois. Il suivait à grands pas son projet de se faire déclarer premier ministre, et pour cela d'isoler tant qu'il pourrait M. le duc d'Orléans. Paris rendait son accès facile à bien des gens qui ne pouvaient s'établir à Versailles ni y aller, les uns point du tout, les autres que rarement et des moments. Ce changement dérangeait les soupers avec les roués et des femmes qui ne valaient pas mieux. Il comprenait bien que M. le duc d'Orléans les irait trouver à Paris tant qu'il pourrait, mais que les affaires qu'il saurait lui présenter à propos le dérangeraient souvent ; que cette contrainte le dégoûterait, l'ennuierait, et plus que toute autre chose, le préparerait à se décharger sur lui, et pour acheter sa liberté, le déclarer premier ministre et le supplément en titre de ses absences, qui ne seraient plus, ou que bien rarement contrariées par les affaires, dont lui, cardinal, devenu publiquement le maître, saurait bien se faire redouter, de manière qu'il n'aurait rien à craindre des voyages de son maître à Paris, où il le laisserait se replonger, dans sa petite loge de l'Opéra, dans ses indignes soupers, s'éloigner des affaires, et lui, en profiter pour voler de ses ailes et régner de son chef. M. le duc d'Orléans prit l'appartement de feu Monseigneur en bas, et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans demeura dans celui qu'elle avait en haut auprès du sien,

qui resta vide.

Quoique mon retour d'Espagne et ma conduite à l'égard de ceux qui étaient sortis du conseil lui eussent fort déplu, et que ma résistance au dépouillement du duc de Noailles lui eût donné un dépit qu'il ne me pardonna jamais, il n'était pas temps encore de me le montrer. Je ne trouvai donc point d'obstacle à ma familiarité ordinaire avec M. le duc d'Orléans ; le cardinal même m'en témoignait avec un mélange de déférence. Mais sur ce qui était affaires autres que menues ou de cour, j'en étais peu instruit, et par-ci, par-là, par morceaux, que l'habitude arrachait à M. le duc d'Orléans dans mes tête-à-tête avec lui, sans néanmoins que je l'y excitasse. Ce n'était pas pourtant que le cardinal ne m'offrît de me les communiquer toutes. Il voulait que la réserve que j'y éprouvais depuis mon retour tombât sur M. le duc d'Orléans. Mais, outre que ce prince m'en disait trop pour que je ne visse pas à découvert qu'il ne tenait pas à lui qu'il ne me dît tout comme auparavant, je connaissais trop le cardinal pour être la dupe de ses offres et de ses compliments. Il ne savait par où s'y prendre pour m'éloigner de M. le duc d'Orléans : il me craignait pour sa déclaration de premier ministre ; il voulait également m'écarter des affaires et me ménager, tellement qu'il m'accablait de gentilleses toutes les fois que je le rencontrais, et s'y surpassait quand le hasard me faisait trouver en tiers avec M. le duc d'Orléans et lui, tant pour me cajoler que pour persuader à ce prince qu'il n'oubliait rien pour être bien avec moi, m'embarrasser par là à résister aux choses qu'il entreprenait, et affaiblir ce que je pourrais dire contre lui à M. le duc d'Orléans, sur les choses où nous ne nous trouverions pas de même avis.

Il s'en présenta bientôt une : ce fut l'exil du duc de Noailles, dont il n'osa pas me parler ; mais M. le duc d'Orléans me le dit comme une chose dont on le pressait. Je lui demandai à propos de quoi cet exil, et il ne put me rien alléguer que de vague et de ce fantôme de cabale. Je lui répondis qu'à ce dernier égard, où, depuis mon retour, je n'avais pu apercevoir rien de réel, je ne voyais pas pourquoi l'exiler plutôt que les autres ; qu'il s'était contenté jusqu'alors de l'exil du chancelier, qui était bien assez éclatant, et dont, à maints égards, il aurait bien pu se passer ; qu'y revenir sur d'autres sans cause nouvelle et connue, c'était montrer un bâton levé sur les maréchaux de Villars, d'Estrées, Tallard, Huxelles, même sur le maréchal de Villeroy, qui étaient en personnages les principaux de ceux qui étaient sortis du conseil, et qu'on lui donnait avec le duc de Noailles pour les prétendus chefs de la prétendue cabale ; que d'effaroucher tant de gens considérables, considérés et si grandement établis, je n'en voyais que du mal à attendre, et aucun bien à espérer ; et qu'à l'égard du duc de Noailles, il était, à mon avis, de ceux qu'il ne fallait jamais bistourner<sup>2</sup> pour quelque cause que ce pût être, mais le laisser entier ou l'écraser à forfait ; qu'écraser un homme, lui, et tous les siens, si grandement établi, et qui avait eu si longtemps sa confiance et toutes les finances entre les mains, je n'y voyais ni justice ni possibilité, sans crime qui pût être clairement démontré, et tel que ce fût grâce que de ne pas [le] faire traiter juridiquement par les formes ; qu'un exilé, surtout de sa sorte, ne pourrissait pas exilé ; qu'on touchait à la majorité ; que, de retour, sa charge de capitaine des gardes l'approcherait nécessairement du

---

<sup>2</sup>Mutiler, châtrer.

roi ; qu'il n'oublierait ni fadeurs, ni bassesses, ni fertilité d'esprit pour se l'approprier, se familiariser, se rendre agréable, se donner un crédit immédiat, se rallier les mécontents de la régence, qui approcheraient le roi par leurs emplois ou par leur industrie ; et qu'alors Son Altesse Royale aurait tout lieu de se repentir de s'être fait inutilement un ennemi du duc de Noailles, et de l'avoir laissé en état et en moyens de s'en ressentir. J'ajoutai que, quand je m'opposais à l'exil du duc de Noailles, ma voix en valait bien une douzaine d'autres dans la situation publique où j'étais avec lui.

Cette proposition d'exil balança huit jours, pendant lesquels le cardinal me détachait sans cesse Belle-Ile pour m'exorciser par ma haine et par mon intérêt, et me dire ce que le cardinal n'osait lui-même, pour n'avoir pas à se fâcher de la persévérance de mon opposition. Elle l'emporta toutefois et m'indisposa le cardinal de plus en plus. Mais je ne pus me résoudre de servir ses projets ni ma haine aux dépens de M. le duc d'Orléans. Cette suspension d'exil ne fut pas longue.

Cinq semaines ou environ après, que je pensais qu'il n'en fût plus question du tout, j'allai au Palais-Royal (car de Meudon, que j'habitais, je voyais M. le duc d'Orléans à Versailles et à Paris, quand il y était, les jours destinés par moi à le voir), et je trouvai La Vrillière seul dans la petite galerie avant son petit cabinet, laquelle était toujours vide, et on attendait dans la pièce qui la précédait. Surpris de le voir là et encore plus de l'heure qui n'était pas la sienne, je lui demandai ce qu'il y faisait. Il me dit qu'il avait un mot à dire à M. le duc d'Orléans. J'entrai tout de suite dans le cabinet où il était seul, avec l'air assez embarrassé. Je lui demandai ce qu'il y avait, que La

Vrillière était dans la petite galerie. « C'est pour fondre la cloche, me répondit-il. — Comment ? dis-je, quelle cloche ? — L'exil du duc de Noailles, reprit-il. — Comment, lui dis-je, après [avoir] senti et goûté la force de tout ce que je vous ai représenté là-dessus ! En vérité, monsieur, vous n'y pensez pas. » Et tout de suite je repris les principales raisons. Nous étions debout. Alors il se mit à se promener, la tête basse, par ce cabinet, quoique fort petit, comme il faisait toujours quand il se trouvait debout et embarrassé de quelque chose. Cette promenade et mon discours, avec peu de répliques de sa part et faibles, dura un bon quart d'heure. Le silence succéda, pendant lequel il se mit le nez tout contre les vitres de la fenêtre, puis, se tournant à moi, me dit tristement : « Le vin est tiré, il faut le boire. » Je vis qu'il avait combattu, qu'il sentait que j'avais raison, mais qu'il craignait le cardinal, qui lui avait arraché la chose. Je haussai les épaules et baissai la tête, en lui disant qu'il était le maître, que je souhaitais qu'il s'en trouvât bien. Là-dessus il alla ouvrir la porte de son cabinet, appela La Vrillière, lui parla quelques moments, presque dans la porte. L'affaire fut ainsi consommée, et le duc de Noailles eut son ordre le soir même, partit le lendemain matin, et s'en alla dans ses terres, près du vicomté de Turenne, où il fit le béat, porta chape aux processions et aux lutrins de ses paroisses, et se fit moquer de lui là et à Paris, où on le sut, et où, pour mieux faire sa cour au régent, il entretenait une comédienne depuis le commencement de la régence, après avoir dit son bréviaire, fait les carêmes, et fréquenté les saluts de la chapelle assidûment depuis son retour d'Espagne jusqu'à la mort du feu roi, pour se raccommoder avec lui et avec sa tante de Maintenon, à quoi il ne put réussir.



Défait du duc de Noailles, le cardinal Dubois, qui ne pouvait avoir la même prise sur le maréchal de Villeroy, n'oublia rien pour le gagner. Quelque justement perdu qu'il fût dans l'esprit de M. le duc d'Orléans, il lui imposait toujours par habitude de jeunesse ; et, comme il était fat jusqu'au point de se croire invulnérable et de s'en vanter, il se piquait de ne rien craindre, et, pour s'en mieux parer, il tenait souvent des propos fort hardis au régent, qu'il paraphrasait au double au public, où le cardinal Dubois n'était pas ménagé. Je viens de parler de sa fatuité ; il en venait de donner un rare spectacle à Paris. La fête du saint-sacrement arriva cette année le 4 juin, et le roi n'alla à Versailles s'établir que le 15. Il reconduisit la procession du saint-sacrement, venue à la chapelle des Tuileries, jusqu'à Saint-Germain l'Auxerrois où il entendit la grand'messe. Le maréchal de Villeroy, à qui la goutte ne permettait guère de marcher sur le pavé des rues, ne crut pas devoir perdre le roi de vue, depuis les Tuileries jusqu'à sa paroisse, quoique environné de sa cour et de ses gardes, et adoré alors à Paris, ni perdre une si belle occasion de se donner en spectacle ; il monta le plus petit bidet qu'il put trouver, sur lequel il suivit le roi pas à pas, et se fit admirer de la populace et moquer par tout ce qui accompagna le roi. Ce maréchal jetait donc un véritable fléau pour le cardinal Dubois, sur lequel ni crainte, ni prudence, ni bienséance même n'avaient aucune prise. Il ne pouvait souffrir l'autorité que le cardinal Dubois avait prise dans les affaires, ni supporter le rang, l'état et la préséance d'un homme qu'il avait vu si longtemps ramper dans l'antichambre du chevalier de Lorraine, et qu'il croyait combler alors d'un léger signe de tête en passant. Il n'y eut donc rien que le cardinal Dubois ne fit pour arrêter une langue si accablante à force

de soumissions. Il se mit presque à ses genoux, il le supplia de trouver bon qu'il lui apportât son portefeuille tous les jours, entrer dans tout ce qu'il y aurait de plus secret, le conduire et le rectifier par ses lumières.

Tout vain et tout borné que fût le maréchal de Villeroy, le long usage du grand monde et de la cour, et la connaissance qu'il avait de longue main du cardinal Dubois lui en avait assez appris pour ne pas compter beaucoup sur de si grandes offres, ni pour croire qu'un homme de ce caractère, qui dominait le régent, pût s'accommoder sérieusement de se mettre en brassière sous lui. D'ailleurs, les chimères du maréchal ne pouvaient s'accommoder d'entrer en part du gouvernement de M. le duc d'Orléans ; elles étaient de fronder, de faire contre, d'être le chef et le ralliement des mécontents et des frondeurs, l'idole du peuple, l'amour du parlement, surtout l'homme unique à la vigilance duquel toute la France était redevable de la vie du roi. Établi sur de si beaux principes, certain d'ailleurs de ne pouvoir être ébranlé depuis que, par deux fois, il se fut rassuré sur sa place, dont pourtant il ne m'avait pu pardonner la frayeur, on peut juger du peu de succès des bassesses du cardinal Dubois, et combien elles gonflèrent la superbe et la morgue de l'un, et augmentèrent le dépit et la rage de l'autre. Il les cacha tant qu'il put, et redoubla d'efforts auprès de M. le duc d'Orléans pour lui faire chasser le maréchal de Villeroy. C'est où ils en étaient les quinze derniers jours de juin, qui furent les premiers quinze jours de l'établissement de la cour à Versailles.

La duchesse de Ventadour, en pleine et seule possession de l'infante, avec ce nouveau degré de faveur de sa survivance à sa

petite-fille, tira habilement sur le temps, et on fut tout étonné qu'il arrivât d'Espagne une grandesse au comte de La Mothe, fils du frère aîné du maréchal de La Mothe, père de la duchesse de Ventadour, et des duchesses d'Aumont et de La Ferté. Une si heureuse fortune le consola du bâton de maréchal de France, qu'on mourait d'envie de lui donner, et, comme on l'a vu en son lieu, qu'il n'eut pas l'esprit de mériter. Il mourut en 1728, à quatre-vingt-cinq ans.

Plancy mourut au même âge, sans alliance ; le dernier des enfants de Guénégaud, secrétaire d'État, après avoir servi et fort ennuyé, le monde. Les ministres n'avaient pu encore parvenir à laisser leurs enfants revêtus de l'image et des charges des seigneurs.

Le pape, accablé enfin par les troupes impériales qui désolaient l'État ecclésiastique, donna à l'empereur l'investiture du royaume de Naples et de Sicile dont il était en possession. L'Espagne éclata, mais il n'en fut autre chose, sinon de se raccommodez après.

Le fameux Marlborough mourut à Londres, le 27 juin, à près de soixante-quatorze ans, le plus riche particulier de l'Europe, mais sans postérité masculine. Sa soeur était mère du duc de Berwick et l'avait fait comte de Marlborough et capitaine des gardes du roi Jacques II d'Angleterre. Il était de petite noblesse et fort pauvre. Il se nommait Jean Churchill, et il était devenu duc de Marlborough, pair d'Angleterre, capitaine général des armées, grand maître de l'artillerie, colonel du premier régiment des gardes, chevalier de l'ordre de la Jarretière et le plus heureux capitaine de son siècle. Sa vie, ses actions, ses fortunes sont si connues qu'on s'en taira ici. Sa victoire d'Hochstedt le fit prince de l'Empire et de Mindelheim, terre dont l'empereur lui

fit présent en même temps. Pour en perpétuer la mémoire, il avait fait bâtir en Angleterre un château superbe auquel il donna le nom de Pleintheim<sup>3</sup>, village où trente-six bataillons retranchés se rendirent à lui sans attendre d'attaque. Les honneurs de ses obsèques et leur magnificence égalèrent, à peu de chose près, celles des rois d'Angleterre. Il fut inhumé à Westminster, dans la chapelle de Henri VII; mais cet honneur n'est pas rare en Angleterre. Il y avait plus de trois ans qu'une apoplexie l'avait tellement affaibli qu'il pleurait presque sans cesse et n'était plus capable de rien.

Le grand maître de Malte, frère du cardinal Zondedari, mourut en ce même temps, fort estimé et regretté dans son ordre. Antoine Manoel lui succéda, des anciens bâtards de Portugal.

La duchesse de Bouillon (Simiane) mourut aussi à trente-neuf ans à Paris.

Et l'épouse du prince Jacques Sobieski, fils aîné du fameux roi de Pologne. Elle était soeur des électeurs de Mayence et palatin, de l'impératrice, mère des empereurs Joseph et Charles VI, des reines douairières d'Espagne et de Portugal, et mère de la reine d'Angleterre, épouse du roi Jacques III, résidant à Rome. Elle mourut sans postérité masculine, à cinquante ans, dans les terres du prince Jacques Sobieski en Silésie.

---

<sup>3</sup>Le nom est ainsi écrit dans Saint-Simon. La forme ordinairement adoptée est Bleinheim ou Blindheim.

## CHAPITRE XIV.

1722

EXTRÊME EMBARRAS DU CARDINAL DUBOIS, QUI TENTE ENCORE DE SE RAMENER LE MARÉCHAL DE VILLEROY, QU'IL NE POUVAIT PERDRE, ET Y EMPLOIE LE CARDINAL DE BISSY. - LE CARDINAL DE BISSY PERSUADE LE MARÉCHAL DE VILLEROY, QUI VEUT PRÉVENIR LE CARDINAL DUBOIS, ET VA CHEZ LUI AVEC LE CARDINAL DE BISSY, OÙ, PASSANT DES COMPLIMENTS AUX INJURES, IL FAIT LA PLUS TERRIBLE SCÈNE QUI SE PUISSE IMAGINER AU CARDINAL DUBOIS. - LE CARDINAL DUBOIS, HORS DE LUI, ARRIVE TOUT DE SUITE DANS LE CABINET DE M. LE DUC D'ORLÉANS, M'Y TROUVE SEUL, LUI CONTE DEVANT MOI LA SCÈNE QU'IL VENAIT D'ESSUYER DU MARÉCHAL DE VILLEROY, ET DÉCLARE QU'IL FAUT OPTER ENTRE L'UN OU L'AUTRE. - M. LE DUC D'ORLÉANS ME PRESSE DE DIRE MON AVIS. - J'OPINE À L'EXIL DU MARÉCHAL DE VILLEROY. - CONFÉRENCE ENTRE M.

LE DUC D'ORLÉANS, M. LE DUC ET MOI, OÙ IL EST CONVENU D'ARRÊTER ET D'EXILER LE MARÉCHAL DE VILLEROY. - M. LE DUC D'ORLÉANS M'ENVOIE CHEZ LE CARDINAL DUBOIS, AU SORTIR DE NOTRE CONFÉRENCE, EXAMINER ET CONVENIR DE LA MÉCANIQUE POUR ARRÊTER LE MARÉCHAL DE VILLEROY. - COMPAGNIE QUE JE TROUVE CHEZ LE CARDINAL DUBOIS. - LE DUC DE CHAROST, EN MUE, POUR ÊTRE DÉCLARÉ GOUVERNEUR DU ROI.

Le cardinal Dubois ne fut pas longtemps à sentir qu'il ne persuaderait pas M. le duc d'Orléans de chasser le maréchal de Villeroy. C'était un tour de force dont il avait senti tous les inconvénients toutes les fois qu'il avait été tenté de l'entreprendre, qui devenait tous les jours plus difficile et plus dangereux, auquel il avait tout à fait renoncé. Chaque jour que le cardinal différait à se faire déclarer premier ministre lui semblait une année, et toutefois il n'osait presser ce grand pas sans s'être mis à couvert des vacarmes qu'en ferait le maréchal de Villeroy, qui donneraient le signal et l'encouragement à tant d'autres, lesquels, sans cet appui, n'oseraient parler haut, et dont le groupe et les assauts que le maréchal se piquerait de donner au régent feraient courir grand risque au cardinal d'être aussitôt précipité qu'élevé à cette immense place, et par cela même fort éreinté et en situation de regretter celle où il était auparavant. L'agitation de ces pensées et la difficulté de se dépêtrer de l'embarras qui l'arrêtait, l'occupait tout entier, redoublait ses humeurs et ses caprices, le rendait de plus en plus inabordable, et jetait les affaires les plus importantes et les plus pressées dans un entier abandon. Enfin,

il se résolut de faire encore un effort vers le maréchal de Villeroy ; mais n'osant plus s'y hasarder lui-même, il imagina de s'y prendre par le cardinal de Bissy, charmé de sa conduite sur la constitution et du confessionnal du roi si récemment rendu à ses bons amis les jésuites, et, ce qui ne le touchait guère moins, en bravant le cardinal de Noailles et le refus de ses pouvoirs.

Dubois lui fit donc part de ses peines, de la dureté de la conduite du maréchal de Villeroy à son égard, de tous les devoirs où il s'était mis, de tout ce qu'il avait tenté auprès de lui pour en obtenir une paix qu'il n'avait jamais démeritée, et si nécessaire au bien des affaires et à la bienséance, qui ne l'était pas moins entre un homme à qui le roi était confié, et celui à qui le régent remettait le détail et le principal soin des affaires. Il lui représenta le grand bien qui naîtrait infailliblement du frein que sa médiation pourrait seule mettre aux saillies continuelles du maréchal de Villeroy, le disposer à vouloir bien le regarder comme un homme qui ne lui avait jamais manqué, qui n'avait cessé, dans tous les temps, de mériter l'honneur de ses bonnes grâces, qu'il n'avait rien oublié pour qu'il lui voulût permettre de lui porter son portefeuille, et de lui faire part de toutes les affaires avec la déférence la plus entière ; enfin, qu'il espérait cette bonne oeuvre de son amour pour le bien et de l'amitié du maréchal de Villeroy pour lui, qui ferait bien recevoir les réflexions qu'il lui ferait faire. L'intime et commune liaison du maréchal et du cardinal avec filme de Maintenon, les intrigues de la constitution, la haine du cardinal de Noailles, que le maréchal avait adoptée en bas courtisan, et fortifiée, depuis la régence, par celle du duc de Noailles, avait uni Villeroy et Bissy d'une manière étroite.

L'ambitieux béat saisit avidement une occasion si honnête et si décente de rendre à son confrère un service si désiré. Parvenu de si loin où en était Bissy, son étonnante fortune ne lui semblait guère que des degrés pour se porter plus haut. Il voulait faire une grande fortune à son neveu, et depuis qu'il voyait l'entrée du conseil ouverte aux cardinaux, il désirait beaucoup d'y faire le troisième. Outre l'éclat qui en résulterait pour lui, il comptait que c'était la voie la plus certaine d'avancer son neveu à tout, et que, venant à bout de tirer du pied de Dubois une si fâcheuse épine, et de le mettre en bonne intelligence avec Villeroy, par conséquent de le rapprocher du régent, il n'y avait rien qu'il ne pût se promettre de Dubois, et par lui de son maître. Il travailla donc à bon escient auprès du maréchal de Villeroy, et fit si bien qu'il le persuada et qu'il le pria d'en porter de sa part parole au cardinal Dubois. Voilà les deux cardinaux au comble de leur joie. Dubois pria Bissy de dire à Villeroy tout ce que la sienne pouvait exprimer de plus touchant, et qu'il brûlait d'impatience qu'il lui permît d'aller chez lui l'en assurer lui-même. Bissy ne tarda pas à exécuter une si agréable commission, et Villeroy, pour ne demeurer pas en reste, convint avec Bissy d'aller ensemble chez le cardinal Dubois. Le hasard fit qu'ils y allèrent un mardi matin, et que je ne me souviens plus quelle affaire me fit aller en même temps, contre mon ordinaire, parler à M. le duc d'Orléans à Versailles, de Meudon, où j'habitais.

Bissy et Villeroy trouvèrent tous les ministres étrangers, dont c'était le jour d'audience du cardinal Dubois, qui attendaient chacun la leur dans la pièce d'avant le cabinet du cardinal. De longue main, l'usage établi de ces audiences est que les ministres étrangers n'y étaient introduits [que] l'un après l'autre, suivant qu'ils étaient



arrivés dans la pièce d'attente, pour éviter toute compétence<sup>1</sup> de rang entre eux. Ainsi Bissy et Villeroy trouvèrent Dubois enfermé avec le ministre de Russie. On voulut avertir le cardinal de quelque chose d'aussi nouveau que le maréchal de Villeroy chez lui, mais il ne le voulut pas permettre, et s'assit avec Bissy sur un canapé en attendant.

L'audience finie, Dubois sortit de son cabinet pour conduire l'ambassadeur, et aussitôt avisa ce canapé si bien garni. Il ne vit plus que lui à l'instant ; il y courut, rendit mille hommages publics au maréchal, avec force plaintes d'être prévenu, lorsqu'il n'attendait que sa permission pour aller chez lui, et pria Bissy et lui de passer dans son cabinet. Tandis qu'ils y allèrent, il en fit excuse aux ambassadeurs sur ce que les fonctions et l'assiduité du maréchal de Villeroy auprès du roi ne lui permettaient pas de s'absenter pour longtemps d'auprès de sa personne ; et, avec ce compliment, les quitta et rentra dans son cabinet. D'abord, force compliments réciproques et propos du cardinal de Bissy convenables au sujet. De là protestations du cardinal Dubois et réponses du maréchal ; mais à force de réponses, il s'empêtra dans le musical de ses phrases, bientôt se piqua de franchise et de dire des vérités, puis, peu à peu, s'échauffant dans son harnais, des vérités dures et qui sentaient l'injure. Dubois, bien étonné, ne fit pas semblant de sentir la force de ces propos ; mais comme elle s'augmentait de moment à autre, Bissy, avec raison, voulut mettre le holà, interrompre, expliquer en bien les choses, persuader le maréchal quelle était son intention.

---

<sup>1</sup>Rivalité.

Mais la marée qui montait toujours tourna tout à fait la tête au maréchal, et le voilà aux injures et aux plus sanglants reproches. En vain Bissy le voulut faire taire, lui représenter de combien il s'écartait de ce qu'il lui avait promis et chargé de rapporter à Dubois, l'indécence sans exemple d'aller maltraiter un homme chez lui, où il ne venait que pour achever de consommer une réconciliation conclue. Tout ce que put dire Bissy ne fit qu'animer le maréchal, et lui faire vomir tout ce que l'insolence et le mépris peuvent suggérer de plus extravagant. Dubois, confondu et hors de lui-même, rentrait en terre sans proférer un seul mot, et Bissy, justement outré de colère, tâchait inutilement d'interrompre. Dans le feu subit qui avait saisi le maréchal, il s'était placé de façon qu'il leur avait bouché le passage pour sortir, et en disait toujours de plus belle. Las d'injures, il se mit sur les menaces et sur les dérisions, il dit à Dubois que maintenant qu'il s'était montré à découvert, ils n'étaient plus en termes de se pardonner l'un à l'autre ; qu'il voulait bien encore l'avertir que tôt ou tard il lui ferait du pis qu'il pourrait, mais qu'il voulait bien aussi, avec la même candeur, lui donner un bon conseil. « Vous êtes tout-puissant, ajouta-t-il ; tout plie devant vous, rien ne vous résiste ; qu'est-ce que les plus grands en comparaison de vous ? Croyez-moi, vous n'avez qu'une seule chose à faire, usez de tout votre pouvoir, mettez-vous en repos, et faites-moi arrêter, si vous l'osez. Qui pourra vous en empêcher ? Faites-moi arrêter, vous dis-je, vous n'avez que ce parti à prendre. » Et là-dessus, à paraphraser, à défier, à insulter en homme qui très sincèrement était persuadé qu'entre escalader les cieux et l'arrêter, il n'y avait point de différence. On peut bien s'imaginer que tant de si étonnants propos ne furent pas tenus sans

interruptions et sans vives altercations du cardinal de Bissy, mais sans en pouvoir arrêter le torrent. Enfin, outré de colère et de dépit contre le maréchal qui lui manquait si essentiellement à lui-même, il saisit le maréchal par le bras et par les épaules et l'entraîna à la porte qu'il ouvrit, et le fit sortir et sortit lui-même. Dubois, plus mort que vif, les suivit comme il put ; il se fallait garder de cette assemblée de ministres étrangers qui attendaient. Tous trois eurent beau tacher de se composer, il n'y eut aucun de ces ministres qui ne s'aperçût qu'il fallait qu'il se fût passé quelque scène violente dans le cabinet, et aussitôt Versailles fut rempli de cette nouvelle, qui fut bientôt éclaircie par les vanteries, les récits, les défis et les dérisions publiques du maréchal de Villeroy.

J'avais travaillé et causé longtemps avec M. le duc d'Orléans. Il était passé dans sa garde-robe, j'étais debout derrière son bureau, où j'arrangeais des papiers, lorsque je vis entrer le cardinal Dubois comme un tourbillon, les yeux hors de la tête, qui me voyant seul, s'écria plutôt qu'il ne demanda, où était M. le duc d'Orléans. Je lui dis qu'il était entré dans sa garde-robe, et lui demandai à qui il en avait, éperdu comme je le voyais. « Je suis perdu, je suis perdu, » dit-il, et courut à la garde-robe. Il répondit si haut et si bref que M. le duc d'Orléans, qui l'entendit, accourut presque de son côté, et le rencontrant dans la porte, [ils] revinrent vers moi, lui demandant ce que c'était. Sa réponse, entrecoupée de son bégaiement ordinaire, que la rage et la frayeur augmentait, fut en bien plus longs détails le récit que je viens de faire, après lequel le cardinal déclara au régent que c'était à son Altesse Royale à sentir où tendait le maréchal de Villeroy par un guet-apens aussi inoui

et aussi peu mérité, paraphrasa tout ce qu'il avait employé auprès de lui uniquement pour le bien des affaires et le service de M. le duc d'Orléans, et conclut qu'après une insulte de cette nature, et si faussement et traîtreusement préméditée, il fallait que M. le duc d'Orléans vit tout à l'heure ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire, et choisît entre le maréchal de Villeroy et lui, parce qu'il ne pouvait plus se mêler d'aucune affaire, ni rester à la cour en honneur et en sûreté si le maréchal de Villeroy y demeurait après ce qui venait de se passer.

Je ne puis exprimer dans quel étonnement nous demeurâmes M. le duc d'Orléans et moi. Nous ne croyions pas entendre ce que nous entendions, nous pensions rêver. M. le duc d'Orléans fit plusieurs questions, je pris aussi la liberté d'en faire pour éclaircir et constater les faits. Point de variations ni d'ambages dans les réponses du cardinal, tout furieux qu'il était. À tous moments il présentait l'option, à toute question, il proposait d'envoyer chercher le cardinal de Bissy, comme témoin de tout. On peut juger quelle fut cette seconde scène, du hasard de laquelle je me serais bien passé. Le cardinal insistant toujours sur l'option, M. le duc d'Orléans, fort embarrassé, me demanda ce que je pensais, comme, à ce qu'il me sembla, à un homme qui s'était toujours opposé au renvoi du maréchal de Villeroy. Je répondis que je me trouvais si étourdi et si ému d'une chose si étonnante, qu'il me fallait auparavant reprendre mes esprits. Le cardinal, sans s'adresser à moi, mais toujours à M. le duc d'Orléans, qu'il voyait dans l'embarras et le trouble, insista fortement qu'il fallait prendre un parti. M. le duc d'Orléans me pressant de nouveau, je lui dis enfin que jusqu'alors j'avais toujours

regardé le renvoi du maréchal de Villeroy comme une entreprise fort dangereuse par les raisons que j'en avais alléguées plusieurs fois à Son Altesse Royale ; que je la regardais encore de même pour le moins maintenant que le roi était plus avancé en âge et touchait à sa majorité ; mais que, quelque péril qu'il y eût, la scène affreuse qui venait d'arriver me persuadait qu'il y avait un bien plus grand danger à le laisser auprès du roi ; que désormais on ne pouvait se dissimuler que ce qu'il venait de faire n'était rien moins que tirer l'épée contre M. le duc d'Orléans, et ses propositions ironiques de l'arrêter que comme le sentiment d'un homme qui sentait qu'il le méritait ; qui se persuadait et qu'on ne l'oserait, et que, l'osant même, l'exécution en était impossible ; qui, sur ce principe, ne se contraignait plus, ne se connaissait plus ; qui, après avoir tramé en secret contre M. le duc d'Orléans dès le premier jour de la régence, sans cesser un moment depuis ni avoir pu être gagné par toutes les grâces, les marques de confiance, même de déférence, enfin par une chaîne non interrompue des traitements les plus distingués, levait maintenant le masque, et ne se proposait rien moins que faire publiquement autel contre autel : que c'était là mon avis, puisque Son Altesse Royale le voulait savoir sans me donner le temps d'y réfléchir avec plus de sang-froid ; mais que pour l'exécution, quelque pressée qu'elle pût être, il fallait penser mûrement à s'y prendre de manière qu'on n'en pût avoir le démenti ni dans le temps même, ni dans la suite.

Pendant que je parlais, le cardinal, les oreilles dressées et les yeux en dessous tournés sur moi, suçait toutes mes paroles, et changeait de couleur à mesure, comme un homme qui entendrait prononcer son arrêt. Mon avis exposé entier l'épanouit autant que la rage dont

il écumait le lui put permettre. M. le duc d'Orléans approuva ce que je venais de dire ; le cardinal, me jetant un coup d'oeil comme de remerciement, dit à M. le duc d'Orléans qu'enfin il était le maître de choisir ; qu'il voyait bien qu'il ne pouvait rester le maréchal de Villeroy demeurant, et que Son Altesse Royale prenant même la résolution de l'ôter, il fallait se hâter, parce que les choses ne pouvaient subsister en la situation où elles étaient. Enfin il fut conclu qu'on prendrait le reste de la journée, et il était environ midi, et la matinée suivante pour y penser, et que je me trouverais le lendemain à trois heures après midi chez M. le duc d'Orléans.

Arrivé le lendemain chez ce prince, je le trouvai avec le cardinal Dubois. M. le Duc y entra un moment après, qui était instruit de l'aventure. Le cardinal Dubois ne laissa pas de lui en faire un récit abrégé qu'il chargea un peu de commentaires et de réflexions. Il était plus à lui que la veille par le temps qu'il avait eu de se remettre et l'espérance de se voir défait dans peu du maréchal de Villeroy. J'y appris toutes les vanteries qu'il avait publiées de la prise, disait-il, qu'il avait eue avec le cardinal Dubois, et des défis et des insultes qu'il lui avait faits, avec une sécurité qui invitait à l'en démentir, et qui en rendait l'exécution de plus en plus nécessaire. Après quelques propos debout, le cardinal Dubois s'en alla. M. le duc d'Orléans se mit à son bureau, et M. le Duc et moi nous assîmes vis-à-vis de lui. Là il fut question de délibérer tout de bon sur ce qu'il y avait à faire.

M. le duc d'Orléans exposa fort nettement les raisons de part et d'autre, sans paraître trop pencher d'un côté, mais se montrant embarrassé, et par conséquent fort en balance. Il développa fort clairement toute sa conduite avec le maréchal de Villeroy et celle

du maréchal de Villeroy avec lui depuis l'instant de la mort du roi jusqu'alors, mais en peu de mots, parce qu'il parlait à deux hommes qui en étaient parfaitement instruits, à M. le Duc qui ; conjointement avec lui, avait voulu l'ôter d'auprès du roi et m'y mettre en sa place ; à moi, qui l'avais refusé deux autres fois, et cette dernière un mois durant que ces deux princes m'en avaient pressé à l'excès, comme on l'a vu ici en son temps, et qui, par mes refus et mes raisons, avais fait demeurer le maréchal de Villeroy dans sa place. Le point véritablement agité fut donc de savoir quel était le moins périlleux de l'y laisser ou de l'en ôter, ce qui ne se pouvait plus que par une sorte de violence dans la situation où il s'était si bien affermi qu'il ne doutait pas qu'il ne fût impossible de l'en arracher. Après cet exposé assez court, M. le duc d'Orléans m'ordonna de dire ce que je pensais là-dessus. Je répondis que je le lui avais déjà dit la veille ; que plus j'avais réfléchi depuis au parti qu'il y avait à prendre, plus je m'étais affermi dans l'opinion que le danger de laisser auprès du roi le maréchal de Villeroy, après ce qui venait de se passer, était sans comparaison plus grand que celui de l'en ôter, quel qu'il pût être ; que tant qu'il n'y avait eu dans la conduite du maréchal qu'une mauvaise volonté impuissante, des liaisons et des projets mal bâtis et aussitôt déconcertés qu'aperçus, la misère de se vouloir faire le singe de M. de Beaufort, l'union timide avec tous gens qui mouraient de peur, et lui qui en laissait voir plus qu'aucun, qui tremblait au moindre sérieux du récent, et qui, après des démarches échappées souvent après celles qui étaient ignorées, ne se pouvait rassurer qu'il ne vînt aux éclaircissements, aux aveux, aux excuses, aux protestations avec la frayeur et les bassesses les plus

pitoyables, j'avais cru qu'il n'y avait qu'à mépriser un homme sans tête et sans courage d'esprit, surtout depuis l'effet de la découverte des complots du duc du Maine et de Cellamare, et laisser piaffer et se panader<sup>2</sup> ce personnage de théâtre et de carrousel, dont le génie n'allait pas au delà de la fatuité, continuellement arrêté par la crainte ; mais que je changeais entièrement d'avis sur ce qui venait de se passer ; que cette scène montrait de deux choses l'une, mais qui revenaient au même point : ou un homme persuadé par le cardinal de Bissy, qui trouve son orgueil satisfait par les hommages qu'il consentait de recevoir du cardinal Dubois, et sa dignité assurée avec son repos par la part entière qui lui était offerte dans les affaires, et qui, charmé de l'avoir amené à ce point par ses hauteurs et par ses incartades, avait eu impatience de s'en mettre en possession en prévenant le cardinal Dubois et en allant chez lui avec le cardinal de Bissy, leur médiateur, sceller leur réconciliation et leur paix ; que là, dans cette intention effective, la vue du cardinal Dubois l'avait troublé ; l'arrangement de ses grands mots et son ton d'autorité l'avaient barbouillé, qu'avec l'intention de bien dire, le jugement lui avait manqué, l'air de franchise et de supériorité l'avaient emporté ; de l'un à l'autre, s'échauffant dans son harnais, il n'avait pu reculer, la tête lui avait tourné ; qu'après avoir commencé en homme sage, il avait poursuivi et fini comme un fou, et montré tout le venin de son âme et toute la superbe de sa sécurité avec toute la complaisance d'un homme ivre qui attaque les murailles et braverait une armée ;

---

<sup>2</sup>*Panader* signifie faire la roue comme un paon. La Fontaine s'en est servi dans ce sens (fable du *geai paré des plumes du paon*) : Puis parmi d'autres paons tout fier se *panada*.



ou bien c'est un homme qui, gonflé de vent, charmé de réduire à ses pieds le cardinal Dubois, se persuade être l'homme dont on [ne] peut se passer, qu'on n'a osé ôter de sa place, et qu'on l'osera d'autant moins aujourd'hui qu'il est plus ancré, plus chéri du public par la conservation de la personne du roi, qu'il a su persuader lui être uniquement due, par l'approche de la majorité, par toutes les raisons dans lesquelles un sot se mire, surtout par la persuasion que les démarches vers lui du cardinal Dubois, chargé de toutes les affaires, lui confirme l'excès de son importance ; plein, dis-je, de toutes ces idées, qu'il ne sait ni peser ni digérer, il a amusé le cardinal de Bissy, a fait semblant de se rendre à ses raisons et aux hommages dont il lui a porté parole, dans la résolution de faire à tous les deux l'affront qu'il leur a fait, d'éclater sans plus de mesure, de se déclarer le persécuteur public du ministre qui s'humilie devant lui, par conséquent l'ennemi du gouvernement et du régent qui gouverne, enivré de la beauté de cette action qui, dans son sens qu'il compte bien qui sera aussi celui du public, lui fait mépriser les hommages du dépositaire de toute la confiance de celui qui gouverne, le partage du secret et de la conduite des affaires, l'autorité qui y est attachée, les fruits personnels et pour tous ceux qu'il voudra protéger, enfin son repos à son âge, et à tant de si grands et de si doux avantages [lui fait] préférer le bien public, le sage rétablissement des affaires, le service du roi, les vues et la dernière confiance en lui du feu roi, et à un si grand et si honorable travail illustrer et consacrer les restes de sa vie avec le plus parfait désintéressement. Ainsi, de quelque façon que le maréchal de Villeroy ait été conduit à la scène qu'il vient de donner, la chose est égale et la fin la même, c'est l'épée tirée contre

le récent, et le Rubicon passé avec le plus grand éclat. Le souffrir et laisser le maréchal de Villeroy en place, c'est montrer une faiblesse et une crainte capables de lui réunir tous les mécontents et tous les gens d'espérance pour la majorité ; c'est rendre au parlement ses premières forces et ses premières usurpations ; c'est former soi-même contre soi-même un parti formidable ; c'est perdre toute autorité au dedans et toute considération au dehors ; c'est encourir le mépris et toutes ses suites, et de la France et des pays étrangers ; c'est se creuser des abîmes pour la majorité. Je me tus après ce court discours, pendant lequel M. le duc d'Orléans était fort attentif, mais avec la contenance d'un homme fort embarrassé.

Dès que j'eus fini, il demanda à M. le Duc ce qu'il pensait. M. le Duc dit qu'il pensait comme moi, et que, si le maréchal de Villeroy demeurait dans sa place, il n'y avait qu'à mettre la clef sous la porte, ce fut son expression. Il reprit ensuite quelques-unes des principales raisons que j'avais alléguées, et les appuya, puis conclut qu'il n'y avait pas un moment à perdre. M. le duc d'Orléans résuma quelque chose de ce qui avait été dit, et convint de la nécessité de se défaire du maréchal de Villeroy. M. le Duc insista encore sur s'en défaire incessamment. Alors on se mit à voir comment s'y prendre.

M. le duc d'Orléans me demanda mon avis là-dessus. Je dis qu'il y avait deux choses à traiter : le prétexte et l'exécution. Qu'il fallait un prétexte tel qu'il pût sauter aux yeux de tout ce qui était impartial, et qui ne pût être défendu par les amis mêmes du maréchal de Villeroy ; surtout se bien garder de donner lieu de croire que la disgrâce du maréchal fût le fruit et le salaire de l'insulte qu'il venait de faire au cardinal Dubois ; que, quelque énorme qu'elle fût en elle-

même à un cardinal, à un ministre en possession de toute la confiance et de toutes les affaires, le public qui l'enviait et qui ne l'aimait pas se souvenait trop d'où il était parti, trouverait la victime trop illustre ; que le châtement ferait oublier l'injure, et qu'on verrait s'élever un cri public ; qu'aux partis violents, quoique nécessaires, il fallait toujours mettre de son côté et la raison et les apparences mêmes, que je n'étais donc pas d'avis d'exécuter si brusquement ni si près de l'insulte le châtement qu'elle méritait ; mais que M. le duc d'Orléans avait heureusement en main le plus beau prétexte du monde, un prétexte qui était connu de tout le haut et le bas intérieur du roi, un prétexte entièrement sans réplique. Je priai M. le duc d'Orléans de se souvenir qu'il m'avait dit plusieurs fois, et depuis peu encore, qu'il n'avait jamais pu parvenir jusqu'à présent, non seulement de parler au roi tête à tête, mais de lui parler à l'oreille devant tout ce qui était dans son cabinet ; que le maréchal de Villeroy, lorsqu'il l'avait voulu essayer, venait devant tout le monde fourrer sa tête entre celle du roi et la sienne, et après, sous prétexte d'excuse, lui avait déclaré que la place qu'il avait auprès du roi ne lui permettait pas de souffrir que qui que ce pût être, non pas même Son Altesse Royale, dit rien au roi tout bas, et qu'il devait entendre tout ce qu'on lui voulait dire, encore moins souffrir personne ni Son Altesse Royale être seule dans un cabinet avec le roi. Que c'était à l'égard d'un régent, petit-fils de France et le plus proche parent que le roi eût, une insolence à révolter tout le monde et qui sauterait aux yeux ; que le roi approchant de sa majorité, gagnait un âge où il était temps et où le bien de l'État et celui du roi demandait que le régent l'instruisit de bien des choses qui ne se pouvaient dire que sans témoins, sans en excepter le maréchal de Villeroy ni per-

sonne ; que se targuer de la place de gouverneur et de chargé de la personne du roi pour empêcher le régent de parler seul au roi dans un cabinet, c'était porter l'audace jusqu'à jeter des soupçons les plus fous et les plus injurieux, et que la porter jusqu'à ne vouloir pas souffrir que le régent parlât bas au roi, même au milieu de tout ce qui était dans son cabinet, sans venir fourrer son oreille entre eux deux, était la dernière et la plus inutile insolence que qui que ce soit ne pouvait excuser ; que je croyais donc que c'était là un prétexte si naturel dont il fallait se servir, et le piège que, entre-ci et fort peu de jours, il fallait tendre au maréchal de Villeroy, qui s'y prendrait sans doute de ce pinacle de sûreté et d'importance où il croyait être, puisqu'il avait soutenu ce procédé jusqu'à présent ; que le piège tendu et succédant, il fallait que M. le duc d'Orléans s'offensât sur-le-champ du refus, et que, le respect du roi présent ménagé, il parlât au maréchal un langage nouveau qui, sans rien de fort, lui fit sentir que, sous l'autorité et le nom du roi, il était le maître du royaume ; que cela suffirait pour un juste préparatif au public, que l'ivresse du maréchal ne comprendrait pas, ni bien d'autres, qu'après l'exécution, accoutumé qu'on était aux tolérances de Son Altesse Royale ; mais que ce piège ne devait être tendu que lorsque tout serait résolu, rangé et tout prêt [pour] l'exécution la plus prompte, sans laisser entre-deux tout le moins d'intervalle qu'il serait possible. Quand j'eus cessé de parler : « Vous me le volez, me dit M. le duc d'Orléans ; j'allais le proposer si vous ne l'eussiez pas dit. Que vous en semble, monsieur ? » regardant M. le Duc. Ce prince approuva fort la proposition que je venais de faire, la loua dans toutes ses parties en peu de mots, et ajouta qu'il ne voyait rien de mieux à faire que d'exécuter ce plan très ponctuelle-

ment.

Il fut convenu ensuite qu'il n'y avait d'autre moyen que d'arrêter le maréchal, de l'envoyer tout de suite et tout droit à Villeroy, d'où on verrait, après l'y avoir laissé se reposer un jour ou deux à cause de son âge, mais bien veillé, si de là on l'enverrait à Lyon ou ailleurs. Je dis après qu'il ne fallait pas oublier d'avoir un gouverneur tout prêt pour le mettre en sa place ; par conséquent songer dès à présent au choix, et se souvenir plus que jamais d'éviter également un sujet peu sûr, et tout serviteur particulièrement attaché à M. le duc d'Orléans, qui était la raison qu'ils savaient l'un et l'autre qui m'avait fait si opiniâtement refuser cette importante place plus d'une fois. Là-dessus M. le duc d'Orléans me dit que toute l'affaire était bien discutée et résolue ; qu'il s'en fallait tenir là parce qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre ; qu'à l'égard de la mécanique à résoudre pour arrêter le maréchal de Villeroy, il me priait d'aller chez le cardinal Dubois, où je trouverais qu'on m'attendait pour en raisonner et la résoudre. Je me levai donc et laissai M. le duc d'Orléans seul avec M. le Duc, et m'en allai chez le cardinal Dubois, duquel je n'avais pas ouï parler, ni d'aucun de ses émissaires, depuis son aventure, excepté le peu que je l'avais vu en présence de M. le duc d'Orléans. Mais ce que ce prince me dit en m'envoyant chez lui me fit nettement sentir que l'arrêt du maréchal de Villeroy était résolu entre le régent et son ministre avant la conférence que je viens de raconter, et qu'elle n'avait été tenue sans autres que les deux princes et moi, pour y laisser un air de liberté par l'absence du cardinal Dubois, et comme je m'étais ouvert la veille entre le régent et le cardinal, lorsqu'il arriva furieux de la scène qu'il venait d'essuyer, pour me donner lieu de parler devant M.

le Duc, et de l'entraîner dans mon avis de se défaire du maréchal de Villeroy.

J'allai donc tout de suite chez le cardinal Dubois, et ma surprise fut extrême de la compagnie que je trouvai avec lui, devant laquelle il me dit d'abordée qu'elle était du secret, et que je pouvais parler devant elle. Cette compagnie était le maréchal de Berwick, arrivé depuis peu de jours de Guyenne, qui, non plus que moi, ne rentra pas au conseil de régence ; le cardinal et le prince de Rohan, Le Blanc et Belle-Ile, assis en rond tout près et devant le canapé adossé à la muraille, où étoient assis les deux cardinaux, et sur lequel je me mis auprès du cardinal de Rohan. Le Blanc me parut une partie nécessaire pour l'arrangement et les ordres de cette mécanique. Il était plein d'inventions et de ressources, dans tout l'intérieur des opérations secrètes du régent depuis longtemps, et sur le pied de secrétaire renforcé du cardinal Dubois, avec caractère, par sa charge de signer en commandement. Pour Belle-Ile, encore qu'à l'appui de celui-ci il se fût introduit en tiers tous les soirs avec lui chez le cardinal Dubois, où il se rendait compte, se résumaient et se résolvaient bien des choses, il approchait si peu le régent, qui même ne l'aimait pas, que je le trouvais là fort déplacé. À l'égard du maréchal de Berwick, qui, du temps du feu roi, avait toujours été sur le pied de protégé du maréchal de Villeroy, lequel, en courtisan qui savait le goût de son maître pour toutes sortes de grands bâtards par leur homogénéité avec les siens, avait eu grande part à la rapide élévation de celui-ci à la guerre, je fus extrêmement étonné de le voir admis en ce conciliabule, et de l'y entendre opiner aussi librement et aussi fortement qu'il fit, ayant toujours fait profession jusqu'alors de cultiver le maréchal de Villeroy

et d'amitié particulière avec lui. Pour les deux frères Rohan, que le cardinal Dubois ménageait avec une distinction singulière, et qu'il avait admis là pour la leur témoigner d'une façon si marquée, je ne vis jamais une joie plus scandaleuse, ni une plus âcre amertume que celle qu'ils ne se mirent pas en peine même de voiler. On vit en plein éclater toute la haine conçue de la rupture du mariage de leur fille boiteuse avec le duc de Retz, sur des conditions méprisantes qu'ils ne proposèrent que quand ils crurent qu'il n'y avait plus à s'en dédire, et dont le maréchal de Villeroy, justement indigné, ne voulut jamais passer malgré les charmes et les larmes de la duchesse de Ventadour, comme je l'ai raconté en son temps, et le dépit que conçurent les Rohan de voir incontinent après le duc de Retz épouser la fille aînée du duc de Luxembourg, à conditions convenables, tandis qu'ils se trouvèrent trop heureux de donner leur fille au duc Mazarin, d'une naissance et d'un personnel peu agréables, sans charge ni autres réparations.

Je ne ferai point ici un détail superflu de tout ce qui fut discuté dans cette petite assemblée. On y résolut ce qu'on va voir, qui fut très bien exécuté. Seulement dirai-je que, dès que je fus assis et que le cardinal Dubois m'eût déclaré que tout ce qui se trouvait en ce petit conventicule était du secret et que je pouvais y parler sans réserve, il me dit qu'on m'y attendait avec impatience pour apprendre ce que M. le duc d'Orléans avait résolu, comme s'il l'eût ignoré, et que cette assemblée, pour délibérer de la mécanique de l'exécution, n'eût pas décelé la connaissance certaine qu'il avait de la résolution prise par M. le duc d'Orléans. Je l'exposai donc en peu de mots ; après quoi on vint à la manière, à la forme, aux expédients de l'exécution, aux remèdes des

obstacles et des inconvénients du moment et de ses suites.

Ces discussions furent assez longues, auxquelles je pris assez peu de part. Le fort en roula sur le cardinal Dubois et sur Le Blanc. Belle-Ile, extrêmement bien avec les Rohan, et d'autre part avec le maréchal de Berwick, se comporta avec sagesse. Le bon maréchal ne se montra pas si mesuré. Je pense qu'il se trouvait fatigué des grands airs d'ancien maître et d'ancien protecteur que le maréchal de Villeroy déployait sur lui, et des emphases d'autorité et de toute supériorité dont il l'accablait, et dont il était bien aise de se voir délivré. Je convins avec Le Blanc que, dans l'instant que l'exécution serait faite, il m'en avvertirait par envoyer simplement à Meudon savoir de mes nouvelles, sans rien de plus, et qu'à ce compliment inutile je reconnaîtrais le signal que le maréchal était paqueté.

Je m'en retournai donc à Meudon sur le soir, où plusieurs personnes des amies de M<sup>me</sup> de Saint-Simon et des miens couchaient souvent, et où la mode s'était mise à Versailles et à Paris de venir dîner ou souper, de manière que la compagnie y était toujours fort nombreuse. On n'y parlait que de cette scène du maréchal de Villeroy, qui était universellement blâmée, mais sans aller plus loin, et sans que, pendant les dix jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'enlèvement du maréchal de Villeroy, il fût entré dans la tête de personne qu'il pût lui en arriver pis que le blâme général d'un emportement si démesuré, tant on était accoutumé à l'impunité de ses incartades et à la faiblesse de M. le duc d'Orléans. J'étais ravi cependant de voir une sécurité si générale, qui augmentait celle du maréchal de Villeroy, rendrait plus facile l'exécution de ce qu'on lui préparait, et qui ne cessait de le mériter de plus en plus par l'indécence et l'affectation de ses discours,



et l'audace de ses continuels défis. Trois ou quatre jours après j'allai à Versailles voir M. le duc d'Orléans. Il me dit que faute de mieux, et sur ce que je lui avais dit plus d'une fois du duc de Charost, il s'était résolu à lui donner la place de gouverneur du roi ; qu'il l'avait vu secrètement ; qu'il avait accepté de fort bonne grâce, et qu'il l'allait tenir en mue, claquemuré dans son appartement de lui Charost, à Versailles, sans en sortir ni se montrer à qui que ce fût, pour l'avoir tout prêt sous sa main à le mener au roi, et l'installer dans le moment qu'il en serait temps. Il repassa avec moi toute la mécanique concertée, et je m'en revins à Meudon, résolu de n'en bouger qu'après l'exécution qui s'approchait, et sur laquelle il n'y avait plus de nouvelles mesures à prendre.

## CHAPITRE XV.

1722

PIÈGE TENDU AU MARÉCHAL DE VILLEROY, QUI Y DONNE EN PLEIN. - LE MARÉCHAL DE VILLEROY ARRÊTÉ ET CONDUIT TOUT DE SUITE À VILLEROY. - LE ROI FORT AFFLIÉ. - FUITE INCONNUE DE L'ÉVÊQUE DE FRÉJUS, DÉCOUVERT À BÂVILLE, MANDÉ ET DE RETOUR AUSSITÔT. - FUREURS DU MARÉCHAL DE VILLEROY. - LE ROI UN PEU APAISÉ PAR LE RETOUR SI PROCHAIN DE L'ÉVÊQUE DE FRÉJUS. - MESURES À PRENDRE AVEC CET ÉVÊQUE, ET PRISES EN EFFET. - LE DUC DE CHAROST DÉCLARÉ GOUVERNEUR. - DÉSESPOIR DU MARÉCHAL DE VILLEROY. - IL DÉVOILE LA CAUSE DE LA FUITE DE FRÉJUS, DONT CET ÉVÊQUE SE TIRE FORT MAL. - SA JOIE ET SES ESPÉRANCES FONDÉES SUR L'ÉLOIGNEMENT DU MARÉCHAL. - MARÉCHAL DE VILLEROY EXILÉ À LYON, MAIS AVEC SES FONCTIONS DE GOUVERNEUR DE LA VILLE ET DE LA PROVINCE. - CRAYON LÉGER DE CE MARÉCHAL.

- LE ROI TOUT CONSOLÉ DU MARÉCHAL DE VILLEROY. - ART ET AMBITION DE LA CONDUITE DE FRÉJUS. - CONFIRMATION ET PREMIÈRE COMMUNION DU ROI. - CARDINAL DUBOIS, SANS PLUS D'OBSTACLE, TOUT OCCUPÉ DE SE FAIRE BRUSQUEMENT DÉCLARER PREMIER MINISTRE, EMPLOIE BELLE-ÎLE POUR M'EN PARLER. - CONVERSATION SINGULIÈRE ENTRE M. LE DUC D'ORLÉANS ET MOI SUR FAIRE UN PREMIER MINISTRE, DONT JE NE SUIS POINT D'AVIS. - ENNUI DU RÉGENT LE PORTE À FAIRE UN PREMIER MINISTRE ; À QUOI JE M'OPPOSE. - COMPARAISON DU FEU PRINCE DE CONTI, GENDRE DU DERNIER M. LE PRINCE. - AVEU SINCÈRE DE M. LE DUC D'ORLÉANS. - CONSIDÉRATIONS FUTURES. - CARDINAL DUBOIS BIEN CONNU DE SON MAÎTRE. - FAIBLESSE INCROYABLE DU RÉGENT. - BELLE-ÎLE RESTÉ EN EMBUSCADE. - RÉPONSE QUE JE LUI FAIS.

Le dimanche 12 août, M. le duc d'Orléans alla sur la fin de l'après-dînée travailler avec le roi, comme il avait accoutumé de faire plusieurs jours marqués de chaque semaine, et, comme c'était l'été, au retour de sa promenade, qui était toujours de bonne heure. Ce travail était de montrer au roi la distribution d'emplois vacants, de bénéfices, de certaines magistratures, d'intendances, de récompenses de toute nature, et de lui expliquer en peu de mots les raisons des choix et des préférences, quelquefois des distributions de finances ; enfin les premières nouvelles étrangères, quand il y en avait à sa portée, avant qu'elles devinssent publiques. À la fin de ce travail, où le maréchal de Villeroy assistait toujours, et où quelquefois M. de Fréjus se hasardait de rester, M. le duc d'Orléans supplia le roi de

vouloir bien passer dans un petit arrière-cabinet, où il avait un mot à lui dire tête à tête. Le maréchal de Villeroy s'y opposa à l'instant. NI. le duc d'Orléans, qui lui tendait le piège, l'y vit donner en plein avec satisfaction. Il lui représenta avec politesse que le roi entrait dans un âge si voisin de celui où il gouvernerait par lui-même, qu'il était temps que celui qui, en attendant, était le dépositaire de toute son autorité, lui rendit compte des choses qu'il pouvait maintenant entendre, et qui ne pouvaient être expliquées qu'à lui seul quelque confiance que méritât quelque tiers que ce pût être, et qu'il le pria de cesser de mettre obstacle à une chose si nécessaire et si importante, que lui régent avait peut-être à se reprocher de n'avoir pas commencée plus tôt, uniquement par complaisance pour lui. Le maréchal s'échauffant et secouant sa perruque, répondit qu'il savait le respect qu'il lui devait, et pour le moins autant ce qu'il devait au roi et à sa place, qui le chargeait de sa personne et l'en rendait responsable, et protesta qu'il ne souffrirait pas que Son Altesse Royale parlât au roi en particulier, parce qu'il devait savoir tout ce qui lui était dit, beaucoup moins tête à tête dans un cabinet, hors de sa vue, parce que son devoir était de ne le perdre pas de vue un seul moment, et dans tous de répondre de sa personne. Sur ce propos, M. le duc d'Orléans le regarda fixement, et lui dit avec un ton de maître qu'il se méprenait et s'oubliait ; qu'il devait songer à qui il parlait et à la force de ses paroles, qu'il voulait bien croire qu'il n'entendait pas ; que le respect de la présence du roi l'empêchait de lui répondre comme il le méritait et de pousser plus loin cette conversation. Et tout de suite fit au roi une profonde révérence et s'en alla.

Le maréchal, fort en colère, le conduisit quelques pas, marmot-

tant et gesticulant sans que M. le duc d'Orléans fît semblant de le voir et de l'entendre, laissant le roi étonné et le Fréjus riant tout bas dans ses barbes. Le hameçon si bien pris, on se douta que ce maréchal, tout audacieux qu'il était, mais toutefois bas et timide courtisan, sentirait toute la différence de braver et de bavarder, d'insulter le cardinal Dubois, odieux à tout le monde et sentant encore la vile coque dont il sortait, d'avec celle d'avoir une telle prise, et en présence du roi, avec M. le duc d'Orléans, et de prétendre anéantir les droits et l'autorité du régent du royaume par les prétendus droits et autorité de sa place de gouverneur du roi, et par ses termes de répondre de sa personne, les appuyer ouvertement sur ce qu'il y a de plus injurieux. On n'y fut pas trompé. Moins de deux heures après, on sut que le maréchal, se vantant de ce qu'il venait de faire, avait ajouté qu'il s'estimerait bien malheureux que M. le duc d'Orléans pût croire qu'il eût voulu lui manquer, quand il n'avait songé qu'à remplir son plus précieux devoir, et qu'il irait chez lui dès le lendemain matin, pour en avoir un éclaircissement avec lui, dont il se flattait bien que ce prince demeurerait content.

À tout hasard on avait pris toutes les mesures nécessaires dès que le jour fut arrêté pour tendre le piège au maréchal. On n'eut donc qu'à leur donner leur dernière forme, dès qu'on sut, dès le soir même, que le maréchal viendrait s'enfermer. Au delà de la chambre à coucher de M. le duc d'Orléans était un grand et beau cabinet, à quatre grandes fenêtres sur le jardin, et de plain-pied, à deux marches près, deux en face en entrant, deux sur le côté, vis-à-vis de la cheminée, et toutes ces fenêtres s'ouvraient en portes, depuis le haut jusqu'au parquet. Ce cabinet faisait le coin, où les gens de la

cour attendaient, et en retour était un cabinet joignant, où M. le duc d'Orléans travaillait et faisait entrer les gens les plus distingués ou favorisés qui avaient à lui parler. Le mot était donné. Artagnan, capitaine des mousquetaires gris, était dans cette pièce, qui savait ce qui s'allait exécuter, avec force officiers sûrs de sa compagnie, qu'il avait fait venir, et d'anciens mousquetaires pour s'en servir au besoin, qui voyaient bien à ce préparatif qu'il s'agissait de quelque chose, mais sans se douter de ce que ce serait. Il y avait aussi des cheveu-légers répandus en dehors le long des fenêtres, et dans la même ignorance, et beaucoup d'officiers principaux et autres de M. le duc d'Orléans, tant dans sa chambre à coucher que dans ce grand cabinet.

Tout cela bien ordonné, arriva sur le midi le maréchal de Villeroi avec son fracas accoutumé, mais seul, sa chaise et ses gens restés au loin, hors la salle des gardes. Il entre en comédien, s'arrête, regarde, fait quelques pas. Sous prétexte de civilité, on s'attroupe auprès de lui, on l'environne. Il demande d'un ton d'autorité ce que fait M. le duc d'Orléans. On lui répond qu'il est enfermé et qu'il travaille. Le maréchal élève le ton, dit qu'il faut pourtant qu'il le voie, qu'il va entrer, et dans cet instant qu'il s'avance, La Fare, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, se présente vis-à-vis de lui, l'arrête et lui demande son épée. Le maréchal entre en furie et toute l'assistance en émoi. En ce même instant, Le Blanc se présente. Sa chaise à porteurs, qu'on avait tenue cachée, se plante devant le maréchal. Il s'écrie, il est mal sur ses jambes, il est jeté dans la chaise qu'on ferme sur lui, et emporté dans le même clin d'oeil par une des fenêtres latérales dans le jardin, La Fare et Artagnan chacun d'un côté de la chaise, les cheveu-

légers et mousquetaires après, qui ne virent que par l'effet de quoi il s'agissait. La marche se presse, descend l'escalier de l'orangerie du côté des bosquets, trouve la grande grille ouverte et un carrosse à six chevaux devant. On y pose la chaise le maréchal a beau tempêter, on le jette dans le carrosse. Artagnan y monte à côté de lui, un officier des mousquetaires sur le devant, et du Libois, un des gentilshommes ordinaires dû roi, à côté de l'officier ; vingt mousquetaires, avec des officiers à cheval, autour du carrosse, et touche, cocher.

Ce côté du jardin, qui est sous les fenêtres de l'appartement de la reine, occupé par l'infante, ne fut vu de personne à ce soleil de midi, et, quoique ce nombre de gens qui se trouvèrent dans l'appartement de M. le duc d'Orléans se dispersassent bientôt, il est étonnant qu'une affaire de cette nature demeurât ignorée plus de deux heures dans le château de Versailles. Les domestiques du maréchal de Villeroy, à qui personne n'avait osé rien dire en sortant, je ne sais par quel hasard, attendirent toujours avec sa chaise près de la salle des gardes ; et ceux qui étaient chez lui, dans les derrières des cabinets du roi, ne l'apprirent qu'après que M. le duc d'Orléans eut vu le roi, et qu'il leur manda que le maréchal était allé à Villeroy, où ils pouvaient lui aller porter ce qui lui était nécessaire. Je reçus à Meudon le message convenu. J'allais me mettre à table, et ce ne fut que vers le souper qu'il vint des gens de Versailles qui nous apprirent à tous la nouvelle qui y faisait grand bruit, mais un bruit fort contenu que la qualité de l'exécution rendait fort mesuré par la surprise et la frayeur qu'elle avait répandues.

Ce ne fut pas, après, un petit embarras que celui de M. le duc d'Orléans pour en porter la nouvelle au roi, dès qu'elle fut répandue.

Il entra dans le cabinet du roi, d'où il fit sortir tous les courtisans qui s'y trouvèrent, et n'y laissa que les gens dont les charges leur donnaient cette entrée, et il ne s'en trouva presque point. Au premier mot le roi rougit ; ses yeux se mouillèrent : il se mit le visage contre le dos d'un fauteuil, sans dire une parole, ne voulut ni sortir ni jouer. À peine mangea-t-il quelques bouchées à souper, pleura et ne dormit point de toute la nuit. La matinée et le dîner du lendemain 14 ne se passèrent guère mieux. Ce même jour 14, comme je sortais de dîner à Meudon avec beaucoup de monde, le valet de chambre qui me servait me dit qu'il y avait là un courrier du cardinal Dubois, avec une lettre, qu'il n'avait pas cru me devoir amener à table devant toute cette compagnie. J'ouvris la lettre. Le cardinal me conjurait de l'aller trouver à l'instant droit à la surintendance à Versailles, d'amener avec moi un homme sûr en état de courir la poste pour le dépêcher à la Trappe aussitôt qu'il m'aurait parlé, et de ne me point casser la tête à deviner ce que ce pouvait être, parce qu'il me serait impossible de le deviner, et qu'il m'attendait avec la dernière impatience pour me le dire. Je demandai mon carrosse aussitôt, que je trouvai bien lent à venir des écuries, qui sont fort éloignées du château neuf que j'occupais.

Ce courrier à mener au cardinal pour le dépêcher à la Trappe me tournait la tête : je ne pouvais imaginer ce qui pouvait y être arrivé, qui occupât si vivement le cardinal dans des moments si voisins de celui de l'enlèvement du maréchal de Villeroy. La constitution, ou quelque fugitif important et inconnu découvert à la Trappe, et mille autres pensées m'agitèrent jusqu'à Versailles. Arrivant à la surintendance, je vis par-dessus la porte le cardinal Dubois à la fenêtre, qui m'attendait, et qui me fit de grands signes, et que je trouvai au-devant



de moi au bas du degré, comme je l'allais monter. Sa première parole fut de me demander si j'avais amené un homme qui pût aller en poste à la Trappe. Je lui montrai ce même valet de chambre qui en connaissait tous les êtres pour y avoir été fort souvent avec moi, et qui était connu de lui de tout temps, parce que de tout temps il venait chez moi, et que, petit abbé Dubois alors, il l'entretenait souvent en m'attendant. Il me conta, en montant le degré, les pleurs du roi, qui venaient bien d'augmenter par l'absence de M. de Fréjus, qui avait disparu, qui n'avait point couché à Versailles, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu, sinon qu'il n'était ni à Villeroy ni sur le chemin, parce qu'ils venaient d'en avoir des nouvelles ; que cette disparition mettait le roi au désespoir, et eux dans le plus cruel embarras du monde ; qu'ils ne savaient que penser de cette subite retraite, sinon peut-être qu'il était allé se cacher à la Trappe, où il fallait envoyer voir s'il y était, et tout de suite me conduisit chez M. le duc d'Orléans. Nous le trouvâmes seul, fort en peine, se promenant dans son cabinet, qui me dit aussitôt qu'il ne savait que devenir ni que faire du roi, qui criait après M. de Fréjus, et ne voulait entendre à rien, et de là crier contre une si étrange fuite.

Peu de moments après arrivèrent le prince et le cardinal de Rohan, à qui l'arrêt du maréchal de Villeroy avait ouvert toutes les portes ; ils étaient suivis de Pezé. Son attachement et sa parenté de M<sup>me</sup> de Ventadour, qui l'avait fort familiarisé avec les deux frères, n'empêchait pas qu'il ne fût fort aise de se voir délivré du maréchal de Villeroy, mais qui étant lié à Fréjus, étant outré de cette escapade. Après plus de jérémiades que de résolutions, Dubois me pressa d'aller écrire à la Trappe. Tout était en désarroi chez M. le duc

d'Orléans ; ils parlaient tous dans ce cabinet ; impossible à tout ce bruit d'écrire sur son bureau, comme il m'arrivait souvent quand j'étais seul avec lui. Mon appartement était dans l'aile neuve, et peut-être fermé, car on ne m'attendait pas ce jour-là. J'eus plus tôt fait de monter chez Pezé, dont la chambre était proche ; au-dessus de l'appartement [de la] reine, et je m'y mis à écrire. Ma lettre était achevée, et Pezé, qui m'y avait conduit et qui était redescendu aussitôt, remonta et me cria : « Il est trouvé, il est trouvé ; votre lettre est inutile, revenez-vous-en chez M. le duc d'Orléans. » Puis me conta que tout à l'heure un homme à M. le duc d'Orléans, qui savait que Fréjus était ami des Lamoignon, avait rencontré Courson dans la grande cour, qui sortait du conseil des parties, à qui il avait demandé s'il ne savait point ce qu'était devenu Fréjus ; que Courson lui avait dit qu'il ne savait pas de quoi on était si en peine ; que Fréjus était allé la veille coucher à Bâville, où était le président Lamoignon ; sur quoi cet homme de M. le duc d'Orléans lui avait amené Courson pour le lui dire lui-même.

Nous arrivâmes Pezé et moi chez M. le duc d'Orléans, d'où Courson venait de sortir. La sérénité y était revenue ; Fréjus fut bien brocardé, et le cardinal et le prince de Rohan ne s'y ménagèrent pas. Après un peu d'épanouissement, le cardinal Dubois avisa M. le duc d'Orléans d'aller porter au roi cette bonne nouvelle, et de lui dire qu'il allait dépêcher à Bâville pour faire revenir son précepteur. M. le duc d'Orléans monta chez le roi et me dit qu'il allait redescendre ; les deux frères s'en allèrent de leur côté avec Pezé, et je demeurai à attendre M. le duc d'Orléans avec le cardinal Dubois. Après avoir un peu raisonné sur cette fugue de Fréjus, il me conta qu'ils avaient des nou-

velles de Villeroy ; que le maréchal n'avait cessé de crier à l'attentat commis sur sa personne, à l'audace du régent, à l'insolence de lui Dubois, ni de chanter pouille tout le chemin à Artagnan de se prêter à une violence si criminelle ; puis à invoquer les mânes du feu roi, à exalter sa confiance en lui, l'importance de la place pour laquelle il l'avait préféré à tout le monde ; le soulèvement qu'une entreprise si hardie, et qui passait si fort le pouvoir du régent, allait causer dans Paris et dans tout le royaume, et le bruit qu'elle allait faire dans tous les pays étrangers ; les choix du feu roi, pour ce qu'il laissait de plus précieux à conserver et à former, chassés, d'abord le duc du Maine, lui ensuite ; déplorations du sort du roi, de celui de tout le royaume ; puis des élans, puis des invectives, puis des applaudissements de ses services, de sa fidélité, de sa fermeté, de son invariable attachement à son devoir ; après, des railleries piquantes à du Libois, gardien né de tous les personnages qu'on arrêtait, sur ce qu'il avait été mis auprès de Cellamare, auparavant de l'ambassadeur de Savoie. Enfin ce fut un homme si étonné, si troublé, si plein de dépit et de rage, qu'il était hors de soi et ne se posséda pas un moment. Le duc de Villeroy, le maréchal de Tallard, Biron, furent à peu près ceux qui eurent la permission d'aller à Villeroy, presque aucun autre ne la demanda. Mais ce ne fut que le lendemain.

M. le duc d'Orléans revint de chez le roi, qui nous dit que la nouvelle qu'il lui avait portée l'avait fort apaisé : sur quoi nous conclûmes qu'il fallait faire en sorte que Fréjus revînt dans la matinée du lendemain ; que M. le duc d'Orléans le reçût à merveilles, prît tout pour bon ; l'amadouât, lui fît entendre que ce n'était que pour le ménager et lui ôter tout embarras s'il ne lui avait pas confié le secret

de l'arrêt du maréchal de Villeroy ; lui en expliquer la nécessité avec d'autant plus de liberté que Fréjus haïssait le maréchal, ses hauteurs, ses jalousies, ses caprices, et dans son âme serait ravi de son éloignement et de posséder le roi tout à son aise ; le prier de faire entendre au roi les raisons de cette nécessité ; communiquer à Fréjus le choix du duc de Charost ; lui en promettre tout le concert et les égards qu'il en pouvait désirer ; lui demander de le conseiller et le conduire ; enfin prendre le temps de la joie du roi du retour de Fréjus pour lui apprendre le choix du nouveau gouverneur, et le lui présenter. Tout cela fut convenu et très bien exécuté le lendemain.

Quand le maréchal le sut à Villeroy, il s'emporta d'une étrange manière contre Charost, dont il parla avec le dernier mépris d'avoir accepté sa place, mais surtout contre Fréjus, qu'il n'appelait plus que traître et scélérat. Après les premiers [moments], qui ne lui permirent que des transports et des fureurs d'autant plus violentes que la tranquillité qu'il apercevait partout le détrompait malgré lui de la certitude où son orgueil l'avait jeté que le parlement, que les halles, que Paris se soulèverait si on osait toucher à un personnage aussi important et aussi aimé qu'il se figurait l'être, après l'avoir été à ses dépens, qu'on n'aurait jamais l'assurance ni les moyens de l'arrêter. Ces vérités, qu'il ne pouvait plus se dissimuler, succédant si fort tout à coup aux chimères qui faisaient toute sa nourriture et sa vie, le nettoient au désespoir et hors de lui-même. Il s'en prenait au régent, à son ministre, à ceux qu'ils avaient employés pour l'arrêter, à ceux qui avaient manqué à le défendre, à tout ce qui ne se révoltait pas pour le faire revenir et faire tête au régent ; à Charost, qui avait osé lui succéder ; surtout à Fréjus, qui l'avait trompé, et qui le trahissait

d'une manière si indigne. Fréjus était celui contre lequel il était le plus irrité. Ses reproches d'ingratitude et de trahison pleuvaient sur lui sans cesse ; tout ce qu'il avait tenté près du feu roi pour lui ; comme il l'avait protégé, assisté, loué, nourri ; que sans lui il n'eût jamais été précepteur du roi ; et tout cela était exactement vrai. Mais la trahison qu'il rebattait à tous moments, il l'expliqua enfin : il dit que Fréjus et lui s'étaient promis l'un à l'autre, dès les premiers jours de la régence, une indissoluble union, et que, si par des troubles et des événements qui ne se pouvaient prévoir et qui n'étaient que trop communs dans le cours des régences, on entreprenait d'ôter l'un d'eux d'auprès du roi sans que l'autre le pût empêcher, et sans lui toucher, cet autre se retirerait sur-le-champ et ne reprendrait jamais sa place que celle de l'autre ne lui fût rendue, et en même temps. Et là-dessus, nouveaux cris de la perfidie que ce misérable, car les termes les plus odieux lui étaient les plus familiers, prétendait sottement couvrir d'un voile de gaze en se déroband pour aller à Bâville se faire chercher et revenir aussitôt, dans la frayeur de perdre sa place par la moindre résistance et le moindre délai, et prétendait s'acquitter ainsi de sa parole et de l'engagement réciproque que tous deux avaient pris ensemble ; et de là retournait aux injures et aux fureurs contre ce serpent, disait-il, qu'il avait réchauffé et nourri tant d'années dans son sein.

Ce récit revint promptement de Villeroy à Versailles avec les transports, les injures, les fureurs, non seulement par ceux que le régent y tenait pour le garder honnêtement, et pour rendre un compte exact de tout ce qu'il disait et faisait jour par jour, mais par tout le domestique, tant des siens que de ceux qui furent à Villeroy, qui allaient et

venaient, et devant qui il affectait de se répandre de plus belle, soit à table, soit passant par ses antichambres, ou faisant quelques tours dans ses jardins. Le contre-coup en fut pesant pour Fréjus, qui avec toute la tranquillité apparente de son visage en parut confondu. Il n'y répondit que par un silence de respect et de commisération, dans lequel il s'enveloppa. Toutefois, il ne put le garder tout entier au duc de Villeroy, au maréchal de Tallard et à quelque peu d'autres ; il s'en tira avec eux par leur dire tranquillement qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour remplir un engagement qu'il ne niait pas, mais qu'après y avoir satisfait autant qu'il était en lui, il avait cru ne pouvoir se dispenser d'obéir aux ordres si exprès du roi et du régent, ni devoir abandonner le roi pour opérer le retour du maréchal de Villeroy, qui était l'objet de leur engagement réciproque, et qu'il était sensible que l'opiniâtreté de son absence n'opérerait pas. Mais parmi ces excuses si sobres, on sentait la joie percer malgré lui de se trouver défait d'un supérieur si incommodé, de n'avoir plus affaire qu'à un gouverneur dont il n'aurait qu'à se jouer, et de pouvoir désormais se conduire en liberté vers le grand objet où il avait toujours tendu, qui était de s'attacher le roi sans réserve, et de faire de cet attachement obtenu par toutes sortes de moyens, la base d'une grandeur qu'il ne pouvait encore se démêler à lui-même, mais dont le temps et les [conjonctures<sup>1</sup>] lui apprendraient à en tirer les plus grands partis, et marcher en attendant fort couvert. On laissa le maréchal se reposer et s'exhaler cinq ou six jours à Villeroy, et comme il n'avait aucun talent red-

---

<sup>1</sup>Il y a *conjectures* dans le manuscrit, mais c'est une erreur évidente : il faut lire *conjonctures*.

outable, éloigné de la personne du roi, on l'envoya à Lyon, avec la liberté d'exercer ses courtes fonctions de gouverneur de la ville et de la province, en prenant les mesures nécessaires pour le faire veiller de près, et laissant auprès de lui du Libois pour émousser son autorité par cet air de précaution et de surveillance qui lui ôtait tout air de crédit. Il n'y voulut point recevoir d'honneurs en y arrivant. Une grande partie de son premier feu était jetée ; ce grand éloignement de Paris et de la cour, où tout était non seulement demeuré sans le plus léger mouvement, mais dans l'effroi et la stupeur d'une exécution de cette importance, lui ôta tout reste d'espérance, rabattit ses fougues, et le persuada enfin de se comporter avec sagesse pour éviter un traitement plus fâcheux.

Telle fut la catastrophe de cet homme si fort au-dessous de tous les emplois qu'il avait remplis, qui y montra le tuf dans tous, qui mit enfin la chimère et l'audace à la place de la prudence et de la sagesse, qui ne parut partout que frivole et comédien, et dont l'ignorance universelle et profonde, excepté de l'art de bas courtisan, laissa toujours percer bien aisément la croûte légère de probité et de vertu dont il couvrait son ingratitude, sa folle ambition, sa soif de tout ébranler pour se faire le chef de tous au milieu de ses faiblesses et de ses frayeurs, et pour tenir un gouvernail dont il était si radicalement incapable. Je ne parle ici que depuis la régence. On a vu ailleurs en tant d'endroits le peu ou même le rien qu'il valait en tout genre ; comment son ignorance et sa jalousie perdit la Flandre et presque l'État, puis sa fatuité poussée à l'extrême, lui-même, et les déplorables ressorts de son retour, qu'il est inutile de s'y arrêter davantage. C'est assez de dire qu'il ne put jamais se relever de l'état où le jeta cette

dernière folie, et que le reste de sa vie ne fut plus qu'amertume, regrets et mépris. Il avait persuadé au roi, et on en verra la preuve, si j'ai le temps de remplir jusqu'au bout ce que je me suis proposé, il avait, dis-je, persuadé au roi que lui seul, par sa vigilance et par ses précautions, conservait sa vie qu'on voulait lui ôter par le poison ; c'est ce qui fut la source des larmes du roi quand il lui fut enlevé, et de son presque désespoir lorsque Fréjus disparut. Il ne douta point qu'on ne les eût écartés tous deux que pour en venir plus aisément à ce crime.

Le retour si prompt de Fréjus dissipa la moitié de sa crainte, la persévérance de sa bonne santé le délivra peu à peu de l'autre. Le précepteur, qui avait un si grand intérêt à le conserver, et qui se sentait si soulagé du poids du maréchal de Villeroi, ne s'oublia pas à tâcher d'éteindre de si funestes idées, conséquemment à en laisser tomber le criminel venin sur celui qui les avait inspirées et persuadées. Il en craignait le retour quand le roi se trouverait le maître, dont la majorité approchait : délivré de son joug, il ne voulait pas y retomber. Il savait bien que les grands airs, les ironies et les manières d'autorité sur le roi en public lui étaient insupportables, et que le maréchal ne tenait au roi que par ces affreuses idées de poison. Les détruire, c'était laisser le maréchal à nu, et pis que cela, montrer au roi, sans paraître le charger, le criminel intérêt de lui donner ces alarmes, et la fausseté et l'atrocité de l'invention d'une telle calomnie. Ces réflexions, que la santé du roi confirmait chaque jour, sapaient toute estime, toute reconnaissance, laissaient même la bienséance en liberté de ne rapprocher pas de lui, quand il en serait le maître, un si noir imposteur et si intéressé. Fréjus sut user de ces moyens pour se mettre pour tou-



jours à l'abri de tout retour du maréchal, et de s'attacher le roi sans réserve : on n'en a que trop senti depuis le prodigieux succès.

Cette expédition fut aussitôt après suivie de la confirmation du roi par le cardinal de Rohan, et de sa première communion, qui lui fut administrée par le même cardinal, son grand aumônier.

Défait enfin du maréchal de Villeroy, le cardinal Dubois n'eut plus d'obstacle pour se faire déclarer premier ministre. Il crut même avec raison devoir profiter de l'étonnement et de la stupeur où cet événement avait jeté toute la cour, la ville, et plus que tous le parlement, pour achever brusquement cet ouvrage également audacieux et odieux. Son pouvoir sur l'esprit de son maître était sans bornes, et il avait pris soin de le faire connaître tel pour se rendre redoutable à tout le monde. Ce n'était pas que les affaires en allassent mieux. Tout languissait, celles du dehors comme celles du dedans ; il n'y donnait ni temps ni soins, qu'en très légère apparence, et seulement pour les retenir toutes à soi, où elles se fondaient et périssaient toutes. Son crâne étroit n'était pas capable d'en embrasser plus d'une à la fois, ni aucune qui n'eût un rapport direct et nécessaire à son intérêt personnel. Il n'avait été occupé que d'amener tout à soi, et de conduire son maître au point de n'oser, sans lui, remuer la moindre paille, encore moins décider rien que par son avis, et conformément à son avis, en sorte qu'en grâces comme en affaires, en choses courantes comme en choses extraordinaires, il ne s'agissait plus de M. le duc d'Orléans, à qui personne, pas même aucun ministre n'osait aller, pour quoique ce fût, sans l'aveu et la permission du cardinal, dont le bon plaisir, c'est-à-dire l'intérêt et le caprice, était devenu l'unique mobile de tout le gouvernement. M. le duc d'Orléans le voyait, le sentait ; c'était un

paralytique qui ne pouvait être remué que par le cardinal, et dans lequel, à cet égard, il n'y avait plus de ressource.

Cet état causait, mais sourdement, un gémississement général, par la crainte qu'avait répandue de soi cet homme qui pouvait tout, qui ne connaissait aucune mesure, et qui s'était rendu terrible. Je m'en affligeais plus que personne par amour pour l'État, par attachement pour M. le duc d'Orléans, par la vue des suites nécessaires, et plus que personne je voyais évidemment qu'il n'y avait point de remède, par ce que je connaissais et j'approchais de plus près que personne. Malgré un empire si absolu et si peu contredit, l'usurpateur du pouvoir suprême me craignait encore et me ménageait. Il n'avait pu que contraindre la confiance de M. le duc d'Orléans en moi, sa familiarité, l'habitude, le goût, je n'oserais dire le soulagement de me voir et de me parler jusque dans sa contrainte, dont il s'échappait quelquefois, et ma liberté, ma vérité, dirai-je encore le désintéressement qui me rendait hardi à n'écouter que le bien de l'État et mon attachement pour le régent, pour lui parler ou lui répondre, retenait le cardinal en des mesures qu'il ne gardait que pour moi, et qui me forçaient d'en conserver avec lui.

Dans cette situation personnelle, parmi tout ce mouvement, le cardinal me détacha Belle-Ile pour me tourner sur la déclaration de premier ministre, et tâcher non seulement de ranger tout obstacle de mon côté, mais de n'oublier rien pour me rendre capable de l'y servir. Cet entremetteur s'y prit avec tous les tours et toute l'adresse possibles. Il me représenta que, par tout ce que nous voyions, il ne s'agissait que du plus tôt ou du plus tard ; que ne m'y pas prêter de

bonne grâce n'empêcherait pas à la fin que le cardinal ne l'emportât, et m'exposerait à toute sa haine, dont je voyais tous les jours la violence, la suite, la durée, le pouvoir ; au lieu qu'en le servant en chose qui était le but de ses plus ardents désirs, et chose que tôt ou tard il n'était en ma puissance ni en celle de qui que ce fût de pouvoir empêcher, je devais être assuré d'une reconnaissance proportionnée, qui me ferait partager et les affaires et l'autorité de ce maître du régent et du royaume. Je répondis à Belle-Ile qu'il pouvait bien juger que je ne pouvais penser qu'il me vint faire une telle proposition de lui-même, et il m'avoua sans peine que le cardinal l'avait chargé de me la faire, et qu'il ne lui avait pas même défendu de me le dire.

C'était pour m'embarrasser que le cardinal s'y prit de la sorte, en me réduisant de la sorte à répondre comme si c'eût été à lui-même. Je dis donc à Belle-Ile de remercier le cardinal de cette confiance, que j'accompagnai de force compliments ; que la chose était de telle importance qu'elle valait bien la peine de se donner le temps d'y penser ; qu'en attendant, je lui dirais ce qui me venait dans l'esprit : qu'il me paraissait que le cardinal possédait tous les avantages d'un premier ministre, déclaré tel par les plus expresses patentes ; que de se les faire expédier ne lui acquerrait rien de plus du côté du pouvoir, de l'autorité, des pleines et entières fonctions, mais que le titre, joint à l'effet et à la substance qu'il possédait et qu'il exerçait sans contredit dans la plus vaste étendue, lui soulèverait ceux qui étaient tout accoutumés à le voir et le sentir le maître ; et que, si quelque chose pouvait être capable de jeter par la suite des nuages entre M. le duc d'Orléans et lui, ce serait la jalousie et les soupçons qui naîtraient de cette qualité de premier ministre ; que je suppliais le cardinal, comme

son serviteur, de peser cette première réflexion qui me frappait sur cette affaire, de sentir que le nom public et déclaré n'ajouterait quoi que ce soit à ce qu'il possédait et qu'il exerçait en toute plénitude, et à quoi tout était déjà ployé et accoutumé ; que ce nom de plus n'en rendait pas la consistance plus stable, parce que, dans la supposition, pour tout prévoir, qu'il pût arriver qu'on lui voulût ôter le maniement des affaires, le titre, les patentes, l'enregistrement et toutes les formes dont il serait revêtu, ne le rendraient pas plus difficile à congédier que s'il n'en avait point obtenu ; que ces choses, ne faisant donc ni accroissement pour lui, ni obstacles, ni rempart quelconque à une chute, ne lui devenaient plus qu'un fardeau inutilement ajouté, mais avec danger d'en pouvoir être entraîné, au lieu qu'en s'en tenant à sa situation présente, il jouissait également de tout le pouvoir qu'il pouvait se proposer, et qui était tel que nul titre ne pouvait l'accroître, qu'il ne réveillait et ne révoltait personne par aucune nouveauté ; qu'il ne semait ni soupçon, ni jalousie, ni nuages dans l'esprit de M. le duc d'Orléans, dont le germe pouvait produire des repentirs avec le temps, et de là des suites ; que l'intérêt de tous les deux n'était que de bien envisager la proximité de la majorité, et de se conduire de telle sorte l'un et l'autre, que l'habitude et la volonté du roi majeur, maître accessible, succédât en leur faveur à ce que la nécessité avait fait pour le duc d'Orléans, avait fait pour lui par le droit de sa naissance, et à ce que l'estime, la confiance et le goût avaient obtenu de M. le duc d'Orléans pour lui.

Mon but dans ce raisonnement, qui au fond était vrai et solide, était d'éloigner tout engagement sans me rendre suspect de mauvaise volonté, et de tacher de détourner le cardinal d'entreprendre ce que je

sentais bien que je tenterais en vain d'empêcher, mais que toutefois il n'était pas en moi de ne pas tenter par toutes sortes de considérations d'honneur, de probité, de fidélité pour l'État et pour l'intérêt personnel de M. le duc d'Orléans. Belle-Ile avait trop d'esprit et de sens pour ne pas sentir la force de ce que je lui exposais ; mais il connaissait trop bien le cardinal Dubois et sa passion effrénée pour le titre public de premier ministre, pour espérer la moindre impression sur lui de mon raisonnement, autre que le dépit, la fougue et la violence d'un torrent qui ne cherche qu'à renverser toutes les digues qui se rencontrent sur son chemin, et qui à la fin les brise. Il m'en avertit, se remit sur tout ce que je ne pouvais promettre en servant une passion si véhémente, et n'oublia rien de tout ce qu'il crut avoir le plus de prise sur moi pour me toucher et m'ébranler, convenant d'ailleurs avec moi de la tristesse de l'état des choses et d'une pareille nécessité. Toutefois je demeurai ferme sur le principe secret qui me conduisait. Je tâchai de lui faire entendre que des raisonnements sages et qui n'allaient à rien moins qu'à diminuer le cardinal en quoi que ce soit, n'étaient pas un refus, mais que j'estimais préalable à tout de lui présenter des réflexions qui n'allaient qu'à, ses avantages avant que d'aller plus loin.

Belle-Ile n'en pouvant tirer plus, se résolut de rendre compte au cardinal de tout ce que je lui avais dit, et comme le cardinal ne pouvait penser à autre chose, ce fut dès le soir même qu'il le lui rendit. Il en arriva ce qu'il en avait prévu. Dès le lendemain il me le renvoya avec des promesses nonpareilles, non seulement de conduire toutes les affaires par mon conseil et de partager toute l'autorité avec moi, mais de faire tout ce que je voudrais, et ce qu'il savait qui me touchait le plus sur le rétablissement de tout ordre, droits et justice dans les points

qu'on me savait sensibles, où le désordre était devenu plus grand. Je ris en moi-même de tant de magnifiques appâts. Dubois me croyait sans doute aussi dupe que le cardinal de Rohan, à qui il avait si solennellement promis de le faire premier ministre, et qui avait été assez simple et assez follement ambitieux pour s'en être laissé pleinement persuader. Mais ce manège, tout faux qu'il fût, m'acculait de façon à ne pouvoir plus reculer. Toute mon adresse ne butta qu'à m'assurer le privilège des Normands, dont il n'est rien de plus rare que de tirer un oui ou un non. J'eus recours à véritablement bavarder sur l'incertitude et la volubilité de M. le duc d'Orléans, qui change en un moment tout ce qu'on croit tenir de sa facilité, de son crédit sur lui, des impressions qu'il a reçues des raisons qu'on lui a présentées, après quoi très souvent on se trouve non seulement à recommencer, mais plus éloigné que l'on n'était avant d'avoir proposé ; que ce que je ferais, ce serait de le sonder et de profiter de ce que je trouverais de favorable à mon dessein, la première fois que je le verrais. J'ajoutai que je disais la première fois que je le verrais, parce que, si j'allais le trouver en jour qui n'était pas l'ordinaire, il serait dès là en garde sur ce qui m'amènerait, et par là je gâterais toute la besogne. Ce que j'alléguais en effet pour différer et gagner du temps était en effet tellement dans le vrai du caractère toujours soupçonneux de M. le duc d'Orléans, et si parfaitement connu du cardinal et même de Belle-Ile ; par ce qu'il en savait de ceux qui en avaient l'expérience, par eux-mêmes, que Belle-Ile s'en contenta, et le cardinal aussi, qui me le renvoya le lendemain pour me le dire, me faire des remerciements infinis des promesses réitérées, surtout bien confirmer la bonne volonté que je lui témoignais, et tout doucement m'insinuer et me recorder

ma leçon.

Enfin mon jour ordinaire venu, il me fallut aller chez M. le duc d'Orléans, à Versailles, pour y arriver à mon heure, qui était sur les quatre heures après midi, temps où il n'y avait plus personne chez lui. Entrant tout de suite, je trouvai Belle-Ile seul dans ce grand cabinet, où le maréchal de Villeroy avait été arrêté, qui m'attendait au passage, pour me recommander l'affaire, et tâcher de la bombarder, proposition qu'il ne m'avait point faite jusqu'alors, et qui venait apparemment tout fraîchement d'éclorre du cerveau embrasé du cardinal. Belle-Ile me lâcha ce saucisson dans l'oreille. Je passai sans m'arrêter, et j'entrai dans le cabinet de M. le duc d'Orléans.

Après quelques moments de conversation, je mis sur son bureau les papiers dont j'avais à lui rendre compte. Il se mit à son bureau, et je m'assis vis-à-vis de lui, comme j'avais accoutumé. Je trouvai un homme occupé, distrait, qui me faisait répéter, lui qui était au fait avant qu'on eût achevé, et qui se plaisait assez souvent à mêler quelques plaisanteries dans les affaires les plus sérieuses, surtout avec moi, à placer quelques bourdes et quelques disparates pour m'impatisser et s'éclater de rire de la colère où cela me mettait toujours, et à se divertir de ce que je ne m'y accoutumais point. Cette distraction et ce sérieux me donna lieu, au bout de quelque temps, de lui en demander la cause. Il balbutia, il hésita et ne s'expliqua point. Je me mis à sourire et à lui demander s'il était quelque chose de ce qu'on m'avait dit tout bas, qu'il pensait à faire un premier ministre et à choisir le cardinal Dubois. Il me parut que ma question le mit au large, et que je le tiroir de l'embarras de s'en taire avec moi, ou de m'en parler le premier. Il prit un air plus

serein et plus libre, et me dit qu'il était vrai que le cardinal Dubois en mourait d'envie ; que, pour lui, il était las des affaires et de la contrainte où il était à Versailles d'y passer tous les soirs à ne savoir que devenir ; que du moins il se délassait à Paris par des soupers libres dont il trouvait la compagnie sous sa main, quand il voulait quitter le travail ou au sortir de sa petite loge de l'Opéra. Mais qu'avoir la tête rompue toutes les journées d'affaires pour n'avoir les soirs qu'à s'ennuyer, cela passait ses forces et l'inclinait à se décharger sur un premier ministre, qui lui donnerait du repos dans les journées et la facilité de s'aller divertir à Paris. Je me mis à rire, en l'assurant que je trouvais cette raison tout à fait solide, et qu'il n'y avait pas à y répliquer. Il vit bien que je me moquais, et me dit que je ne sentais ni la fatigue de ses journées, ni le vide presque aussi accablant de ses soirées, qu'il n'y avait qu'un ennui horrible chez M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, et qu'il ne savait où donner de la tête.

Je répondis que de la façon dont j'étais avec M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans depuis le lit de justice des Tuileries, je n'avais rien à dire sur ce qui la regardait, mais que je le trouvais bien à plaindre si cette ressource d'amusement lui manquait, de ne savoir pas s'en faire d'autres, lui régent du royaume, avec autant d'esprit, d'ornements dans l'esprit de toutes les sortes, et d'aussi bonne compagnie quand il lui plaisait ; que je le priais de se souvenir de ce qu'il avait vu du feu prince de Conti, à qui il n'était inférieur en rien, sinon en délaissement de soi-même, et faire une comparaison de ce prince avec lui ; que le roi le haïssait et le témoignait d'une façon si marquée et si constante que personne ne l'ignorait ; qu'il était donc non seulement sans crédit, mais qu'il n'était point de courtisan qui ne



sentît qu'on déplaisait au roi de le fréquenter, qu'il n'avait pas oublié non plus dans quelle frayeur on était de lui déplaire, et que le désir de lui être agréable était généralement poussé jusqu'à l'esclavage et aux plus grandes bassesses ; que nonobstant des raisons si puissantes sur l'âme d'une cour aussi complètement asservie, il avait vu que M. le prince de Conti n'y paraissait jamais, et il y était assidu, que dans l'instant il ne fût environné de tout ce qu'il y avait de plus grand, de meilleur, de plus distingué de tout âge ; qu'on se pelotonnait autour de lui ; que tous les matins sa chambre était remplie à Versailles du plus important et du plus brillant de la cour, où on était assis en conversation toujours curieuse et agréable, et où on se succédait les uns aux autres deux ou trois heures durant ; qu'à Marly, où tout était bien plus sous les yeux du roi qu'à Versailles, non seulement le prince de Conti était environné dans le salon dès qu'il y paraissait, mais que ce qui composait la plus illustre, la plus distinguée, la plus importante compagnie, s'asseyait en cercle autour de lui, et en oubliait souvent les moments de se montrer au roi, et les heures des repas. Dans la journée, à la cour comme à Paris, ce prince n'était jamais à vide ni embarrassé de passer d'agréables soirées, tout cela sans le secours de la chasse ni du jeu, qui n'étaient pour lui que des effets rares de complaisance et nullement de son goût. Jamais dans l'obscur, dans le petit, dans la crapule, ses débauches avec gens de bonne compagnie, et de si bon aloi qu'en leur genre ils faisaient honneur partout ; d'ailleurs bonnes lectures de toute espèce et fréquentation chez lui de gens de toute robe et de diverses sciences, outre les gens de guerre et de cour, à tous lesquels il parlait leur propre langage, et les savait ravir en se mettant à leur unisson ;

attentif à plaire au valet comme au maître par une coquetterie pleine de grâces et de simplicité qui était née avec lui. La princesse sa femme, pour qui il avait toutes sortes d'égards, mais qui ne savait que jouer, ne lui était point un obstacle, quoiqu'il vécût comme point avec elle, et qu'il n'y pût trouver la moindre ressource. Il rendait avec attention et distinction ce qui était dû à chacun ; il était attentif à flatter chaque seigneur, chaque militaire par des faits anciens ou nouveaux qu'il savait placer naturellement ; il entendait merveilleusement à faire des récits agréables, où eux ou les leurs se trouvaient avec distinction. En un mot, c'était un Orphée qui savait amener autour de soi les arbres et les rochers par les charmes de sa lyre, et triompher de la haine du feu roi, si redouté jusqu'au milieu de sa cour, sans paraître y prendre la moindre peine, et avoir toutes les dames à son commandement par l'agrément de sa politesse et la discrétion de sa galanterie. En un mot, le contraste le plus parfait de M. le Duc, devant qui tout fuyait, tout se cachait comme devant un ouragan, et qui passait sa vie dans la tristesse, dans l'ennui, dans l'embarras que faire, où aller, que devenir, et dans la rage de toutes les espèces de jalousies, ayant toutefois beaucoup d'esprit, de savoir, de valeur, et toute la faveur de sa double alliance avec le bâtard favori et la bâtarde du feu roi.

Je demandai ensuite à M. le duc d'Orléans qui l'empêchait d'imiter ce prince de Conti, ayant autant ou plus d'esprit et de savoir que lui, sachant autant de faits d'histoire, de guerre et de cour que lui, n'ayant pas moins de valeur, et [ayant] de plus commandé les armées, vu l'Espagne à revers, non moins de grâces et de mémoire pour des récits et des conversations charmantes, et,

outre ces avantages encore plus grands que dans le prince de Conti, se trouvant, au lieu de la disgrâce dont ce prince n'était jamais sorti, tenir les rênes du gouvernement et la balance des grâces, qui seule mettait tout le monde à ses pieds, et lui présentait à choisir, à son gré, parmi tout ce qu'il y avait de meilleur en chaque genre. J'ajoutai que pour cela il n'y avait qu'un pas à faire, qui était de préférer la bonne compagnie à la mauvaise, de la savoir distinguer et attirer, de souper joyeusement, mais seulement avec elle ; de sentir que ces soupers devenaient honteux passé dix-huit ou tout au plus vingt ans, où le grand bruit, les propos sans mesure, sans honnêteté, sans pudeur, faisaient injure à l'homme ; où une ivresse, continuelle le déshonorait, qui bannissait tout ce qui n'avait même qu'un reste d'honneur extérieur et de maintien, et d'où la crapule et l'obscurité des convives si déshonorés repoussaient tout homme qui ne voulait pas l'être, et dont le public lui faisait un mérite ; que de tout cela je conclusais que l'ennui de ses soirées à Versailles n'était que volontaire, que celles qu'il y regrettait et qu'il allait chercher à Paris ne seraient pas souffertes à aucun particulier de la moitié de son âge, sans être éconduit de toutes les compagnies où il voudrait se présenter, et que ce qu'il n'avait pas voulu retrancher pour Dieu, il le bannit du moins pour les hommes et pour lui-même ; que rien ne l'empêchait d'avoir à Versailles un souper pour les gens distingués de la cour, de la meilleure compagnie, qui s'empresseraient tous d'y être admis, quand elle serait sur le pied de n'être point mêlée, ni salie d'ordures, d'impiétés et d'ivrognerie, dont à ne considérer que son âge, son rang et son état, le temps en était de bien loin outrepassé pour lui ; que la proximité de la majorité l'y conviait encore pour ôter de

dessus lui des prises si funestes et si sensibles qui seules pouvaient l'écarter bien loin, et dont il ne pouvait se dissimuler l'indignation publique, le mépris dans lequel nageait, pour ainsi dire, les obscurs compagnons de ses scandaleuses soirées, tout ce qui en rejaillissait sans cesse sur lui, le crédit qu'elles donnaient à tout ce que ses ennemis voulaient imaginer et les pernicieuses semences qui s'en jetaient pour des temps même peu éloignés. Je conclus par le prier de se souvenir qu'il y avait des années que je gardais un silence exact sur sa conduite personnelle, et que je ne lui en parlais maintenant que parce qu'il m'y avait forcé en me montrant l'abîme où l'abandon à cette conduite l'allait précipiter, de se dégoûter des affaires par l'ennui de ses soirées, et de chercher à s'en délivrer, par se décharger sur un premier ministre.

M. le duc d'Orléans eut la patience d'écouter, les coudes, sur son bureau et sa tête entre ses deux mains, comme il se mettait toujours quand il était en peine et embarras et qu'il se trouvait assis, d'écouter, dis-je, cette pressante ratelée<sup>2</sup>, bien plus longue que je ne l'écris. Comme je l'eus finie, il me dit que tout cela était vrai, et qu'il y avait pis encore ; c'était, ajouta-t-il, qu'il n'avait plus besoin de femmes, et que le vin ne lui était plus de rien, même le dégoûtait. « Mais, monsieur, m'écriai-je, par cet aveu, c'est donc le diable qui vous possède, de vous perdre pour l'autre monde et pour celui-ci, par les deux attrait dont il séduit tout le monde, et que vous convenez n'être plus de votre goût ni de votre ressort que vous avez usé ; mais

---

<sup>2</sup>Vieux mot qui ne s'employait que dans le style familier. *Dire sa ratelée* signifiait *dire librement tout ce que l'on pensait*.

à quoi sert tant d'esprit et d'expérience ; à quoi vous servent jusqu'à vos sens, qui las de vous perdre, vous font, malgré eux sentir la raison ? Mais avec ce dégoût du vin et cette mort à Vénus, quel plaisir vous peut attacher à ces soirées et à ces soupers, sinon du bruit et des gueulées qui feraient boucher toute autre oreille que les vôtres, et qui, plaisir d'idées et de chimères, est un plaisir que le vent emporte aussitôt, et qui n'est plus que le déplorable partage d'un vieux débauché qui n'en peut plus, qui soutient son anéantissement par les misérables souvenirs que réveillent les ordures qu'il écoute ? »

Je me tus quelques moments, puis je le suppliai de comparer des plaisirs honteux de tous points, des plaisirs même qui se dérobaient à lui sans espérance de retour avec des amusements honnêtes, décents, des délassements de son âge, de son rang, de la place qu'il tenait dans l'État, et que, sous un autre nom, il devait tâcher de conserver après la majorité ; des amusements qui le montreraient tel qu'il était, et qui lui concilieraient tout le monde, par l'honneur de vivre quelquefois avec lui, et par les espérances qui s'y attacheraient et qui lui attacheraient dès lors tous ceux qui les concevraient pour eux ou pour les leurs, ceux même qui seraient au-dessus et au-dessous de ces espérances, par la joie de voir enfin mener une vie raisonnable et digne au maître de toutes les affaires et de toutes les fortunes, et d'être délivrés de la frayeur de voir, avec le temps, le roi tomber dans des égarements plus pardonnables à la jeunesse, dont il lui donnerait l'exemple, mais si insupportables sur le trône, et si peu connus des têtes couronnées, plus étroitement esclaves de toutes bienséances, et plus nécessairement que pas un de leurs sujets. Je lui dis encore de penser à ce que dirait la cour, la ville, toute la France et

les pays étrangers, de voir un régent de son âge, et qui s'était montré si capable de l'être, l'abdiquer, pour ainsi dire, et en revêtir un autre, pour vaquer à la débauche plus librement et avec plus de loisir ; et quelle prise ne donnerait-il pas sur lui à ses ennemis, aux mécontents, aux brouillons, aux ambitieux, d'intriguer auprès du roi pour le faire remercier des soins qu'il ne voulait plus rendre ; puisqu'il s'en était déchargé sur un autre, et de congédier cet autre qui n'aurait plus de soutien, pour le remplacer d'un ou de plusieurs de son goût et de son choix ; et que devient alors un prince de sa naissance, après avoir si longtemps régné, tombé tout à coup dans l'anéantissement de l'état particulier, et qui n'en jouit même que parmi les craintes et les soupçons qu'on a ou qu'on fait semblant d'avoir, pour les inspirer à un roi encore sans expérience et sans réflexion, facile à être conduit où on le veut mener. Je terminai cette reprise par l'exemple de Gaston confiné à Blois, où il passa les dernières années de sa vie, et où il mourut dans la situation la plus triste, la plus délaissée, on ose dire d'un fils de France, la plus méprisée.

Je crus alors en avoir dit assez, peut-être même trop emporté par la matière, et devoir attendre ce que cela produirait. Après un peu de silence, M. le duc d'Orléans se redressa sur sa chaise : « Hé bien ! dit-il, j'irai planter mes choux à Villers-Cotterêts ; » se leva et se mit à se promener dans le cabinet, et moi avec lui. Je lui demandai qui le pouvait assurer qu'on les lui laisserait planter en paix et en repos, même en sûreté ; qu'on ne lui chercherait pas mille noises sur son administration ; que sur le pied qu'on l'avait fait passer en France et en Espagne, du temps du feu roi, qui est-ce qui pouvait lui répondre qu'on ne lui ferait pas accroire qu'il tramait des mouvements et de

dangereux complots, et qu'on ne parvint à effrayer trop fortement le roi, encore sans dauphin, d'un prince d'autant d'esprit, de valeur, de capacité, qui avait si longtemps régné sous un autre nom, qui ne pouvait être destitué de gens de main et de créatures, mais justement piqué, outré de son état présent, et qui se trouvait jusqu'alors héritier présomptif de la couronne, avec la liaison la plus intime, si soigneusement achetée et ménagée entre lui et les Anglais, qui gouvernaient l'empereur et la Hollande. Il y eut encore là quelques tours de cabinet en silence, après lesquels il m'avoua que cela méritait réflexion, et continua une douzaine de tours en silence.

Se trouvant à la muraille, au coin de son bureau où il y avait par hasard deux tabourets, j'en vois encore la place, il me tira par le bras sur l'un en s'asseyant sur l'autre, et se tournant tout à fait vers moi, me demanda vivement si je ne me souvenais pas d'avoir vu Dubois valet de Saint-Laurent, et se tenant trop heureux de l'être ; et de là, reprit tous les degrés et tous les divers états de sa fortune, jusqu'au jour où nous étions, puis s'écria : « Et il n'est pas content ; il me persécute pour être déclaré premier ministre, et je suis sûr, quand il le sera, qu'il ne sera pas encore content ; et que diable pourrait-il être au delà ? » Et tout de suite se répondant à lui-même : « Se faire Dieu le Père, s'il pouvait. — Oh ! très assurément, répondis-je, c'est sur quoi on peut bien compter ; c'est à vous, monsieur, qui le connaissez si bien, à voir si vous êtes d'avis de vous faire son marchepied, pour qu'il vous monte sur la tête. — Oh ! je l'en empêcherais bien, » reprit-il. Et le voilà de nouveau à se promener par son cabinet, sans plus rien dire, ni moi non plus, tout occupé que j'étais de ce « je l'en empêcherais bien, » à la suite d'une conversation si forte et de ce vif

récit et encore plus vivement terminé qu'il venait de me faire de la vie du cardinal Dubois *ab incunabulis*<sup>3</sup> jusqu'alors, où je ne l'avais point porté ni donné aucune occasion. Cette seconde promenade dura assez de temps et toujours en silence, lui la tête basse comme quand il était embarrassé et peiné, moi comme ayant tout dit et attendant ce qui sortirait de ce silence après une telle conversation. Enfin il se remit à son bureau à sa place ordinaire, et moi vis-à-vis de lui assis, lui, comme d'abord, ses coudes sur le bureau, sa tête fort basse entre ses deux mains.

Il demeura plus d'un demi-quart d'heure de la sorte, sans remuer, sans ouvrir la bouche ni moi non plus qui n'ôtai pas les yeux de dessus lui. Cela finit par soulever sa tête sans remuer d'ailleurs, l'avancer vers moi et me dire d'une voix basse, faible, honteuse, avec un regard qui ne l'était pas moins : « Mais pourquoi attendre et ne le pas déclarer tout à l'heure ? » Tel fut le fruit de cette conversation. Je m'écriai : « Ah ! monsieur, quelle parole ! Qui est-ce qui vous presse si fort ? N'y serez-vous pas toujours à temps ? donnez-vous au moins le temps de la réflexion à tout ce que nous venons de dire, et à moi de vous expliquer ce que c'est qu'un premier ministre et le prince qui le fait. » Il remit doucement sa tête entre ses deux mains sans répondre une seule parole. Quoique atterré d'une résolution si prompte après ce que lui-même avait dit des degrés et de l'ambition du cardinal Dubois, je sentis que le salut de la chose, si tant était qu'il se pût espérer, n'était plus dans les raisons d'opposition, qui étaient toutes épuisées, mais uniquement dans le délai. Il fut court,

---

<sup>3</sup>Depuis le berceau.



car après un peu de silence, il se leva et me dit : « Ho ! bien donc, revenez ici demain à trois heures précises raisonner encore de cela, et nous en aurons tout le temps. » Je pris les papiers que j'avais à reprendre et je sortis. Il courut après moi et me rappela pour me dire : « Au moins, demain à trois heures ; je vous prie, n'y manquez pas, » et referma la porte. Je fus surpris de retrouver Belle-Ile en embuscade où je l'avais laissé en entrant, et qui avait eu la patience d'y persévérer plus de deux grosses heures à m'attendre. Il me suivit pour me demander si cela était fait. Je lui dis que la conversation s'était étendue sur plusieurs matières dont quelques-unes m'avaient conduit à tâter le pavé, que je l'avais trouvé assez bon ; mais qu'il connaissait M. le duc d'Orléans soupçonneux, et qui n'aimait pas à conclure ni à être pressé ; que je reviendrais le lendemain où je verrais ce qui se pourrait faire, sans toutefois lui répondre de rien. Je répondis de la sorte à Belle-Ile, parce qu'il avait vu M. le duc d'Orléans me rappeler, qu'il avait pu entendre l'ordre qu'il me donnait de revenir le lendemain ; que ce retour enfin ne pourrait être ignoré de lui ni du cardinal Dubois, trop alerte pour n'être pas informé avec précision de tous les moments de M. le duc d'Orléans dans une telle crise, et que la cachotterie eût été également inutile et préjudiciable à moi, qui voulais aller au bien, mais garder avec eux des mesures. D'ailleurs ma réponse fut en des termes qui ne pouvaient blesser le cardinal.

## CHAPITRE XVI.

1722

AUTRE CONVERSATION SINGULIÈRE ET CURIEUSE ENTRE M. LE DUC D'ORLÉANS ET MOI SUR FAIRE UN PREMIER MINISTRE, DONT JE PERSISTE À N'ÊTRE PAS D'AVIS. - MALHEUR DES PRINCES INDISCRETS ET PEU FIDÈLES AU SECRET. - EXEMPLES DES PREMIERS MINISTRES EN TOUS PAYS DEPUIS LOUIS XI. - QUEL EST NÉCESSAIREMENT UN PREMIER MINISTRE. - QUEL EST LE PRINCE QUI FAIT UN PREMIER MINISTRE. - EMBUSCADE DE BELLE-ÎLE. - LE CARDINAL DUBOIS DÉCLARÉ PREMIER MINISTRE. - IL ME LE MANDE ET VEUT ME FAIRE ACCROIRE QU'IL M'EN A L'OBLIGATION, ET N'OUBLIE RIEN POUR EN PERSUADER LE PUBLIC. - CONCHES; QUEL. - JE VAIS LE LENDEMAIN À VERSAILLES, OÙ JE VOIS LE CARDINAL DUBOIS CHEZ M. LE DUC D'ORLÉANS. - INDIGNITÉ DES ROHAN. - ÉPISODE NÉCESSAIRE. - PLÉNOEUF, SA FEMME ET SA FILLE, DEPUIS MARQUISE DE PRIE,

ET MAÎTRESSE DÉCLARÉE DE M. LE DUC. - INFAMIE DU MARQUIS DE PRIE. - LIAISON INTIME DE BELLE-ÎLE ET DE LE BLANC ENTRE EUX ET AVEC M<sup>ME</sup> DE PLÉNOEUF. - ELLE LEUR ATTIRE LA HAINE, PUIS LA PERSÉCUTION DE M<sup>ME</sup> DE PRIE ET DE M. LE DUC. - LE CARDINAL DUBOIS, FORT AVANCÉ DANS SON PROJET D'ÉLAGUER

<sup>1</sup> entièrement M. le duc d'Orléans, se propose de perdre Le Blanc et peut-être Belle-Ile. Conduite qu'il y tient. Désordre des affaires de La Jonchère, trésorier de l'extraordinaire des guerres, dévoué à M. Le Blanc. Belle-Ile toujours mal avec M. le duc d'Orléans. Mariage futur de M<sup>lle</sup> de Beaujolais avec l'infant don Carlos, déclaré. Mariage du prince électoral de Bavière avec une archiduchesse, Joséphine. Fort pour amuser le roi. Mort de Ruffé. Étrange licence en France. Mort de Dacier. Érudition profonde de sa femme, et sa modestie. Mort, famille et caractère de la duchesse de Luynes (Aligre). Mort de Reynold. Mariage de Pezé avec une fille du premier écuyer.

Le lendemain, 22 août, je vins au rendez-vous, et je trouvai encore Belle-Ile dans ce grand cabinet, qui m'attendait au passage, et qui me pressa de finir l'affaire du cardinal ; je payai de mine et d'empressement d'entrer dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, que j'y trouvai seul, qui s'y promenait avec l'air plus dégagé que la veille. « Eh bien ! me dit-il d'abordée, qu'avons-nous encore à dire sur l'affaire d'hier ? Il me semble que tout est dit, et qu'il n'y a plus qu'à déclarer dès tout à l'heure le premier ministre. » Je reculai deux pas

---

<sup>1</sup>Isoler.

et je lui dis que pour chose de telle importance, c'était là un conseil bientôt pris. Il répondit qu'il y avait bien pensé, que tout ce que je lui avais dit là-dessus lui était fort présent ; mais qu'au bout, il était crevé d'affaires tout le jour, d'ennui tous les soirs, de persécutions du cardinal Dubois à tous les moments.

Je repris que cette dernière raison était la plus puissante ; que je ne m'étonnais pas de l'empressement du cardinal, mais beaucoup de son succès sur lui qui était si soupçonneux ; que je le suppliais de se bien représenter deux choses la première, que pour le soulagement des affaires et la liberté d'aller, tant qu'il voudrait, chercher l'Opéra et ses soupers à Paris, il pouvait en jouir tant que bon lui semblerait, parce que, le cardinal jouissait si pleinement et si ouvertement de la toute-puissance, et que tout le monde le voyait et le sentait si pleinement, qu'il n'y avait plus qui que ce fût, Français ou ministres étrangers, qui osât se jouer à aller directement à Son Altesse Royale, et qui ne fût bien convaincu, qu'affaire, justice ou grâces ne dépendit uniquement du cardinal, n'allât à lui, ne se tînt pour battu s'il le trouvait contraire, sans oser tenter d'aller plus haut, demeurait sûr de ce qu'il demandait s'il trouvait le cardinal favorable, et le plus souvent s'en tenait là, sans que lui régent en entendît parler, ou que les gens ne venaient à lui que pour la forme, et lors seulement que le cardinal le leur prescrivait, ce qu'il leur ordonnait aussi quelquefois dans des cas de refus, dans l'espérance de leur faire prendre le change et de se décharger du refus sur lui ; que je m'étonnais qu'il fût encore à s'apercevoir d'une chose si évidente qu'elle n'était ignorée de personne ; et que moi-même, depuis mon retour d'Espagne, si j'avais à demander la moindre chose, et la plus facile et la plus

raisonnable, pour moi ou pour quelque autre à Son Altesse Royale, je me garderais bien de lui en parler sans m'être assuré du cardinal auparavant, et me tiendrais très sûr du refus si j'allais droit à elle sans l'attache du cardinal, et au contraire, avec certitude morale de sa volonté que j'obtiendrais ce que je lui aurais présenté à demander. Que les choses étant à ce point d'autorité, et d'autorité affichée, je ne voyais nul accroissement possible à l'exercice actuel qu'il en faisait publiquement, par la déclaration ni par les patentes de premier ministre, ni plus de soulagement et de liberté que Son Altesse Royale en pouvait prendre dès à présent sans cela ; mais que j'y apercevais pour le cardinal Dubois une différence à la vérité imperceptible à l'exercice actuel de sa toute-puissance, mais qui n'en était pas moins essentielle, et que c'était là la seconde chose sur laquelle je demandais à Son Altesse Royale toutes ses réflexions. C'est que, quelle que fût l'étendue et la plénitude actuelle du pouvoir qu'avait saisi et qu'exerçait pleinement le cardinal Dubois, il ne laissait pas de se trouver, comme l'oiseau, sur la branche, exposé à être congédié au premier instant que la volonté en prendrait à Son Altesse Royale, sans autre forme ni embarras que de le renvoyer, de faire dire aux ministres étrangers de ne se plus adresser à lui, et aux ministres et secrétaires d'État de cesser de recevoir et de lui plus demander d'ordres, et de lui plus rendre compte de rien ; et sans même ce très peu de si courtes et si simples mesures, envoyer un secrétaire d'État lui porter l'ordre de s'en aller en son diocèse, prendre ou sceller ses papiers, et le faire partir sur-le-champ. Que quoique la patente enregistrée et la déclaration de premier ministre ne pût le parer de la chute, autre

chose était de pouvoir être renvoyé en un instant comme je venais de montrer que cela se pouvait toutefois et quantes, autre chose de ne le pouvoir que par des formes qui donnent du temps et des ressources, et moyen de se raccommoder et de faire jouer des ressorts dans l'intervalle, de dresser et de causer<sup>2</sup> une déclaration révocatoire, dont il pouvait être averti, de l'envoyer au parlement, de l'y faire enregistrer. Je suppliai donc M. le duc d'Orléans de faire l'attention si nécessaire à cette différence d'un homme qui est maître de tout sans autre titre que la volonté de son maître, exprimée par le seul usage dans lequel il l'autorise simplement de fait, ou qui le devient par titre exprès, par déclaration, par enregistrement.

J'aurais bien ajouté à un autre qu'à M. le duc d'Orléans, de quel danger il était pour lui d'établir premier ministre en titre un homme aussi capable que l'était le cardinal Dubois de saisir toutes les avenues du roi à force d'argent, de grâces, de souplesses, de se rendre maître de l'esprit d'un enfant devenu majeur, et sans expérience de rien, et lui revêtu en tigre, tandis que son premier ministre s'en trouvait dépouillé de droit par la majorité, se délivrer d'une subordination importune, et le faire renvoyer comme le cardinal Mazarin avait fait Gaston. Mais c'était chose que l'ensorcellement de M. le duc d'Orléans le rendait incapable d'entendre, puisque tout ce que je lui en avais dit la veille avait fait si peu d'impression ; et d'ailleurs, quoique je n'eusse rien dit qui tendit à aucune diminution de la pleine puissance du cardinal Dubois, je me mettais assez avec lui par la faiblesse et l'indiscrétion de M. le duc d'Orléans, de

---

<sup>2</sup>Motiver.

m'opposer à sa déclaration de premier ministre, pour ne m'exposer pas inutilement à me hasarder de produire cette dernière réflexion, quelque importante qu'elle pût être; et voilà comme le défaut de sentiment et de secret dans les princes ferme la bouche à leurs meilleurs serviteurs, et les prive des plus essentielles connaissances. Je me tus après un discours si péremptoire, pour voir ce qu'il opérerait. La promenade continua sept ou huit tours en silence, mais l'air embarrassé et la tête basse, puis il s'alla mettre à son bureau dans l'attitude de la veille, et je m'assis vis-à-vis, le bureau seulement entre lui et moi.

Ce mouvement n'interrompit point le silence. J'avais bien résolu de ne le pas rompre le premier. Enfin il leva un peu la tête, me regarda et me fit souvenir, je n'en avais pourtant pas besoin, que je lui voulais dire quelque chose, dès la veille, sur l'état d'un premier ministre. Je lui répondis qu'il savait trop bien l'histoire de son pays et des voisins pour ignorer les maux et les malheurs que la Hongrie, Vienne, l'Angleterre et l'Espagne avaient soufferts du gouvernement de leurs premiers ministres, à l'exception unique et dans tous les points, du seul cardinal Ximénès, dont la capacité, le désintéressement et la droiture avait fait un phénix, et n'avait pu toutefois le garantir du poison des Flamands; que ce serait perdre le temps de lui retracer les faits de tous ces premiers ministres, excepté Ximénès; les désordres et les ruines que leur intérêt personnel avait causés; la haine et le mépris dont leur conduite avait couvert leurs maîtres, sans en excepter même Henri VIII, qui ne s'en releva que par la ruine du cardinal Wolsey. Que, pour se renfermer en France, le plus habile, pour ne rien dire de plus, le plus soupçonneux, le plus rusé et le plus pré-

cautionné de tous nos rois avait été livré au duc de Bourgogne par le cardinal Balue, réduit à en subir la loi, à tout instant en peine de sa vie, réduit à passer par tout ce que son ennemi voulut, et notamment à combattre en personne avec lui deux jours après contre les Liégeois qu'il lui avait soulevés, et qu'il se vit forcé à l'aider à réduire, c'est peu dire, à les mettre sous son joug. Aussi Louis XI, rendu à lui-même, enferma-t-il Balue, tout cardinal qu'il fût et qu'il l'avait fait, dans une cage de fer pendant tant d'années, et se garda bien de lui donner un successeur.

Louis XII fut deux fois réduit à deux doigts de sa ruine, et la dernière précipité dans le schisme, toutes les deux par l'ambition de son premier ministre de se faire élire pape, dont toutes les deux fois il se crut assuré, et toutefois les historiens sont pleins des louanges du cardinal d'Amboise, parce qu'il n'eut point d'autres bénéfices que l'archevêché de Rouen. Mais quelle y fut sa magnificence qui fait encore l'admiration d'aujourd'hui ? Sept ou huit frères ou neveux comblés des plus grands bénéfices, de la grande maîtrise de Malte, grand maître de France, maréchaux de France, gouverneurs de Milan, un neveu cardinal : voilà pourtant le meilleur premier ministre et le plus applaudi qu'aient eu nos rois.

La Ligue fut conçue et préparée, et l'intelligence et l'union avec l'Espagne pour la faire éclore, par le cardinal de Lorraine, premier ministre, pour transférer la couronne dans sa maison, et qui n'eut d'autre objet pour la guerre et pour cette paix funeste par laquelle il fit rendre plus de quarante places et de vastes pays à l'Espagne, qu'elle n'eût pas repris en un siècle, et qu'il se dévoua par un si perfide service, dont la mort du duc de Guise son frère, tué par Poltrot, l'empêcha



de voir le succès et l'accabla de la plus profonde douleur à Trente, où, à l'acclamation de la clôture du concile, il acclama tous les rois en nom collectif pour éviter, contre la coutume constante jusqu'alors, de nommer le roi de France le premier, puis tous les autres après, et gratifier l'Espagne en un point si sensible, depuis que Philippe II avait osé le premier entrer en compétence si boiteusement fondée sur la préséance de l'empereur Charles-Quint, parce qu'il était aussi roi d'Espagne : ce dont le cardinal de Lorraine, premier ministre, jeta de si solides fondements, dont l'effet ne fut suspendu que par la mort de son frère ; le fils de ce frère si jeune alors, et depuis tué à Blois au moment qu'il allait enlever la couronne à Henri III, à force de troubles, de partis, de guerre et de désordres, sut trop bien en profiter, et le duc de Mayenne, son oncle, après lui, en sorte que ce ne fut pas sans des miracles redoublés, et sans des merveilles, qui, en tout genre, ont illustré Henri IV et la noblesse française, que ce prince, après tant de hasards, de détresses, de victoires, rassura la couronne sur sa tête et dans sa postérité, mais dont la fin ne le rendit pas moins la victime de l'esprit encore fumant de la Ligue abattue, comme Henri III l'avait été de sa force et de sa fureur.

Vint après le faible et funeste gouvernement de la reine sa veuve, ou plutôt du maréchal d'Ancre, sous son nom, dont la catastrophe rendit la paix au royaume. Mais Louis XIII était si jeune, et, par une détestable politique, si enfermé, si étrangement élevé qu'il ne savait pas lire encore, et qu'il ignorait tout, comme il s'en est souvent plaint à mon père, à quoi suppléa un sublime naturel, une piété sincère, une justice exquise, la valeur d'un héros et la science des capitaines ; mais si malheureux en mère, en frère unique, en épouse, vingt ans stérile,

en santé, qui attirait les yeux de tous sur Gaston et qui faisait sa force, en partis encore fumants, dont les plus grands obligeaient à compter avec eux, et les huguenots armés, organisés, maîtres de tant de places et de pays, formant un État dans l'État, forcèrent Louis XIII à faire un premier ministre, qui fut un génie puissant et transcendant en tout, mais qui, avec tant et de si grandes qualités, ne fut pas exempt de la passion de se maintenir, et qui fit voler bien des têtes, à la vérité presque toutes justement.

La minorité du feu roi soumit la France à une régente pour le moins aussi espagnole d'inclination que de naissance, qui se choisit un premier ministre étranger, et le premier qui fut de la lie du peuple. Aussi ne songea-t-il qu'à lui et à s'asservir tellement la reine qu'elle lui sacrifia tout, jusqu'à se précipiter deux fois au dernier bord des derniers abîmes et de la guerre civile pour son unique intérêt, et pour le maintenir ou le rappeler de ses proscriptions hors du royaume, à toutes risques et affrontant tous les périls de toute la nation, uniquement révoltée contre le cardinal Mazarin. Depuis on a vu ses fautes aux Pyrénées, que Saint-Évremond développa avec tant de justesse et d'agrément dans cette ingénieuse lettre qui lui coûta un expatriement qui a duré aussi longtemps que sa très longue vie. Les lettres particulières, les mémoires, toute l'histoire du traité de Westphalie conclu enfin à Munster et Osnabruck, font foi qu'il en arrêta la conclusion, aux risques de tout perdre, jusqu'à ce que son intérêt particulier n'eût plus besoin de la guerre pour se soutenir, et se mettre hors d'état de plus rien craindre. Ce furent ses ordres secrets à Servien, son esclave, collègue indigne du grand d'Avaux, qui mirent bien des fois la négo-

ciation au point de la rupture, qui rendirent la sienne avec d'Avaux si scandaleuse et si publique, qui mit tous les ministres employés à la paix par toutes les puissances du côté de d'Avaux, qui produisirent ces lettres si insultantes de Servien à d'Avaux, et les réponses de d'Avaux si pleines de sens, de modération et de gravité. Ce fut enfin la conduite de Mazarin, si absurdement confite en félonie, dont Servien avait tout le secret, conséquemment toute l'autorité de la négociation, qui fit tout abandonner à d'Avaux au sein du triomphe des longs travaux de son génie et de sa politique, qui avait su venir à bout de la paix du nord, où plus d'un siècle après il est encore admiré, et amener par là les choses à traiter et la plus glorieuse paix en Westphalie, pour venir traîner dans sa patrie, dont il avait si bien mérité, y être sans crédit sous le vain nom de surintendant des finances, où il n'eut jamais la moindre autorité, ni la moindre part au ministère, dont il vit récompenser Servien à son retour.

C'est à Mazarin que les dignités et la noblesse du royaume doit les prostitutions, le mélange, la confusion, sous lesquels elle gémit, le règne des gens de rien, les pillages et l'insolence des financiers, l'avilissement de tout ordre, l'aversion et la crainte de tout mérite, le mépris public que font de la nation tous ces vils champignons dominant dans les premières places, dont l'intérêt à tout décomposer à la fin a tout détruit. Tel fut l'ouvrage du détestable Mazarin, dont la ruse et la perfidie fut la vertu, et la frayeur la prudence. Qui ne sera épouvanté des trésors qu'il amassa en moins de vingt ans de règne, traversés par deux furieuses proscriptions ? Il fut prouvé en pleine grand'chambre, au procès du duc Mazarin contre son fils, pour la restitution de la dot de sa mère, qu'elle avait eu vingt-huit millions

en mariage. Ajoutez à cela les dots de la duchesse de Mercœur, de la connétable Colonne, de la comtesse de Soissons, même celle que trouva après la mort du cardinal Mazarin la duchesse de Bouillon, toutes filles de la seconde de ses soeurs, et les biens immenses qui ont fait le partage du duc de Nevers leur frère. Ajoutez-y les dots de la princesse de Conti et de la duchesse de Modène, filles de la soeur aînée du cardinal Mazarin. Tous ces trésors tirés uniquement de ceux qu'il avait su amasser, non dans un long cours d'abondance et de prospérités, mais du sein de la misère publique et des guerres civiles qu'il avait allumées, et des étrangères qu'il trouva, qu'il renouvela, qu'il entretenait jusqu'à un an près de sa mort.

Le cardinal de Richelieu et lui ont eu la même maison militaire que nos rois : des gardes, des gens d'armes, des cheveau-légers, et le dernier des mousquetaires de plus, tous commandés par des seigneurs et par des gens de qualité sous eux. Personne n'ignore que le père du premier maréchal de Noailles passa immédiatement de capitaine des gardes du cardinal Mazarin à la charge de premier capitaine des gardes du corps, et que le marquis de Chandenier, dont la valeur et la vertu ont été si reconnues, et chef de la maison de Rochechouart, fut le seul des quatre capitaines des gardes dépossédés pour la ridicule affaire arrivée aux Feuillants de la rue Saint-Honoré<sup>3</sup>, qui ne put être rétabli, parce qu'il ne le pouvait être

---

<sup>3</sup>L'événement auquel Saint-Simon fait allusion eut lieu le 15 août 1648. Comme cette *ridicule affaire* n'est pas toujours connue des lecteurs modernes, je citerai ici un passage du journal inédit d'Olivier d'Ormesson, où elle se trouve tout au long : « J'appris l'affaire du capitaine des gardes, qui était que le 15 août le roi étant à la procession dans les Feuillants, les archers du grand prévôt, qui n'ont droit que de tenir la

qu'aux dépens du domestique du cardinal Mazarin, à qui sa charge avait été donnée.

« Voilà, monsieur, dis-je à M. le duc d'Orléans, quels ont été en tous pays les premiers ministres depuis le temps de Louis XI, pour ne remonter pas plus haut. Je ne fais ici que vous faire souvenir d'eux par quelques traits généraux. Vous avez assez lu, et vu encore des gens du temps des derniers, pour que ce peu que je vous en dis vous en rappelle tout le reste, et vous démontre que la peste, la guerre et la famine, qui de tout temps ont passé pour les plus grands fléaux dont la justice de Dieu ait puni les rois et les États, ne sont pas plus à crain-

---

porte de la rue, prirent la porte du cloître, d'où ayant refusé de sortir au commandement de M. de Gesvres, capitaine des gardes, il fit main basse sur eux et deux furent tués à coup de hallebarde. Cela fit bruit. M. le cardinal (Mazarin), qui était auprès du roi, envoya M. Le Tellier demander le bâton à M. de Gesvres, avec ordre de se retirer. M. de Gesvres refusa de lui donner le bâton, ayant fait serment de ne le rendre qu'au roi. La reine (Anne d'Autriche), étant de retour au Val-de-Grâce, traita M. de Gesvres d'étourdi, lui redemanda le bâton, lequel il rendit, et se retira. M. le comte de Charost (autre capitaine des gardes), étant commandé de prendre le bâton, refusa, disant qu'il était autant criminel que M. de Gesvres, qui n'avait rien fait que dans l'ordre et par son avis. M. de Chandenier fut ensuite mandé et refusa de même. M. de Tresmes vint se plaindre que, son fils ayant fait une faute, l'on eût voulu donner le bâton à un autre qu'à lui, à qui la charge appartenait ; que l'on ne dépossédait point ainsi les officiers en France. Il eut ordre de se retirer chez lui. Aussitôt la reine pourvut à la charge de Charost et mit en sa place Jarzé, qui prêta le serment de capitaine des gardes, et en celle de M. de Chandenier, M. de Noailles. » C'est à l'occasion de ce dernier que Saint-Simon fait allusion à la disgrâce des capitaines des gardes. Les sentiments qu'il exprime étaient ceux des contemporains, comme on le voit par la suite du journal d'Olivier d'Ormesson, qui écrivait au moment même des événements : « Chacun était fort indigné de ce procédé. L'on disait que M. le cardinal avait pris cette occasion pour mettre de ses créatures (Saint-Simon dit son *domestique*) auprès du roi et s'en rendre maître. »

dre que celui d'un premier ministre, avec cette différence que celui-là seul se peut éviter : et que diriez-vous d'un prince prêt à essayer la peste et la famine dans son royaume, à qui Dieu les montrerait prêtes à y fondre, et promettrait en même temps de l'en garantir à la moindre prière qu'il en ferait, qui non seulement ne daignerait pas demander la délivrance de ces terribles fléaux, mais qui aurait la folie, ou si vous lui voulez donner un nom plus propre, qui serait assez stupide pour les demander ? Tel est, monsieur, un prince qui fait un premier ministre quand il n'est pas dans les termes où se trouvèrent la fameuse Isabelle et votre incomparable aïeul, et dont le tact n'est pas juste ou assez heureux pour choisir un Ximénès ou un Richelieu.

« En voilà beaucoup, monsieur, poursuivis je ; mais ce n'est pas encore tout : permettez-moi de vous dire avec ma vérité et ma fidélité accoutumée quel est nécessairement un premier ministre et quel devient la prince qui le fait.

« Un premier ministre, si on en excepte le seul Ximénès, est un ambitieux du premier ordre, qui conserve l'écorce dont il a tant besoin et selon la mesure que le besoin subsiste, mais qui, dans la vérité, n'a d'honneur, de vertu, d'amour de l'État, ni de son maître qu'en simple parure, et sacrifie tout à sa grandeur, et, quand il y est parvenu, à sa toute-puissance, à sa sûreté et à son affermissement dans sa grande place. Il ne connaît que cet unique intérêt, d'amis ni, d'ennemis que par rapport à cela, et suivant les divers degrés qui s'y rapportent. Conséquemment tout mérite lui est suspect en tout genre, excepté en ceci le cardinal de Richelieu qui se laissait volontiers dompter par le mérite et les talents ; toute réputation lui est odieuse, toute élévation par dignité ou par naissance lui est dure

et pesante ; tous droits, privilèges, lois, coutumes de tout temps respectées, lui sont à charge ; l'esprit et la capacité de quiconque ne le laisse point dormir en repos ; sur toutes choses, la moindre familiarité avec le prince, la plus légère marque de son goût pour quelqu'un, l'effraye. Ce sont tous gens qu'il prend à tâche d'éloigner ; heureux, mais rarement heureux quand il ne va pas à les noircir et à les perdre. Sa principale application est de se faire autant d'esclaves que de gens qui approchent du prince, de se bien assurer qu'ils ne parleront et ne répondront au prince que sur le ton qu'il leur aura prescrit, et qu'ils lui rendront compte de tout ce qu'ils verront, entendront, sauront, soupçonneront même, avec une parfaite fidélité et le plus scrupuleux détail, et à ceux-là même il donnera des espions et des surveillants qu'ils ne pourront connaître, et d'autres encore à ceux-ci. Son grand art est que personne n'approche du prince que de sa main, et tant qu'il pourra, sans que le prince s'en aperçoive ; de perdre sans retour ceux qui s'en approcheront sans lui ou par leur hardiesse ou par le goût du prince ; et, comme il s'en trouve toujours quelqu'un trop difficile à perdre, de n'oublier rien pour les gagner. L'intérêt de l'État, toujours subordonné au sien, rend tout conseil d'État, de finance, et tous autres inutiles, et la fortune de ceux qui les composent toujours douteuse. Ils sont réduits à chercher et à deviner la volonté du premier ministre, dont l'ignorance leur devient dangereuse, et la moindre résistance fatale.

« Un roi n'a d'intérêt que celui de l'État : on n'a donc point ces embarras avec lui. Il s'explique nettement et librement de ses volontés : on sait donc à quoi s'en tenir. On obéit, ou, si on croit lui devoir

faire quelques représentations sages, ou lui faire apercevoir ce qu'on soupçonne lui être échappé de réflexions à faire sur cette volonté, on le fait avec respect et sans crainte, parce que le roi, dont la place et l'autorité sont inamissibles, n'en peut concevoir aucun soupçon ; et, s'il persévère dans sa volonté, c'est sans mauvais gré à qui l'a combattue. À l'égard du premier ministre, c'est précisément tout le contraire. Quelque tout-puissant, quelque affermi qu'il soit, toute représentation lui est odieuse. Plus elle est fondée, plus elle le choque, plus il craint un esprit qu'il sent qui va au fait. Il redoute d'être tâté, encore plus d'être feuilleté. Quiconque en a l'imprudence, même sans mauvaise intention, sa perte est résolue et ne tarde pas.

« Le premier ministre a toujours un intérêt oblique qu'il cache sous tous les voiles qu'il peut, et cela en toute espèce d'affaires. Malheur à qui les perce, s'il s'en aperçait. Sa place et sa puissance, de quelque façon qu'elles soient établies, ne tiennent qu'à la volonté du prince. Le rien souvent, aussitôt que l'affaire la plus importante, peut altérer cette volonté, et lui causer bien de cuisantes inquiétudes, et bien du travail pour se rassurer dans sa place et dans son autorité. Le moindre affaiblissement lui annonce sa ruine ; un autre rien peut la déterminer. Il n'y a donc point de riens pour un premier ministre, et dès lors quelle multitude de soins pour lui, et quelle dangereuse glace que celle sur laquelle marchent toujours les ministres à son égard ? La paix et la guerre, les liaisons bonnes ou mauvaises avec les puissances étrangères, les traités et leurs diverses conditions, les conjonctures à saisir ou à laisser tomber, tout est en la main du premier ministre, qui combine, avise et ajuste tout à son intérêt personnel, qui, dans



sa bouche, n'est que celui de l'État. Les ministres qui travaillent sous lui, à qui le vrai intérêt de l'État est clair et celui du premier ministre dans les ténèbres, c'est à ces ministres à bien prendre garde à eux, à examiner les yeux et la contenance du premier ministre, à se garer même de ses discours tenus souvent pour les sonder, à ne parler qu'avec incertitude, sans s'expliquer jamais nettement, parce que ce n'est pas leur avis que le premier ministre cherche, mais leur aveu que le sien, quand il jugera à propos de le dire, est la politique la plus exquise et le plus solide intérêt de l'État. Il en est de même sur les finances, et sur ce qui regarde les particuliers. La place de premier ministre, qui décide de toutes les affaires et de toutes les fortunes, est si enviée, si haïe, ne peut éviter de faire un si grand nombre de mécontents de tout genre et de toute espèce, qu'il a continuellement à redouter. Il doit donc multiplier et fortifier ses précautions. Rien de tout ce qui peut le maintenir et le raffermir ne lui paraît injuste. En ce genre il peut tout ce qu'il veut, et il veut tout ce qu'il peut. En récompense de tant d'avisements, de soins, de précautions, de frayeurs, de combinaisons, de mascarades de toutes les sortes, il accumule sur soi et sur les siens les charges, les gouvernements, les bénéfices, les chapeaux, les richesses, les alliances. Il s'accable de biens, de grandeurs, d'établissements pour se rendre redoutable au prince même ; mais son grand art est de le persuader à fond, qu'il est l'homme unique dont il ne peut se passer, à qui il est redevable de tout, sans qui tout périrait, pour lequel il ne peut trop faire, et sans lequel il ne doit rien faire, surtout être confus des soins, des peines, des travaux dont il est accablé, uniquement pour son bien et pour sa gloire, et pour lequel

sa reconnaissance et son abandon ne sauraient aller trop loin, et par une suite nécessaire, traiter ses ennemis comme ceux de sa personne, de sa gloire et de son État, et n'avoir de rigueur et de bonté que pour les personnes et suivant les degrés qu'il lui marque. Tel est, monsieur, et très nécessairement tout premier ministre, dont pas un ne pourrait se maintenir sans cela. Voyons maintenant quel est le prince qui fait un premier ministre, et permettez-moi de ne vous en rien cacher. J'excepte toujours Isabelle et Louis le Juste par les cas singuliers où ils se sont trouvés, et par l'heureux discernement de leur choix.

« Ce crayon, quoique si raccourci, des exemples des fléaux que tous les divers États ont éprouvés de l'élévation et du gouvernement de leurs premiers ministres, la France en particulier, et celui de ce qu'est nécessairement un premier ministre en lui-même, prépare au crayon du prince qui en fait un. C'est la déclaration la plus authentique qu'il puisse faire de sa faiblesse ou de son incapacité, peut-être de l'une et de l'autre, sans rien persuader à personne du mérite de son choix, quelques pompeux éloges qu'il lui donne dans ses patentes, sinon de la misère du promoteur, et de l'adresse et de l'ambition du promu. Si Louis XI punit la trahison du sien en l'enfermant dans une cage de fer durant tant d'années, à Loches, la reconnaissance du premier ministre pour un si énorme bienfait n'a que la même récompense pour son maître. Mais la cage où il le met est d'or et de pierrieres, elle est parfumée des plus belles fleurs ; elle est au milieu de sa cour ; mais elle n'en est pas moins cage, et le prince n'y est pas moins enfermé et bien exactement scellé. Ses plus familiers courtisans sont ses plus sûrs geôliers. Il a donné son nom, son pouvoir, son goût, son

jugement, ses yeux, ses oreilles à son premier ministre, bien jaloux de garder de si précieux dépôts, et bien en garde qu'il n'en revienne au prince l'émanation la plus légère. Son salut en dépend et il ne l'ignore pas. Ainsi tout est transmis du prince au premier ministre ; le premier ministre règne en plein en son nom ; plus de différence d'effet entre le premier, ministre et nos anciens maires du palais ; plus de différence effective entre le prince et nos rois fainéants, sinon que la plupart étaient opprimés par les puissantes factions de leurs maires, et que le prince ne l'est que par sa *fétardise*<sup>4\*\*</sup>. Je frémis, monsieur, de prononcer ce mot ; mais où ne se précipite pas le serviteur tendre et fidèle pour sauver son maître, qu'il voit emporté dans le tournoyant d'un gouffre, et qui se trouve seul à oser le hasarder ? Le prince est longtemps et se trouve à son aise dans sa cage. Il y dort, il s'y allonge, il y jouit de la plus douce oisiveté. Tous les plaisirs, tous les amusements s'empressent autour de lui ; jamais leur succession n'est interrompue, tandis que tout lui crie : Les travaux continuels du premier ministre, qui se tue pour le soulager, et qui étonne à tous moments l'Europe par la justesse et la profondeur de sa politique, qui n'oublie rien pour rendre ses peuples heureux, qui fait d'ailleurs les délices de sa cour, et à qui il doit tant de solides et de glorieux avantages, sans autre soin que de vouloir s'en servir et l'autoriser en tout. Quel bonheur suprême pour un prince aveugle et paralytique de tout voir, de

---

<sup>4</sup>Ce mot, que l'on ne trouve pas toujours dans les dictionnaires, exprime avec plus d'énergie, le même sens que *fainéantise*,  *paresse*. Il est employé par les anciens écrivains français, aussi bien que l'adjectif *fétard*. Villon s'en est servi plusieurs fois : Car de lire je suis *fétard*. Et encore : De bien boire oncques ne fut *fétard*. Voy. le *Dictionnaire étymologique* de Ménage ; supplément.

tout faire par autrui, sans sortir du sein du repos, des amusements, des plaisirs et de l'ignorance de tout la plus consommée ! C'est là le grand art de ne retenir que la grandeur et les charmes de la royauté, et d'en bannir tous les soucis, les embarras, les travaux, et n'est-ce pas la dernière folie à qui le peut de ne pas s'y livrer ? Le prince ne voit rien d'aucune des parties du gouvernement. Les fautes, les choix indignes, et ce qui en résulte, la misère et les cris des sujets, les injustices, les oppressions, les désespoirs de tous les ordres de l'État, les imprécations, les désolations, la ruine, le dépeuplement, les désordres, le profit et les partis immenses que les étrangers savent en tirer, leurs dérisions, le mépris du premier ministre qu'ils payent quelquefois en plus d'une sorte de monnaie, qu'ils séduisent, qu'ils trompent, et qui retombe bien plus à plomb sur le prince qui y perd tout et qui n'y gagne rien, comme son premier ministre, ce sont toutes choses si soigneusement éloignées de la cage, que le prisonnier ne s'en peut pas douter. Il lui est si doux de croire régner, et de sentir qu'il n'a rien à faire qu'à s'abandonner à ses goûts et à son oisiveté, qu'il n'imagine pas un plus heureux que lui sur la terre, et l'amour-propre et l'ignorance lui font encore ajouter foi aux plus folles louanges qu'on est sans cesse occupé de lui prodiguer par l'ordre du premier ministre, en sorte que le prince est persuadé qu'il est le plus glorieux et le plus révééré de l'Europe, qu'il en tient le sort entre ses mains ; que de tant d'heur et de gloire, il n'en est redevable qu'à son premier ministre, à ce grand choix qu'il a fait ; que l'unique moyen de se conserver dans cet état radieux est de continuer à laisser maître de tout un si grand premier ministre, et qu'il y va de toute sa gloire, de tout son bonheur, de tout

celui de son État, de le maintenir et de l'augmenter même, s'il est possible, en puissance, en autorité, en toute espèce de grandeur.

« Mais rien de stable sur la terre. Le premier ministre porté si haut, et qui a eu temps et moyens à souhait de se faire de grands et de solides établissements, et de grandes et de vastes alliances, dont la fortune dépend du maintien de la sienne, vient quelquefois à s'enivrer. Il se figure ne pouvoir plus être entamé, il se croit au-dessus des revers ; il ne voit plus le tonnerre et la foudre que bien loin sous ses pieds, comme ces voyageurs qui passent sur la cime des plus hautes montagnes. Il devient insolent : la souplesse, la complaisance auprès du prince l'abandonnent, parce qu'il compte n'en avoir plus besoin. Il devient fantasque, opiniâtre ; il le contrarie pour des riens, et il refuse d'autres riens aux gardiens de la cage. Le prince, dont l'entêtement est dur à entamer, a plus tôt fait de se croire indiscret que son premier ministre impertinent. Son humeur se fortifie par le succès. Il trouve dangereux d'accoutumer par sa complaisance le prince à être importun, et ceux qui l'approchent à en être cause. Il y faut couper pied, et cette méthode enfin commence à donner au prince du malaise, et du dépit à ses geôliers. Ils négocient ; ils sont rebutés : le prince les plaint, intérieurement se fiche. Il commence à s'apercevoir qu'encore serait-il de raison qu'il pût disposer des bagatelles. Le premier ministre s'alarme, croit que, s'il abandonne des bagatelles, bientôt tout lui échappera. Il se roidit, il éloigne ces gardiens suspects, il en substitue de plus fidèles. Le prince ne sait plus avec qui se plaindre de la dureté qu'il éprouve. Son angoisse devient extrême ; mais comment se passer d'un homme si nécessaire ? et, quand il serait capable d'en prendre le parti, comment s'y

prendre pour renverser le colosse qu'il a fait ? Et quel usage tirer de l'impuissance où il s'est bien voulu réduire pour élever un autre roi que lui ? De là, les partis, les cabales, les troubles, une lutte et des malheurs profonds, qui rie sont pas même réparés par la chute du premier ministre. L'abondance de la matière fournirait sans fin. Ce court précis peut suffire aux réflexions de Votre Altesse Royale. Elle se souviendra seulement de ce que c'est qu'un cardinal ; que Dubois ne peut être en rien au-dessous du Mazarin pour la naissance, et qu'il a par-dessus lui l'avantage d'être né Français, dont cet Italien a toujours tout ignoré jusqu'à la langue. »

Un assez long silence succéda à ce fort énoncé. La tête de M. le duc d'Orléans, toujours entre ses mains, était peu à peu tombée fort près de son bureau. Il la leva enfin et me regarda d'un air languissant et morne, puis baissa des yeux qui me parurent honteux, et demeura encore quelque temps dans cette situation. Enfin il se leva et fit plusieurs tours, toujours sans rien dire. Mais quel fut mon étonnement et ma confusion au moment qu'il rompit le silence ! Il s'arrêta, se tourna à demi vers moi sans lever les yeux, et se prit tout à coup à dire d'un ton triste et bas : « Il faut finir cela, il n'y a qu'à le déclarer tout à l'heure. — Monsieur, repris-je, vous êtes bon et sage, et par-dessus le maître. N'avez-vous rien à m'ordonner pour Meudon ? » Je lui fis tout de suite la révérence et sortis, tandis qu'il me cria : « Mais vous reverrai-je bientôt. » Je ne répondis rien, et je fermai la porte. Le fidèle et patient Belle-Ile était encore depuis plus de deux grosses heures au même endroit où je l'avais laissé en entrant, sans le temps qu'il y avait attendu mon arrivée. Il me saisit aussitôt en me disant avec empressement à l'oreille : « Hé bien ! où

en sommes-nous ? — Au mieux, lui répondis-je en me contenant tant que je pus ; je tiens l'affaire faite et tout sur le petit bord d'être déclarée. — Cela est à merveille, reprit-il : je vais tout à l'heure faire un homme bien aise. » Je ne le chargeai de rien, et je me hâtai de le quitter pour me sauver à Meudon, et m'y exhaler seul à mon aise.

Je sentis dès le lendemain la raison des quatre embuscades de Belle-Ile, que je n'avais attribuées qu'à curiosité, à l'envie de se mêler et de faire sa cour au cardinal Dubois. Ni moi ni personne n'en aurions jamais deviné la cause, qui fut toute de projet d'une hardiesse démesurée. Sur les deux heures après midi du 23 août, lendemain de la conversation qui vient d'être racontée, le cardinal Dubois fut déclaré premier ministre par M. le duc d'Orléans, et par lui présenté au roi comme tel, à l'heure de son travail. Sur les quatre heures après midi arriva Conches à Meudon, qui vint m'apprendre cette nouvelle de la part du cardinal Dubois, qui l'envoyait exprès m'en porter, me dit-il, son hommage, comme à celui à qui il en avait toute l'obligation. Je répondis fort sec et avec grande surprise que j'étais fort obligé à M. le cardinal de la part qu'il voulait bien me donner d'une chose pour laquelle il savait mieux que personne qu'il n'avait besoin que de lui-même, et Conches, sans autre propos de moi ni guère plus de lui, s'en retourna aussitôt. Conches était un homme de rien et de Dauphiné, dont la figure lui avait tenu lieu d'esprit. M. de Vendôme lui avait fait avoir une compagnie de dragons, puis commission de lieutenant-colonel. Il s'était attaché depuis à Belle-Ile, mestre de camp général des dragons<sup>5</sup>, qui

---

<sup>5</sup>Colonel général des dragons. On a eu tort, dans les anciennes éditions, de sub-

ramassait alors tout ce qu'il pouvait pour se faire des créatures, et qui savait très bien se servir des gens quels qu'ils fussent, et les servir lui-même utilement. Je vis donc par ce message que le cardinal Dubois se voulait parer de mon suffrage pour son élévation à la place de premier ministre, tandis qu'il était radicalement impossible et hors de toute vraisemblance qu'il ne sût par M. le duc d'Orléans ce qui s'était passé, du moins en gros, entre ce prince et moi là-dessus. Je fus vraiment indigné de cette effronterie, dont sa prétendue reconnaissance remplit la cour et la ville. Heureusement on nous connaissait tous deux : mais ce n'était pas le plus grand nombre, de ceux surtout qui n'approchaient pas de la cour. Je ne laissai pas de dire à des amis, à quelques autres personnes distinguées, que j'étais fort éloigné d'y avoir part, et je remis au lendemain, quoiqu'il fût de si bonne heure, à aller à Versailles.

Comme j'entrais dans les premières pièces de l'appartement, où j'étais apparemment guetté à tout hasard, un des officiers de sa chambre me vint dire que M. le cardinal Dubois me priait de passer par la petite cour, et que je le trouverais à la porte du caveau. Ce caveau était une pièce, une espèce d'enfoncement moins réel que d'ajustement, qui faisait une petite pièce assez obscure, où monseigneur couchait souvent l'hiver, dans les derrières de sa chambre naturelle, par la ruelle de laquelle on y entrait, qui avait un degré fort étroit et fort noir en dégagement, qui rendait dans la seconde antichambre du roi, d'un côté, et dans les derrières de l'appartement de la reine de l'autre, et qui avait un autre dégagement de plain-pied dans la petite cour, à

---

stituer *maréchal de camp général* à *mestre de camp général*.



travers une manière de très petite antichambre. Ce fut dans cette antichambre que je trouvai le cardinal Dubois. Je n'ai point su ce qui l'y avait mis. Peut-être averti de mon arrivée, puisque dès l'entrée de l'appartement j'y fus envoyé de sa part, y était-il allé pour m'y faire en particulier toutes ses protestations et ses caracoles, qu'il craignait apparemment qu'il ne fussent démenties par le froid dont il craignait que je les pourrais recevoir. Quoi qu'il en soit, je le trouvai avec Le Blanc et Belle-Ile seuls. Dès qu'il m'aperçut, il courut à moi, n'oublia rien pour me persuader que je l'avais fait premier ministre, et son éternelle reconnaissance me protesta qu'il voulait ne se conduire que par mes conseils, m'ouvrir tous ses portefeuilles, ne me cacher rien, concerter tout avec moi. Je n'étais pas si crédule que le cardinal de Rohan, et je sentais tout ce que valait ce langage d'un homme qui savait mieux qu'il ne disait, et qui ne cherchait qu'à se cacher sous mon manteau, et à jeter, s'il l'eût pu, tout l'odieux de sa promotion sur moi, comme l'ayant conseillée, poursuivie et procurée. Je répondis par tous les compliments que je pus tirer de moi, sans jamais convenir que j'eusse la moindre part à sa promotion, ni que je prisse à l'hameçon de tant de belles offres sur les affaires. Il ne tenait pas à terre de joie. Nous entrâmes par les derrières, lui et moi, dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, qui, à travers l'embarras qui le saisit à ma vue, me fit aussi merveilles, mais sans qu'il fût question de la déclaration du premier ministre. J'abrégeai tant que je pus ma visite et m'en revins respirer à Meudon. Cette déclaration, incontinent suivie de la plus ample patente et de son enregistrement, fut extrêmement mal reçue de la cour, de la ville et de toute la France. Le premier ministre s'y était bien attendu, mais il y était parvenu et il se moquait

de l'improbation et des clameurs publiques, que nulle politique ni crainte ne put retenir.

Les Rohan firent preuve de la leur en cette occasion qui les touchait de si près ; ils avalèrent la chose douce comme lait, affectèrent de l'approuver, de la louer, de publier que cela ne se pouvait autrement, sinon que cela avait été trop différé. Ils ont tous en préciput une finesse de nez qui les porte sans faillir à l'insolence et à la bassesse, qui les fait passer de l'une à l'autre avec une agilité merveilleuse, et dont l'air simple et naturel surprendrait toujours, si leur extrême fausseté était moins connue, jusqu'à douter, avec raison, s'ils ont soif à table quand ils demandent à boire. En vérité, la souplesse ni l'étude des plus surprenants danseurs de corde n'égala jamais la leur. Leur coup était manqué ; en user autrement eût blessé le cardinal Dubois jusque dans le fond de l'âme par la conviction de sa longue perfidie ; l'avalier comme ils firent était se l'acquérir autant qu'il en pouvait être capable, par la reconnaissance de cacher son forfait autant qu'il était en eux, et par l'effort d'approbation et de joie de ce qu'il leur enlevait après des engagements si forts et si redoublés. Laissons-les s'ensevelir dans cette fange, et Dubois dans le comble de sa satisfaction et de la toute-puissance, pour exposer un épisode indispensable à placer ici pour les étranges suites qu'eurent de si chétives sources.

Plénœuf était Berthelot, c'est-à-dire de ces gens du plus bas peuple qui s'enrichissent en le dévorant, et qui, des plus abjectes commissions des fermes, arrivent peu à peu, à force de travail et de talents, aux premiers étages des maltôtiers et des financiers, par la suite. Tous ces Berthelot, en s'aidant les uns les autres, étaient tous parvenus, les

uns moins, les autres plus ; celui-ci s'était gorgé par bien des métiers, et enfin dans les entreprises des vivres pour les armées. Ce fut cette connaissance qui le fit prendre à Voysin, devenu secrétaire d'État de la guerre, pour un de ses principaux commis. Il avait épousé une femme de même espèce que lui, grande, faite au tour, avec un visage extrêmement agréable, de l'esprit, de la grâce, de la politesse, du savoir-vivre, de l'entregent et de l'intrigue, et qui aurait été faite exprès pour fendre la nue à l'Opéra et y faire admirer la déesse. Le mari était un magot, plein d'esprit, qui voulait en avoir la meilleure part, mais qui du reste n'était pas incommode, et dont les gains immenses fournissaient aisément à la délicatesse et à l'abondance de la table, à toutes les fantaisies de parure d'une belle femme, et à la splendeur d'une maison de riche financier.

La maison était fréquentée ; tout y attirait ; la femme adroite y souffrait par complaisance les malotrus amis de son mari qui, de son côté, recevait bien aussi des gens d'une autre sorte qui n'y venaient pas pour lui. La femme était impérieuse, voulait des compagnies qui lui fissent honneur ; elle ne souffrait guère de mélange dans ce qui venait pour elle. Éprise d'elle-même au dernier point, elle voulait que les autres le fussent ; mais il fallait en obtenir la permission. Parmi ceux-là elle savait choisir ; elle avait si bien su établir son empire, que le bonheur complet ne sortait jamais à l'extérieur des bornes du respect et de la bienséance, et que pas un de la troupe choisie n'osait montrer de la jalousie ni du chagrin. Chacun espérait son tour, et en attendant, le choix plus que soupçonné était révérend de tous dans un parfait silence, sans la moindre altération entre eux. Il est étonnant

combien cette conduite lui acquit d'amis considérables, qui lui sont toujours demeurés attachés, sans qu'il fût question de rien plus que d'amitié, et qu'elle a trouvés, au besoin, les plus ardents à la servir dans ses affaires. Elle fut donc dans le meilleur et le plus grand monde, autant qu'alors une femme de Plénoëuf y pouvait être, et s'y est toujours conservée depuis parmi tous les changements qui lui sont arrivés.

Entre plusieurs enfants, elle eut une fille, belle, bien faite, plus charmante encore par ces je ne sais quoi qui enlèvent, et de beaucoup d'esprit, extrêmement orné et cultivé par les meilleures lectures, avec de la mémoire et le jugement de n'en rien montrer. Elle avait fait la passion et l'occupation de sa mère à la bien élever. Mais devenue grande, elle plut, et à mesure qu'elle plut elle déplut à sa mère. Elle ne put souffrir de vœux chez elle qui pussent s'adresser à d'autres ; les avantages de la jeunesse l'irritèrent. La fille, à qui elle ne put s'empêcher de le faire sentir, souffrit sa dépendance, essuya ses humeurs, supporta les contraintes ; mais le dépit s'y mit. Il lui échappa des plaisanteries sur la jalousie de sa mère qui lui revinrent. Elle en sentit le ridicule, elle s'emporta ; la fille se rebecqua, et Plénoëuf, plus sage qu'elles, craignit un éclat qui nuirait à l'établissement de sa fille, leur imposa en sorte qu'il en étouffa les suites, qui n'en devinrent que plus aigres dans l'intérieur domestique, et qui pressèrent Plénoëuf de l'établir.

Entre plusieurs partis qui se présentèrent, le marquis de Prie fut préféré. Il n'avait presque rien, il avait de l'esprit et du savoir ; il était dans le service, mais la paix l'arrêtait tout court. L'ambition de cheminer le tourna vers les ambassades, mais point de bien pour les soutenir ; il le trouvait chez Plénoëuf, et Plénoëuf fut ébloui

du parrain du roi, d'une naissance distinguée et parent si proche de la duchesse de Ventadour du seul bon côté, et qui, avec raison, le tenait à grand honneur. L'affaire fut bientôt conclue ; elle fut présentée au feu roi par la duchesse de Ventadour ; sa beauté fit du bruit ; son esprit, qu'elle sut ménager, et son air de modestie la relevèrent. Presque incontinent après, de Prie fut nommé à l'ambassade de Turin, et tous deux ne tardèrent pas à s'y rendre. On y fut content du mari, la femme y réussit fort, mais leur séjour n'y fut pas fort long. La mort du roi et l'effroi des financiers pressèrent leur retour ; l'ambassade ne roulait que sur la bourse du beau-père. M<sup>me</sup> de Prie avait donc vu le grand monde français et étranger ; elle en avait pris le ton et les manières en ambassadrice et en femme de qualité distinguée et comme ; elle avait été applaudie partout. Elle ne dépendait plus de sa mère ; elle la méprisa et prit des airs avec elle qui lui firent sentir toute la différence de la fleur d'une jeune beauté d'avec la maturité des anciens charmes d'une mère, et toute la distance qui se trouvait entre la marquise de Prie et M<sup>me</sup> de Plénœuf. On peut juger de la rage que la mère en conçut ; la guerre fut déclarée, les soupirants prirent parti, l'éclat n'eut plus de mesure ; la déroute et la fuite de Plénœuf suivirent de près. La misère, vraie ou apparente, et les affaires les plus fâcheuses accablèrent M<sup>me</sup> de Plénœuf. Sa fille rit de son désastre et combla son désespoir. Voilà un long narré sur deux femmes de peu de chose, et peu digne, ce semble, de tenir la moindre place dans des Mémoires sérieux, où on a toujours été attentif de bannir les bagatelles, les galanteries, surtout quand elles n'ont influé sur rien d'important. Achevons tout de suite.

M<sup>me</sup> de Prie devint maîtresse publique de M. le Duc, et son mari, ébloui des succès prodigieux que M. de Soubise avait eus, prit le parti de l'imiter, mais M. le Duc n'était pas Louis XIV, et ne menait pas cette affaire sous l'apparent secret et sous la couverture de toutes les bienséances les plus précautionnées. C'est où ces deux femmes en étaient, lorsque je fus forcé par M. le [duc] et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, comme on l'a vu en son lieu, d'entrer en commerce avec M<sup>me</sup> de Plénoeuf sur le mariage d'une de leurs filles, que Plénoeuf, retiré à Turin, s'était mis de lui-même à traiter avec le prince de Piémont. M<sup>me</sup> de Prie, parvenue à dominer M. le Duc entièrement, fit par lui la paix de son père, et le fit revenir. Elle l'aimait assez, et il la ménageait dans la situation brillante où il la trouvait ; car ces gens-là, et malheureusement bien d'autres, comptent l'utile pour tout, et l'honneur pour rien. Lui et sa fille avaient grand intérêt à sauver tant de biens. Cet intérêt commun et la situation de M. le Duc, duquel elle disposait en souveraine, serra de plus en plus l'union du père et de la fille aux dépens de la mère ; mais la fille, non contente de se venger de la sorte des jalousies et des hauteurs de sa mère, qui ne put ployer devant l'amour de M. le Duc, se mit à prendre en aversion les adorateurs de sa mère, et la crainte qu'elle leur donna en fit désertier plusieurs.

Les plus anciens tenants et les plus favorisés étaient Le Blanc et Belle-Ile. C'était d'où était venue leur union. Tous deux étaient nés pour la fortune ; tous deux en avaient les talents ; tous deux se crurent utiles l'un à l'autre : cela forma entre eux la plus parfaite intimité, dont M<sup>me</sup> de Plénoeuf fut toujours le centre. Le Blanc voyait dans son ami tout ce qui pouvait le porter au grand, et Belle-Ile sentait

dans la place qu'occupait Le Blanc de quoi l'y conduire, tellement que, l'un pour s'étayer, l'autre pour se pousser, marchèrent toujours dans le plus grand concert sous la direction de la divinité qu'ils adoraient sans jalousie. Il n'en fallut pas davantage pour les rendre l'objet de la haine de M<sup>me</sup> de Prie. Elle ne put les détacher de sa mère, elle résolut de les perdre. La tentative paraissait bien hardie contre deux hommes aussi habiles, dont l'un, secrétaire d'État depuis longtemps, était depuis longtemps à toutes mains de M. le duc d'Orléans, et employé seul dans toutes les choses les plus secrètes. Il était souple, ductile, plein de ressources et d'expédients, le plus ingénieux homme pour la mécanique des diverses sortes d'exécutions où il était employé sans cesse, enfin l'homme aussi à tout faire du cardinal Dubois, tellement dans sa confiance qu'il l'avait attirée à Belle-Ile, et que tous deux depuis longtemps passaient tous les soirs les dernières heures du cardinal Dubois chez lui, en tiers, à résumer, agiter, consulter et résoudre la plupart des affaires. Tel en était l'extérieur, et très ordinairement même le réel. Mais, avec toute cette confiance, Le Blanc était trop en possession de celle du régent pour que le cardinal pût s'en accommoder longtemps.

On a déjà vu ici que son projet était d'ôter d'auprès de M. le duc d'Orléans tous ceux pour qui leur familiarité avec lui pouvait donner le moindre ombrage, et qu'il avait déjà commencé à les élaguer. Il était venu à bout de chasser le duc de Noailles, Canillac et Nocé, ses trois premiers et principaux amis, qui l'avaient remis en selle, Broglio l'aîné, quoiqu'il n'en valût guère la peine ; qu'il avait échoué au maréchal de Villeroy, qui bientôt après s'était venu perdre lui-même ; enfin qu'il avait tâché de raccommoder le duc de

Berwick avec l'Espagne pour l'y envoyer en ambassade, ne pouvant s'en défaire autrement, et on verra bientôt qu'il ne se tenait pas encore battu là-dessus. Par tous ces élaguements il ne se trouvait plus embarrassé que du Blanc et de moi. Il me ménageait, parce qu'il ne savait comment me séparer d'avec M. le duc d'Orléans. Il me faisait la grâce du Cyclope ; en attendant ce que les conjonctures lui pourraient offrir, il me réservait à me manger le dernier. D'ailleurs je m'étais toujours contenté d'entrer où on m'appelait ; et à moins de choses instantes et périlleuses, je ne m'ingérais jamais, et il ne pouvait manquer de s'apercevoir que la conduite du régent et le gouvernement de toutes choses me déplaisaient et me faisaient tenir à l'écart. Cela lui donnait le temps d'attendre les moyens de faire naître des occasions ; et m'attaquer sans occasions, c'eût été trop montrer la corde et se gêner auprès de M. le duc d'Orléans, à la façon dont j'étais seul à tant de titres auprès de lui. Le Blanc était bien plus incommode. Sa charge, et plus encore les détails de la confiance des affaires secrètes, lui donnaient continuellement des rapports et publics et intimes avec M. le duc d'Orléans. La soumission, la souplesse, les hommages de Le Blanc, ne le rassuraient point. C'était un homme agréable et nécessaire à M. le duc d'Orléans, de longue main dans sa privance la plus intime. Il était de son choix, de son goût, utile et commode à tout, il l'entendait à demi-mot, il ne tenait qu'à lui : c'étaient autant de raisons de le craindre, par conséquent de l'éloigner ; et si, par les racines qui le tenaient ferme, il ne pouvait l'éloigner qu'en le perdant et l'accablant absolument, il n'y fallait pas balancer. Et pour le dire encore en passant, voilà les premiers ministres !



Celui-ci, uniquement occupé que de son fait et des choses intérieures, était instruit de l'ancienne et intime liaison de Le Blanc et de Belle-Ile avec M<sup>me</sup> de Plénoeuf, de la haine extrême que se portaient la mère et la fille, que celle de M<sup>me</sup> de Prie rejaillissait en plein sur ces deux tenants de sa mère. Dubois résolut d'en profiter. En attendant que les moyens s'en ouvrirent, il se mit à cultiver M. le Duc. Fort tôt après il sut que le désordre était dans les affaires de La Jonchère. C'était un trésorier de l'extraordinaire des guerres<sup>6</sup>, entièrement dans la confiance de Le Blanc, qui l'avait poussé et protégé, et qui s'en était servi, lui et Belle-Ile, en bien des choses. Je n'ai point démêlé au clair si le cardinal en voulait aussi à Belle-Ile, ou si ce ne fut que par concomitance avec Le Blanc, par l'implication dans les mêmes affaires et dans la haine de M<sup>me</sup> de Prie. Je pencherais à le croire, parce que, ayant plusieurs fois voulu servir Belle-Ile auprès de M. le duc d'Orléans, je lui ai toujours trouvé une opposition qui allait à l'aversion. Je ne crois pas même m'être trompé d'avoir cru m'apercevoir qu'il le craignait, qu'il était en garde continuelle contre lui de s'en laisser approcher le moins du monde, et certainement il n'a jamais voulu de lui pour quoi que ç'ait été, d'où il me semble que, lié comme il était avec Le Blanc, qui ne cherchait qu'à l'avancer, et qui en était si à portée avec M. le duc d'Orléans, quelque prévention qu'eût eue ce prince, elle n'y aurait pas résisté, si elle n'eût été étayée des mauvais offices du cardinal Dubois, qui, avec tous les dehors de confiance pour Belle-Ile, avait assez bon nez pour le craindre person-

---

<sup>6</sup>L'*extraordinaire des guerres* était un fonds réservé pour payer les dépenses extraordinaires de la guerre.

nellement, et comme l'ami le plus intime du Blanc, qu'il avait résolu de perdre. Quoi qu'il en soit, Belle-Ile passait pour avoir trop utilement profité de l'amitié du Blanc, et pour avoir infiniment tiré des manéges qui se pratiquent dans les choses financières de la guerre, et en particulier de La Jonchère, dans les comptes, les affaires et le crédit duquel cela avait causé le plus grand désordre sous les yeux et par l'autorité du Blanc.

Au lieu d'étouffer la chose, et d'y remédier pour soutenir le crédit public de cette partie importante au bien général des affaires, le cardinal la saisit pour s'en servir contre Le Blanc, et en faire sa cour à M. le Duc et à M<sup>me</sup> de Prie, qui aussitôt lâcha M. le Duc au cardinal. Il fit donc grand bruit, pressa Le Blanc d'éclaircir cette affaire, et bientôt vint à déclarer ses soupçons de la part qu'il avait en ce désordre. M. le Duc, poussé par sa maîtresse, se mit à poursuivre vivement cette affaire, et à ne garder plus aucunes mesures sur Le Blanc ni sur Belle-Ile. M. le duc d'Orléans, qui aimait Le Blanc, se trouva dans le dernier embarras des vives instances de M. le Duc, qu'il redoublait tous les jours sous prétexte du bon ordre à maintenir, et du discrédit que causait aux affaires publiques la faillite énorme qu'un trésorier de l'extraordinaire des guerres était prêt à faire pour n'avoir pu ne se pas prêter à toutes les volontés du secrétaire d'État de la guerre, son supérieur et son protecteur, et de Belle-Ile, ami de Le Blanc jusqu'à n'être qu'un avec lui. Le régent n'était pas moins embarrassé des sermons doctrinaux de son premier ministre qui, sans lui montrer tant de feu que M. le Duc, le pressait plus solidement, et avec une autorité que le régent ne s'entendait pas à décliner. Cette affaire en était [là] quand les préparatifs d'une nouvelle liaison avec l'Espagne

et ceux du sacre du roi la suspendirent pour quelque temps.

Le mariage de M<sup>lle</sup> de Beaujolais, cinquième fille de M. le duc d'Orléans, avec l'infant don Carlos, troisième fils du roi d'Espagne mais aîné du second lit, fut traité avec tant de promptitude et de secret qu'il fut déclaré presque avant qu'on en eût rien soupçonné. Ce prince n'avait pas encore sept ans, étant né à Madrid le 20 janvier 1716, et la princesse avait un an plus que lui, étant née à Versailles le 18 décembre 1714. C'était cet infant que regardait la succession de Parme et de Plaisance, aux droits de la reine sa mère, et celle de Toscane aussi. Cet établissement en Italie n'était pas prêt d'échoir, par l'âge des possesseurs actuels. Elle avait besoin d'un grand appui pour n'être point troublée par la jalousie de l'empereur, si attentif à l'Italie, par celle du roi de Sardaigne, qui se trouverait par là enfermé par la maison royale de France, enfin par celle de toute l'Europe, qui portait déjà si impatiemment la domination de cette maison en Espagne, et qui avait fait tant d'efforts pour l'en arracher. L'intérêt de cette auguste maison était donc également grand et sensible de se conserver une si belle partie de l'Italie, dont le droit lui était évident et reconnu, et en particulier celui de la reine d'Espagne, de qui il dérivait, à qui il était si glorieux d'augmenter d'une si belle et si importante succession la maison où elle avait eu l'honneur d'entrer, à la surprise de toute l'Europe et au grand mécontentement du feu roi, comme on l'a vu en son lieu. Un intérêt plus personnel à la reine d'Espagne s'y joignait encore. Elle avait toujours regardé avec horreur l'état des reines d'Espagne veuves. Elle était accoutumée à régner pleinement par le roi son époux ; la chute lui en paraissait affreuse si elle venait à le perdre, comme la différence de leurs âges le lui faisait envisager.

Son but avait donc été toujours de n'oublier rien pour faire un établissement souverain à son fils, où elle pût se retirer auprès de lui, hors de l'Espagne, quand elle serait veuve, et s'y consoler en petit de ce qu'elle perdrait en grand. Pour y réussir, elle ne pouvait s'appuyer plus solidement que de la France ; et le régent, de son côté, ne pouvait établir sa fille plus grandement, ni mieux s'assurer personnellement de plus en plus l'appui de l'Espagne. La surprise de la déclaration de ce mariage fut grande en Europe, et non moindre en France, où tout ce qui n'aimait pas le régent et son gouvernement en laissa voir du chagrin. Malheureusement, on vit bientôt après que ces mariages, simplement conclus et signés avec l'Espagne, n'avaient pas été faits au ciel.

Un autre mariage, entièrement parachevé en même temps, acheva l'apparente réconciliation de la maison de Bavière avec celle d'Autriche. Ce fut celui du prince électoral de Bavière avec la soeur cadette de la reine de Pologne, électrice de Saxe, toutes deux filles du feu empereur Joseph, frère aîné de l'empereur régnant. Quoique accompli dès lors avec toute la pompe et la joie la plus apparente, il ne fut pas heureux, et ne réussit point à réunir les deux maisons.

En attendant le sacre qui s'allait faire, on amusa le roi de l'attaque d'un petit fort dans le bout de l'avenue de Versailles, et à lui montrer ces premiers éléments militaires.

Il perdit Ruffé, un de ses sous-gouverneurs, qui était homme fort sage, lieutenant général, et qui ne jouit pas longtemps du gouvernement de Maubeuge, qu'il avait eu à la mort de Saint-Frémont. Il était aussi premier sous-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires. Ruffé était du pays de Dombes, fort attaché au duc du

Maine, et se prétendait de la maison de Damas, dont il n'était point, et n'en était point reconnu de pas un de cette illustre et ancienne maison. Son frère néanmoins, qui fut aussi lieutenant général, s'est toujours fait hardiment appeler le chevalier de Damas. En France, il n'y a qu'à vouloir prétendre entreprendre en tout genre, on y fait tout ce que l'on veut.

Les lettres perdirent aussi Dacier, qui s'y était rendu recommandable par ses ouvrages et par son érudition. Il avait soixante et onze ans, et il était garde des livres du cabinet du roi, ce qui l'avait fait connaître et estimer à la cour. Il avait une femme bien plus foncièrement savante que lui, qui lui avait été fort utile, qui était consultée de tous les doctes en toutes sortes de belles-lettres grecques et latines, et qui a fait de beaux ouvrages. Avec tant de savoir, elle n'en montrait aucun, et le temps qu'elle dérobaît à l'étude pour la société, on l'y eût prise pour une femme d'esprit, mais très ordinaire, et qui parlait coiffures et modes avec les autres femmes, et de toutes les autres bagatelles qui font les conversations communes, avec un naturel et une simplicité comme si elle n'eût pas été capable de mieux.

Il mourut en même temps une femme d'un grand mérite : ce fut la duchesse de Luynes, fille du dernier chancelier Aligre, veuve en premières noces de Manneville, gouverneur de Dieppe, qui sont des gentilshommes de bon lieu, et mère de Manneville, aussi gouverneur de Dieppe, qui avait épousé une fille du marquis de Montchevreuil, qui fut quelque temps dame d'honneur de la duchesse du Maine. Le duc de Luynes voulant se remarier en troisièmes noces, le duc de Chevreuse, son fils aîné, lui trouva ce parti plein de sens, de vertu et de raison, et eut bien de la peine à la résoudre. Elle s'acquiesça l'amitié,

l'estime et le respect de toute la famille du duc de Luynes, qui l'ont vue soigneusement jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle perdit le duc de Luynes, ils ne purent l'empêcher de se retirer aux Incurables. On voyait encore, à plus de quatre-vingts ans, qu'elle avait été belle, grande, bien faite et de grande mine. Le duc de Luynes n'en eut point d'enfants.

Reynold, lieutenant général et colonel du régiment des gardes suisses, très galant homme, et fort vieux, la suivit de près. Il avait été mis dans le conseil de guerre : il en est ici parlé ailleurs.

Pezé, dont il a été souvent parlé ici, qui avait le régiment d'infanterie du roi et le gouvernement de la Muette, épousa une fille de Beringhen, premier écuyer.

## CHAPITRE XVII.

1722

PRÉPARATIFS DU VOYAGE DE REIMS, OÙ PAS UN DUC NE VA, EXCEPTÉ CEUX DE SERVICE ACTUEL ET INDISPENSABLE, ET DE CEUX-LÀ MÊMES AUCUN NE S'Y TROUVA EN PAS UNE CÉRÉMONIE SANS LA MÊME RAISON. - DÉSORDRES DES SÉANCES ET DES CÉRÉMONIES DU SACRE. - ÉTRANGES NOUVEAUTÉS PARTOUT. - BÂTARDS NE FONT POINT LE VOYAGE DE REIMS. - REMARQUES DE NOUVEAUTÉS PRINCIPALES. - CARDINAUX. - CONSEILLERS D'ÉTAT, MAÎTRES DES REQUÊTES, SECRÉTAIRES DU ROI. - MARÉCHAL D'ESTRÉES NON ENCORE ALORS DUC ET PAIR. - SECRÉTAIRES D'ÉTAT. - MÉPRIS OUTRAGEUX DE TOUTE LA NOBLESSE, SEIGNEURS ET AUTRES. - MENSONGE ET FRIPONNERIE AVÉRÉE QUI FAIT PORTER LA PREMIÈRE DES QUATRE OFFRANDES AU MARÉCHAL DE TALLARD, DUC VÉRIFIÉ. - BARONS, OTAGES DE LA SAINTE AMPOULE. - PEUPLE NÉCESSAIRE DANS LA NEF DÈS LE

PREMIER INSTANT DU SACRE. - DEUX COURONNES ; LEUR USAGE. - *ESJOUISSANCE DES PAIRS* TRÈS ESSENTIELLEMENT ESTROPIÉE. - LE COURONNEMENT ACHÉVÉ, C'EST AU ROI À SE METTRE SA PETITE COURONNE SUR LA TÊTE ET À SE L'ÔTER QUAND IL LE FAUT, NON À AUTRE. - FESTIN ROYAL ; LE ROI Y DOIT ÊTRE VÊTU DE TOUS LES MÊMES VÊTEMENTS DU SACRE. - TROIS ÉVÊQUES, NON PAIRS, SUFFRAGANTS DE REIMS, ASSIS EN ROCHET ET CAMAIL À LA TABLE DES PARIS ECCLÉSIASTIQUES VIS-À-VIS-LES TROIS ÉVÊQUES-COMTES PAIRS. - TABLES DES AMBASSADEURS ET DU GRAND CHAMBELLAN PLACÉES AU-DESSOUS DE CELLES DES PAIRS LAÏQUES ET ECCLÉSIASTIQUES. - LOURDISE QUI LES FAIT PLACER SOUS LES YEUX DU ROI. - CARDINAL DE ROHAN HASARDE L'ALTESSE DANS SES CERTIFICATS DE PROFESSION DE FOI À MM. LES DUC DE CHARTRES ET COMTE DE CHAROLAIS ; EST FORCÉ SUR-LE-CHAMP D'Y SUPPRIMER L'ALTESSE, QUI L'EST EN MÊME TEMPS POUR TOUS CERTIFICATS ET TOUS CHEVALIERS DE L'ORDRE NOMMÉS, AVEC NOTE DE CE DANS LE REGISTRE DE L'ORDRE. - CE QUI EST OBSERVÉ DEPUIS TOUJOURS. - GRANDS OFFICIERS DE L'ORDRE COUVERTS COMME LES CHEVALIERS. - RIDICULE ET CONFUSION DE LA SÉANCE. - PRINCES DU SANG S'ARROGENT UN DE LEURS PRINCIPAUX DOMESTIQUES PRÈS D'EUX À LA CAVALCADE, OÙ [IL Y A] PLUS DE CONFUSION QUE JAMAIS. - FÊTES À VILLERS-COTTERÊTS ET À CHANTILLY. - LA FARE ET BELLE-ÎLE À LA FERTÉ. - LEUR INQUIÉTUDE, ET MON AVIS QUE BELLE-ÎLE NE PEUT SE RÉSOUDRE À SUIVRE. - SURVIVANCE DU GOUVERNEMENT DE PARIS DU DUC DE TRESMES À SON FILS AÎNÉ. - SIGNATURE DU CONTRAT DU FUTUR MARIAGE



DE M<sup>LLE</sup> DE BEAUJOLAIS AVEC L'INFANT DON CARLOS. - DÉPART ET ACCOMPAGNEMENT DE CETTE PRINCESSE. - LAULLEZ COMPLIMENTÉ PAR LA VILLE DE PARIS, QUI LUI FAIT LE PRÉSENT DE LA VILLE. - MORT À ROME DE LA FAMEUSE PRINCESSE DES URSINS. - MORT DE MADAME ; SON CARACTÈRE. - FAMILLE ET CARACTÈRE DE LA MARÉCHALE DE CLEREMBAULT. - SA MORT. - MARIAGE DE M<sup>ME</sup> DE CANI AVEC LE PRINCE DE CHALAIS, ET DU PRINCE DE ROBEQUE AVEC M<sup>LLE</sup> DU BELLAY. - PAIX DE NYSTADT ENTRE LE CZAR ET LA SUÈDE.

Le temps du sacre s'approchait fort. À la façon dont tout s'était passé depuis la régence, je compris que le sacre, qui est le lieu où l'état et le rang des pairs a toujours le plus paru, se tournerait pour eux en ignominie. Le principal coup leur était porté par l'édit de 1711, qui attribuait aux princes du sang, et, à leur défaut, aux bâtards du roi et à leur postérité, la représentation des anciens pairs au sacre, de préférence aux autres pairs. L'ignorance, la mauvaise foi, et la malignité éprouvée du grand maître des cérémonies, l'orgueil du cardinal Dubois de tout confondre et de tout abattre pour relever d'autant les cardinaux, le même goût de confusion, par principe, de M. le duc d'Orléans, me répondaient du reste. Je le sondai néanmoins ; je représentai, je prouvai inutilement ; je ne trouvai que de l'embarras, du balbutiement, et un parti pris. Le cardinal Dubois, qui sut apparemment de M. le duc d'Orléans que je lui avais parlé, et que je n'étais pas content, m'en jeta des propos, et tâcha de me faire accroire des merveilles. Il craignit ce qui arriva. Il voulut m'amuser et laisser les ducs dans la foule. Il me pressa sur ce que je croyais qu'il conve-

nait aux ducs. Je ne voulus point m'expliquer que je n'eusse parlé à plusieurs, quelque résolution que j'eusse prise, comme on l'a vu ailleurs, de ne me mêler plus de ce qui les regardait. Pressé de nouveau par le cardinal, je lui dis enfin ce que je pensais. Il bégaya, dit oui et non, se jeta sur des généralités et des louanges de la dignité, sur la convenance, même la nécessité qu'ils se trouvassent au sacre, et qu'ils y fussent dignement, s'expliquant peu en détail. Je lui déclarai que ces propos n'assuraient rien : mais que d'aller au sacre pour y éprouver des indécences, et pis encore, ce ne serait jamais mon avis ; que si M. le duc d'Orléans voulait que les ducs y allassent, il fallait convenir de tout, l'écrire par articles, et que M. le duc d'Orléans le signât double, et en présence de plusieurs ducs ; qu'il en donnât un au grand maître des cérémonies, avec injonction bien sérieuse de l'exacte exécution, l'autre à celui des ducs qu'il en voudrait charger.

Dubois, qui n'avait garde de se laisser engager de la sorte, parce qu'il voulait attirer les ducs et se moquer d'eux, se récria sur l'écriture, et vanta les paroles. Je lui répondis nettement que l'affaire du bonnet et d'autres encore avaient appris aux ducs la valeur des paroles les plus solennelles, les plus fortes, les plus réitérées ; qu'ainsi il fallait écrire ou se passer de gens qu'il regardait comme aussi inutiles, sinon à grossir la cour. Le cardinal se mit sur le ton le plus doux, même le plus respectueux, car tous les tons différents ne lui coûtaient rien, et n'oublia rien pour me gagner. Il me détacha après Belle-Ile et Le Blanc pour me représenter que je ne pouvais m'absenter du sacre sans quelque chose de trop marqué, le désir extrême du cardinal que je m'y trouvasse et de m'y procurer toutes sortes de distinctions. M. le duc d'Orléans me demanda si je n'y viendrais pas, et sans oser

ou vouloir m'en presser, fit ce qu'il put pour m'y engager. Comme ils sentirent enfin qu'ils n'y réussiraient pas, le cardinal se mit à me presser par lui-même et par ses deux envoyés de ne pas empêcher les autres ducs d'y aller, et de considérer l'effet d'une telle désertion. Je répondis que c'était à ceux qui pouvaient l'empêcher, en mettant l'ordre nécessaire, à y faire leurs réflexions ; que je ne gouvernais pas les ducs, comme il n'y avait que trop paru, mais que je savais ce qu'ils avaient à faire, et me tins fermé <sup>1</sup> à cette réponse.

Je m'étais assuré plus facilement que je ne l'avais espéré que pas un d'eux n'irait, excepte ceux à qui leurs charges rendaient le voyage indispensable, et que de ceux-là mêmes aucun ne se trouverait dans l'église de Reims, ni à pas une seule des cérémonies, comme celle des autres églises, et celle du festin royal et de la cavalcade, excepté ceux que leurs charges y forceraient, et qu'ils sacrifieraient toute curiosité à ce qu'ils se devaient à eux-mêmes, ce qui fut très fidèlement et très ponctuellement exécuté. Quand je fus bien assuré de la chose, j'allai, quatre ou cinq jours avant le départ du roi, prendre congé de M. le duc d'Orléans et dire adieu au cardinal Dubois avec un air sérieux, pour m'en aller à la Ferté, et je partis le lendemain. Tous deux s'écrièrent fort ; mais, ne pouvant me persuader le voyage de Reims, ils firent l'un et l'autre ce qu'ils purent pour m'engager à me trouver au retour à Villers-Cotterêts, où M. le duc d'Orléans préparait de superbes fêtes. Je répondis modestement que, ne pouvant avoir de part aux solennités de Reims, je me trouverais un courtisan fort déplacé à

---

<sup>1</sup>Il y a *fermé* dans le manuscrit ; on a déjà vu ce mot employé par Saint-Simon dans le sens de *fixe* et *fermement attaché*.

Villers-cotterêts, et tins ferme à toutes les instances. J'étais convenu avec les ducs que pas un n'irait de Paris ni de Reims, hors ceux qui ne pouvaient s'en dispenser par le service actuel de leurs charges. Et cela fut exécuté avec la même ponctualité et fidélité. J'allai donc à la Ferté cinq ou six jours avant le départ du roi, et n'en revins que huit ou dix après son retour.

Le désordre du sacre fut inexprimable, et son entière dissonance d'avec tous les précédents. On y en vit dans le genre de ceux qui eurent ordre de s'y trouver et de ceux qui n'en eurent point, et le projet de l'exclusion possible de toutes dignités et de toute la noblesse y sauta aux yeux. Il ne fut pas moins évident qu'on l'y voulut effacer par la robe et jusque par ce qui est au-dessous de la robe, ces deux genres de personnes y ayant été nommément mandées et conviées, et nul de la noblesse, excepté le peu d'entre elles qui y eurent des fonctions qui ne se pouvaient donner hors de leur ordre. Le même désordre par le même projet régna dans les séances de l'église de Reims, la veille aux premières vêpres du sacre, le jour du sacre, et le lendemain, pour l'ordre du Saint-Esprit, que le roi reçut, puis conféra ; au festin royal ; à la cavalcade, enfin partout. C'est ce qui va être expliqué par quelques courtes remarques. Il y en aurait tant à faire qu'on ne s'arrêtera qu'à ce qui regarde le sacre, le festin royal et l'ordre du Saint-Esprit. Je n'ai point su quelles furent les prétentions des bâtards ; mais le duc du Maine, ni ses deux fils, ni le comte de Toulouse ne firent point le voyage de Reims ; et le comte de Toulouse, qui en fut pressé, le refusa nettement et demeura à Rambouillet. Des six cardinaux qu'il y avait à Paris, le seul cardinal de Noailles n'y fut point invité. Ce fut un hommage que le cardinal Dubois voulut rendre

au cardinal de Rohan et à la constitution *Unigenitus*, qui l'avaient si bien servi à Rome pour son chapeau. Par cette exclusion, le cardinal de Rohan se trouva à la tête des quatre autres cardinaux. La même reconnaissance pour les deux frères d'avoir si onctueusement avalé la déclaration de premier ministre, après en avoir été si cruellement joués, fit aussi choisir le prince de Rohan pour faire la charge de grand maître de France, au lieu de M. le Duc qui l'était, mais qui représentait le duc d'Aquitaine.

Les pairs ecclésiastiques devaient à deux titres avoir la première place de leur côté. Ils avaient sans difficulté, avec les pairs laïques, la fonction principale dans toute la cérémonie, et l'archevêque de Reims était le prélat officiant et dans son église : les cinq autres le joignaient sur la même ligne, et y étaient les principaux officiers. Voilà donc deux raisons sans réplique. L'usage des précédents sacres en était une troisième. Le cardinal Dubois voulait signaler son cardinalat, et primer à l'appui de ses confrères. Il ne voulut donc pas les placer derrière les pairs ecclésiastiques, et il n'osa les mettre devant eux pour troubler toute la cérémonie. Il fit donner aux cardinaux un banc un peu en arrière de celui des pairs ecclésiastiques, mais poussé assez haut pour qu'il n'y eût rien entre ce banc et l'autel, et que le dernier cardinal, qui était Polignac, ne fût pas effacé par l'archevêque de Reims, ni par l'accompagnement ecclésiastique qui était près de lui debout. Ainsi les archevêques et évêques, et à leur suite le clergé du second ordre, fut placé sur des bancs derrière celui des pairs ecclésiastiques, et plus arriéré que celui des cardinaux. Sur même ligne que les bancs des archevêques, évêques et second ordre, et au-dessous, étaient trois bancs, sur lesquels furent placés

dix conseillers d'État, dix maîtres des requêtes, et, pour que rien ne manquât à la dignité de cette séance, six secrétaires du roi, tous députés de leurs trois compagnies ou corps, qui avaient été invités.

De l'autre côté, les pairs laïques vis-à-vis des pairs ecclésiastiques, et rien vis-à-vis des cardinaux. Derrière les pairs laïques les trois maréchaux de France nommés pour porter les trois honneurs. Il faut se souvenir que le maréchal d'Estrées qui, comme l'ancien des deux autres, était destiné pour la couronne, ne devint duc et pair que le 16 juillet 1723, par la mort sans enfants du duc d'Estrées, gendre de M. de Nevers. Au-dessous du banc des honneurs, et un peu plus reculé, était le banc des seuls secrétaires d'État, et rien devant eux qu'un bout de la fin du banc des pairs laïques. Il est vrai qu'il y eut un moment court de la cérémonie, où on mit devant les secrétaires d'État un tabouret placé vis-à-vis l'intervalle entre le banc des pairs laïques et celui des honneurs, où se mit le duc de Charost ; mais outre que cela fut pour très peu de temps, la séance accordée aux secrétaires d'État n'en fut pas moins grande, puisque le duc de Charost ne prit cette place pendant quelques moments qu'en qualité de gouverneur du roi, qui n'est pas une charge qui existe ordinairement lors d'un sacre.

Derrière le banc des trois maréchaux de France destinés à porter les honneurs, les maréchaux de Matignon et de Besons y furent placés ; et sur le reste de leur banc, qui s'étendait derrière celui des secrétaires d'État, les seigneurs de la cour et d'autres que la curiosité avait attirés, sans que pas un fût convié, y furent placés au hasard et sur d'autres bancs derrière. Ainsi les conseillers d'État, maîtres

des requêtes et secrétaires du roi d'un côté, et les secrétaires d'État de l'autre, tous conviés, eurent les belles séances, et les gens de qualité furent placés en importuns curieux où ils purent, comme le hasard ou la volonté du grand maître des cérémonies les rangea pour remplir les vides d'un spectacle où ils n'étaient point conviés, et où leur curiosité fit nombre inutile ; tant, jusqu'aux secrétaires du roi, tout homme à collet fut là supérieur à la plus haute noblesse de France.

Les quatre premières chaires du choeur, de chaque côté, les plus proches de l'autel, furent occupées par les quatre chevaliers de l'ordre qui devaient porter les quatre pièces de l'offrande, et par les quatre barons chargés de la garde de la sainte ampoule. On a ici remarqué ailleurs la friponnerie mise exprès dans un livre des cérémonies du sacre du feu roi, que le grand maître des cérémonies fit imprimer et publier quelques mois auparavant celui-ci, où mon père était nommé comme portant une de ces offrandes. J'eus beau dire, publier et déclarer alors, que c'était une faute absurde dans la prétendue relation de ce livre du sacre du feu roi ; que c'était mon oncle, frère aîné de mon père, et chevalier de l'ordre en 1633, en même promotion que lui, qui porta un des honneurs, et non mon père, qui était alors depuis longtemps à Blaye, et qui y demeura longtemps depuis, fort occupé pour le service du roi contre les mouvements, puis de la révolte de Bordeaux et de la province. Ce même service occupait beaucoup de pairs dans leurs gouvernements, et en fit manquer pour la représentation des anciens pairs au sacre, en sorte que si mon père se fût trouvé à Paris, il eût représenté un de ces anciens pairs, puisqu'à leur défaut il fallut avoir recours à

un duc non vérifié, ou, comme on parle, à brevet, qui fut M. de Bournonville, père de la maréchale de Noailles.

Cette fausseté n'avait pas été mise pour rien dans ce livre répandu exprès dans le public avec bien d'autres fautes. Le parti était pris. On avait résolu de confondre les ducs avec des seigneurs ou autres qui ne l'étaient pas, de la manière la plus solennelle, et on en choisit un qui n'avait garde de se refuser à rien, et conduit par des gens dont les chimères avaient le même intérêt. Ce fut le maréchal de Tallard, duc vérifié, et non pas pair, qui fut mis à la tête du comte de Matignon, de M, de Méday, depuis maréchal de France, et de Goesbriant, tous chevaliers de l'ordre, et Tallard fit ainsi la planche inouïe et première de dette association, en même fonction d'un duc ; même d'un maréchal de France, avec trois autres qui ne l'étaient pas, et qui n'avait jamais été faite par un maréchal de France, beaucoup moins par un duc.

À l'égard des quatre barons de la sainte ampoule, placés vis-à-vis, ce fut une indécence tout à fait nouvelle, accordée à leur curiosité de voir le sacre, et c'en fut une autre bien plus marquée de placer dans les quatre chaires basses, au-dessous d'eux, leurs quatre écuyers tenant leurs pennons<sup>2</sup> flottants à leurs armes au revers de celles de France, tandis que les princes du sang, représentant les anciens pairs, ni pas un autre homme en fonction, n'avaient ni écuyers ni pennons. La fonction de ces quatre barons en était interceptée. Leur charge est d'être otages de la restitution de la sainte ampoule à l'église abbatiale de Saint-Remi après le sacre. Pour cet effet, ils doivent

---

<sup>2</sup>Étendards à longue queue flottante.



marcher ensemble, à cheval, avec leurs écuyers portant chacun le pennon éployé aux armes de son maître, et point avec les armes de France, à cheval aussi devant le sien, et les barons environnés de leurs pages et de leur livrée, et aller ainsi depuis l'archevêché, comme députés pour ce par le roi, à l'abbaye de Saint-Remi, où arrivés, ils doivent être de fait, ou supposés enfermés dans un appartement de l'abbaye, et sous clef, depuis l'instant que la sainte ampoule en part jusqu'à celui où elle y est rapportée et replacée, et alors être délivrés, comme dûment déchargés de leur fonction d'otages et de répondants de la restitution et remise de la sainte ampoule, et retourner, de l'abbaye de Saint-Remi à l'archevêché avec le même cortège qu'ils en étaient venus. Ainsi leurs pennons uniques ne préjudiciaient à personne, puisque, ni dans la marche à l'aller et au retour, les quatre barons étaient seuls ainsi que dans l'abbaye, et ces pennons de plus ne devaient servir en effet qu'à être appendus dans l'église de l'abbaye, en mémoire et en honneur de la fonction d'otage de la restitution de la sainte ampoule, faite et remplie par ces quatre barons.

Voici bien une autre faute sans exemple en aucun des sacres précédents et tout à fait essentielle, et telle que je ne puis croire qu'elle ait été commise en effet dans la cérémonie, mais que le goût d'énervier tout, et l'esprit régnant de confusion a fait mettre dans les relations de la Gazette, et publiques et autorisées. Elle demande un court récit. Le peuple, qui depuis assez longtemps fait le troisième ordre, mais diversement composé, le peuple, dis-je, simple peuple ou petits bourgeois, ou artisans et manants, a toujours rempli la nef de l'église de Reims au moment que le roi y est amené. Il est là comme autrefois aux champs de Mars, puis de Mai, applaudissant nécessairement,

mais simplement à ce qui est résolu et accordé par les deux ordres du clergé et de la noblesse. Dès que le roi est arrivé et placé, l'archevêque de Reims se tourne vers tout ce qui est placé dans le chœur, pour demander le consentement de la nation. Ce n'est plus, depuis bien des siècles, qu'une cérémonie, mais conservée en tous les sacres, et qui, suivant même les relations des gazettes, et autres autorisées et publiées, l'a été en celui-ci. Il faut donc que, comme aux anciennes assemblées de la nation aux champs de Mars, puis de Mai, puisque cette partie de la cérémonie en est une image, que la nef soit alors remplie de peuple pour ajouter son consentement présumé à celui de ceux qui sont dans le chœur, comme dans ces assemblées des champs de Mars, puis de Mai, la multitude éparse en foule dans la campagne, acclamait, sans savoir à quoi, à ce que le clergé et la noblesse, placés aux deux côtés du trône du roi, consentait aux propositions du monarque, sur lesquelles ces deux ordres avaient délibéré, puis consenti. C'est donc une faute énorme, tant contre l'esprit que contre l'usage constamment observé en tous les sacres jusqu'à celui-ci, de n'ouvrir la nef au peuple qu'après l'intronisation au jubé.

On se sert au sacre de deux couronnes : la grande de Charlemagne, et d'une autre qui est faite pour la tête du roi, et enrichie de pierreries. La grande est exprès d'une largeur à ne pas pouvoir être portée sur la tête, et c'est celle qui sert au couronnement. Elle est faite ainsi pour donner lieu aux onze pairs servants d'y porter chacun une main au moment que l'archevêque de Reims l'impose sur la tête du roi, et de le conduire, en la soutenant toujours, jusqu'au trône du jubé, où se fait l'intronisation. Il est impossible, par la forme de cette ancienne couronne, que cela ait pu se pratiquer autrement ; mais les

relations approuvées et publiées ont affecté de brouiller cet endroit si essentiel de la cérémonie, ne parlant point exprès, pour exténuer tout, du soutien de la couronne de Charlemagne sur la tête du roi par les pairs, et laissent croire qu'il l'a portée immédiatement sur sa tête. Ce n'est pas la seule réticence affectée de cet important endroit de la cérémonie. Elles taisent la partie principale de l'intronisation, qui s'appelle *l'esjouissance des pairs*, et voici ce qui a été soigneusement omis par ces relations tronquées. Chaque pair, ayant baisé le roi à la joue assis sur son trône, fait de façon que de la nef il est vu à découvert depuis les reins jusqu'à la tête : le pair qui a baisé le roi se tourne à l'instant à côté du roi, le visage vers la nef, s'appuie et se penche sur l'appui du jubé, et crie au peuple : « Vive le roi Louis XV ! » À l'instant le peuple crie lui-même : « Vive le roi Louis XV ! » À l'instant une douzième partie des oiseaux tenus exprès en cage sont lâchés ; à l'instant une douzième partie de monnaie est jetée au peuple. Pendant ce bruit le premier pair se retire à sa place sur le jubé même ; le second va baiser le roi, se pencher au peuple et lui crier le « Vive le roi Louis XV ! » À l'instant autres cris redoublés du peuple, autre partie d'oiseaux lâchés, autre partie de monnaie jetée, et ainsi de suite jusqu'au dernier des douze pairs servants.

Les relations disent tout hors cette proclamation des pairs au peuple, et cette distribution d'oiseaux et de monnaie à chacune des douze proclamations. La raison de ce silence est évidente ; je me dispenserai de la qualifier. Je ne parle point des fanfares et des décharges qui accompagnent chaque proclamation, et dont le bruit, ainsi que celui de la voix de tout ce qui est dans la nef ne cesse point, mais

redouble à chaque proclamation et ne commence qu'à la première. L'autre couronne se trouve au jubé. Dès que le roi y est assis, la grande couronne est déposée à celui qui est choisi pour la porter, et c'est le roi lui-même qui prend la petite couronne et qui se la met sur la tête, qui se l'ôte et se la remet toutes les fois que cela est à faire. Je ne sais si les relations sont ici fautives, il serait bien plus étrange qu'elles ne le fussent pas. La raison de cela est évidente ; et quand il va à l'autel pour l'offrande et pour la communion, et qu'il en revient au jubé, c'est après avoir ôté sa petite couronne, qui demeure sur son prie-Dieu au jubé, et les pairs lui tiennent la grande couronne sur sa tête, excepté, pour ces deux occasions, l'archevêque de Reims qui demeure à l'autel.

Les relations ne disent pas un mot des fonctions de l'évêque-duc de Langres, ni des évêques-comtes de Châlons et de Noyon<sup>3</sup>.

Il y eut, au festin royal, ou une faute dans le fait, ou une méprise dans les relations si la faute n'a pas été faite, et deux nouveautés qui n'avaient jamais été à pas un autre festin du sacre avant celui-ci. La faute ou la méprise est que les relations disent que le roi étant revenu de l'église en son appartement, on lui ôta ses gants pour les brûler, parce qu'ils avaient touché aux onctions, et sa chemise pour la brûler aussi par la même raison ; qu'il prit d'autres habits que ceux qu'il avait à l'église, reprit par-dessus son manteau royal, et conserva sa couronne sur sa tête. Les gants ôtés et brûlés, cela est vrai et s'est toujours pratiqué, d'abord en rentrant dans son appartement, la

---

<sup>3</sup>On a vu plus haut (t. IX, p. 445-446), quelles étaient les fonctions de ces évêques à la cérémonie du sacre.

chemise aussi ; mais, à l'égard de la chemise, ordinairement elle n'est ôtée qu'après le festin, lorsque le roi, retiré dans son appartement, quitte ses habits royaux pour ne les plus reprendre. Que si quelquefois il y a eu des rois qui ont changé de chemise avant le festin royal, ils ont repris tous les mêmes vêtements qu'ils avaient à l'église pour aller au banquet royal. C'est donc une faute et une nouveauté s'il en a été usé autrement, sinon une lourde méprise aux relations de l'avoir dit, et un oubli d'avoir omis quel fut l'habit que ces relations prétendent que le roi prit dessous son manteau royal pour aller au festin.

À l'égard des deux nouveautés, l'une fut faite pour tout confondre, l'autre par une lourde imprudence qui vint d'embarras. La première fut de faire manger à la table des pairs ecclésiastiques les évêques de Soissons, Amiens et Senlis, comme suffragants de Reims, sans aucune prétention ni exemple quelconque en aucun festin royal du sacre avant celui-ci. La suffragance de Reims n'a jamais donné ni rang ni distinction ; c'est la seule pairie qui les donne. Cela est clair par le siège de Soissons, qui n'en a point, quoique premier suffragant, quoique cette primauté de suffragance lui donne le droit de sacrer les rois en vacance du siège de Reims, ou empêchement de ses archevêques ; et le siège de Langres, dont l'évêque est duc et pair, et toutefois suffragant de Lyon. Jamais qui que ce soit, avant ce sacre, n'avait été admis à la table des pairs ecclésiastiques ; aussi dans cette entreprise n'osa-t-on pas y mettre d'égalité. Les pairs ecclésiastiques étaient à leur table en chape et en mitre, comme ils y ont toujours été, de suite et tous six du même côté, joignant l'un l'autre, l'archevêque de Reims à un bout avec son cortège de

chapes derrière lui debout, et sa croix et sa crosse portées par des ecclésiastiques en surplis devant lui, la table entre-deux, et l'évêque de Noyon à l'autre bout. Les trois évêques, qu'on peut appeler parasites, furent en rochet et camail, et apparemment découverts, puisque les relations taisent le bonnet carré, et placés de l'autre côté de la table, et encore au plus bas bout qu'il se put, vis-à-vis des trois évêques comtes-pairs. Outre le préjudice de la dignité des pairs dans une cérémonie si auguste, et où ils figurent si principalement, c'était manquer de respect au roi, en présence duquel et à côté de lui dans la même pièce, c'est manger avec lui, quoiqu'à différente table, et jamais évêque ni archevêque n'a mangé en aucun cas avec nos rois s'il n'a été pair ou prince, comme il a été expliqué ici ailleurs, jusqu'à ce que l'ancien évêque de Fréjus se fit admettre le premier dans le carrosse du roi, puis à sa table, ce qui a été le commencement de la débandade qui s'est vue depuis en l'un et en l'autre ; c'était faire une injure aux officiers de la couronne qui sont bien au-dessus des évêques, qui en ce festin du sacre, tout grands qu'ils sont, ne sont pas admis à la table des pairs laïques, et ne le furent pas non plus en celui-ci. En un mot, il n'a jamais été vu en aucun autre sacre que qui que ç'ait été ait mangé à la vue du roi au festin royal, autres que les six pairs laïques et les six pairs ecclésiastiques qui avaient servi au sacre.

L'autre nouveauté, qui fut une très lourde bévue, vint de l'embarras qui était né de la facilité qu'on laisse à chacun de faire ce qui lui plaît, sans penser aux conséquences. La pièce, de tout temps destinée au festin royal du sacre, dans l'ancien palais archiépiscopal de Reims, était une pièce vaste et fort extraordinaire, en ce qu'elle

était en équerre, en sorte que ce qui se passait dans la partie principale de cette pièce ne se voyait point de ceux qui étaient dans la partie de la même pièce qui était en équerre, et réciproquement n'était point vu de ceux qui étaient dans la partie principale de la même pièce. L'équerre était aussi fort spacieuse et profonde, et c'était dans cette équerre qu'étaient les tables des ambassadeurs et du grand chambellan, tellement qu'elles étaient également toutes deux dans la même pièce où était la table du roi, et celle des pairs laïques et ecclésiastiques, et toutefois entièrement hors de leur vue. L'archevêque de Reims Le Tellier, qui travailla beaucoup à ce palais archiépiscopal, trouvant cette pièce immense baroque, la rompit sans penser aux suites, ou sans s'en mettre en peine, et le feu roi l'ignora, ou ne s'en soucia pas plus que lui. De là l'embarras où placer les tables des ambassadeurs et du grand chambellan : on ne pouvait les placer dans la même pièce de celle du roi, sans être sous sa vue, ni lui en dérober la vue qu'en les mettant dans une autre pièce. On ne songea seulement pas qu'avant le changement fait à cette pièce, elle était aussi capable qu'alors de contenir ces deux tables, et qu'elles avaient néanmoins été toujours mises dans l'équerre, que l'archevêque Le Tellier n'avait fait que couper, pour les dérober à la vue du roi ; ce qui devait déterminer à les mettre encore dans cette même équerre, quoique coupée et faisant une autre pièce. On sauta donc le bâton, on les mit dans la pièce où était la table du roi, et on les plaça sur même ligne, mais au-dessous des deux tables des pairs laïques et ecclésiastiques, d'où résulta nouvelle difformité, en ce que ces évêques, non pairs, suffragants de Reims, qu'on fit manger pour la première fois à la table des pairs ecclésiastiques, se trouvèrent à

une table supérieure à celle des ambassadeurs et à celle du grand chambellan, avec qui ces évêques n'ont pas la moindre compétence ; et, pour rendre la chose plus ridicule, à une table supérieure à celle où le chancelier mangeait, et placé comme eux au bas-côté de la table inférieure à la leur, lui qui ne leur donne pas la main chez lui, et dont le style de ses lettres à eux est si prodigieusement supérieur. Ajoutons encore l'énormité de faire manger à la vue du roi, en une telle cérémonie, les deux introducteurs des ambassadeurs, tant par leur être personnel que par la médiocrité de leur charge, parce qu'ils doivent manger à la table des ambassadeurs. Les réflexions se présentent tellement d'elles-mêmes sur un si grand amas de dissonances de toutes les espèces, nées de toutes ces nouveautés, que je les supprimerai ici. Venons maintenant à ce qui se passa pour l'ordre du Saint-Esprit, que le roi reçut le lendemain matin des mains de l'archevêque de Reims, et qu'il conféra ensuite, comme grand maître de l'ordre, au duc de Chartres et au comte de Charolais.

La règle est que ceux qui sont nommés chevaliers de l'ordre, entre plusieurs formalités préparatoires, font à genoux, chez le grand aumônier de France, qui l'est né de l'ordre, profession de la foi du concile de Trente, et lecture à haute voix de sa formule latine, qui est longue, et que le grand aumônier leur tient sur ses genoux, assis dans un fauteuil, la signent, et prennent un certificat du grand aumônier d'avoir rempli ce devoir. Les deux princes nommés au chapitre tenu à Reims s'acquittèrent de ce devoir.

Le cardinal de Rohan, ne doutant de rien sur l'appui de la protection si déclarée et si bien méritée du cardinal Dubois, saisit une si belle occasion d'établir sa princerie, d'autant mieux que c'était la



première promotion de l'ordre qui se faisait depuis qu'il était grand aumônier. Il donna ses ordres à son secrétaire qui, en signant les certificats de ces princes au-dessous de la signature du cardinal de Rohan, mit hardiment *par Son Altesse Éminentissime*, au lieu de mettre simplement *par monseigneur*. Le secrétaire des commandements du régent, qui retira le certificat de M. le duc de Chartres, y jeta les yeux par hasard, et fut si étrangement surpris de *l'Altesse Éminentissime* qu'il alla sur-le-champ en avertir M. le duc d'Orléans. La colère le transporta à l'instant malgré sa douceur naturelle et son peu de dignité, mais au fond très glorieux. Il envoya sur-le-champ chercher l'abbé de Pomponne, chancelier de l'ordre. C'était l'heure qu'on sortait de dîner pour aller bientôt aux premières vêpres du sacre, et le chapitre de l'ordre s'était tenu la veille. L'abbé de Pomponne m'a conté qu'il fut effrayé de la colère où il trouva M. le duc d'Orléans, au point qu'il ne sut ce qui allait arriver. Il lui commanda d'aller dire de sa part au cardinal de Rohan d'expédier sur-le-champ deux autres certificats à MM. les duc de Chartres et comte de Charolais, où il y eût seulement *par monseigneur*, d'y supprimer *l'Altesse Éminentissime* qu'il avait osé y hasarder, et de lui défendre de la part du roi de jamais l'employer dans aucun certificat de chevalier de l'ordre. Le régent ajouta l'ordre à l'abbé de Pomponne de faire écrire le fait et l'ordre en conséquence, tant à l'égard du certificat expédié à chacun de ces deux princes, que [pour] tous ceux à expédier à tous chevaliers de l'ordre nommés à l'avenir, sur les registres de l'ordre.

Le cardinal de Rohan et son frère furent bien mortifiés de cet ordre, dont ils ne s'étaient pas défiés par le caractère du régent et par la

protection du premier ministre. Ils obéirent sur-le-champ même et sans réplique, et l'avalèrent sans oser en faire le plus léger semblant. De pareilles tentatives, souvent avec succès, sont les fondements des prétentions, et trop ordinairement de la possession de ces chimères de rang de prince étranger je l'ai remarqué ici en plus d'une occasion. Quand je fus chevalier de l'ordre, cinq ans après, j'avertis les maréchaux de Roquelaure et d'Alègre et le comte de Grammont, qui furent de la même promotion avec le prince de Dombes, le comte d'Eu et des absents, de prendre bien garde à leurs certificats. M. le duc d'Orléans n'était plus et les entreprises revivent. Je voulus voir le mien chez le cardinal de Rohan même, au sortir de ma profession de foi. Le secrétaire, qui en sentit bien la cause, me dit un peu honteusement que je n'y trouverais que ce qu'il y fallait, et me le présenta. En effet, j'y vis *par monseigneur* et point d'*Altesse*; je souris en regardant le secrétaire, et lui dis : « Bon, monsieur, comme cela, » et je l'emportai. Je sus des trois autres que j'avais avertis, que les leurs étaient de même. Cela me montra qu'ils avaient abandonné cette prétention. Certainement le coup était bon à faire; si le premier prince du sang, fils du régent, et un autre prince du sang avaient souffert l'Altesse du cardinal de Rohan, qui eût pu après s'en défendre ?

Il n'y eut de séance à la cérémonie de l'ordre que pour le clergé et pour la même robe, même les secrétaires du roi, qui y eurent les mêmes qu'au sacre. Tout le reste n'y fut placé qu'à titre de curieux, pêle-mêle, comme il plut au grand maître des cérémonies. Il n'y eut que les chevaliers de l'ordre, qui étaient en petit nombre, qui formèrent seuls la cérémonie. Ce qu'il y eut de nouveau, car il y eut du nouveau partout, c'est que les officiers de l'ordre se couvrirent dans

le choeur, comme les chevaliers, eux qui dans les chapitres, excepté le seul chancelier de l'ordre, sont au bout de la table, derrière lui, debout et découverts, et les chevaliers et le chancelier assis et couverts. Aussi, comme je l'ai remarqué ailleurs, ont-ils fait en sorte qu'il n'y a plus de chapitre qu'en foule, en désordre, sans rang, où le roi est debout et découvert, et qu'il n'y a plus de repas, parce que le chancelier de l'ordre y mange seul avec le roi et les chevaliers en réfectoire, et les autres grands officiers mangent en même temps avec les petits officiers de l'ordre dans une salle séparée.

À l'égard de la cavalcade, il ne se put rien ajouter à l'excès de sa confusion. Les princes du sang y prirent, pour la première fois, un avantage que le régent souffrit pour l'intérêt de M. son fils contre le sien. Chacun d'eux eut près de soi un de ses principaux domestiques. Cela ne fut jamais permis qu'aux fils de France et aux petits-fils de France, c'est-à-dire à M. le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, enfin régent, seul petit-fils de France, qui ait existé depuis l'établissement de ce rang pour Mademoiselle, fille de Gaston, et pour ses soeurs, qui toutes n'avaient point de frères. Cette nouveauté en a enfanté bien d'autres depuis que M. le Duc fut premier ministre.

Je ne parle point de beaucoup d'autres remarques, cela serait infini ; j'omets aussi les fêtes superbes que M. le duc d'Orléans et M. le Duc donnèrent au roi, à Villers-Cotterêts et à Chantilly, en revenant de Reims.

Tout en arrivant à Paris, La Fare et Belle-Ile me vinrent voir à la Ferté. La Fare était aussi fort ami de M<sup>me</sup> de Plénoeuf, mais non son esclave comme ses deux amis Le Blanc et Belle-Ile. Ils me parlèrent fort de leur inquiétude sur la vivacité avec laquelle

l'affaire de La Jonchère se poussait, lequel avait été conduit à la Bastille, et qu'on ne parlait pas de moins que d'ôter à Le Blanc sa charge de secrétaire d'État et de l'envelopper avec Belle-Île dans la même affaire. Quoique La Fare n'y fût pour rien, ils venaient me demander conseil et secours. Je leur dis franchement que je voyais clairement la suite du projet d'écarter de M. le duc d'Orléans tous ceux en qui il avait habitude de confiance, et ceux encore dont on pouvait craindre la familiarité avec lui, dont les exemples des exils récents faisaient foi ; que Le Blanc étant celui de tous le plus à éloigner, en suivant ce plan par l'accès de sa charge et par l'habitude de confiance et de familiarité, le prétexte et le moyen en était tout trouvé par l'affaire de La Jonchère ; que le cardinal Dubois aurait encore à en faire sa cour à M. le Duc et à M<sup>me</sup> de Prie, et à tout rejeter sur eux ; qu'ils connaissaient tous deux l'esprit et la rage de M<sup>me</sup> de Prie contre les deux inséparables amis de sa mère, et quel était son pouvoir sur M. le Duc ; qu'ils ne connaissaient pas moins l'impétuosité et la férocité de M. le Duc, la faiblesse extrême de M. le duc d'Orléans, l'empire que le cardinal Dubois avait pris sur lui ; qu'il n'y avait point d'innocence ni d'amitié de M. le duc d'Orléans qui pussent tenir contre le cardinal, M. le Duc et sa maîtresse réunis par d'aussi puissants intérêts ; que je ne voyais donc nul autre moyen de conjurer l'orage que d'apaiser la fille en voyant moins la mère, qui ne courait risque de rien, à qui cela ne faisait aucun tort, et qui, si elle avait de la raison et une amitié véritable pour eux, et qui méritât la leur, devait être la première à exiger de ses deux amis à faire ce sacrifice à une fureur à laquelle ils ne pouvaient résister, qu'en la désarmant par cette voie, même de ne voir plus la mère, laquelle ne

mérait pas qu'ils se perdissent pour elle, si elle le souffrait.

La Fare trouvait que je disais bien, et que ce que je proposais était la seule voie de salut, si déjà l'affaire n'était trop avancée. Belle-Ile ne put combattre mes raisons ni se résoudre à suivre ce que je pensais, et se mit, faute de mieux, à battre la campagne. J'avais beau le ramener au point, il s'échappait toujours. À la fin, je lui prédis la prompte perte de Le Blanc et la sienne, que le cardinal, M. le Duc et sa maîtresse entreprenaient de concert, et dont ils ne se laisseraient pas donner le démenti, si, en suivant mon opinion, ils ne désarmaient promptement M. le Duc et sa maîtresse par le sacrifice que je proposais ; quoi fait, ils auraient encore bien de la peine à se tirer des griffes seules du cardinal ; mais que, quand ils n'auraient plus affaire qu'à lui, encore y aurait-il espérance. Mais rien ne put ébranler Belle-Ile. Question fut donc de voir quelle conduite il aurait, si les choses se portaient à l'extrémité, comme je le croyais. Je conclus à la fuite, et que Belle-Ile attendît hors du royaume les changements que les temps amènent toujours.

La Fare fut aussi de cet avis, mais Belle-Ile s'écria que fuir serait s'avouer coupable, et qu'il préférerait de tout risquer, étant bien sûr qu'il n'y avait sur lui aucune prise. Je lui demandai s'il n'avait jamais vu, au moins dans les histoires, d'innocents opprimés, et trop souvent encore sous nos yeux, par des procès, mais que je ne croyais pas qu'il en eût vu aucun échapper à des premiers ministres, quand ils y mettent tout leur pouvoir, encore moins s'ils se trouvent soutenus d'un prince du sang du caractère et dans la posture où était M. le Duc, et d'une femme de l'esprit et de l'emportement de M<sup>me</sup> de Prie ; que personne n'ignorait qu'avec de telles parties, si hautement déclarées

et engagées, raison, justice, innocence, évidence n'avaient plus lieu : par conséquent que fuir leur fureur et leur puissance, l'un et l'autre, n'était rien moins que s'avouer coupable, mais sagesse et nécessité ; s'y exposer, folie consommée. Ce raisonnement, qui me paraissait évident et solide, ne put rien gagner sur Belle-Ile. Il s'en retourna avec La Fare persuadé, sans être lui-même le moins du monde ébranlé, malgré ma prédiction réitérée, de laquelle pourtant il ne s'éloignait pas.

Ils m'apprirent que le roi, avec lequel était M. le duc d'Orléans, etc., trouva, en arrivant à Paris, le duc de Tresmes venant en cérémonie au-devant de lui. La survivance du gouvernement de Paris lui fut donnée pour son fils aîné, qu'il ne songeait pas à demander. Son fils avait alors trente ans, et avait eu, dès 1716, la survivance de la charge de premier gentilhomme de la chambre qu'avait son père. Celle-ci ne nuisit pas à l'autre. Le premier ministre voulait se faire des amis de ce qui environnait le roi.

Le 25 novembre, don Patricia Laullez, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, conduit et reçu avec les cérémonies accoutumées, fit au roi la demande de M<sup>lle</sup> de Beaujolais pour don Carlos, et fut ensuite chez M. [le Duc] et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Il fut après traité à dîner avec sa suite, après quoi il alla chez le cardinal Dubois, où les articles furent signés par lui et par les commissaires du roi, qui furent le cardinal Dubois, Armenonville, garde des sceaux, la Houssaye, chancelier de M. le duc d'Orléans, conseiller d'État, et Dodun, contrôleur général des finances. Laullez fut ensuite reconduit à Paris, à l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires. Le

lendemain il retourna à Versailles, accompagné et reçu comme la veille, et conduit, sur les cinq heures du soir, dans le cabinet du roi, où étaient tous les princes et princesses du sang, debout des deux côtés d'une table, au milieu de laquelle le roi était dans son fauteuil, sur laquelle le contrat de mariage fut signé par le roi et tous les princes et princesses du sang sur une colonne, au bas de laquelle le cardinal Dubois signa, et l'ambassadeur signa seul sur l'autre colonne ; après quoi il fut reconduit à Paris.

Le 1er de décembre M<sup>lle</sup> de Beaujolais partit de Paris pour se rendre à Madrid, accompagnée, jusqu'à la frontière, de la duchesse de Duras, qui mena avec elle la duchesse de Fitz-James sa fille, qui eurent toujours un fauteuil, une soucoupe, le vermeil doré, etc., avec la princesse. Elle fut servie par les officiers du roi et par ses équipages, et accompagnée d'un détachement des gardes du corps jusqu'à la frontière. M. le duc d'Orléans et M. le duc de Chartres la conduisirent de Paris jusqu'au Bourg-la-Reine. Quelques jours après le prévôt des marchands, à la tête du corps de la ville de Paris, alla, par ordre du roi, complimenter l'ambassadeur d'Espagne, et lui présenter les présents de la ville.

Enfin la fameuse princesse des Ursins mourut à Rome, où elle s'était, à la fin, retirée et fixée depuis plus de six ans, aimant mieux y gouverner la petite cour d'Angleterre que de ne gouverner rien du tout. Elle avait quatre-vingt-cinq ans, fraîche encore, droite, de la grâce et des agréments, une santé parfaite jusqu'à la maladie peu longue dont elle mourut ; la tête et l'esprit comme à cinquante ans, et fort honorée à Rome, où elle eut le plaisir de voir les cardinaux del Giudice et Albéroni l'être fort peu. On a tant et si souvent parlé

ici de cette dame si extraordinaire et si illustre, qu'il n'y a rien à y ajouter.

Madame, dont la santé avait toujours été extrêmement forte et constante, ne se portait plus bien depuis quelque temps, et se sentait même assez mal pour être persuadée qu'elle allait tomber dans une maladie dont elle ne relèverait pas. L'inclination allemande qu'elle avait toujours eue au dernier point, lui donnait une prédilection extrême pour M<sup>me</sup> la duchesse de Lorraine et pour ses enfants, pardessus M. le duc d'Orléans et les siens. Elle mourait d'envie de voir les enfants de M<sup>me</sup> la duchesse de Lorraine, qu'elle n'avait jamais vus, et se faisait un plaisir extrême de les voir à Reims, où M<sup>me</sup> la duchesse de Lorraine, qui voulait voir le sacre, les devait amener. Madame, se sentant plus incommodée, balançait fort sur le voyage qui approchait beaucoup, et voulait devancer le roi à Reims de plusieurs jours pour être plus longtemps avec M<sup>me</sup> la duchesse de Lorraine, à qui elle avait donné rendez-vous à jour marqué et à ses enfants. On a vu ici, à la mort de Monsieur, qu'elle prit à elle la maréchale de Clerembault, et la feue comtesse de Beuvron qu'elle avait toujours fort aimées et que Monsieur avait chassées de chez lui, et qu'il haïssait fort.

La maréchale de Clerembault croyait avoir une grande connaissance de l'avenir par l'art des petits points ; et comme, Dieu merci, je ne sais ce que c'est, je n'expliquerai point cette opération, en laquelle Madame avait aussi beaucoup de confiance. Elle consulta donc la maréchale sur le voyage de Reims, qui lui répondit fermement : « Partez, madame, en toute sûreté, je me porte bien. » C'est qu'elle prétendait avoir vu par ces petits points qu'elle mourrait avant Madame, qui sur cette confiance alla à Reims. Elle y fut logée dans



la belle abbaye de Saint-Pierre avec M<sup>me</sup> la duchesse de Lorraine, où le roi les alla voir deux fois, et dont une soeur du feu comte de Roucy était abbesse. Madame vit le sacre et les cérémonies de l'ordre du lendemain dans une tribune avec M<sup>me</sup> la duchesse de Lorraine et ses enfants, dans laquelle le frère du roi de Portugal eut aussi place. Mais au retour du sacre elle perdit la maréchale de Clerembault, qui mourut à Paris le 27 novembre, dans sa quatre-vingt-neuvième année, ayant jusqu'alors la santé, la tête, l'esprit et l'usage de tous ses sens comme à quarante ans. Elle était fille de Chavigny, secrétaire d'État, mort à quarante-quatre ans, en octobre 1652, dont j'ai parlé à l'entrée de ces Mémoires, et qui était fils de Bouthillier, surintendant des finances, mort un an avant lui. La mère de la maréchale était fille unique et héritière de Jacques Phélypeaux, seigneur de Villesavin et d'Isabelle Blondeau, que j'ai vue, et fait collation dans sa chambre avec de jeunes gens de mon âge qui allions voir son arrière-petit-fils, et je la peindrais encore grande, grasse, l'air sain et frais. Elle nous conta qu'elle était dans son carrosse avec son mari sur le pont Neuf, lorsque tout à coup ils entendirent de grands cris, et qu'ils apprirent un moment après que Henri IV venait d'être tué. Pour revenir à la maréchale de Clerembault, elle eut plusieurs frères et soeurs, entre autres l'évêque de Troyes qui, démis et retiré, fut mis dans le conseil de régence, et duquel il a été souvent parlé ici ; M<sup>me</sup> de Brienne Loménie, femme du secrétaire d'État, morte dès 1664, et la duchesse de Choiseul, seconde femme sans enfants du dernier duc de Choiseul, veuve en première nocces de Brûlart, premier président du parlement de Dijon, dont elle eut la duchesse de Luynes, dame

d'honneur de la reine.

La maréchale de Clerembault avait épousé, en 1654, le maréchal de Clerembault, qui avait été fait maréchal de France dix-huit mois auparavant. Il eut le gouvernement du Berry, et fut chevalier de l'ordre en la première grande promotion du feu roi en 1661, et mourut en 1665, à cinquante-sept ans, ne laissant qu'une fille qui fut religieuse, et deux fils dont on a parlé ici à l'occasion de leur mort sans alliance. Le maréchal de Clerembault était homme de qualité, bon homme de guerre, et avait été mestre de camp général de la cavalerie, fort à la mode sous le nom de comte de Palluau, avant qu'il prit son nom lorsqu'il devint maréchal de France. C'était un homme de beaucoup d'esprit, orné, agréable, plaisant, insinuant et souple, avec beaucoup de manège, toujours bien avec les ministres, fort au gré du cardinal Mazarin<sup>4</sup>, et fort aussi au gré du monde et toujours parmi le meilleur. Sa femme, devenue veuve, fut gouvernante des filles de Monsieur, et accompagna la reine d'Espagne jusqu'à la frontière, en qualité de sa dame d'honneur.

C'était une des femmes de son temps qui avait le plus d'esprit, le plus orné sans qu'il y parût, et qui savait le plus d'anciens faits curieux de la cour, la plus mesurée et la plus opiniâtrement silencieuse. Elle en avait contracté l'habitude par avoir été constamment une année entière sans proférer une seule parole dans sa jeunesse, et se guérit

---

<sup>4</sup>Le comte de Palluau devint maréchal de France en 1652. On était alors en pleine Fronde, et les poètes satiriques n'épargnèrent pas un général qui était resté fidèle à Mazarin. Blot lui décocha le couplet suivant : À ce grand maréchal de France, / Favori de Son Éminence, / Qui a si bien battu Persan ; / Palluau, ce grand capitaine, / Qui prend un château dans un an, / Et perd trois places par semaine.

ainsi d'un grand mal de poitrine. Elle n'avait jamais bu que de l'eau, et fort peu. Souvent aussi son silence venait de son mépris secret pour les compagnies où elle se trouvait et pour les discours qu'on y tenait ; mais lorsqu'elle était en liberté, elle était charmante, on ne la pouvait quitter. Je l'ai souvent vue de la sorte entre trois ou quatre personnes au plus chez la chancelière de Pontchartrain dont elle était fort amie. C'était un tour, un sel, une finesse, et avec cela un naturel inimitable. Elle fut allant, venant à la cour en grand habit presque toujours jusqu'à sa dernière maladie. Fort riche et avare. Par les chemins et dans les galeries, elle avait toujours un masque de velours noir. Sans avoir jamais été ni prétendu être belle ni jolie, elle avait encore le teint parfaitement beau, et elle prétendait que l'air lui causait des élevures. Elle était l'unique qui en portât, et quand on la rencontrait et qu'on la saluait, elle ne manquait jamais à l'ôter pour faire la révérence. Elle aimait fort le jeu, mais le jeu de commerce et point trop gros, et eût joué volontiers jour et nuit. Je me suis peut-être trop étendu sur cet article : les singularités curieuses ont fait couler ma plume.

Madame fut d'autant plus touchée de la perte de cette ancienne et intime amie qu'elle savait que les petits points avaient toujours prédit qu'elle la survivrait, mais que ce serait de fort peu. En effet, elle la suivit de fort près. L'hydropisie, qui se déclara tard, fit en très peu de jours un tel progrès qu'elle se prépara à la mort avec beaucoup de fermeté et de piété. Elle voulut presque toujours avoir auprès d'elle l'ancien évêque de Troyes, frère de la maréchale de Clerembault, et lui dit : « Monsieur, de Troyes, voilà une étrange partie que nous avons faite la maréchale et moi. » Le roi la vint voir,

et elle reçut tous les sacrements. Elle mourut à Saint-Cloud le 8 de décembre, à quatre heures du matin, à près de soixante et onze ans. Elle ne voulut point être ouverte, ni de pompe à Saint-Cloud. Ainsi dès le 10 du même mois, elle fut portée à Saint-Denis dans un carrosse sans aucun appareil de deuil, le carrosse précédé, environné et suivi des pages des deux écuries du roi, des gardes et des suisses de M. le duc d'Orléans, et de ses valets de pied avec des flambeaux. M<sup>lle</sup> de Charolais et les duchesses d'Humières et de Tallard accompagnaient dans un autre carrosse, où était M<sup>me</sup> de Châteauthiers, dame d'atours de Madame, avec M<sup>mes</sup> de Tavannes et de Flamarens. Madame tenait en tout beaucoup plus de l'homme que de la femme. Elle était forte, courageuse, allemande au dernier point, franche, droite, bonne et bienfaisante, noble et grande en toutes ses manières, et petite au dernier point sur tout ce qui regardait ce qui lui était dû. Elle était sauvage, toujours enfermée à écrire, hors les courts temps de cour chez elle ; du reste, seule avec ses dames ; dure, rude, se prenant aisément d'aversion, et redoutable par les sorties qu'elle faisait quelquefois, et sur quiconque ; nulle complaisance ; nul tour dans l'esprit, quoiqu'elle [ne] manquât pas d'esprit ; nulle flexibilité, jalouse, comme on l'a dit, jusqu'à la dernière petitesse, de tout ce qui lui était dû ; la figure et le rustre d'un Suisse, capable avec cela d'une amitié tendre et inviolable. M. le duc d'Orléans l'aimait et la respectait fort. Il ne la quitta point pendant sa maladie, et lui avait toujours rendu de grands devoirs, mais il ne se conduisit jamais par elle. Il en fut fort affligé. Je passai le lendemain de cette mort plusieurs heures seul avec lui à Versailles, et je le vis pleurer amèrement.

Les ambassadeurs et la cour se présentèrent devant le roi en manteaux longs et en mantes, ainsi que les princes et les princesses du sang, et pareillement chez M. [le Duc] et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, qui les reçut de même, et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans au lit, après que l'un et l'autre eurent été avec M. le duc de Chartres, en manteaux et en mantes, saluer le roi, qui après alla voir M. [le Duc] et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Le roi fut harangué par le parlement et par toutes les autres compagnies, lesquelles, toutes allèrent saluer M. [le Duc] et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Le roi drapa, parce que Madame était veuve du grand-père maternel du roi. Cette perte ne fit pas grande sensation à la cour ni dans le monde. La duchesse de Brancas, sa dame d'honneur, ne parut à rien, étant déjà attaquée du cancer au sein dont elle mourut assez longtemps après.

M<sup>me</sup> de Cani, veuve du fils unique de Chamillart, avec beaucoup d'enfants, et soeur du duc de Mortemart, s'ennuya enfin de porter le nom de son mari, et en un tourne-main son mariage se fit avec le prince de Chalais, grand d'Espagne, qui, ennuyé de l'Espagne où il n'avait que cette dignité, sans grade militaire qui lui pût faire rien espérer par delà la médiocre pension qu'il en avait, s'était depuis peu fixé en France pour toujours, où était son bien et sa famille. Toute celle de Mortemart parut fort aise de ce mariage. Ce qu'il y eut de louable, est que les enfants du premier lit n'en ont été que plus constamment chéris et bien traités en tout de la mère et de son second mari. Le prince de Robecque, aussi grand d'Espagne, et dégoûté du séjour et du service d'Espagne, où il était lieutenant général, et fixé en France avec le même grade, épousa, à Paris, M<sup>lle</sup> du Bellay.

L'année finit par le traité de paix conclu à Nystadt entre le czar et

la Suède, qui céda au czar toutes les conquêtes qu'il avait faites sur elle, ce qui la restreignit au delà de la mer Baltique et lui ôta toute la considération que les conquêtes de Charles...<sup>5</sup> lui avaient acquise au deçà, et conséquemment toute sa considération en Allemagne et dans le reste de l'Europe, tellement que cette monarchie, revenue à son dernier état, se trouva de plus ruinée et dans le dernier abattement, fruit du prétendu héroïsme de son dernier monarque<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup>Saint-Simon n'a pas indiqué de quel Charles il voulait parler. Il s'agit probablement ici de Charles X, ou Charles-Gustave, qui régna en Suède de 1654 à 1660, et se signala par ses victoires sur les Danois et les Polonais.

<sup>6</sup>Passage omis dans les précédentes éditions depuis *l'année finit* jusqu'à *son dernier monarque*. Nous n'avons pas cru devoir supprimer ce paragraphe, quoiqu'il revienne sur un événement dont Saint-Simon a déjà parlé, et qu'il y ait ici une erreur de date. Le traité de Nystadt fut signé le 10 septembre 1721 et non à la fin de l'année 1722.

## CHAPITRE XVIII.

1723

ANNÉE 1723. - STÉRILITÉ DES RÉCITS DE CETTE ANNÉE ; SA CAUSE. - MORT DE L'ABBÉ DE DANGEAU. - MORT DU PRINCE DE VAUDÉMONT ; DU DUC DE POPOLI À MADRID, ET SA DÉPOUILLE. - MORT ET CARACTÈRE DE M. LE HACQUAIS. - OBSÈQUES DE MADAME À SAINT-DENIS. - MORT, FAMILLE, CARACTÈRE, OBSÈQUES DE M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE. - BIRON, LÉVI ET LA VALLIÈRE FAITS ET REÇUS DUCS ET PAIRS À LA MAJORITÉ. - MAJORITÉ DU ROI. - LIT DE JUSTICE. - IL VISITE LES PRINCESSES BELLE-FILLE, FILLES, MÊME LA SOEUR DE FEU M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE, ET POINT SES PETITES-FILLES, QUOIQUE PRINCESSES DU SANG. - CONSEIL DE RÉGENCE ÉTEINT. - FORME NOUVELLE DU GOUVERNEMENT. - SURVIVANCE DE LA CHARGE DE SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA VRILLIÈRE À SON FILS. - MARIAGE SECRET DU COMTE DE TOULOUSE AVEC LA MARQUISE DE GONDRIN. - FIN DE LA PESTE

DE PROVENCE, ET LE COMMERCE UNIVERSELLEMENT RÉTABLI. - M<sup>LLE</sup> DE BEAUJOLAIS REMISE À LA FRONTIÈRE PAR LE DUC DE DURAS AU DUC D'OSSONE, ET REÇUE PAR LEURS MAJESTÉS CATHOLIQUES, ETC., À UNE JOURNÉE DE MADRID, OÙ IL SE FAIT DE BELLES FÊTES. - LE CHEVALIER D'ORLÉANS, GRAND PRIEUR DE FRANCE, ET LE COMTE DE BAVIÈRE, BÂTARD DE L'ÉLECTEUR, FAITS GRANDS D'ESPAGNE. - EXPLICATION DES DIVERSES SORTES D'ENTRÉES CHEZ LE ROI, ET DU CHANGEMENT ET DE LA NOUVEAUTÉ QUI S'Y FIT. - RÉTABLISSEMENT DES RANGS ET HONNEURS DES BÂTARDS, AVEC DES EXCEPTIONS PEU PERCEPTIBLES, DONT ILS OSENT N'ÊTRE PAS SATISFAITS. - CARDINAL DUBOIS ÉCLATE SANS MESURE CONTRE LE P. DAUBENTON. - CAUSE DE CET ÉCLAT SANS RETOUR. - MORT DU PRINCE DE COURTENAY. - DÉTAILS DES TROUPES ET DE LA MARINE RENDUS AUX SECRÉTAIRES D'ÉTAT. - DUC DU MAINE CONSERVE CEUX DE L'ARTILLERIE ET DES SUISSES, ET Y TRAVAILLE CHEZ LE CARDINAL DUBOIS. - MAULEVRIER ARRIVÉ DE MADRID, OÙ CHAVIGNY EST CHARGÉ DES AFFAIRES, SANS TITRE. - MARIAGE DE MAULEVRIER-COLBERT AVEC M<sup>LLE</sup> D'ESTAING, ET DU COMTE DE PEYRE AVEC M<sup>LLE</sup> DE GASSION. - MORT DE LA PRINCESSE DE PIÉMONT (PALATINE SOULTZBACH); DU DUC D'AUMONT; DE BERINGHEN, PREMIER ÉCUYER DU ROI; DE LA MARQUISE D'ALÈGRE; DE M<sup>ME</sup> DE CHÂTEAURENAUD ET DE M<sup>ME</sup> DE COËTQUEN, SOEUR DE NOAILLES; DU FILS AÎNÉ DU DUC DE LORRAINE. - CARDINAL DUBOIS PRÉSIDE À L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ. - LA JONCHÈRE À LA BASTILLE. - LE BLANC EXILÉ. - BRETEUIL SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA GUERRE.



- CAUSE SINGULIÈRE ET CURIEUSE DE SA FORTUNE. - SON CARACTÈRE.

Cette année [1723], dont la fin est le terme que j'ai prescrit à ces Mémoires, n'aura ni la plénitude ni l'abondance des précédentes. J'étais ulcéré des nouveautés du sacre ; je voyais s'acheminer le complet rétablissement de toutes les grandeurs des bâtards, j'avais le coeur navré de voir le régent à la chaîne de son indigne ministre, et n'osant rien sans lui ni que par lui ; l'État en proie à l'intérêt, à l'avarice, à la folie de ce malheureux sans qu'il y eût aucun remède. Quelque expérience que j'eusse de l'étonnante faiblesse de M. le duc d'Orléans, elle avait été sous mes yeux jusqu'au prodige lorsqu'il fit ce premier ministre après tout ce que je lui avais dit là-dessus, après ce qu'il m'en avait dit lui-même, enfin de la manière incroyable à qui ne l'a vu comme moi, dont je l'ai raconté dans la plus exacte vérité. Je n'approchais plus de ce pauvre prince à tant de grands et utiles talents enfouis, qu'avec répugnance ; je ne pouvais m'empêcher de sentir vivement sur lui ce que les mauvais Israélites se disaient dans le désert sur la manne : *Nauseat anima mea super cibum istum levissimum*. Je ne daignais plus lui parler. Il s'en apercevait, je sentais qu'il en était peiné ; il cherchait à me rapprocher, sans toutefois oser me parler d'affaires que légèrement et avec contrainte, quoique sans pouvoir s'en empêcher. Je prenais à peine celle d'y répondre, et j'y mettais fin tout le plus tôt que je le pouvais ; j'abrégeais et je ralentissais mes audiences ; j'en essuyais les reproches avec froideur. En effet, qu'aurais je eu à dire ou à discuter avec un régent qui ne l'était plus, pas même de soi, bien loin de l'être du royaume, où je

voyais tout en désordre.

Le cardinal Dubois, quand il me rencontrait, me faisait presque sa cour. Il ne savait par où me prendre. Les liens de tous les temps et sans interruption étaient devenus si forts entre M. le duc d'Orléans et moi, que le premier ministre, qui les avait sondés plus d'une fois, n'osait se flatter de les pouvoir rompre. Sa ressource fut d'essayer de me dégoûter par imposer à son maître une réserve à mon égard qui nous était à tous deux fort nouvelle, mais qui lui coûtait plus qu'à moi par l'habitude, et j'oserai dire par l'utilité qu'il avait si souvent trouvée dans cette confiance, et moi je m'en passais plus que volontiers, dans le dépit de n'en pouvoir espérer aucun fruit ni pour le bien de l'État, ni pour l'honneur et l'avantage de M. le duc d'Orléans, totalement livré à ses plaisirs de Paris, et au dernier abandon à son ministre. La conviction de mon inutilité parfaite me retira de plus en plus, sans avoir jamais eu le plus léger soupçon qu'une conduite différente pût m'être dangereuse, ni que, tout faible et tout abandonné que fût le régent au cardinal Dubois, celui-ci pût venir à bout de me faire exiler comme le duc de Noailles et Canillac, ni de me faire donner des dégoûts à m'en faire prendre le parti. Je demeurai donc dans ma vie accoutumée, c'est-à-dire ne voyant jamais M. le duc d'Orléans que tête à tête, mais le voyant peu à peu, toujours plus de loin en plus loin, froidement, courtement, sans ouvrir aucun propos d'affaires, les détournant même de sa part quand il en entamait, et y répondant de façon à les faire promptement tomber. Avec cette conduite et ces vives sensations, on voit aisément que je ne fus de rien, et que ce que j'aurai à raconter de cette année sentira moins la curiosité et l'instruction de bons et de fidèles Mémoires, que la sécheresse et la

stérilité des faits répandus dans des gazettes.

L'abbé de Dangeau mourut au commencement de cette année, à quatre-vingts ans. Il en a été [assez] parlé d'avance à l'occasion de la mort de son frère aîné, pour n'avoir rien à y ajouter. Il n'avait qu'une abbaye et un joli prieuré à Gournay-sur-Marne, qui lui faisait une très agréable maison de campagne à la porte de Paris, aussi bon homme et aussi fade que son frère.

Le prince de Vaudemont mourut presque en même temps, à quatre-vingt-quatre ans, à Commercy, où il s'était comme retiré depuis la mort du feu roi, venant rarement et courtement à Paris, et n'allant guère plus souvent ni plus longuement à Lunéville. Il a tant et si souvent été parlé de la naissance, de la famille, de la fortune, des perfidies, des cabales de cet insigne Protée, que je ne m'y étendrai pas ici. Ses chères nièces lui allaient tenir compagnie tous les ans, longtemps, surtout depuis que l'aînée, tombée des nues par la mort de Monseigneur, puis par celle du roi, s'était fait une planche, après le naufrage, de l'abbaye de Remiremont, qu'elle avait su obtenir fort -peu après la mort de Monseigneur. La princesse d'Espinoy recueillit l'immense héritage de ce cher oncle, excepté Commercy, qui revint au duc de Lorraine, qui renvoya à l'empereur le collier de la Toison, que Vaudemont avait de Charles II.

Le duc de Popoli, duquel j'ai aussi tant parlé, mourut à Madrid quelques jours après. Le duc de Bejar eut sa place de majordome-major du prince des Asturies, et le duc d'Atri, frère du cardinal Acquaviva, eut sa compagnie italienne des gardes du corps. Le duc de Popoli avait soixante-douze ans, et il était chevalier du Saint-Esprit et de la Toison d'or. Ce fut une perte pour la cabale italienne, et un gain

pour les Espagnols et pour les honnêtes gens. Son fils, dont j'ai aussi beaucoup parlé, trouva un prodigieux argent comptant et force pierrieres, qu'il ne tarda pas à manger, ni à se ruiner ensuite. Il fit aussitôt après sa couverture de grand d'Espagne.

Un plus honnête homme qu'eux les suivit de près, mais d'une condition si différente que je n'en parlerais pas ici sans la singularité de ses vertus ; et que je l'ai fort connu à Pontchartrain. Il s'appelait Le Hacquais, et par corruption M. des Aguets, conseiller d'honneur à la cour des aides, après y avoir été longtemps avocat général avec la plus grande réputation de droiture et la première d'éloquence, avec une capacité profonde et une facilité surprenante à parler et à écrire. Il était plein d'histoire et de belles-lettres, de goût le plus délicat, du sel le plus fin et du tour le plus singulier et le plus agréable. Il avait la conversation charmante, naturelle, pleine de traits ; il était modeste, poli, respectueux, et jamais ne montrait la moindre érudition. La galanterie et l'amour de la chasse les avait unis le chancelier de Pontchartrain et lui dans leur jeunesse ; leurs coeurs ne s'étaient jamais désunis depuis. Il était de tous les voyages de Pontchartrain, aussi aimé de la chancelière, de toute la famille et de tous les amis qu'il l'était du chancelier, et il était là dans un air de considération infinie, et y chassait, tant qu'il pouvait, à tirer à pied et à cheval, et à courre le renard avec le chancelier. Il était extrêmement sobre et simple en tout. Ses vers galants autrefois, et sur toutes sortes de sujets, étaient pleins de pensées, de tour, de traits et de justesse. Il y avait longtemps, quand je le connus à Pontchartrain, qu'il était convenu fort homme de bien et même pénitent. Ce changement lui avait tellement fermé la bouche que le chancelier l'appelait son muet, et on y

perdait infiniment. Quand il faisait tant que de dire quelque chose, c'était toujours avec un sel et une grâce qui ravissait. Je lui disais souvent que j'avais envie de le battre jusqu'à ce qu'il se mit à parler. Il ne fut jamais marié, fort solitaire et sauvage depuis sa grande piété, et mourut avec peu de bien, duquel il ne s'était jamais soucié, à quatre-vingt-quatre ans, regretté de beaucoup d'amis, et avec une réputation grande et rare.

Les obsèques de Madame se firent à Saint-Denis, le 13 février. M<sup>lles</sup> de Charolais, de Clermont et de la Roche-sur-Yon, firent le deuil, menées par M. le duc de Chartres, M. le duc et M. le comte de Clermont. Les cours supérieures y assistèrent. L'archevêque d'Albi (Castries) officia, et l'évêque de Clermont (Massillon) fit l'oraison funèbre, qui fut belle.

M<sup>me</sup> la Princesse suivit Madame de près. Elle mourut à Paris, le 23 février, à soixante-quinze ans. Elles étaient filles des deux frères et fort unies, petites-filles de l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier, roi de la Grande-Bretagne, qui<sup>1</sup>, pour s'être voulu faire roi de Bohême, perdit tous ses États et sa dignité électorale, et mourut proscrit en Hollande. Son fils aîné fut enfin rétabli, mais dernier électeur, ce que Madame, qui était sa fille, rie pardonna jamais à la branche de Bavière. Édouard, frère puîné de l'électeur rétabli, épousa Anne Gonzague, dite Clèves, dont il eut la princesse de Salm, femme du gouverneur de l'empereur Joseph, et ministre d'État de l'empereur, Léopold, M<sup>me</sup> la Princesse, et la duchesse d'Hanovre ou de Brunswick, mère de l'impératrice Amélie, épouse de l'empereur

---

<sup>1</sup>Le *qui* se rapporte à l'électeur palatin.

Joseph. Cette Anne Gonzague se rendit illustre par son esprit et sa conduite, et par sa grande cabale pendant les troubles de la minorité du feu roi, devint jusqu'à sa mort la plus intime et confidente amie du célèbre prince de Condé, qu'elle servit plus utilement que personne, de sorte qu'ils marièrent ensemble leurs enfants. Elle était soeur de la reine Marie<sup>2</sup>, deux fois reine de Pologne, aimée et admirée partout par son esprit, ses talents de gouvernement et tous les agréments possibles, que la reine mère et le cardinal de Richelieu empêchèrent Monsieur, Gaston, de l'épouser.

M<sup>me</sup> la Princesse eut des biens immenses. Elle était laide, bossue, un peu tortue, et sans esprit, mais douée de beaucoup de vertu, de piété, de douceur et de patience, dont elle eut à faire un pénible et continuel usage tant que son mariage dura, qui fut plus de quarante-cinq ans. Devenue veuve, elle bâtit somptueusement le Petit-Luxembourg, assez vilain jusqu'alors, l'orna et le meubla de même ; mais quand on l'allait voir, on entrait par ce qui s'appelle une montée, dans une vilaine petite salle à manger, au coin de laquelle était une porte qui donnait dans un magnifique cabinet, au bout de toute l'enfilade de l'appartement, qu'on ne voyait jamais. Toutes les cérémonies dues à son rang furent observées au Petit-Luxembourg, où elle mourut, mais il n'y fut pas question de la garde de son corps par des dames. Cette entreprise, tentée précédemment, n'avait pu réussir ; les princes du sang enfin s'en étaient dépris. Elle fut portée en cérémonie aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, où elle fut

---

<sup>2</sup>Marie de Gonzague-Nevers épousa successivement les deux frères Wladislas VII et Jean-Casimir, qui régnèrent en Pologne, le premier de 1632 à 1648, et le second de 1648 à 1668.

enterrée. Caylus, évêque d'Auxerre, y fit la cérémonie. J'ai rangé ici cette mort pour ne pas interrompre ce qui va suivre.

La majorité approchait et mettait bien des gens en mouvement. M. le duc d'Orléans se laissa entendre qu'il pourrait faire duc et pair le marquis de Biron, son premier écuyer. Cette notion en réveilla d'autres. Le prince de Talmont, qui à son mariage avait escroqué le tabouret au feu roi par surprise, et qui ne pouvait espérer de le transmettre à son fils, n'oublia rien pour être fait duc et pair. Madame et lui étaient enfants des deux soeurs, titre qui, joint à sa naissance, le lui faisait espérer de M. le duc d'Orléans : toutefois il n'y put réussir. La princesse de Conti, dont la passion pour l'élévation de La Vallière son cousin germain, était extrême, se mit à tourmenter M. le duc d'Orléans, qui, à ce qu'il me dit, avait donné au fils de La Vallière la survivance de son gouvernement de Bourbonnais pour être quitte avec la princesse de Conti, et lui fermer la bouche sur toute autre demande, mais il n'eut pas la force de résister. Je réussis aussi, quoique avec grande peine, pour le marquis de Lévi, gendre du feu duc de Chevreuse. Ainsi ces trois furent déclarés en cet ordre : Biron, Lévi et La Vallière. Les deux premiers, *toto coelo* distants du troisième<sup>3</sup>, avaient eu chacun un duché-pairie dans sa maison, et Lévi avait vu éteindre celui de Ventadour depuis peu d'années. À l'égard de celui de Biron, j'admirai avec indignation l'effronterie et l'impudence avec laquelle la femme de Biron osait tirer un titre de prétention de l'extinction du duché-pairie de Biron. Biron et Lévi passèrent sans grand murmure par leur naissance et leurs services ;

---

<sup>3</sup>Séparés du troisième par toute la distance du ciel à la terre.

mais La Vallière qu'on aimait d'ailleurs excita les clameurs publiques, au point que M. le duc d'Orléans en fut honteux.

Le 19 février, le roi reçut à Versailles les respects de M. le duc d'Orléans et de toute la cour sur sa majorité, et déclara les trois nouveaux ducs et pairs. Le lendemain il vint en pompe, après dîner, à Paris aux Tuileries, et le 22 il alla au parlement tenir son lit de justice pour la déclaration de sa majorité, et y fit recevoir les trois nouveaux ducs et pairs. La séance finit par l'enregistrement d'un nouvel édit contre les duels, qui redevenaient communs. Le 23, le roi reçut aux Tuileries les harangues des compagnies supérieures et autres corps qui ont accoutumé d'haranguer. Le 24, il alla voir M<sup>me</sup> la Duchesse et les deux filles de M<sup>me</sup> la Princesse, morte la veille. On vit avec surprise qu'il alla voir aussi la duchesse de Brunswick, sa soeur. Ses visites s'y bornèrent ; elles ne s'étendirent pas jusqu'aux princes et princesses du sang, petits-enfants de M<sup>me</sup> la Princesse. Enfin, le 25, il retourna à Versailles avec la même pompe qu'il en était venu.

Le conseil de régence prit fin. Le conseil d'État ne fut composé que de M. le duc d'Orléans, M. le duc de Chartres, M. le Duc, du cardinal Dubois et de Morville, secrétaire d'État jusqu'alors sans fonction, à qui le cardinal Dubois remit sa charge de secrétaire d'État avec le département des affaires étrangères. Maurepas, secrétaire d'État, jusqu'alors sous la tutelle de La Vrillière, son beau-père, commença à faire sa charge de secrétaire d'État avec le département de la marine. La Vrillière demeura comme il était sous le feu roi ; mais il ne remit qu'un peu après le détail de Paris et de la maison du roi à son gendre, qui étaient de son département, et Le Blanc demeura



secrétaire d'État avec le département de la guerre pour ne pas y rester longtemps. Le conseil des finances, les mêmes, excepté Morville, et de plus Armenonville, garde des sceaux, Dodun, contrôleur général, et les deux conseillers d'État au conseil royal des finances. Le maréchal de Villeroy, chef de ce conseil, était exilé à Lyon. Le conseil des dépêches<sup>4</sup> était composé de M. le duc d'Orléans, des deux princes du sang, du cardinal Dubois et des quatre secrétaires d'État. Ainsi tout cet extérieur, aux princes du sang près, reprit tout celui du temps du feu roi. On consola La Vrillière de son déchet par la survivance de sa charge de secrétaire d'État à son fils.

Il y avait assez longtemps que le comte de Toulouse avait pris beaucoup de goût pour la marquise de Gondrin aux eux de Bourbon, où ils s'étaient rencontrés et fort vus. Elle était soeur du duc de Noailles qu'il n'aimait ni n'estimait, et veuve avec deux fils du fils aîné de d'Antin, avec qui il avait toujours eu beaucoup de commerce et de liaisons de convenance et de bienséance, parce qu'ils étoient tous deux fils de M<sup>me</sup> de Montespan. M<sup>me</sup> de Gondrin avait été dame du palais sur la fin de la vie de M<sup>me</sup> la Dauphine, jeune, gaie et fort Noailles ; la gorge fort belle, un visage agréable, et n'avait point fait parler d'elle. L'affaire fut conduite au mariage dans le dernier secret. Pour le mieux cacher, le comte de Toulouse prit le moment de la séance du lit de justice de la majorité, dont il s'excluait, parce que les bâtards ne traversaient plus le parquet, et à cause de cela n'allaient point au parlement, ni le cardinal de Noailles non plus à cause de sa pourpre qui y aurait cédé aux pairs ecclésiastiques. La maréchale de

---

<sup>4</sup>Conseil de l'administration intérieure, voy. t. Ier, p. 446.

Noailles alla seule avec sa fille à l'archevêché, où le comte de Toulouse se rendit en même temps seul avec d'O, où le cardinal de Noailles leur dit la messe et les maria dans sa chapelle, au sortir de laquelle chacun s'en retourna comme il était venu. Rien n'en transpira, et on fut longtemps sans en rien soupçonner, d'autant que le comte de Toulouse avait toujours paru fort éloigné de se marier.

En ce même temps la peste qui avait si longtemps désolé la Provence y fut tout à fait éteinte, et tellement que les barrières furent levées, le commerce rétabli, et les actions de grâces publiquement célébrées dans toutes les églises du royaume, et au bout de peu de mois le commerce entièrement rouvert avec tous les pays étrangers.

M<sup>lle</sup> de Beaujolais fut remise à la frontière par le duc de Duras, qui commandait la Guyenne et qui en eut la commission, au duc d'Ossone, qui avait celle du roi d'Espagne pour la recevoir, et qui commandait le détachement de la maison du roi d'Espagne envoyé au-devant d'elle. La duchesse de Duras la remit à la comtesse de Lemos, sa camarera-mayor, dont j'ai parlé plus d'une fois, et dont la complaisance d'accepter cette place surprit fort toute la cour d'Espagne. Aucun Français ni Française ne passa en Espagne avec M<sup>lle</sup> de Beaujolais. Elle trouva Leurs Majestés Catholiques, le prince et la princesse des Asturies à Buytrago, à une journée de Madrid, qui lui présentèrent don Carlos à la descente de son carrosse. Ils allèrent tous le lendemain à Madrid, où il y eut beaucoup de fêtes. Le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, y était arrivé sept ou huit jours auparavant, et il fut fait grand d'Espagne. Bientôt après

il fit sa couverture, et s'en revint aussitôt après avoir rempli l'objet de son voyage. L'électeur de Bavière, qui avait si bien servi les deux couronnes, et à qui il en avait coûté si cher, crut, sur cet exemple, pouvoir demander la même grâce au roi d'Espagne, fils de sa soeur, pour son bâtard le comte de Bavière, qui était dans le service de France.

M. le duc d'Orléans, qui méprisait tout et qui faisait litière de tout, avait peu à peu accordé à qui avait voulu, sans choix ni distinction aucune, les grandes entrées chez le roi, aux uns les grandes, les premières entrées aux autres, et les avait rendus si nombreux que c'était un peuple dont la foule ôtait toute distinction, et ne pouvait qu'importuner beaucoup le roi. Le cardinal Dubois, qui ne butait<sup>5</sup> pas moins à se rendre maître de l'esprit du roi, qu'il avait fait à dominer M. le duc d'Orléans, voulut éloigner de tout moyen de familiarité avec le roi tous ceux qu'il pourrait, et se la procurer en même temps tout entière. Il saisit donc les premiers moments qui suivirent la majorité pour faire aux entrées le changement qu'il projetait sous prétexte d'y remettre l'ordre et de soulager le roi d'une foule importune dans les moments de son particulier. Pour mieux entendre le manège du cardinal Dubois là-dessus, il faut expliquer auparavant ce que c'était que les entrées chez le feu roi, l'ordre qui y était observé, et combien elles étaient précieuses et rares. Je n'ai fait qu'en dire un mot à l'occasion de celles que le feu roi lui donna : les premières à MM. de Charost, père et fils, et les grandes, longtemps depuis, aux maréchaux de Boufflers et de Villars.

---

<sup>5</sup>Qui ne tendait pas moins.

Il y avait chez le feu roi trois sortes d'entrées fort distinguées, deux autres fort agréables, une dernière qui était comme entre les mains du premier gentilhomme de la chambre en année. La première sorte s'appelait les grandes entrées. Les charges qui les donnaient sont celles de grand chambellan, des quatre premiers gentilshommes de la chambre en année ou non, de grand maître de la garde-robe et du maître de la garde-robe en année. Sans charge elles furent toujours très rares, et une grande récompense ou un grand effet de faveur ; je ne les ai vues qu'aux bâtards et aux maris des bâtarde, même des filles des bâtarde. De gens de la cour, le duc de Montausier pour avoir été gouverneur de Monseigneur, le premier maréchal de La Feuillade et le duc de Lauzun, qui en a joui seul sans charge bien des années jusqu'à la mort du roi. L'autre sorte d'entrées n'était que par les derrières. Ceux qui les avaient n'entraient jamais par devant, ni n'en jouissaient dans la chambre du roi à son lever, à son coucher ; ou quand ils y voulaient venir, ils n'entraient qu'avec toute la cour. Ils venaient donc par le petit degré de derrière qui donnait dans les cabinets du roi, ou par les portes de derrière des cabinets qui donnaient dans la galerie ou dans le grand appartement, et entraient ainsi sans être vus dans les cabinets du roi à toutes heures, hors celles du conseil, ou d'un travail particulier du roi avec un de ses ministres. C'est ce que n'avaient point les grandes entrées ni aucune autre. Celles de derrière se trouvaient quand bon leur semblait dans le cabinet du roi après le lever, où, pendant un quart d'heure et plus, le roi donnait l'ordre de sa journée, parmi tous ceux qui avaient des entrées ; mais l'ordre donné, tout sortait du cabinet, excepté les entrées des derrières qui demeuraient jusqu'à

la messe, et cela était souvent assez long.

Les soirs, entre le souper et le coucher du roi, ces entrées de derrière avaient la liberté d'être dans le cabinet où le roi se tenait avec ses bâtards, ses bâtarde et leurs enfants ou gendres, ou Monseigneur, les fils de France, M<sup>me</sup>s les duchesses de Bourgogne et de Berry ; et après la mort de M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne, devenue Dauphine, Madame fut enfin admise. Ceux qui avaient ces entrées étaient les fils de France, les princesses qui viennent d'être nommées et qui entraient par devant avec le roi. Tout le reste entra et sortait par derrière : c'étaient les bâtards, les bâtarde, leurs gendres, petits-gendres et leurs enfants et petits-enfants. À cette entrée d'après souper M. le Duc, gendre du roi, et M. le prince de Conti, gendre de M<sup>me</sup> la Duchesse, et qui ne l'avaient eue que comme tels à leur mariage, entraient et sortaient seuls par devant avec le roi. Le reste de ceux qui avaient ces entrées de derrière ne les avaient que par leurs emplois. C'étaient Mansart, puis d'Antin qui avaient les bâtiments, Montchevreuil et d'O, comme ayant été gouverneurs des deux bâtards : Chamarande, qui avait eu la survivance, de son père, de premier valet de chambre. Le reste n'était que des principaux valets, lesquels avaient aussi les grandes entrées. Ce qui distinguait ces grandes entrées des premières entrées était le premier petit lever où les grandes entrées voyaient le roi au lit et sortir de son lit, avaient toutes les autres entrées excepté celles de derrière, mais pouvaient aussi entrer à toute heure dans le cabinet du roi, quand il n'y avait point de travail de ministre, lorsqu'ils avaient quelque chose à dire au roi de pressé, ce qui n'était pas permis à d'autres. Les premières entrées avaient, exclusivement aux entrées inférieures, un second

petit lever fort court, et le petit coucher auquel il n'y avait point de différence ides grandes entrées à celles-ci, qui en sortaient ensemble.

Longtemps avant la mort du roi, à l'occasion d'une longue goutte qu'il avait eue, il avait supprimé le grand coucher, c'est-à-dire, que la cour ne le voyait plus depuis la sortie de son souper. Ainsi tout le coucher était devenu petit coucher réservé aux grandes entrées et aux premières. Quand le roi était incommodé, ces grandes entrées avaient leurs privances et leurs distinctions au-dessus des premières, comme celles-ci en avaient au-dessus des entrées inférieures, qui en avaient aussi, mais peu perceptibles sur le reste de la cour. Dans ces cas d'incommodité, les entrées des derrières entraient par les derrières dans les cabinets, et de là dans la chambre du roi, en de certains moments rompus, et en sortaient de même. Ceux qui avaient les premières entrées que j'ai vus, étaient le maître de la garde-robe qui n'était point en année, le précepteur et les sous-gouverneurs de Monseigneur et des princes ses fils, ou qui l'avaient été. Il n'y avait que ceux-là par charge. Des autres, M. le Prince qui les avait eues seulement au mariage de M. son fils avec la fille aînée du roi et de M<sup>me</sup> de Montespan, le maréchal de Villeroy, comme fils du gouverneur du roi, le duc de Béthune, lorsqu'il quitta sa compagnie des gardes du corps, Beringhen, premier écuyer, Tilladet, parce qu'il avait été maître de la garde-robe avant d'avoir eu les Cent-Suisses; enfin, les deux lecteurs du roi, que je ne compte pas, quoique par charge, parce qu'elles n'ont rien que ces premières entrées qui les fasse compter pour quelque chose, et qu'excepté Dangeau qui en acheta une uniquement pour avoir ces entrées, et qui perça, tous les autres ont été des gens de fort peu de chose. Viennent après les

entrées de la chambre et celles du cabinet. Toutes les charges chez le roi ont ces deux entrées, et tous les princes du sang comme tels, ainsi que les cardinaux. Fort peu d'autres gens de la cour sans charges les ont obtenues.

Celles de la chambre consistent à entrer au lever du roi un moment avant le reste de la cour, quelquefois pour un instant, quand le roi prenait un bouillon les jours de médecine, ou de quelque légère incommodité, privativement au reste de la cour.

Celles du cabinet, qui appartiennent aux charges principales et secondes, et à fort peu d'autres courtisans, mais aussi aux princes du sang et aux cardinaux, n'étaient que pour entrer après le lever dans le cabinet du roi à l'heure qu'il donnait l'ordre pour la journée, et rien plus.

Enfin la dernière entrée, dont le premier gentilhomme de la chambre en année disposait, était lorsque le roi allant à la chasse ou se promener, venait prendre une chaussure et un surtout. L'huissier allait nommer au premier gentilhomme de la chambre en année les personnes de quelque distinction qui étaient à la porte et qui désiraient entrer. Le premier gentilhomme de la chambre ne nommait au roi que celles qu'il voulait favoriser, qu'il faisait entrer, et de même au retour du roi. C'est ce qui s'appelait le botter et le débotter. À Marly y entrait qui voulait indépendamment du premier gentilhomme de la chambre, mais non ailleurs.

On voit ainsi l'ordre de toutes ces entrées, et combien précieuses et rares étaient les grandes et celles des derrières, même les premières entrées qui donnaient lieu à faire une cour facile et distinguée, et à parler au roi à son aise et sans témoins, car les gens de ces entrées

s'écartaient dès que l'un d'eux s'approchait pour parler au roi, qui était si difficile à accorder des audiences au reste de sa cour.

Le cardinal Dubois, dans son nouveau projet, commença par faire rendre les brevets des grandes et des premières entrées à ceux qui en avaient obtenu. Il n'en excepta que le maréchal de Berwick pour les grandes, qu'il ménageait, pour l'éloigner en lui faisant accepter l'ambassade d'Espagne, et Belle-Ile pour les premières, qu'il voulait tromper jusqu'au bout pour le perdre avec Le Blanc, et il fut la dupe de l'un et de l'autre. Berwick ne fut point en Espagne. Belle-Ile, après un long et dur séjour à la Bastille, puis en exil à Nevers, revint à la cour faire la plus prodigieuse fortune, et tous deux conservèrent leurs entrées. Tous les autres les perdirent, hors le très peu de ceux qui restaient et qui les avaient du feu roi. Je fus du nombre des supprimés, et M. le duc d'Orléans le souffrit. Je renvoyai mon brevet dès qu'il me fut redemandé, sans daigner m'en plaindre, ni en dire un mot au cardinal Dubois, ni à M. le duc d'Orléans que j'aurais fort embarrassé. Les entrées, excepté ces deux, demeurèrent donc restreintes aux charges et à ce si peu d'autres qui les avaient du feu roi. Celles des derrières furent abolies, en donnant les grandes à d'Antin, à d'O et à Chamaranche. Le cardinal Dubois en inventa de familières qui, du temps du feu roi, n'étaient que pour Monseigneur et les princes ses fils, Monsieur et M. le duc d'Orléans, le duc du Maine et le comte de Toulouse. Dubois les prit pour lui, et, pour faire moins crier, les étendit à tous les princes du sang, au duc du Maine, à ses deux fils et au comte de Toulouse. Elles donnèrent droit d'entrée à toute heure où était le roi quand il ne travaillait pas. Les princes du sang s'en trouvèrent extrêmement



flattés, eux qui n'avaient que celles de la chambre. Jamais le feu prince de Conti n'en avait eu d'autres avec celles du cabinet. Et avant que le coucher du roi eût été retranché aux courtisans, j'ai vu bien des fois M. le Prince assis au-dehors de la porte du cabinet du roi, entre le souper et le coucher, et assis qui pouvait dans la même pièce que lui, en attendant le coucher du roi, tandis qu'en sa présence M. le Duc son fils, comme gendre du roi, entrait dans le cabinet, et n'en sortait qu'avec le roi, quand il venait se déshabiller pour son coucher. Ces entrées familières sont demeurées aux princes du sang et aux bâtards et batardeaux, et il ne sera pas facile désormais de les leur ôter par un roi qu'une familiarité si grande pourra facilement gêner et importuner beaucoup.

Tel fut le préparatif du rétablissement des bâtards et des enfants du duc du Maine dans tous les rangs, honneurs et distinctions dont ils jouissaient à la mort du roi. C'est ce qui fut fait par une déclaration du roi enregistrée au parlement, qui n'excepta que le droit de succession à la couronne, le nom et le titre de prince du sang qui leur fut de nouveau interdit, et le traversement du parquet, en sorte que d'ailleurs ils conservèrent en tout et partout l'extérieur de princes du sang, et en eurent aussi les mêmes entrées. C'était, ce semble, de quoi être plus que contents, après la dégradation qu'ils avaient, à tous égards, si justement essuyée. Ils ne le parurent point du tout, et M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans encore moins qu'eux. Ils ne prétendaient à rien moins qu'aux trois points qu'ils tâchèrent d'obtenir par toutes sortes d'efforts, et à un quatrième qui était une extension illimitée à leur postérité. Dubois, qui n'osa choquer les princes du sang en des points si sensibles, n'osa les accorder. Son but était de se mettre bien

avec les uns et les autres, et de les tenir ennemis pour les opposer et nager ainsi entre eux, appuyé selon l'occasion de ceux qui lui seraient les plus utiles, en faisant pencher la balance de leur côté. Nous fîmes nos protestations, dernière ressource des opprimés. Cet événement acheva de m'éloigner du cardinal et de M. le duc d'Orléans, auxquels, comme chose très inutile, je ne pris pas la peine d'en dire une seule parole. Personne de nous ne visita les bâtards sur ce rétablissement si honteux et si fort à pure perte pour M. le duc d'Orléans, après tout ce qui s'était passé.

En même temps le cardinal Dubois négociait avec le P. Daubenton, non seulement le retour des bonnes grâces du roi d'Espagne au maréchal de Berwick, mais l'agrément de Sa Majesté Catholique pour qu'il allât, ambassadeur du roi à Madrid. L'impossibilité du succès de cette entreprise, dont il ne m'avait confié que la moitié, ne l'avait pas rebuté, quoique je la lui eusse bien clairement exposée, tant il était pressé de se défaire de ce duc, dont l'estime, l'amitié, la familiarité pour lui de M. le duc d'Orléans lui était si importune, et duquel il ne pouvait se délivrer autrement. À l'occasion de la négociation du futur mariage de M<sup>lle</sup> de Beaujolais, il avait promis une grosse abbaye à un frère que le P. Daubenton avait à Paris. Cette abbaye ne venait point, le cardinal en suspendait le don pour hâter le jésuite d'obtenir du roi d'Espagne ce qu'il avait si fort à coeur, et payait, en attendant, son frère d'espérances les plus prochaines. La négociation ne fut pas longue, le P. Daubenton manda nettement au cardinal qu'il n'avait pu y réussir, et qu'il n'avait jamais trouvé dans le roi d'Espagne une inflexibilité si dure ni si arrêtée. Le cardinal entra en

furie, dans le dépit de ne savoir plus comment pouvoir éloigner le duc de Berwick. Le frère du P. Daubenton se présenta à lui pour insister sur l'abbaye promise ; le cardinal l'envoya très salement promener, le traita comme un nègre, lui chanta pouille du P. Daubenton, lui déclara qu'il n'avait plus d'abbaye à espérer, lui défendit d'oser jamais paraître devant lui, et rompit tout commerce avec le P. Daubenton pour tout le reste de sa vie. On peut juger de l'effet de cette sortie sur un jésuite accoutumé aux adorations des ministres des plus grandes puissances, et aux ménagements directs de ces mêmes puissances. On en verra bientôt les funestes effets.

Je n'ai point su par quelle heureuse fantaisie, car le cardinal Dubois n'était rien moins que noble et bienfaisant, il avait pris en gré, du temps de la splendeur de Law, le vieux prince de Courtenay, qui n'avait pas de quoi vivre. Il lui avait procuré le paiement de ses dettes, et plus de quarante mille livres de rentes au delà. Il n'en jouit que quelques années ; il mourut à quatre-vingt-trois ans, en ce temps-ci, et laissa ce bien à son fils unique qu'il avait eu de [Marie] de Lamet ; il avait eu un aîné tué à vingt-deux ans, sans alliance, étant mousquetaire au siège de Mons, comme il a été dit ici ailleurs. M. de Courtenay, après douze ans de veuvage, se remaria, en 1688, à la fille de Besançon, qu'on appelait M. Duplessis-Besançon, lieutenant général et gouverneur d'Auxonne, laquelle était veuve de M. Le Brun, président au grand conseil, dont il laissa une fille mariée au marquis de Beaufremont en 1712. On a vu ailleurs comment ce prince de Courtenay perdit la fortune que le cardinal Mazarin avait résolu de lui faire, en lui donnant une de ses nièces en mariage, et le faisant déclarer prince du sang. On y a vu aussi ce qu'est devenu son

fil, en qui toute cette maison de Courtenay s'est éteinte, vraiment et légitimement de la maison royale, sans en avoir jamais pu être reconnu, quoiqu'elle n'en doutât pas, ni le feu roi non plus.

Fort tôt après la formation des conseils d'État, des finances et des dépêches, le cardinal Dubois ôta le détail de l'infanterie, de la cavalerie et des dragons à M. le duc de Chartres, au comte d'Évreux et à Coigny colonels généraux, et le rendit aux départements du secrétaire d'État de la guerre. Le comte de Toulouse retint encore quelque peu de temps celui de la marine ; mais il le perdit enfin à très peu de chose près, comme les autres, et le vit passer au secrétaire d'État de la marine. Pour les Suisses et l'artillerie, tout fut rendu à cet égard, à peu de chose près, au duc du Maine, comme il l'avait du temps du feu roi, mais en allant travailler chez le cardinal Dubois sur ces deux matières.

Maulevrier revint en ce temps-ci d'Espagne, et fut médiocrement reçu. Il s'en alla tôt après montrer sa Toison dans sa province. Je n'entendis point parler de lui ni lui de moi, et n'en avons pas ouï parler depuis. Qui lui aurait dit alors qu'il deviendrait maréchal de France, il en aurait été pour le moins aussi étonné que le monde le fut quand le bâton lui fut donné. Chavigny demeura en Espagne sans titre, mais chargé des affaires en attendant un ambassadeur.

Un autre Maulevrier, mais qui était Colbert, et petit-fils du maréchal de Tessé, épousa une fille du comte d'Estaing, et le comte de Peyre une fille de Gassion, petite-fille du garde des sceaux Armenonville.

La princesse de Piémont mourut en couche à Turin, au bout

d'un an de mariage. Elle n'avait pas vingt ans, et était fort belle. Elle était Palatine-Soultzbach.

Le duc d'Aumont, chevalier de l'ordre, mourut le 6 avril d'apoplexie, à cinquante-six ans. Il en a été assez parlé ici, suffisamment ailleurs, pour n'avoir plus rien à en dire. Son fils avait la survivance de sa charge et de son gouvernement. Beringhen, son beau-frère, ne le survécut pas d'un mois après une longue maladie. Il était premier écuyer du roi, et chevalier de l'ordre, et avait soixante et onze ans : homme d'honneur, de fort peu d'esprit, aimé et compté à la cour, estimé et fort bien avec le feu roi. Son fils avait la survivance de sa charge et de son petit gouvernement.

La marquise d'Alègre, dont j'ai eu occasion de parler ici quelquefois, mourut à soixante-cinq ans ; dévote fort singulière, qui n'était pas sans esprit et sans vues. Elle avait été belle, on s'en apercevait encore. On a vu que ce fut elle qui me donna le premier éveil de toute la conspiration du duc et de la duchesse du Maine, sans rien nommer, dont son mari était tout du long, qui était fort bête et qui ne s'en doutait pas.

Deux soeurs du duc de Noailles moururent à un mois l'une de l'autre ; M<sup>me</sup> de Châteaurenaud à trente-quatre ans, et M<sup>me</sup> de Coëtquen à quarante-deux ans. On n'avait jamais fait grand cas de l'une ni de l'autre dans leur famille, ni dans celle de leurs maris, ni dans le monde.

Le fils aîné du duc de Lorraine mourut de la petite vérole à dix-sept ans.

Le cardinal Dubois, que l'assemblée du clergé avait élu son premier président, et qui en fut fort flatté, suivait chaudement l'affaire

de La Jonchère pour perdre Le Blanc qu'il y fit impliquer. M<sup>me</sup> de Prie et M. le Duc ne s'y épargnèrent pas. Ce trésorier avait été mis à la Bastille et fort resserré, où il dit et fit à peu près ce qu'on voulut. Ainsi, toute l'affection, la confiance, tous les services publics et secrets que M. le duc d'Orléans avait reçus de Le Blanc ne purent tenir contre l'impétuosité de M. le Duc et du cardinal Dubois. Le Blanc eut ordre de donner la démission de sa charge de secrétaire d'État et de s'en aller sur-le-champ à quinze ou vingt lieues de Paris, à Doux, terre de Tresnel, son gendre, et sur-le-champ Breteuil, intendant de Limoges, fut fait secrétaire d'État de la guerre en sa place.

Cet événement affligea tout le monde. Jamais Le Blanc ne s'était méconnu. Il était poli jusque avec les moindres, respectueux : où il le devait et où ces messieurs ne le sont guère, obligeant et serviable à tous, gracieux et payant de raison jusque dans ses refus, expéditif, diligent, clairvoyant, travailleur fort capable ; connaissant bien tous les officiers et tous ceux qui étoient sous sa charge. On peut dire que ce fut un cri et un deuil public sans ménagement, quoiqu'on sentit depuis quelque temps que la partie en était faite. Mais la surprise ne fut pas moins grande et générale de voir Breteuil en sa place, et être tiré pour cela d'une des dernières et des plus chétives intendances du royaume, dans un âge qui était encore fort peu avancé, sans avoir jamais vu ni ouï parler de troupes, de places ni de rien de ce qui appartient à la guerre, qui n'avait jamais eu ni travail ni application, et qui était de ces petits-maîtres étourdis de robe, qui ne s'occupait que de son plaisir. La cause longtemps secrète d'une telle fortune fut précisément le hasard de sa petite intendance.

Le cardinal Dubois était marié depuis longues années, par conséquent fort obscurément. Il paya bien sa femme pour se taire quand il eut des bénéfices ; mais quand il pointa au grand il s'en trouva fort embarrassé. Sa bassesse ne lui laissait que les élévations ecclésiastiques, et il était toujours dans les transes que sa femme ne l'y fit échouer. Son mariage s'était fait dans le Limousin et célébré dans une paroisse de village. Nommé à l'archevêché de Cambrai, il prit le parti d'en faire la confidence à Breteuil et de le conjurer de n'oublier rien pour enlever les preuves de son mariage avec adresse et sans bruit.

Dans la posture où Dubois était déjà, Breteuil vit les cieux ouverts pour lui s'il pouvait réussir à lui rendre un service si délicat et si important. Il avait de l'esprit et il sut s'en servir. Il s'en retourna diligemment à Limoges, et, tôt après, sous prétexte d'une légère tournée pour quelque affaire subite, il s'en alla, suivi de deux ou trois valets seulement, ajustant son voyage de façon qu'il tomba à une heure de nuit, dans ce village où le mariage avait été célébré, alla descendre chez le curé faute d'hôtellerie, lui demanda familièrement la passade comme un homme que la nuit avait surpris, qui mourait de faim et de soif et qui ne pouvait aller plus loin. Le bon curé, transporté d'aise d'héberger M. l'intendant, prépara à la hâte tout ce qu'il put trouver chez lui, et eut l'honneur de souper tête à tête avec lui, tandis que sa servante régala les deux valets dont Breteuil se défît ainsi que de la servante pour demeurer seul avec le curé. Breteuil aimait à boire et y était expert. Il fit semblant de trouver le souper bon et le vin encore meilleur. Le curé, charmé de son hôte, ne songea qu'à le reforcer, comme on dit dans la province ; le broc était sur la table ; ils s'en ver-

saient tour à tour avec une familiarité qui transportait le bon curé. Breteuil, qui avait son projet, en vint à bout, et enivra le bonhomme à ne pouvoir se soutenir, ni voir, ni proférer un mot. Quand Breteuil eut, en cet état, achevé de le bien noyer avec quelques nouvelles lampées, il profita de ce qu'il en avait tiré dans le premier quart d'heure du souper. Il lui avait demandé si ses registres étaient en bon ordre, et depuis quel temps, et sous prétexte de sûreté contre les voleurs, où il les tenait et où il en gardait les clefs, tellement que dès que Breteuil se fut bien assuré que le curé ne pouvait plus faire usage d'aucun de ses sens, il prit ses clefs, ouvrit l'armoire, en tira le registre des mariages qui contenait l'année dont il avait besoin, en détacha bien proprement la feuille qu'il cherchait, et malheur aux autres mariages qui se trouvèrent sur la même feuille, la mit dans sa poche, et rétablit le registre où il l'avait trouvé, referma l'armoire et remit les clefs où il les avait prises. Il ne songea plus après ce coup qu'à attendre le crépuscule du matin pour s'en aller ; laissa le bon curé cuvant profondément son vin, et donna quelques pistoles à la servante.

Il s'en alla de là à Brive, chez le notaire, dont il s'était bien informé, qui avait l'étude et les papiers de celui qui avait fait le contrat de mariage, s'y enferma avec lui, et de force et d'autorité se fit remettre la minute du contrat de mariage. Il manda ensuite la femme, des mains de qui l'abbé Dubois avait su tirer l'expédition de leur contrat de mariage, la menaça des plus profonds cachots si elle osait dire jamais une parole de son mariage, et lui promit monts et merveilles en se taisant. Il l'assura de plus que tout ce qu'elle pourrait dire et faire serait en pure perte, parce qu'on avait mis ordre à ce qu'elle ne pût rien prouver, et à se mettre en état, si elle osait branler, de la faire con-



damner de calomnie et d'imposture, et la faire raser et pourrir dans la prison d'un couvent. Breteuil remit les deux importantes pièces à Dubois, qui l'en récompensa de la charge de secrétaire d'État quelque temps après.

La femme n'osa souffler. Elle vint à Paris après la mort de son mari. On lui donna gros sur ce qu'il laissait d'immense. Elle a vécu obscure, mais fort à son aise, et est morte à Paris plus de vingt ans après le cardinal Dubois, dont elle n'avait point eu d'enfants. Dubois à qui le cardinal son frère avait donné sa charge de secrétaire du cabinet du roi, et la charge des ponts et chaussées qu'avait le feu premier écuyer, et qui était bon et honnête homme, vécut toujours fort bien avec elle. Il était assez mauvais médecin de village dans son pays, lorsque son frère le fit venir à Paris quand il fut secrétaire d'État. Dans la suite, cette histoire a été sue, et n'a été désavouée ni contredite de personne.

## CHAPITRE XIX.

1723

BÂTARDS DE MONTBÉLIARD. - MEZZABARBA, LÉGAT *A LATERE* À LA CHINE, EN ARRIVE À ROME AVEC LE CORPS DU CARDINAL DE TOURNON, ET LE JÉSUI TE PORTUGAIS MAGALHAENS. - SUCCÈS DE SON VOYAGE ET DE SON RETOUR. - LE ROI À MEUDON POUR LA CONVENANCE DU CARDINAL DUBOIS, DONT LA SANTÉ COMMENCE VISIBLEMENT À S’AFFAIBLIR. - BELLE-ÎLE, CONCHES ET SÉCHELLES INTERROGÉS. - LA VRILLIÈRE TRAVAILLE À SE FAIRE DUC ET PAIR PAR UNE SINGULIÈRE INTRIGUE. - MORT DU MARQUIS DE BEDMAR À MADRID. - MARÉCHAL DE VILLARS GRAND D’ESPAGNE.

Ce fut dans ce temps-ci que le conseil aulique jugea à Vienne un procès dont je ne parle ici que par les efforts qui ont été faits vingt ans depuis pour revenir à cette affaire par la protection du

roi et par la juridiction du parlement de Paris. Le dernier duc de Montbéliard avait passé sa vie avec un sérail, et n'avait point laissé d'enfants légitimes. Entre autres bâtards, il en laissa de deux femmes différentes, nés pendant la vie de son épouse légitime. Mais il prétendit les avoir épousées avec la permission de son consistoire, et les fit considérer comme telles dans son petit État. Toutes les faussetés et toutes les friponneries les plus redoublées et les plus entortillées furent employées pour soutenir la validité de ces prétendus mariages, et pour rendre légitimes, par conséquent, les Sponeck, sortis de l'une, et les Lespérance, sortis de l'autre. Il fit mieux encore, car pour mettre ces bâtards d'accord, qui se disputaient le droit à l'héritage, il maria le frère et la soeur qu'il avait eus de ces deux différentes maîtresses. Il donna sa prédilection à ces nouveaux mariés, leur assurant, autant qu'il fut en lui, sa succession ; les fit reconnaître à Montbéliard comme les souverains futurs, et mourut bientôt après, leur laissant beaucoup d'argent comptant et de pierreries. Sponeck et sa femme se firent prêter serment et reconnaître souverains par leurs nouveaux sujets, et se mirent en possession de tout le petit État de Montbéliard. Le duc de Würtemberg, à qui il revenait, faute d'héritier légitime, les y troubla et s'adressa à l'empereur. Le Sponeck soutint son prétendu droit, et les Lespérance intervinrent, prétendant exclure le Sponeck et être seuls légitimes héritiers.

Après bien des débats, les uns et les autres furent déclarés bâtards, avec défense de porter le nom et les armes de Würtemberg et le titre de Montbéliard ; les sujets de ce petit État déliés du serment qu'ils avaient prêté au Sponeck, obligés à la prêter au duc de Würtemberg

envoyé en possession de tout le Montbéliard ; et les lettres écrites par les Sponeck à l'empereur, renvoyées au Sponeck avec les armes de son cachet et sa signature biffées. Ils intriguèrent pour une révision, et y furent encore plus maltraités. Le voisinage de ce petit État de Montbéliard, qui confine à la Franche-Comté, leur fit implorer la protection du roi pour s'y maintenir. Ils trouvèrent M<sup>me</sup> de Carignan, qui disposait fort alors de notre ministère, laquelle, pour de l'argent, entreprenait tout ce qu'on lui proposait. Elle les fit écouter, et, contre toute apparence de raison, renvoyer au parlement de Paris. M. de Wurtemberg cria, on le laissa dire, et la poursuite et l'instruction ne s'en continuèrent pas moins. À la fin, l'empereur se plaignit, et demanda de quel droit le roi pouvait prétendre se mêler des affaires domestiques de l'Empire, et quelle juridiction pouvait avoir le parlement de Paris sur l'État d'un Allemand naturel, qui se prétendait prince de l'Empire, et dont le procès avait été jugé par le conseil aulique, tribunal de l'Empire, qui n'en connaissait point de supérieur à soi, beaucoup moins un tribunal étranger à l'Empire, tel que le parlement de Paris.

On essaya d'amuser l'empereur, mais il se fâcha si bien qu'on n'osa passer outre, et le parlement cessa d'y travailler. La chute du garde des sceaux Chauvelin, et d'autres circonstances qui décréditèrent M<sup>me</sup> de Carignan, fit dormir cette affaire. Sponeck et sa femme, prouvée aussi sa soeur, s'étaient faits catholiques pour s'acquérir les prêtres et les dévots ; ils ne bougeaient de Saint-Sulpice, des jésuites et de tous les lieux de piété en faveur. C'étaient des saints, malgré l'inceste et le bien d'autrui qu'ils voulaient s'approprier

comme que ce fût. Mais il fallait une grande protection pour remettre leur affaire en train. Ils la trouvèrent dans la maison de Rohan, qui avisa qu'en leur faisant gagner leur procès ils deviendraient conséquemment princes de la maison de Würtemberg, et qu'ils se déferaient pour rien d'une de leurs filles en la mariant au fils de cet inceste, en lui obtenant ici le rang de prince étranger. Ils y mirent tout leur crédit, et parvinrent à leur faire accorder des commissaires. Tous ces manéges eurent beaucoup de haut et de bas ; les commissaires travaillèrent.

Cependant le duc de Würtemberg jeta les hauts cris, l'empereur se fâcha de nouveau, l'affaire au fond et en la forme était insoutenable ; on ne voulut pas se brouiller avec l'empereur pour cette absurdité où le roi n'avait pas le plus petit intérêt d'État. Ils furent donc condamnés comme ils l'avaient été à Vienne, avec les mêmes clauses et défenses ; et ils furent réduits à obtenir du duc de Würtemberg, au désir des arrêts du conseil aulique, une légère subsistance comme à des bâtards qu'il faut nourrir, et eux et les Lespérance, et le roi s'entremet auprès du duc de Würtemberg pour leur faire donner quelques terres les plus proches de la Franche-Comté. La douleur des vaincus fut grande, et celle de leurs protecteurs. Le Sponeck se rompit bientôt le cou en allant à Versailles, sa femme alla loger chez M<sup>me</sup> de Carignan ; et jusqu'à l'heure que j'écris, a l'audace, malgré tant d'arrêts, de porter tout publiquement le nom de princesse de Montbéliard, les armes de Würtemberg pleines à son carrosse, et se montre ainsi effrontément partout, avec deux tétons gros comme des timbales, et qui, avec sa dévotion, sont médiocrement couverts. Elle n'a qu'un fils qui, ne pouvant s'accommoder d'un état si bizarre et si

différent de celui qu'il avait prétendu, s'est retiré dans une communauté. J'ai poussé ce récit fort au delà des bornes de ces Mémoires, pour montrer quel bon pays est la France à tous les escrocs, les aventuriers et les fripons, et jusqu'à quel excès l'impudence y triomphe.

En voici une autre d'une espèce différente. Le feu pape, irrité de la désobéissance des jésuites de la Chine, des souffrances et de la mort du cardinal de Tournon qu'il y avait envoyé son légat *a latere*, y avait envoyé de nouveau, avec le même caractère et les mêmes pouvoirs, le prélat Mezzabarba, orné du titre de patriarche d'Alexandrie. Il alla de Rome à Lisbonne pour y prendre les ordres et les recommandations du roi de Portugal, pour ne pas dire son attache, sous la protection duquel les jésuites travaillaient dans ces missions des extrémités de l'orient. Il fit voile de Lisbonne pour Macao où il fut retenu longtemps avec de grands respects avant de pouvoir passer à Canton. De Canton, il voulut aller à Pékin, mais il fallut auparavant s'expliquer avec les jésuites qui étaient les maîtres de la permission de l'empereur de la Chine, et qui ne la lui voulurent procurer qu'à bon escient. Il différa tant qu'il put à s'expliquer, mais il eut affaire à des gens qui en savaient autant que lui en finesses, et qui pouvaient tout, et lui rien que par eux. Après bien des ruses employées d'une part pour cacher, de l'autre pour découvrir, les jésuites en soupçonnèrent assez pour lui fermer tous les passages.

Mezzabarba avait tout pouvoir ; mais pour faire exécuter à la lettre les décrets et les bulles qui condamnaient la conduite des jésuites sur les rits chinois, et pour prendre toutes les plus juridiques informations sur ce qui s'était passé entre eux et le cardinal de Tournon jusqu'à sa mort inclusivement. Ce n'était pas là le compte des jésuites.

Ils n'avaient garde de laisser porter une telle lumière sur leur conduite avec le précédent légat, encore moins sur la prison où ils l'avaient enfermé à Canton à son retour de Pékin, et infiniment moins sur sa mort. Mezzabarba, en attendant la permission de l'empereur de la Chine pour se rendre à Pékin, voulut commencer à s'informer de ces derniers faits, et de quelle façon les jésuites se conduisaient à l'égard des rits chinois depuis les condamnations de Rome. Il n'alla pas loin là-dessus sans être arrêté. La soumission apparente et les difficultés de rendre à ces brefs l'obéissance désirée furent d'abord employées, puis les négociations tentées pour empêcher le légat de continuer ses informations, et pour le porter à céder à des nécessités locales inconnues à Rome, et qui ne pouvaient permettre l'exécution des bulles et des décrets qui les condamnaient. Les promesses de faciliter son voyage à la cour de l'empereur, et d'y être traité avec les plus grandes distinctions, furent déployées. On lui fit sentir que le succès de ce voyage, et le voyage même était entre leurs mains. Mais rien de ce qui était proposé au légat n'était entre les siennes. Il n'avait de pouvoir que pour les faire obéir, et il avait les mains liées sur toute espèce de composition et de suspension. Il en fallut enfin venir à cet aveu. Les jésuites, hors de toute espérance de retourner cette légation suivant leurs vues, essayèrent d'un autre moyen. Ce fut de resserrer le légat et de l'effrayer. Ce moyen eut un plein effet.

Le patriarche, se voyant au même lieu où le cardinal de Tournon avait cruellement péri entre les mains des mêmes qui lui en montraient de près la perspective, lâcha pied, et pour sauver sa vie et assurer son retour en Europe, consentit, non seulement à n'exécuter aucun des ordres dont il était chargé, et dont l'exécution, qu'il vit ab-

solument impossible, faisait tout l'objet de sa légation, mais encore d'accorder, contre ses ordres exprès, par conséquent sans pouvoir, un décret qui suspendit toute exécution de ceux de Rome, jusqu'à ce que le saint-siège eût été informé de nouveau. De là, les jésuites prirent occasion d'envoyer avec lui à Rome le P. Magalhaens, jésuite portugais, pour faire au pape des représentations nouvelles, en même temps pour être le surveillant du légat depuis Canton jusqu'à Rome. À ces conditions les jésuites permirent au légat d'embarquer avec lui le corps du cardinal de Tournon, et de se sauver ainsi de leurs mains sans avoir passé Canton, et sans y avoir eu, lors même de sa plus grande liberté, qu'une liberté fort veillée et fort contrainte. Il débarqua à Lisbonne où, après être demeuré quelque temps, il arriva en celui-ci à Rome avec le jésuite Magalhaens et le corps du cardinal de Tournon qui fut déposé à la Propagande. Mezzabarba y rendit compte de son voyage, et eut plusieurs longues audiences du pape, où il exposa l'impossibilité qu'il avait rencontrée à son voyage au delà de Canton, premier port de la Chine à notre égard, et à réduire les jésuites à aucune obéissance. Il expliqua ce que, dans le resserrement où ils l'avaient tenu, il avait pu apprendre de leur conduite, du sort du cardinal de Tournon, enfin du triste état des missions dans la Chine ; il ajouta le récit de ses souffrances, de ses frayeurs ; et il expliqua comment, en s'opiniâtrant à l'exécution de ses ordres, il n'y aurait rien avancé que de causer l'éclat d'une désobéissance nouvelle, et à soi la perte entière de sa liberté, et vraisemblablement de sa vie, comme il était arrivé au cardinal de Tournon ; qu'il n'avait pu échapper et se procurer son retour pour informer le pape de l'état des choses qu'en achetant cette grâce par la prévarication dont il s'avouait coupable,



mais à laquelle il avait été forcé par la crainte de ce qui était sous ses yeux, et de donner directement contre ses ordres une bulle de suspension de l'exécution des précédentes, jusqu'à ce que le saint-siège, plus amplement informé, expliquât ce qu'il lui plaisait de décider.

Ce récit, en faveur duquel les faits parlaient, embarrassa et fâcha fort le pape. La désobéissance et la violence ne pouvaient pas être plus formelles. Il n'y avait point de distinction à alléguer entre fait et droit, ni d'explication à demander comme sur la condamnation d'un amas de propositions *in globo* et d'un autre amas de qualifications indéterminées. Il n'y avait pas lieu non plus de se récrier contre une condamnation sans avoir été entendus. La condamnation était claire, nette, tombait sur des points fixes et précis, longuement soutenus par les jésuites, et juridiquement discutés par eux et avec eux à Rome. Ils avaient promis de se soumettre et de se conformer au jugement rendu. Ils n'en avaient rien fait, leur crédit les avait fait écouter de nouveau, et de nouveau la tolérance dont il s'agissait avait été condamnée. Ils y étoient encore revenus sous prétexte qu'on n'entendait point à Rome l'état véritable de la question, qui dépendait de l'intelligence de la langue, des mœurs, de l'esprit, des idées et des usages du pays. C'est ce qui fit résoudre l'envoi de Tournon ; et ce que Tournon y vit et y apprit, et ce qu'il tenta d'y faire, et qu'il y fit à la fin, empêcha son retour et son rapport, et celui de la plupart des ministres de sa légation.

Quelque bruit et quelque prodigieux scandale qui suivit de tels succès, les jésuites eurent encore le crédit d'éviter le châtement, soumis, respectueux et répandant l'or à Rome dans la même mesure qu'ils en amassaient à la Chine et au Chili, au Paraguay et dans leurs

principales missions, et à proportion de leur puissance et de leur audace à la Chine. Ce fut donc pour tirer les éclaircissements locaux qu'ils avaient bien su empêcher le cardinal de Tournon et la plupart des siens de rapporter en Europe, et finalement pour faire obéir le saint-siège, que Mezzabarba y fut envoyé. Il ne se put tirer d'un si dangereux pas qu'en la manière qu'on vient de voir, directement opposée à ses ordres. Mais que dire à un homme qui prouve un tel péril pour soi et une telle inutilité d'y exposer sa vie ? Aussi ne sut-on qu'y répondre ; mais la honte de le voir à Rome en témoigner l'impuissance, par le seul fait d'être revenu sans exécution, et forcé au contraire à suspendre tout ce qu'il était chargé de faire exécuter, rendit sa présence si pénible à supporter, qu'il ne lui en coûta pas seulement le chapeau promis pour le prix de son voyage, mais l'exil loin de Rome, où il vécut obscurément plusieurs années, et dans lequel il mourut.

Le pape, la très grande partie du sacré collège et de la cour romaine voulait faire rendre les plus grands honneurs à la mémoire du cardinal de Tournon ; et le peuple, soutenu de plusieurs cardinaux et de beaucoup de gens considérables, le voulaient faire déclarer martyr. Les jésuites en furent vivement touchés. Ils sentirent tout le poids du contre-coup qui tomberait sur eux de ce qui se ferait en l'honneur du cardinal de Tournon. L'audace, poussée au dernier point de l'effronterie, leur en para l'affront. Ils insistèrent pour obtenir qu'après Mezzabarba, leur P. Magalhaens fût écouté à son tour.

Peu occupés de défendre les rits chinois, la désobéissance et les violences des jésuites de la Chine devant la congrégation de la Pro-

pagande, dont ils n'espéraient rien, ils voulurent aller droit au pape. Magalhaens y défendit les siens comme il put. Il se flattait peu de leur parer une condamnation nouvelle. Son grand but fut d'étouffer la mémoire du cardinal de Tournon et de sauver l'affront insigne des honneurs qu'on lui préparait. Le pape, gouverné par le cardinal Fabroni, leur créature et leur pensionnaire, qui les craignait à la Chine, où ils se moquaient de lui en toute sécurité, et qui s'en servaient si utilement en Europe, crut mettre tout à couvert en condamnant de nouveau les rites chinois et les jésuites, leurs protecteurs à la Chine, sous la plus grande peine, s'ils n'obéissaient pas enfin à ces dernières bulles, et sous les plus grandes menaces de s'en prendre au général et à la société en Europe, aux dépens de la mémoire du cardinal de Tournon, qui fut enfin enterré dans l'église de la Propagande sans aucune pompe. C'était tout ce que les jésuites s'étaient proposé. Contents au dernier point de voir tomber par là toute information de ce qui s'était passé à la Chine, à l'égard de la légation et de la personne du légat, après tout le bruit qui s'en était fait à Rome, ils se tinrent quittes à bon marché de la nouvelle condamnation du pape, moyennant que cette énorme affaire demeurât étouffée, que l'étrange succès de la légation de Mezzabarba restât tout court sans aucune suite, bien assurés qu'après de telles leçons données à ces deux légats *a latere*, il ne serait pas facile de trouver personne qui se voulût charger de pareille commission, non pas même pour la pourpre, qui n'avait fait qu'avancer la mort du cardinal de Tournon ; et qu'à l'égard des condamnations nouvelles, ils en seraient quittes pour des respects, des promesses d'obéissance et des soumissions à Rome, et n'en continueraient pas moins à la Chine à s'en moquer et à les mépriser, comme

ils avaient fait jusqu'alors. C'est en effet comme ils se conduisirent fidèlement à Rome et à la Chine, sans que Rome ait voulu ou su depuis quel remède y apporter.

Mais ce qui est incroyable est la manière dont le P. Magalhaens s'y prit pour conduire l'affaire à cette issue. Ce fut de demander hardiment au pape de retirer tous les brefs, ou bulles et décrets, qui condamnaient les rits chinois et la conduite des jésuites à cet égard et à l'égard de ces condamnations. Il fallait être jésuite pour hasarder une demande si impudente au pape, en personne, en présence du corps du cardinal de Tournon, et du légat Mezzabarba, et il ne fallait pas moins qu'être jésuite pour la faire impunément. Le pape fut encore plus effrayé qu'indigné de cette audace.

Il crut donc faire un grand coup de politique de les condamner de nouveau pour ne pas reculer devant ce jésuite, mais d'en adoucir le coup pour sa compagnie, en supprimant tout honneur à la mémoire du cardinal de Tournon, et se hâtant de le faire enterrer sans bruit dans l'église de la Propagande, où il était demeuré en dépôt, en attendant que les honneurs à rendre à sa mémoire et la pompe de ses obsèques eussent été résolus, qui furent sacrifiés aux jésuites, avec un scandale dont le pape ne fut pas peu embarrassé.

Le 11 juin le roi alla demeurer à Meudon. Le prétexte fut de nettoyer le château de Versailles, la raison fut la commodité du cardinal Dubois. Flatté au dernier point de présider à l'assemblée du clergé, il voulait jouir quelquefois de cet honneur. Il désirait aussi se trouver quelquefois aux assemblées de la compagnie des Indes ; Meudon le rapprochait de Paris de plus que la moitié du chemin de Versailles, et lui épargnait du pavé. Ses débauches lui avaient donné

des incommodités habituelles et douloureuses que le mouvement du carrosse irritait, et dont il se cachait avec grand soin. Le roi fit à Meudon une revue de sa maison où l'orgueil du premier ministre voulut se satisfaire ; il lui en coûta cher. Il monta à cheval pour y jouir mieux de son triomphe, il y souffrit cruellement, et rendit son mal si violent qu'il ne put s'empêcher d'y chercher du secours. Il vit des médecins et des chirurgiens les plus célèbres, dans le plus grand secret, qui en augurèrent tous fort mal, et par la réitération des visites et quelques indiscretions la chose commença à transpirer. Il ne put continuer d'aller à Paris qu'une fois ou deux au plus avec grande peine, et uniquement pour cacher son mal qui ne lui donna presque plus de repos.

En quelque état que fût le cardinal Dubois, ses passions ne l'occupaient pas moins que si son âge et sa santé lui eussent promis encore quarante années de vie. Les soins de s'enrichir et de se perpétuer la souveraine et unique puissance le tourmentaient avec la même vivacité. Il poussait donc l'affaire de La Jonchère à son gré, sous le prétexte de l'ardeur de M. le Duc à perdre Le Blanc et Belle-Ile ; et Belle-Ile s'y trouva embarrassé par les dépositions de La Jonchère et de ses commis arrêtés avec lui. Conches, et Séchelles maître des requêtes, fort distingué dans son métier, ami intime de Le Blanc et de Belle-Ile, y furent aussi compris. Ils furent tous trois obligés à comparaître devant les commissaires des malversations, puis devant la chambre de l'Arsenal. Ils y furent interrogés plusieurs fois. Belle-Ile y déclara qu'allant servir sous le maréchal de Berwick dans le Guipuscoa et dans la Navarre espagnole, il avait donné ses billets de banque et ses actions à La Jonchère pour s'en servir, et lui

rendre après en divers temps. Rien n'était moins répréhensible : on ne trouva rien de plus mal dans les deux autres. Cela piqua, mais ne fit qu'encourager la haine à chercher, à tâcher, à ne se point rebuter, et à les tenir cependant dans des filets, mais sans pouvoir encore aller plus loin ni les arrêter.

Une autre pratique s'était élevée depuis quelque temps dans les ténèbres, avec toute l'adresse et toute l'audace possible. La conduite de M. le duc d'Orléans persuadait aisément qu'il n'y avait rien, quelque étrange que fût ce qu'on se proposait, qui fût impossible avec la protection du cardinal Dubois, et rien encore, pour monstrueux qu'il fût, qu'on n'arrachât du premier ministre à la recommandation de l'Angleterre. M<sup>me</sup> de La Vrillière, au bout de tant d'années de mariage, ne pouvait se consoler ni s'accoutumer à être M<sup>me</sup> de La Vrillière. Elle le faisait sentir souvent à son mari. Il était glorieux autant et plus qu'il osait l'être ; les fonctions que je lui avais procurées pendant la régence, qui l'y avaient rendu nécessaire à tout le monde, l'avaient achevé de gâter ; lui et sa femme n'imaginèrent rien moins que de se faire duc et pair ; et voici comment ils s'y prirent. La comtesse de Mailly, mère de M<sup>me</sup> de La Vrillière, était Saint-Hermine, et de Saintonge. Elle avait originairement beaucoup de parents calvinistes qui s'étaient retirés en divers temps dans les États de la maison de Brunswick, où des alliances de plusieurs d'eux avec les Olbreuse, de même pays qu'eux ou fort voisins, leur avaient fait espérer, puis obtenir la protection de la duchesse de Zell, de laquelle il a été parlé ailleurs. Personne n'ignorait le crédit qu'avait eu la baronne de Platten sur l'électeur d'Hanovre qui l'avait fait comtesse, et qu'elle en conservait encore

quelques restes, quoique depuis longtemps une autre maîtresse l'eût supplantée, que l'électeur avait même attirée et élevée en dignité en Angleterre, depuis que lui-même y eut été prendre possession de la couronne de la Grande-Bretagne, à la mort de la reine Anne.

Schaub, ce Suisse dont ce prince s'était si longtemps servi à Vienne, ce drôle si intrigant, si rusé, si délié, si Anglais, si autrichien, si ennemi de la France, si confident du ministère de Londres, que nous avons si souvent rencontré dans ce qui a été donné ici, d'après M. de Torcy, sur les affaires étrangères, ce Schaub était ici chargé du vrai secret entre le ministère Anglais et le cardinal Dubois, sur lequel il avait su usurper tout pouvoir. Aussi était-il fort cultivé dans notre cour. M. et M<sup>me</sup> de La Vrillière l'avaient fort attiré chez eux par cette raison, et Schaub, qui était fort entrant, et avide d'écumer partout où il pouvait espérer quelque récolte, s'y était rendu extrêmement familier. Pour s'amuser ou autrement, il s'avisait de tourner autour de M<sup>me</sup> de La Vrillière. Il la voyait encore coquette au dernier point, et n'ignorait pas qu'elle n'avait jamais été cruelle. La dame s'en aperçut bientôt, elle ne s'en offensa pas, et fit si bien qu'elle le rendit amoureux tout de bon ; car elle était encore jolie. Alors elle le jugea un instrument propre à la servir, et son mari et elle lui firent confidence de leurs vues et de leur besoin de la protection du roi d'Angleterre. Schaub, qui avait les siennes, fut charmé d'une ouverture qui l'y conduisait, et se mit à digérer le projet. Ils surent que la comtesse de Platten avait une fille belle et bien faite, d'âge sortable pour leur fils, mais sans aucun bien, comme toutes les Allemandes, et dès lors ils ne songèrent plus qu'à ce mariage pour se procurer l'intercession du roi d'Angleterre, laquelle ne lui

coûtant rien, il ne la refuserait pas à son ancienne maîtresse pour l'établissement de sa fille. Les parents calvinistes de la comtesse de Mailly, retirés et depuis longtemps établis dans les États de la maison de Brunswick, se mirent en campagne pour faire la proposition de ce mariage ; ils furent écoutés. M<sup>me</sup> de Platten se serait bien gardée de prendre une fille de La Vrillière qui aurait exclus son fils et sa postérité des chapitres protestants pour des siècles, comme des chapitres catholiques ; mais sa fille à donner au fils de La Vrillière n'avait pas le même inconvénient.

L'affaire réglée donna lieu à Schaub de jouer son personnage. Il sonda le cardinal Dubois sur son attachement pour le roi d'Angleterre et pour ses ministres principaux. Il en reçut toutes les protestations d'un homme qui leur devait son chapeau, par conséquent le premier ministère, auquel, sans le chapeau, il n'aurait pu atteindre, et qui l'avait mis en état de recevoir une pension de quarante mille livres sterling de l'Angleterre, qui passait par les mains de Schaub depuis qu'il était en France, et qui était depuis longtemps au fait des liaisons intimes, ou plutôt de la dépendance entière de Dubois du ministère Anglais. Quand sa matière fut bien préparée, il lui parla du mariage, du crédit que la comtesse de Platten conservait très solide sur le roi d'Angleterre, sur ses liaisons intimes avec ses principaux ministres allemands et Anglais, de l'embarras où se trouvait la comtesse de Platten de donner sa fille à un homme qui, de l'état que ses pères avaient toujours exercé, quelque honorable et distingué qu'il fût en France, n'oserait penser à sa fille s'il était Allemand ; que ce mariage toutefois convenait extrêmement à M. le



duc d'Orléans et à Son Éminence, parce que ce serait un lien de plus avec le roi d'Angleterre et avec ses ministres, un moyen certain d'être toujours bien et sûrement informés de leurs intentions, et de les faire entrer dans celles de Son Altesse Royale et de Son Éminence ; qu'il croyait rendre un service essentiel à l'un et à l'autre de ménager cette affaire ; mais qu'elle était désormais entre les mains de Son Éminence pour lever la seule difficulté qui l'arrêtait, en rendant le fils de La Vrillière capable d'y prétendre, et en comblant d'aise et de reconnaissance la comtesse de Platten, et avec elle le roi d'Angleterre et ses ministres les plus confidents, en faisant pour La Vrillière la seule chose dont il fût susceptible, et que méritaient si fort les grands services rendus à l'État depuis si longtemps, par tant de grands ministres ses pères, ou de son même nom.

Dubois, qui, par ce qu'il était né, et par la politique qu'il s'était faite et qu'il avait inspirée de longue main à son maître, voulait tout confondre et tout anéantir, prêta une oreille favorable à Schaub, et ne fut point effarouché de la proposition qu'il lui fit enfin de faire La Vrillière duc et pair. Il servait l'Angleterre suivant son propre goût ; il s'en assurait de plus en plus son énorme pension par une complaisance qui, bien loin de lui coûter, se trouvait dans l'unisson de son goût et de sa politique. Il ne laissa pas, pour se mieux faire valoir, d'en représenter les difficultés à Schaub, mais en lui laissant la liberté de lui en parler, et l'espérance de pouvoir réussir.

Soit de concert avec le premier ministre, soit de pure hardiesse, tant à son égard même qu'à celui de M. le duc d'Orléans, Schaub revint à la charge et dit au cardinal qu'il ne s'était pas trompé

lorsqu'il l'avait assuré que cette affaire serait extrêmement agréable au roi d'Angleterre et à ses plus confidants ministres, que jusqu'alors il n'avait parlé à Son Excellence que de lui-même, mais qu'il venait d'être chargé de lui recommander la chose au nom du roi d'Angleterre qui la désirait avec passion, et de la part de ses ministres qui lui demandaient cette grâce comme le gage de leur amitié, et qu'il avait le même ordre du roi d'Angleterre d'en parler de sa part à M. le duc d'Orléans. Le cardinal lui accorda toute liberté de le faire, et lui promit d'y préparer M. le duc d'Orléans et d'agir de son mieux auprès de lui pour lever, s'il pouvait, les difficultés qui se rencontreraient. Pour le faire court, M. le duc d'Orléans trouva la proposition extrêmement ridicule ; mais sans cesser de la trouver telle, il fut entraîné. La Vrillière, en conséquence, parla au cardinal Dubois, et de son aveu à M. le duc d'Orléans. Il en fut assez bien reçu, et si transporté de joie, lui et sa femme, que le secret transpira.

Le duc de Berwick en fut averti des premiers ; il en parla à M. le duc d'Orléans avec toute la force et la dignité possible, et l'embarrassa étrangement. Il me vint trouver aussitôt après à Meudon, où la cour ne vint que quelque temps après, et m'apprit cette belle intrigue ; le clou qu'il avait taché d'y mettre aussitôt, et m'exhorta à parler, de mon côté, à M. le duc d'Orléans.

Je ne me fis pas beaucoup prier sur une affaire de cette nature, et j'allai dès le lendemain à Versailles chez M. le duc d'Orléans. Il rougit et montra un embarras extrême au premier mot que je lui en dis. Je vis un homme entraîné dans la fange, qui en sentait toute la puanteur, et qui n'osait ni s'en montrer barbouillé ni s'en nettoyer, dans la soumission sous laquelle il commençait secrètement à gémir.

Je lui demandai où il avait vu ou lu faire un duc et pair de robe ou de plume, et donner la plus haute récompense qui fût en la main de nos rois, et le comble de ce à quoi pouvait et devait prétendre la plus ancienne et la plus haute noblesse, à un greffier du roi, dont la famille en avait toujours exercé la profession depuis qu'elle s'était fait connaître pour la première fois sous Henri IV, sans avoir jamais porté les armes, qui est l'unique profession de la noblesse. Cet exorde me conduisit loin, et mit M. le duc d'Orléans aux abois. Il voulut se défendre sur la vive intercession du roi d'Angleterre, et sur la position où il était avec lui. Je lui répondis que je ne pouvais présumer qu'il espérât me faire recevoir cette raison comme sérieuse ; qu'il connaissait très bien Schaub, et que c'était lui-même qui m'avait appris que c'était un insigne fripon, un audacieux menteur, plein d'esprit, d'adresse, de souplesses, singulièrement faux et hardi à controuver tout ce qui lui faisait besoin, et de génie ennemi de la France ; qu'étant tel par le portrait que Son Altesse Royale m'en avait souvent fait, j'étais fort éloigné de penser que Son Altesse Royale crût sur une si périlleuse parole que le roi d'Angleterre ni ses ministres s'intéressassent à lui faire faire ce qui était sans aucun exemple, pour mieux marier la fille d'une maîtresse abandonnée depuis si longtemps, du crédit de laquelle nous n'avions jamais ouï parler pendant huit ans de sa régence, et qu'il avait été question sans cesse de manier et de s'aider du roi d'Angleterre ; que par conséquent il m'était clair qu'il était bien persuadé que le roi d'Angleterre ne prenait pas la moindre part aux imaginations de La Vrillière, ni pas un de ses ministres ; que cet intérêt, présenté par Schaub comme véritable et vif, n'était que l'effet de son adresse et de son amour pour M<sup>me</sup> de La Vrillière,

saisi par Son Altesse Royale pour prétexte et pour excuse de ce qu'il voyait énorme et sans exemple, à quoi néanmoins il se laissait entraîner. J'ajoutai que, quand il serait certain que l'intercession de l'Angleterre serait vraie et vive, je le suppliais de me dire s'il était bon d'accoutumer les grandes puissances étrangères à s'ingérer des grâces et de l'intérieur de la cour ; s'il ne prévoyait pas quelle tentation il préparait à la fidélité des ministres du roi et de ses successeurs par l'exemple de La Vrillière ; si lui-même oserait hasarder de demander au roi d'Angleterre, pour un Anglais ou un Hanovrien, une pareille élévation dans sa cour, et s'il connaissait aucun exemple semblable de puissance à puissance dans toute l'Europe, avec toutefois la seule exception d'occasions singulières, qui avaient quelquefois procuré la Jarretière à des Français, mais des Français qui n'étaient pas de l'état de La Vrillière, tels, par exemple, que l'amiral Chabot, le connétable Anne et le maréchal de Montmorency, son fils aîné, le maréchal de Saint-André, qui, en naissance, en établissements, et par eux-mêmes étaient de fort grands personnages ; et dans des temps postérieurs les ducs de Chevreuse-Lorraine et de La Valette, sans parler du duc de Lauzun qui l'avait eue dans Paris de la reconnaissance, d'un roi détrôné ; et de plus encore, quelle comparaison, surtout en France, entre la Jarretière et la dignité de duc et pair ? Je n'oubliai pas l'abus des grandesses françaises ; mais je lui fis remarquer leur nouveauté, leur cause entre des rois, grand-père et petit-fils, ou neveu et oncle de même maison, et qui encore n'avaient jamais produit de ducs et pairs de France en Espagne, et l'échange de fort peu de colliers du Saint-Esprit contre beaucoup de colliers de la Toison d'or.

Ces raisons, qui prévenaient toute réplique, mirent M. le duc

d'Orléans à non plus. Il se promenait la tête basse dans son cabinet, et ne savait que dire. Le projet était de cacher dans le plus profond secret cet ouvrage de ténèbres, et que personne n'en pût avoir le vent que par la déclaration de La Vrillière duc et pair. Berwick et moi le déconcertions, et M. le duc d'Orléans découvert, se voyait incontinent exposé à la multitude des représentations, des demandes de la même grâce, sur un tel exemple, et qui ne se pourvoient refuser, et en grand nombre, enfin au cri public, qu'il redoutait toujours. Je continuai mes instances et mes raisonnements sur un si beau canevas, et je le quittai au bout d'une heure sans savoir ce qui en serait. J'allai de là rendre au duc de Berwick ce que je venais de faire. Nous conclûmes de revenir sans cesse à la charge par nous et par d'autres, que lui, qui habitait Versailles, se chargea de lui lâcher, et de rendre la chose publique pour exciter le cri public. Ce cri devint si grand et si universel qu'il arrêta le prince et le cardinal, et qu'il étourdit jusqu'à l'audace de La Vrillière et de sa femme, et jusqu'à l'impudence de Schaub.

Le public farcit cette ambition de ridicules, et ce ne fut pas ce qui contint le moins M. le duc d'Orléans. La figure de La Vrillière n'était pas commune, il était un peu gros et singulièrement petit ; il était vif, et ses mouvements tenaient de la marionnette. Quoiqu'on ne se fasse pas, et que ces défauts n'influent que sur le corps, ils donnent beau champ au ridicule. M. le prince de Conti allait disant tout haut qu'il avait envoyé prendre les mesures du petit fauteuil de polichinelle pour en faire faire un dessus pour La Vrillière quand il serait duc et pair, et qu'il le viendrait voir. Enfin on en dit de toutes les façons.

Ce vacarme et ces dérisions arrêterent pour un temps. M. et M<sup>me</sup> de La Vrillière, et Schaub lui-même étaient déconcertés. Ils avaient bien prévu l'extrême danger d'être découverts plus tôt que par là déclaration même. Ce malheur arrivé, ils prirent le parti de laisser ralentir l'orage, de continuer après de presser leur affaire sourdement, et de la faire déclarer quand on ne s'y attendrait plus. Ils y furent encore trompés. Tant de gens considérables avaient intérêt de la traverser, ou de s'en servir pour être élevés au même honneur, qu'ils furent éclairés de trop près. La Vrillière, peut-être informé de ce que j'avais dit à M. le duc d'Orléans, qui rendait tout au cardinal Dubois, de qui Schaub pouvait l'avoir su, me vint trouver à Meudon pour me demander en grâce de ne le point traverser auprès de M. le duc d'Orléans ; et, pour tâcher à me tenir de court, m'assura que non seulement il en avait parole de lui et du cardinal Dubois, mais que l'un et l'autre l'avaient donnée au roi d'Angleterre ; qu'ainsi c'était une affaire faite, qui n'attendait plus qu'une prompte déclaration ; que ce qu'il me demandait était donc moins la crainte de la retarder, puisque enfin ils s'étaient mis dans la nécessité de la finir, que pour n'avoir pas la douleur, après toute l'amitié que je lui avais témoignée toute ma vie, de me trouver opposé à son bonheur.

La vérité est que je me fusse passé bien volontiers de cette visite. Je ne me voulais pas brouiller avec un homme que j'avais si grandement obligé en tant de façons, parce que je lui avais des obligations précédentes, et qui me devait tout ce qu'il était et tout ce qu'il prétendait devenir ; je ne voulais ni m'engager, ni mentir, ni donner prise. Je battis donc la campagne sur l'ancienne amitié ; je lui avouai mon éloignement des érections nouvelles, qui toujours

en amenaient d'autres, et augmentaient un nombre déjà trop grand ; que lui-même ne l'ignorait pas, avec qui je m'en étais plaint souvent ; qu'à chose promise et à lui et au roi d'Angleterre, et qui n'attendait plus que la déclaration, ce serait peine perdue de travailler contre ; que, de plus, il était trop à portée de l'intérieur pour n'avoir pas remarqué que depuis longtemps je battais de plus en plus en retraite ; puis force propos polis, qui ne signifiaient rien. Il fut content ou fit semblant de l'être, mais j'eus lieu de croire que ce fut le dernier, parce que qui arriva sept ou huit jours après à l'abbé de Saint-Simon, qui tout de suite vint me le conter à Meudon.

Il alla chez La Vrillière, à Versailles, lui parler d'une affaire. Après y avoir répondu honnêtement : « Voyez-vous, lui dit-[il] ce tiroir de mon bureau ? il y a dedans la liste de tous ceux qui se sont opposés à mon affaire, et de tous ces beaux messieurs qui en ont tenu de si jolis discours. Elle se fera malgré eux et leurs dents, et sans que je m'en remue. Ce n'est plus mon affaire, c'est celle du roi d'Angleterre, qui l'a entreprise, qui en a la parole positive, qui prétend se la faire tenir ; et nous verrons si on aimera mieux rompre avec lui et avoir la guerre. Si cela arrive, j'en serai fâché, mais je m'en lave les mains. Il faudra s'en prendre à ces messieurs les opposants et autres beaux discoureurs, desquels tous j'ai la liste que je n'oublierai jamais, et qui, je vous le promets, me le payeront tôt ou tard plus cher qu'au marché. » La menace était bien indiscrete, et le *plus cher qu'au marché* bien bourgeois ; mais, pour en suivre le style, c'est que le hareng sent toujours la caque. L'abbé de Saint-Simon sourit, n'osant rire tout à fait, et lui applaudit sur ce qu'il fallait éviter la guerre avec l'Angleterre pour si peu de chose ; qu'il ne croyait pas qu'il pût y avoir de choix là-dessus, et

se moqua doucement de lui, avec toutes les politesses qui le laissèrent fort content. L'abbé de Saint-Simon ne fut pas le seul dépositaire de cette confidence.

La Vrillière crut faire taire le monde en persuadant que son affaire était sûre, et qu'il n'y craignait plus d'oppositions. Il eut la folie de débiter la guerre comme inévitable avec l'Angleterre si on ne lui tenait pas la parole qu'on avait donnée à cette couronne sur ce qui le regardait, et de s'excuser de se trouver la cause innocente de la guerre si elle s'embarquait à son occasion sur une affaire dont il ne se mêlait plus, parce qu'elle n'était plus la sienne depuis qu'elle était devenue celle du roi d'Angleterre. Ces propos, qui sentaient par trop les petites-maisons, remirent dans les conversations de tout le monde son oncle paternel et son frère aîné, enfermés depuis longtemps, et lui donnèrent un grand ridicule. Le déchaînement public accrocha si bien son affaire qu'elle gagna le temps que la cour vint à Meudon, que la santé du cardinal le rendit presque invisible, même à Schaub, suspendit toute affaire. Cet état du cardinal aboutit promptement à la mort, et M. le duc d'Orléans délivré d'avoir à compter avec lui, aima mieux compter avec le monde. Schaub et La Vrillière demeurèrent éconduits.

Le marquis de Bedmar, dont j'ai souvent parlé pendant mon ambassade d'Espagne, mourut à Madrid, à soixante et onze ans, laissant de soi une estime et un regret général. Il avait servi toute sa vie en Flandre, où montant par tous les degrés, il y était devenu gouverneur général des Pays-Bas espagnols par *interim*, en l'absence de l'électeur de Bavière, et gouverneur de Bruxelles, enfin général des armées des deux couronnes, en pleine égalité avec nos maréchaux de



France généraux des armées de Flandre. Il s'y conduisit si bien qu'il en acquit l'affection du roi, qui lui donna l'ordre du Saint-Esprit, lui procura la grandesse, puis la vice-royauté de Sicile. De retour en Espagne, il y fut ministre d'État et chef du conseil des ordres et du conseil de guerre, avec une grande considération. J'en ai donné ailleurs la maison, la famille, et le caractère. J'ai admiré cent fois en Espagne comment cet homme, si fait pour le grand monde, qui en avait un si long usage, et qui pendant tant d'années avait vécu si publiquement et si splendidement, avait pu, de retour en Espagne, en reprendre la vie commune des seigneurs espagnols, manger seul son *puchero*<sup>1</sup>, et achever sa vie dans une solitude presque continuelle, interrompue seulement par quelques visites plus de bienséance que de société, et par quelques fonctions.

On fut surpris en même temps d'apprendre que le maréchal de Villars était fait grand d'Espagne, sans l'avoir jamais servie que dans l'affaire de Cellamare et du duc du Maine, et sans qu'on ait jamais su comment il avait obtenu cette grâce, que M. le duc d'Orléans lui permit d'accepter, parce qu'il permettait tout. Le maréchal avait essayé d'obtenir de la cour de Vienne, où il était fort connu pour y avoir été longtemps en deux fois envoyé extraordinaire du feu roi, un titre de prince de l'Empire ; mais il n'y put parvenir. Le maréchal voulait toutes les dignités, tous les honneurs, toutes les richesses, et il en fut comblé sans en être rassasié ni ennobli.

---

<sup>1</sup>Pot au feu.